This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Hornbaum

Schiller-Schule

F. C.
76/4

R. S. B.
8.20

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THÉATRE
AMUSANT ET MORALE,

OU

PIÈCES DE THÉATRES, ENTREMELÉES DE BIOGRAPHIES, D'HISTOIRES MORALES ET AMUSANTES, D'ANECDOTES, DE POESIES;

pour parvenir par dégré à la langue française.

TOME PREMIER.

BIBLIOTHEK DES GYMNASIUMS ZU N. RUPPIN.

Französische
Theatralische, Biographische, Historische, moralische Stücke, Anecdoten und Gedichte,

um *stufenweise* zur Kenntniss der Französischen Sprache zu gelangen.

ERSTER THEIL.

Zur Erziehung sieben Vater- und Mutterloser Waisen

herausgegeben

von

J. G. Kleine,
Oeffentlichem Lehrer der Französischen Sprache an den beyden hiesigen Gymnasien.

Schiller-Schule

Braunschweig, 1780.

TAYLOR INST. LIBRARY
29 JUL 1969
OF OXFORD

Digitized by Google

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR LE DUC

FERDINAND

DE

BRONSVIC ET DE LUNE-

BOURG &c. &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

MONSEIGNEUR!

Sachant bien, qu'il n'eſt pas à la portée d'une plume auſſi faible que la mienne à parler ici dignement des vertus éminentes qui brillent en VOTRE ALTESSE SERENISSIME;

Digitized by Google

Mais aucune ſaurait ſaiſir l'ocaſion avec plus d'empreſſement, que la mienne, à preſenter à VOTRE ALTESSE SERENISSIME un ouvrage qui n'a peut être rien de conſiderable que l'honneur de LUI être dédié en qualité de protecteur des belles lettres; Mais que ſerais-je aſtre! Si j'allais obte-

Digitized by Google

obtenir l'approbation de VOTRE ALTESSE SERENISSIME qui fait donner aux choſes un juſte prix, & qui eſt *lui*-même l'admiration de tout le monde.

Si cela eſt, quelques ennemis qu'il puiſſe avoir, je ne crains rien pour lui, parcequ'il ſera aſſuré d'un protecteur

Digitized by Google

teur que le nombre des ennemis n'a pas acoûtumé d'ébranler.

J'attends, MONSEIGNEUR, cette faveur & gracieuſe indulgence avec une certaine aſſurance, que je peux mettre ſans crainte en un HEROS guerrier (a) & humain (b), en un Prince religieux (c), en un Protecteur

Digitized by Google

tecteur des orphelins, des veuves, des familles calaſſées & des infirmes (d); Les autres qualités ſont encor plus élevées au deſſus de moi, je n'en ſaurais parler ſans courir risques à les r'abaiſſer par la faibleſſe de mes penſées, & ſans ſortir de la très profonde conſideration avec la

)(5 quelle

Digitized by Google

quelle j'ai l'honneur d'être très inviolablement & très respectueusement,

MONSEIGNEUR!

DE

VOTRE ALTESSE SERENISSIME

à Brunsvic
le 15 Juillet, 1780.

le très humble, le très obéissant
le très devoué Serviteur
KLEINE.

Digitized by Google

Explication

des nottes de l'Epître dédicatoire.

a) Les victoires que ce HEROS a remportées en Allemagne, que l'Europe étonnée L'A vu presque dans le même mois, commencer le Siége de Harbourg & gagner la Bataille de Creveld. Avec quelle gloire n'a point triomphé ce HEROS des armées nombreuses qu'on LUI opoſait à Minden & Philinghauſen! *„dont je fus temoin occulaire, mais des vaincus."* De quelles louanges ne fut accablé ce HEROS même de ſes ennemis vaincus!

b) Après la Bataille de Creveld remportée par les *alliés ſur* les français le 23 Juin 1758, les officiers vinrent feliciter ce Heros leur Général de ſa victoire. Mais ce PRINCE humain touché jusqu' aux larmes à l'aſpect des corps, dont le champ de bataille était hériſſé, leur repondit: *„Ne me faites point compliment à cette ocaſion, mais enviſagés-ce ſpectacle!"* Plût à Dieu que celui-ci fut le dernier! Il y a deux ſortes d' heroismes; l'un barbare & l'autre humain. Le premier eſt celui des Ducs d'Albe, des Tilly &c. & ne demande que le carnage & le ſang.

Digitized by Google

ſang. Le ſecond eſt occaſionné par la néceſſité, temperé par la moderation.

e) Quel exemple d'édification à toute la Cour de ce HEROS à LE voir à chaque ſervice divin de la Cathédrale, & aller à la très Sainte Céne à la tête de toute ſa Cour. Combien de nouveaux livres de cantiques n'a-t-il fait diſtribuer parmi les pauvres pour pouvoir vaquer au ſervice divin!

d) Combien d'orphelins ne LUI doivent point leur entretien! Combien de veuves ne ſoulage point ce HEROS! Combien de familles ne LUI ſont point redevables de leur bien être! Combien d'infirmes ne LUI doivent point leur ſanté!

Il n'eſt point de vertus que ſon NOM ne rapelle:
Philoſophe & Guerrier, Protecteur & Citoïen;
Son Génie étend l'art de faire du bien;
CHARLES fut ſon FRERE & AMI, & le même modèle.

PRE-

Digitized by Google

PREFACE ET AVERTISSEMENT.

Verſchiedene unangenehme Hinderniſſe in der Druckerey haben mich bewogen, meine 2 Theile in 3 zu theilen, um dadurch auf einige Art die Herren Pränumeranten zu befriedigen. Der 2te wird ohnfehlbar um Michaelis erſcheinen. Der 3te wird die Chreſtomathie allein enthalten, und die Namen der Pränumeranten und Wohlthäter, ſo wie auch die Geſchenke, welche der Herr Profeſſor *Nölting* in Hamburg ſo gütig geſammlet hat, werden demſelben vorſtehen. — Die Pränumeration bleibt bis Michaelis offen.

Ich werde auch fortfahren, dem Publikum noch einige Stücke zu liefern, deren Geſchmack ausgewählter ſeyn wird; denn die gegenwärtigen habe ich nur für meine öffentlichen und Privat-Stunden eingerichtet. Die Pränumeration darauf fängt ſchon von heute an à 1 Rthlr., Subſcription à 1 Rthlr. 8 Ggr., und zwar zum Beſten der Waiſen. Wer neun Exemplare ſammlet, erhält das zehnte umſonſt.

Seit

Digitized by Google

Seit 20 Jahren habe ich mich auch bemühet, eine Art zu erfinden, die französische Sprache durch Briefwechsel zu lehren. Man schickt mir nemlich die Uebersetzungen aus einer Sprache in die andere; so zeige ich die Fehler durch die Seiten der korrespondirenden Grammatik, welche ich dem Publikum, auf Pränumeration für 1 Rthlr., und auf Subscription für 1 Rthlr. 8 Ggr. geben will, nachher wird sie 2 Rthlr. kosten. Den Sammlern biete ich das 9te Exemplar umsonst an.

NB. Diejenigen, welche auf die Theaterstücke und Chrestomathie nur subscribirt haben, ersuche ich, das Geld einzuschicken. Die Pränumeration, dieser 3 Theile kostet 1 Rthlr. 4 Ggr., und nicht pränumerirt, 1 Rthlr. 20 Ggr. Die wenigen Exemplare auf Schreibpapier kosten 8 Ggr. mehr.

Braunschweig,
den 15. Julius 1780.

Der Verfasser.

Digitized by Google

THÉATRE
AMUSANT ET MORALE.

TOME PREMIER.

Digitized by Google

PROVERBE:

CONTENTEMENT PASSE RICHESSE.

PERSONNAGES.

Mr. DE MILLION, Financier.
CRISPIN, Savetier.
PERETTE, Femme de Criſpin.
LUCETTE, Fille de Criſpin.
COLIN, Ouvrier de Criſpin.
DU FOIN, Cocher de Mr. Million.
UN GASCON.

La Scéne eſt à Paris entre quatre & cinq heures du matin.

Digitized by Google

THÉATRE AMUSANT ET MORALE.

PROVERBE

(du Journal des Dames)

Contentement paſſe richeſſe; proverbe dramatique Sujet tiré de la Fontaine.

(*la Scene eſt a Paris.*)

SCENE I.

Le théatre repreſente une ruë: Sur le devant on voit d'un côté la boutique d'un Savetier, de l'autre l'hotel d'un Financier.

COLIN.

COLIN. (*Seul ouvrant la boutique & ſe mettant au travail.*)

Travaillons, travaillons, afin de plaire à notre maitre Criſpin, & d'épouſer ſa chere fille. La pauvre enfant, elle eſt là haut qui dort encor. Va, dors, ma chere Lucette, dors; ma chere Lucette, dors; ton amant veille pour toi. — — Quatre

Digitized by Google

heures ſonnent! & je n'ai encor rien fait! Allons, Colin, de l'activité, mon ami, chantons; cela nous donnera coeur à l'ouvrage. — — (*Il chante: vive le vin, vive l'amour, &c.* — —) A qui ſont ces ſouliers-là? — — Ah! je me rappelle; ce ſont ceux de ce peintre; voilà ſix fois au moins qu'ils paſſent par mes mains. Si le pauvre diable ne nous païe pas bien, au moins il nous occupe. — — Et ceux-ci? ce ſont ceux de ce muſicien. C'eſt encor une bonne pratique, celui-là; ma foi, ſi, quand j'épouſerai Lucette, Criſpin me cede ces pratiques-là j'écris en gros caractère ſur ma boutique: COLIN SAVETIER DES BEAUX ARTS.

SCENE II.

CRISPIN, PERETTE, COLIN, LUCETTE.

CRISPIN (*à Colin*).

Comment Diable! te voilà déja au travail? l'amour t'éveille de grand matin? Tu as été un fainéant pendant bien des années. L'ami Mathurin, ton père, en était ſi chagrin qu'il voulait preſque de toi faire un moine; mais depuis que tu es amoureux, tu as bien réparé le tems perdu. Allons, courage, mon enfant, dans une heure je te païerai à déjeuner au cabaret voiſin; & ſi tu continues, dans peu tu ſeras mon gendre. Toi, ma femme, place-toi là; toi, ma fille, mets-toi auprès de ton futur, afin de l'animer au travail. Chantons, morbleu, chantons. (*Ils chantent tous enſemble: chantant à pleine gorge, &c.* — —) (*à Colin*) Tais-toi, tu chante faux; je t'aprendrai à chanter juſte; tel que tu me vois, j'ai chanté au lutrin.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

Les Acteurs précédens, DU FOIN.

CRISPIN.

Ah! voilà le cocher de Mr. Million notre voisin. *Ma femme*, admires-tu l'air d'importance de ce *Mr.* là? Il est parbleu aussi fier que son maitre.

PERETTE. Eh! pourquoi ne le serait-il pas? On le mènera peutêtre quelque jour dans le carosse qu'il méne aujourd'hui.

DU FOIN. (*d'un ton précieux.*) Mr. Million m'envoïe vous dire que par vos chansons vous interrompés le sommeil de ses gens & le sien.

CRISPIN. Et n'interrompt-il pas le notre toutes les fois qu'il r'entre à trois heures du matin avec son maudit carosse, qui fait un bruit à rendre les gens sourds?

DU FOIN. Il sied bien à un savetier de préférer son sommeil à celui d'un homme de Finance. *Ne* vous croïés-vous pas un homme important, un *homme utile à l'état*?

CRISPIN. Comme savetier je ne le suis guere mais comme Soldat je l'ai été davantage. J'ai réçu une blessure à Fontenoi, une autre à Raucoux; que votre maitre m'en montre autant, & je réponds de ne chanter jamais, de peur de troubler son sommeil. Voïés vous ce vieil habit bleu & ces paremens rouges que je porte? cet habit là, est plus beau que les habits galonnés de votre maitre. Au reste, je chante parceque j'aime la musique, moi, & que je suis gai.

Digitized by Google

DU FOIN. Mon maître pourrait bien vous faire chanter sur un autre ton. Je vous préviens qu'avant peu il en portera ses plaintes & que vous serés puni comme un perturbateur du repos public.

LUCETTE. Et un arrêt du parlement enjoindra à un savetier d'être triste, comme un homme de Finance?

DU FOIN. Vous plaisantés la belle? Rira bien qui rira le dernier.

PERETTE. Dites à Mr. Million que s'il ne veut pas nous entendre il fasse mettre du fumier devant sa porte, comme il en fait mettre, quand son aumônier a fait une mauvaise digestion pendant la nuit.

CRISPIN. Ecoutés; je suis homme de bonne composition. Dites à votre maitre qu'il nous fasse grace de quelques droits sur les cuirs, & je lui ferai grace de quelques couplets tous les matins.

DU FOIN. Je vais rendre compte à mon maitre de votre insolence, & bientôt vous aurés de ses nouvelles.

CRISPIN (*chantant*).

Allés-vous-en gens de la nôce, &c.

(*Les autres Acteurs reprennent*)

Allés-vous-en gens de la nôce, &c.

SCENE IV.

MR. MILLION, CRISPIN, COLIN, PERETTE, LUCETTE.

LUCETTE.

Cependant, Papa, sa menace m'inquiète. Si son maitre allait se plaindre: ces gens-là sont bien puissants; ils ont de l'or, & les magistrats. — —

CRIS-

Digitized by Google

CRISPIN. Lui riraïent au nez. Je ſuis maitre dans ma boutique, comme lui dans ſon hôtel. Toute la difference qu' il y a entre lui et moi, c' eſt que je ſuis gai et qu' il ne l' eſt pas. Quand' il veut s' amuſer d' un air de muſique, il faut qu' il envoïe chercher des muſiciens qu' il païe fort cher et qui l' ennuïent. Moi quand je veux me régaler d' un concert, je le fais tout ſeul; c' eſt de la muſique à bon marché, et elle eſt toujours à mes ordres. Allons, chante auſſi, toi, chantes; n' as tu pas peur d' aller auſſi en priſon! Eh bien Colin ira t' y conſoler. Allons, chante.

LUCETTE. (*chante.*) C' eſt la fille à Simonette &c.

Mr. MILLION, (*ſur un balcon, en robe de chambre.*) Ainſi, un miſérable ſavetier ſuffit pour troubler le répos d' un homme tel que moi! et moi! je ne le pourrai pas forcer au ſilence! Si je vais me plaindre au magiſtrat, il ſe moquera de moi, comme il le fit lorsque je le priai de défendre à un maréchal de mon voiſinage d' ouvrir ſa boutique avant midi, parceque je ne me leve qu' à cette heure-là. Je fus contraint de déguerpir; je vendîs mon hotel; j' achetai celui-ci, et voilà qu' un maudit ſavetier, avec ſa voix aigre *et fauſſe*, me reveille dès quatre heures du matin! et on vante la police de Paris! Quelle police bon-Dieu que celle qui reſpecte plus le travail du peuple que le répos des gens de finance. — — — Il faut nous y prendre par des voïes plus douces. Je connais aſſés l' embarras des richeſſes, l' inquiétude que donne la garde d' un tréſor. Si Criſpin avait une ſomme un peu conſidérable, je crois qu' il ne ſerait pas tenté de chanter. Eſſaïons de cet expédient. Mais n' eſt il pas bien dur que je ſois obligé de païer mon ſommeil, comme ſi tout homme n' avait pas le droit de dormir! Au reſte, je me rapelle que dans un ſac qu' on m'envoïa hier, on avait mis

Digitized by Google

par mégarde cent écus de plus qu' il ne fallait. Je ſents bien que je devrais les renvoïer à Mondor, mon confrere, mais ce n' eſt point un vol que je lui fais, c' eſt une reſtitution que je fais au public pour l' acquit de notre conſcience commune. Deſcendons et portons ces cent écus au chanteur Criſpin, il croira poſſéder toutes les mines du Perou.

(*il r' entre pour deſcendre*)

LUCETTE (*à Criſpin*) Papa, je viens d' apercevoir Mr. Million ſur ſon balcon; il avait un air d' humeur qui m' a effraïée; il parlait tout ſeul: j' ai cru même entendre qu' il vous menaçait de la police.

CRISPIN. Eh bien! qu' arrivera-t-il? Le commiſſaire me fera venir, je lui chanterai une petite chanſon, nous nous quitterons bons amis, et Mr. Million païera les fraix.

MR. MILLION (*ſortant de ſon hotel*).
Criſpin j' ai deux mots à vous dire.

CRISPIN. Me voici, M. Million.

PERETTE. Mon petit homme, je t' en prie, ne vas pas lui parler d' un ton ferme, ces gens là diſent toujours qu' on leur manque de reſpect, quand on leur prouve qu' ils ont tort.

CRISPIN. Sois tranquille, ma petite femme.

(*Il s' avance de l' autre côté du théatre vers Mr. Million.*)

Eh bien, Monſieur, je ſais bien ce qui vous amène; Vous venés me défendre de chanter, me menacer du commiſſaire, de la priſon; que ſais-je moi? de me faire pendre, peut-être.

MR. MILLION. Vous vous trompés, Sieur Criſpin, vous vous trompés!

CRISPIN. Mr. Criſpin! ah, Mr. du Million, le reſpect!

MR.

Digitized by Google

MR. MILLION. Je ne ſuis pas ſi méchant que vous le penſés; je ne viens point pour vous punir, mais pour faire votre bonheur. Que diriés-vous ſi je vous faiſais tout à l'heure poſſeſſeur de cent livres?

CRISPIN. Cent francs! Mr. du Million, cent francs! — — — mais ne nous entend-on pas? réculons un peu.

MR. MILLION. Et ſi je vous donnais deux cent livres!

CRISPIN. Ah! parlés plus bas, je vous en prie, Mr. du Million, parlés plus bas. J'ai des voiſins, qui entre nous, ne ſont pas de fort honnêtes gens, et qui, s'ils ſavaient que j'ai un tel tréſor — —

MR. MILLION (*à part*). Bon! je réuſſis; voilà déja l'inquiétude qui commence; il eſt allarmé pour deux cent francs qu'il n'a pas encor, que ſera-ce quand il les aura? (*haut*) je paſſerai encor les eſperances données; et voici cent beaux écus, dont je vous fais préſent.

CRISPIN. Mr. du Million; tournés-vous comme cela, je vous en prie, cachés bien cela ſous votre robe de chambre en me le donnant, de peur que *quelcun* ne le voïe; car ma fortune ferait des envieux, *et peut-être* des fripons. — — —

MR. MILLION (*à part.*) Bon — — — bon, le voilà qui tremble. O je reponds qu'il ne chantera plus. (*Il lui donne la ſomme que Criſpin enferme dans ſon tablier.*)

CRISPIN (*bas à Million*). Mr. du Million, j'aurais encor une grace à vous demander; ce ſerait, de me gronder bien haut, de me menacer; et même quand vous me donneriés quelques coups de poing, il n'y aurait pas de mal.

MR. MILLION. Et! pourquoi cela, mon ami Criſpin?

Digitized by Google

CRISPIN. C' eſt de peur que ma famille et mes voiſins ne ſoupçonnent que vous venés de me donner un tréſor.

MR. MILLION (*bas*). Ah! très volontiers. (*haut*) Eh bien maître coquin, vous chanterés donc toujours malgré ma defenſe: j' irai me plaindre, j' irai me plaindre! quand vous ſerés au cachot, vous chanterés, ſi vous voulés, mais je ne vous entendrai pas.

CRISPIN. Ah! je ne vous crainds point! je vous mets à pis faire.

MR. MILLION (*lui donnant un coup de pié*).

Ah! tu me manques de reſpect! Tiens voilà ce que je te donne en avance — (*il r' entre.*)

CRISPIN (*à part*). Confirai-je ma bonne fortune à ma femme et à ma fille? Non parbleu: ſur le champ on me demanderait un jupon, un caſaquin, des falbalas; que ſais-je moi! Ces femmes ne finiſſent point avec leur parure! Et puis, on rougirait d' être la femme d' un ſavetier. On voudrait que je me fiſſe recevoir cordonnier; (*paſſer maitre*) car l'ambition, l' ambition eſt une ſi terrible choſe! — — — Et puis ce Colin. — — Ce Colin eſt un garçon très honnéte; mais comme on dit, l' ocaſion fait le larron. Ainſi ne nous fions qu' à nous-même et cachons ce tréſor dans notre cave ſous un pavé.

(*Il entre cachant les cent écus dans ſon tablier.*)

SCENE V.

LUCETTE, PERETTE, COLIN.

LUCETTE.

Avés-vous entendu, maman, comme Mr. Million menaçait mon père; il l' a frapé; ſi j' etais homme, il ne l' aurait pas fait impunément.

COLIN.

Digitized by Google

COLIN. Oh! s' il avait récommencé, vous auriés vu Mademoiſelle Lucette comme je l'aurais. Ventre bleu, je ne ſuis pas un poltron moi. — — et par *Saint* Crepin, je vous l' aurais, — — — *Oh qu'il y revienne*, il verra beau jeu.

PERETTE. Comme il avait l' air effarré ton père en réntrant, il était inquiét, il nous regardait d'un *oeil* qui m' a fait peur, pourquoi eſt-il deſcendu dans la cave?

CRISPIN (*à part, ouvrant la fenêtre de la chambre*) Mon argent eſt en ſureté. Ecoutons-les un peu, et jugeons par leur converſation s' ils ne ſoupçonnent pas le préſent que Monſieur Million vient de me faire.

LUCETTE. Je crainds bien que les chagrins que ce financier donne â mon père, ne retardent notre mariage.

CRISPIN (*à part*). Je n' entends pas bien. — — Mais il me ſemble qu' ils ont parlé de financier et de mariage: c' eſt qu' ils ont envie de ſe marier avec mes cent écus — — — Oh, c' eſt cela certainement.

LUCETTE. Si, Monſieur Million, nous fait des affaires, ces fraix là conſommeront toute ma dot.

PERETTE. Va, ma fille, ta vertu eſt un tréſor, et ce tréſor là, perſonne ne peut te l'ôter. J'allai un jour à la commédie et j'entendis une vieille radoteuſe fort raiſonnable qui chantait

La Sageſſe eſt un tréſor &c. — —

CRISPIN (*à part*). Juſtement ils parlent d'argent, d'or, de tréſor. Il n'en faut plus douter, ils veulent me voler mes cent écus. Deſcendons, tenons-nous ſur nos gardes, plaçons nous en ſentinelle.

Digitized by Google

COLIN. Quoique vous en difiés, Madame Perette, il y a bien des filles qui se sont laissé enlever ce tréſor là.

CRISPIN (*à part sortant de la boutique et se remettant au travail.*) Ils parlent d'enlever mon tréſor; oh je saurai bien les en empêcher: il faut premierement r'envoïer ce Colin; il avait un air de probité qui m'avait trompé. — — mais maintennant quand je le regarde il me semble que j'aperçois dans ses yeux un certain air pendart. — — —

LUCETTE. Que marmottés vous donc là mon père? Allons, oubliés les menaces de Mr. Million. Chantés-nous une petite chanſon, chantés la à demie voix & le financier ne pourra s'en plaindre. Allons, mon petit Papa, une petite chanſon.

CRISPIN. Je ne m'en rapelle pas une.

LUCETTE. Bon, vous en savés tant! Avés vous perdu la mémoire? Pour vous remettre en train, je vais vous en chanter une

Dans un verger Colinette, &c. — —

CRISPIN (*l'interrompant*). Tais-toi; il me semble que j'entends du bruit dans ma cave.

LUCETTE. Que craignés vous? il n'y a rien dans votre cave.

COLIN. On dit que le djable ne revient jamais dans les caves que pour garder des tréſors; franchement je crois qu'il ne trouverait pas dans la votre de quoi faire sentinelle. — — A propos, maître Crispin, vous m'avés promis de me païer à déjeuner au cabaret voiſin. Allés devant; faites tirer le vin, je vais vous suivre.

CRIS-

Digitized by Google

CRISPIN. Je n'ai pas soif (*à part*) oh, le complot est formé ils veulent m'envoïer au cabaret afin de descendre dans la cave, pendant mon absence & de me voler.

PERETTE. Tu as tort, mon ami, de ne pas faire déjeuner ce pauvre garçon qui travaille ici depuis quatre heures du matin.

CRISPIN. Diable! tu es bien empressée à m'envoïer au cabaret, toi qui crie tant, quand j'y vais. J'en sais bien la raison. Mais nous y mettrons bon ordre.

PERETTE. Et en vérité mon ami tu as le cerveau troublé.

CRISPIN. Il me semble que je viens d'entendre dans la cave. — —

PERETTE. Il perd l'esprit.

COLIN. Je vais y descendre, quand le diable serait dans cette cave, je n'en aurais pas peur, eh bien, s'il y était! tant mieux, ce serait une preuve qu'il y aurait un trésor caché. Donnés-moi la clé.

CRISPIN. Tu es bien pressé, hate-toi plutôt de faire ton pacquet et t'en aller.

COLIN. M'en aller? que voulés-vous dire?

CRISPIN. Je veux dire que je t' ordonne de sortir de ma maison & de ne jamais la regarder que de loin.

COLIN. Et! pourquoi cela, s'il vous plait?

CRISPIN. Je n'ai point de compte à te rendre.

LUCETTE. Quoi! mon père serait-il possible que vous rénvoïés Colin? Vous l'aimiés tant! Ce matin encor, vous lui difiés que dans peu il serait votre gendre! Qu'a-t-il donc fait? C'est ce maudit financier, qui trouble notre bonheur. Qu'ils sont

Digitized by Google

ſont méchans ces riches! Ce n'eſt pas aſſés de nous inſulter, il faut encor qu'ils mettent la diſcorde parmi nous.

PERETTE. En vérité, Criſpin, je ne te réconnais plus. On ne rénvoïe pas un garçon ſage & laborieux comme celui-là, ſans en dire le ſujet.

CRISPIN. Il ſuffit que ſa vue m'importune, m'offusque.

COLIN. Eh bien, ſi vous voulés, je travaillerai au grenier, dans la cave, ſi vous voulés; ma vue alors ne vous offusquera pas.

CRISPIN. Vraiment je crois bien que tu voudrais travailler dans la cave. Mais je ſaurai t'empêcher d'y deſcendre.

SCENE VI.

Les Acteurs précédents, UN GASCON.

LE GASCON.

Bon jour, Sieur Criſpin, bon jour. Je viens vous faire mon petit compliment.

CRISPIN. Eh! ſur quoi, s'il vous plait?

LE GASCON. Vous étes bienheureux d'être voiſin d'un homme de finance! Sendis! J'aimerais bien un pareil voiſinage.

PERETTE. Nous ſommes d'un goût bien différent du vôtre; & je vous jure que nous voudrions demeurer bien loin de Mr. Million.

Le Gascon. Allons, Madame Perette, allons, ne parlés point contre votre penſée. Je ſais que M. Million vient de faire préſent à votre mari de cent beaux écus comptant. Cap de Diouz! cent écus, la belle ſomme!

PERETTE.

Digitized by Google

PERETTE (*à Criſpin*). Quoi, mon ami, tu m'avais caché ta bonne fortune?

CRISPIN. Oui, je te l'avais cachée; mais c'était bien en vain.

LE GASCON. Sieur Criſpin n'eſt pas un théſauriſeur, il eſt trop raiſonnable pour cela. Il placera ſans doute ſon argent; & s'il veut, je vais lui offrir une ocaſion de le placer avantageuſement.

CRISPIN. Oh! très-volontiers; car il m'a déja donné tant d'inquiétude ce maudit argent, que je voudrais qu'il fut bien loin. Et ſur qui placerai-je s'il vous plait?

LE GASCON. Sur moi.

CRISPIN. Sur vous! placer de l'argent entre les mains d'un Gaſcon. Voilà une caution bien ſolide!

LE GASCON. J'hipothequerai un marquiſat.

CRISPIN. Un marquiſat, vous! cela eſt plaiſant.

LE GASCON. Voulés-vous que j'hipoteque une baronnie?

CRISPIN. Une baronnie! allés; vous vous moqués de moi.

LE GASCON. Voulés-vous que j'hipoteque deux comtés, trois forêts, ſix étangs, une douzaine de fermes, & tous mes domaines?

CRISPIN. Mais ſi vous êtes ſi riche, dites moi, s'il vous plait, pourquoi vous venés à Paris faire votre aprentiſſage en chirurgie?

LE GASCON. Ne ſavés vous pas que tous les grands Seigneurs de mon païs aprennent la chirurgie par pure humanité, afin de ſe rendre utiles à leurs Vaſſaux, et de ne pas abandonner leur vie à d'ignorans médecins? C'eſt pour mes vaſſaux que je m'inſtruis.

CRIS-

Digitized by Google

CRISPIN. C'eſt auſſi par humanité que vous allés tous les matins exercer vos doigts et votre peigne. — — Afin d'être utilè à vos Vaſſaux; de les friſer, de leur faire la barbe et de ne pas abondonner leurs cheveux à d'ignorans perruquiers.

LE GASCON. Vous plaiſantés toujours, Sieur Criſpin; c'était par amitié pour vous que je vous priais de me préter cet argent, qui aurait rapporté un gros intérêt. Mais ſi vous ne voulés pas me donner le tout, donnés-m'en la moitié.

CRISPIN. Je ne ſuis pas ſi fou.

LE GASCON. Eh bien. Le quart!

CRISPIN. Pas un obôle.

LE GASCON. Quoi pas même un demi Louis?

COLIN. Et pour ce demi-Louis, Monſieur, hipothèquera ſix comtés, dix marquiſats, vingt baronnies, et tous les brouillards de la Garonne.

CRISPIN. Mr. le Marquis, Comte et Baron, vous perdés votre tems, allés-vous-en, croïés moi; vos pratiques s'impatientent.

LE GASCON. Sendis, comme je pulvériſerais cet inſolent ſavetier ſi j'avais le tems. Mais j'ai unrendés vous; et j'y cours. (*il s'en va.*)

COLIN. Je vous demande votre protection, et j'eſpere que vous voudrés bien me faire concierge de quelques uns de vos châteaux.

SCENE VII.

CRISPIN, PERETTE, LUCETTE, COLIN.

PERETTE.

Ainſi tu nous cachais cette ſomme. Comme la richeſſe rend les gens miſtérieux?

LUCETTE.

Digitized by Google

LUCETTE. Comme elle les rend inquiets!

COLIN. Comme elle les rend ſoupçonneux! Car je ſuis ſûr que maître Criſpin ne me congédiait que parce qu' il craignait que je n' enlève ſon tréſor.

LUCETTE. Ah! Colin, tu lui fais injure. Jamais une pareille idée n'entra dans ſa tête.

CRISPIN. Tu te trompes, ma fille, tu te trompes. Tu ne connais pas l'effet de l'opulence. Oui je l'avoue, j'avais ſoupçonné ma femme, ma fille, mon ami, tous mes voiſins. Les maudits cent écus m'ont plus fait ſouffrir dans un quart d'heure, que je n'avais ſouffert dans toute ma vie. J'ai été bien pauvre; à l'armée, j'ai manqué de pain, j'ai couché dans la neige; mais j'aimais mes camerades & cela me conſolait. Depuis que j'ai eu ce tréſor, j'ai ſenti mon coeur s'endurcir par degrés. Je vais me délivrer de ce ſuplice. Je vais rendre ces cent écus à l'homme cruel qui me les a donnés. Je ſais bien qu'ils m'apartiennent, & que je pourrais les emploïer à ton mariage; mais qui ſait comment ce financier les a acquis? Colin vas les chercher, ils ſont dans la cave ſous un pavé, marqué de craïe. Mes enfans dès demain je vous marie. Nous avons peu d'argent. Nous ne ferons pas grande chère; mais nous en ſerons plus legers à la danſe. (*à Colin, qui raporte les cent écus*) Donnes-moi ce tréſor infernal, donnes moi le. (*il le prend et va fraper à la porte de Mr. Million*) Perſonne ne répond, tout dort. (*il frape encor*) Quoi je ne pourrai pas me débaraſſer de cette ſomme? C'eſt la premiere fois que Mr. Million n'ait pas fait ouvrir ſa porte à un homme qui lui aportât de l'argent (*il frape encor, et Mr. Million parait ſur le balcon dans le déſordre d'un homme qui vient de ſe réveiller*).

MR. MILLION. Quel inſolent oſe fraper de la ſorte? Où ſont mes gens? Pourquoi n'ouvre-t-on pas?

Digitized by Google

pas? Quoi? il faudra que je me relève, & que je ſois le portier de ma maiſon.

CRISPIN. M. du Million, c'eſt vorre Serviteur Criſpin, qui vous raporte votre argent, & qui n'en veut plus.

MR. MILLION. Un homme qui me raporte de l'argent, & qui n'en veut plus! Cela eſt impoſſible. Je dors encor & je crois que c'eſt un rêve. — — Cependant il me ſemble que je ſuis éveillé; que je me frotte les yeux, & que je me promène ſur mon balcon. — — — Mais un homme qui me raporte de l'argent qui n'en veut plus? Non encor une fois, cela ne ſe peut pas, je rêve.

CRISPIN. Non, parbleu, ce n'eſt pas un rêve, Mr. Million (*il lui jette le ſac*) tenés, tatés cet argent, & vous vous aperceverés que vous nè dormés pas.

MR. MILLION. En effet c'eſt-là mon ſac. Ah! je vois bien que je ne parviendrai pas à empêcher ce maraud-là à chanter; il faut que je déguerpiſſe encor. Mais je ſais bien comment m'y prendre pour n'avoir pas autour de moi d'importuns chanteurs. J'acheterai toute une rue, un quartier, s'il le faut, & je ne louerai mes apartemens qu'à des traitans & à des gens d'affaires.

CRISPIN. Croïés-moi, Mr. Million. Vous prenés le bon parti. Avec de pauvres diables, comme nous, on n'a pas beau jeu pour dormir le matin. Plus nous ſommes pauvres, plus nous chantons:

Contentement paſſe richeſſes!

Serviteur.

Par M, DE SACY.

LA·

Digitized by Google

LA VRAIE PHILOSOPHIE.

Amis, point trop d'impatience;
le jour n'implorons point la nuit;
cette ardeur de la jouiſſance
eſt ſouvent ce qui la détruit.

Dans le mois où croît l'aube-épine,
votre chaleur a tout hâté:
rien n'a mûri dans votre été,
& l'hiver vous crierés famine.

N'ai-je point épuiſé les fleurs
dont au printems on ſe couronne:
c'eſt pour trouver encor meilleurs
les fruits cueillis dans mon automne.

Je cherche par-tout le plaiſir:
mais lorſque ma recherche eſt vaine,
je ſais jouir de mon deſir,
quelque fois même de ma peine.

Par M. DORAT.

Digitized by Google

A MADAME * * * *

Belle Aglaé, je voudrais vous écrire;
j' aurais beſoin d'un entretien ſi doux:
mais le peut-on, ſans s'expoſer à dire
un mot qui vous met en courroux?
Quand on vous voit, on garde le ſilence;
Aglaé, le reſpect eſt un Dieu ſi cruel!
mais je pourrais, en votre abſence,
innocemment devenir criminel.
Puis-je rire avec vous, lorſque mon cœur ſoupire?
le ſentiment ne ſaurait ſe cacher;
que faire donc? ceſſer de vous écrire,
puiſqu'on ne peut vous aimer ſans le dire,
ni le dire ſans vous fâcher.

Par M. IMBERT.

IN-PROMTU

A une Dame déguiſée en Turc à un Bal.

Sous cette barbe qui vous cache,
beau Turc, vous me rendés jaloux;
ſi vous ôtiés votre mouſtache,
Roxane le ſerait de vous.

Par M. DE VOLTAIRE.

DE

Digitized by Google

DE PIERRE LE GRAND.

PIERRE I., surnommé le Grand très célebre Czar de Moscovie, ou Empereur de Russie et l'un de ces Princes rares et extraordinaires, que la Providence suscite, pour faire sortir les nations de la barbarie & de l'ignorance, naquit le 11 Juin 1673, & succéda à l'Empereur Michaëlowitz à l'âge de 10 ans, au préjudice de Jean, son frere ainé, dont la Santé était délicate & l'esprit imbécille. Il s'éleva à cette ocasion une révolte en faveur de ce dernier; et pour mettre fin à la guerre civile, il fut réglé, que les deux freres regneraïent ensemble. Pierre sentit aussi-tôt les défauts de l'éducation, qu'on lui donnait, & né avec une vive inclination pour les exercices militaires, il forma une Compagnie de 50 hommes, formée par des officiers étrangers, qui étaïent habiles et faisaïent leurs exercices à l'allemande. Il entra lui même dans cette troupe, & y voulut servir dans le moindre de tous les grades, *qui est* celui de tambour; & priant les officiers d'oublier, qu'il était Czar, il vecut de sa païe, coucha dans une tente de tambour à la suite de sa compagnie, et obéit à leurs ordres comme le moindre Soldat. Il devint en suite sergent, après l'avoir mérité au jugement des officiers, et ne fut avancé que par dégré aux grades militaires, comme s'il eût été un simple soldat de fortune. Par-là il voulait aprendre à la noblesse, que c'était un titre suffisant pour obtenir les dignités militaires. A cette prémière compagnie, il en ajouta plusieurs autres, et forma en peu de tems un corps considé-

Digitized by Google

rable de troupes, mieux disciplinées & plus fidèles que les Strélitz, dont la trop grande puissance lui faisait justement ombrage.

Jean, son frere, étant mort en 1696, il devint alors le seul maître de l'Empire de Russie, & se vit en état d'exécuter les grands desseins, qu'il avait projettés. Il Signala le commencement de son Règne par le Siège d'Asof, qu'il prit sur les Turcs en 1697. Aïant reconnu à ce Siège l'importance d'une marine, il envoia en 1698 une ambassade en Hollande. Il se mit *incognito* à la Suite de cette ambassade, pour aprendre par lui-même la construction de Vaisseaux. Il se fit inscrire à Amsterdam dans le rôle des ouvriers, sous le nom de Pierre Michaëlof, & travailla dans le chantier avec la même ardeur, & la même assiduité, que les simples charpentiers. Il alla ensuite se perfectionner en Angleterre, où aïant acquis la science de la construction des vaisseaux, il repassa en Hollande, pour retourner dans ses Etats par l'allemagne. Il aprit à Vienne la revolte de 40000 Strélitz; ce qui l'obligea de se rendre promptement à Moscow, où étant arrivé sur la fin de 1699, il les chassa tous.

L'année d'après aïant fait alliance avec Auguste, Roi de Pologne, il entra en guerre avec Charles XII Roi de Suède; & faisant réflexions, que les Suèdois étaïent depuis long tems belliqueux & bien disciplinés, au lieu que les Russiens n'avaïent encor qu'une légère teinture de la discipline militaire: *Je sais bien*, disait-il ordinairement, *que mes troupes seront long tems battuës; mais cela même leur aprendra enfin à vaincre.* Il ne se trompait point. Après de grands désavantages, il gagna enfin sur les Suédois en 1709 la fameuse bataille de Pultawa, & conquit sur eux la Livonie, l'Ingrie, la Finlande & une partie de la Poméranie.

Les

Digitized by Google

Les Turcs aïant rompu en 1712 la trève qu'ils avaïent avec lui, il se laissa enfermer par leur armée sur les bords de la rivière de Pruth. Il semblait alors, que sa perte était inèvitable; mais la *Czarine* Catherine amusa habilement le Grand Visir, en lui faisant promettre une grande somme d'argent, & la prudence du Czar acheva le reste. Il continua la guerre contre les Suédois, & remporta encor sur eux plusieurs victoires, tant sur mer que sur terre.

L' empereur Pierre suprima en 1716 la dignité de Patriarche de Russie; il fit la même année un voïage en Allemagne & en Hollande, & vint en France en 1717. Il s' y instruisit sur tout ce qui pouvait augmenter ses lumières & ses connaissances, visita l' Académie des Sciences, dont il fut depuis Menbre Honoraire, & s' entretint avec tous les Savants, aux quels il proposait des avantages considérables & des récompenses, pour les attirer en Russie.

De retour en Russie, il profita des troubles de la Perse, & s' empera de la ville de Derbent, & de *tout ce* qui lui convenait sur la Mer Caspienne, *pour étendre* le commerce de Russie. Il mourut le 8 fev. 1725, agé de 53 ans, avec la réputation d'un Heros, & d' un des plus grands Princes, qui aïent paru dans le monde.

La Russie lui est redevable de sa puissance, de ses loix, et des beaux établissemens qu' on y voit aujourd' hui. Il y attira tout ce qu'il put d'étrangers capables d'éclairer & instruire ses sujets, Officiers de terre & de mer, Matelots, Ingénieurs, Mathématiciens, Architectes, Médecins, Chirurgiens, Artisans de toute espèce. Il fit batir en 1704 la fameuse ville de Pétersbourg, & joignit

Digitized by Google

par un canal la rivière de Volkova, qui paſſe en cette ville avec le Volga. Il fortifia un grand nombre de places, mit ſur pié une infanterie de 100000 hommes, forma une Marine de 40 vaiſſeaux de ligne & de 200 Galères, Il introduiſit une excellente police dans les grandes villes, établit des colléges à Moscow, à Petersbourg & à Kiow, pour les langues, les Belles Lettres & les Mathématiques; des léçons publiques d'anatomie, un obſervatoire pour l'Aſtronomie; un jardin des plantes, de belles imprimeries, une Bibliothèque imperiale, & une Académie des Sciences, compoſée des ſavans les plus illuſtres, tant de France, que d'Allemagne &c. Ce Grand Prince fit tous ces établiſſemens pendant les guerres qu'il avait à ſoutenir.

Il n'oublia rien pour policer ſes peuples, & pour introduire les Ars & les Sciences dans ſes Etats. Il était magnanime, liberal, laborieux, fidèle, courageux & capable de former & d'exécuter les plus vaſtes deſſeins. On lui reproche néanmoins pluſieurs vices conſiderables, de s'être livré à des excès de vin & d'incontinence, & ſur tout d'avoir été cruel, & de n'avoir point épargné ſon propre fils qu'il fit mourir d'une maniere inhumaine. —

Digitized by Google

MISIS ET DAPHNÉ,

TRADUCTION LIBRE

De la huitième Idylle de Mr. GESNER.

MISIS.

Il eſt paſſé, ce noir orage
qui dans nos champs répandait la terreur.
Le tonnerre qui gronde & les vents en fureur
ne font plus de leur bruit retentir ce bocage.
On ne voit plus de rapides éclairs,
perçant la profondeur d'un funèbre nuage,
en longs ſillons de feu ſerpenter dans les airs.
Viens, Daphné, ne crains rien: déjà dans la prairie,
le jeune Alcimédon ramène ſes troupeaux;
déjà ſa voix fait redire aux échos
le nom cher à ſon cœur, le doux nom d'Egérie.
Suis-moi, viens contempler l'aſtre dont le retour
ſur nos champs obſcurcit répand l'éclat du jour.

DAPHNÉ.

O mon ami, que la campagne eſt belle!
de cette onde qui fuit que le criſtal eſt pur!
Dans les plaines du ciel vois-tu ce bel azur?
ſens-tu dans l'air cette fraicheur nouvelle?
Les raïons du ſoleil percent de tous côtés;
Comme il darde ſur nous ſa flamme étincelante,
entre l'obſcurité tremblante
de ces nuages écartés!

Digitized by Google

comme l'air qui les chaſſe offre à nos yeux ſans ceſſe
un ſpectacle mouvant d'ombres & de clartés!
Comme un rideau léger, vois-tu fuir l'ombre épaiſſe,
& courir à travers ces vallons humectés?
Vois la lumiere enſuite éclairer la richeſſe
de nos ſillons reſſuſcités.

MISIS.

Qu'à mes yeux comme aux tiens la nature eſt riante!
Oui, ma chere Daphné, tout charme ici les yeux;
regarde au loin cette écharpe brillante
dont le cercle éclatant ceint la voûte des cieux!
vois ſur nos plaines arroſées
cet arc reſplendiſſant s'étendre, & ſe courber!
vois ſes extrémités tomber
ſur les collines oppoſées!
De ce vaſte tableau que mon œil eſt flatté!
& que de ces couleurs l'étonnant aſſemblage
du voile épais de ce nuage
embellit bien l'obſcurité!
Ah! ſans doute le ciel, par cet heureux préſage,
annonce à nos cantons épargnés par l'orage,
l'abondance, le calme & la ſérénité.

DAPHNÉ.

Quel doux parfum la terre exhale!
que l'air eſt frais, & que le ciel étale
de diverſes beautés un riche aſſortiment!
Vois ces gouttes de pluïe, en perles transformées,
mêler l'éclat du diamant
au verdoïant éclat des plantes ranimées.
Remarques-tu ces inſectes divers,
ces papillons brillans, ces abeilles dorées,
qui ſe jouant dans le vague des airs,
étendent au ſoleil leurs ailes colorées?

Eutens

Digitized by Google

Entens tu le zéphir ſoupirer dans ces fleurs?
Comme tout reverdit dans ces vaſtes contrées!
Nos campagnes deſaltérées
recouvrent du printems les flatteuſes couleurs.
Vois ces ſaules mouillés étaler leur feuillage
ſur les bords du canal qui baigne ce ſéjour;
comme ſes eaux réfléchiſſent l'image
de ce ciel embelli par l'éclat d'un beau jour!

MISIS.

Embraſſe-moi, Daphné; quelle vive allégreſſe
j'éprouve en contemplant les charmes de ces lieux!
qu'autour de moi tout m'intéreſſe!
depuis l'aſtre fécond qui regne dans les cieux,
juſqu'au moindre arbriſſeau, tout étonne mes yeux.
Quel délire enchanteur me ſaiſit & m'entraîne,
quand du haut de ce mont élevé dans les airs,
je plonge mes regards ſur cette immenſe plaine;
quand mollement aſſis ſur ces prés toujours verds,
à de moins grands objets fixant ma réverie,
des arbres & des fruits, des plantes & des fleurs,
j'obſerve le parfum, le goût & les couleurs,
& ces êtres nombreux dont la forme varie;
enfin lorſque d'un Dieu timide adorateur,
j'admire des ſaiſons la marche toujours ſûre,
de ce dôme azuré l'éternelle ſtructure,
le chef-d'œuvre du créateur,
& les tréſors de la nature:
alors étonné, confondu,
par ces merveilles entaſſées,
entre une foule de penſées,
mon eſprit reſte ſuſpendu;
je m'arrête en ſilence, & des larmes preſſées
te rendent, Dieu puiſſant, l'hommage qui t'eſt dû.
Oui, les tranſports que ce tableau fait naître,
d'un torrent de plaiſirs m'enivrent malgré moi:
mais, Daphné, tu m'as fait connaître
un charme encor plus doux, c'eſt d'être aimé de toi.

Digitized by Google

DAPHNÉ.

Mifis, mon cher Mifis, l'yvreſſe qui t'enflamme
me pénètre de joïe en paſſant dans mon ame.
Tous deux unis par un nœud ſi touchant,
admirons de la nuit l'aſtre clair & paiſible,
& l'aurore naiſſante, & le ſoleil couchant;
partout d'un être immortel & puiſſant
reconnaiſſons la main viſible;
qu'avec ma voix ta voix s'accord
pour rendre grace au ciel toujours ſe faſſe entendre:
Ah! quel raviſſement, quand un pareil tranſport
ſe mêle aux doux accens de l'amour le plus tendre!

Par M. BLIN DE SAINMORE.

ÉPIGRAMME.

Je l'ai trouvé cet enfant plein de charmes,
ce traître Amour échappé de tes bras;
triſte Vénus, arrête ici tes pas:
je l'ai trouvé, mais ſans carquois, ſans armes,
& ſans bandeau. Ne t'inquiette pas
par quel hazard il a, loin de ſa mère,
perdu ſes traits, & revu la lumière:
mais ſeulement, ſi tu crains de nouveau,
qu'il ne t'échappe en ſon humeur légère;
ou ſur les yeux remets lui ſon bandeau,
ou montre-toi ſans les traits de Glycère.

Par M. TRICOT.

LES

Digitized by Google

LES AMANS GÉNÉREUX

COMÉDIE

En cinq actes et en prose, imitée de l'allemand

Par M. ROCHON DE CHABANNES

[*qui avoue devoir beaucoup à Monſ.* LESSING, *quant au ſujet intéreſſant, de beaux motifs de Scènes, des mœurs pleines de franchiſe & d'honnêteté.*]

Repréſenté pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi 1779.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE DE BRUXHAL.

TELEIM, Major d'un Regiment Prussien, amoureux de Minna.

VERNER, Maréchal des logis du Regiment du Major.

L'HÔTE.

JUSTIN, Valet du Major.

UN DOMESTIQUE, du Comte de Bruxhal.

LA COMTESSE MINNA DE BARLEIM, Niéce du Comte.

FANCHETTE, Femme de chambre de Minna.

GARÇONS de L'HÔTE, } Personnages
GENS du COMTE, } muets.

(La Scene est à Berlin dans un hôtel garni, & represente un sallon meublé modestement, qui conduit à plusieurs aparte-mens.)

Digitized by Google

LES AMANS GÉNÉREUX, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'HÔTE, UN DOMESTIQUE en livrée, GARÇONS d'Auberge, & gens de livrée, Perſonnages muets.

[*L' Hôte entre, ſuivi de quelques-uns de ſes Garçons qui ſont en veſte, en bonnet, & en tablier verd, & de quelques Gens de livrées portant des valiſes.*]

L'HÔTE, *à ſes Garçons.*

Allons, grand feu par-tout: que le Sommeiller, le Cuiſinier & l'Ecuïer ne s'écartent pas, & ſoïent aux ordres des illuſtres étrangers qui nous arrivent? (*à un des Domeſtiques.*) Qui ſont vos Maîtres?

LE DOMESTIQUE. De grands Seigneurs.

L'HÔTE. Tant-pis: cela fait beaucoup de bruit & peu de dépenſe. (*Aux Domeſtiques portant des valiſes.*) Attendés, attendés, un moment ici, Meſſieurs;

Digitized by Google

sieurs; on va vous faire passer là-dedans. Nous donnons à vos Maîtres l'apartement d'un Officier disgracié qui loge ici depuis long-tems, & nous le plaçons un peu plus haut; mais encor faut-il bien le déménager pendant son absence, & avoir soin de ses effets; car vous n'en répondriés pas, Messieurs.

LE DOMESTIQUE. Ce ne serait pas la peine de les trouver.

L'HÔTE. Je le conçois.. (*à ses Garçons.*) Qu'on donne à ces gens-ci de mauvais lits & de bon vin, afin qu'ils s'amusent plûtôt à boire qu'à dormir. (*Aux Domestiques*) Vos Maîtres seront bien, auront de bons lits, des apartemens commodes. C'est le meilleur Hôtel garni de Berlin. C'est ici que logent tous les Princes d'Allemagne, & j'ai eu l'honneur d'y recevoir les Ministres de France & de l'Empereur.

LE DOMESTIQUE. Il vous manquait d'avoir reçu Monsieur le Comte.

L'HÔTE. A la bonne heure. Fait-il de la dépense? Aime-t-il la bonne chère?

LE DOMESTIQUE. Il boit & mange en Allemand, & païe en Anglais.

L'HÔTE. Oh! s'il fait de la dépense, je le traiterai comme une Altesse; cela ne nous coûte rien à nous autres, & nous donnons ici du Monseigneur à tous les Avanturiers qui voïagent avec des ducats, quoique nous aprenions de leurs gens que ce soient des Marchands de Londres ou de Paris.

LE DOMESTIQUE. Fort bien.

L'HÔTE. Monsieur le Comte est donc un gros Seigneur, qui fait de la dépense & qui païe? C'est bon à savoir. Et cette personne qui voïage avec lui, est-ce sa femme, sa fille, ou bien sa - - - bonne amie? - - - Elle est jolie, au moins.

LE

LE DOMESTIQUE. C'eſt ſa Nièce. Il n'a jamais voulu ſe marier, parce qu'il n'y avait pas de parti aſſés noble pour lui en Allemagne.

L'HÔTE. Quel malheur pour ſa poſtérité!

LE DOMESTIQUE. Mais au reſte c'eſt un bon humain que le Comte de Bruxhal - - - Il eſt un peu fier, un peu prompt, un peu brutal; mais il vous donne un ſoufflet, un coup de pié, & un ducat en même tems.

L'HÔTE. Et un ducat en même tems? Oh! le marché eſt bon; & ſa Nièce, donne-t-elle des ſoufflets & des ducats? - -

LE DOMESTIQUE. Oh! elle donne, elle, des ducats & de bonnes paroles! C'eſt la plus douce, la plus aimable, la plus modeſte, & la plus honnête perſonne du monde.

L'HÔTE. Et comment vit-elle avec ſon Oncle?

LE DOMESTIQUE. Comme on vit avec un Oncle dont on attend toute ſa fortune - - - Mais les voici. (*Les Garçons de l'Auberge ſe retirent.*)

SCENE II.

FANCHETTE, LA COMTESSE, LE COMTE, L'HÔTE, & les gens de livrée.

LE COMTE, *avec humeur.*

Eh bien! où eſt donc cet apartement, qu'on nous fait attendre là-bas depuis trois quarts-d'heure? - - - L'Hôte ſe moque-t-il?

L'HÔTE. Pardonnés, Monſeigneur - - - Encor un moment, & je ſuis en état de vous recevoir comme vous le mérités. Je fais déménager un Officier - - -

Digitized by Google

MINNA, *à l'Hôte.* Voilà ce qu'on vient de nous dire, & j'en ſuis vraiment fâchée: j'aurais bien voulu, Monſieur l'Hôte, que vous n'euſſiés pas dérangé cet Officier - - -

L'HÔTE. Oh! les Officiers, Madame, ſont accoutumés à camper & à décamper - - - - Et ce ſont mes affaires, après tout.

LE COMTE. Oui, oui, ce ſont les affaires de l'Hôte, ma Nièce; & vous n'auriés pas dû vous en mêler.

L'HÔTE. Notre Officier ſe fâchera, s'il veut; je m'en embarraſſe peu. Je n'ai pas oſé lui dire de s'en aller; mais il décrédite ma maiſon, & je ne ſerais pas fâché qu'il prit ſon parti.

LE COMTE. Comment?

L'HÔTE. Ah! c'eſt une longue hiſtoire, une hiſtoire de corps - - - Et ſi elle pouvait intéreſſer votre Excellence? - - -

LE COMTE. Une affaire d'honneur?

L'HÔTE. Non: il ſe bat tant qu'on veut; mais il aime l'argent; & au fond je ne le blâme pas. Il y a été attrapé; voilà le mal. Il n'y a que les maladroits qui aïent tort. Tant y a que tout le monde lui tourne aujourd'hui le dos, & que pluſieurs de ſes camarades & de ſes meilleurs amis même viennent de quitter ma maiſon, pour n'être pas dans le cas de le voir, de le rencontrer, ni même de le ſaluer.

LE COMTE. Eh bien! ma Nièce, vous avés fait-là une belle étourderie, d'avoir envoïé chés cet homme? - - -

MINNA. Lui faire des excuſes d'avoir pris ſon apartement - - - Il n'y a pas d'inconvénient à cette démarche; & nous ne devons pas entrer - -

LE

Digitized by Google

LE COMTE. Oh! non, nous ne devons rien examiner? Il eſt du Regiment... (*Bas à ſa Nièce.*) du Major; & il faut à quelque prix que ce ſoit...

L'HÔTE. C' eſt un homme poli, au reſte, & qui ſait vivre.

LE COMTE. Aux dépens d' autrui.

MINNA. Eh! mon Oncle, nous avons apris, aux dépens d' un homme bien reſpectable, à nous méfier du jugement des hommes! ... Celui-ci n' eſt peut-être pas moins malheureux que le Major Téleim.

L'HÔTE, (*avec vivacité.*) Le Major Téleim! Eh! mais.... C' eſt....

MINNA. Eh! qui ſait même, mon Oncle? ...

LE COMTE. Es-tu folle? ... Je voudrais bien que le faquin s' aviſât de me parler ainſi du Major Téleim? .... Je le ferais mourir ſous le bâton.

L'HÔTE (*à part.*) Gardons-nous de lui dire que c' eſt lui-même... J' allais faire une belle ſottiſe!

LE COMTE. Achevés de me déménager votre Officier, & jettés moi par la porte, ou par la fenêtre, tout ce qui peut apartenir à ce fripon-là.

L'HÔTE (*à part.*) Je n' ai garde de rien laiſſer chés lui qui puiſſe le faire reconnaître, & me procurer les honoraires de mon panégyrique.

LE COMTE. Qu' il n' ait rien à réclamer ici, & qu' il ſe diſpenſe de nous remercier de nos politeſſes, entendés vous?

L'HÔTE. Je ferai enſorte que vous n' entendiés ſeulement pas parler de lui. (*Aux Domeſtiques du Comte.*) Allons, Meſſieurs, ſuivés moi. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE III.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

LE COMTE.

Nous allons avoir une visite de cet Officier.

MINNA. Eh bien! mon Oncle, nous le recevrons.

LE COMTE. J'aimerais mieux recevoir le Diable qu'un malhonnête homme. Vous ne saurés pas ce qu'est devenu Téleim: j'en suis fâché. Tâchés de le découvrir par un autre moïen, à la bonne heure: je vous aiderai même volontiers dans vos recherches. Mais....

MINNA. Mais mon Oncle, cet Officier.... Si c'était...

LE COMTE. C'est un fripon... Ne m'en parle plus. Il n'est pas le seul au reste qui puisse nous donner des nouvelles du Major Téleim.... Et je t'en promets, moi, aujourd'hui, dans l'instant même. On saura ce qu'il est devenu à la Cour; & j'y vole. Ferme la porte sur le nez à nôtre Officier, s'il se présente; & moi, je vais aller servir Téleim. Je n'ai quitté la Saxe que pour lui, & on m'écoutera sans doute ici: je parlerai haut, du moins.

FANCHETTE. Oh! nous n'en doutons pas.

LE COMTE. Oui, je dois justice à Téleim, & je la lui rendrai. J'irai au Directeur de la Guerre, j'irai au Roi, s'il le faut, & je lui dirai: „Vous „n'avés pas un plus honnête-homme que Téleim „dans votre Roïaume; c'est un sujet fidèle, un ennemi généreux: rendés-lui ses biens, son honneur, son état, & placés le auprès de vous; vous ne sauriés mieux faire; les honnêtes gens sont rares, & sur-tout à la Cour."

MINNA.

Digitized by Google

MINNA. Ah! mon Oncle, adouciſſés...

LE COMTE. Je n'adoucirai rien. Je dirai au Roi: „On vous a trompé; vous avés cru les accuſateurs „ou plûtôt les ennemis de Téleim, Ils vous ont „perſuadé que ſa conduite n'était pas nette dans „les contributions qu'il avait levées ſur nous pen„dant la derniere guerre, & que l'on trouverait „chés lui des traces de ſes connivences avec nous. „Vous avés fait enlever ſes papiers, & vous l'ayés „condamné ſur un billet qui ne prouve que ſa bien„faiſance & ſon humanité. Vous aviés laiſſé Té„leim maître de ſe contenter de telles contribu„tions, s'il ne pouvait en obtenir de plus fortes: „Téleim a exécuté vos ordres; il s'eſt borné à la „derniere extrémité, &, après même avoir vérifié „l'excès de notre miſere, à exiger la moins onéreuſe de vos demandes; mais cette demande était „encor bien au-deſſus de nos forces, & il faut „que vous ſachiés comment il nous a mis en état „de vous obéir. Nos Bailliages avaïent en vain „repréſenté à Téleim l'impoſſibilité de vous ſatis„faire; il les avait en vain menacés d'une exécu„tion militaire; tous nos Citoïens, les mains join„tes & levées vers lui, l'implorant au nom de „*l'Etre* Suprême, de l'humanité, & de vous-mê„me, Sire, attendaïent ce qu'il allait réſoudre, la „flamme, le pillage & la mort, qu'il retenait en„cor, & qu'ils voïaient errer autour de lui; Té„leim écarte cette ſcène d'horreur, porte la joie „& la conſolation dans l'ame de tant de malheu„reux, délie, en pleurant, les cordons de ſa bour„ſe, & complette avec eux la ſomme que vous en „exigiés. Voilà la dette des Saxons, & le crime „du Major Téleim; la reconnaiſſance que tout un „peuple lui a ſignée à genoux, & non, comme „on a voulu le faire croire ici, le ſalaire de ſes „perfides complaiſances envers les Bailliages. Que

Digitized by Google

„Votre Majeſté répare ſes torts ; c'eſt le plus beau „droit de l'autorité, & la plus belle action que „puiſſe faire un Souverain ; qu'Elle les répare, où „nous les réparerons pour Elle. Oui, Votre Ma„jeſté peut garder le billet que nous avons fait à „Téleim, & que la calomnie & la baſſeſſe ont „porté au pié de ſon trône : mais nous païerons „toujours à ce brave Officier les deux-mille piſto„les qu'il nous a avancées, & rien n'effacera ja„mais la reconnaiſſance de nos cœurs."

MINNA. Ah ! mon Oncle, que vous êtes bon & généreux ! On voit combien la vertu vous enflamme ; mais prenés garde d'irriter notre Juge : il faut parler aux Rois avec tant de ménagemens ! - - -

LE COMTE. Eh, pourquoi donc ? Tous ces ménagemens trahiſſent toujours la vérité ; & je ne mets au-deſſous de celui qui approche des Rois & la leur déguiſe, que le Souverain qui ne veut pas l'entendre.

MINNA. Mon Oncle, vous avés raiſon ; mais vous aimés Téleim, & vous devés craindre de le compromettre, en voulant le ſervir.

LE COMTE. Qu'eſt-ce à dire, le compromettre en voulant le ſervir ? Me prenés vous pour un ſot, un idiot ? Ah ! voilà comme les enfans en veulent toujours ſavoir plus long que nous ! Eh bien, ſervés Téleim, conduiſés cette grande affaire ; (*Le Comte s'aſſied.*) je ne m'en mêle plus.

FANCHETTE (*à part*). Elle n'en irait pas plus mal.

MINNA. Mais, mon Oncle, vous ne me comprenés pas. Une réflexion - - -

LE COMTE. Je réfléchis tout ſeul - - - Je ſuis bien bon de me donner tant de peine & de tracas ! - - -

MINNA.

Digitized by Google

MINNA. Vous aimés à obliger, mon cher Oncle - - -

LE COMTE. Oui, c'eſt vrai, c'eſt mon faible; mais je veux qu'on me laiſſe faire - - -

FANCHETTE (*à part*). Nous y avons été tant de fois trompées! - - -

LE COMTE. Qu'on ait confiance en nous - -

MINNA. C'eſt juſte.

LE COMTE. Qu'on me laiſſe réfléchir tout ſeul - - -

FANCHETTE (*à part*). Le moïen de vous en empêcher?

LE COMTE. Et qu'on ne croie pas enfin avoir plus d'eſprit que moi.

MINNA. Je n'en ai jamais eu l'idée.

FANCHETTE. Ce ſerait conſcience.

MINNA. Mon Oncle, mon cher Oncle, ſoïés perſuadé - - -

LE COMTE. Voilà qui eſt bien. Taiſés-vous donc, & me laiſſés faire. Je t'ai promis de courir après Téleim, & j'y cours auſſi, malgré ma goutte, *parce qu'*il te convient & me convient également. C'eſt pourtant un homme ſingulier, que ton Téleim - - - Te refuſer, parce que tu es trop riche! - - - L'action eſt belle au reſte, & me pique de généroſité - - - Oh! je le ſervirai, je le ſervirai.

MINNA. Que de graces! - - -

LE COMTE. Oui, car je t'avouerai que je ne ſuis pas trop curieux de me préſenter devant le Roi de Pruſſe, parce que j'ignore comme il me recevra - - - Il n'aime que les Militaires & les Gens de Lettres, ce Prince là. Je ne ſuis plus l'un, je ne ſerai jamais l'autre; je n'ai pas envie de déroger à mes ſeize quartiers, & de me rendre homme

Digitized by Google

de Lettres, pour lui faire plaiſir - - - N'ai-je pas vu des *Algarotti*, des *Maupertuis*, des *Voltaire*, dans ſes équipages? Eh! qu'eſt-ce qu'ils prouvaïent, ces gens-là?

MINNA. Téleim vous a fait cependant pluſieurs fois convenir que la ſcience. - - -

LE COMTE. Je ne ſuis jamais convenu de rien avec lui. Il eſt taquin; je me fâchais; & il était obligé d'avouer que j'avais raiſon.

FANCHETTE (*à part*). Cela perſuade.

LE COMTE. Il eſt auſſi un peu entiché de Littérature, notre Téleim; mais je lui pardonne, parce qu'enfin il me lit les Gazettes, & qu'à tout prendre il y a de bonnes choſes dans ces ouvrages-là: on y lit les promotions que font les Souverains, les noms des gens en place, les mariages & les morts des chefs de maiſon, enfin tout ce qu'il y a d'intéreſſant à ſavoir - - -

FANCHETTE (*à part*). Pour les ſeize quartiers.

LE COMTE. Mais je te laiſſe, & vais voir ce qu'on me donne à dîner, & où je coucherai; après quoi je vôle au Directoire, à la Cour, chés les Miniſtres, les Commis même; & je fais entendre raiſon à tous ces gens-là, s'il y a moïen de la leur faire entendre. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Mon Oncle me fait trembler.

FANCHETTE. Comment, Monſieur le Comte! - - - - Il aime Monſieur le Major autant que vous; il n'eſt occupé que de vos intérêts.

MINNA.

Digitized by Google

MINNA. Il eſt vrai.

FANCHETTE. Il a fait ce que vous n'auriés oſé faire ſans lui.

MINNA. J' en conviens.

FANCHETTE. Il quitte ſa maiſon, ſa patrie pour venir le défendre.

MINNA. D' accord --- C' eſt le meilleur humain de la terre; mais il nuit toujours à ceux qu' il veut ſervir.

FANCHETTE. Aſſés ſouvent, du moins.

MINNA. Il ſe fâchera dans l'anti-chambre contre les Valets, s' ils ne le laiſſent pas entrer d' abord; dans le cabinet contre les Miniſtres, s' ils ne lui font pas excuſe du moindre retard: il dira: „Vous „devés me connaître, Meſſieurs, (à des gens qui n' auront peut être jamais entendu parler de lui); & ſi l' on ne le connait pas, ſi on lui fait la plus légere obſervation ſur l' affaire de Téleim, il ſera d' abord aux champs, dira du mal des Miniſtres, des Commis, les traitera d' envieux, de fripons & de ſots; & tout ſera perdu.

FANCHETTE. Oui, mais il revient auſſi-tôt.

MINNA. Eh les! gens offenſés reviennent-ils de même? Et ſi Téleim n' était pas juſtifié, autre embarras: qui viendrait à bout de ce ſingulier perſonnage? --- Ne m' a-t-il pas écrit une belle Lettre ce Téleim? Non; il y a des momens où je ſuis tentée de le haïr.

FANCHETTE. Ils ſont courts, heureuſement.

MINNA. Il eſt vrai, Fanchette. Eh! ne dois-je pas en effet lui pardonner cette injuſte délicateſſe qui l' éloigne en ce moment de moi? Elle a quelque choſe de ſi noble, de ſi héroique, de ſi impoſant! --- Non; il me ſemble que Téleim eſt un

Digitized by Google

être privilégié qui fait honte au reſte de la terre; qui, Fanchette, oui--- De là peut-être un peu d' indiſcrétion & de franchiſe dans mon goût pour lui.

FANCHETTE. Il faut bien avouer ce qu' on ne peut pas cacher.

MINNA. Et ce qu' on ne doit pas cacher. J' aime Téleim, non pas comme on aime les autres hommes, avec cette défiance & cette reſerve qu' inſpirent le mépris qu' on a pour l'Humanité, & les préjugés dans leſquels on eſt élevé; je l'aime avec ſécurité, je le lui avoue avec franchiſe, je n' en fais miſtere à perſonne, parce que je ne crainds ni le public, ni mon amant, ni moi-même. Il y a des paſſions qui en impoſent même à la perverſité des mœurs. Qui pourrais-je aimer qui valût mieux que lui, & qui répondît mieux au public de la délicateſſe de mes ſentimens?

FANCHETTE. N' êtes-vous pas veuve d' ailleurs, veuve affligée de dix-neuf ans, mais enfin maitreſſe de vos actions?

MINNA. Mais quand je ſerais encor ſous la puiſſance paternelle, je ne mettrais guères moins de franchiſe dans mes procédés. Je dirais à mes parens: „Voilà l' homme qui peut ſeul me rendre „heureuſe; au monde, voilà celui que j' ai préféré, „parce qu' il eſt le plus vertueux, & que je veux „eſtimer & aimer mon mari.

FANCHETTE. Il n' y a pas un mot à répondre à cela.

MINNA. Que ces femmes, que ces hommes qui ſe marient ſans reſpecter le Mariage, ou qui reſtent célibataires pour pervertir l'ordre de la ſociété, rougiſſent de leur conduite; cette pudeur n' eſt que la honte de leurs déréglemens: c' eſt un remords, & non pas une vertu. Mais moi, puis-je rougir

rougir d'aimer Téleim? Je veux être mère tendre, épouse fidele: j'ai consulté mon cœur pour assurer ma vertu. Ne sommes-nous pas nées pour aimer? Ah! la belle passion que l'amour, quand il n'y a pas *un* seul homme en droit de nous la reprocher, & sur-tout quand nous ne pouvons pas nous la reprocher à nous mêmes! J'aime Téleim; &, après le plaisir de le lui dire, je ne sents que celui de l'*avouer* à tout le monde.

FANCHETTE. Vous avés raison; je pense comme vous; mais je ne suis pas si à mon aise avec Paul Verner, &, quand on m'en parle, je rougis; & cependant, Madame - - -

MINNA. Oh! je le crois. Tu es trop bien élevée, pour avoir la fausse pudeur dont je viens de parler; à ton âge, on rougit, parce qu'on n'a pensé à rien.

FANCHETTE. Grand merci de la politesse, mais j'ai pensé à tout.

MINNA. Tais toi. - - - Mais Ridern, que j'ai envoïé vers cet Officier du même Régiment que Téleim, ne revient pas: qui peut le retenir? Non, j'ai *une impatience* de savoir - - -

FANCHETTE. Mais Ridern vient de partir, Madame.

MINNA. Mais pour faire mes excuses à cet Officier que nous avons délogé, il ne faut pas tant de tems - - -

FANCHETTE. Mais pour lui demander où peut être Téleim, les circonstances de son affaire - - -

MINNA. Mais je ne l'ai point chargé de cela, Mademoiselle; je ne lui ai ordonné que de prier l'Officier - - -

Digitized by Google

FANCHETTE. Oh! je ne ſais pas au juſte ce que vous lui avés ordonné; car vous l'avés fait venir & revenir dix fois, pour lui faire ſon thême de dix façons; & je ne ſerais pas ſurpriſe qu'il n'en eût retenu aucune.

MINNA. Nous voilà bien avancées! Que ne me diſais-tu cela? Je t'aurais chargée toi-même...

FANCHETTE. D'aller trouver un Officier! Votre ſervante, Madame; ils ne ſont pas tous comme Téleim.

MINNA. Il eſt vrai. Connais-tu quelcun qui ait plus de qualités que Téleim?

FANCHETTE. Verner a bien auſſi ſon mérite.

MINNA. Qui ſoit plus généreux, plus bienfaiſant?

FANCHETTE. Il n'a rien à lui.

MINNA. Qui ſe préſente mieux?

FANCHETTE. Il ne fait que l'exercice, mais c'eſt avec une grace - - -

MINNA. Qui ait plus de liant, de douceur dans le caractère?

FANCHETTE. Il jure, mais ſans faire de mal à perſonne.

MINNA. Il jure? - - -

FANCHETTE. Rarement; mais il me donne envie de rire, quand cela lui arrive.

MINNA. Et ſon eſprit?

FANCHETTE. Il eſt plaiſant, il m'amuſe.

MINNA. Eh! mais - - - C'eſt qu'il dit les choſes comme perſonne ne les dit!

FANCHETTE. Comment! l'auriés-vous entendu quelquefois?

MINNA. Si j'ai entendu Téleim?

FAN-

Digitized by Google

FANCHETTE. J'ai cru que vous me parliés de Verner.

MINNA. Auſſi folles l'une que l'autre, mon enfant.

FANCHETTE. Que voulés-vous? chacun a ſa folie! je commence auſſi à m'impatienter de ne pas voir revenir Ridern; car je l'avais chargé de s'informer de Verner.

MINNA. Comment, de Verner? Eh! mais, qu'eſt-ce que c'eſt que cette extravagance-là? Je ne ſuis plus ſurpriſe ſi Ridern ne revient pas: il aura fait vos commiſſions, & oublié les miennes. C'eſt bien intéreſſant, au moins, de ſavoir où eſt Paul Verner! Eh! à qui voulés-vous, Mademoiſelle, qu'il le demande? Croïés vous qu'un Officier aura la complaiſance de lui donner des nouvelles d'un Maréchal des Logis, de Paul Verner? - - - Il aura renvoïé le queſtionneur à coups de canne.

FANCHETTE. Il en ſerait revenu plus vîte.

MINNA. Il eſt bien tems de plaiſanter! Voïés-là-bas; demandés à l'Hôte, à mes gens, où eſt Ridern, ce que c'eſt que cet Officier; & revenés promptement.

FANCHETTE. J'y cours, Madame.

(*Minna ſort.*)

SCENE V.

FANCHETTE, ſeule.

Mais ſi je rencontre Verner, adieu la commiſſion.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

JUSTIN, L'HÔTE.

JUSTIN.

Monsieur le Major ne veut ni de l'apartement où tu as placé ses effets, ni de tout autre --- Tu nous as délogés pour des étrangers, sans nous en demander notre avis: voilà ton argent, & nous sortons. Retire-toi.

SCENE II.

JUSTIN, VERNER, L'HÔTE.

VERNER.

Que faites-vous avec ce coquin-là, Monsieur Justin?

JUSTIN. Je le païe, Monsieur Verner, & lui dis de se retirer.

VERNER. Et il se fait prier! --- Sors, ou je vais te païer comme tu le mérites.

L'HÔTE. Je ne demande plus rien.

[*Il sort précipitamment.*]

Digitized by Google

SCENE III.

JUSTIN, VERNER.

VERNER.

J' aporte de l' argent à Monſieur le Major, & je vais faire la guerre aux Tartares, aux Coſaques, aux Calmoucks.

JUSTIN. Qui ſont ces animaux-là?

VERNER. Vous avés entendu parler de Pugaſt-chew?

JUSTIN. Non; qu' eſt-ce qu'un Pugaſt-chew?

VERNER. C' eſt un chef des révoltés, & je n' aime pas ces gens-là, moi. Je vais me joindre aux Ruſſes pour le mettre à la raiſon. Dieu ſoit loué, qu' il y ait au moins guerre en quelque coin du monde. J' eſpérais qu' on recommencerait en Allemagne, mais on n'y fait que des camps, des revuës; & je veux des batailles, moi. Oui, Juſtin, né ſoldat, ſoldat je veux mourir. Je vais faire une campagne avec les Ruſſes, contre les Calmoucks & les Tartares. Je veux voir ſi ces gens-là valent nos Européens, nos Allemands, & ſur-tout un ſoldat Pruſſien.

JUSTIN. J' eſpère que vous ne ſerés pas aſſés pour abandonner votre jolie Terre.

VERNER. Je la porte ſur moi: je l' ai vendue.

JUSTIN. Vendue!

VERNER. Oui; j' en ai tiré hier deux-cents ducats, & je les aporte à mon Major.

JUSTIN. Eh! que voulés-vous qu' il en faſſe?

VERNER. Qu' il les boive, qu' il les mange, qu' il les joue. Il faut qu' un homme comme lui ait de l' argent. C' eſt bien affreux qu' on lui retienne ſi long-tems ce qu' on lui doit, & qu' on traite

Digitized by Google

traite le plus honnête-homme de l'armée avec tant d'injuſtice & de barbarie! Ah! ſi j'étais à ſa place, , j'enverrais ce ſervice-ci au diable, & j'irais avec Paul Verner!

JUSTIN. Vous êtes trop bon, Monſieur Verner: nous ne voulons pas de votre argent; gardés vos ducats. Vous pourrés auſſi reprendre la ſomme que vous avés déjà prié mon Maître de vous conſerver; car il m'a chargé de vous dire de venir l'en débarraſſer.

VERNER. Le Major a donc de l'argent?

JUSTIN. Non.

VERNER. Eh! de quoi vivés-vous?

JUSTIN. Des débris de notre fortune.

VERNER. Et il refuſe de garder mon argent dans une pareille détreſſe?

JUSTIN. Oui; & il vient de me traiter très-durement, parce que je lui faiſais entendre, comme nous en étions convenus, qu'il pouvait en diſpoſer.

VERNER. Oh! nous verrons qui l'emportera.

JUSTIN. Ne l'eſpérés pas, Monſieur Verner. Tenés, il vient de faire une action qui a achevé de me confondre, & qui doit vous ôter toute eſpérance de lui faire accepter votre petite fortune.

VERNER. Qu'eſt-ce que c'eſt?

JUSTIN. Vous connaiſſés bien la Comteſſe de Marloff?

VERNER. Oui; c'eſt la veuve d'un de ſes anciens camarades, une femme bien reſpectable & bien malheureuſe, chargée d'une nombreuſe famille, & ſans fortune.

JUSTIN. Elle ſort d'ici.

VERNER. Son mari devait conſidérablement au Major.

JUSTIN.

Digitized by Google

JUSTIN. Il ne lui doit plus rien, & Monſieur le Major n'en eſt pas plus riche.

VERNER. Comment?

JUSTIN. J'étais dans un coin de l'apartement du *Major* ſans qu'il en fût rien, & j'ai été témoin de la ſcène la plus extraordinaire que j'aïe jamais vue de ma vie. Madame Marloff eſt entrée, lui a dit qu'elle venait acquitter les dettes de ſon *mari*, retirer ſes billets, & le païer. Le Major a *nié* la dette, les billets, l'a forcée de remporter ſon argent, & a tout déchiré dès qu'elle a été partie.

VERNER. Et on perſécute de pareils gens! & des camarades, qui devraïent être à ſes piés, ſont aſſés lâches pour lui tourner le dos! Ah! il faut que je fuie ce païs-ci, Juſtin; il le faut abſolument; car je manquerais à la ſubordination, & j'attaquerais, je crois, notre Colonel lui-même.

JUSTIN. Eh! que ne fuïés vous du côté de la Saxe?

VERNER. Je ne peux pas, mon ami. Monſieur le Major y a laiſſé une Maitreſſe auſſi aimable que la mienne, & il ne veut pas l'aller rejoindre. Il *faut bien* aller ſe battre: Mademoiſelle Fanchette & *la Gloire*, moi je ne reconnais que ces deux Maitreſſes-là. Ah! tenés, ne me rappellés pas ce ſouvenir; il m'afflige le cœur!

JUSTIN. Mais, Mademoiſelle Fanchette, vous aime-t-elle comme vous l'aimés?

VERNER. Je n'en ſais rien, mon pauvre Juſtin.

JUSTIN. Comment! vous n'en ſavés rien?

VERNER. Non. Vous m'avés vu à l'armée; je ne fuis pas poltron, je braverais le diable: eh bien! je n'ai jamais eu le courage de la regarder en face, & de lui demander ſi elle m'aimait.

JUSTIN.

Digitized by Google

JUSTIN. Quelle faibleſſe!

VERNER. Mais je crois qu'elle m'aime; & ce ſont de ces choſes qu'on laiſſe toujours mieux voir qu'on ne les dit.

JUSTIN. A la bonne-heure. Au plaiſir, M. Verner; je vais voir où nous logerons la nuit prochaine. (*Il ſort.*)

VERNER. Eh mais! je vous ſuis.

SCENE IV.

MINNA, VERNER.

MINNA (*à part.*)

Voïés ſi Fanchette reviendra! - - - (*haut.*) O ciel! eſt-il poſſible? En croirai-je mes yeux? Quoi! c'eſt vous, Monſieur Verner?

VERNER. Eh! mais, eſt-il bien vrai? Ne me trompé-je pas! - - - Quoi! c'eſt vous, Madame la Comteſſe?

MINNA. Oui, c'eſt moi-même, & je ne reviens pas de cet heureux hazard.

VERNER. Mais je ſuis bien plus étonné de vous trouver ici; qui vous amène?

MINNA. Je viens conſoler Monſieur le Major.

VERNER. Ah! Madame la Comteſſe, vous voilà bien là, & vous valés mieux que tout le reſte de la terre. Tenés, notre Régiment eſt en garniſon ici. Il n'y a pas un Officier du Corps que Monſieur le Major n'ait obligé, & les ingrats l'évitent tous depuis ſa disgrace.

MINNA. Ah Dieux! quel coup pour ſa ſenſibilité!

VERNER.

Digitized by Google

VERNER. Il leur rend mépris pour mépris; mais ſon ame eſt bleſſée, & il n'y a que vous qui puiſſiés le guerir.

MINNA. A-t-il douté de ma tendreſſe?

VERNER. Ah! il eſt tout occupé de ſon malheur.

LA COMTESSE. Mais eſt-il irréparable? Et le témoignage de nos Etats - - - -

VERNER. Il ne veut pas le réclamer; il dit qu'on le croirait mendié, & que ſes ennemis en tireraïent de nouveaux avantages contre lui.

MINNA. Mais ſi notre première Nobleſſe venait elle-même?

VERNER. Vous ameneriés ici toute la Saxe que cela n'avancerait de rien. On commence bien à s'apercevoir qu'on a été trop vîte: mais on ne ſera pas aſſés généreux pour revenir ſur ſes pas. Par exemple, on lui avait défendu de ſortir de Berlin; on vient de lui rendre toute ſa liberté; eh bien! il a répondu qu'il ne quitterait pas la ville qu'il n'eût confondu ſes ennemis, duſſent-ils lui faire porter la tête ſur l'échaffaud. Cela s'appelle répondre.

MINNA. Oh! je le reconnais bien là?

VERNER. Le Directeur de la Caiſſe de guerre, ſon ennemi ſecret, vient même de lui dire de paſſer dans une heure chés lui, ſans doute pour lui ordonner de ſe retirer, ou pour lui offrir une grace - - -

MINNA. Qu'il rejettera.

VERNER. N'en doutés pas. Il a promis de s'y rendre, mais je ſuis ſûr que l'accuſé confondra l'accuſateur. Heureuſement vous voilà ici, Madame, & je ne doute pas de la conſolation que vous nous y aporterés. Il reſte encor à mon Major une bra-

OXFORD-TAYLOR INST.
Digitized by Google

ve femme qu'il aime, ſon Maréchal des logis qui ſe ferait tuer pour lui, & ſa bonne conſcience: en voilà aſſés pour vivre heureux & tranquile. Je cours le prévenir que vous êtes ici - - - Ah, Dieu! Mademoiſelle Fanchette!

(*Verner fait un mouvement qui marque ſon embarras, & ſe met un peu à l'écart pour laiſſer parler Mademoiſelle Fanchette.*

SCENE V.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

FANCHETTE.

Ah, Madame! ah, Madame! je viens de le voir, il s'eſt précipité dans mes bras! - - - Ah! Fanchette, ma chere Fanchette, m'a-t-il dit, que vient faire ici ta maitreſſe? Je ne devrais pas la voir - - - Je ne le devrais pas; mais je n'ai pas le courage de l'éviter, & je te ſuis.

MINNA. Ah! Fanchette, je vais donc le voir, il va donc m'être rendu! Mais que dit-il; qu'il devrait m'éviter; qu'il ne devrait pas me voir? -- Pourquoi ne me l'as-tu pas amené? Je tremble---

FANCHETTE. Eh! donnés lui le tems d'arriver juſqu'ici, car le pauvre garçon était ſi abbattu, ſi accablé, qu'il ne pouvait me ſuivre---- Et puis, vous le ſavés, ils ſont fiers, les hommes---- Il faut que celui-ci s'eſſuie les yeux, qu'il s'arme de courage. Un peu de patience, & vous allés le voir arriver--- Il eſt peut-être déja dans votre apartement.

MINNA. Je cours l'y recevoir. Mais je veux te rendre ſervice pour ſervice, ma chere Fanchette; tu m'annonces Téleim, & je te laiſſe avec Verner.

[*Elle ſort.*]

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

FANCHETTE, VERNER, tous deux embaraſſés.

FANCHETTE.

Ah, Monſieur! ---

VERNER. Ah, Mademoiſelle!

FANCHETTE, *à part.* Je ſuis toute troublée----

VERNER, *à part.* Je ne ſais que lui dire. [*haut*] Je vous croïais-bien loin, Mademoiſelle.

FANCHETTE. Nous n' aurions jamais cru vous trouver ici.

VERNER. Ce n' eſt pas que je ſois fâché de la rencontre, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE. Ni moi aſſurément, Monſieur Verner.

VERNER. J' admirais tout-à l' heure votre bon cœur pour Monſieur le Major, Mademoiſelle Fanchette: avec quel plaiſir vous annonciés ſon arrivée à Madame la Comteſſe!

FANCHETTE. Ah, Monſieur Verner! c' eſt que j' *étais* bien ſûre de lui aporter une bonne nouvelle---- On a tant de plaiſir à annoncer aux autres leur bonheur!

VERNER. Ah! oui. [*à part*] Et on eſt ſi embarraſſé de parler du ſien!

FANCHETTE. Il y a ſi long-tems qu' il eſt abſent, Monſieur le Major!

VERNER. Il y a deux ans, trois mois & dix-huit jours & demi que dure cette abſence-là.

FANCHETTE. C' eſt mon compte --- Et notre réunion, Monſieur Verner, combien durera-t-elle?

Digitized by Google

VERNER. Je voudrais bien qu' elle durât toujours, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE. Et moi---- Et ma Maitreſſe auſſi, Monſieur Verner.

VERNER. Elle aime donc toujours bien Monſieur le Major, Madame la Comteſſe?

FANCHETTE. Eſt-ce qu' on peut s' oublier, Monſieur Verner?

VERNER. Cela n' eſt pas poſſible--- Si je vous diſais-tout ce que nous faiſions pour nous reſſouvenir de vous----

FANCHETTE. Nous ne faiſions rien, nous, & cela venait tout ſeul--- C' était à propos de tout, & à propos de rien.

VERNER. Et nous auſſi.

FANCHETTE. Au milieu de la meilleure compagnie----

VERNER. Quand nous étions abſolument ſeuls---

FANCHETTE. Madame me diſait: „Vois-tu rien „là qui reſſemble à Téleim?"

VERNER. Nous diſions: autant ne voit pas Madame la Comteſſe--- & Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE. Si l' on faiſait à Madame le récit d' une belle action, d' une action généreuſe---- „Cela reſſemble à Téleim".

VERNER. Et à Verner auſſi, avec votre permiſſion Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE. Ah, je le penſais bien de même, Monſieur Verner! ---- Et puis nous prenions une carte de Géographie.

VERNER. Ah! Et pourquoi faire?

FANCHETTE. Pour chércher où vous étiés. Nous vous ſuivions par-tout. Madame me diſait: „Ils

Digitized by Google

„Ils ſont ici, ils ſont là; les Autrichiens ſont cam-„pés en cet endroit, & les Pruſſiens en cet autre; „il y aura bataille aujourd' hui ou demain, Mon-„ſieur le Major chargera à la tête du Regiment."

VERNER, *en ſe redreſſant.* Et Verner.

FANCHETTE. Je n' ôſais regarder, quand elle faiſait ces récits; nous tremblions comme des enfans, & nous penſions qu' il ne ſe tirerait pas un coup de fuſil qui ne fût pour vous, Monſieur Verner.

VERNER. Ah, Mademoiſelle, que de graces! --- Et quand nous étions d' un détachement, quand nous renverſions des eſcadrons, enfoncions des lignes--- nous diſions: Ah! ſi elles n' avaient pas peur, que nous aurions de plaiſir à combattre ſous leurs yeux! Et puis je me propoſais, à mon retour, de vous conter les belles actions que j' aurais faites pour la gloire & pour vous, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE, *un peu troublée.* Comment! pour moi, Monſieur Verner?

VERNER, *déconcerté.* Pardon, Mademoiſelle Fanchette.

FANCHETTE. Il n' y a pas de quoi, Monſieur Verner. [*à part.*] Je n' ôſe l' écouter.

VERNER, *à part.* Je n' ai pas la force de lui en dire davantage.

FANCHETTE. Je vois combien Monſieur le Major eſt attaché à Madame la Comteſſe---

VERNER. Je vois toute la tendreſſe de Madame la Comteſſe pour Monſieur le Major---

FANCHETTE. Et je cours la prévenir ſur ſon bonheur.

VERNER. Et je cours l' aſſurer du ſien.

[*Ils ſe retournent tous deux pour s' en aller, l' un à droite, & l' autre à gauche; mais un mouvement*

Digitized by Google

de curioſité les ramene en face, & ils n'en ſont que plus embarraſſés.]

FANCHETTE. Votre ſervante, Monſieur Verner.

VERNER. Votre ſerviteur, Mademoiſelle Fanchette.

[*Fanchette ſort précipitamment en faiſant une petite révérence, & Verner reſte un moment confondu comme quelcun qu'on a laiſſé ſur ce qu'il allait dire.*]

SCENE VII.

VERNER, ſeul.

La voila partie, & mon ſecret reſté en chemin: courrons après elle, mais ſerai-je plus hardi quand je la reverrai?

Fin du ſecond Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE I.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Tu vois comme il te suivait--- Ah! sans doute il t' a trompée! Il aura vôlé chés le Ministre qui l' attendait, & il n' y aura point porté cette modération qui lui est nécessaire, & que je lui aurais peut-être inspirée!

FANCHETTE. Eh! non, Madame, non; il m' a dit qu' il me suivait--- Tenés --- un moment--- chut, je crois l' entendre--- oui, c' est lui-même.

MINNA. Contraignons-nous, & combattons son désespoir par un air riant & ouvert, qui lui fasse douter, s' il se peut, de la réalité de son malheur, & l' assûre en même tems de mon empressement à le réparer.

SCENE II.

FANCHETTE, MINNA, TELEIM.

[*L' Actrice qui représente le rôle de Minna doit dans cette scène nuancer son rôle, marquer par des momens de tristesse en écoutant Téleim, la violence qu' elle se fait pour lui répandre gaiement; passer peu-à-peu de ce ton de gaieté à un ton plus touchant & plus ferme.*]

Digitized by Google

[*Fanchette s'aſſied derrieure eux, & s'occupe à faire du filet, ou d'autres petits ouvrages.*]

TELEIM, *d'un ton ſombre pendant preſque toute la ſcène.*

Quoi! c'eſt vous, ma chere Minna?

MINNA, *d'un ton gai, noble & conſolant.*
Ah, mon cher Téleim!

TELEIM. Vous ici, vous ici! Que cherchés-vous, Madame?

MINNA. Je ne cherche plus rien --- & vous, Téleim?

TÉLEIM. Moi, je cherche quelle vertu pourra m'aider à braver mes malheurs.

MINNA. Quelle vertu! Notre amour.

TELEIM. Il me fait trembler.

MINNA. Il me raſſûre. Téleim, m'aimés-vous encor?

TELEIM. Si je vous aime, Minna! Ah! cent fois plus que moi-même.

MINNA. Vous m'aimés, Téleim - - - vous avés votre Minna, & vous êtes malheureux! Ecoutés combien je ſuis vaine & ſenſible. Je m'étais imaginée que je ſuffiſais à votre bonheur.

TELEIM. Il n'en eſt pas pour moi, privé de vous, Madame. Je puis ſuporter mes diſgraces, m'endurcir contre la cruauté & l'injuſtice des hommes, mais je ne ſurvivrai pas au coup qui nous ſépare.

MINNA. Eh! qui nous ſéparera? Sera-ce vous, Téleim?

TELEIM. Ce ſera l'honneur. Je ne ſuis plus ce Téleim que vous connûtes dans votre patrie, cet homme devant qui la carriere de l'honneur & de

Digitized by Google

de la fortune était ouverte; je suis un soldat disgracié, ruiné, perdu par ses ennemis, & je ne dois pas vous associer à mes malheurs.

MINNA. Et voilà précisément ce que je suis venue chercher.

TELEIM. Il ne me faut plus qu'un désert.

MINNA. Et Minna? Je vous permets d'en vouloir à toute la nature humaine; mais il faut que cette haîne-là tourne à l'avantage de notre amour. Vous avés à vous plaindre des hommes, mon cher Téleim. Eh bien! abandonnés les pour moi. Que je leur ai d'obligation de m'avoir cédé tous leurs droits sur vous! Je ne les partageais qu'à regret avec eux, je vous en avertis. Concevés vous tout mon bonheur? Téleim n'a plus d'engagemens, de devoirs, de liens; il ne tient plus aux Rois, à leur Cour, à d'injustes Supérieurs; tous ses momens sont à lui, & il me les donne: l'injustice des hommes l'a séparé d'eux; il retourne à Minna, qui connait, chérit, respecte ses vertus; & l'estime & l'amour de Minna suffiront à sa felicité.

TELEIM. Où suis-je? laissés-moi; ne m'offrés pas le bonheur trop incertain de vous appartenir; & tremblés que je n'aïe pas la force de vous résister.

MINNA. Eh! mais, je l'espere bien pourtant.

TELEIM. Rappellés-vous à vous-même, & songés à ce qu'est un homme tombé dans la disgrace de son Maître, & attaqué dans son honneur.

MINNA. S'il est coupable, je le plains; s'il est innocent, je le respecte davantage.

TELEIM. C'est un homme raïé de la société, que le plus vil citoïen est en droit de mépriser, dont on évite l'entretien, l'aproche, le regard, & qui se rend justice, en s'éloignant de tout le monde;

Digitized by Google

il n'a plus de connaiſſances, d'amis, de parens: il eſt marqué du ſceau de l'infamie.

MINNA. Arrêtés, arrêtés, s'il vous plaît: je ne veux pas de cet homme-là! J'en veux un que tout le monde m'envie; & cet homme, c'eſt vous. Venés, venés, Téleim, au milieu de ma Patrie, au milieu de ces mêmes Saxons, à qui vous avés conſervé les biens, la vie & l'honneur; & vous verrés ſi je ſerai humiliée de vous apartenir!

TELEIM. Ah! Madame, quelle ingénieuſe adreſſe pour m'élever au-deſſus de moi-même!

MINNA. Eh! mais, non, il n'y a pas d'adreſſe à tout cela. Voilà l'homme qu'on connait en Saxe, & qu'on méconnait à Berlin. Mais ſi je vous ſuis chere, Téleim, n'ai-je pas à me plaindre de votre déſeſpoir? Tout eſt-il malheureux pour vous dans cette affaire, & n'y voulés-vous rien voir qui vous conſole? N'eſt-ce pas ſur le bruit que faiſait votre conduite en Saxe, que j'ambitionnai de vous connaître? Je vôlai dans toutes les ſociétés où j'eſpérais vous rencontrer: ſans cette belle action, vous m'auriés échappé; mais n'eſt-ce pas-là de quoi vous réconcilier avec vos malheurs? Tout ne réuſſit pas également dans le monde, Téleim; on n'a pas toujours tout ce qu'on mérite: mais il faut recevoir les dédommagemens que la fortune nous donne, & dire: „j'ai perdu l'eſtime de quelques „gens prévenus & trompés; mais j'ai fait une belle „action qui m'a valu le cœur de Minna." Un Roi vous condamne, une femme vous rend juſtice; eh bien! oubliés le Roi, & prenés-moi pour votre Souveraine: nos récompenſes valent bien celles des Rois.

TELEIM. Ah! Minna, un trône, & vous, je ne balancecerais pas: mais je ne puis vous tendre la main pour vous attirer dans le précipice.

MINNA.

Digitized by Google

MINNA. Mais vous avés de ſingulieres idées. --- Vous craignés de m' aſſocier à votre ſort; & c'eſt le refus de votre main qui va me déshonorer. Oui, Monſieur, voilà le ſeul tort que vous puiſſiés me faire. Nos Saxonnes ont connu mon amour, ma faibleſſe; & toutes m' ont envié le bonheur d'avoir pu vous fixer.

TELEIM, *avec un ris amer.* Ah! oui, je connais les femmes. Elles vous envieront le partage de mon infortune! --- Non, Madame, non, l'heureuſe Minna n' eſt point faite pour le malheureux Téleim.

MINNA. Et moi, je vous dis que nous n'avons jamais été mieux faits l' un pour l' autre. Nous avons mille choſes à partager; moi vos chagrins, & vous mes conſolations. Je ne ſuis pas, à la vérité, la moins heureuſe dans ce partage; mais vous m'aimés trop, pour m' envier cet avantage ſur vous. O mon cher Téleim! voilà des vérités de ſentiment inconteſtables! Eſtimés vous; c'eſt la juſtice que vous vous devés: aimés moi; c'eſt la conſolation que je vous offre; acceptés ma main, vous le devés à ma réputation.

TELEIM, *attendri.* Vous vous trompés; Minna; ou plûtôt vous cherchés à vous tromper vous-même, & je n' ai jamais eſſuïé un plus rude combat entre l'amour & le devoir. Je ne connais ni l' ambition, ni l' avarice, ni toutes les paſſions qui tyranniſent les hommes; (*Avec toute l' expreſſion du ſentiment.*) je ne connais que l' amour, & l'amour que vous m' inſpirés; ſans vous, point de dédommagement pour moi dans le monde; avec vous, point de regrets dans un déſert; le Ciel même, le Ciel n' a point de bienfaits pour moi ſur la terre, s' il les ſépare de vous. Voilà votre Téleim, voilà ce qu' il ſera juſqu' au dernier ſoupir, & vous n' en doutés pas: (*Avec fermeté.*) mais rien ne peut me faire

Digitized by Google

faire oublier ce que je me dois, & ce que je vous dois à vous même. Oui dans ce moment où je vous retrouve contre toute apparence; où vous enflammés mon ame par l'aſpect du bonheur; où votre généroſité, votre délicateſſe, votre amour devraïent tout ſurmonter dans mon cœur; dans ce même moment, j'ai le courage de vous annoncer que, ſi le Roi ne me rend pas mon état, mon honneur ----

MINNA. N' achevés pas, Téleim.

TELEIM, *avec noblesſe & fermeté.* J' acheverai, Madame. Je vais, dans l' inſtant, avoir un entretien qui décidera peut-être de mon ſort. Le Directeur de la Caiſſe de Guerre m'attend. J'y vôle. (*Avec traſport.*) Si tout eſt changé pour moi, vous concevés l' excès de mon bonheur: (*Du ton le plus ſombre.*) ſi l' injuſtice des hommes en a autrement ordonné, plus de Minna pour Téleim, plus rien pour Téleim. Adieu, Madame. (*S' échapant.*)

SCENE III.

FANCHETTE, MINNA.

FANCHETTE.

Et vous le laiſſés aller?

MINNA. Oui: ſa fermeté m' en a impoſé; & je ne ſaurais douter de ſon amour. Quel homme! Ah, reſpirons! Je viens d'affecter, vis-à-vis de Téleim, une tranquillité qui me peſe encor ſur le cœur. Je voulais égaïer ſa douleur, diſſiper ſa mélancolie, le ramener à lui-même, en ne lui offrant que mon Amour. Vains projets; chaque réponſe qu' il m'a faite, m'a convaincue que tout était perdu-

Digitized by Google

du-pour nous, s' il n' obtenait pas la plus éclatante juſtification.

FANCHETTE. Ah, Madame, il l' obtiendra; croïés que la démarche de nos Etats, le témoignage de Monſieur le Comte en faveur de Monſieur le Major, ouvriront les yeux au Roi; & que ſa juſtice----

MINNA. Je l' eſpère.

FANCHETTE. J' en ſiſis ſûre---- Le Roi lui rendra tout, & par delà. C' eſt notre ennemi; mais voilà comme je le juge.

MINNA. Ce dernier trait vaudrait bien ſes Victoires; mais qu' il eſt loin, cet événement, & que d' incertitude encor dans mon ſort!

FANCHETTE. Point; il n' eſt pas poſſible que Monſieur votre Oncle ne ſoit écouté, & que Monſieur le Major ne reparaiſſe avec tout ſon éclat. Je crois que Monſieur votre Oncle fait, à préſent, un beau bruit dans les Bureaux!

MINNA. Peut-être trop.

FANCHETTE. Oh! les grands brailleurs y ont quelquefois raiſon. Préparés vous à le bien embraſſer à ſon retour.

MINNA. Ah! Fanchette, je n' ôſe encor t' en croire!

FANCHETTE. Ou plûtôt, Madame, occupons-nous du ſoin de lui faire trouver ſon dîner prêt; car voilà la meilleure façon de lui faire notre cour, & de le remercier de ſes peines.

MINNA. Tu as raiſon; mais, à propos, as-tu donné des ordres?

FANCHETTE. Des ordres? --- Ah! il les aura donnés lui-même. Tranquillifés-vous. Il n'y a point d' affaire qui puiſſe le diſtraire du ſoin de ſon dîner; & le moment de la Table eſt le ſeul où il oublie

oublie de ſe mettre en colère, & de parler de ſes aïeux - - - Mais, tenés, voici Monſieur l'Hôte qui achevera de vous mettre l'eſprit en repos à cet égard.

SCENE IV.

FANCHETTE, MINNA, L'HÔTE.

FANCHETTE.

Monſieur l'Hôte, vous arrivés à propos pour nous dire ſi Monſieur le Comte vous a commandé ſon dîner.

L'HÔTE. Oui, Madame, & des plus fins.

FANCHETTE. Eh bien! n'avais-je pas raiſon de ne pas m'en inquiéter?

L'HÔTE. Il aime la bonne chere, les bons morceaux, le bon vin, Monſieur le Comte; il en parle en homme inſtruit, éclairé, qui a le tact fin, le goût exercé: mais je ne ſuis ni mal-adroit, ni ignorant; & il eſt bien tombé. Tout jeune, Madame, tout jeune j'avais des diſpoſitions; je les ai perfectionnées par de bonnes études. Car enfin, Madame, la Nature ne fait qu'ébaucher un homme; il faut que l'Art y mette la derniere main. J'ai voïagé; j'ai couru le monde; j'ai ſervi en Angleterre, en France, en Italie; je me ſuis fait aimer, eſtimer: enfin j'eſpère que Monſieur le Comte ſera content de mon ſavoir-faire.

MINNA. Ne dirait-on pas que c'eſt un Savant qui vient de faire le tour du monde?

L'HÔTE. Feu Monſieur le Baron d'Ernatri m'honorait de ſon amitié, & je le ſervirais encor, s'il n'était pas mort d'indigeſtion d'un petit dîner que je lui ai ſervi.

FAN-

Digitized by Google

FANCHETTE. Oh! nous ne vous demandons pas d'atteſtat de vos talens: ſongés ſeulement à ne nous pas ſervir comme vous ſerviés feu Monſieur le Baron.

L'HÔTE. Je venais demander à ſon Excellence, quand elle voudrait être ſervie.

MINNA. Eh mais! - - - quand mon Oncle ſera arrivé.

L'HÔTE. C'eſt juſte.

FANCHETTE. Et dès qu'il paraîtra.

L'HÔTE. Tout eſt prêt.

SCENE V.

LE COMTE, & les précédens.

LE COMTE, *derriere le Théatre.*

Hola, hé! quelcun; Ridern, Fricht! Les marauds me feront, je crois, égoſiller.

L'HÔTE, *à Fanchette.* Voici, je crois, Monſieur le Comte.

FANCHETTE. Oui, c'eſt lui-même.

L'HÔTE. J'eſpère qu'il me fera bonne mine; & ſur-tout quand il ſera à Table - - - Je vais lui dire qu'il eſt ſervi.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HÔTE, DOMESTIQUES DU COMTE.

LE COMTE.

(*Avec beaucoup d'humeur & d'emportement.*)

Je ſuis d'une fureur contre le Directeur de la Guerre - - - (*A ſes gens qui le ſuivent*) Où vous tenés vous? Qu'avés-vous fait? Pourquoi le couvert n'eſt-il pas mis? - - - (*A part*) Non, je ne lui pardonnerai jamais - - -

UN DOMESTIQUE. Mais, Monſeigneur - - -

LE COMTE. Allés, & ne répliqués pas.

(*Il les pouſſe dehors.*)

SCENE VII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE, L'HÔTE.

L'HÔTE.

Monſeigneur, il eſt la-bas dans le Sallon.

LE COMTE [*ſans prendre garde à l'Hôte, qui prend pour lui l'humeur du Comte.*]

Le fat! l'impertinent!

L'HÔTE. Mais votre Excellence n'a pas paſſé par lá: elle l'aurait vu.

LE COMTE. Oui, j'ai vu le plus audacieux, le plus impudent des hommes.

L'HÔTE. Mais, Monſeigneur, je prends la liberté de vous dire qu'il eſt dans le Sallon.

LE

Digitized by Google

LE COMTE. Qui, lui?

L'HÔTE. Sans doute, & en état de vous recevoir.

LE COMTE. [*Tirant son épée à moitié.*] Allons, j'y vôle---

[*L'Hôte croit que le Comte veut lui remettre son épée pour dîner, & fait un pas pour la recevoir.*]

LE COMTE, *le repoussant.* Je crois que le faquin veut me désarmer?

L'HÔTE. Je croïais que vous vouliés me remettre votre épée pour dîner?

LE COMTE. Il est bien question de ton chien de dîner!

FANCHETTE. Non; ils sont trop plaisans.

LE COMTE, *à l'Hôte.* Connais-tu le Directeur de la Caisse de Guerre?

L'HÔTE. Il dîne quelque fois ici.

LE COMTE. Puisse-t-il y être empoisonné!

L'HÔTE. Mais avec votre permission---

LE COMTE *avec colere.* Mais avec ta permission, c'est un fat. (*se radoucissant*) Me fais-tu faire bonne chere! (*Le visage du Comte, pensant à son dîner & au Directeur, s'éclaircit & se rembrunit tour-a tour.*)

L'HÔTE. Ne vous embarassés pas.

LE COMTE, *en colere.* Ah! mon petit Monsieur. (*à l'Hôte*) Macaroni?

L'HÔTE. Pouding, Rôt de Bif, le rôti à l'allemande, & des entremêts français.

LE COMTE. Fort bien--- (*en colere*) Quand un homme tel que moi fait tant que de vous attester — de vous dire qu'il a vu--- [*à l'Hôte*] Et les vins?

L'HÔTE. Vins de France, de Hongrie, d'Espagne, de Portugal ---

Digitized by Google

LE COMTE, *en colere.* Ah! vous doutés, vous doutés! je vous aprendrai à douter --- [*à l'Hôte*] Vin d'Aï?

L'HÔTE. Mouſſeux.

LE COMTE. Mouſſeux! --- [*en colere*] Savés-vous que je ſuis homme à vous faire ſauter comme un bouchon?

L'HÔTE. Monſieur.

LE COMTE, *à l'Hôte.* Liqueurs?

L'HÔTE. De Dantzick, des Barbades?

LE COMTE, *en colere.* Sors - - - (*Le rappellant.*) & fais-les rafraîchir. (*L'Hôte ſort.*)

SCENE VIII.

FANCHETTE, MINNA, LE COMTE.

FANCHETTE, *riant.*

Non, je n'y puis plus tenir. Ah, ah, ah, ah---

MINNA, *Voulant d'abord ſe retenir, puis éclatant.* Te tairas-tu? Ah, ah, ah, ah! ---

LE COMTE. Riés, riés; vous en avés les plus grands ſujets du monde. Je viens du Directoire de la Guerre pour ce malheureux Téleim.

MINNA, *troublée.* Eh bien, mon Oncle?

FANCHETTE. Eh bien, Monſieur le Comte?

LE COMTE. Eh bien, ma Nièce? ah! vous voilà ſérieuſe à préſent, & Fanchette auſſi: continués donc à rire; j'ai de l'humeur, & cela me la fera paſſer.

MINNA. Ah, mon Oncle, de grace! ---

LE COM-

Digitized by Google

LE COMTE, *avec un ris forcé.* Fanchette, c'était, sans doute, quelques observations malignes, quelques bons mots de ta façon: mets-les au jour; que nous t'aplaudissions.

FANCHETTE. Je ne parle plus; ---- & puis, en conscience, vous n'avés jamais eu moins d'envie de rire qu'à présent.

LE COMTE. Non; car j'étouffe de colere ---- Un fat, un sôt, un présomptueux --- c'est ce Directeur de la Guerre --- On ne lui parle pas ---- on lui parle --- il ne donne pas la main chés lui; il ne vous réconduit que jusques dans son antichambre; mais ce n'est pas une affaire, & s'il entendait raison, s'il rendait justice --- Enfin, j'entre; je sors --- Il faut que tu saches --- Tiens, je suis encor tout ému: laisse-moi mettre de l'ordre dans mes idées.

MINNA. Je suis au suplice.

LE COMTE. Ecoute, écoute --- Je m'annonce: il me fait attendre --- Le fat ne sait pas qu'il y a plus de fix-cent ans qu'on n'a fait attendre aucun de mes ayeux. J'entre, je trouve un petit homme maigre, sec, le teint livide, tout chamarré *d'ordres* & de ridicules.

MINNA, *avec impatience.* Le Directeur?

LE COMTE. Un fat, qui ne sait rien, qui ne me connaît seulement pas.

MINNA, *du même ton.* Il vous dit ---

LE COMTE. Il ne me dit rien. Je lui prouve qu'une pareille action ---

MINNA, *du même ton.* De Téleim?

LE COMTE. Eh, de qui? --- ne peut surprendre qu'à Berlin, & qu'il n'y a pas un Prussien capable d'en faire autant.

Digitized by Google

FANCHETTE. Cela a dû lui faire plaisir.

LE COMTE. „Eh! comment voulés-vous donc, „me dit-il, que nous croïons un fait si extraordi-„naire?" Parce que je l'atteste, moi, le Comte de Bruxhal, Président des Etats de Thuringe, Comte du Saint Empire, Commandeur de l'Ordre Teutonique, Directeur général --- (*L'Acteur doit distinguer avec soin le ton du Comte & celui du Directeur.*) „Eh bien! tout cela ne fait qu'un témoin, & nous „avons cent preuves --- Enfin l'affaire est jugée" — ... Je le menace de voir le Roi (& en effet je le verrai): admire ma modération, & son impertinent laconisme --- „Voïés-le, Monsieur" —... Sur quel raport a-t-il fait juger cette affaire? „Sur les nôtres" — ... On aurait bien dû nous consulter, au moins --- „L'affaire était claire" —... Oui, Monsieur le Directeur, claire, & très-claire; & nous païerons notre dette à Téleim --- „& votre billet, à nos Grenadiers" —... Comment, comment, Monsieur le Directeur! à vos Grenadiers, en tems de paix? --- „Cela n'y fait „rien" —... Il me tire une froide révérence, qu'il accompagne d'un froid „serviteur" —... Je l'envoie au Diable; je lui tourne le dos, sans le saluer: & me voilà.

MINNA. Ah! mon Oncle, Téleim est perdu.

LE COMTE. Est-ce ma faute à moi, si tous ces gens-là n'entendent pas raison? --- Mais là, là --- Il y a du remede à tout ceci, & le Roi -- Mais qu'avons-nous besoin, le Major & moi, du Roi? --- Téleim n'a qu'à abandonner sa patrie, & venir avec nous ---

MINNA. Quoi! vous consentiriés, mon Oncle, malgré son malheur? ---

LE COM-

Digitized by Google

LE COMTE. Oui: on ne croira pas au Jugement du Directoire de Berlin, quand on ſaura que le Comte de Bruxhal a donné ſa Nièce à l'Accuſé.

MINNA. Non, ſans doute, mon Oncle.

LE COMTE. Il faut chercher Téleim.

MINNA. Il eſt ici.

LE COMTE. Comment?

MINNA. C'eſt cet Officier que nous avons délogé.

LE COMTE. Et dont ce coquin d'Hôte parlait tantôt ſi mal? Ah! je lui aprendrai - - - (*Se retournant, levant la canne, & faiſant quelques pas, comme pour l'aller étriller, puis revenant à Minna.*) Envoïés-moi le Major, envoïés-le-moi. Je lui dirai qu'il n'a pas le ſens commun, avec ſon héroïſme, de refuſer une veuve, jeune, riche & belle, parce qu'il n'a rien.

MINNA. Que de graces, mon Oncle! - - - Mais que puis-je eſpérer de vos bontés? - - - Je lui ai déja offert tous ces biens - - -

LE COMTE. Ah! parbleu, je voudrais bien qu'il s'aviſât de te refuſer! Cela ne ſe fait pas entre Gentilshommes, & je m'en vengerais - - - Mais il ne ſera pas ſi ſot, je penſe, d'aimer mieux ſe couper la gorge avec moi, que d'épouſer ma Nièce; & je ſuis homme à lui offrir l'un ou l'autre. Mais, en attendant ces grands évènemens, qu'on me faſſe dîner. Oh çà! point de maux d'eſtomac & de migraine; de l'apétit & de la bonne humeur; & qu'on me paſſe le vidrecome pour boire à la ſanté du Major. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Ah! Fanchette, je ſuis au déſeſpoir. Je vois d'ici le jugement de Téleim confirmé, & Téleim ne ſongeant qu'à m'abandonner.

SCENE X.

FANCHETTE, MINNA, VERNER.

VERNER.

Avec la permiſſion de ſon Excellence, ſi j'oſais --

MINNA. Aprochés, aprochés, Monſieur Verner. Qu'y a-t-il?

VERNER. Madame, c'eſt à vous de nous retenir ici. Monſieur le Major eſt revenu de la Cour plus triſte & plus ſourcilleux que de coutume. J'ai eu bien de la peine à lui arracher quelques mots; mais enfin il m'a parlé: „Il faut, Verner, m'a-t-„il dit en ſoupirant, il faut nous éloigner de Ber-„lin; il n'y a plus d'eſpérance, il n'y a plus d'e-„ſpérance."

MINNA. Eh bien! tu vois, Fanchette! - - -

VERNER. Il m'a ajouté que le Miniſtre à qui il s'était fait annoncer, ne lui avait pas donné d'audience, & qu'il était ſorti ſans le regarder. Je lui ai repréſenté votre conſtance, vos procédés; & lui, de ſoupirer de nouveaux. Ah! Madame, c'eſt un homme mort ſi vous le laiſſés partir, & moi auſſi, Mademoiſelle Fanchette! - - - Mais, après la mort de Monſieur le Major, il n'y a plus rien à pleurer.

MINNA.

Digitized by Google

MINNA. Ah! Monsieur Verner, que faut-il faire pour le retenir, & que n'ai-je pas déjà vainement tenté? Où est-il? Allés le trouver de ma part; dites-lui que je le demande; que je le veux le voir: que je suis dans le trouble, la douleur, la consternation: & si vous n'ébranlés pas sa fermeté, venés m'avertir de ses dernieres resolutions, & je cours m'oposer moi-même à son départ.

VERNER. Je vais exécuter ses ordres de Madame la Comtesse. (*il sort.*)

SCENE XI.

FANCHETTE, MINNA.

MINNA.

Comment le retenir & lui persuader .... Ah! maudite fortune!

FANCHETTE. Que diantre! ne pourrait-on pas s'en défaire pour un moment?

MINNA. Pour toujours, & j'en serais charmée. Mais un nouveau trait de lumiere vient éclairer mon ame & calmer mon désespoir... Fanchette, il se pourrait... Non, je n'en doute pas, & je le tiens. Fanchette, il veut en vain me fuir: je suis sûre à présent de son retour.

FANCHETTE. Malgré le Procès perdu?

MINNA. Il va reparaître & tomber à mes piés.

FANCHETTE. Comment?

MINNA. Comment? Ah! rien n'est plus sûr. Il faut que tu ailles trouver Téleim.

FANCHETTE. Bon.

MINNA. Que tu lui dises....

FANCHETTE. Quoi?

Digitized by Google

MINNA, *comme par réflexion.* Il n' a pas vu mon Oncle?

FANCHETTE. Non.

MINNA. Je ne lui ai point parlé de la démarche de nos états?

FANCHETTE. J'entends; il faut que je l'en informe.

MINNA. Au contraire.

FANCHETTE. Au contraire?

MINNA. Oui, tout cela ne réuſſirait pas; c'eſt un homme généreux qui m'abandonne par délicateſſe; il faut nous emparer de cette délicateſſe-là. Oh! il faut être moi, pour avoir imaginé ce projet-la, & avoir un Amant comme Téleim, pour n'en pas douter. Il n'échapera pas à ma tendreſſe; je vaincrai ſa fierté, Fanchette; oui, je la vaincrai. Viens, ſuis-moi, j'ai bien connu mon Amant.

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE I.

VERNER, ſeul.

Où ſe cache donc Monſieur le Major? Je crois que je ne pourrai le rejoindre aujourd'hui. Quand on l'aurait averti que je veux lui remettre de l'argent, & lui parler de ſa Maitreſſe...

SCENE II.

JUSTIN, VERNER.

JUSTIN.

Je vous trouve à propos, Monſieur Verner. Voilà les cent piſtoles que vous aviés prié Monſieur le Major de vous garder, & qu'il m'a chargé de vous rendre. Je vais achever d'emporter ſes effets.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

VERNER, ſeul.

Au moment de ſon départ, & quand il en a plus beſoin que jamais, il me fait remettre cet argent... Ah! cet argent & tout ce que je poſſède eſt à lui, & je le forcerai bien à l'accepter. Je ſuis un honnête-homme, je l'ai bien ſervi, & il ne doit pas me refuſer.

Digitized by Google

SCENE IV.

TELEIM, VERNER.

TELEIM.

Ah! te voilà, Verner?

VERNER. Oui, mon Major, & je vous cherchais. Vous venés de me faire remettre une partie de mon bien, & je viens vous forcer de prendre le tour.

TELEIM. Il ſerait bien placé aujourd'hui!

VERNER. Au plus haut intérêt.

TELEIM. Mais ſais-tu que je n'ai plus rien?

VERNER. Eh! voilà pourquoi je vous l'offre.

TELEIM. Et voilà pourquoi je ne puis le recevoir.

VERNER. Je ſais qu'on peut vous enlever tout ici; mais je ſais en même tems que le Major Téleim trouvera toujours dans ſes talens & ſon courage le moïen de réparer ſa fortune, & dans ſa probité, celui de conſerver la mienne, & je la dépoſe en vos mains. Prenés, prenés, mon cher Major, tout ce qui m'appartient, & ne vous embarraſſés de rien. Je n'ai que faire d'argent, moi; par-tout on a beſoin d'un Maréchal des Logis, & on le païe; mais il faut qu'un homme comme vous...

TELEIM. Vive & meure ſans devoir rien à perſonne.

VERNER. Vous n'avés donc point d'amis?

TELEIM. A qui je veuille être à charge?

VERNER. C'eſt les mépriſer que de ne pas accepter leurs ſervices.

TELEIM. Non; j'en ſents tout le prix, mon cher Verner, & je commence par te remercier, comme

Digitized by Google

comme le plus tendre de mes amis. Laiſſe-moi; je n'ai pas beſoin de ton argent.

VERNER. Vous me trompés, Monſieur le Major.

TELEIM. Je ne veux pas être ton débiteur.

VERNER. Vous ne le voulés pas? Et ſi je vous diſais que vous l'êtes déjà! Quand à l'armée j'emportai le bras de l'ennemi qui vous ajuſtait pour vous étendre à terre; quand une autrefois je me précipitai au devant d'un ſoldat qui allait vous fendre la tête, & que je reçus le coup, ne me reſtâtes-vous pas redevable de votre vie, & même de la mienne que j'avais hazardée pour vous? Croiriés-vous donc aujourd'hui me devoir davantage? Mes jours ſont-ils de moindre conſéquence que ma bourſe? Ah! ſi c'eſt ainſi que raiſonnent les Grands, quel cas font-ils des hommes? --- & devons-nous nous ſacrifier pour eux?

TELEIM. Ah! que me dis-tu, Verner? J'avoue avec plaiſir que je te dois deux fois la vie; mais, mon ami, à qui a-t-il tenu que je n'en aïe fait autant pour toi?

VERNER. Vous n'avés manqué que d'occaſions, je le ſais bien, mon cher Major. Ne vous ai-je pas vu mille fois hazarder votre vie pour ſauver un ſimple ſoldat?

TELEIM. Eh bien! mon cher Verner...

VERNER. Mais...

TELEIM. Mais tu ne m'entends pas; je te refuſe ſeulement dans les circonſtances préſentes.

VERNER. J'entends. Vous m'emprunterés, quand vous n'aurés pas beſoin de mon argent, ou que je ne ſerai plus en état de vous en offrir.... Ah! votre refus me déſeſpère. Prenés, prenés, mon Major; & ſi ce n'eſt aujourd'hui pour vous, que ce ſoit pour moi; oui, Monſieur le Major, pour

Digitized by Google

pour moi. Souvent en pensant à l'avenir, je disais: „Que ferai-je dans ma vieillesse? Où me re„fugierai-je? Qui prendra soin de moi, si je suis „infirme ou blessé?... Je me trouverai dans un „désert au milieu du monde, & peut' être obligé „d'aller mendier mon pain." Mais non reprenais-je avec confiance... „J' irai chés le Major Te„leim; il ne me laissera pas dans la misere; il „partagera sa fortune avec moi, & je pourrai dans „sa maison, vivre & mourir en honnête homme."

TELEIM. Eh bien! camarade, ne crois-tu plus la même chose?

VERNER, Non: vous refusés mon secours, quand vous en avés besoin & que je puis vous aider.... C' est me dire: ne compte pas sur moi quand tu seras dans la nécessité. C' est assés.

TELEIM. Où vas-tu? Tu me pousses à bout... Verner, mon cher Verner, j' ai encor de l' argent; je t' avertirai, dès qu' il m' en manquera... & tu seras le seul à qui j' emprunterai. Es-tu content?

VERNER. Il faut bien que je le sois... Votre main, mon Major.

TELEIM. Tiens, la voilà.

VERNER. Ne trompés pas Verner; il en mourrait.

TELEIM. Nous voilà contents l' un & l' autre, mon cher Verner.... Laisse-moi; il faut que j' écrive à Minna.

VERNER. Qu' allés-vous écrire à Madame la Comtesse? Que vous désespérés de vos affaires; que vous devés vous éloigner d' elle? Eh mais! c' est bien consolant après ce qu' elle a fait pour vous, son empressement à vous chercher ici.... Voulés vous la réduire au désespoir. Elle est dans un chagrin, un accablement, une affliction, que vous seul pouvés dissiper.

TELEIM.

Digitized by Google

TELEIM. Comment! Que dis-tu! Saurait-elle? - - -

VERNER. Oui, Monſieur le Major: croïant qu'il n'y avait que Madame au monde qui pût vous conſoler, je lui ai tout dit; & en vérité elle vous aurait attendri.

TELEIM. Malheureux! qu'as-tu fait?

VERNER. Mon devoir: j'irais vous chercher un conſolateur au bout du monde.

SCENE V.

FANCHETTE, TELEIM, VERNER.

VERNER, *continue.*

Mais, tenés, voilà Mademoiſelle Fanchette - - - Fuïés nous tous, Monſieur le Major; c'eſt le moïen de nous rendre auſſi malheureux que vous.

TELEIM. Ah! te voilà, ma chere Fanchette? - - J'allais paſſer chés ta Maitreſſe.

FANCHETTE. Vous ne ſauriés la voir, Monſieur le Major - - - elle vient de m'ordonner de ne laiſſer entrer perſonne, & elle m'envoie vous *faire ſes* adieux.

TELEIM. Comment! elle me quitte?

FANCHETTE. Elle ſait vos réſolutions, Monſieur, & n'y veut plus mettre obſtacle.

VERNER. Et vous m'aviés chargé tantôt, Mademoiſelle Fanchette - - -

FANCHETTE. De nouveaux malheurs, dont je ne devrais pas même informer Monſieur le Major, changent nos réſolutions - - - Monſieur Verner, permettés - - -

TELEIM, *à Verner.* Laiſſe-nous. - - -

(*Verner ſort,*)

SCENE

SCENE VI.

FANCHETTE, TELEIM.

FANCHETTE, *à part.*

Voïons ſi le projet de ma Maitreſſe réuſſira.

TELEIM. De nouveaux malheurs! Tu m'effraies.

FANCHETTE, *avec deux viſages s'il ſe peut; un qui mette le public dans la confidence de ſa malice, & l'autre qui en impoſe au Major.*

J'ai ordre de ne vous rien dire, Monſieur; mais je ne puis me taire; car, au fond, je crois que vous aimés ma Maitreſſe.

TELEIM. Je l'adore.

FANCHETTE. Et elle ne vous eſt pas moins tendrement attachée.

TELEIM. Où tend ce diſcours?

FANCHETTE. Et vous vous ſéparés, quand vous devés être plus unis que jamais; quand vous ayés plus que jamais beſoin l'un de l'autre.

TELEIM. Je ne te comprends pas.

FANCHETTE. Vous l'avés vu tantôt tendre, empreſſée, cherchante à vous conſoler de vos malheurs; elle croïait que l'amour ſuffiſait au bonheur l'un de l'autre; point du tout, vous lui ôtés toutes ces idées-là de la tête.

TELEIM. J'ai dû lui conſeiller de fuir un infortuné.

FANCHETTE. Et vous l'avés forcée à vous délivrer par généroſité d'une femme encor plus à plaindre que vous.

TELEIM. Comment! plus à plaindre que moi!

FANCHETTE. Oui. Vous connaiſſés le Comte de Bruxhal?

TELEIM.

Digitized by Google

TELEIM. Son cher Oncle?

FANCHETTE. C'eſt ſon ennemi, c'eſt le vôtre. Nous vous avons ſacrifié ſa tendreſſe, ſa fortune, un époux qu'il voulait nous donner de ſa main; & nous ſommes maintenant déshéritées, fugitives, & pourſuivies par cet homme impétueux & abſolu.

TELEIM. O Ciel! que me dis-tu?

FANCHETTE. Madame la Comteſſe était venue vous chercher; mais vous avés refuſé ſa main, & elle a cru qu'elle devait renoncer à vous pour jamais.

TELEIM. Pour jamais! Minna malheureuſe m'appartient. & je la diſputerais à tout l'Univers.

FANCHETTE, *a part.* Bon, nous le tenons.

TELEIM. Il fallait mourir tantôt, n'étant plus ſoutenu par l'eſpoir de la poſſéder; Minna, environnée de tout l'éclat de ſa fortune, me ſemblait une Divinité que je devais reſpecter; mais Minna avec ſes malheurs eſt la perſonne du monde la plus intéreſſante pour moi, & je dois vôler à ſon ſecours. Que de plaiſirs, de devoirs, d'engagemens chers & ſacrés vons m'attacher à la vie, & me la rendre précieuſe en dépit du monde entier! Mes malheurs m'avaient accablé! Je ne formais que des *projets* ſiniſtres, enfantés par la mélancolie & le *déſeſpoir*. Minna malheureuſe! Je ſents mon courage s'élever, mon ame renaître, & je tiens enfin à une vie qui peut faire la ſûreté de la ſienne. Elle m'a ſacrifié l'opinion des hommes, elle me fait oublier leur injuſtice, & je me pique de l'égaler en généroſité. Elle eſt à moi, je ſuis à elle, & il ne nous manque plus rien. Vois-tu, vois-tu tous les *biens* que me procure ſon infortune? Ah, je ſuis trop heureux!

FANCHETTE. Eh! mais - - - Oui, en effet - - Je n'y avais pas penſé: ce malheur-là pourrait rapprocher bien des choſes.

TELEIM.

Digitized by Google

TELEIM. Tout, tout, tout. Mais eſt-il bien vrai qu'elle ſoit perſécutée, déshéritée, pourſuivie par ſon Oncle; en un mot, auſſi malheureuſe que tu me l'as repréſentée?

FANCHETTE. Oh! vous n'avés rien à deſirer là-deſſus? Elle attendait tout de cet Oncle, & le barbare l'a dépouillée de tout.

TELEIM. A-t-il pu lui enlever ſes graces, ſa douceur, ſon honnêteté, ſa tendreſſe pour moi? Voilà Minna, voilà ſes tréſors: c'eſt encor la plus riche héritiere de la nature; & je vôle à ſes piés, abjurer les réſolutions que le ſoin de ſon bonheur m'avait fait prendre, lui offrir un conſolateur, un vengeur, un Epoux; & je pars avec elle, & je me dérobe à un monde qui n'altérera plus par ſes opinions la félicité de deux Epoux ſéparés de lui, contents d'eux-mêmes, & ne penſant plus au reſte de la terre. (*Il ſort.*)

SCENE VII.

FANCHETTE, ſeule.

Il ne trouvera pas de grandes difficultés à nous arrêter & à nous faire conſentir à un prompt mariage. Mais l'Oncle nous laiſſera-t-il le tems de terminer cette grande affaire? S'il rencontre Téleim, il va lui offrir ſa Nièce avec tout ce qu'il poſſède; & voilà préciſément l'Epouſe dont Téleim ne veut pas, & qu'on ne lui fera jamais accepter. Tâchons de conclurre & d'épouſer: nous dirons après à Téleim que nous avons le malheur d'être riches, & il faudra bien qu'il en paſſe par-là; il ne ſe démariera point pour avôir été trompé de la ſorte.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE I.

TELEIM, ſeul.

Minna m'épouſe, Minna part avec moi. Je ne veux m'occuper aujourd'hui que de mon bonheur; loin de moi toute idée qui pourrait l'altérer. Je poſſede Minna, & je rends graces aux malheurs qui nous réuniſſent.

SCENE II.

VERNER, TELEIM.

TELEIM.

Ah! mon cher Verner, elle eſt malheureuſe, déshéritée, pourſuivie par ſon Oncle!

VERNER. Qui, mon Major?

TELEIM. Minna; & je l'épouſe.

VERNER. Et vous faites fort bien. Epouſés cette Dame, & prenés mon argent; voilà deux belles actions que vous devriés faire enſemble.

TELEIM. Eh! ſais-je quand je pourrai te le rendre?

VERNER. Je ne vous le demande pas. Je vais vous aporter tout ce que je poſſède.

TELEIM. Va, nous partagerons même fortune enſemble; & j'eſpere que mon nom & mon épée - - -

Digitized by Google

VERNER. Oui, nous ne faurions manquer de rien - - - Allons-nous-en battre les Calmoucks; Monsieur le Major avec Madame la Comtesse, & Mademoiselle Fanchette avec moi.

TELEIM. Nous y songerons. Je r'entre chés moi, & je t'attends.

VERNER. Je suis à vous dans le moment. Vive les Russes, la guerre de Tartarie, & sur-tout mon Major qui veut bien enfin accepter mon argent.

(*Il sort.*)

SCENE III.

JUSTIN, TELEIM.

JUSTIN.

(*Entrant d'un côté, pendant que Verner sort par l'autre.*)

Sauvés vous, mon cher Maître; sauvés vous, s'il en est tems encor - - - On vous demande là-bas de la part du Roi; on parle d'un ordre pour vous faire arrêter; & j'ai même aperçu quelques mouvemens autour de l'Hôtel.

TELEIM. Au moment où Minna n'attend plus rien que de moi, la Cour attenterait à ma liberté! Ah! toute ma constance m'abandonne, & je succombe à ce dernier revers.

JUSTIN. L'Hôtesse a dit d'abord que vous n'y étiés pas, pour vous donner le tems de vous sauver; & elle a imaginé de vous faire sortir par une porte de derriere qui est toujours fermée, & qu'on aura peut-être oublié de faire investir.

TELEIM. Va lui demander la clé de cette porte; observe si personne ne rôde autour de cet endroit, & reviens me chercher; je vôle à Minna.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

TELEIM, VERNER.

VERNER.

(*R'entrant du côté opposé à celui par où sort Justin.*)

Ah! Monsieur le Major! - - - Ah! Monsieur le *Major*, tout est perdu! - - - Je viens de le voir; je viens de l'entendre - - -

TELEIM. Qui?

VERNER. Ne venés vous pas de me dire que le Comte de Bruxhal persécutait, poursuivait Minna?

TELEIM. Eh bien?

VERNER. Eh! bien, il est ici.

TELEIM. Il est ici!

VERNER. Et sans doute il la cherche, & vous cherche vous-même.

TELEIM. En est-ce assés?

SCENE V.

TELEIM, VERNER, LE COMTE derriere le Théâtre.

LE COMTE, *derriere le Théâtre.*

Eh! pourquoi ne m'avertissés-vous pas qu'il est ici?

TELEIM. Dieux! qu'entends-je?

VERNER. C'est lui-même - - - Il entre.

TELEIM. Laisse-nous. (*Verner sort.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

TELEIM, LE COMTE.

TELEIM, *à part.*

Il faut qu'il me donne la mort, ou m'accorde Miana.

LE COMTE, *à part, en entrant.* Voïons s'il s'obſtinera toujours à refuſer ma Nièce. (*Avec amitié; mais avec ſon ton bourru, qui trompe toujours.*) Eh! parbleu, le voilà.

TELEIM, *d'un air fier.* Oui, Monſieur; & mes malheurs ne m'ont pas rendu indigne de votre amitié.

LE COMTE, *toujours du même ton.* Et ma Nièce, où eſt-elle?

TELEIM, *très-affectueuſement.* Monſieur, vous êtes ſon Oncle, ſon Pere - - -

LE COMTE, *avec impatience.* Après?

TELEIM. J'étais digne d'elle autrefois, & de votre aveu même - - -

LE COMTE. Autrefois! belle diſtinction!

TELEIM. Ah! Monſieur, daignés m'entendre, & ſouffrés qu'à vos piés! - - -

LE COMTE, *à part.* Il n'en veut pas. (*Haut & avec humeur.*) Eh! que prétendés-vous me perſuader, Monſieur?

TELEIM. Je prends la liberté de vous repréſenter....

LE COMTE, *de même.* Je prends la liberté de te dire, moi, que ta conduite m'offenſe, & que je ne ſouffrirai jamais - - -

TELEIM, *fièrement.* Et moi, Monſieur, jamais je ne permettrai - - -

LE

LE COMTE, *à part.* Il faut être bien endiablé, pour refuser ma Nièce. (*Haut.*) Monsieur le Major, on n'offense pas impunément un homme tel que moi.

TELEIM. Monsieur le Comte, un homme tel que moi merite qu'on l'écoute; & vos persécutions - - -

LE COMTE. Sont étranges, en effet!

TELEIM. Je respecterai toujours l'Oncle de Minna; mais - - -

LE COMTE, *avec la plus grande vivacité.* Mais vous n'épouserés pas la Nièce? - - - Ah! ç'en est trop.

TELEIM. Oui, Monsieur, ç'en est trop; mon honneur - - -

LE COMTE. Ton honneur? & le mien, morbleu! - - - Eh! que voudriés-vous, Monsieur, qu'on dit de ma Nièce & de moi, si je cédais à tous vos beaux raisonnemens?

TELEIM, *fièrement.* Que Téleim, malheureux & disgracié, a su vous y faire consentir.

SCENE VII.

FANCHETTE, MINNA, TELEIM, LE COMTE.

MINNA *à part, en entrant.*

Téleim & mon Oncle, tout est découvert.

TELEIM, *courant à Minna.* Venés, venés, Minna, vous joindre à moi.

LE COMTE, *à part.* Il perd l'esprit: (*courant à sa Nièce & voulant l'emmener,*) viens, viens, ma Nièce, & renonce...

Digitized by Google

TELHEIM. (*Arrachant Minna des mains du Comte.*) Je ne souffrirai pas qu'elle me soit enlevée.

LE COMTE, *Dans le plus grand étonnement.* En voici bien d'un autre!

FANCHETTE, *au Comte, en riant.* Non sûrement, il ne le souffrira pas.

LE COMTE, *avec impatience.* Quoi! ...

MINNA, *riant.* Que je lui sois enlevée!

LE COMTE. Quel diable de galimathias me faites-vous là?

TELHEIM. Minna, ma chere Minna, tombons à ses genoux.

LE COMTE, *à part.* Il a le diable au corps. (*haut*) Monsieur le Major, point de milieu; ou vous épouserez Minna tout-à-l'heure, ou vous m'en rendrés raison. Vous m'entendés, Monsieur le Major?

TELHEIM. Quoi! ... comment! vous ne l'accordés? ... Vous oubliés votre courroux, ses torts, sa fuite? ...

LE COMTE. Oh! pour le coup, il extravague.

MINNA. Vous ne me déshérités plus, mon Oncle?

LE COMTE. Ils sont tous devenus fous. Sa fuite, mon courroux, ses torts, déshérité!... Qui?...

TELHEIM. Votre Nièce.

LE COMTE. J'arrive avec elle?

TELHEIM. Vous arrivés avec elle?

LE COMTE. De la Saxe, & je viens exprès pour te la donner.

TELHEIM. A moi?

LE COMTE. A toi; & il y a plus d'une heure que tu me la refuses.

TELHEIM. Moi! je vous la demandais à genoux. Ah! Minna ...

LE

LE COMTE. Mais débrouillés moi donc tout ceci .... Es-ce toi qui lui as forgé cette hiſtoire?

MINNA. Oui, mon Oncle; pour l'arrêter & l'attacher éternellement à moi. Mais je crains bien que vos bontés ne nous ſéparent à jamais.

LE COMTE. Eh! mais, oui; je te conſeille encor de dire que je m'y ſuis mal pris!

TELEIM. Non, Monſieur; & vos emportemens, dont je connais enfin la cauſe, me font voir toute l'honnêteté de votre ame.... Mais auſſi, de la part de votre Nièce, quelle généroſité! quelle délicateſſe!

LE COMTE. Quelle extravagance! Je te déclare, moi, que je maintiens pour un brave homme, & que je veux te donner ma Nièce: c'eſt bien plus ſimple, & tu dois mieux me reconnaître à ce procédé.

TELEIM. Ah! Monſieur! ah, Minna!.... (*à part*) Non, je n'ai pas la force de leur réſiſter davantage.... Mais les ordres du Roi vont m'arracher, ſans doute, à ces généreux amis, qui veulent ſe perdre avec moi.

SCENE VIII.

JUSTIN, TELEIM, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN, *à Teleim.*

Monſieur, la porte de derriere eſt ouverte; on n'aperçoit perſonne aux environs, & vous pouvés vous ſouſtraire aux ordres du Roi.

Digitized by Google

MINNA. Comment! aux ordres du Roi? Qu'ai-je entendu? [*Téleim fait ſigne à ſon Valet de ne pas parler davantage.*]

LE COMTE. Eh, là, là; de quoi t'effarouches-tu? Des ordres du Roi doivent être des actes de Juſtice, & j'attendais preſque ceux-ci. Vous ne ſavés pas tout ce que je viens de faire.

FANCHETTE, *à part.* Il me fait frémir, avec ſes démarches.

LE COMTE. Je n'ai pu rejoindre le Roi; mais je lui ai laiſſé un Placet où je ne ménage rien; & cela doit opérer une révolution.

TELEIM. Oui, oui, r'aſſurés-vous, Minna; on m'a jugé précipitamment; on ne peut avoir que des éclairciſſemens favorables ſur mon compte, & je n'ai pas de nouveaux malheurs à craindre. Adieu, Minna: je vôle au-devant de la juſtice du Roi; elle me ramènera ſans doute à vos piés. (*Il fait ſigne à Juſtin de ſe taire.*) Suis-moi, Juſtin.

SCENE IX.

JUSTIN, MINNA, LE COMTE, FANCHETTE.

JUSTIN.

Eh! mais, je n'y comprends rien. Comment! il voulait ſe ſauver tout-à l'heure, & à préſent il va ſe livrer à l'homme qui vient l'arrêter!

MINNA. Qui vient l'arrêter?

JUSTIN. Eh! vraiment oui; il y a là-bas un homme qui a la mine rébarbative, qui regarde de tous côtés comme quelqun qui a peur que ſa proie ne lui échappe, & qui l'attend depuis une heure

de

de la part du Roi, muni de papiers qui contiennent peut-être l'ordre de ſe rendre dans quelque Citadelle.

MINNA. Ah! mon Oncle, ne perdons pas de tems; courons, vôlons à ſon ſecours.

LE COMTE. Nous n'irons pas bien loin, ſi le Roi a réſolu de le faire arrêter; & vous n'avés que faire dans cette bagarre-là, ma Nièce - - - Demeurés. (*Paſſant devant ſa Nièce & allant à Juſtin.*) Mon ami, es-tu homme de réſolution? - - - Suis-moi, & allons rejoindre Téleim. J'ai des chevaux, des armes; nous nous ſauverons d'ici le piſtolet au poing, & nous ferons feu ſur tout ce qui voudra nous arrêter. (*Ils font quelques pas.*)

MINNA. Ah! mon cher Oncle, vous me faites frémir!

LE COMTE, *retournant à ſa Nièce.* Ma chere Nièce, embraſſe-moi; ne crainds rien, mon enfant.

SCENE X.

JUSTIN, LE COMTE, TELEIM, MINNA, FANCHETTE.

TELEIM.

(*Des papiers à la main, & dans la plus grande joie.*)

Ah, Minna! - - - ah, Minna! partagés ma joie, mes tranſports, mon raviſſement! Je ne me poſſéde plus; je ſuis dans une yvreſſe! - - Le Roi, le Roi - - Madame - - -

MINNA. Eh bien! quoi? le Roi? - - -

TELEIM. Liſés, liſés, Madame, la Lettre que je viens de recevoir de ce généreux Monarque.

FANCHETTE. Comment? une Lettre d'un Roi? - - -

Digitized by Google

LE COMTE. Eh! pourquoi pas? Est-ce que tu crois qu'ils ne savent pas écrire?

FANCHETTE, *prenant les papiers.* Voïés, voïés, Madame.

MINNA *lit.* „Mon cher Téleim!

FANCHETTE. „Mon cher Téleim!" Madame, ah! les larmes m'en viennent aux yeux!

MINNA. (*Continuant à lire avec la plus grande émotion.*)

„Mon cher Téleim, je suis détrompé, & je me „hâte de vous rendre justice. La Caisse d'Etat a „ordre de vous remettre votre Billet, & de vous „payer vos avances pour le Régiment. Vos accusa„tions sont biffées à la Chancellerie de Guerre; & „je ne desire plus que de vous voir rentrer au ser„vice. Je suis le plus heureux des Souverains de „pouvoir justifier le plus honnête homme de mon „Roïaume." Voilà, mon cher Téleim, une Lettre dont je n'aurait jamais eu besoin.

FANCHETTE. Elle fait bien de l'honneur à un sujet qui la reçoit.

LE COMTE. Et à un Souverain qui l'écrit. - - Donnés-moi cette Lettre. - - - Elle est bien, mais fort bien - - - Garde-la dans tes archives, mon cher Neveu; & dans quelques centaines d'années elle fera la joie & la consolation de tes descendens. Ma conversation avec le Directeur, & mon Placet au Roi, ont fait leur effet; ils ont eu peur de moi, & je leur ai fait entendre raison. Oh! çà, Téleim; il faut que nous allions ensemble remercier le Roi, & le Directeur de la Guerre, quoique ce soit un fat; car enfin, il a fait tout ce que je voulais - - - Mais quelle est cette autre Lettre?

TELEIM. Elle est du Directeur: après celle du Roi, elle m'a peu intéressé. Ce sont sûrement des complimens.

LE COMTE. Paſſe, paſſe-la moi. C'eſt peut-être le Billet de nos Etats, le rembourſement de vos avances, une gratification, un mandat ſur la Caiſſe. Oh! vous ne penſés jamais à rien, vous autres jeunes gens! (*Il lit, d'abord fort haut, enſuite d'un ton plus bas, mais de façon cependant qu'on l'entende.*) „Si vous aviés pu perdre votre cauſe, „vous l'auriés perdue, par la maniere dont un Comte „de Bruxhal, qui ſe dit de vos amis, l'a défendue. „La Cour n'eſt pas un païs qui lui convienne, & „vous devés l'engager à retourner dans ſes Terres.“ Eh parbleu! croit-il que je ſois venu à Berlin pour l'admirer! Partons, partons, mes enfans; il n'y a pas moïen de demeurer ici; on n'y aime ni la vérité, ni la Nobleſſe, ni les honnêtes gens.

(*Il ſort.*)

SCENE XI. & derniere.

JUSTIN, TELEIM, VERNER, MINNA, FANCHETTE.

VERNER.

(*Avec la plus grande joie, & la plus grande précipitation.*)

Ah! Monſieur le Major, vous la ſavés, ſans doute cette heureuſe nouvelle, dont tout Berlin ſe réjouit? Souffrés que je vous embraſſe, & que, le premier de tout le Régiment.

TELEIM. Oui, mon ami, embraſſe-moi. Allons aux piés du Roi lui rendre graces; & puis, acquittés de ce devoir, nous partirons pour la Saxe; moi, l'époux de Minna; toi, celui de Fanchette; & tous les quatre les plus heureuſes perſonnes de la terre.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

ETREN-

Digitized by Google

ETRENNES

A Madame la Marquise DU CHATELET.

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
peut-on la présenter? oh! très-bien, j'en réponds;
tout lui plait; tout convient à son docte génie;
les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
les vers, les diamans, les biribis, l'optique,
l'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
l'opéra, les procès, le bal & la physique.

Par M. DE VOLTAIRE.

RÉPONSE.

Hélas! vous avés oublié,
dans cette longue kirielle,
de placer le nom d'amitié:
je donnerais tout le reste pour elle.

Par Madame la Marquise DU CHATELET.

LE PE-

Digitized by Google

LE PÉLERINAGE D' AMOUR.

Dans l' île de *Paphos* eſt un bois de myrrhes conſacré à la Reine des Amours; les fidèles colombes & les tendres tourterelles ſont les ſeuls oiſeaux qui oſent en aprocher: la Déeſſe s' y eſt fait élever un autel des mains des bergers voiſins; le plus vertueux habitant de la contrée en eſt le prêtre, & elle veut bien ſe ſervir de ſon organe pour aprendre ſes volontés aux bergers qu' elle protége. On n' y voit jamais couler le ſang des jeunes chevreaux; jamais un avide ſacrificateur ne cherche dans les entrailles palpitantes des victimes le ſort ignoré des faibles mortels; une couronne de fleurs cueillie dans les plaines émaillés où les jeunes bergères vont folâtrer avec leurs amans, où les plus beaux fruits, ſont les ſeuls préſens qu' on lui offre. On n' y entend jamais le bruit de la foudre; l' audacieux *Borée* n' oſe ravager cette contrée paiſible; les ſeuls zéphirs rafraîchiſſent l' air de leurs ailes, une eau toujours pure arroſe & fertiliſe ces campagnes chéries de la Reine de *Paphos*. Tous les ans les jeunes bergères vont offrir à la Divinité bienfaiſante le don de leur cœur, & les préſens que leur fournit une terre prodigue; la Déeſſe reçoit leurs offrandes, & les comble de ſes faveurs. La belle *Amaryllis* faiſait l' ornement de cette contrée; *Venus* avait préſidé à ſa naiſſance, & lui avait accordé ſes plus précieux dons. Comme la roſe brillante s' épanouit aux regards bienfaiſans du Soleil, de même la jeune bergère croit en beauté par la protection de la Déeſſe. Elle a déjà accompli ſon troiſième luſtre. Sur ſes lèvres vermeilles on voit

Digitized by Google

voit errer le sourire enfantin; la blancheur de son teint efface l' éclat des lys; une blonde chevelure descend en ondes sur ses épaules; elle est presque aussi belle que *Vénus*.

La Déesse, en la formant, lui a accordé le plus beau de ses dons, un cœur tendre; les jeunes bergers oublient leurs maîtresses pour venir soupirer auprès d' elle; ses compagnes desirent ses charmes pour rapeller leurs volages amans. La jeune beauté reçoit ces vœux avec indifférence; aucun berger ne peut lui plaire: elle ne connoit pas encor *Lycas*. Cependant elle commence à soupirer, elle sent déjà les douces émotions que donne l'amour, son cœur palpite, son troupeau, seul objet autrefois de ses soins, languit de sa négligence; l' ennui, la langueur font disparaître les roses de ses joues, ses yeux se mouillent de larmes, elle ne connaît pas la source de ses inquiétudes.

O *Vénus*, que j' adore! toi, qui protéges ces habitans qui te sont chers, aprends moi le sujet de mes ennuis: telle était la prière qu' *Amaryllis* adressait un jour à la Reine des Amours. La Déesse écoute ses vœux: elle ne pourrait voir périr une fleur si belle: c' est la compatissante Aurore, qui rend la vigueur à la douce violete. La Reine des cœurs va secourir l' aimable bergère. Elle commande à *Morphée*, de répandre sur elle ses pavots. Le Dieu des songes obéit; *Amaryllis* est plongée dans un profond sommeil. *Vénus* se montre à elle, non telle qu' elle est à la cour du maître des Dieux; mais sous la forme d' une jeune & charmante bergère. *Amaryllis*, lui dit la Déesse, *Venus* a entendu tes plaintes; elle exauce tes vœux; tu peux aller consulter son oracle. La jeune bergère éveillée, docile à la voix de sa bienfaitrice, prend le chemin du bois sacré. Les tourterelles, par leur chant, annon-

Digitized by Google

annoncent son arrivée; les fleurs qu'elle foule renaissent sous ses pas; le zéphir se joue dans les plis de sa robe légère; des fleurs ornent sa belle chevelure: telle on nous peint la charmante *Flore*, parée des trésors du printems! Les myrthes écartent leurs branches pour lui laisser un libre passage. Elle est saisie de respect à la vue de l'autel sacré; son cœur, qui n'a jamais connu la crainte, triste enfant du crime, frémit d'une sainte horreur. *Vénus*, qui s'est rendue invisible pour observer ses pas, conduit par un autre chemin le berger *Lycas*; il est aussi protégé de la Déesse: le cœur pur du vertueux *Palémon* méritait une recompense; elle lui a donné ce fils avec la promesse de le rendre heureux; il vient prier la Déesse de lui accorder le bonheur dont elle l'a flatté. *Lycas* est le plus sage des bergers; son âme est le siége de la candeur; sur son front est peinte la douce ingénuité; son souris annonce le plaisir; jamais il n'a connu l'artifice. Semblable à ces utiles arbrisseaux qui croissent dans un verger fertile, *Lycas* docile aux leçons du vieux *Palémon*, avait hérité de sa sagesse. Tel est l'amant que *Vénus* destine à la belle *Amaryllis*. *Lycas* aperçoit la bergère; leurs yeux se rencontrent, l'effroi de la protégée de *Vénus* se dissipe; mais une rougeur aimable couvre son visage; elle soupire; le berger croit voir *Vénus*. Sage *Palémon!* s'écrie-t-il, tu avais raison de m'assurer que *Vénus* était la plus belle des Déesses. Puissante Divinité, daigne accorder à mon cœur le bonheur que tu lui a promis! *Amaryllis* est interdite. Je ne suis pas, répondit-elle en tremblant, une Divinité; mais une faible mortelle qui vient consulter l'oracle. Le berger, surpris, ne peut croire que tant de beauté n'appartienne pas à une Déesse. Si c'est une bergère, disait-il en lui-même, & que *Vénus* veuille me l'accorder, il n'y aura pas de berger plus

plus heureux que *Lycas*. Auſſi-tôt la voix de l'oracle ſe fait entendre; c'eſt *Vénus* elle-même qui dicte ſes volontés: *Lycas & Amaryllis doivent s'unir enſemble; ainſi l'ordonnent les Dieux qui récompenſent toujours l'innocence & la vertu.* *Lycas* ignore ſi la bergère qu'il voit eſt celle dont parle l'oracle; un ſoupir d'*Amaryllis* lui aprend ſon bonheur. Il ſe jette à ſes piés; elle partage ſes tranſports; leurs cœurs palpitent enſemble; *Lycas* eſt heureux: *Amaryllis* oublie ſes chagrins, ils s'en retournent contents. Les bergers aprennent bientôt le bonheur de ce couple fortuné, & célèbrent par des fêtes l'union des deux amans.

VISION MORALE.

Il eſt un vaſte enclos, autrefois deſtiné à recevoir les reſtes de notre exiſtence, où les corps dépoſés & privés des feux céleſtes qui les animaïent ne différent plus de la terre qui les enferme. Quelques marbres antiques, des arbres qui pouſſent vers le ciel de triſtes rameaux, un ſilence éternel entretiennent l'horreur & la ſolitude de ces lieux.

Un jour qu'abſorbé dans une rêverie profonde j'errais à l'avanture, le haſard conduiſit mes pas dans ce triſte ſéjour. Fatigué, je m'aſſis ſur le gaſon, & déjà mon ame apeſantie cherchait dans quelques inſtans de ſommeil l'oubli d'elle-même, lorſque j'entendis ces paroles: „tu t'abandonnes, & „cependant le tems ne rallentit point ſa courſe; ces „momens donnés à l'ennui, où ton cœur eſt incapable

Digitized by Google

„pable de former aucunes bonnes réſolutions, ces „momens ſont perdus pour toujours." Eh qui es-tu, répondis-je, toi qui lis dans ma penſée; quelle région habites-tu? „J'ai, répondit la voix, „vécu comme toi, dans un monde corrompu & in-„grat: mon âme habite actuellement ce cyprès „dont l'ombre deſcend ſur ta tête." Comment pourrai je croire, lui dis-je, un prodige ſi ſurprenant? „Ecoute, repartit-elle: je parus privé de „la vie, on me deſcendit au tombeau, le haſard „enferma avec moi quelques ſemences de cet „arbre, elles ſe nourrirent de ma ſubſtance; les „eſprits vitaux trouvant ce corps organiſé, s'y por-„tèrent en foule; de mon ſang il ſe forma une „nouvelle liqueur qui ſe répandit dans toutes ſes „parties, & mon âme étonnée y paſſa avec elle. „J'exiſte dans chaque feuille de cet arbre, dans „chaque racine; des ſiècles ſe paſſeront avant que „le tems m'ait détruit. Cependant je regrette ce-„lui que j'ai paſſé avec les hommes. Les Dieux „ne m'ont point ôté la penſée; mais je ne puis la „communiquer aiſément; mes feuilles me ſervent „d'organes, mais il faut qu'un vent modéré les „agite; alors, combinant leurs mouvemens, je „forme des paroles. Je t'ai vu quelquefois en ce „lieu; le chagrin où tu m'a paru plongé, la véri-„té des mouvemens qui ſe peignaïent ſur ton viſage „m'ont intéreſſé pour toi. J'ai formé le deſſein „de t'inſtruire; je veux t'aprendre l'art d'aſſujet-„tir les deſirs à la raiſon; de modérer la ſenſibilité „du cœur & de vaincre les caprices de l'eſprit. „Tu ſoupires?... Tu doutes de l'effet de mes „leçons? il ne tiendra qu'à toi d'en profiter.... „Reviens dans ce lieu ſolitaire, je t'inſtruirai à jo-„uir du bien préſent, ſans l'empoiſonner par le „regret du paſſé & la crainte de l'avenir. Je te „donnerai des armes contre l'amour, contre l'in-

Digitized by Google

„gratitude des hommes, contre leurs mépris mê-
„mes. J' ai vécu ſous le règne de *François I.* au
„milieu d' une cour galante. Perſécuté par la Du-
„cheſſe *d' Angoulême*, je fus relégué dans ce païs.
„J' y trouvai le bonheur qui m' avait fui à la cour;
„on peut trouver dans ſon cœur la ſatisfaction que
„les hommes nous refuſent."... Dans ce moment un frémiſſement plus violent agita toutes les branches de l'arbre & me rappella entièrement à moi-même. Oui, lui dis-je, arbre divin! je viendrai près de vous chercher la ſageſſe; je ſents déjà le courage renaître dans mon cœur. J' écoutai encor quelques momens, mais envain; l' arbre ſe tût, & la nuit qui s' avançait me força de m' arracher de ces lieux, plein du doux eſpoir & commander a moi même & d' acquérir ce vrai bonheur.

Auſſitot que les raïons du midi eurent ceſſé de bruler la terre, je volai à mon cyprès philoſophe. Cette langueur qui m' accablait la veille n' était plus dans mon maintien ni dans mon cœur. Preſſé du deſir d' acquerir une nouvelle ſcience, je me hâtai de l' interroger. Mais, ô douleur! je n' entends aucuns accens. Déjà je craignais d' avoir été trompé par quelqu' illuſion, lorſque le calme profond de l' air me rapella ce que l' arbre m' avait dit la veille. O zéphir! m' écriai-je, ce n' eſt point pour faire naître des fleurs que je t' appelle; c' eſt pour me faire entendre la voix de la ſageſſe. Un ſouffle, léger ſe gliſſant alors entre les feuilles, j' entendis la voix de mon cyprès. „A voir, me
„dit-il, la joie qui brille dans tes yeux, la tran-
„quillité de tes actions, ne croirait-on pas que les
„maux qui t' accablaïent hier ſont apaiſés? & ce-
„pendant rien n' a produit en toi ce changement
„que la ſurpriſe & le charme de la nouveauté.
„Ses effets ſont prompts, ils ſeduiſent notre âme,
mais

Digitized by Google

„mais ils durent peu, le ſecours du raiſonnement „eſt néceſſaire pour ſoutenir ce qu'elle a commen„cé. Ainſi tu goûteras aujourd'hui mes leçons; „tu croiras ſans doute les apliquer ſi l'occaſion „s'en trouve; mais ce ne ſera peut-être que le „merveilleux de ton avanture qui remplira ton „cœur. Bientôt le bruit de mes feuilles te paraîtra „ſemblable aux ſons d'une voix ordinaire. Si ce „n'eſt pas le deſir de régner ſur toi-même qui te „conduit, tu retomberas dans le beſoin des choſes „étrangères, & tu ſeras très-malheureux. Ainſi „dans l'amour le cœur & les ſens ſont ſeduits, „tout eſt enchantement; mais ſi ce n'eſt pas la „vertu qui nous attache à la perſonne aimée, bien„tôt les plus beau yeux paraiſſent languiſſans; ces „grâces de detail, qui plaiſaïent tant, ne s'aperçoi„vont plus, & l'on ceſſe d'aimer.

„Pour meriter l'eſtime des hommes, il ſuffit „de ſavoir regler ſes actions ſuivant les loix civi„les & celles de la ſocieté. Pour en être aimé, „il ſuffit d'y repandre de la douceur & de l'agré„ment. Les actes d'humanité, de bonté & de „grandeur d'âme nous en attirent le reſpect, mais „ce n'eſt point aſſés pour être heureux: le bonheur „eſt un échange continuel du bien qu'on donne & „du bien qu'on reçoit; il pourrait ſe trouver dans „un repos continuel de l'âme, dans le calme des „ſens: ces ſituations peuvent ſe comprendre, mais „ſe réaliſent peu. Cependant on y parvient à for„ce de les chercher. Semblable au Peintre qui, „pour imiter la nature, efface cent fois ſes pre„miers traits, conſulte, examine ſous differents „jours l'objet qu'il veut copier, &, lorſqu'il l'a „ſaiſi dans le véritable point de vuë, le rend faci„lement: ainſi l'homme s'affecte vivement de ce „qui l'entoure, s'en occupe, s'en inquiéte, mais

Digitized by Google

„peu à peu il l' a profondit; s' il s'accoutume à le „conſidérer, il en devient le maître.

„Les principales cauſes de nos malheurs nais„ſent de la vivacité des deſirs, de la ſenſibilité „du cœur & des caprices de l'eſprit. Le ſeul & „important ouvrage eſt de modérer cette ſenſibilité „bientôt les deſirs ſeront moins vifs & les caprices „moins fréquents. Es-tu diſpoſé à entreprendre „cet ouvrage? à détruire des idoles élevées par tes „mains, dont l' amour-propre & la parure ſou„tiennent les autels & où la faibleſſe ſacrifie cha„que jour?".... Oui! répondis-je alors; ſi je dois trouver le bonheur que je cherche. Mais que vous m' effraïés! Faudra-t-il me piquer d'une morale bien auſtère? faudra-t-il renoncer aux plaiſirs du ſentiment? à la douceur d' être aimé? Tout cela eſt-il poſſible?... „Non reprit auſſitôt la „voix, je ne veux point t' aprendre à mépriſer tous „ces biens, mais à pouvoir t' en paſſer lorſque la „malignité & l' inconſtance des hommes t' en pri„veront, ſur-tout à ne point les chercher où ils „ne peuvent ſe trouver."... Alors un profond ſilence régna dans ce bocage. Rêveur, mais ſans trouble, j' écrivis ces divines leçons, dont je craignais & deſirais le fruit.

Digitized by Google

ANECDOTE

concernant RICHARD PLANTAGENET, fils naturel du Roi RICHARD III.

par Sir EDOUARD CEMB.

En 1720, le 25. Septembre à 3 heures un quart après midi, j'allai rendre visite à feu Lord HENEAGE, Comte WINCHELSEA, dans sa maison d'EASTWILL: ce Lord était un homme studieux, qui aimait prodigieusement la bonne lecture: car quand j'entrai chés lui, je le trouvai profondement occupé à lire les régistres mortuaires de sa paroisse d'EASTWILL: il y cherchait le nombre des nobles HENEAGES qui y étaient inscrits. Aussitôt qu'il me vit: aprochés, me dit-il, Sir EDOUARD, & lisés le dernier enrégistrement écrit sur cette page. J'aprochai & je lus ces mots: RICHARD PLANTAGENET *a été enterré le* 22 *Décembre* 1550. J'étais fort étonné de trouver un tel nom dans les régistres d'EASTWILL, & voici ce que me dit Lord HENEAGE. Lorsque Sir THOMAS MOYLE, l'ayeul de mon trisayeul maternel, faisait construire ce château, il observa que son premier *Maçon* se retirait seul aux heures ordinaires du déjeuner, du dîner, du goûter &c., & qu'ordinairement à cent pas du château, il tirait un livre de sa poche, & se mettait à lire. Cette observation, plusieurs fois répétée, rendit Sir THOMAS curieux de savoir quelle sorte de livres ce *Maçon* aimait tant; il tâcha pendant quelques jours, de le surprendre; mais il n'en put venir à bout; car aussitôt que le *Maçon* entendait quelcun s'aprocher, il s'empressait de mettre son livre dans sa po-

Digitized by Google

che ! Sir THOMAS n'en que devint plus curieux, & fit si bien, qu'un jour il surprit le *Maçon*, lui arracha son livre, & fut fort étonné de voir que c'était l'*Enéide*. Il interrogea cet homme, qui lui fit le recit suivant : *le sort qui fait tout dans ce monde, a voulu que je fusse Maçon ; cependant mes ancêtres ont fait construire des villes par leurs Architectes : je bâtis votre château, & mes aïeux avaïent de superbes palais ; je n'ai qu'une chaumière, & ils occupaïent un Trône. Je n'ai pas toujours su qui je suis ; mais alors je n'en étais que plus content & plus heureux. Jusqu'à l'âge de 16 ans j'ai ignoré mon sort ; j'ai été élevé chés un Maître de pension. Tous les trois mois il arrivait un homme très-richement vêtu, qui païait ma pension, me saluait respectueusement, & avait grand soin de me dire qu'il n'avait pas l'honneur d'être mon parent. Un jour cet homme vint, environ un mois avant l'échéance du quartier ; il me pria de souffrir qu'il m'accompagnât ; nous sortîmes & nous montâmes dans un très-beau carosse, qui nous conduisit à la porte d'un magnifique palais : nous y entrâmes, & après avoir traversé plusieurs appartemens, mon conducteur me laissa dans une chambre très-richement parée, & me pria d'attendre quelques momens. J'attendis ; mais je n'eus pas le tems de m'impatienter ; un Seigneur d'environ quarante-cinq ans, superbement vêtu, décoré d'un Ordre enrichi de diamans, entra vint à moi, m'embrassa fort tendrement, me fit avec douceur plusieurs questions, me donna une bourse remplie de pièces d'or, m'embrassa encor, & sortit. Mon premier guide vint me reprendre, & nous retournâmes ensemble chés mon Maître de pension. Quelques mois après, ce même homme vint qu'il était à peine jour ; il m'aporta des vêtemens fort riches, & me dit qu'il voulait me faire voir un peu les environs de ma pension ; nous sortîmes ; deux chevaux nous attendaïent à la porte, nous partîmes. & cet homme me conduisit au camp de Bowort : nous allâmes droit à la tente du Roi Richard III, qui vint à ma rencon-*

rencontré, & qui je reconnus pour le même qui m'avait accueilli avec tant de bonté dans ce palais où l'on m'avait conduit il y avait quelque tems. Le Roi vint à moi, me ſerra dans ſes bras, me montra à quelques Seigneurs qui l'entouraïent, & leur dit que j'étais ſon fils: enſuite ſe tournant de mon côté: mon enfant, *me dit-il*, demain je combattrai pour ma couronne & la vôtre, & ſoïés aſſuré que je ne la perdrai qu'avec la vie: ne vous hazardés pas dans le combat; mais allés ſur cette hauteur (en me montrant une colline à environ un quart de lieue de diſtance); de-là vous verrés tout ce qui ſe paſſera: ſi je remporte la victoire, hâtés-vous de venir me trouver, nous irons enſemble à *Londres* où je préſenterai à mes peuples le fils de leur Souverain: mais ſi malheureuſement je ſuis vaincu, fuïés, ſauvés-vous au plutôt, & ſurtout gardés-vous de dire à qui que ce puiſſe être, que vous êtes mon fils; car il eſt bien certain qu'on ne fera, aucun quartier à ma famille. *En prononçant ces mots, le Roi verſa quelques larmes, me remit entre les mains une bourſe remplie de guinées & ſe retira. J'allai ſur la colline, je vis cette affreuſe bataille, le Roi perdit la victoire & la vie; je me ſauvai à Londres, où je vendis mon cheval, ainſi que mes habits, & pour mieux me déguiſer, je me mis apprenti maçon. Le goût que j'ai eu pour l'étude & la lecture dans mes jeunes années, ne m'a point quitté; d'ailleurs c'eſt un prétexte pour ne pas me mêler avec le reſte des Maçons.* Sir THOMAS MOYLE ſurpris de ce récit, & reſpectant celui qui l'avait fait: Prince, lui dit-il, il ne m'apartient pas d'examiner ſi votre Alteſſe eut pu mieux faire que de prendre la truelle; mais enfin elle eſt âgée; voudrait-elle accepter un logement dans mon château, & y vivre en maitre? *Laiſſés-la votre Prince*, repondit le *Maçon; laiſſés-là mon Alteſſe, & ne voïés en moi qu'un Maçon qui s'eſt accoutumé aux caprices de la fortune. J'ai une famille*

Digitized by Google

nombreuſe. Car, quoique fils de Roi & pauvre, je n'ai pas eu la ſotte vanité d'étouffer ma poſterité; je me ſuis marié, il y a près de 30 ans, avec une très-aimable perſonne, fille d'un Maçon indigent: nous avons pluſieurs enfans; mais point de bien à leur laiſſer: permettés-moi de conſtruire une cabane d'une chambre ſeulement, dans votre parc, de m'y retirer, d'y achever de vivre, & d'y mourir paiſiblement. Sir THOMAS était trop flatté d'avoir un Roi dans ſon parc, pour refuſer ſon conſentement. Le *Maçon* RICHARD bâtit cette cabane, & y vécut environ deux ou trois ans: ſes enfans mâles périrent, & l'on ignore abſolument ce que devinrent les filles. Suivant mon calcul, ajouta Lord HENEAGE, RICHARD PLANTAGENET a vécu 81 ans, & je ſuis au deſeſpoir que le tems ou les hommes aïent détruit ſa cabane: cas enfin il eſt toujours très-agréable pour moi de ſavoir que l'un de mes ancêtres a donné l'aumône au fils de ſon Roi.

LE LABOUREUR.

Pour féconder un champ de ſterile nature
Guillot emploïait tout, ſoins, travaux, & culture;
Ah! dit-il, ſi les Dieux ſècondent mes efforts,
Si de Cérès le regard m'eſt propice;
Elle doit m'ouvrir ſes tréſors,
Le travail aſſidu vaut bien un ſacrifice;
Attendons. Il attend. Mais un eſſain d'oiſeaux,
Sur les épis dorés vient fondre à tire d'aile,
Et dévore à l'inſtant le fruit de ſes travaux.
Il ſeme encore. Incruſion nouvelle:
Six fois le père de ſaiſons,

De

Digitized by Google

De ſes douze palais parcouru la ſuite,
Et ſix fois de Guillot l' eſpérance eſt détruite.
Un de ces oiſeaux meurt. Ça, dit-il, compoſons;
Je veux bien mes amis, travailler pour vous plaire,
Mais le ſage, fuit les biens ſuperflus;
Prenés votre néceſſaire,
Et laiſſés-moi la part de l' oiſeau qui n' eſt plus.
A ces mots, Dieu ſait quel ramage?
On tient conſeil, c' était pour mieux faillir;
Voici l' Arrêt de cet aréopage:
Sème Guillot; Semer eſt ton partage;
Le nôtre eſt de tout recueillir.

ANECDOTES.

MOLIERE voulant détourner DESPREAUX de ſon acharnement contre CHAPELAIN, diſait que CHAPELAIN était aimé de M. COLBERT, & que cela pourrait lui faire des affaires auprès de ce Miniſtre & du Roi même: *Ho, le Roi & M.* COLBERT *feront ce qu' il leur plaira*, dit bruſquement DESPREAUX; *mais à moins que le Roi ne m' ordonne expreſſément de trouver bons les vers de* CHAPELAIN, *je ſoutiendrai toujours qu' un homme, après avoir fait la Pucelle, mérite d' être pendu.* MOLIERE a depuis emploïé ce trait d' humeur dans le Miſantrope, Acte II, Scène dernière:

Hors qu' un commandement exprès du Roi ne vienne
De trouver bon les vers dont on ſe met en peine,

Digitized by Google

Je soutiendrai toujours, morbleu! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

Lorsque la Henriade Parut, M. DE VOLTAIRE en envoïa un Exemplaire à Madame la Maréchale de * * * qui avait eu de l'inclination pour lui. Il y joignit ce joli Madrigal:

Quand vous m'aimiés, mes vers étaient aimables;
Je chantait dignement vos graces, vos vertus:
Cet ouvrage naquit dans ces tems favorables;
Il eut été parfait: mais vous ne m'aimés plus.

Les Comédiens avaient député le sieur LEGRAND à M. PIRON, pour l'engager à faire quelques retranchemens à sa Tragédie de FERNAND CORTEZ. Le Comédien lui aportait l'exemple de M. DE VOLTAIRE, qui corrige ses Pièces au gré du Public. *Cela est différent*, répondit PIRON, *Voltaire travaille en marquetterie, & moi je jette en bronze.*

Après la première representation de *Semiramis*, M. DE VOLTAIRE demanda à M. PIRON, ce qu'il pensait de cette Tragédie? *Je pense*, répondit celui-ci, *que vous voudriés bien que je l'eusse faite . . . Je vous aime assés pour cela*, reprit M. DE VOLTAIRE.

L'Abbé DESFONTAINES aïant aperçu M. PIRON vêtu d'un juste-au-corps très-riche, s'écria, après l'avoir considéré un instant: *quel habit pour un tel homme!* & M. PIRON, le considérant à son tour: *quel homme pour un tel habit.*

On demandait à M. GAUBIER, Auteur de *Brioché* (Comédie jouée en 1753.), pourquoi il avait risqué cette Pièce au théâtre. *Il y a si longtems*, répondit-il, *que tout Paris m'ennuïe en détail, que j'ai choisi cette occasion pour rassembler tout le monde, & prendre ma revanche en gros.*

Made-

Digitized by Google

Mademoiselle DE LA MOTHE jouant le rôle de la Fée dans une Pièce de M. DE SAINT-FOIX, & ne remplissant pas ce rôle à son gré, il courut à elle & lui arracha sa baguette: *Rendés cette baguette*, lui dit-il d'une voix dure, *j'ai besoin dans ma Pièce d'une Fée & non pas d'une Sorcière.* Mademoiselle DE LA MOTHE voulait insister: *Vous n'avés pas de voix ici*, reprit M. DE SAINT-FOIX, *nous sommes au théâtre & non pas au sabbat.*

Mademoiselle DUMESNIL aïant joué supérieurement le rôle de Merope, M. DE FONTENELLE dit, lorsque cette Pièce fut imprimée: *les représentations de Mérope ont fait beaucoup d'honneur à M.* DE VOLTAIRE, *& l'impression à Mademoiselle* DUMESNIL.

Le sieur DUMIRAIL, Comédien, avait une phisionomie désagréable. Un jour qu'il représentait Mithridate, dans l'endroit où Monime dit à ce Prince: *Seigneur, vous changés de visage*, un plaisant du parterre cria à l'Actrice: *Eh! laissés-le faire.*

L'Abbé BOILEAU, frère du Poëte, étant Doyen de Sens, fut chargé de complimenter le Grand Condé au nom de son Chapitre. Le Prince, qui aimait à déconcerter les complimenteurs, affecta d'avancer sa tête du côté du Doyen. comme pour le mieux entendre, mais en effet pour le faire manquer s'il pouvait. L'Abbé BOILEAU, qui devîna son intention, feignit d'être intimidé, & commença ainsi: *Monseigneur, Votre Altesse ne doit pas être surprise de me voir trembler en paraissant devant elle à la tête d'une Compagnie d'Ecclésiastiques; car si j'étais à la tête d'une Armée de trente mille hommes, je tremblerais bien davantage.* M. le Prince, charmé de ce début, embrassa l'Orateur, sans le laisser achever, & il redoubla ses caresses, quand il sut que c'était le frère de M. DESPREAUX.

La

INST. OXFORD-TAYLOR

Digitized by Google

La fameuse NINON avait un fils en penſion aux Jéſuites. Un jour étant allé le voir, elle dit au P. Principal: *Je vous prie ſurtout, mon Père, de lui inſpirer de la religion; car mon fils n'eſt pas aſſés riche pour s'en paſſer.*

M. DU HARLAI, premier Préſident au Parlement de Paris, étant allé aux eaux de Bourbon, fit aſſembler tous les Médecins de la Ville, pour conſulter ſur ſa maladie. Il leur fit donner des fauteuils, & ſe plaça lui-même ſur un tabouret, en diſant qu'il était *leur Juſticiable.*

Le jour d'une éclipſe de ſoleil, un Marquis élégant, qui accompagnait à l'Obſervatoire deux Dames de diſtinction, aprit en arrivant que tout était fini: *n'importe*, dit-il, *entrons toujours, Mesdames; je ſuis connu de M. Caſſini, il aura la bonté de recommencer.*

LOUIS XIV. ayant donné une penſion de 2000 liv. à DESPREAUX, PUYMORIN, ſon frère, qui avait une Charge à la Cour, donna avis de cette gratification à M. le Duc DE MONTANSIES. Ce Duc, qui n'aimait pas le Poëte ſatyrique, répondit bruſquement: *Bientôt le Roi donnera des penſions aux voleurs de grands chemins.*

Le Poëte GAÇON avait écrit contre M. DE LA MOTTE, qui ne lui répondait point. *Vous craignés ma replique*, lui dit-il, *hé bien! vous ne l'éviterés pas en vous taiſant; je vais faire une Brochure qui aura pour titre: Repouſſe au ſilence de M. de la Motte.*

* * *

Quelques traits & anecdotes du tems où la cour de Rome, pour établir ſon deſpotiſme ſur les Princes Chrétiens faiſait prêcher des croiſades contre ceux qui n'obéiſſaient pas aveuglément à ſes ordres;

l'eſpoir

Digitized by Google

l'espoir du pillage & du butin attirait aussitôt sous ses étendarts tout ce qu'il y avait de bandits, de scélerats & de gens perdus de dettes dans les Etats voisins du Prince excommunié; ces brigans, commandés par des Légats, ravageaïent son païs, égorgeaïent ses sujets sans distinction d'âge, ni de sexe, & gagnaient des indulgences en se baignant dans le sang & le carnage. RAIMOND, Comte de Toulouse, fut chassé de ses Etats par une Armée de ces Croisés, & son fils fut obligé de paraître en procession nud jusqu'à la ceinture; le Legat lui passa une étole au cou, & la tenant d'une main par les deux bouts, & de l'autre lui déchirant les épaules avec des verges, il le ména ainsi jusqu'à l'Eglise, où il voulut bien enfin lui donner l'absolution. Voilà, ajoute l'auteur, le commencement de l'histoire de l'inquisition; c'est ainsi que furent traités deux Princes que la Cour de Rome ne pouvait pas accuser d'être hérétiques; mais à qui elle reprochait de n'avoir pas servi assés rigoureusement contre ceux de leurs sujets qui l'étaient."

„On achevait, dit-il, les funérailles de GUILLAUME-LE-CONQUERANT; on allait le descendre dans son tombeau. lorsqu'on entendit tout à coup la voix d'un homme qui cria: *baro sur le corps du Roi;* ce terrein, *où vous voulés l'inhumer, apartenait à mon père*; GUILLAUME *n'étant encor que Duc de Normandie, l'en dépouilla, sans lui en païer la valeur, & y fonda cette Abbaïe* (de St. Etienne de Caen). *Je requiers & vous défends, par les loix, d'y enterrer son corps.* On interrompit les obsèques; le Prince HENRI (un des fils de GUILLAUME) fit aprocher cet homme; c'etait le fils d'un Maréchal; il composa avec lui, moïenant 50 écus qu'il lui donna, & 50 autres qu'il lui promit après l'enterrement. Heureux le siècle, s'écrie l'auteur, où l'on peut réclamer,

Digitized by Google

réclamer les loix ſans ménagement & ſans crainte! C' eſt une preuve qu' elles y ſont dans toute leur vigueur."

„LOUIS XIII. ayant pris Nancy, ſouhaita que le célèbre JACQES CALLOT en gravât le ſiège. CALLOT s' excuſa ſur ce qu' il était né ſujet du *Duc de Lorraine*; quelques courtiſans lui dirent qu' il ne lui convenait pas de refuſer le Roi, & qu' on le forcerait d' obéir: *je me couperais plutôt le pouce*, répondit-il. LOUIS XIII. le loua de ſon affection pour ſon Prince, & l' aſſura de ſon eſtime & de ſa bienveillance."

„L' uſage ſuivant eſt extrait mot-a-mot des régiſtres de l'Egliſe de Cahors. *Quand Monſeigneur l' Evêque* DE CAHORS, y eſt-il dit, *prend poſſeſſion de ſon Evêché, le Vicomte* DE CESSAC, *ſon premier vaſſal, doit aller l' attendre à la porte de la ville, tête nue, la jambe droite nue, & le pié nud dans une pantoufle. Il doit prendre la bride de la mule ſur laquelle Monſeigneur eſt monté, & le conduire au palais épiſcopal. Il doit pendant le diner de Monſeigneur, le ſervir à table, toujours tête nue, la jambe droite nue, & le pié nud dans une pantoufle: après le diner, il prend le buffet de Monſeigneur, qui doit être de vermeil, le met ſur la mule, & s' en va. La dite mule & ledit buffet lui apartenant en récompenſe des ſusdites ſervices.* La valeur de ce buffet a été réglée par différens arrêts a mille écus."

Voici un uſage encor plus bizarre: „Quand l'Abbé DE FIGEAC (en Quetci) fait ſa première entrée dans ſa petite ville, (*de Figeac*) le Seigneur DE MONTBRUN & DE LA ROQUE, habillé en Arlequin & une jambe nue, eſt obligé de le conduire juſqu' à la porte de ſon Abbaïe, tenant ſa jument par la bride; enſuite l' Abbe & l' Arlequin dinent enſemble."

EPI-

Digitized by Google

ÉPIGRAMMES.

O vous, que rendent fiers de biens illégitimes,
Vous voïés dans votre or la preuve de vos crimes:
Vous avés des laquais, des chiens & des chevaux,
C'eſt là préciſément le mérite des ſots:
Vos palais ſomptueux ſe perdent dans les nues;
Mais on les cherchera ſous les herbes menues.

* * *

Malgré ton air grave & critique
Et ta mine fière & cauſtique;
Damon j'aperçois ton eſprit
Sur les galons de ton habit.

* * *

Nos jours, comme un éclair, en un clin d'œil ſe paſſent,
Notre printems s'envole & nos membres ſe glacent:
Mortel, règle ton cœur, ſans condamner autrui,
Et ſache que tu peux tomber dès aujourd'hui.

* * *

Aieux, richeſſe, titre,
Voilà de ces grands mots,
Qui flattent maint Belitre,
Et qui plaiſent aux ſots.

On

Digitized by Google

* * *

On grava de nouveau à Paris le Portrait du *Roi de Pruſſe*, qui lui eſt parfaitement reſſemblant. On lit au bas les 6 vers ſuivans, qui ſortent de la plume du célèbre M. DALEMBERT.

Modeſte ſur un trône orné par la victoire,
Il ſut aprécier & mériter la gloire;
Héros dans ſes malheurs, prompt à les réparer,
De Mars & d'Apollon déploïant le génie,
Il vit l'Europe réunie
Pour le combattre & l'admirer.

* * *

On lit dans un ouvrage périodique l'Anecdote ſuivante, traduite de l'Anglais:

Vers la ſeconde année du Gouvernement de RICHARD II, Roi d'Angleterre, qui régna ſi malheureuſement, c'eſt-à-dire, en 1383, il ſe paſſa dans ce Roïaume un événement qui préſente un beau trait d'honneur & de fidélité. Le voici tel qu'il eſt conſigné dans l'Hiſtoire:

Dans les guerres que les Anglais eurent à ſoutenir contre les Eſpagnols, ſous la conduite du fameux EDOUART, ſurnommé le Prince NOIR, deux braves Ecuïers, nommés ROBERT HAULE & JEAN SCAKEL, avaïent eu le bonheur de faire priſonnier le Comte DE DENA, Grand d'Eſpagne. Il leur avait rendu les armes de bonne foi, & les avait ſuivis en Angleterre. Peu de tems après il traita avec eux de ſa rançon, partit pour aller chercher en Eſpagne de quoi y ſatisfaire, & leur laiſſa ſon fils aîné pour ôtage. De retour en ſa patrie, le père ne ſongea plus à ſa rançon, & mourut peu de tems après. Sa mort fit paſſer tous les honneurs & toutes

Digitized by Google

tes les charges dont il était revêtu sur la tête du jeune ôtage, qui était toujours en Angleterre. Le Roi EDOUARD, qui régnait alors, & le Prince son fils, solliciterent vivement les deux Gentilshommes de relâcher cet Espagnol, par le moïen duquel on espérait que le Duc DE LANCASTRE, troisième fils d'EDOUARD, trouverait des facilités pour parvenir à la Couronne de Castille, sur laquelle il avait des prétentions. Mais les deux Gentilshommes, loin de laisser partir leur prisonnier, ne voulurent pas même découvrir l'endroit où ils le tenaïent caché. Le Roi, indigné de leur refus, les fit resserrer dans la tour de Londres, d'où ils trouverent le moïen de s'échapper, & de se refugier dans l'Abbaïe de Westminster, qui, comme toutes les autres maisons religieuses, était alors un asyle inviolable. Ils y resterent jusques à ce que le Duc DE LANCASTRE, aïant apris le lieu de leur retraite, forma le dessein de les en faire sortir. Il envoïa pour cette effet cinquante hommes d'armes, qui s'emparèrent de SCAKEL, & le traînèrent pour la seconde fois à la tour. Quant à ROBERT HAULE, il s'était retiré au fond de l'Eglise vers l'autel, où il était entouré & défendu par les Religieux: ce qui n'empêcha point les soldats, après l'avoir sommé inutilement de les suivre, de l'attaquer & de le poignarder au pié de l'autel même.

L'Archevêque de Cantorbery, averti de ce qui s'était passé, lança sur l'heure les foudres de l'excommunication tant contre ces violateurs du sanctuaire, que contre le Roi même, la Reine-mère, les oncles du Roi, & notamment le Duc DE LANCASTRE. Cette affaire, au bout d'un an, aïant pourtant été arrangée par le crédit de graves & vénérables personnages, il fut convenu que SCAKEL sortirait de la tour; qu'il découvrirait où était le

Digitized by Google

Comte DE DENA & le mettrait en liberté, sous condition que le Roi lui donnerait des terres pour la valeur de cent marcs de revenu annuel, lui paierait cinq cent marcs comptant pour tenir lieu de la rançon si longtems attendue; & qu'en outre, Sa Majesté, pour réparation du tort fait à l'Eglise, fonderait à perpétuité une Communauté de six prêtres, chargés de prier pour le repos de l'âme du *martyr* que ses Officiers avaïent massacré. Mais lorsqu'il fut question, de la part de SCAKEL, de représenter son prisonnier, on fut bien étonné de le retrouver dans la personne du domestique qui servait depuis longtems ce même Gentilhomme Anglais, & qui, malgré la dureté de son maître, non seulement navait point voulu manquer à la parole qu'il lui avait donnée, mais l'avait constamment & suivi & servi, tant dans la tour de Londres que dans l'église, où il avait été forcé de chercher un asile conjointement avec ROBERT HAULE.

LE

LE PROCÈS DE FAMILLE.

En trois actes & en prose.

Mon fils : L'honneur & la vertu, voilà le patrimoine de l'homme de bien.

Acte II. Scene II.

Par LE ROI DE LOZEMBRUNE.

Digitized by Google

ACTEURS.

Mr. de VALCOURT.

Mad. de VALCOURT.

Le jeune VALCOURT.

AGATHE de VALCOURT.

Mr. de VOLSAN, Frère de VALCOURT.

Le jeune VOLSAN, Amant d'AGATHE.

HENRY, vieux Serviteur de la Maiſon de VALCOURT.

NERINE, Femme de Chambre de Madame.

VAUTOUR, Uſurier.

Un OFFICIER de Police.

La Scène eſt à Paris, chés Mr. DE VALCOURT.

Digitized by Google

LE PROCÈS DE FAMILLE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[*Le théâtre représente un grand cabinet; on voit un bureau & des papiers en désordre.*]

Mr. DE VALCOURT (*près du bureau, un papier en main, morne & abbatu*).

HENRY (*dans l'enfoncement du théâtre, le considère quelque tems & s'approche*).

HENRY.

Monsieur - - - mon bon maître - - - pardonnés ma hardiesse; - - - mais je suis un vieux serviteur; je vous ai vû naître; j'ai élevé vos enfans, & Dieu le sait, je ne les aimerais pas davantage s'ils étaient les miens.

Mr. DE VALCOURT. Henry - - - je voudrais pouvoir reconnaître tes bons services; que veux-tu brave & honnête homme?

HENRY. Mon maître - - - je connais votre ame - - - depuis longtems je vous vois en proie à des chagrins que vous voulés cacher à votre famille, & la violence que vous vous faites les augmente encor; vous m'avés toujours honoré de votre confiance - - - & vous le savés, je n'en ai jamais abusé.

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT. Henry: la conduite de mon fils m'afflige, & je prévois qu'il me coûtera bien des larmes; il a des idées d'ambition qui lui feront tout entreprendre; ſa hauteur lui rendrait la vie inſuportable, ſi des revers aux quels on doit toujours s'attendre, changeaïent la fortune de ſon père.

HENRY. Je vous entends, Monſieur; votre procès - - - vous pleurés mon maitre.

Mr. DE VALCOURT. Mon Procès dis-tu - - - ah mon vieil ami - - - tout eſt perdu - - - mon frère triomphe - - - Je ſuis ruiné - - - ma femme, mon fils, mon Agathe, nous ſommes tous tombés dans la plus affreuſe miſère.

HENRY. Les hommes ſeraïent-ils aſſés barbares pour avoir commis une pareille injuſtice?

Mr. DE VALCOURT. Henry: Je vais te confier un ſecret qui ne doit jamais ſortir de ta bouche; on n'a point commis une injuſtice; mon frère - - - m'a dérobé les titres qui juſtifiaïent la donation de mon père.

HENRY. Le monſtre.

Mr. DE VALCOURT. Pour ma femme & ma fille, je les crois aſſés raiſonnables pour ſe reſigner au ſort qui me perſécute; mais Valcourt... il ne ſe fera jamais à ſon nouvel état; quoiqu' au vrai, ſi mes malheurs pouvaïent changer ſon caractère, je les regarderais comme un bienfait du ciel dont je ne ſaurais jamais m' acquiter. Henry, quand j'aurai annoncé ma disgrace à ma femme & à mes enfans, tu aſſembleras mes domeſtiques; tu leur diras que e ſuis dans l'impoſſibilité de les garder, que je les remercie de leur fidélité, & de leurs bons ſervices. Prends cette bourſe; tu diviſeras, ces

Digitized by Google

ces cent Louis par portions égales; pour toi Henry - - - - voilà tout ce qui je peux te laisser après quarante années d'amitié & d'attachement.

(*il lui donne sa montre.*)

HENRY (*se jette à ses genoux.*) O mon maitre, ô le plus digne de tous les hommes; s'il m'est permis de réclamer ces quarante années, pour obtenir une grace d'où dépend le bonheur de ma vieillesse - - - - si j' ai mérité une récompense - - - permettés moi de mourir à votre service - - - ne vous offensés pas de ma franchise; votre générosité m'a rendu possesseur d' une somme que je mets à vos piés; non - - - Je ne me releverai point - - - pensés que si vous me refusés - - - vous prononçés l'arrêt de ma mort.

Mr. DE VARCOURT (*le relève & l'embrasse.*) O vertueux vieillard - - - que ton action t' annoblit & t' éleve au dessus des grands; reste à jamais mon ami - - - aide-moi par tes conseils à supporter des malheurs qui sont au dessus de mon courage. Je te laisse le soin de me chercher un azile proportionné à ma nouvelle fortune; ressouviens toi que je ne possede plus rien, mais exactement rien. O mon père: si de ta tombe tu peux jetter un regard sur cette terre, tu verras l'un de tes fils dépouiller sans pitié son frère & ses neveux; tu le verras sacrifier le sang, l'honneur, la probité à l'interêt & à l'ambition; mais tu ne me verras sensible à ses cruautés que parcequ' elles attaquent mes enfans; tu ne me verras jamais immoler sa réputation à ma vengeance; je le respecterai plus qu'il n'a su se respecter. Henry, dis à ma femme que je l'attends ici.

Digitized by Google

SCENE II.

Mr. DE VALCOURT (seul).

Pauvre femme --- que vais-je t' annoncer? --- si je connaissais moins ses sentimens, quelle révolution j'aurais à craindre; mais sa raison, sa sagesse, son amitié, tout m' est un sûr garant qu' elle ne verra dans la perte des grandeurs que la main de l'Éternel qui veut nous éprouver --- la voici --- elle ne présume rien --- tant-pis; moins elle s'attend à l'événement, plus il la surprendra.

SCENE III.

Mde. DE VALCOURT, Mr. DE VALCOURT.

Mde. DE VALCOURT.

Henry, m'a dit que vous me demandiés mon cher ami; c' est un ordre auquel j' obeis depuis trente ans & toujours avec le même plaisir.

Mr. DE VALCOURT (*d'un air riant, mais composé*), Un ordre --- ce serait le premier que je vous eus donné; l'amour ne commande jamais; mais je vous parle encor tendresse, ma femme, (*à part*) ô quel triste moment; (*haut*) oui ma chere Sophie, car je me plais toujours à vous donner ce nom; il y a trente ans que nous jouissons d'une paix presque inconnuë aux hommes; mais ne nous sommes-nous pas trop accoutumés à un bonheur sans nuage? ne l'avons nous pas trop cru inaltérable? cette trop grande sécurité peut nous aprêter des maux infinis. Tout ce qui dépend des hommes est fragile comme eux --- & si je perdais mon procès.

Mde. DE VALCOURT. Eh bien, si vous le perdiés, nous en aimerions nous moins?

Mr.

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT. Je ne dis point cela - - - & je ne vous fais pas le tort de le croire. Pour moi je me ſuis bien étudié; & ſi tous les malheurs ſe déchainaïent contre moi, ils ne me fraperaïent que par contre-coup; la fortune n'eſt à mes yeux qu'un ſonge, & je doute toujours ſi je ſuis dans la même aiſance du jour précédent. C'eſt cette précaution, qui ſeule peut nous rendre inſenſibles aux coups du ſort, & qui nous fait voir de même œil un palais ou une chaumière; mais je ne ſais trop ſi ma chere Sophie a vu comme moi dans la fortune une capricieuſe qui exerce ſur tous les mortels un empire tirannique, & qui ne ſe plaît à les élever au faîte des grandeurs que pour jouir du cruel plaiſir de les précipiter.

Mde. DE VALCOURT (*ſérieuſement*). J'avoue que j'ai peu porté mes regards ſur l'avenir; trop accoutumée peut-être à mon état, je n'ai vu aucune des révolutions que vous paraiſſés craindre; - - - cependant, il eſt impoſſible que vous perdiés - - - votre cauſe eſt ſi juſte que la faveur & l'injuſtice même ne ſauraïent vous condamner.

Mr. DE VALCOURT. Impoſſible, non; peu probable, oui; mais, ma chere Sophie, plus les événemens ſont éloignés plus il faut les raprocher; alors ils nous frapent moins, & ſi nous les évitons c'eſt une jouiſſance de plus; ſupoſons donc pour un moment que mon frère par des moïens qui le déshonoreraïent à jamais, ait pu donner des aparences de juſtice à ſa cauſe & que je fuſſe condamné à lui rendre tout ce que je poſſéde; quel parti aurions-nous à prendre?

Mde. DE VALCOURT. Mais, on ne peut point prononcer d'après une ſupoſition; vous-même quel parti prendriés-vous?

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT (*avec précipitation & en se contraignant*). Celui de la réfignation, il n'en eft point d'autre ma chere Sophie - - - point d'autre.

Mde. DE VALCOURT (*tremblante*). Vous êtes ému, mon ami, vous pleurés - - - ces larmes m'annoncent le plus grand des malheurs; parlés - - - montrés moi toute l'étendue de mon infortune.

Mr. DE VALCOURT (*avec ſang froid*). Eh bien ma femme - - - le voïés-vous, votre courage ne tient point à la premiere épreuve.

Mde. DE VALCOURT (*avec précipitation*). Je reſpire - - - oui je l'avoue; vous m'avés jouée au mieux & j'ai été votre dupe.

Mr. DE VALCOURT. Point du tout: l'épreuve n'eſt pas de moi, elle eſt de la fortune; il n'eſt que trop vrai que mon frère - - -

Mde. DE VALCOURT. Que votre frère - - -

Mr. DE VALCOURT (*accablé de douleurs*). Il triomphe - - - tout eſt perdu - - - il ne nous reſte plus rien.

Mde. DE VALCOURT (*s'évanouit*). Mes pauvres enfans - - - Dieu - - - je me meurs - - -

Mr. DE VALCOURT (*il crie*). Agathe, Nérine, Henry - - - Dieu; pourquoi n'ai-je ſu me taire.

SCENE IV.

AGATHE, NERINE, & précédens.

Mr. DE VALCOURT.

Ma femme ſe meurt; du ſecours.

AGATHE (*ſe jette ſur la main de ſa mère*). Ma mère - - -

Mde. DE VALCOURT (*revenant à elle*). Ma fille vous êtes plus à plaindre que moi.

AGATHE. Moi - - - ma mère - - - je ne saurais l'être tant que je vous serrerai dans mes bras.

Mr. DE VALCOURT. Nérine; retirés vous. Oui mon Agathe, tout s'est anéanti pour toi; je connais ton cœur, il ne me rendra par responsable des revers de la fortune - - - ton oncle, mon frère, nous a tous réduit à la plus affreuse misere; j'ai perdu mon procès. (*Ici Agathe doit être comme frapée d'un coup de foudre*).

Mde. DE VALCOURT. Mais les titres qui attestaient la donation de votre père, a t'on pu n'y avoir aucun égard?

Mr. DE VALCOURT. Ma femme, ma fille - - - que suis-je obligé de vous découvrir; ce n'est pas assés d'être malheureux, il faut que la cause de mes malheurs me couvre encor de honte: mon frère n'est point seulement un barbare, c'est un traitre, un scélérat, le plus criminel de tous les hommes; trop de confiance a déterminé ma perte; Volfan, - - dois-je & peux-je le dire? - - - il m'a volé les titres qui assuraient ma possession.

Mde. DE VALCOURT. Quoi: il faut tout abandonner - - - cette maison où mes enfans sont nés - - - ces meubles aux quels mes yeux sont faits? - - -

Mr. DE VALCOURT. Pourquoi agraver nos maux? nous perdons tout; l'azile de la misere sera désormais le notre - - - Agathe pourras-tu te faire à ce nouveau genre de vie?

Mde. DE VALCOURT. Valcourt - - - mon fils - - - il en mourra.

AGATHE.

Digitized by Google

AGATHE (*après s'être remise*). Mon père - - - ma mère - - - consolons nous; je ne saurais me plaindre du sort; tant qu'il me laisse mon père, ma mère, je suis riche assés; je vous servirai; j'adoucirai peut-être l'amertume de votre situation; nous vivrons pour nous seuls; nous n'avons point à rougir à nos propres yeux; nos malheurs ne sont point notre ouvrage; nous en serons plus respectables pour les honnêtes gens, & la main qui nous éprouve saura bien nous en récompenser un jour.

Mr. DE VALCOURT. O mon Agathe! combien tu méritais un autre sort; si ton frère était aussi raisonnable, mon cœur serait bien soulagé.

Mde. DE VALCOURT. Vous lui faites un crime de ses sentimens; il a de la grandeur d'ame; - - - sa dépense a été reglée sur votre fortune.

Mr. DE VALCOURT. Vous vous trompés ma femme; la hauteur ne fait point les sentimens, & encor moins une ambition démésurée la grandeur d'ame. Quant à sa depense, personne ne sait mieux que moi, qu'elle n'a jamais été compensée d'après l'honneur; & que sais-je si je suis en état de païer ses dettes.

Mde. DE VALCOURT. Mes diamants y supléront, aussi bien, dans notre position, je n'en ai plus besoin.

Mr. DE VALCOURT. Je vous reconnais là. Ces sacrifices forment la grandeur d'ame, mais ne sauraient anoblir la votre; la vertu ma femme est bien préférable aux ornemens du luxe; elle sera désormais notre unique parure; Agathe ne t'en coûtera-t'il pas pour les quitter ces ornemens? au fait, ils sont injurieux à la beauté.

AGATHE. O mon père, vous savés combien j'ai toujours préféré la simplicité à la pompe; jamais cette vile passion ne souillera mon ame; puisse tous

le

Digitized by Google

le poids de votre infortune tomber sur moi seule; je m' estime la plus heureuse des femmes.

Mr. DE VALCOURT. O la meilleure des enfans --- ma femme, que l' exemple d' Agathe soit pour nous une leçon sensible - - - il doit nous fortifier; ne voïés qu' un changement de scéne; le monde est un théatre où chacun joue un rôle; on y voit l'homme passer d' une chaumiere dans un palais, & d' un palais dans une chaumiere; mais le dénouement, quelque place que nous occupions est toujours le même; c' est là où doivent se porter tous nos regards; allons ma chere Sophie, il faut s' éxécuter; r' envoïés vos femmes; récompensés les autant que notre situation le permet; Henry s'est chargé d' annoncer cette facheuse nouvelle à mes gens; pour lui il s' est déclaré & veut mourir avec nous; il cesse d' être un serviteur; c' est désormais un ami; ses sentimens le mettent de pair avec la plus grande noblesse; venés ma femme; moi, je vais chercher mon fils; je ne serai tranquille, qu' après avoir calmé sa fureur; ses emportemens me font trembler.

SCENE V.

AGATHE seule (*les regardant sortir*).

S'ils pouvaïent lire dans mon cœur, s'ils pouvaïent connaître toute la force du coup qui m' accable - - - combien je suis loin de cette tranquillité que j' affecte - - - Volsan - - - mon malheur serait moindre si tu ressemblais à ton père - - - le barbare - - - il nous désunit à jamais - - - mais peux-je m' occuper de mon amour - - - non, je dois m' oublier pour ne penser qu' à la situation de mes parens.

SCENE

SCENE VI.

AGATHE, NERINE.

NERINE.

Mademoiſelle - - - eſt-il vrai? cela eſt-il poſſible - - - toute la maiſon eſt en allarmes - - - on nous congédie.

AGATHE. Nerine - - - mon père & ma mère ſont dans l'impoſſibilité de garder leurs gens; c'eſt moi qui les ſervirai deſormais; trop heureuſe hélas, ſi mes ſoins pouvaïent leur alléger le poid de l'infortune.

NERINE (*pleurant*). Ce malheur s'étend ſur nous tous - - - non jamais je ne trouverai d'auſſi bons maitres.

AGATHE. Votre douleur augmente encor la notre; il eſt ſûr d'éloigner ceux qui nous ſont attachés; & qu'on eſtime; mais de grace, cachés vos larmes; elles prouvent la bonté de votre cœur, elles affligeraïent encor plus ma mère. (*Nérine ſort.*)

SCENE VII.

HENRY (*ſans voir Agathe.*)

Quelle revolution; quel changement - - - il eſt donc bien vrai que la vertu n'eſt pas à l'abri des perſécutions de la fortune - - - qu'ils ont bien peu mérité ce revers. Mon maitre n'a vu dans ſa fortune que l'obligation de ſecourir les malheureux & lui même tombe dans l'indigence. C'eſt aujourd'hui que je vais recevoir le prix de mes privations; mon économie, mes épargnes - - - le fruit de quarante années de ſervice - - - tout lui apartient - - - mais ſa délicateſſe mettra un obſtacle à ma reconnaiſſance - - - il me

Digitized by Google

il me faudra étudier les moïens, épier les occasions, (*se retournant*). Pardonnés, Mademoiſelle, je ne vous avais point aperçue.

AGATHE. Henry, c'eſt à nous à vous témoigner notre reconnaiſſance; vos ſentimens m'étaïent déja connus & ce que je viens d'entendre ajoute à mon admiration; mais Henry, je çrainds que ce revers n'altere la ſanté de mes parens, & n'abrége leurs jours; mon père ſurtout, s'éforce à réprimer ſa douleur pour ne point augmenter la notre, & plus il la concentre plus elle aura d'effets; a-t'il vu mon frère?

HENRY. Non, Mademoiſelle, il eſt abſent.

AGATHE. Que je crainds moi-même la violence de ſon caractère, Mr. de Volſan, ſon fils tout deviendra l'objet de ſa vengeance; il nous cauſera peut-être de bien plus grands chagrins.

HENRY. Ce ſerait dommage, car je ſuis perſuadé que le fils ne partage point le crime du père, qu'au contraire, il mépriſe & abhorre l'augmentation de ſa fortune; j'oſe dire plus, elle lui coûtera bien des larmes (*à part*) Je voudrais l'amener à une confidence; je connais la puréte de ſes ſentimens; peut-être me flatté-je, mais j'entrevois que cet amour pourrait rámener la tranquillité dans cette famille reſpectable.

AGATHE. Je crois en effet que Volſan penſe plus noblement que ſon père; il en ſera plus malheureux.

HENRY. Oui, Mademoiſelle, bien malheureux; il ſentira bien vivement le chagrin de ſa couſine.

AGATHE (*rougiſſant*). La bonté de ſon cœur l'attendrira ſans doute ſur nos maux; ſa poſition eſt bien cruelle; car tout injuſte que ſoit ſon père il doit reſpecter ſes volontés.

HENRY.

Digitized by Google

HENRY (*avec finesse*). Je doute cependant qu'il lui obéisse en tout.

AGATHE (*embarassée*). Que voulés vous dire Henry?

HENRY. Mademoiselle, pardonnés moi; mais je ne cherche qu'à vous servir; il y a longtems que je me suis aperçu de l'amitié qui regne entre vous & lui.

AGATHE (*plus embaraſſée encor*). Mais--- c'eſt une amitié--- dont le ſang--- a formé les liens.

HENRY, Oui--- mais--- l'amour ne ſe cache-t-il jamais ſous le voile de l'amitié? ne vous effraiés pas du terme, Mademoiſelle; l'amour n'eſt pas toujours criminel, & le cœur de Mr. de Volſan me parait bien digne du votre.

AGATHE (*à part*). Dieu: que dois je lui dire?

HENRY. Encor une fois, Mademoiſelle, fiés vous à mes ſoins; dois je vous le dire? lui même m'a avoué ce que je ſavais déjà & ce qu'il lui était impoſſible de me cacher.

AGATHE (*avec vivacité*). Quoi; vous avés vu Volſan?

HENRY. Tout à l'heure; pour me venger de votre défiance je devrais vous taire le chagrin où l'a plongé la barbarie de ſon père.

AGATHE. Je le crois; mais il ne doit jamais oublier qu'il eſt ſon fils?

HENRY. Il m'a parle longtems ſans que je puiſſe le comprendre tant il était agité; il veut tout réparer; il a un moïen ſûr--- il ménagera la reputation de ſon père, & l'empêchera de conſommer une injuſtice--- un crime abominable.

AGATHE. Le pauvre Volſan, il ne conſulte que ſon cœur; il le trompe; je ne ſaurais me repaître d'un eſpoir que la raiſon détruit; il n'eſt que trop con-

Digitized by Google

consommé ce crime affreux - - - mon malheur a plus d'étendue; mais je ne vois que celui de mon père & de ma mère, je perds de vue une félicité que j'aurais bien sentie; car, je me flate peut-être, mais Volsan a une si belle ame que lui seul pourrait me rendre heureuse; la perte de Volsan m'aurait conduite au tombeau si mes parens étaïent au sein d'une tranquillité qu'ils meritent si bien; mais aujourd'hui je leur sacrifie mon amour. Si vous voïés Volsan; dites lui que j'ose croire qu'il ne m'oubliera pas de sitôt; qu'Agathe dans l'infortune ne sera jamais indigne de lui; que si le sort de mon père & de ma mère pouvait changer, je serais la plus malheureuse des femmes sans lui; loin de blâmer ma délicatesse il y aplaudira. Dites lui encor qu'il doit s'éloigner de nous autant que possible: il doit ménager la sensibilité de mes parens; priés le surtout, dites lui que c'est la derniere preuve que j'exige de son amitié; mais qu'il évite mon frère, il doit pardonner à sa fureur; s'il l'insulte, qu'il pense que c'est mon frère, que sa mort serait pour nous le comble du malheur - - - dites - - - lui - - - que si - - - mon frère - - - était vainqueur - - - je serais peut-être - - - hors d'état de secourir mes parens; & peignés lui combien ils ont besoin de consolation. (*elle sort.*)

SCENE VIII.

HENRY seul (*avec chaleur*).

Oui je lui dirai que le sang, l'amitié, l'amour, l'honneur, que tout l'engage; que s'il lui reste une goute de sang dans les veines il ne doit pas souffrir que son père commette le crime le plus noir. La publicité n'augmente rien au forfait; au contraire, celui qui sait se couvrir d'un voile impéné-

Digitized by Google

trable accroît encor le crime en ſe dérobant à un chatiment trop mérité; la pauvre Agathe - - - le pauvre Volſan - - - Ces enfans me font pitié; mais plus ils s'affligent, plus j'eſpere; c'eſt l'idole auquel le père ſacrifie ſon honneur & ſa probité; il ne voit que lui dans tout cela, & lui ſeul peut le ramener - - - voilà Mr. de Valcourt, je dois taire mon eſpoir; ſa délicateſſe y mettrait un obſtacle invincible.

SCENE IX.

Mr. DE VALCOURT, HENRY.

Mr. DE VALCOURT (*ſe promene*).

HENRY (*à part*).

Comme il eſt changé! ſa fille a bien raiſon il y a tout à craindre pour ſes jours.

Mr. DE VALCOURT. Henry vous êtes vous aquité de la triſte commiſſion de chercher un azile, où je puiſſe enſevelir mes malheurs.

HENRY (*il pleure*). Oui Monſieur.

Mr. DE VALCOURT. L'honnête vieillard, il ſent bien vivement nos maux; Henry il faut ſe conſoler.

HENRY. Eh-oui, il le faut mon maitre; il faut ſurtout ne pas perdre l'eſpoir.

Mr. DE VALCOURT (*comme accablé*). L'eſpoir - - il ne m'en reſte plus (*Henry pleure*) mon ami tranquaillifés vous.

HENRY. Monſieur - - - comment ai je pu mériter ce changement - - - juſqu'ici vous me parliés avec bonté; - - - - *Henry fais cela - - - va là;* aujourd'hui *faites cela; allés là;* je ſuis bien à plaindre; mon maitre eſt malheureux, & je dois perdre

ſes

ſes bontés, qui feſaïent le charme de ma vie: mon maître - - - ſoïés le juſqu'à mon dernier ſoupir - - ſi j'avais pu vous déplaire - - - vous ne le ſeriés plus longtems.

Mr. DE VALCOURT (*l'embraſſant*). Me déplaire - - - quand tu fais tout pour moi - - - tu es le ſeul de mes amis que mon malheur n'éloignera pas - - - Henry - - - ton action & mon cœur - - - voilà ce qui me fait croire à la vertu.

HENRY. Monſieur, quelcun vient - - - c'eſt Mr. votre fils.

Mr. DE VALCOURT. Henry: retire toi.

SCENE X.

Mr. DE VALCOURT, le jeune VALCOURT.

Le jeune VALCOURT (*furieux*).

Ce que je viens d'entendre ſerait il poſſible? - - - mon père, eſt il vrai que vous avés perdu votre procès?

Mr. DE VALCOURT. Mon fils, il ne nous reſte plus que l'honneur & la vertu.

Le jeune VALCOURT. Le ſcélérat - - - il vous vole - - - il nous plonge dans la miſere - - - je ſerai votre vengeur.

Mr. DE VALCOURT (*avec ſang froid*). Que parlés-vous de vengeance? mon fils n'ajoutés point à mon infortune - - - réſignés vous au ſort, & mérités qu'il s'adouciſſe en votre faveur; le ſeul bien digne des vœux de l'honnête homme, c'eſt le repos de ſa conſcience. La juſtice a prononcé, il faut que les prétentions de votre oncle ſoïent mieux fondées que je ne l'avais cru; mais il ne ceſſe pas pour cela d'être mon frère, & j'oſe me flater que

Digitized by Google

comme tel vous lui accorderés toujours du respect, & que l'issue d'un procès malheureux ne rompra jamais les liens du sang.

Le jeune VALCOURT. Lui - - - je ne le vois que comme un ennemi de ma famille, que comme le destructeur de ma fortune - - - respecter un monstre - - - son crime étouffe la nature - - - profiter de votre bonne foi pour vous arracher ce que votre père vous a laissé - - - je sais tout - - - ma pauvre mère - - - c'est à sa douleur que je dois un secret que vous ne m'auriés pas confié.

Mr. DE VALCOURT (*à part*). Quelle indiscrétion!

Le jeune VALCOURT. Non rien ne saura arrêter ma fureur - - - moi - - - le laisser en paix jouir du fruit de sa scélératesse - - - je mériterais les injustices du sort si je n'opposais la violence à la violence.

Mr. DE VALCOURT. Vous ne les avés que trop mérités jusqu'aujourd'hui; mais de grace, de quoi vous plaignés-vous? ne suis-je pas le maitre de ma fortune? & si par un malheur, bien plus grand, j'en avais fait un mauvais usage; si par mon inconduite je l'avais dissipée; seriés vous venu plonger une main parricide dans le cœur d'un père prodigue? votre ambition vous aurait rendu ma vie insuportable? mon fils, par l'amitié que je vous porte, ne me précipités point dans la tombe; soïés le soûtien d'une vieillesse malheureuse; la tranquillité est bien préférable aux plaisirs tumultueux; en perdant ma fortune dois-je perdre la tendresse de mon fils, qui m'est bien plus précieuse que toutes les richesses de l'univers, (*il l'embrasse*) qu'il est doux de serrer son fils dans ses bras.

VALCOURT (*à part*). Je dois dissimuler; (*à Mr. de Valcourt*) mon père - - -

Mr.

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT. Viens mon enfant; sois la consolation de ta mère. Puissai-je vous faire oublier à tous deux les chagrins dont je suis la cause - - - mais bien innocente.

(*ils sortent.*)

ACTE DEUXIEME.

SCÈNE I.

Le jeune VALCOURT (seul).

[*il se promene fortement agité.*]

Je pourrais me résoudre à passer ma vie dans cette obscurité - - - toutes mes espérances sont détruites; - - - devoré par l'ambition, je serai confondu dans la classe commune - - - je vais devenir le jouet de ceux qui me portaïent envie - - - non, plûtôt la mort; mais je ne mourrai pas seul - - - le scélérat me fait répandre des larmes - - - qu'il tremble - - - il pleurera à son tour - - -

(*Agathe parait dans le fond du théâtre.*)

Il n'est pas digne de mon corroux - - - ma vengeance trouvera une autre victime - - - son fils est la cause de mon malheur - - - c'est lui qui doit tomber sous mes coups - - - & je m'immole après - - - Volsan, tu ne jouiras pas du forfait de ton père - - - Cependant, il est innocent - - - c'est le même sang qui coule dans nos veines - - - que m'importe le sang & l'innocence - - - n'est-il pas coupable dès que c'est à lui seul que son père sacrifie tout ce qui

Digitized by Google

me feſait chérir mon éxiſtence - - - envain mon père veut uſer de ſon pouvoir, je ne connais plus que l'infortune & l'honneur, tous deux me font une loi & je la ſuis - - - (*il s'arrête.*)

(*Agathe ſort en courant.*)

La nature me fait encor entendre ſa voix (*il pleure*) Dieu: quelle eſt ma ſituation (*il ſe cache le viſage dans les mains*) - - - la vie m'eſt affreuſe - - - la mort eſt pour moi le plus grand des biens, ſi j'entraine Volſan dans la tombe.

(*il veut ſortir avec précipitation.*)

SCENE II.

Mr. DE VALCOURT, le jeune VALCOURT.

Mr. DE VALCOURT.

Où courés-vous mon fils?

Le jeune VALCOURT (*à part*). Que lui dirai-je?

Mr. DE VALCOURT. Vous êtes agité - - - avés-vous quelques nouveaux chagrins?

Le jeune VALCOURT. Mon père - - -

Mr, DE VALCOURT. Mon fils, remettés-vous & ne me déguiſés rien.

Le jeune VALCOURT. Mon père; n'eſt-ce point aſſés de vos malheurs, des miens; ai-je beſoin d'un nouveau coup du ſort pour en être accablé?

Mr. DE VALCOURT. Valcourt; je vous croïais plus raiſonnable; mon fils, c'eſt aujourd'hui que vous pourriés ſentir le prix de la vertu; votre mère, Agathe, moi, nous ſommes déjà conſolés; qui ſait reſtreindre ſes beſoins eſt toujours riche aſſés. Si vous nous portiés cet amour que vous nous

Digitized by Google

nous devés, vous feriés moins reſerré dans le cercle de votre famille; l'amour propre, l'ambition, toutes vos paſſions enfin, vous augmentent terriblement ce malheur. Cruellement bleſſé, vous recherchés des remedes violens, mais qui ne ſauraïent vous guérir. Valcourt il ne nous reſte plus que l'honneur, conſervons le précieuſement; il n'eſt pas au pouvoir des méchants de nous le ravir; mais une démarche haſardée peut nous le faire perdre. Mon fils; l'honneur & la vertu, voilà le patrimoine de l'homme de bien.

Le jeune VALCOURT. Mais mon père, l'honneur & la vertu ſont-ils incompatibles avec les richeſſes & les diſtinctions?

Mr. DE VALCOURT. Non mon fils; il eſt des grands & des riches vertueux; mais qui n'eſt pas délicat dans les moïens d'acquérir la grandeur & la fortune ceſſe de l'être.

Le jeune VALCOURT. Qu'il eſt dur de perdre juſqu'à l'eſpoir --- mon père; --- j'admire votre vertu, mais je ne ſaurais l'imiter --- l'auteur de mon infortune ſera toujours à mes yeux un monſtre.

Mr. DE VALCOURT (*avec force.*) Valcourt je vous l'ai déjà dit; ce monſtre eſt mon frère.

Le jeune VALCOURT. Lui même a rompu les liens du ſang, & ſe venger n'eſt point un crime.

Mr. DE VALCOURT (*plus compoſé*). Puisque mon amitié & ma tendreſſe ne peuvent apaiſer votre courroux & votre injuſtice, il me faut recourir à des moïens injurieux à l'honnête-homme. Croïés-vous pouvoir vous ſouſtraire à la force des loix; & ne feraïent-elles pas forcées de s'apéſantir ſur vous, malgré les torts de votre oncle. Vous voulés réparer vos malheurs en attaquant les loix, le ſouverain, & la ſociété; eſt-ce en verſant le ſang humain que vous mériterés cette fortune que vous perdés; non

Digitized by Google

mon fils, vos fureurs vous accuſent, & on peut en conclure que vous n'en auriés jamais fait un digne uſage; comme l'inconduite des grands & des riches peut-être regardée comme un fléau de l'humanité, je m'aplaudirai moi même de l'injuſtice de mon frère. Son intention ſera toujours criminelle, mais elle produira un heureux effet.

Le jeune VALCOURT (*à part & furieux*). Ce diſcours m'irrite encor davantage.

Mr. DE VALCOURT. Mon fils: gardés vous bien de confondre l'honneur avec ce fanatisme ſi opoſé à l'honneur; ce double crime eſt condamné par les loix, la Religion, & la Société; & vous, vous voulés encor braver la nature. Mon fils, victorieux ou vaincu, la mort ſerait le fruit de votre emportement.

Le jeune VALCOURT, Dans la poſition où je ſuis la mort eſt peu.

Mr. DE VALCOURT (*avec la plus grande chaleur*). Mais l'ignominie eſt toute barbare --- devrais-je m'apuïer de ce ſuport infame --- va --- cours --- plonge un poignard dans le cœur de mon frère --- de ſon fils; ---- couvert du ſang de ma famille, expie ton forfait ſur l'échafaud ---- ôte moi le ſeul bien qui me reſte; arrache moi l'honneur --- prive moi d'un fils que j'aime ---- mais ne ſois point barbare à demi --- épuiſe ta fureur ſur celui à qui tu dois le jour ---- précipite moi dans la tombe que ton inconduite a creuſée depuis long-tems ---- ſois parricide par pitié; mais que ma mort ſoit le ſeul de tes crimes.

Le jeune VALCOURT (*ému, ſe jette ſur la main de ſon père*). Mon père --- mon père!

Mr. DE VALCOURT. Me rends-tu mon fils?

Le jeune VALCOURT. Oui mon père --- mais un fils bien malheureux.

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

Précédens & HENRY.

(*Henry parle bas à Mr. de Valcourt.*)

Mr. DE VALCOURT.

Vas chés ta mère mon enfant, ton retour à la raiſon lui fera oublier tous ſes maux. (*il ſort.*)

SCENE IV.

Mr. DE VALCOURT (*penſe quelque tems.*)

Fais le entrer.

(*Henry ſort.*)

Que me veut Volſan? ſon père l'envoïe-t-il inſulter à mon malheur?

SCENE V.

Mr. DE VALCOURT, le jeune VOLSAN, HENRY.

Le jeune VOLSAN.

Monſieur je ſais combien ma préſence doit peu vous plaire; les torts du père retombent ſur un fils qui ne les partage point, & je viens vous en donner une preuve; les papiers que mon père s'eſt aproprié ſont dès ce moment à vous, ſi vous daignés les accepter. J'ai tout tenté, & c'eſt le ſeul moïen qui me reſte ---- il me ſera moins dur de perdre les bontés de mon père, je les mériterai au moins---- ne me refuſés point cette grace inſigne ---- j'embraſſe vos genoux.

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT. Volſan, je vous admire autant que je vous aime. Le différend que j'ai avec mon frère, n'altérera jamais les ſentimens dont vous vous êtes toujours montré digne. J'aplaudis à votre généroſité, mais je ne ſaurais en profiter. Si l'action de mon frère eſt blamable, la mienne n'en ſerait pas moins un crime; car c'en eſt un d'opoſer la fraude à la fraude ---

Le jeune VOLSAN. Vous êtes encor plus cruel que mon père.

Mr. DE VALCOURT. Et vous, vous n'êtes pas plus raiſonnale que mon fils.

Le jeune VOLSAN. Je ne ſaurais le blâmer.

Mr. DE VALCOURT. Mais, j'eſpere que vous ne l'aprouverés pas, mon cher neveu.

Le jeune VOLSAN. Ce ſentiment agrave encor le crime de celui qui ſacrifie la vertu aux richeſſes.

Mr. DE VALCOURT. Vous vous échauffés --- je vous quite --- & je vous recommande ſurtout de ne pas perdre le mérite de votre action, en oubliant ce que vous devés à votre père. Je vous remercie ſenſiblement & je conſerverai un précieux ſouvenir de ceque vous avés voulu faire pour moi quoiqu'au fait ce ſoit une injuſtice.

SCENE VI.

Le jeune VOLSAN, HENRY.

Le jeune VOLSAN.

Henry: il me refuſe.

HENRY. Je vous l'avais bien dit; ſa délicateſſe, ſa probité, ne lui permettront jamais de faire une action

Digitized by Google

action dont il ait à rougir; il souffrira sans se plaindre & rien ne saurait l'abaisser. Quel homme---- & quelle vertu---

Le jeune VOLSAN. Henry---- le crime de mon père ne sera pas longtems impuni--- la mort est tout ce qui me reste?

HENRY. Mon cher Monsieur, pardonnés à ma vieillesse & à mon amitié ce que vous m'obligés à vous dire. Le plus lâche de tous les crimes, c'est le suicide--- mourir par faiblesse--- quoi: parcequ'on est malheureux, ne saurait-on vivre? moi même, Monsieur, j'ai essuïé des revers plus horribles que la mort: je n'étais pas né pour l'état où j'ai vieilli; cependant j'ai eu assés de force pour plier à une dure nécessité, je m'y suis mérité l'amitié de mes maitres & c'est la premiere fois que ma bouche révele une partie du secret de mon cœur; ce secret aurait été enseveli avec moi si je n'avais cru devoir m'aporter pour exemple. Comme vous j'ai senti les peines de l'amour; à celles-ci s'est joint le besoin, & l'ignominie, qui aux yeux des hommes l'accompagne toujours; malgré tous mes malheurs, toutes mes peines, je bénis le ciel de ce que jamais le murmure n'a profané ni mon cœur, ni ma bouche, & de ce qu'il m'a gardé du plus grand des crimes.

Le jeune VOLSAN. Henry: sur une ame sensible, la douleur peut autant qu'un poignard.

HENRY. Quand il ne reste plus d'espoir & qu'on se livre à ses maux, je le crois; mais plus le malheur est grand, plus on doit se roidir. Mademoiselle Agathe est incomparablement plus à plaindre que vous; à votre perte se joint l'état malheureux de ses parens; cependant: elle oposse au sort contraire un courage invincible.

Le

Digitized by Google

Le jeune VOLSAN. O Agathe: quel orage s'eſt élevé ſur nos têtes. Je feſais mon bonheur de te plaire; je chériſſais la vie & aujourd'hui je la déteſte.

HENRY (*regarde au fond du théatre*). Monſieur l'aperçois: elle vient; vous devés éviter ſa préſence; elle vous en prie elle le veut--- partés donc.

Le jeune VOLSAN. Laiſſés moi lui dire le dernier adieu; je veux l'aſſurer qu'elle regnera éternellement dans mon cœur.

HENRY. Vous me perdés ſi vous reſtés,

Le jeune VOLSAN. Et vous auſſi Henry, vous vous faites un devoir de me tirannifer.

HENRY. Je parle pour vos interêts--- il n'eſt plus tems; la voici---

SCENE VII.

AGATHE, VOLSAN, HENRY.

AGATHE.

Volſan ici --- je ne m'y ſerais pas attendue d'après mes prières & d'après tant de raiſons qui devraïent l'en éloigner.

VOLSAN. Agathe, vous déplaire ſerait pour moi le comble du malheur; de grace, daignés m'écouter ---- le motif qui m'a conduit aux piés de mon oncle doit m'excuſer--- j'ai voulu lui rendre le papiers que mon père a ſurpris; mais il eſt inéxorable; c'eſt lui ſeul aujourd'hui qui s'opoſe à mon bonheur.

AGATHE. Votre action eſt louable, mais elle aurait plus de mérite encor, ſi vous n'etiés determiné par votre propre ſatisfaction; cependant, je me

Digitized by Google

me plais à croire que la vertu a dans votre cœur un azile pur: je me fais un plaisir de vous avouer que si je pouvais m'occuper de moi-même, vous perdre, me serait insuportable; mais Volsan, mon père, & ma mère sont trop malheureux pourque je puisse sentir mes propres maux. Il faut nous séparer, Volsan; il m'en coûte; mais il le faut. Si la vertu est à vos yeux toujours au dessus de la fortune, Agathe ne sera jamais indigne de vous.

VOLSAN. Agathe--- nous séparer--- Dieu: quel arrêt cruel vous prononcés de sang-froid---- vous ne pensés pas Agathe que c'est l'arrêt de ma mort.

AGATHE. Volsan, que vous êtes injuste! que ne pouvés vous lire dans ce cœur déchiré--- ingrat, mes larmes sont-elles une preuve suffisante de ma faiblesse; je pleure mon amant lorsque je devrais l'oublier & m'oublier moi même.

VOLSAN. Elles font le bonheur de ma vie; Agathe je sents l'espoir renaitre dans mon ame---- le tendre amour, soûtenu de la vertu, ne trouve rien d'impossible; mon père m'aime, c'est sa tendresse qui réparera tout.

AGATHE. Volsan, ne nous aveuglons point---, notre constance peut ramener le calme; mais l'orage est bien fort--- Volsan, il faut nous quiter; attendons tout du tems & de la vertu.

VOLSAN, Agathe---- ma chere Agathe--- ne me dérobés point la seule faveur que la fortune irritée veut bien m'accorder--- peut-être helas, c'est pour la derniere fois.

AGATHE. Surtout Volsan, fuïés la présence de mon frère, il est furieux, il ne cherche qu'une vengeance--- & il ignore ce que vous avés voulu faire pour nous.

VOLSAN.

Digitized by Google

VOLSAN. Peut-être le r'amènerai je à la raiſon.

AGATHE. Vous le jugés trop d'après vous même - - - Volſan - - - pourquoi ai-je caché à mes parens les ſentimens que vous m'avés inſpirés - - - c'eſt la ſeule faute que je puiſſe me reprocher & j'en ſuis bien punie - - - aujourd'hui ce ſecret ne doit plus ſortir de mon cœur - - - adieu Volſan - - - il ſerait trop dangereux qu'on nous trouvât enſemble; penſés quelque fois à l'infortunée Agathe.

(*elle ſort.*)

VOLSAN. Agathe vous me laiſſés à mon déſeſpoir.

SCENE VIII.

VOLSAN, HENRY, le jeune VALCOURT.

VOLSAN.

Henry je ne la vois plus - - - & peut-être ne la reverrai-je jamais - - - Vous - - - que vous êtes heureux - - Vous la verrés tous les jours - - - à tous momens - - - à chaque minute - - - que ne puis je changer de ſort avec vous - - - elle m'a recommandé de penſer à elle - - - Dieu: comment pourrais je l'oublier? - - - (*ici le jeune Valcourt paraît dans le fond du théâtre.*)

VOLSAN (*continue de parler*). Mon bon ami ſervés mes interêts; ſoïés ſûr de ma reconnaiſſance - - - ma généroſité égalera vos bienfaits.

HENRY. Monſieur; vous me connaiſſés mal; nulle récompanſe ne pourrait m'engager à une démarche que je croirais injuſte; ce qui me décide, c'eſt la droiture de vos ſentimens; j'épierai l'occaſion à vous ſervir, & vous réconnaîtrés peut-être mon zele au ſuccès de mes ſoins.

Le

Digitized by Google

Le jeune VALCOURT (*dans le fond du théâtre*). Qu'entends-je grand-Dieu --- Henry eſt de complot avec cette famille barbare.

HENRY. Nous ſommes perdus - - - c'eſt le jeune Valcourt; ſurtout n'avoués rien.

SCENE IX.

Le jeune VALCOURT, le jeune VOLSAN, HENRY.

Le jeune VALCOURT (*à Henry*).

Traitre, ſcélérat, je connais ton cœur à fond; couvert du maſque de l'hipocriſie, tu as a ſu gagner l'amitié de mon père; tu as toute ſa confiance & tu le trompes horriblement; tu es le complice du crime le plus noir; tu es l'ami de ſes ennemis; de ſes aſſaſſins; le voile eſt tombé --- fais donc parade de ta probité, de ta vertu & de ton déſintéreſſement, au moment où tu trahis ton maitre, où tu le livres à ſes bourreaux --- mon père va te connaître, il ſaura quel eſt le prix que tu mets a ſes bontés.

Le jeune VOLSAN. Monſieur, vous nous outragés à tort; pour moi je ne chercherai point à me défendre --- les aparences m'accuſent trop fortement --- un jour vous me jugerés mieux peut-être; mais je ne peux ſouffrir que vous accabliés cet honnête vieillard, qui ſent ſi vivement vos maux, qui s'occupe ſi ardemment de les réparer - - - qui a toujours juſtifié la confiance que lui a donnée ſon maitre, qui enfin n'a jamais démenti la qualité d'honnête-homme, que tout le monde lui accorde.

Le jeune VALCOURT (*avec ironie*). Votre complice --- un honnête-homme.

Le

Le jeune VOLSAN. Valcourt, vous vous faites une étude de l'insulte; sans les liens du sang qui me retiennent & que vous foulés aux piés, je saurais me venger de l'affront que vous me faites--- mais le même honneur qui m'armerait contre un autre, de vous, me fait suporter tout patiemment; je n'oposerai à vos fureurs que mon amitié qui ne s'est jamais démentie & ne se démentira jamais.

Le jeune VALCOURT. L'honneur & l'amitié--- & la foudre n'écrase point celui qui profane ces noms sacrés --- Volsan, si je n'avais fait un sacrifice de ma vengeance à mon père, je vous montrerais comme on punit un scélérat qui ose insulter aux malheurs de ses proches, quand lui même les a causés.

Le jeune VOLSAN. Valcourt, vous abusés de ma patience --- & de ma raison --- de grace ménagés ma delicatesse, & ne me forcés point à repousser la violence.

Le jeune VALCOURT. Je dois respecter cet azile--- nous nous reverrons.

SCENE X.

Le jeune VOLSAN, HENRY.

HENRY.

Qu'avés vous fait? --- est-ce ainsi que vous aimés votre cousine? loin de chercher à le ramener, vous l'irrités encor davantage.

Le jeune VOLSAN. Je suis le plus malheureux des hommes.

HENRY. Vous avés vu ma modération lorsqu'il me couvrait d'opobres; j'ai fait taire ma sensibi-

Digitized by Google

ſenſibilité pour ne point vous compromettre, & vous vous livrés à des emportemens dont les ſuites me font trembler.

Le jeune VOLSAN. Tout eſt contre moi, juſqu'à moi même --- je n'ai plus que mon déſeſpoir.

HENRY. Il ne faut point ſe laiſſer abattre, plus le malheur eſt grand plus il touche à ſon terme; retirés-vous; Monſieur de Valcourt inſtruit par ſon fils va ſe rendre ici, je ne veux point qu'il nous retrouve enſemble; ſoiés ſûr que je ne me rebuterai point; ſurtout ſi le jeune Valcourt vous attaque, gardés vous bien de vous oublier encor, ſans quoi tout eſt perdu.

Le jeune VOLSAN. O Henry, comment pourrai-je reconnaître vos bontés? o vertueux vieillard, mon ſort, ma vie, tout eſt entre vos mains. (*il ſort.*)

SCENE XI.

HENRY ſeul.

Quel contretems --- mon maître va me croire le plus criminel des hommes; il m'accablera du poid de ſon courroux; je ne ſerait plus qu'un traitre, qu'un monſtre --- un mot pourrait me laver --- mais ce mot peut nuire --- Je ne le dirai point; il eſt moins dur de ſouffrir quand on n'a rien à ſe reprocher; ſes injuſtices auront un terme; --- mais lui même ne ſera-t-il point affecté de mon aparente trahiſon --- ? étais ſon ſeul ami & il croit me perdre --- le voici --- Dieu; quel eſt mon embarras!

Digitized by Google

SCENE XII.

Mr. DE VALCOURT, HENRY.

Mr. DE VALCOURT.

Henry --- vous le dépositaire de tous mes secrets --- vous tramés ma perte avec mes ennemis --- vous que j'ai regardé comme une consolation que le ciel me laissait dans mon malheur --- vous, servés mon frère --- & Volsan, sous prétexte de réparer l'injustice de son père vient ici pour me tromper & vous séduire --- o Volsan, ton crime est assés puni si ton fils te ressemble --- Henry pouvés-vous vous justifier.

HENRY. Je le pourrais, mais je ne le dois pas --- o mon maitre, permettés moi encore ce nom --- après quarante années de fidélité, de probité, pouvés-vous me confondre dans la vile classe des ingrats & des traitres.

Mr. DE VALCOURT. Non, Henry --- si mon fils vous accuse mon cœur vous défend. Cependant, lui même ne vous a-t-il pas entendu promettre au jeune Volsan de servir ses intérêts --- par amitié pour moi, dissipés ces soupçons.

HENRY. Mon maitre, les aparences sont souvent bien trompeuses --- Je suporte aujourd'hui votre courroux, votre indignation --- fut-ce que vous me rendrés bientôt vos bontés qui me sont si chères --- permettés que je me retire --- la probité me fait une loi de la fuite & je ne saurais plus longtems résister aux inquiétudes d'un maitre que je respecte. (*il sort.*)

SCENE

SCENE XIII.

Mr. DE VALCOURT (ſeul).

Eſt ce là le langage d' un traitre? (*la probité le contraint au ſilence;*) peux-je croire à tant de noirceurs? ſerait-ce là le prix de tant de bienfaits.... fais je donc condamné à ne pouvoir me fier à perſonne... Volſan l' a voulu défendre, lorsque mon fils l' a convaincu de ſon crime.... Je n' en peux plus douter, ils ſont d' intelligence... ma ruine eſt en partie ſon ouvrage... cependant, il n' a point voulu me quiter... iil m' a offert ſi généreuſement le fruit de ſes épargnes... ah ſans doute, c' était pour conſommer ſon forfait.... j' accuſais ma négligence d' avoir facilité ma perte.... peut-être Henry.... & oui lui même aura vendu ma fortune à Volſan. Quoi mon frére veut-il me perſécuter juſque dans la tombe? je la ſents déjà qui s' entr' ouvre ſous mes pas; mes maux ſont trop violens pour que je puiſſe les ſuporter.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

SCENE XIV.

AGATHE, Mr. DE VALCOURT.

AGATHE (*avec précipitation ſe jette ſur la main de ſon père.*)

Mon père.

Mr. DE VALCOURT. Ma fille, ma chere Agathe, je ſuccombe à mes maux. Ce dernier coup m' accable.... je croïais avoir un ami,.. Henry n' eſt qu' un traitre.

AGATHE. Henry.

OXFORD-TAYLOR INST.
Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT. Volſan lui même dont je vantais la vertu, n'imite que trop la cruauté de ſon père.

AGATHE (*à part*). Mon père a tout découvert; que dois-je lui dire? mon père.

(*elle ſe jette à ſes genoux.*)

Mr. DE VALCOURT (*la relevant & la ſerrant dans ſes bras.*) Ma fille... c'eſt toi... toi ſeule qui peux me faire ſupporter mes malheurs... pardonne moi ce moment de faibleſſe... je me ſuis trop livré à ma douleur; je t'ai affligée.... mais ce ſera la dernière fois..... en te voïant, mon courage renait; ma femme, ma fille, mon fils, me tiendront lieu de l'univers entier.

AGATHE (*à part*). C'eſt moi qui l'offenſe & il me conſole... je ne peux plus tenir à cette contrainte... je dois lui avouer ma faute. (*haut.*) Mon père... Henry n'eſt pas coupable...

Mr. DE VALCOURT (*l'interrompant.*) Sa conduite ne me laiſſait aucun doute; mais Valcourt l'a ſurpris au moment où il promettait à Volſan de tous ſacrifier à ſes intérêts.

AGATHE (*à part.*) Souffrirais-je que la vertu ſoit tirannisée? non ce ſerait joindre le crime à la faute (*haut*) mon père, Henry n'a rien à ſe reprocher.... c'eſt votre fille...

Mr. DE VALCOURT. Je reconnais bien là ton cœur; tu veux l'excuſer ma fille, mais lui même a refuſé de ſe juſtifier.

AGATHE (*à part*). Ce dernier trait me décide (*elle retombe aux genoux de ſon père.*) mon père j'ai mérité votre courroux... mais ne m'accablés pas.

Digitized by Google

SCENE XV.

Précédens, & Mde. DE VALCOURT [*avec précipitation.*]

Mde. DE VALCOURT.

Mon mari, un plus grand malheur nous menace.. Valcourt est sorti furieux; il a pris des pistolets; ..., Dieu voilà ma vie s'il le faut, mais conserve mon fils.

Mr. DE VALCOURT. Eh bien ma femme avais-je tort de craindre ses fureurs.

Mde. DE VALCOURT. Ne perdons point de tems peut-être hélas; ne pourrés vous plus le secourir.

[*ils sortent.*]

SCENE XVI.

AGATHE (seule).

C'est moi qui leur porte ce dernier coup.... ma faute va devenir un crime... Quelque soit l'issue de ce combat, il agrave les maux de ma famille... périsse cent fois Volsan, plutôt que mon frère succombe sous ses coups; l'amour doit se taire devant la nature.... mon ingratitude tourne contre tous ceux qui m'environnent..... le pauvre Henry est soupçonné & je n'ai pu le défendre... l'infamie est le prix de son zele... & cependant sa probité ne s'est point démentie... Volsan serais-tu assés barbare? peux tu croire que jamais j'accepterais ta main teinte du sang de mon frère?.... non ton amour... ta raison, nous garentiront du plus grand des malheurs.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

HENRY, VAUTOUR (marchand)
(*un compte à la main.*)

HENRY.

Paſſons ici, nous trouverons tout ce qui nous eſt néceſſaire, & nous courrons moins de risque d'être entendu.

VAUTOUR. Mais Monſieur Henry je ne vous comprends pas, vous faites une bonne action, & vous craignés qu'on la connaiſſe.

HENRY. C'eſt que je ne la fais pas pour qu'elle ſoit publiée. Voïons votre compte - - ſans doute qu'il y aura quelque choſe à rabattre.

VAUTOUR (*donne ſon compte*). Point du tout; j'ai livré en conſcience - - Mais avant tout; dites moi; comment eſt-il poſſible que Mr. de Valcourt ſoit tombé dans une miſère affreuſe; car le bruit s'en eſt repandu d'abord - - - on dit qu'il n'a plus rien mais exactement rien; toute la ville le ſait déjà.

HENRY (*liſant*). Je le crois; une mauvaiſe nouvelle ſe communique bien plus vite qu'une bonne; il y a tant d'oiſifs & de méchants.

VAUTOUR. Pour moi, j'en ſuis encor ſtupéfait; je me ferais plutôt attendu à la chûte du ciel qu'à celle de cette maiſon; il y regnait un ordre, une économie; j'aurais volontiers donné toute ma boutique au jeune homme. mais à préſent je m'en garderais bien.

HENRY.

Digitized by Google

HENRY (*toujours lisant*). Je le crois encor; hem, hem, hem, 2838 L. . . 15 S. . . 7 D. . . Mr. Vautour, c'eſt exorbitant . . . car au fait, c'eſt une affaire; vous n'ignoriés pas que le jeune homme ne devait point faire de dettes . . . c'eſt faciliter la diſſipation & le libertinage. Si on portait votre mémoire en juſtice, vous perdriés votre cauſe, & à coup ſûr vous ſeriés puni.

VAUTOUR (*d'un air piqué*). C'eſt une complaiſance de ma part, ſi je vous ai montré mes livraiſons article par article, & pour vous prouver qu'un honnête-homme eſt toujours en regle; car j'ai une bonne lettre de change que voici, elle eſt échue ſi vous ne me païés pas aujourd'hui, je le fais arrêter demain.

HENRY. Mr. Vautour, vous êtes bien nommé. Je vous païe moitié; cela eſt raiſonnable.

VAUTOUR. Pour vous prouver que je ſuis raiſonnable auſſi, j'accepte deux milles francs, mais pas un ſol de moins.

HENRY (*à part*). Il faut finir avant que mon maitre revienne. C'eſt un uſurier il faut en paſſer par là (*haut*) 2000 francs, ſoit. Comptons les.

(*il les compte.*)

VAUTOUR (*ramaſſant l'argent*). Fort bien, Mr. Henry. Si tous les intendants vous reſſemblaient, il y aurait moins de Seigneurs ruinés.

HENRY. Surtout, ſi leurs marchands ne vous reſſemblaient point; mais ſignés.

Digitized by Google

SCENE II.

Précédens, & Mr. DE VALCOURT [*dans le fond du théâtre*].

Mr. DE VALCOURT.

Vautour & Henry - - - Vautour reçoit de l'argent - - - Henry paie les dettes de mon fils, non il n'eſt point coupable. [*il s'avance.*]

HENRY. Dépêchés - - - dépêchés - - - Dieu, voilà mon maître. [*il veut cacher le compte, & Vautour ſe hâte de ramaſſer le reſte de l'argent.*]

Mr. DE VALCOURT [*s'emparant du compte*]. Non Henry, tu ne me cacheras pas ta généroſité. [*à Vautour.*] Autant l'action d'Henry l'éleve, autant votre commerce infame vous avilit - - - vous vous ſervés de l'inconduite d'un jeune - homme pour vous enrichir - - - vous le précipités dans la débauche; & en accumulant tréſor ſur tréſor, vous entaſſés crime ſur crime - - - je bénis le ciel de ce que mon malheur éloigne à jamais de mon fils des ames baſſes & mercenaires qui s'engraiſſaïent de ſes fautes, & qui ſecondaïent ſes paſſions pour en profiter.

VAUTOUR. Monſieur c'eſt la dernière fois que nous aurons affaire enſemble; je reſpecterai vos volontés, & déſormais je ſerai inexorable aux prières de Mr. votre fils [*à part*] parcequ'il n'y a plus rien à gagner.

SCENE

SCENE III.

Mr. DE VALCOURT, HENRY.

Mr. DE VALCOURT.

Henry - - - où tu es le plus vertueux des hommes, où tu te fais un jeu de la vertu - - - tu sacrifies le fruit de ta servitude pour soulager ceux qui t'outragent; non Henry tu ne peux être un traître - - - avant ce dernier service & malgré les aparences qui t'accusent si fortement, je ne pouvais le croire - - - mais, encor une fois, au nom de l'amitié, détruis ces aparences.

HENRY. O mon maître, si je le pouvais sans vous nuire - - - oui sans vous nuire - - - vous aurais-je laissé dans ce doute si révoltant pour ma probité - - - plût à Dieu que le moment où vous me connaîtrés mieux ne soit point éloigné - - - je serais trop recompensé, puisqu'il changerait votre sort.

Mr. DE VALCOURT. Changer mon sort; il n'est plus possible. Je cache ma douleur à ma femme, à mon Agathe, elles ne sont déjà que trop affligées; mais Henry, je suis père - - père sensible, & malheureux; toutes mes démarches sont vaines; personne n'a pû m'instruire de la route qu'a tenu mon fils. Henry - - - je le vois déjà mourant ou déshonoré - - - fugitif, errant, cherchant un azile contre la justice, & ne pouvant se dérober aux remords & au repentir qui feront le tourment de sa vie - - - mon fils est perdu à jamais pour moi - - - ô Volsan - - - ô mon frère, c'est aujourd'hui que ton inimitié - - - que ta haine - - - que tes fureurs peuvent se repaitre de mes maux - - - c'était trop peu pour lui de me réduire à la plus affreuse misère; il me condamne encor à pleurer mon fils, mort ou vivant.

Digitized by Google

HENRY. Mon maître vous connaissés peu le jeune Volsan; permettés moi d'être le garant de sa conduite; Mr. de Valcourt l'offensera en vain - - - il est trop persuadé de l'injustice de son père pour ne pas pardonner aux emportemens de son cousin; il cherche à la réparer & peut-être - - -

Mr. DE VALCOURT. Acheve Henry - - -

HENRY. Peut-être verrai je la fin de vos malheurs; alors je serai bien heureux.

Mr. DE VALCOURT. Peux-je me livrer aux charmes de l'espoir quand je dois m'attendre à un coup plus terrible?

SCENE IV.

Précédens & Mde. DE VALCOURT [*fortement affligée.*]

Mr. DE VALCOURT.

Ma femme, l'idée d'avoir causé vos maux me suit partout & augmente cruellement les miens.

Mde. DE VALCOURT. Mon cher Valcourt, mon cœur ne vous reproche rien .... j'oublie la perte de ma fortune; je ne m'occupe que du danger de mon fils; peut-être n'ai je plus de fils. [*elle pleure.*]

Mr. DE VALCOURT. Ma chere Sophie, vous êtes bien a plaindre; je le suis davantage encor; je vois que mes malheurs s'étendent sur tous ceux qui sont liés à mon sort; cependant, Henry me rassure sur la crainte mortelle où je suis pour mon fils ... le jeune Volsan dit-il est incapable de repousser l'insulte par l'insulte.

Mde. DE VALCOURT. Henry .... ah mon ami .... la cause de tous vos maux, c'est votre confiance aveugle.

Mr.

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT (*avec bonté*). Ma femme, ceſſés de le ſoupçonner.

Mde. DE VALCOURT. S'eſt-il lavé de ſes liaiſons avec vos ennemis?

Mr. DE VALCOURT. Sa dernière action ne me laiſſe plus de doutes; je l'ai trouvé tout à l'heure avec l'uſurier Vautour, il païait les dettes de mon fils.

Mde. DE VALCOURT. De mon fils... en ai-je encor un... Dieu: quel triſte preſſentiment; Valcourt..... mon fils n'eſt plus. (*elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE V.

Précédens & un OFFICIER de Police.

L'OFFICIER.

Monſieur, un ordre du roi m'oblige de m'aſſurer de vous & de Mr. votre fils.

Mr. DE VALCOURT. De moi.... un ordre du roi... & quel eſt donc mon crime?

Mde. DE VALCOURT (*ſe jettant dans les bras de ſon mari*). Arrêter mon mari... Valcourt je ne te quitte plus. Barbare eſt-ce là le prix de tant de probité, & de vertu... ne croïés point m'arracher de ſes bras... vous me traînerés avec lui... vous me priverés de la lumiere, mais mon mari recevra mon dernier ſoupir.

Mr. DE VALCOURT (*ſe contraignant.*) Ma chere Sophie: c'eſt-ici qu'il faut de la réſignation... vous le voïés mon enfant... nous païons cher le bonheur dont nous avons joui juſqu'ici; mais le dénouement eſt triſte. (*à l'Officier*) Monſieur, ſans vous compromettre, ne pourriés-vous pas m'inſtruire de quel crime mes ennemis me chargent?

L'OFFI-

Digitized by Google

L'OFFICIER. Je ſents bien vivement le dur & le penible de mon emploi. Je ſuis perſuadé Mr, que vous n'étes pas coupable, mais on vous accuſe vous & Mr. votre fils d'avoir attenté aux jours du jeune Volſan. [*ici Henry ſort avec précipitation.*]

Mde. DE VALCOURT. Mon fils eſt donc vainqueur.

Mr. DL VALCOURT. Dieu qui voit mon innocence, ſouffriras-tu que je ſuccombe ſous le glaive de la haine & de l'envie (*à l'Officier*) Mr. je ſuis prêt à obéir aux ordres de mon maitre, je vous ſuivrai partout.

SCENE VI.

Précédens, & AGATHE.

AGATHE.

Dieu on arrête mon père [*elle ſe jette dans ſes bras.*]

Mr. DE VALCOURT. Mon Agathe, ſois la conſolation de ta mère; reſſouvenés vous tous deux que Dieu veille ſur l'innocent.

Mde. DE VALCOURT (*ſuppliant.*) Vous ne m'ôterés point mon mari.

AGATHE. Vous ne me raviréz point mon père.

L'OFFICIER. Monſieur mon devoir ne m'oblige qu'à m'aſſurer de vous, juſqu'à ce que j'ai de nouveaux ordres, & je ſuis ſûr que votre innocence ſera reconnuë avant que je ſois obligé de les mettre à exécution.

Mde. DE VALCOURT. Mais pourquoi mon fils ne vient-il pas?

Mr. DE VALCOURT (*avec force.*) Ma femme.. ſi mon fils s'eſt teint du ſang de Volſan, il a du ſe dérober à la juſtice & ſurtout éviter ma préſence; dès

dès ce moment, je le renie pour mon fils; je ſerais le premier à le conduire ſous le glaive des loix.

Mde. DE VALCOURT. Mon fils eſt perdu pour moi, ah barbare, ſcélérat Volſan, ton crime eſt mille fois plus noir que celui de mon fils.

AGATHE. Quelcun vient, c' eſt peut-être mon frère. (*elle coure vers la porte.*)

SCÈNE VII.

Précédens, & VOLSAN Père.

Mr. DE VOLSAN (*à l'Officier*).

Monſieur; faites votre devoir.

L'OFFICIER. Il eſt rempli. L'ordre ne porte que de s'aſſurer de Mr. de Valcourt & j'en réponds.

Mr. DE VALCOURT. Volſan.... pouvés-vous vous oublier juſqu'à ce point? Quelle jouiſſance trouvés-vous à me perſécuter? - - - vous m'avés ravi la fortune; vous m'avés plongé dans une miſere affreuſe & vous voulés m'arracher l'honneur,

Mr. DE VOLSAN. Aſſaſſin rends moi mon fils.

Mr. DE VALCOURT. Trop accoutumé au crime vous me jugés d'après vous-même.

Mr. DE VOLSAN. Rends moi mon fils barbare.

Mr. DE VALCOURT. Je n'ai point attenté aux jours de votre fils. Peut-être que Valcourt s'eſt livré à ſes emportemens, & qu'ils ſe ſont battus; tel que ſoit l'événement de ce combat cruel, il ſera à jamais le tourment de ma vie ... quant à la fortune, je la mépriſe ſouverainement, quand je vois qu'elle éteint le flambeau ſacré de l'amitié & de la nature, qu'elle nous rend barbares, & que nous lui ſacrifions la nature, la probité, & la vertu.

Mr.

Digitized by Google

Mr. DE VOLSAN. Fais donc parade de vertu, quand tu immoles mon fils à une vengeance injuste... je ne t'ai rien ravi, j'ai repris un bien qui m'appartenait & dont je t'ai laissé jouir trop longtems.... mais ne crois pas m'échaper; le crime est commis, l'échaffaud t'attend.

Mde. DE VALCOURT. L'échaffaud - - - va scélérat - - - inhumain, c'est une monstre tel que toi qui doit expirer sur l'échaffaud - - - tu sais couvrir tes forfaits, d'un voile impénetrable; mais bientôt la vengeance divine te livrera à tes remords, tu seras en horreur au genre humain, & la lenteur de ton suplice sera le plus grand de tes tourmens.

Mr. DE VALCOURT. Ma femme, modérons nous; notre innocence l'accable plus que nos reproches.

Mr. DE VOLSAN. C'est ton existence qui m'accable.

Mde. DE VALCOURT. Tu ne saurais le voir sans rougir - - - sa vertu, sa douceur contrastent trop fortement avec tes fureurs & tes crimes.

Mr. DE VALCOURT. Volsan - - - si votre ambition, si la soif des richesses étourdit la nature - - je vous abandonne ma fortune, & j'oublie que vous m'y forcés.

Mr. DE VOLSAN. Ta fortune - - où est elle?

Mr. DE VALCOURT (*prenant la main sur la poitrine*). Là - - - c'est mon honneur, & je ne l'échangerais pas contre tout l'or de l'univers - - - Volsan, rapellés vous les dernières volontés de mon père.

Mr. DE VOLSAN. Il ne se doutait pas que tu serais l'assassin de mon fils - - - ce mot me rend toute ma fureur; Volsan, mon unique espérance - - je suis privé de la triste consolation de te fermer les yeux;

Digitized by Google

yeux; je ne recevrai point ton dernier soupir — mais je verrai celui de tes meurtriers; ma vengeance & leur supplice diminueront peut-être l'excès de ma douleur.

Mr. DE VALCOURT. Volsan encor une fois — vous oubliés que je suis votre frère.

Mr. DE VOLSAN. Oui; mais je n'oublierai jamais que tu es le meurtrier de mon fils.

SCENE VIII. & dernière.

Précédens, le jeune VALCOURT, le jeune VOLSAN.

(*Se tenant par la main, Henry passe le premier.*)

Mde. DE VALCOURT.

Henry, n'as tu point vu mon fils, ne le serrerai-je plus dans mes bras?

Le jeune VALCOURT. Ma mère.

Mde. DE VALCOURT. Mon cher enfant.

Le jeune VALCOURT. Ma mère — — mon père — — ma sœur, pardonnés moi ce dernier emportement — — la conduite de Volsan m'a rendu à la raison.

Mr. DE VOLSAN. (*se retourne, veut se jetter dans les bras de son fils qui recule*). Mon fils.

Le jeune VOLSAN. Mon père — — avant ce que je viens d'entendre, vos bontés malgré votre injustice faisaient le bonheur de ma vie; mais à présent je la déteste — je ne porterai point une main suicide sur moi-même — — mais vous ne m'en perdrés pas moins — — sachés que j'aime Agathe — je me flattais d'unir mon sort au sien; vous venez des

Digitized by Google

des liens formés pas le tems & la vertu - - - j'ai le monde en horreur - - - Je le fuis à jamais - - - vous n'avés plus d'enfans.

Mr. DE VALCOURT. Qu'entends je - - - Volsan aime Agathe.

AGATHE (*se jette aux genoux de son père & de sa mère*). Mon père, ma mère - - - j'ai mérité votre courroux en vous taisant le secret de mon cœur - - - mais c'est la seule faute que votre fille ait jamais commise.

Mr. DE VALCOURT. Tu en es assés punie!

Mde. DE VALCOURT. Pauvres enfans, il n'y faut plus penser.

Le jeune VOLSAN (*aux genoux de son père*). Mon père ne vous laisserés-vous point fléchir; ne ferés vous rien pour le bonheur de votre fils, d'un fils, qui pour la premiere fois a le malheur de vous déplaire?

Mr. DE VOLSAN (*à part*). Je me sents attendrir - - - Dieu; qu'ai je fait?

Mr. DE VALCOURT. Mon frère; je ne m'abaisserai point à vous demander le bonheur de ma fille - - - mais j'ai des droits sacrés sur votre amitié - - - je la mérite - - - j'oublie tout, si vous me la rendés - - - gardés ma fortune si elle est un obstacle à ce sentiment si tendre - - - mon frère, faites un retour sur vous-même, la vertu n'est point sévère; elle tend toujours les bras à ceux qui s'en éloignent.

Mr. DE VOLSAN (*se jettant dans les bras de son frère*). Oui tu es mon frère - - - l'ambition, l'intérêt m'ont aveuglé, la nature me défille les yeux - - - je ne suis pas digne de votre amitié - - - je veux vous forcer à me la rendre - - - Agathe - - - Valcourt - - - Volsan - - - soiés tous mes enfans - - -

ne

ne formons qu'une même famille - - - mon occupation déformais ſera de vous faire oublier mon crime.

Mr. DE VALCOURT (*l'embraſſant*).
Quel heureux jour, je retrouve mon frère.

Mr. DE VOLSAN (*à Mde. de Valcourt.*)
Ma ſœur pourrés vous me rendre votre eſtime.

Mde. DE VALCOURT. Ce bonheur inattendu ne permet point de retour ſur ce qui s'eſt paſſé.

Mr. DE VOLSAN (*à l'Officier*). Monſieur, vous avés été témoin de mes fureurs, ſoïés le de mon retour - - - déchirés cet ordre cruel; que mon frère ſoit libre & qu'il jouiſſe de la fortune que mon père lui a laiſſé - - - la mienne ne ſuffirait pas pour réparer mes torts. (*L'Officier ſort.*)

Mr. DE VALCOURT. Mais mon frère permettés moi de vous demander ce qui a pu vous porter à cette violence?

Mr. DE VOLSAN, Un étranger eſt venu m'avertir que mon fils était ſorti avec Valcourt qu'il les avait ſuivi, qu'ils s'étaïent battus, & qu'autant que l'éloignement pouvait lui permettre d'en juger, mon fils avait perdu la vie dans ce combat-- & il eſt diſparu ſans que je puiſſe le retenir.

HENRY. Meſſieurs, vous me le pardonnés ſans doute - - - mais je ſuis l'auteur de cette démarche. Sur que Mr. de Volſan ne répondrait aux emportemens de ſon couſin que par l'aveu de ſon amour, & de tout ce qu'il avait fait pour rétablir le calme; j'ai apoſté un ami qui a bien joué ſon rôle; j'avais prévu que plus on ſerait affligé, plus on ſe pardonnerait facilement lorsqu'on reverrait les deux jeunes gens bien unis; ſurtout je voulais aboucher les parties irritées; le ſuccès a répondu à mes eſpérances. Je ſuis bien récompenſé des doutes qu'on a formés ſur ma conduite.

Digitized by Google

Mr. DE VALCOURT. Henry, je t'avais donné mon amitié depuis longtems, aujourd'hui tu mérites ma reconnaissance & nos respects.

Mr. DE VOLSAN. C'est moi qui lui dois davantage.

Le jeune VALCOURT. Henry, il vous reste encor quelque chose de bien noble à faire; c'est de me pardonner.

HENRY. Après la noce il n'y aura plus de rancune de part ni d'autre (*à Mr. de Volsan*) vous les avés nommés vos enfans.

Mr. DE VOLSAN. Ils le sont dès ce moment; -- ma nièce accepterés vous un mari de ma main? Volsan, voilà ta femme, ma sœur, mon frère, vous y consentés. (*vous deux répondent.*) De tout mon cœur.

Le jeune VOLSAN. Que je suis heureux! je peux serrer mon père & ma femme dans mes bras.

AGATHE. Le bonheur est plus vif, quand il est inespéré.

Mr. DE VOLSAN. C'est chés vous, mon frère, que nous ferons la noce; je vais chercher mes présens - - - Valcourt je ne t'oublierai point.

Mr. DE VALCOURT. Ma femme, l'épreuve a été forte, mais elle sera désormais pour nous une jouissance bien douce. (*ils sortent.*)

HENRY. Il m'en a coûté pour réussir; mais le plaisir passe la peine, quand on voit le triomphe de la vertu.

FIN DU DRAME.

HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE D'UN CADET GÉNÉREUX.

Un marchand de Londre avait deux fils. L'aîné, d'un mauvais cœur & d'un caractère dur, haiſſait ſon jeune frère qui était beau coup plus aimable & beaucoup plus ſociable que lui, & d'un naturel doux & paiſible. Il n'était point de mauvais traitemens qu'il ne lui fit eſſuïer dès qué l'ocaſion s'en preſentait, & les remontrances & les réprimandes du père ne purent le faire changer de conduite. Le père était fort opulent; il avait fait une fortune conſidérable dans le commerce. Se ſentant déjà vieux, il fit ſon teſtament, & par un partage des plus étranges, lui qui connaiſſait ſes deux enfans, qui aimait le cadet, & blamait la dureté de l'aîné, il laiſſa à cet aîné tout ſon bien, avec tout ce qu'il avait de fonds & de vaiſſeaux, le priant ſeulement de continuer le négôce, & d'aider ſon jeune frère. Il mourut quelque tems après. Dèsque l'aîné ſe vit ſeul maître, il ne contraignit plus ſa haine implacable, & chaſſa de la maiſon ſon malheureux cadet, l'expoſant à la merci du ſort, ſans lui donner aucun ſécours. Tant d'inhumanité dans un frère remplit le cœur du jeune homme d'indignation & d'amertume: il était découragé. „Si mon frère me traite ainſi, ſe diſait-„il en pleurant à chaudes larmes, que dois-je at-„tendre des étrangers?" Il fallait vivre, & la néceſſité lui rendit le courage. Comme il était un peu au fait du commerce, il quitte Londres, & s'adreſſe à un négociant d'une ville voiſine, à qui

Digitized by Google

il offre ſes ſervices. L'autre les accepte & le reçoit dans ſa maiſon. Après quelques années d'épreuves, il fut ſi content de lui, il lui réconnait tant de prudence, tant de candeur, tant de vertu & tant d'exactitude dans ſes comptes, qu'il lui donna ſa fille unique en mariage, & en mourant il lui laiſſa tous ſes biens. Après la mort du beau-père, le gendre ſe trouvant aſſés riche, n'étant point de ces ambitieux inſatiables que la fureur d'amaſſer n'abandonne qu'aux bords du tombeau, & plus jaloux de vivre en paix & de jouir de lui-même, il acheta dans une province éloignée de la capitale une belle terre avec ſon chateau, s'y retira avec ſon épouſe, & y vécut content avec honneur & en bonne rénommée.

Ainſi que le cours des années
Eſt formé de jours & de nuits,
Le cercle de nos deſtinées
Eſt marqué de joïe & d'ennuis.
Le ciel par un ordre admirable,
Rend l'un & l'autre profitable.
Et dans ces inégalités,
Souvent la ſageſſe ſuprème
Sait tirer notre bonheur même,
Du ſein de nos calamités.

ROUSSEAU.

Providence! toi qui punis toujours les cœurs barbares, & ſouvent en ce monde paſſager. L'aîné depuis la mort du père, avait continué le commerce, multiplié les entrepriſes, & long-tems tout réuſſit au gré de ſes vœux inſatiables. Mais il vint une année déſaſtrée; ſes pertes s'accumelerent, une tempête engloutit tous ſes vaiſſeaux lorſqu'ils revenaïent

Digitized by Google

naïent avec une riche cargaiſon. Dans le même tems pluſieurs marchands qui avaïent entre les mains ce qui lui reſtait d'argent, firent naufrage; & pour comble d'infortune, le feu prit à ſa maiſon, conſuma tous ce qu'il avait d'effets, & le réduiſit à la mendicité.

Dans cet horrible état, il ne lui reſtait d'autre reſource pour ne pas périr de faim, que d'errer dans le païs implorant l'aſſiſtance des ames charitables que le récit de ſes malheurs pouvait attendrir. Il mangeait le pain de la charité publique dans les larmes & les remords de conſcience. „Où ſerais-je „à préſent, ſe diſait-il en ſoupirant, ſi tous les „hommes étaïent auſſi durs que j'étais dénaturé „contre un tendre & bon frère? Ah! s'ils ſavaïent „comme j'ai traité mon frere, ils me repouſſeraïent „avec horreur ne leur étant ni frere, ni allié. Mon „frère! mon frère! s'écriait-il quelques fois che„min faiſant, où es-tu? Viens m'enfoncer le poig„nard mérité par ma cruauté, ote moi la vie qui m'eſt „à charge, je vois la terre s'entr'ouvrir pour m'en„gloutir, tu me maudis ſans doute maintenant, & „tu éprouves peut-être en ce moment les horreurs „de la faim, mais non avec tant de deſeſpoir que „moi, car ton ame n'a point les cruels reproches à „ſe faire qui devorent la mienne. Ah! que ne peux „tu me rencontrer & me voir; tu ſerais vengé. „Que ne ſaurais-je en t'embraſſant rompre avec toi „ce morceau de pain, qu'une mère pauvre & géné„reuſe vient de me donner par la main de ſon jeune „enfant; je ſerais conſolé - - - Helas! ſi le hazard „m'offrait à ſes yeux, il ne réconnaitrait jamais „ſon aîné ſous ces lambeaux de la miſere. Il devait „pourtant eſperer de m'y trouver, s'il croit qu'il „ſoit un Dieu vengeur."

Digitized by Google

Un jour qu'il avait fait plusieurs lieuës, n'ayant à peine trouvé ce qu'il lui fallait pour se soutenir, il aperçut de loin un homme bien mis se promenant dans une prairie voisine d'un joli chateau dont il lui parût être le Seigneur. Il s'avance, l'aborde, lui expose ses malheurs, ses besoins & le conjure de lui accorder quelques secours. „D'où êtes-vous, lui de„manda l'étranger, & comment s'est fait cet en„chaînement de revers qui vous a rénuit à l'état où „vous êtes?" L'autre lui raconta son histoire en détail, ne suprimant que l'article de ses mauvais traitemens contre son frère. Dans l'effusion de son récit, il fut tenté plus d'une fois de lui réveler le tout, & d'avouer qu'il avait bien merité ses malheurs: mais la crainte & le besoin le retinrent; il craignit d'éteindre par cet aveu la pitié qu'il avait dessein d'inspirer à ce Seigneur. Il en dit pourtant assés pour être réconnu de quiconque connaissait sa famille. L'étranger, sans lui faire part de sa découverte, l'emmene au chateau, & ordonne à ses gens de le bien traiter, & de lui préparer un logement pour la nuit. Le soir il raconta à son épouse l'avanture qui lui venait d'arriver, & lui communiqua son dessein. Le pauvre dormit d'un sommeil profond & paisible toute la nuit, & le matin à son reveil sa premiere pensée fut: „Que cet homme est „bienfaisant! s'il n'est pas né dans l'opulence, il „méritait d'en aquerir." Quelques heures après, le maître l'envoïe chercher. Quand il fut dans sa presence, il le fixa quelque tems avec attendrissement, & lui demanda s'il ne le connaissait point? „Non, répondit le pauvre. Hé quoi! s'écria-t-il „tout en pleurs, je suis ton frère." En même tems il s'élance à son cou, & le pressa fraternellement dans ses bras. L'aîné, frappé d'étonnement, de confusion, de repentir, de réconnaissance & de joïe, tombe à ses genoux, en s'écriant, mon frère! les embrasse

Digitized by Google

embraſſe & les arroſe de ſes larmes en lui demandant pardon. „Il y a long tems, lui repond ſon „frère en le relevant, que je t'ai pardonné. Oublie „le paſſé; tu es riche, car je le ſuis. Vivons en„ſemble & aimons nous. Oui, mon frère, je t'ai„merai, lui repondit l'aîné, d'une voix étouffée „par les ſanglots, mais je ne me pardonnerai ja„mais. Je me ſouviendrai toujours de la maniere „indigne dont je t'ai traité, & que c'eſt toi qui me „ſoulages, & que ta vengeance eſt Socratique. —

LE RUBAN,

IDYLLE.

LUCETTE, MIRTIL.

LUCETTE *à part.*

Le voilà: le perfide! --- ah! que je ſuis émuë!

MIRTIL *à part.*

L'infidele ſoupire... & je ſoupire auſſi!

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venuë;
Je ne m'attendais pas à te trouver ici;
Mais je vais m'en aller, pour éviter ta vuë;
Une autrefois je chercherai
Mon ruban qui s'eſt égaré.

MIRTIL.

Ah, cruelle! es-tu donc fâchée
D'être encor une fois condamnée à me voir?

Digitized by Google

LUCETTE *cherchant son ruban.*

Ce n'eſt pas qu'au ruban je ſois bien attachée;
Pour te le rendre, ingrat, j'aurais voulu l'avoir;
C'eſt un don qu'autrefois m'avait fait ta tendreſſe;
J'en ornais mes cheveux: je le portais pour toi...
Quand tu le trouveras, pour gage de ta foi,
Tu peux l'offrir à ta maitreſſe.

MIRTIL *ſuivant Lucette qui va çà & là le corps penché.*

Mon ruban ne te plaiſait pas:
Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère;
Ceux de Lamon, ſans doute, ont pour vous plus d'appas;
Je ſuis pauvre; il eſt riche,.... il a droit de vous plaire.

(*s'arrêtant devant elle, & croiſant les bras,*)

Hélas! ſi tu m'aimais, quel ſerait mon deſtin!
Nul mortel ne m'eut fait envie;
Et voilà que dans le chagrin
Je vais finir ma triſte vie!
L'éclat d'un jour pur & ſerein
pour mes yeux n'aura plus de charmes;
Je gémirai dès le matin;
Et le ſoleil, à ſon déclin,
Me retrouvera dans les larmes.

(*ſe promenant d'un air accablé.*)

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur:
Ici, ſur mes genoux, repoſait la cruelle;
Ici, mes plus beaux jours s'écoulaïent auprès d'elle;
Ici, par cent baiſers (ô comble d'horreur!)
L'ingrate m'aſſurait d'une amour éternelle....

(*s'aprochant de Lucette & la regardant:*)

Je t'entends ſoupirer! tu pleures, infidele!...
Et tu ne pleures pas de me percer le cœur!

LUCETTE.

Digitized by Google

LUCETTE.

Va! c' eſt toi qui n' eſt qu'un trompeur;
Laiſſe-moi... va trouver cette amante nouvelle,
Que peut ſéduire auſſi ton langage impoſteur...
Hélas! à me tromper tu n' avais point de gloire;
J' avais tant de plaiſir à croire
Que de mes ſentimens tu faiſais ton bonheur!

MIRTIL *ſe jettant aux piés de Lucette.*

Quoi! tu peux te livrer à d'indignes alarmes!
J' en jure par tes mains que je couvre de larmes:
C' eſt toi ſeule que j' aime.

LUCETTE.

Oſes-tu l' aſſurer?
Tu m' aimes! ... pleure, ingrat, après m' avoir trahie,
Tu m' aimes! ... toi qui fais le tourment de ma vie!
que tu vas me déſeſpérer!
(*en ſanglottant.*)
Je ne pourrai ſurvivre à cette perfidie;
Je ſents que j' en mourrai... quand je ne ſerai plus,
Tu pleureras alors ta malheureuſe amie,
Et tes pleurs ſeront ſuperflus.

MIRTIL *ſe levant avec vivacité.*

Qui! moi!... moi! je ſuis infidèle!
Non, je ne le ſuis pas... C' eſt Lucette, c' eſt elle;
Lamon a ſu lui plaire; oui, parjure, c' eſt toi:
Ne l' épouſes-tu pas au mépris de ta foi?

LUCETTE.

Moi! j' épouſe Lamon! qui te l' a dit?

MIRTIL.

Lui-même.

Digitized by Google

LUCETTE *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah! je respire! il nous trompait;
Ce méchant que je hais, & qui veut que je l'aime;
De nous brouiller, sans doute, avait fait le projet.
Si tu savais ce qu'il disait!
Hier, j'étais assise auprès de ma chaumiere:
Je t'attendais, Mirtil; & tu n'arrivais pas;
Quelques larmes déjà coulaïent de ma paupiere;
Le cruel vint à moi... pauvre Lucette! hélas!
Sais-tu que ton Mirtil aime une autre bergere? ...

MIRTIL.

Ah! Lucette ....

LUCETTE.

A ces mots, je tombai dans ses bras,
Et des ruisseaux de pleurs inondaïent mon visage.
Le trompeur ajouta: „Venge-toi d'un volage;
„Lucette! épouse-moi, tes jours seront heureux;
„J'ai de l'or, des troupeaux, & de vastes campagnes;
„Tu jouiras d'un sort au-dessus de tes vœux,
„Et tu feras envie à toutes tes compagnes."
Je répondis: „Lamon, tu peux garder ton or;
„Mirtil m'aimait, & sa tendresse
„Etait pour Lucette un trésor:
„Mirtil ne m'aime plus... J'ai perdu ma richesse;
„Mais quoique le perfide ait trahi sa promesse,
„Je sents bien que je l'aime encor."
O Dieu! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle!
Je disais en pleurant, je veux aller revoir
Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidèle,
Et j'y mourrai de désespoir.
Je suis venue ici, livrée à mes alarmes;
J'ai senti mon cœur battre, alors que je t'ai vu;
Je cherchais un ruban qui n'était point perdu:
Mais je voulais cacher le sujet de mes larmes.

Par Mr. LEONARD.

Dans

Digitized by Google

Dans un hameau du Poitou, une femme tomba en léthargie; on la crut morte & on la portait en terre; mais en paſſant à un endroit où il y avait des haïes d'épines, une branche s'acrocha au drap qui enſeveliſſait cette femme, qui ſe ſentant piquée revint à elle. Elle fut rémenée dans ſa maiſon, où elle vecut encor plus de dix ans. Au bout de ce tems elle mourut tout de bon, & paſſant par ſon ancien chemin, ſon mari cria à ceux qui la portaïent en terre: n'aprochés pas des haïes.

Un conſeiller s'endormait quelque fois ſur les fleurs de lys. Un jour le preſident de la chambre récueillant les voix de la Compagnie, & lui aïant démandé la ſienne, il lui repondit en ſe réveillant, en ſurſaut, & à demi endormi: Qu'on le pende, qu'on le pende. Mais c'eſt un pré, lui dit-on, dont il s'agit. A quoi il répliqua: qu'on le fauche donc.

Une plaideuſe diſait: que je ſuis malheureuſe! Je ne ſais comment gagner mon juge, il n'a ni confeſſeur, ni maitreſſe.

Digitized by Google

HENRI III., surnommé le valétudinaire, était si pauvre pendant sa minorité, qu'il fut un jour obligé de vendre son manteau pour avoir de quoi souper. Comme il deplorait sa triste situation, on lui raporta, que tandis qu'il mourait de faim, les Regens du Roïaume passaïent les jours & les nuits dans des festins somptueux. Henri pour vérifier le fait, se déguise, s'introduit dans le palais de l'Archevêque de Tolede & voit une table servie avec profusion. Le lendemain il fait apeller les convives, & leur dit: „Vous étes tous des Rois; moi „seul je suis pauvre; mais il est tems de vous faire „sentir que je suis votre Maitre. Je vous condamne „tous à la mort, comme tirans de votre Prince &c." En même tems la salle se trouva remplie de gens armés. L'archevêque & ses convives demanderent grace à genoux. „Je consents," leur dit le jeune Monarque, „de vous laisser la vie; mais à condition „que vous me restituerés tout ce que vous m'avés „pris &c." Aucun d'eux ne fut relaché sans avoir rendu tout l'argent du trésor.

De toutes les Epigrammes qui ont jamais été faites, BOILEAU estimait le plus celle-ci;

Cy gît ma femme: Ah qu'elle est bien
Pour son repos & pour le mien!

Digitized by Google

Une Demoiſelle ſe trouva en compagnie où l'on encenſait une autre. Elle commença à aplaudire & à dire qu'il était dommage qu'elle avait une ſi mauvaiſe réputation, & quoi donc répriſt quelcun de la compagnie! on dit qu'elle a euë un NB. il ne faut croire jamais que la moitié de ce que l'on dit; car ſi je voulais croire l'on m'a dit que vous en avés déjà deux NB.

BONS-MOTS
dits par le Duc de Savoïe à LOUIS XIII.

Le Roi aïant prit Suze, voulut aller rendre viſite au Duc de Savoïe, ſans l'en avertir, afin de le ſurprendre. Mais le Duc en aïant été averti par un de ſes gens, alla au devant du Roi, qui lui dit: j'avais envie de vous ſurprendre & d'aller juſques dans votre Cabinet. A quoi le Duc répartit agréablement; *Qu'un grand Roi, comme lui ne pouvait pas facilement ſe cacher.* Et comme le Roi & le Duc paſſaïent avec un grand monde ſur une galerie, qui n'était pas des plus fortes; le Roi dit au Duc de Savoïe, qu'ils ſe hataſſent, de peur que la galerie ne tombat ſur eux, le Duc fit encor cette reponſe agréable. Qu'on voïait bien que tout tremblait ſous un ſi grand Roi. ——

Digitized by Google

BOILEAU.

Nicolas Boileau, surnommé Despéraux, l' un des plus célèbres Poëtes français, était fils de Gilles Boileau, Greffier de la grande chambre du Parlement, naquit en 1636, non à Paris, mais à Crône, petit village, où son père avait une maison de Campagne, proche Villeneuve S. George. Après avoir achevé ses études d'Humanité & de Philosophie, il étudia le Droit, & en suite la Théologie; mais ces Sortes d'études ne lui plaisant point, il résolut enfin de suivre son goût: il se livra tout entier à la Poësie & aux Belles-lettres, & s'acquit par ses ouvrages une gloire immortelle. Boileau fut réçu de l'Academie Française en 1684 & mourût le 11 Mars 1711. Ses principaux ouvrages sont des Satyres, des Epitres, le Lutrin, l' Art Poetique & la traduction du Traité du sublime de Longin. Il règne dans tous un goût exquis & une critique judicieuse. ——

Si l' on doit écrire pour subvenir à son entretien.

Pythagore dit, *qu' il ne fallait pas vivre de cervelle.* pour dire, qu'il ne faut point faire commerce des productions de l' esprit, pour gagner de quoi se nourrir & s'entretenir.

Si

Digitized by Google

Si tous les ſavants étaïent opulents, ils devraïent ſuivre ce conſeil; mais la plûpart ſont à preſent ſi mal partagés des biens de la maudite fortune, qu'il ſerait injuſte, & même cruel, d'exiger d'eux, (n'en déplaiſe à Pythagore) de ne pas ſe ſervir de leurs ouvrages, pour fournir à leur ſubſiſtance; puiſque ſans cela ils ſeraïent réduits à mourir d'indigence & de miſère. Ils n'ont que ces ouvrages pour reſſource; mais pauvre reſſource, puiſque ſouvent on ſe contente de leur donner des louanges, (parcequ'elles ne coutent rien) qui leur ſont inutiles, au lieu de leur donner de quoi les ſoutenir, ou aider à leur établiſſement.

M. Sorbiere, voïant que Clement IX. l'eſtimait beaucoup, ſans avoir ſoin de ſa fortune, diſait: J'ai plus beſoin de pain que de confitures: On envoïe des manchettes à un homme, qui n'a point de chemiſe; qu'on m'envoïe du pain au lieu de ſucre.

Un Poëte Grec, ſouhaitant tirer quelque liberalité de l'Empereur Auguſte, lui preſenta ſi ſouvent des Epigrammes, que ce Prince, importuné des ouvrages de ce Poëte, s'aviſa pour s'en defaire, de le païer en même monnoïe il écrivit donc une Epigramme Grecque, & la lui fit preſenter, quand il le vit venir à lui. Le Poëte l'aïant luë, lui donna tous les éloges, qu'elle méritait, & enſuite s'étant aproché de l'Empereur, il tira de ſa bourſe quelques pièces, qu'il lui voulut donner, & lui adreſſa la parole en ces termes: *Ce preſent, Céſar, eſt indigne d'un auſſi grand Prince que vous, & de l'ouvrage dont vous m'avés honoré: mais ma pauvreté ne me permet pas de Vous ofrir davantage: je Vous ſuplie donc de ne pas accuſer ma réconnaiſſance, mais la fortune, qui n'a pas voulu que je fuſſe riche.* Ce Prince aïant trouvé ce tour ingenieux, & le regardant comme une adroite

Digitized by Google

adroite rémontrance, pour l'engager à lui faire du bien, fit remettre à ce Poëte une bonne ſomme d'argent, pour le récompenſer de tous les preſens poëtiques, qu'il lui avait faits.

Un certain officier d'armée, qui aimait fort la bonne chère, avait déjà la barbe griſe, quoique ſes cheveux fuſſent encor noirs. Il en voulut ſavoir la raiſon, & expoſa ſon doute à un médecin de réputation, qui lui fit la reponſe ſuivante: *Monſieur*, lui dit le médecin, *votre barbe eſt blanche & vos cheveux ſont noirs, parceque vous avés plus travaillé de la machoire, que de la tête.*

EPITAPHE.

Certain fourbe s'était fait paſſer en France pour le fils du Roi d'Ethiopie. Etant mort à Paris, on lui fit cette épitaphe:

Cy gît le Roi d'Ethiopie,
L'original ou la copie.

BIEN-

Digitized by Google

Bienfaisance & humanité de l'Impératrice Reine.

L' Impératrice-Reine étant à Luxembourg, y réçut un message de la part d' une femme agée de 108 ans, qui pendant plusieurs années n'avait pas manquée de se presenter le jour du jeudi saint, pour être au nombre des pauvres, auxquels S. M. I. & R. lavait les piés. Depuis deux ans ses infirmités l'avaïent empechées de se rendre au Palais; elle fit dire à l'Impératrice, qu' elle avait le plus vif regret de n' avoir pu se trouver à cette pieuse céremonie, non à cause de l' honneur qu' elle aurait, mais parcequ' elle avait été privée du bonheur de voir une Souveraine adorée.

L' Impératrice touchée du message, & des Sentimens de cette bonne femme, se rendit elle même dans le village qu' elle habitait; elle ne dédaigna point d' entrer dans une miserable cabane, elle la trouva sur un grabat où ses infirmités la retenaïent; „Vous regrettés de ne m' avoir point „vue, cette généreuse Princesse lui dit avec bonté; „consolés-vous, ma bonne, je viens vous voir." Elle fut attendrie de la situation & de l' air pénétré de la vieille femme, qui gemissait de ne pouvoir se lever pour se jetter à ses piés. Elle l' entretient long tems, & lui laissa en se retirant, une somme d' argent nécessaire pour lui procurer les secours dont elle avait besoin.

Digitized by Google

Un Seigneur, qui a de riches habitations vers le nord de l'Angleterre, vient d'instituer dans son canton des fêtes, appellées *céréales*, qui se célébreront tous les cinq ans, pendant la moisson. Durant ce tems le Seigneur confondu avec ses vassaux, habillé comme eux, travaillant avec eux, redeviendra ce qu'était l'homme dans le premier âge.

Au retour des champs, tous ces laboureurs, égaux par la nature, prendront leur repas au château avec le Seigneur paisan & toute sa famille. Les céréales dureront huit jours, & se termineront par le mariage de douze jeunes filles, les plus sages, avec douze jeunes laboureurs, les plus laborieux. Le Seigneur en fera les frais; les exemptera pour les deux premieres années de toute redevance, & donnera à chaque nouveau ménage vingt guinées, avec tous les outils d'agriculture.

On lit dans *les discours publics* le trait ingénieux dont se servit HENRI IV., pour faire connaitre en un instant à un ambassadeur étranger, les differents caractères de ses ministres. Il les apella successivement l'un après l'autre, & leur dit à chacun: *voilà une poutre qui menace ruine.* Villeroi sans même lever les yeux, conseilla de la faire changer sur le champ. Jeannin après avoir regardé cette poutre avec attention, avoua qu'il n'en apercevait pas le vice, mais que, pour ne rien risquer, il fallait la faire visiter par des gens de l'art. Sully répondit brusquement: *Sire, qui est-ce qui a pu vous donner cette erreur? Elle durera plus que vous & moi.*

Le

Digitized by Google

Le maréchal de Saxe, au retour d'une partie de plaisir qu'il avait faite dans les environs de Paris, fit arreter le fiacre, *dans lequel il était*, à la barriere St. Denis, pour donner le tems aux commis de faire leur devoir. Il se presente un commis qui en ouvrant la portiere, le réconnut d'abord. Celui-ci, en refermant la portiere, lui dit: *Excusés, Msgr., les lauriers ne païent point de droit.*

Une personne considérable, aïant éprouvé le plus grand revers dans sa fortune, s'ouvrit à son épouse sur la pénible situation où ils allaïent se trouver. Madame, lui dit-il avec ce courage que laisse un malheur qu'on n'a point mérité, je viens de me défaire de tout ce que nous permettait l'aisance que nous avons perdue; notre domestique doit se réduire désormais à deux personnes, à une cuisiniere & à un valet: vous avés une femme à laquelle vous êtes attachée; pardonnés si je vous en demande le sacrifice, il me parait nécessaire. Quelque douloureuse que cette nécessité fut pour Mdme. la Comtesse - - -, elle s'y résigna, & proposa à sa femme de chambre leur séparation. Madame, lui dit cette fille, vous savés que j'ai quelque adresse; il est impossible, en restant auprès de vous, que mes petits talens n'équivalent pas aux frais de ma subsistance; & je me borne à ce seul prix de mon dévouement à votre service. Des larmes coulerent de part & d'autre, & M. le Comte * * * fut instruit de ce qui venait de se passer. Un moment après, on lui dit qu'il est servi; il vient dans la

Digitized by Google

salle à manger; & ne voïant que deux couverts, il ordonne qu'on en mette un troisiéme. Attendés vous quelcun, lui dit son épouse? Non, Madame, lui répondit-il, faites descendre Mlle. *** Cette fille parait; & le comte en la prennant par la main, lui dit: *Mlle., la noblesse de vos sentimens vous fait notre égale; la sensibilité de votre cœur vous rend notre amie; prenés dorénavant place avec nous.* L'histoire du cœur humain n'a rien de plus noble, & de plus touchant: aussi la providence a-t-elle voulu depuis se charger de la réconnaissance de l'espéce humaine, & récompenser dès cette vie une vertu si pure & si rare.

BEAUX SENTIMENS DE L'EMPEREUR TRAJAN.

Comme on disait un jour à Trajan, qu'il ne soutenait pas assés la dignité impériale, il repondit:

Je veux paraitre aux particuliers, ce que je souhaiterais qu'un Empereur me parût, si j'étais particulier moi-même.

LES BAISERS DU JOUR DE L'AN. ETRENNES.

Que de baisers trompeurs vont être *dans ce jour*
Donnés & réçu tour-à-tour!
Antique & trop perfide usage!

Jusqu'

Digitized by Google

Juſqu'à quand, ſous ta loi peu ſage,
Verrons nous ploïer les humains?
Chere *Aglaé*, ſi dans nos ſeins
Brulent ces pures flames,
Qu'ignorent les vulgaires ames,
Nous ſaiſirons avec avidité,
Du jour de l'an, la nouvauté,
Pour nous baiſer comme les autres;
Mais quels baiſers ſeront les nôtres! —
— — — — —
Ceux de *Venus* (1) & d'*Adonis*:
Ceux qu'à *Pſyché* (2) *l'Amour* donna jadis:
Ceux de *Mauſolé* (3) & d'*Artemiſe*:

1) *Venus*, déeſſe de la beauté & de la volupté, aima tendrement le bel Adonis, qu'elle métamorphoſa en fleurs, après ſa mort.

2) *Pſyché* était d'une beauté ſi rare, que l'amour même, Cupidon en voulut devenir l'époux.

3) *Mauſolé*, Roi de la Carie, porta l'amour à l'excès pour Artemiſe ſa femme, & mourut entre ſes bras. C'eſt du tombeau qu'elle éleva pour Mauſolé ſon mari, que nous vient le mot *Mauſolée*

Ceux d'*Abailard* (1) & d'*Héloiſe*:
Et ceux enfin ſi doux, ſi raviſſans,
Que les véritables amans
Prennent & donnent par centaines:
Qui n'envira pas nos étrennes?

1) *Abailard*, l'un des plus fameux Docteurs du XIIme ſiécle devint amoureux d'Héloiſe ſon écoliere, célèbre dans la Republique des lettres par ſes amours avec lui.

Digitized by Google

Le premier jeudi de carême, Mdlle. *Guimard* celebre actrice, invita beaucoup de cavaliers à un souper, qui devait être suivi d' un bal chaque cavalier était taxé à cinq Louis, & pouvait emmener une Dame avec lui, Mr. *L' Archevêque* de Paris instruit des aprêts de cette fête dans un tems prohibé, a eu récours à la police, & cette fête fut défendue. L' ordre fut donné à sept heures au traiteur de Mdelle. *Guimard* de tenir sa porte fermée, & de ne recevoir personne. A l' heure indiquée pour le rendés-vous, on voit arriver des carosses en foule; 60 cavaliers se presentent, chacun avec sa chacune, on se promet de rire & de passer la nuit la plus agréable. — — On frape à la porte — — personne n' ouvre, personne ne parait — — on laisse à deviner la surprise, la colere, les juremens, le tapage &c. Finalement tout ce beau monde est forcé, de s' en retourner avec sa courte honte.

Le repas fut donné le lendemain au curé de St. Roch pour les pauvres de sa parroisse.

LE PAISAN GENEREUX.

La grandeur d' ame ne supose pas nécessairement une haute naissance; les sentimens généreux & sublimes se trouvent souvent dans les rangs les plus bas des citoïens. Un paisan de la Fionie vient d' en fournir un exemple qui merite d' être connu. Le feu avait pris au village qu' il habite: il courut porter des secours aux lieux où ils étaïent nécessaires;

Digitized by Google

res; tous ſes ſoins furent vains; l'incendie fit des progrès rapides, on vient l'avertir qu'il avait gagné ſa maiſon, il demanda ſi celle de ſon voiſin était endommagée; on lui dit qu'elle brûlait; mais qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait ſauver ſes meubles.

„J'ai des choſes plus précieuſes à ſauver, ré„pliqua-t-il ſur le champ; mon malheureux voiſin „eſt malade. & hors d'état de s'aider lui-même; „ſa perte eſt inévitable, s'il n'eſt pas ſécouru; & „je ſuis ſûr qu'il compte ſur moi." Auſſitôt il vole à ſa maiſon de cet infortuné, & ſans ſonger à la ſienne, qui faiſait toute ſa fortune, il perce les flammes, qui gagnaient déjà le lit du malade; il vit une poutre embraſſée, prête à s'écrouler ſur lui il tenta d'aller juſqu'à lui: il eſpere que ſa promtitude lui fera éviter ce danger oculaire, qui aurait ſans doute arreté tout autre; il s'élance auprès de ſon voiſin, le chargé ſur ſes épaules & le conduiſit heureuſement en lieu de ſureté.

La chambre économique de Copenhague touchée de cet acte d'humanité peu commun, vient d'envoïer à ce paiſan un gobelet d'argent rempli d'écus danois; la pomme de la couvercle eſt ſurmontée d'une courronne civique, aux cotés de la quelle pendent deux petits medaillons, ſur les quels cette action eſt gravée en peu de mots. Pluſieurs particuliers de cette capitale lui ont fait paſſer auſſi des preſens pour l'indemniſer de la perte de ſa maiſon & de ſes effets; leur bienfaiſance mérite des éloges. Récompenſer la vertu, c'eſt encourager les hommes à la pratiquer.

Digitized by Google

EPITRE
AU ROI DE LA CHINE,

Sur le Recueil de vers qu'il a fait imprimer.

Reçois mes complimens, charmant Roi de la Chine:
ton trône eſt donc placé ſur la double colline!
on ſait dans l'Occident que, malgré mes travers,
j'ai toujours fort aimé les Rois qui font des vers;
David me plut auſſi, quoiqu'à parler ſans feinte,
il prône trop ſouvent ſa chère cité ſainte,
& que d'un même ton, ſa muſe à tous propos,
faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art, & connaît mieux ſon monde;
il eſt plus varié; ſa verve eſt plus féconde;
il a lu ſon Horace; il l'imite, & vraiment
ta Majeſté Chinoiſe en devrait faire autant.
Je vois avec plaiſir que de Pekin à Rome,
l'art de la poéſie eſt néceſſaire à l'homme;
qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd:
je ne veux pas chanter aux oreilles d'un ſourd;
les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,
dis-moi ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
eſt auſſi difficile à Pekin qu'à Paris.
Ton peuple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure,
qui veut qu'avec ſix piés d'une égale meſure,
de deux alexandrins, côte-à-côte marchans
l'un ſerve pour la rime & l'autre pour le ſens;
ſi bien que ſans rien perdre, en bravant cet uſage,
on pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand Roi, que tes ſujets heureux
ne ſont point oprimés de ce joux onéreux - - -

Parmi

Digitized by Google

Parmi nous, le sentier qui mene aux deux collines,
ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
A la Chine, sans doute il n'en est pas ainsi;
les biens sont loin de nous, & le mal est ici;
c'est de l'esprit français la devise éternelle:
je veux m'y conformer, & d'un crayon fidèle,
peindre notre Parnasse à tes regards chinois;
écoute: mon partage est d'ennuïer les Rois.

Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
occupent tous les mois l'infatigable main
des sales héritiers d'Etienne & de Plantin.
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
sont le champ de bataille où le sort se déploïe - - -
Du Jansénisme obscur, le fougueux gazetier
aux beaux esprits du tems, ne fait aucun quartier:
H * * poursuit de loin les Encyclopédistes;
L * * fond en courroux sur les Economistes;
à brûler les Païens, R * * * se morfond;
B * * pousse à Jean-Jacques, & Jean-Jacques à B * *;
P * * * contre eux tous puissamment s'évertue:
que de fiel s'évapore, & que d'encre est perdue!
Parmi les combattans, vient un rimeur gascon,
prédicant Huguenot, favori de F * *,
qui, pour se signaler, refait la Henriade;
& tandis qu'en secret chacun se persuade
de voler en vainqueur au haut du mont sacré,
on vit dans l'amertume, & l'on meurt ignoré.
La discorde est par-tout, & le public s'en raille;
on se hait au Parnasse, encor plus qu'à Versaille.
Grand Roi, de qui les vers & l'esprit sont si doux,
crois-moi: reste à Pekin, ne viens jamais chés nous;
auprès du fleuve jaune, un peuple entier t'admire;
tes vers feront toujours très-bons dans ton Empire:
mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers;
les Français sont malins & son grands chansonniers -

OXFORD-TAYLOR INST.
Digitized by Google

Le Roi, me diras-tu, de la Zone cimbrique,
accompagné par-tout de l'eſtime publique,
vit Paris ſans rien craindre, & régna ſur les cœurs;
on reſpecta ſon nom, comme on chérit ſes mœurs:
oui, mais cet heureux Roi qu'on aime & qu'on révère,
ſe connait en beaux vers, & ſe garde d'en faire;
nous ne les aimons plus; notre goût s'eſt uſé;
Boileau, craint de ſon ſiécle, au nôtre eſt mépriſé;
le Tragique, étonné de ſa métamorphoſe,
fatigué de rimer, va ne parler qu'en proſe;
de Moliere oublié; le ſel s'eſt affadi.
Envain pour r'animer le Parnaſſe engourdi,
du Peintre des Saiſons la main féconde & pure,
des plus brillantes fleurs a paré la nature;
vainement de Virgile élégant traducteur,
Delille a quelquefois égalé ſon auteur:
d'un ſiécle dégoûté; la démence imbécille
préfere les remparts, & Faxhall à Virgile;
on verrait Cicéron ſifflé dans le Palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
conſervent notre gloire à l'opéra-comique:
tout le reſte eſt paſſé, le ſublime eſt gothique.
N'expoſe point ta muſe à ce peuple inconſtant;
Zoïle te louerait pour quelqu'argent comptant:
mais tu ſerais peu lu, malgré tout ton génie,
des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuſſir en France, il faut prendre ſon tems —

— — — — —

Monarque au nez camus des fertiles rivages,
peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de ſages,
régne en paix, fais des vers, & goûte de beaux jours,
tandis que ſans argent, ſans amis, ſans ſecours,
le Mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée;
que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée,
qu'une pipe à la main, ſur un large ſopha,
mollement étendu, le peſant Muſtapha
voit le Ruſſe entaſſer de victoires nouvelles,

des

des rives de la Save aux bords des Dardanelles,
& qu'un Bacha du Caire à ſa place eſt aſſis,
au trône où les Hébreux ont vu régner Iſis.
Nous autres cependant au bout de l'hémiſphère,
nous des Velches groſſiers poſtérité légère,
livrons-nous en riant dans le ſein des loiſirs,
à nos frivolités que nous nommons plaiſirs - - -

Par M. DE VOLTAIRE.

VERS AU SOMMEIL.

On trouvera dans ces Vers une belle Morale, dictée par un Cœur ſenſible: le ſtile en eſt très-agréable. Si tous nos Moraliſtes écrivaïent de même, ils auraïent un plus grand nombre de lecteurs.

Sommeil conſolateur, recours des miſerables,
Ferme des yeux laſſés de l'aſpect des coupables.
Que dis-je? vains ſouhaits! tes volages faveurs
Flattent bien rarement des yeux trompés de pleurs.
Au matin de nos ans, quand la ſimple innocence
Pour aimer les mortels leur prête ſes vertus,
Sommeil loin d'implorer ton utile indolence,
Je pleurais, tes momens que je croïais perdus.
D'un beau jour contemplant l'aurore ſans nuages,
J'ignorais que le ſoir ſerait chargé d'orages.
Connaiſſant d'un bienfait le plaiſir délicat,
je n'aurais jamais cru qu'il fut un cœur ingrat:
Croïant tous les humains les fils d'un même père,
Jeune encor, dans chacun je croïais voir un frère,
Amant de la nature & de l'humanité,
Je penſais que ces dons, ces brillants avantages,

Que

Digitized by Google

Que verſe à pleines mains la ſuprême Bonté,
Etaïent pour ſes enfans de communs héritages;
Qu' à l' Orphelin errant je devais un abri,
A l' aveugle mes yeux, au faible mon apui;
Au timide indigent les moiſſons de mes plaines:
Au voïageur brulé les eaux de mes fontaines;
Et qu'un jour, ſi j'étais atteint des coups du ſort;
Le riche à mes beſoins ouvrirait ſon tréſor.
Mortels, que cette erreur eſt prompte à diſparaitre!
Il faut pour vous aimer, ne jamais vous connaitre.
Que ce réve ſi beau ſervait bien mes deſirs!
Aux communs interêts de toute la nature,
Je raportais les vœux d'une ame neuve & pure;
M'impoſant des devoirs, je créais mes plaiſirs.
Alors ſommeil, alors, ſi ta main chancelante
Chargeait de ſes pavots ma paupière peſante,
Toujours j'aprehendais de perdre dans tes bras
Un moment d'obliger qu'on ne retrouve pas.
Mais, puiſqu'on peut trahir ſans paraitre infidèle,
Que l'on croit au bonheur, ſans être vertueux,
Que l'on peut à la fois être perfide & belle,
Que c'eſt toujours un tort que d'être malheureux;
O ſommeil, puiſqu'ici le protecteur ignore
Combien l'infortuné lui fait grace & l'honore,
Quand il daigne de lui recevoir un bienfait,
Combien un vil reproche eſt un affreux forfait;
Puiſque l'honneur ici n'eſt plus qu'un vain fantôme;
Puiſque le crime ici force à créer des loix;
O ſommeil! puiſque l'homme eſt eſclave de l'homme;
Et puiſqu'il eſt enfin des pauvres & des Rois:
Sommeil conſolateur, recours des miſérables,
Ferme des yeux laſſés de l'aſpect des coupables.

— — — — — — — — — — —

Mais, Dieux! - - - quels ſons touchans ſont venus juſqu'à moi!
A la faible lueur de ta clarté mourante,
O nuit!

Digitized by Google

O nuit! à mes regards quel objet se présente?
Que vois-je? - - - o ma *Zelis!* - - - oui ma *Zelis*,
c' est toi - - -
Ariste, mon ami, dans ces lieux l' accompagne!
Ariste! - - - o mon ami! - - - toi, ma chère Compagne!
Quoi! je me plains du sort, & vous m'aimés tous deux;
Ah! laisse moi, sommeil, veiller encor pour eux.

A. B. C. D. (Abbé cédés.)

Louis XI. Roi de france voulant obliger un abbé à se démettre de son abbeïe en faveur d'une personne qu' il aimait, & qu' il voulait le gratifier de ce bénéfice, lui fit beaucoup de caresses & l' assura de son amitié. Mais l' abbé qui n'avait pas envie de se défaire d'un si friand morceau, lui repondit: *Sire*, je ferai en toute autre rencontre ce que votre Maïesté m' ordonnera: mais je la suplie de considérer, que j' ai emploïé quarante deux ans, à aprendre les deux premieres lettres de l' alphabet, A. B. (abbé) & qu' il m' en faut pour le moins autant pour aprendre les deux suivantes C. D. (cédés).

On demanda un jour quelle piéce donnera-t-on aujourd' hui, un ignorant de la langue française repondit, la Trouppe française comme tous les jours.

Un

Digitized by Google

Un bienfait n'est pas perdu, si un ingrat ne l'a reçu.

FABLE
DE LA COLOMBE ET DE LA FOURMI.

La colombe, qui s'égaïait
Au bord d'une fontaine, où l'eau était fort belle.
Vit se démener auprès d'elle
Une fourmi, qui se noïait.
Sensible à son malheur, mais encor plus active
A lui prêter secours par quelque promt moïen,
Elle cueille un brin d'herbe, & l'ajuste si bien,
Que la fourmi l'attrape & regagne la rive.
Quand elle fut hors de danger,
Sur le mur le plus près la colombe s'envole:
Un manant à piés nus, qui la voit s'y ranger,
Fait d'abord vœu de la manger,
Et ne croit pas son vœu frivole.
Assuré de l'arc, qu'il portait,
De sa flèche la plus fidèle
Il allait lui donner une atteinte mortelle:
Mais la fourmi, qui le guettait,
Voïant sa bienfaitrice en cet état réduite,
Le mord si rudement au pié,
Que, se croïant estropié,
Il fait un si grand bruit, que l'oiseau prend la fuite.
Par la faible fourmi ce service rendu
A la colombe bienfaisante,
Est une preuve suffisante,
Qu'un bienfait n'est jamais perdu.

Se

Se munir de vertu contre les revers de la fortune.

Ce monde eſt une mer, cette vie un voïage,
Le viatique ſûr, auquel il doit ſonger,
Eſt celui des vertus, qu'il peut ſauver à la nage,
Encas que ſon vaiſſeau vienne faire naufrage.

Progrès de Mademoiſelle SINGER après Madame ROWE.

ELISABETH ROWE, épouſe de Thomas Rowe, & l'une des plus vertueuſes Dames & des plus beaux eſprits d'Angleterre, était fille ainée de Gaultier Singer, Gentilhomme anglais, célèbre par la pureté de ſes mœurs, par ſa probité & par ſa charité envers les indigents. Elle nâquit à Ilcheſter, dans la province de Sommerſet, le 11. Septembre 1647, & fut élevée avec un ſoin extrême. Elle eut dès ſon enfance beaucoup de goût pour le Deſſein & pour la Poéſie, & s'apliqua à l'étude avec une ardeur extraordinaire. Elle aprit auſſi la muſique, & commença à faire des vers dés l'âge de 12 ans. Elle n'en avait que 22, lorsqu'on publia en 1696. un recueil de ſes Poéſies, qui eut un aplaudiſſement univerſel. Mr. Thynne, fils du Vicomte Weymouth, lui aprit les langues françaiſe & italienne. Elle y fit tant de progrès, qu'elle liſait avec goût les meilleurs ouvrages écrits en ces deux langues.

Made-

Digitized by Google

Mademoiselle SINGER épousa en 1710 THOMAS ROWE; mais elle n'eut pas la satisfaction de le posséder long-tems, étant mort le 13. Mai 1715. Cette perte l'affligea tellement, qu'elle se retira à Frome, dans la province de Sommerset, où elle avait la plus grande partie de son bien, & où elle vécut dans la solitude, apliquée à l'étude, à la prière, & aux œuvres de charité. Elle ne quitta sa retraite que très rarement, & par complaisance pour quelques Dames illustres par leur naissance & en particulier pour la Comtesse de Hertford, qui avait pour elle une tendre amitié. Quoiqu'elle eut toutes les graces du corps, tous les talens de l'esprit, & toutes les belles qualités, que l'on peut désirer dans une personne du beau sexe, elle ne voulut jamais consentir à se remarier, & mourut subitement à Trome le 20. Fevr. 1737. laissant un grand nombre d'ouvrages en prose & en vers, universellement estimés des Anglais. Les principaux sont: 1) *l'histoire de Joseph;* 2) *l'Amitié après la mort, avec des lettres morales & amusantes, mêlées de prose & de vers;* 3) *Des œuvres mêlées de prose & de vers &c.*

Il y a dans tous les ouvrages de Madame *Rowe* beaucoup de feu & d'imagination, des images vives & hardies un stile majestueux, grave & coulant. On n'y trouve rien qui puisse en aucune sorte allarmer la pudeur. Tout y porte à la vertu, à la chasteté & aux bonnes mœurs. En un mot, tout s'y ressent de la conduite reguliere & vertueuse de cette Dame. — —

BEVER-

Digitized by Google

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

EN CINQ ACTES ET EN VERS LIBRES.

Par M. Saurin, de l'Académie Françoise.

Digitized by Google

ACTEURS.

Madame BEVERLEI.

BEVERLEI.

HENRIETTE, Sœur de Béverlei.

TOMI, Enfant de ſix à ſept ans.

LEUSON, Amant d'Henriette.

STUKELI, Faux ami de Béverlei.

JARVIS, ancien Domeſtique.

UN INCONNU.

UN SERGENT, ſuivi de Records.

La Scène eſt à Londres.

Digitized by Google

BÉVERLEI,

TRAGÉDIE BOURGEOISE.

ACTE I.

Le Théatre repréſente un Sallon mal meublé, & dont les murs ſont preſque nuds, avec des reſtes de dorure.

SCENE I.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE.

Elles ſont aſſiſes, & travaillent l' une au tambour, & l' autre à la tapiſſerie.

Madame BEVERLEI, *tournant la tête vers le fond du Théatre.*

Chere Henriette, il ne vient point!
Quel tourment que l' inquiétude!

HENRIETTE.

C' eſt chés nous un mal d' habitude,
Ma ſœur; mais un autre s' y joint.
Plus cruel, à ne vous rien taire,
L' indigence.

Digitized by Google

Madame BEVERLEI.

Oh! pour celui-là,
Plût au Ciel qu'il fût seul! Oui, ma sœur, & déjà
Je sents qu'on aprend à s'y faire.
Ce Sallon que j'ai vu si richement orné,
Ses meubles, ses tableaux, ses glaces, sa dorure,
Tout cela rendait-il mon cœur plus fortuné?
Ce sont besoins du luxe, & non de la nature:
Mes yeux à cet éclat s'étaïent acoutumés.
A voir ces murs tous nuds ils se sont faits de même:
Un seul objet les tient uniquement charmés,
Et rien ne manque ici, quand j'y vois ce que j'aime.

HENRIETTE.

Vous me mettriés en courroux:
Tomber de l'opulence au sein de la misere,
Cela n'est donc rien, selon vous?
Oh! je n'aprendrai moi, qu'à déteſter mon frere.
Oui, je le haïrai dans peu;
A le haïr vous-même, il saura vous contraindre.

Madame BEVERLEI.

Mon époux! Je pourrai le plaindre;
Mais le haïr!

HENRIETTE.

Funeste amour du jeu!
Combien de fois, après l'aurore,
Vous l'avés vu r'entrer, maudissant dans vos bras
Cette avare fureur qui l'agitait encor!
Vos yeux de veiller étaïent las;
Mais son retour, du moins, consolait votre attente.
Ce n'est pas de même aujourd'hui:
Depuis long-tems le jour à lui,
Et Béverlei, trompant votre ame impatiente,
N'est pas encor r'entré chés lui.

Madame BEVERLEI.

C'est la premiere fois...

HEN-

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ma sœur toujours l'excuse;
Jamais contre lui de courroux,
Ah! vous êtes trop bonne, & mon frère en abuse.

Madame BEVERLEI.

Il n'a qu'un seul défaut...

HENRIETTE.

Qui les renferme tous:
La passion qui le dévore
Bannit toute vertu, tout sentiment du cœur.
Il fut un tems qu'il chérissait sa sœur,
Qu'il adorait sa femme.

Madame BEVERLEI.

Et ce tems dure encor.

HENRIETTE.

Ses traits sont altérés aussi-bien que ses mœurs.
Qu'est devenu cet air qui lui gagnait les cœurs,
Cette grace, cette noblesse,
Et mille autres dons enchanteurs?
Les veilles, les chagrins ont flétri sa jeunesse.

Madame BEVERLEI.

Ce changement encor n'a point frappé mes yeux.

HENRIETTE.

Son fils! ... En soupirant vous regardés les cieux;
Hélas! quel sera son partage?
Pauvre Enfant!

Madame BEVERLEI.

Le besoin rend l'homme industrieux;
Obligé de valoir, mon fils en vaudra mieux:
Le malheur & l'exemple instruiront son jeune âge;
De bonne heure il en recevra
L'utile leçon d'être sage,
Et de sa mère il aprendra
La patience & le courage.

Digitized by Google

Ah! croïés-moi, ma chere sœur,
Le bonheur, dont souvent on ne poursuit que l'ombre,
C'est le contentement du cœur.
Béverlei l'a perdu: sur son front toujours sombre,
On lit l'affreux remords dont il est dévoré:
Rendre malheureux ce qu'il aime,
Voilà le trait cruel dont il est déchiré...
Ah! s'il pouvait se pardonner lui-même!

HENRIETTE.

Oh! pour moi, quand je songe à quelle passion
Il a sacrifié le plus bel héritage,
Je ne puis contenir mon indignation:
Le peu que j'eus pour mon partage,
Entre ses mains est demeuré,
Je crainds...

Madame BEVERLEI.

Vous lui faites outrage.

HENRIETTE.

Un joueur n'a rien de sacré:
Dès ce jour je veux qu'il me rende
Ce dépôt dans ses mains imprudemment laissé.
Pour lui faire cette demande,
D'un trop juste motif mon cœur se sent pressé.

Madame BEVERLEI.

Quel motif?

HENRIETTE.

Le soutien d'une sœur qui m'est chere.

Madame BEVERLEI.

Non..., ce bien vous est nécessaire,
L'hymen doit à Leuson engager votre foi:
Cet amant en est digne, & je ne sais pourquoi
Son bonheur toujours se differe.

HEN-

Digitized by Google

HENRIETTE.

Puis-je y penſer, lorſque ma ſœur
Gémit ſous le poids du malheur?

Madame BEVERLEI.

Vous êtes ſur mon ſort un peu trop inquiéte;
J'ai des diamans, des bijoux:
Je n'en ai pas beſoin pour être ſatisfaite,
Et s'il faut m'en priver...

HENRIETTE *ſe récriant vivement.*

Ah! ma ſœur!

Madame BEVERLEI.

Calmés-vous:
Ma chere Henriette eſt trop vive;
Tout peut encor ſe réparer:
Nous avons à Cadix un fonds qui doit rentrer;
Inceſſamment il nous arrive,
On nous en donne avis.

HENRIETTE.

C'eſt un fonds pour le jeu,
Qui, croïés-moi, durera peu.

Madame BEVERLEI.

Il peut ſe corriger.

HENRIETTE.

Qu'un Joueur ſe corrige,
Ma ſœur!

Madame BEVERLEI.

Ah! ſi le Ciel opérait ce prodige,
Mon ſort pourrait faire encor des jaloux.
De mille biens environnée,
Et, ſur-tout, poſſédant le cœur de mon époux,
Des riches votre ſœur fut la plus fortunée:
Si pour ſa guériſon mes vœux ne ſont pas vains,
Avec cet époux que j'adore,

Digitized by Google

Réduite à ſubſiſter du travail de mes mains,
Des pauvres je ſerai la plus heureuſe encor.

HENRIETTE.

Oh! bien, ma ſœur, n'en parlons plus.
Je vous avertis, au ſurplus,
Qu'hier Leuſon me chargea de vous dire
Qu'il a ſur Stukéli le plus grave ſoupçon:
Souvent ſur notre front notre cœur ſe fait lire,
Et l'air de Stukéli n'annonce rien de bon.

Madame BEVERLEI.

L'ami de mon mari ne peut qu'être honnête-homme.

HENRIETTE.

Oh! ſans ceſſe pour tel, lui-même il ſe renomme.
Leuſon n'eſt pas léger, & le croit un fripon.

Madame BEVERLEI *avec un air inquiet.*

N'entends-je pas quelcun?

HENRIETTE.

Non.

Madame BEVERLEI.

Je ſuis au ſuplice.

(*Elle regarde à ſa montre.*)

Huit heures & demie.

HENRIETTE *à part,*

Elle me fait pitié.

Madame BEVERLEI.

Pour le coup....

HENRIETTE.

C'eſt Jarvis, qu'après un long ſervice,
Chargé d'ans, nous avons, par un dur ſacrifice,
Depuis ſix mois congédié.

SCENE

SCENE II.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE, JARVIS.

Madame BEVERLEI.

Sa préſence m'eſt un reproche.
Jarvis, je vous avais prié
De vouloir à mon cœur épargner une aproche
Dont il ſe ſent humilié.

JARVIS.

Madame, excuſés-moi; je l'ai donc oublié.
(*Il regarde l'apartement.*)
O ciel! en quel état je vois votre demeure!
M'avés-vous défendu les larmes qu'à cette heure
M'arrache l'aſpect de ces lieux?
Je voudrais les cacher; pardonnés, je ſuis vieux:
A mon âge, aiſément l'on oublie & l'on pleure.

Madame BEVERLEI.

Je ne l'écoute pas avec tranquillité.
Aſſeïés-vous, Jarvis.

JARVIS.

C'eſt bien de la bonté.
Eſt-il bien vrai? mon pauvre Maître
A, dit-on, perdu tout ſon bien?
En ce logis je l'ai vu naître,
L'honnête-homme de père, hélas! qu'était le ſien!
Que Dieu faſſe paix à ſon ame:
Mais après quarante ans, Madame,
Il n'eût pas renvoïé le bon-homme Jarvis:
Juſqu'à ſa mort je le ſervis:
Courbé ſous le poids des années,
J'eſpérais, auprès de ſon fils,
Paſſer celles encor qui me ſont deſtinées;
Mais il ne me l'a pas permis:

Digitized by Google

Peut-être a-t-il trouvé ma vieilleſſe importune ?
Trop librement, par fois, je me ſuis déclaré.

Madame BEVERLEI.

Non, de vous s'il eſt ſéparé,
Accuſés-en, Jarvis, ſa mauvaiſe fortune.

JARVIS.

Eſt-il réduit ſi bas? Oh! j'en ſuis pénétré!
Comme je vous diſais, ici je l'ai vu naître.
Son père a bâti la maiſon,
Et cent fois dans mes bras, hélas! mon pauvre maître,
Je l'ai tenu petit garçon . . .
Aux pauvres il était ſi bon!
D'où vient, me diſait-il, qu'il eſt des miſérables,
Des pauvres? . . . ce ſont nos ſemblables:
Je veux, ſi je ſuis jamais Roi,
Qu'en mon Roïaume tout abonde,
Je rendrai riche tout le monde,
Et je commencerai par toi.
Ce ſont les mots de ſon enfance;
Comme d'hier je m'en ſouviens;
Et voilà que lui-même il eſt dans l'indigence!

Madame BEVERLEI.

Mes pleurs coulent en abondance,
Parlés-lui.

HENRIETTE.

Que j'eſſuie auparavant les miens.

JARVIS.

Me refuſera-t-il, dans cet état funeſte,
De m'attacher a ſon malheur?
Ce refus percerait mon cœur,
Et de mes triſtes jours abrégerait le reſte.

Madame

Madame BEVERLEI, *entendant quelcun.*
Vous l'allés voir, je crois.

HENRIETTE.

Ce n'eſt pas encor lui.

SCENE III.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE, STUKELI, JARVIS.

(*Les Dames ſe levent.*)

Madame BEVERLEI.

Avés-vous vu mon époux aujourd'hui, Monſieur Stukéli?

STUKELI.

Non.

HENRIETTE.

Et cette nuit?

STUKELI.

Madame,
Hier au ſoir je l'ai quitté.
Quoi! mon ami ſerait reſté
Toute la nuit loin de ſa femme!

HENRIETTE.

Votre ami! pouvés-vous vous dire ſon ami,
Quand ſon goût pour le jeu par vous eſt affermi,
Quand vous encouragés ſon vice?

STUKELI.

Vous ne me rendés pas juſtice;
Auprès de lui n'ai-je pas emploïé
Remontrance, conſeil? ce ſont les ſeules armes
Que me fourniſſait l'amitié;
J'ai même été juſques aux larmes.
Enfin

Enfin le trouvant ſourd à tout,
N'ai-je pas, dans l'eſpoir de réparer ſa perte,
Pouſſé l'amitié juſqu'au bout,
En lui tenant ma bourſe ouverte?
J'ai de ſon mauvais ſort ſuporté la moitié.

HENRIETTE.

C'eſt avoir eu, Monſieur. une fauſſe pitié.

STUKELI.

On n'abandonne point ſon ami dans la peine.

HENRIETTE.

Aprofondir l'abîme où ſon penchant l'entraîne!...
Vous vous attendés peu d'être remercié.

STUKELI.

De nous perſecuter la fortune ſe laſſe,
J'eſpérais ...

Madame BEVERLEI.

C'eſt aſſés, répondés-moi de grace;
Vous quittâtes hier mon époux!

STUKELI.

Chés Vilſon,
Avec gens qu'à connaitre il n'eſt profit, ni gloire:
Il ne m'en a pas voulu croire.

Madame BEVERLEI.

Y ſerait-il encor?

STUKELI.

Jarvis ſait la maiſon.

JARVIS.

Madame, irai-je?

Madame BEVERLEI.

Il peut ne le pas trouver bon.

HENRIETTE.

Allés-y comme de vous-même,
Jarvis.

Digitized by Google

STUKELI.

Et gardés-vous de prononcer mon nom;
Il se plaindrait de moi... peut-être avec raison.

Madame BEVERLEI.

Allés donc; mais, de grace, avec un soin extrême,
Evités tous les mots qui pourraïent l'offenser;
Les malheureux, Jarvis, sont aisés à blesser;
Avec ménagement il faut qu'on les approche.
J'ai toujours suivi cette loi;
Béverlei, consolé par moi,
De ma bouche jamais n'entendit un reproche.

JARVIS.

Il ne m'apartient pas de lui rien reprocher,
Et puis voudrais-je le fâcher?
Mon pauvre maître! hélas! sa peine,
La vôtre, n'est-ce pas la mienne? (*Il sort.*)

SCENE IV.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE, STUKELI, TOMI.

Tomi entre & dit un mot tout bas à Henriette.

HENRIETTE.

A l'instant, mon petit ami,
Venés.

Madame BEVERLEI *l'apellant à elle.*

Ecoutés-moi, Tomi:
Ce matin, suivant l'ordinaire,
Votre père, mon fils, n'a pu vous embrasser;
Mais quand il reviendra, si vous voulés me plaire,
Songés à le bien caresser;
N'y manqués pas.

TOMI.

Digitized by Google

TOMI.

Oh! maman, je n'ai garde:
J'aime tant, mon papa!

Madame BEVERLEI.

Je ne crois pas qu'il tarde:
Songés-y bien.

HENRIETTE.

Venés. (*Tomi baise la main de sa mère, & sort avec Henriette.*)

SCENE V.

Madame BEVERLEI, STUKELI.

STUKELI.

C'est tout votre portrait:
Il est charmant:

Madame BEVERLEI.

Oh! c'est son père trait pour trait.
Que tous deux le Ciel les conserve!
(*Elle s'assiet, & Stukéli aussi.*)
Mais daignés à présent me parler sans réserve:
A mon époux, Monsieur, n'est-il rien arrivé?
C'est la première fois que la nuit il s'absente.
Et je crains...

STUKELI.

Quoi! pour vous son amour éprouvé,
Pour lui, malgré ses torts, votre foi si constante,
Votre esprit & votre beauté,
Tant de charmes qu'en vous l'on admire & l'on vante,
Tout ne répond-il pas de la fidélité?

Madame BEVERLEI.

Sans convenir, Monsieur, de ces prétendus charmes.
Je ne soupçonne point sa foi;

Sur

Sur ce point je fuis ſans alarmes,
Ce ſerait l'outrager.

STUKELI.

Comme vous, je le crois,
Et c'eſt avec plaiſir, Madame, que je vois
Que vous connaiſſés trop le monde,
Pour écouter les vains propos
Que hazardent ſouvent les ſots,
Et les méchans dont il abonde.

Madame BEVERLEI.

Quels propos, & ſur quoi? je ne vous entends pas.

STUKELI, *avec un air embarraſſé.*

Mais... ſur rien.

Madame BEVERLEI.

Pourquoi donc, Monſieur, cet embarras?

STUKELI.

Je ſongeais qu'on a vu ſouvent la calomnie,
Entre d'heureux époux ſemer la zizanie;
Qu'on doit fermer l'oreille à ces diſcours.

Madame BEVERLEI.

D'accord;
Mais que prétendés-vous conclure?
Mon mari m'aime, j'en ſuis ſûre,
Et l'on ne m'a pas fait contre lui de raport:
Tout au contraire, & dans ce monde,
Qui de ſots, dites-vous, & de méchans abonde,
Or convient que le jeu fait ſon unique tort:
Son cœur me reſte, au moins, dans ma douleur profonde,
Et je ne le perdrai qu'en recevant la mort.

STUKELI.

Madame, pardonnés: peut-être
Le zele & l'amitié m'ont fait aller trop loin.
Je vois que j'ai pris trop de ſoin,

Et

Et qu'indiſcretement je vous ai fait connaître
Ce que de vous aprendre il n'était pas beſoin;
Mais malgré de vains bruits, j'oſe ici vous répondre...

Madame BEVERLEI.

Il me ſuffit, pour les confondre,
Que je connaiſſe mon époux;
Tous ces vains bruits je les mépriſe;
Et ſi vous permettés, Monſieur, que je le diſe,
Mon eſtime pour lui m'en répond mieux que vous.
(*à part.*)
Je ne puis réſiſter au tourment qui me preſſe.
(*haut*)
J'ai beſoin de repos, Monſieur, & je vous laiſſe.
Vous pouvés, cependant, ici,
Attendre en liberté que votre ami paraiſſe.

SCENE VI.

STUKELI ſeul.

Bon: mon projet a réuſſi,
J'ai mis le trouble dans ſon ame.
Madame Béverlei, vous avés oublié
Qu'avant que par l'hymen votre ſort fût lié,
Vous avés dédaigné ma flâme . . .
. . . Sous le voile de l'amitié,
J'ai déjà ruiné le rival que j'abhorre . . .
... Dans le cœur de ſa femme il faut le perdre encore;
Le perdre... le gagner... c'eſt mon double projet.
Des deux côtés ſuivons ma trame.
Mon bonheur ſerait imparfait,
Si l'amour... Oui... déjà dans l'eſprit de la femme
Adroitement j'ai gliſſé le poiſon,
Et j'eſpere bientôt... Quelcun vient: c'eſt Leuſon:
Son eſprit pénétrant me met en défiance;
Il m'impoſe par ſa préſence,
Et je ne le vois pas d'un œil bien affermi.

SCENE

SCENE VII.

LEUSON, STUKELI, HENRIETTE.

LEUSON.

Je vous trouve à propos: jusqu'en votre demeure
J'aurais été, Monsieur, vous chercher tout-à-l'heure.

STUKELI.

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LEUSON.

De mon ami,
De Béverlei.

STUKELI.

Dites le hôtre.

LEUSON *d'un ton ferme.*

Je dis le mien... S'il eût été le vôtre...

STUKELI.

Monsieur, je crois l'avoir prouvé:
Dans les occasions Béverlei m'a trouvé;
J'ai, pour le secourir, oublié la prudence.

LEUSON.

Ce n'est pas ce qu'on dit: on veut que, chés Vilson,
Vous aïés avec Mackinson
Une secrette intelligence.
Vous vous enrichissés, dit-on,
Lorsque Béverlei se ruine.

STUKELI.

Monsieur....

LEUSON.

C'est ce qu'on imagine.
Qu'en croirai-je?

Ici Henriette du fond du Théatre entend le reste de la Scène.

STUKELI.

Monſieur Leuſon,
Sur une queſtion ſemblable,
Ici je m' expliquerais mal:
J' eſpere quelque jour en lieu plus convenable....

LEUSON.

Le jour, le lieu, tout m' eſt égal;
Sortons.

SCENE VIII.

STUKELI, LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Monſieur Leuſon, où voulés-vous aller:
Demeurés, je veux vous parler.

STUKELI.

Il ſuffit: ſerviteur.

SCENE IX.

LEUSON, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu' avés-vous donc enſemble?

LEUSON.

J' ai démaſqué le traître: il ſait, le ſcélérat,
Que Leuſon, le connait, & dans le cœur il tremble.

HENRIETTE.

Sur de ſimples ſoupçons ferés-vous un éclat?
Hazarderés-vous votre vie?....
Vous rempliſſés mon cœur d' effroi!

LEUSON.

Digitized by Google

LEUSON.

Que ce tendre intérêt que vous prenés à moi,
Tranſporte mon ame ravie!
Qu'en craignant pour mes jours, vous me les rendés chers!
Mais ce lâche au cœur faux, à l'œil timide & ſombre,
Vil oprobre de l'Univers,
N'a jamais ſu porter tous ſes coups que dans l'ombre:
Je crois à ſa valeur, comme à ſa probité.
Vous voïés que mes jours ſont bien en ſûreté.

HENRIETTE.

Mais que prétendés-vous donc faire?

LEUSON.

Pour armer contre lui les loix,
Juſqu'ici je n'ai pas une preuve aſſés claire;
Mais je l'aurai dans peu, j'eſpere;
C'eſt à vous, cependant, d'autoriſer mes droits:
Donnés-moi Béverlei pour frère,
Que ſes intérêts ſoïent les miens;
Ne différés plus des liens..

HENRIETTE.

Trouvés bon que je les differe
Juſqu'à ce que ma ſœur ait des deſtins plus doux.
Venés la conſoler: hélas! dans l'amertume,
Sans ſe plaindre de ſon époux,
Sa beauté ſe flétrit, & ſon cœur ſe conſume:
Tandis qu'elle eſt en proïe à ce trouble mortel,
Ah! Leuſon, de l'amour puis-je goûter les charmes?
Non... Son état eſt trop cruel.
Et je vais eſſuïer ou partager ſes larmes.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

La Scène eſt dans une place près de la Maiſon de Béverlei.

SCENE I.

BEVERLEI ſeul.

Ciel! voici ma maiſon, & je crains d'y r'entrer;
A ma femme, à ma ſœur je n'oſe me montrer;
J'ai tout trahi, l'amour, l'amitié, la nature.
A tout ce qui m'eſt cher; à moi-même odieux,
Sans deſſein, ſans eſpoir, errant à l'avanture.
La honte & les remords me ſuivent en tout lieux.
O du jeu paſſion fatale!
Ou, plutôt, vil amour de l'or!
Eh! qu'avais-je beſoin d'en amaſſer encor?
A ma félicité quelle autre fut égale?
Tout prevenait mes vœux, tout flattait mes deſirs,
L'amour ſemait de fleurs ma couche nuptiale,
Et l'aurore avec moi reveillait les plaiſirs!
Ah! pour moi que le Ciel ne fut-il plus avare!
Si, lorſqu'à tous nos vœux la fortune ſourit,
La ſageſſe eſt un don ſi rare,
La médiocrité, mère du bon eſprit,
Vaut mieux que la richeſſe, hélas! qui nous égare.
Malheureux!

SCENE II.

BEVERLEI, JARVIS.

JARVIS.

Ah! Monſieur, je ſors de chez Vilſon.

Digitized by Google

BEVERLEI.

Toi, Jarvis! connais-tu cette horrible maiſon?
Ce gouffre où l'avarice égorge ſes victimes
Où parmi l'intérêt, la baſſeſſe & les crimes;
Regne le déſeſpoir, la malédiction;
Image de ce lieu de déſolation,
Dont le courroux du Ciel a creuſé les abîmes?

JARVIS.

Oubliés ce ſéjour maudit,
Et venés conſoler Madame:
Elle n'était pas bien, ſes larmes me l'ont dit.

BEVERLEI.

Laiſſe-moi... Tu dis que ma femme?...

JARVIS.

Je dis que dans ſes bras vous devriés voler.
Votre retour, Monſieur, peut ſeul la conſoler:
Venés.

BEVERLEI.

J'ai tort, Jarvis: moi-même je me blame;
Mais, laiſſe-moi.

JARVIS.

Que je vous laiſſe, hélas!
Je ne ſais s'il eſt des ingrats:
Mais vos bontés pour moi long-tems ont ſu paraître,
Tout ce que j'ai, vous me l'avés donné.
Abandonnerai-je un bon Maître,
Lorſque de la fortune il eſt abandonné?

BEVERLEI.

Eh! que peux-tu pour moi?

JARVIS.

Bien peu de choſe:
Cependant.... Pardonnés... Mon cher Maître, je n'oſe;
En vous l'offrant, je crains...

Digitized by Google

BEVERLEI.

O digne ſerviteur!
De ton Maître avili crainds plutôt la baſſeſſe:
Oui, crainds que, ſans pitié, dépouillant ta vieilleſſe,
Je n'abuſe de ton bon cœur:
Tu ne ſais pas, Jarvis, ce que c'eſt qu'un Joueur;
J'ai ruiné mon fils, & ma femme & ma ſœur:
De la même fureur crainds d'être auſſi la proïe.
Un miſerable qui ſe noïe,
S'attache, en périſſant, au plus faible roſeau.
Crainds que je ne t'entraîne auſſi dans mon naufrage.
Si tu ſavais, ô Ciel! à quel excès nouveau
M'a porté cette nuit du jeu l'aveugle rage!
Ma femme... Ah! je ſuis confondu.
Moi qui comptais un jour perdu,
Le jour que je paſſais loin d'elle;
De toute cette nuit elle ne m'a point vu:
J'ai paſſé cette nuit cruelle,
Dans les convulſions d'un malheur obſtiné,
A maudire cent fois le jour où je ſuis né.

JARVIS.

Venés donc; chaque inſtant pour Madame eſt une heure.
Songés...

BEVERLEI.

Et tu dis qu'elle pleure?

JARVIS.

Elle ſe cachait pour pleurer:
Des larmes s'échapaient à travers ſa paupiere;
J'ai cru même, tout bas, l'entendre ſoupirer.
Vous n'avés pas un cœur de pierre.
Ah! ſi vous l'aviés vue...

BEVERLEI.

Hélas que je la plains,
Et que je m'abhorre moi-même!

Digitized by Google

Sa vertu meritait de plus heureux deſtins:
Jarvis, de ma douleur extrême
Tu ne peux adoucir l'horreur
Tu n'aſſoupiras point les remords dans mon cœur;
Abandonne ce miſérable,
Va trouver ta Maitreſſe... hélas! dans ſon malheur
On peut la conſoler, elle n'eſt pas coupable;

JARVIS.

Mais vous-même venés...

BEVERLEI.

Dis-moi la vérité.
Dans le monde, Jarvis, comment ſuis-je traité?

JARVIS.

On vous regarde comme un homme
Qui dans un précipice en rêvant s'eſt jetté:
Le meilleur des humains (c'eſt ainſi qu'on vous nomme,)
Eſt par-tout plaint & regretté.

BEVERLEI.

Bon vieillard, je ſais me connaître.
Dis plutôt, ſans flatter ton Maître,
Que par-tout on me nomme époux ingrat, cruel,
Frère ſans amitié, père ſans naturel.
Va, dis-je, trouver ta Maitreſſe;
Je te ſuis.

JARVIS.

Et pourquoi différer d'un inſtant?
Son cœur eſt bien dans la détreſſe;
Elle a bien des chagrins, mon cher Maître, & pourtant
Je jurerais que votre abſence,
De tous ſes maux eſt le plus grand.

BEVERLEI.

Tu peux de mon retour lui porter l'aſſurance.

Digitized by Google

A Stukéli je dois parler,
Avant de me rendre auprès d'elle:
Mais modére pour moi ton zele:
Qu'ont mes malheurs & toi, Jarvis, à déméler?
Né dans ce que l'orgueil apelle la baſſeſſe,
De l'honneur tu ſuivis la loi:
Et l'honneur rarement conduit à la richeſſe.
Les beſoins vont bientôt aſſaillir ta vieilleſſe,
Ne mets pas la miſere entre la tombe & toi:
Je vais chés Stukéli.

JARVIS.

Le voici.

BEVERLEI.

Laiſſe-moi.

SCENE III.

BEVERLEI, STUKELI.

BEVERLEI.

Eh bien! cher Stukéli, quelle reſſource?

STUKELI.

Aucune;
Et je n'ai rien que d'affligeant
A vous annoncer.

BEVERLEI.

Point d'argent?

STUKELI.

On veut de ſûretés: en avés-vous quelqu'une?
Quant à moi je n'ai rien qui puiſſe être engagé;
Vous avés épuiſé ce que j'eus de fortune.

BEVERLEI.

Oui, notre ruine eſt commune:
Dans l'abîme où j'étais plongé,
Vous

Digitized by Google

Vous m'êtes venu tendre une main ſecourable,
Et moi, doublement miſérable,
J'ai dans le même abîme entraîné mon ami;
Voilà de mes tourmens le plus inſuportable..

STUKELI.

Montrés dans le malheur un cœur plus affermi;
Apellons, croïés-moi, le courage à notre aide:
La plainte n'eſt point un remede.
Voïés s'il ne vous reſte plus.
Quelqu'un de ces bijoux brillans & ſuperflus,
Que notre vanité prend ſur le néceſſaire.

BEVERLEI.

Infidele dépoſitaire,
J'ai perdu cette nuit les effets de ma ſœur.
Il ne reſte plus rien que la honte à ſon frère.

STUKELI.

Tant-pis: car, entre nous, je le dis ſans humeur,
Je n'ai conſulté que mon cœur,
Et j'ai plus fait pour vous que je ne pouvais faire.

BEVERLEI.

Il eſt trop vrai!

STUKELI.

Riche dans ſon état,
Peut-être Jarvis. . .

BEVERLEI.

Ah!

STUKELI.

A regret je le nomme;
Mais ce n'eſt pas le tems d'être ſi délicat.

BEVERLEI.

Ce l'eſt toujours d'être honnête-homme.
Moi, dépouiller ce bon vieillard!

Digitized by Google

STUKELI.

Adieu donc.

BEVERLEI.

Quel bruſque départ!

STUKELI.

Je ne veux pas, du moins, dans ce malheur extrême,
Qu'on puiſſe m'accuſer de vous avoir ſéduit:
Leuſon en fait courir le bruit.
Votre ami s'eſt pour vous ſacrifié lui-même.
Des reproches en ſont le fruit.

BEVERLEI.

Eh! vous en fais-je aucun? c'eſt moi ſeul que j'accuſe:
Nous périſſons tous deux battus des mêmes flots:
Quant à Leuſon, à ſes propos,
Je lui ferai ſentir à quel point il s'abuſe.

STUKELI.

Fort bien: mais pour tirer vous & moi d'embarras,
Il faudrait autre choſe; & vous n'ignorés pas
Que plus d'un créancier peut, d'un moment à l'autre,
Faire d'une priſon mon ſéjour & le vôtre.
Je n'en ſortirais pas: pour vous j'ai tout vendu;
Non content d'épuiſer ma bourſe,
Effets, contrats, tout eſt fondu.
Vous, du moins, vous avés encore une reſſource.

BEVERLEI.

Nommés-la donc, & prenés-la.

STUKELI.

Oh! je ne prétends point cela...
Votre femme... mais non, je prévois la réponſe,
Et trop mal-aiſément une femme renonce
A ce qui ſert à l'embellir.

BEVERLEI.

Ses diamans!... cruel! je ne puis m'y réſoudre.
Tombe plutôt ſur moi la foudre!

Son

Son époux jusques-là ne saurait s'avilir:
La priver du seul bien qu'a respecté ma rage!
Non.

STUKELI.

La nécessité demande courage.

BEVERLEI.

Dis plutôt de la lâcheté.

STUKELI.

Je suis sûr qu'aujourd'hui la fortune volage,
Tournerait de notre côté.
J'ai des pressentimens dans l'ame,
Dont je garantirais l'infallibilité.

BEVERLEI.

Je les éprouve aussi; le même espoir m'enflâme;
Je brûle de jouer; mais permets, Stukéli,
Que ton ami soit homme.

STUKELI.

Et que le tien périsse.
Mets ce que j'ai fait en oublie,
Laisse-moi dans le précipice;
Je ne presse plus un ingrat.
Qu'une femme qui t'est si chère
Conserve ses bijoux, en pare avec éclat
Et son orgueil & sa misere,
Je ne vous dis plus rien,

BEVERLEI.

Helas!
Que vous connaissés mal cette épouse adorée!
Les bijoux dont elle fait cas,
Ce sont mille vertus dont on la voit parée,
Et qui ne lui manqueront pas:
Son éclat naturel suffit à ses appas.
C'est pour plaire à moi seul qu'elle ornait sa figure,
C'est pour ma vanité qu'elle avait des bijoux;
Pour les besoins de son époux
Elle s'en priverait sans peine & sans murmure.

STUKELI,

Digitized by Google

STUKELI.

Non, de ſentiment j'ai changé:
Mon amitié fût ſans réſerve;
Que dans une priſon plongé,
Votre ámi...

BEVERLEI.

Le Ciel m'en préſerve!
Qu'un ami généreux, Pour m'avoir aſſiſté,
Dans une priſon ſoit jetté!
Stukéli me croit donc ſans honneur & ſans ame.
Dans le déſeſpoir où je ſuis.
Accablé ſous le poids du malheur & du blâme.
Je n'acheterâis point le bonheur à ce prix.

STUKELI.

Avec trop de chaleur...

BEVERLEI.

Ah! ſans être de glace,
En a-t-on moins en pareil cas?
Non... Finiſſons de vains débats;
Je vois ce qu'il faut que je faſſe;
Allés chés vous

STUKELI.

Peut-être ai-je été trop preſſant?

BEVERLEI.

Moi, trop ingrat...

STUKELI.

Chés lui votre ami vous attend.
(*à part.*)
J'imagine un moïen qui hâtera l'affaire. (*il ſort.*)

BEVERLEI *s'aprochant de ſa maiſon,*

Entrons.

SCENE

SCENE IV.

BEVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE *ſortant.*

C'eſt vous, enfin, mon frère,
O mon Dieu! comme vous voilà!
Qu'en voïant ce changement-là,
Ma pauvre ſœur aura de peine!

BEVERLEI.

Que fait-elle?

HENRIETTE.

Elle goute un moment de repos.
Ses yeux ſe ſont fermés, las d'une attente vaine.
Tandis que le ſommeil a ſuſpendu ſes maux,
Mon frère, trouvés bon que je vous redemande
Les effets qu'en vos mains....

BEVERLEI.

L'impatience eſt grande!
Quoi donc! ma ſœur, votre Leuſon
A-t-il ſur ce ſujet formé quelque ſoupçon?
A d'étranges diſcours on dit qu'il ſe haſarde...
Oſe-t-il...

HENRIETTE.

Sur ce point, mon frère, il n'oſe rien
C'eſt moi, juſqu'à préſent, qu'uniquement regarde
Le ſoin de gouverner mon bien,
Et mon deſſein n'eſt plus qu'il reſte ſous la garde,
D'un homme qui ſi mal a conſervé le ſien.

BEVERLEI.

Avés-vous quelqu'inquiétude?

HENRIETTE.

Rendés-moi mes effets pour la faire ceſſer;
Ou bien, s'il ſont perdus, daignés me l'annoncer:
Le coup pourra m'en être rude;

Mais

Mais j'ai tant ſouffert pour ma ſœur,
Pour ſon fils, que de la douleur
Vous m' avés fait une habitude:
Mon mal ſera pour moi plus léger que le leur.
Maudite paſſion...

BEVERLEI.

Epargnés-moi le reſte.

HENRIETTE.

Sa maiſon fut un Paradis:
Deux Anges l'habitaïent, ſon Epouſe & ſon Fils.
La candeur ingénue & la beauté modeſte
Lui prodiguaïent leur doux ſouris,
Et laſſé d'être heureux de ce ſéjour céleſte,
Il s'eſt précipité dans l'abîme funeſte
De la miſere & du mépris.

BEVERLEI.

Cruelle! vous me percés l'ame!

HENRIETTE.

Si le mal ſur vous ſeul tombait, comme le blâme...

BEVERLEI.

Un frère, de ſa ſœur, attendait plus d'égard.
Choiſiſſés des couleurs moins dures:
Vos reproches viennent trop tard;
Sans pouvoir les guerir, vous ouvrés mes bleſſures.
De vos effets, demain, nous parlerons, ma ſœur.
Souffrés qu'aujourd'hui je reſpire.

HENRIETTE.

Demain donc: juſques-là je forcerai mon cœur
A garder ſur lui plus d'empire.
Il faut du Ciel reſpecter le courroux,
Et ſans murmurer adorer ſa juſtice:
Que ce ſoit cependant un frère qu'il choiſiſſe
Pour nous faire ſentir ſes coups;
Que ce ſoit un père, un époux...

BEVER-

Digitized by Google

BEVERLEI.

Eh! ma sœur!

HENRIETTE.

C'en est fait: je garde le silence.

SCENE V.

BEVERLEI, HENRIETTE, Madame BEVERLEI, TOMI.

Madame BEVERLEI *sortant avec Tomi, & courant à son mari.*

Soïés le bien venu: vous voilà, mon ami.

BEVERLEI.

Chere Epouse!.... J'ai fait une bien longue absence,
Je crainds qu'en m'attendant vous n'aïés peu dormi.

Madame BEVERLEI.

Mon ami, laissons-là ma peine & mes allarmes.
De mes bras je vous tiens lié,
Je vous arrose de mes larmes,
Je vous vois; tout est oublié.

BEVERLEI *à part.*

Tant de vertu, de tendresse & de charmes!
Que je me sents humilié!
Que de reproches à me faire!

(*Pendant cet à part, Madame Béverlei parle bas à son fils, & lui dit d'aller à son père.*

TOMI.

Mon papa!

BEVERLEI.

Venés dans mes bras.
(*Il le baise.*)

Venés

Digitized by Google

Venés-ça. Cher enfant! plus sage que ton père,
De tous les maux qu'il cause à son épouse, hélas!
Puisses-tu consoler ta malheureuse mère!

Madame BEVERLEI.

Malheureuse! Elle ne l'est pas:
Vous m'aimés.

TOMI.

Mon papa!

BEVERLEI.

Dites, mon fils.

TOMI.

Oh dame!
J'ai bien eu du chagrin.

BEVERLEI.

Comment, petit ami?

TOMI.

C'est que maman tantôt elle pleurait.

Madame BEVERLEI,
en lui mettant le doigt sur la bouche.

Tomi
Paix.

BEVERLEI.

Laisse-le dire, ma femme.
(*à son fils.*)
Ensuite?

TOMI.

Dans ses bras j'ai couru tout d'abord,
Et puis en me baisant elle pleurait plus fort;
Et moi je me suis mis à pleurer tout comme elle.

HENRIETTE.

Pauvre enfant!

BEVERLEI.

Digitized by Google

BEVERLEI.

Que je ſents vivement tout mon tort!

Madame BEVERLEI.

Pardonnés, votre abſence à mon cœur eſt cruelle.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, LEUSON.

Madame BEVERLEI, *à ſon mari.*

Voici, M. Leuſon, dont le zele & les ſoins
Ne ſe peuvent trop reconnaître.

BEVERLEI, *froidement.*

Je lui ſuis obligé.

LEUSON.

Non . . . Mais j'eſpere, au moins
Que bientôt vous me pourrés l'être:
J'eſpere parvenir à démaſquer le traître . . .

BEVERLEI, *vivement.*

Qui s'eſt perdu pour moi par excès d'amitié.

LEUSON.

Dites que pour vous perdre il en prend l'apparence.
Quand vous ſaurés qu'il eſt le vil aſſocié . . .

BEVERLEI.

N'allés pas plus avant qui l'outrage, m'offenſe.
(*A ſa femme.*)
J'aurais, ma chere amie, à vous entretenir.

HENRIETTE.

Eh bien! nous vous laiſſons, mon frere:
Venés, Monſieur Leuſon.

Digitized by Google

LEUSON.

Un tems pourra venir
Que vous remercierez l'ami qui vous éclaire,
Et qui vous servira.

Henriette rentre avec Leuson & Tomi.

SCENE VII.

Madame BEVERLEI, BEVERLEI.

BEVERLEI.

J'ai peine à retenir
La colere qui me possede.
Un ami qui périt pour venir à mon aide,
Oser l'apeller traître, & l'oser devant moi!

Madame BEVERLEI.

Leuson vous aime & vous estime:
A de faux bruits, sans doute, il donne trop de foi;
Mais il faut excuser le zèle qui l'anime.

BEVERLEI.

Attaquer mon ami, c'est s'attaquer à moi:
Si vous saviés combien je lui suis redevable!
On connait à l'épreuve un ami véritable;
Et si Stukéli ne l'est pas,
Il faut à l'amitié renoncer de la vie.

Madame BEVERLEI.

D'un voile si sacré masquer sa perfidie!
On n'a point le cœur assés bas:
Je pense comme vous.

BEVERLEI.

Hélas! ma chere amie,
Que tout le monde, ici, n'a-t-il votre douceur!
De toutes les vertus vous êtes le modele.
J'ai beau déchirer votre cœur,

Je

Je le trouve toujours indulgent & fidéle . . .
Ah! j'ai détruit votre bonheur.

Madame BEVERLEI.

Il ne l'eſt point: ſortés d'erreur;
J'ai tout quand je vous vois, & durant votre abſence
Votre retour fait tous mes vœux:
Oubliés le paſſé comme un ſonge facheux,
Je me croirai dans l'abondance,
Il ne me manque rien que de vous voir heureux.

BEVERLEI.

Amie, hélas! trop généreuſe!
Malgré moi du paſſé le cruel ſouvenir
Réfléchira ſon ombre affreuſe
Sur les derniers momens de mon triſte avenir:
Mais un autre chagrin en ſecret me dévore.

Madame BEVERLEI.

Parle, & dans ce cœur qui t'adore,
Cher époux épanche ton cœur.

BEVERLEI.

Cet ami, que dans ſon honneur
Si lâchement on aſſaſſine . . .

Madame BEVERLEI.

Eh bien?

BEVERLEI.

J'ai cauſé ſa ruine.
Tout le bien qu'avait Stukéli,
Dans mon naufrage enſeveli,
Des créanciers preſſans, dont la pourſuite vive
Ne lui laiſſe pour perſpective
Que l'infame ſéjour d'une horrible priſon,
Tout cela dans mon cœur verſe un mortel poiſon;
Mon amitié pour lui ne peut reſter oiſive.

Madame BEVERLEI.

J'eſpere . . .

Digitized by Google

BEVERLEI.

Il faut agir & non pas eſpérer.

Madame BEVERLEI.

Le fonds que ſur Cadix nous avons à prétendre,
Eſt très-conſidérable, & va bientôt r' entrer.

BEVERLEI.

Mon ami ne peut pas attendre:
Dans l' amertume de ſon cœur
Il m'a reproché ſon malheur.

SCENE VIII.

Madame BEVERLEI, BEVERLEI, UN INCONNU qui aporte une lettre.

BEVERLEI *à l' Inconnu.*

Que voulés-vous?

L' INCONNU.

C' eſt une Lettre,
Qu' entre vos mains, Monſieur, on m' a dit de remettre. (*il ſort.*)

BEVERLEI *ouvrant la lettre.*

Elle eſt de Stukéli.

Madame BEVERLEI.

Que vous annonce-t-il?

BEVERLEI *lit.*

„Venés me voir le plus promptement que „vous pourrés: c' eſt la ſeule marque d' amitié „qu' actuellement je deſire de vous: depuis que je „vous ai quitté, j' ai pris la réſolution d' abandon„ner l' Angleterre: j' aime mieux me bannir de „ma patrie que de devoir ma liberté au moïen dont „nous avons parlé tantôt. Ainſi n' en dites rien à

Madame

Digitized by Google

„Madame Béverlei, & hâtés-vous de venir recevoir
„les adieux de votre ami ruiné. *Stukéli.*
Et ruiné par moi... Je fuivrai ſon exil.

Madame BEVERLEI.

Quoi!...

BEVERLEI.

Sans le ſecourir ſouffrir qu'il ſe banniſſe!
J'ai cauſé ſon malheur, je dois le partager...
O fureur de jouer! Abominable vice!
Voilà tes fruits amers!... Il faut le ſoulager,
Ou le ſuivre... Il n'eſt point de parti ſi funeſte...

Madame BEVERLEI.

Je ne puis ſupporter l'état où je vous voi,
Il parle d'un moïen.... Diſſipés mon effroi,
En eſt-il quelcun qui nous reſte?

BEVERLEI.

C'eſt à moi de ſouffrir, je ſuis ſeul criminel;
Ce cœur n'eſt pas aſſés cruël
Pour vouloir en priver & mon fils & ſa mère.
Votre beauté n'en a que faire;
Mais c'eſt l'unique bien qui vous ſoit demeuré.

Madame BEVERLEI.

Mes diamans?

BEVERLEI.

J'ai honte...

Madame BEVERLEI.

Eſt-ce donc une affaire?
Mon ami, ſois bien aſſuré
Que la paix de ton cœur par-deſſus tout m'eſt chere.
Que jamais rien par moi n'y ſera préféré.

BEVERLEI.

Ta vertu me confond: tu m'en vois pénétré;
Mais de quel poids affreux ta bonté me ſoulage!

Digitized by Google

Madame BEVERLEI.

Mais vous ne jourés plus: cela m' eſt bien promis,
C' eſt à quoi mon époux expreſſement s' engage?

BEVERLEI.

Ah! c' eſt pour t' adorer déſormais que je vis.

Madame BEVERLEI.

Venés: tout ce que j' ai vâ vous être remis.

BEVERLEI.

De ton amour quel nouveau gage!
Mais pour le meilleur des amis,
Pouvais-je faire moins?

Madame BEVERLEI.

Pouviés-vous davantage?
Puiſſe-t-il en ſentir le prix!
Et puiſſe votre cœur ne s' être pas mépris!

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

STUKELI seul.

J'ai tout au mieux joué mon rôle:
Voilà ses diamans perdus,
Et cent piéces sur ſa parole,
Tandis que notre ami confus,
Chés Vilſon, en vain ſa déſole,
Allons près de la femme employer tout mon art:
J'ai tantôt mis le trouble en ſon ame incertaine,
Frapons un coup plus fort: il faut que tôt ou tard
Le dépit.... le beſoin... mon bonheur me l'amene.

SCENE II.

STUKELI, Madame BEVERLEI.

Madame BEVERLEI *ſortant de chés elle.*

Ah! Monſieur, vous voilà? mon mari vous a vu?
Vous nous reſtés?

STUKELI.

J'aurais voulu
Qu'il n'eût pas exigé, Madame, un ſacrifice...
J'ai, pour l'en détourner, fait tout ce que j'ai pu.

Madame BEVERLEI.

Oui, Monſieur, je vous rends juſtice,
A fuir votre pais vous étiés réſolu.
Je le ſais.

Digitized by Google

STUKELI.

Quelquefois, en blâmant son caprice,
D'un ami, malgré soi, l'on se rend le complice.

Madame BEVERLEI.

Vous étiés dans la peine, il vous a secouru;
Et je ne vois rien là qu'à louer.

STUKELI *à part, assés haut pour être entendu.*

Pauvre femme!
Que je la plains!

Madame BEVERLEI.

Monsieur, que dites-vous?

STUKELI.

Madame...

Madame BEVERLEI.

Quelque chose en secret paraît vous agiter.

STUKELI.

Il est vrai.

Madame BEVERLEI.

Mon époux.

STUKELI *à part, de façon à être entendu.*

Je n'y puis résister.

Madame BEVERLEI.

Monsieur, quel est donc ce mystère?

STUKELI *à part, de même.*

Son sort me fait compassion.

Madame BEVERLEI.

Quel sort?

STUKELI.

A votre époux vous ne pouvés rien taire,
Et la moindre indiscrétion,
Sûrement entre nous causerait une affaire.

Madame BEVERLEI.

Ma prudence, en ce cas, est votre caution.
Quoi! vous balancés?

STU-

STUKELI.

Oui... contentés-vous d'apprendre
Que si vos diamans de vos mains sont sortis;
A quelqu'autre que moi vous devés, vous en prendre:
Qu'ils ne m'ont point été remis.

Madame BEVERLEI.

O Ciel! à ma surprise il n'en est point d'égale.
Eh! pour qui?

STUKELI.

Je ne sais... il se répand des bruits.
Nous sommes dans un siècle... on a vu des maris.

Madame BEVERLEI.

Eh bien, Monsieur?

STUKELI.

Souvent une indigne rivale...

Madame BEVERLEI.

Achevés donc.

STUKELI.

Qu'il soit épris
D'un de ces objets de luxe & de scandale,
A qui nous prodiguons l'argent & le mépris,
La chose parait impossible,
Alors qu'on vous connait.

Madame BEVERLEI.

Vous le croiés pourtant;
Je le vois.

STUKELI.

Vous avés une ame si sensible?
Je sens trop, en vous éclairant,
De quel horrible coup elle serait frapée.

Madame BEVERLEI.

Ce coup, il est porté, vous déchirés mon cœur
Béverlei, tu m'aurais trompée!

J'ai pu supporter tout, hors cet affreux malheur.
Riche de ton amour au sein de la misere,
Tu tenais lieu de tout à ce cœur éperdu...
Un autre objet a pû lui plaire!
Ah! de ce seul instant, hélas! j'ai tout perdu.

STUKELI *à part.*

Mon projet réussit.

Madame BEVERLEI.

Trop certain que je l'aimai,
Il en prend droit de m'outrager!
L'ingrat de mes bontés s'arme contre moi-même!
Il fait trop que de lui je ne puis me venger...
Non, je ne puis penser qu'à ce point il m'offense...
Un faux raport vous a déçu.

STUKELI.

L'amitié m'imposait silence:
Il faut parler: je sers la beauté, la vertu...
De son secret lui même il m'a fait confidence.

Madame BEVERLEI *le regardant fixement.*

Ainsi, de votre ami trompant la confiance,
Près de sa femme ici vous venés l'accuser.

STUKELI.

Madame....

Madame BEVERLEI.

C'est assés; tu ne peux m'abuser.
Je vois trop que Leuson l'avait bien lu connaître.
Oui, puisque Béverlei voulut t'ouvrir son cœur,
Qu'il te crut son ami, que tu prétendis l'être,
S'il n'est d'un imposteur, ton raport est d'un traître;
Choisis d'être perfide ou calomniateur...
Je te crois tous les deux... va, de ta bouche impure,
Ne viens plus en ces lieux distiler le poison:
Mais tremble... de ton imposture
Béverlei me fera raison.

STU-

Digitized by Google

STUKELI.

L'effet peut suivre la menace,
Madame, en des combats vous pouvés l'engager:
Ce n'est pas pour moi seul que sera le danger.

Madame BEVERLEI.

Lâche tu n'oserais le regarder en face...
... Mais ton sang souillerait ses mains;
Je lui cacherai ton audace:
Toi, dérobe à mes yeux le plus vil des humains.

STUKELI *à part, en se retirant.*

Cette fierté peut se confondre.
Et c'est en me vengeant que je dois lui répondre.

SCENE III.

Madame BEVERLEI, *seul.*

De ses artifices trompeurs
Je reconnais le piege, & pourtant je soupire:
Avec peine mon sein respire,
Et mes yeux se couvrent de pleurs.
Béverlei! Béverlei!

SCENE IV.

Madame BEVERLEI, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Je vous vois toute en larmes.
Toujours de nouvelles douleurs,
Toujours de nouvelles alarmes;
Je vous l'ai déjà dit, ma sœur,
Vous gâtés votre époux à force de douceur...
Vous ne m'écoutés pas.

Madame

Digitized by Google

Madame BEVERLEI.

Ma sœur, je le confesse,
Je suis toute troublée.

HENRIETTE.

Eh! quel trouble vous presse?
Il aura joué devers vous,
Ma sœur, lui donner vos bijoux?
Si facilement, je vous prie.
Les lui fallait-il accorder?
Avant de les avoir, il aurait eu ma vie.

Madame BEVERLEI.

Il n'avait qu'à la demander,
Il aurait eu la mienne.

HENRIETTE.

O Ciel! quelle faiblesse!
Mérite-t-il cette tendresse?

Madame BEVERLEI.

Si long-tems il fit mon bonheur,
Si long-tems tous deux nous ne fîmes qu'une ame!
Que fut-il?... un ingrat... Il ne l'est pas, ma sœur.
Je sacrifirais tout pour lui prouver ma flamme.
C'est un plaisir pour moi qui ne vaut aucun bien:
Adieu... quelques instans je veux être à moi-même,
Et je vois que Leuson cherche votre entretien;
Il vous aprendra comme on aime.

SCENE V.

HENRIETTE, LEUSON.

HENRIETTE.

Ne laissons point seule ma sœur;
Venés.

LEUSON.

Digitized by Google

LEUSON.

Daignés, belle Henriette,
D'un entretien d'abord m'accorder la faveur.

HENRIETTE.

Votre air sérieux m'inquiéte
De quoi s'agit-il donc?

LEUSON.

D'un fait,
Que de savoir il vous importe.

HENRIETTE.

Hâtés vous donc . . .

LEUSON.

C'est un secret
Que, pour une raison très-forte,
Je ne puis révéler, qu'à des conditions.

HENRIETTE.

Eh bien! expliqués-les, voïons.

LEUSON.

La premiere, c'est de m'aprendre
Si votre cœur, pour moi changé,
Ne désirerait pas se voir dégagé,
Et si par vos délais je ne dois pas comprendre..

HENRIETTE.

Prenés garde, Monsieur Leuson:
Qui de mon changement peut former le soupçon,
A ce changement doit s'attendre;
Et quand vous doutés de ma foi . . .

LEUSON.

Non ... je ne doute que de moi:
On connaît mal d'abord l'humeur, le caractère;
Tout prend dans un amant les couleurs de l'amour:
Ses défauts sont cachés sous le desir de plaire.
Je crains que par le tems les miens produits au jour

HEN-

Digitized by Google

HENRIETTE, *vivement.*

Monsieur, répondés, je vous prie,
Répondés en homme d'honneur;
Dites si, dans le fond du cœur,
Vous ne desirés pas que le mien se délie?

LEUSON.

Ah! le Ciel m'est témoin qu'il y va de ma vie!
Au bonheur d'être à vous mes jours sont attachés.

HENRIETTE.

Sachés donc de mon cœur les sentimens cachés:
Il n'est plus le même.

LEUSON.

Ah! cruelle.

HENRIETTE.

Ecoutés jusqu'au bout.

LEUSON.

Parlés, Mademoiselle.

HENRIETTE.

En vous connaissant mieux, Leuson,
Ce qui fut un penchant est devenu raison;
Et sur moi l'un & l'autre ont pris tant de puissance,
Que, fussiés vous dans l'indigence,
Avec vous je préférerais
La plus simple cabane au plus riche palais.

LEUSON.

Adorable Henriette!... Eh bien donc; je demande,
(C'est mon autre condition,)
Que d'une si chere union
Le jour fixé par vous . . .

HENRIETTE.

Ah! souffrés que j'attende...

LEUSON.

Je n'attends plus: non, il faut que demain
De tous vos délais soit le terme:

J'en

J'en veux votre parole, Henriette, ou mon sein
Garde le secret qu'il renferme.

HENRIETTE.

Vous êtes trop pressant.

LEUSON.

Vous balancés en vain;
Et, si je vous suis cher, toute excuse est frivole.

HENRIETTE.

Il faut céder.

LEUSON.

Votre parole?

HENRIETTE.

Elle est à vous. Votre secret?

LEUSON.

Toute votre fortune ...

HENRIETTE.

Eh bien?

LEUSON.

Elle est perdue.

HENRIETTE.

O Ciel! je reste confondue.
Perdue! & Leuson, qui le sait ...
Vous avés surpris ma promesse.
De votre procéde j'admire la noblesse;
Mais ...

LEUSON.

J'ai votre parole ... Eh quoi!
Voilà que vous rêvés, Henriette, & je voi
Des pleurs au même instant mouiller votre paupiere.

HENRIETTE.

Il faut vous dévoiler mon ame toute entiere.
Quelque beau procédé que vous me fassiés voir,
(Peut-être pourrés-tu m'accuser d'être fiere:)
Mais

Digitized by Google

Mais je craindrais de vous trop devoir;
Oui, Leuſon, ſi j'ai tort, ce tort eſt excuſable,
Notre fortune était ſemblable,
Et l'hymen nous liant de ſes nœuds les plus doux,
Laiſſait tout égal entre nous:
Mais pour dot, aujourd'hui, vous porter l'indigence,
N'eſt-ce pas juſques au tombeau,
Envers vous d'une dette immenſe,
M'impoſer le rude fardeau?
N'eſt-ce pas ...

LEUSON.

Quelle erreur! Eh quoi! belle Henriette
Entre deux cœurs qui ne font qu'un,
Peut-il ſubſiſter quelque dette?
Eſt-il quelque fardeau qui ne ſoit pas commun?
Craint-on d'être obligé par un autre ſoi-même?
Tout eſt acquitté quand on s'aime.

HENRIETTE.

Que tout le ſoit donc entre nous.
L'orgueil voudrait en vain ſe ſoulever encore,
Henriette conſent à tenir tout de vous.
Voici ma main, Leuſon.

LEUSON.

Qu'en un moment ſi doux
Je baiſe mille fois cette main que j'adore!

HENRIETTE.

Mais de mon bien perdu quel eſt votre garant?

LEUSON.

Un homme qui me doit quelque reconnaiſſance,
Bates, de Stukéli le principal agent:
Il m'en a fait la confidence,
Et ſans doute, en le ménageant,
Je parviendrai bientôt à mettre en évidence
Le Manœuvre du ſcélérat
Dont Béverlai fait tant d'état.

HEN-

HENRIETTE.

Plût au Ciel!

LEUSON.

Je vous laisse: adieu, belle Henriette,
Tenés à Béverlei notre affaire secrette.
Prévenu trop long-tems en faveur d'un pervers,
J'espere que demain ses yeux seront ouverts.

SCENE VI.

HENRIETTE seul.

Des sentimens quelle délicatesse!
Et quel généreux procédé!
Qu'il mérite bien ma tendresse!
Mais mon frère! à quel Point le jeu l'a dégradé!
Ah! pour toi, chere sœur, quelle douceur cruelle,
Quand cette fatale nouvelle
Viendra frapér encor ton cœur déjà brisé!
.... ce coup accablerait son courage épuisé...
Il faut la lui cacher & me résoudre à feindre.
Mais voici Beverlei... tâchons de nous contraindre:
Que cet effort coûte à mon cœur!

SCENE VII.

BEVERLEI, HENRIETTE.

BÉVERLEI d'un air épanoui.

Ah, vous voilà, ma chere sœur.
De moi depuis long-tems vous avés à vous plaindre;
Le vil amour du jeu me fut trop égarer;
J'oubliai vous, mon fils, & ma femme, & moi-même:
Mais, malgré tous ses torts, votre frere vous aime;
Il vous aima toujours, & veut tout réparer.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Qu'annonce ce transport? un retour de fortune?
Cette vicissitude aux joueurs est commune:
Mais...

BEVERLEI.

Je ne le suis plus... non, j'abhorre le jeu:
De le fuir à jamais devant vous je fais vœu.

HENRIETTE.

Pour la millieme fois...

BEVERLEI.

Où votre sœur est-elle?
Je viens lui annoncer une grande nouvelle.

HENRIETTE.

Vous la voïés.

SCENE VIII.

Madame BEVERLEI, BEVERLEI, HENRIETTE.

BEVERLEI.

Ma femme, embrassés votre époux,
Et sachés le bonheur que le Ciel nous envoïe.

Madame BEVERLEI.

Il sait les vœux que le lui fais pour vous;
Mais quel est donc ce grand sujet de joïe?

BEVERLEI.

Nos fonds sont arrivés: le bon Monsieur Johnson,
Homme d'honneur & Banquier de renom,
Vient de m'en faire la remise:
J'ai dans ce porte-feuille, en billets différens,
Une somme qui monte à trois cens mille francs;

Le

Le Ciel a béni l'entrepriſe,
Et nous avons au moins doublé notre miſe.

Madame BEVERLEI.

Mon cœur en eſt charmé, moins pour moi que pour vous:
J'eſpere déſormais que votre ame guérie,
Jouiſſant d'un deſtin plus doux,
Abjurera du jeu la triſte frénéſie;
Que vous me rendrés mon époux.

BEVERLEI.

Oui, j'abjure à vos piés cette fureur honteuſe,
Qui de mon fils, qui de ma ſœur,
Qui d'une épouſe vertueuſe,
A fait trop long-tems le malheur:
Autant qu'à vous, ma femme, elle m'eſt odieuſe,
Et je prends le Ciel à témoin
Que je ne veux avoir déſormais d'autre ſoin
Que d'élever mon fils & de vous rendre heureuſe.

Madame BEVERLEI.

C'eſt de votre bonheur que dépend tout le mien.

BEVERLEI.

Savés-vous mon projet? Cet antique héritage,
Par mes pères transmis juſqu'à moi d'âge en âge,
Que j'ai vendu preſque pour rien,
Je prétends y r'entrer: là je veux vivre en ſage;
Aux fureurs du ſort échapé,
Las d'en éprouver les ſecouſſes,
Dans le ſein des paſſions douces
Mon cœur repoſera, de vous ſeule occupé.

Madame BEVERLEI.

Ah! mon ami!

HENRIETTE.

Fort bien; du mal qui vous poſſede,
Mon frere, ainſi que de l'amour,
La fuite eſt l'unique remede.

Digitized by Google

BEVERLEI.

Oh! j' en ſuis guéri ſans retour:
Tant que mon ame en fut atteinte,
De convulſions agité,
Entre l'eſpérance & la crainte,
Je traînai de mes jours le tiſſu déteſté,
J'ai cent fois été prêt d'attenter à ma vie.

Madame BEVERLEI.

Vous me faites frémir.

BEVERLEI.

Le Ciel, ma chere amie,
Pour prix de vos vertus vient d'exaucer vos vœux.
Permettés, cependant, qu'un moment je vous quitte,
D'une dette preſſante il faut que je m'acquitte;
Le retard ſerait dangereux,
Ma perſonne en répond; mais bientôt...

Madame BEVERLEI.

Avec peine

BEVERLEI.

Je vous laiſſe aller.

BEVERLEI.

A l'inſtant
Je reviens.

Madame BEVERLEI.

Mon ami, ſur un point important
Il faut que je vous entretienne,
Et vous ne pouvés trop preſſer votre retour.

BEVERLEI.

Je n'ai pas moins que vous d'impatience.

Madame BEVERLEI.

Allés donc: pendant votre abſence,
Nous préparerons tout pour fêter ce grand jour.

Elles s'entrent.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IX.

BEVERLEI, STUKELI.

(*Béverlei fait un pas en avant & rencontre Stukéli.*)

BEVERLEI.

Te voilà, Stukéli! fais-tu que la fortune...

STUKELI.

Oui, Johnſon m'a tout dit, je vous fais compliment.

BEVERLEI.

Ton amité pour moi ſe montra peu commune,
Tu verras ſi la mienne aujourd'hui ſe dément:
Mais je cours m'affranchir d'une dette importune,
Et ſatisfaire Jame, ainſi que Mackinſon.

STUKELI.

Fort bien; ils ſont tous deux à préſent chés Vilſon.
La partie eſt conſidérable,
Des flots d'or roulent ſur la table,
Avec quelque bonheur on ferait un beau gain;
Mais je les ai laiſſés tous deux en mauvais train,
Jouant d'un malheur effroïable:
Tu viendras à propos leur prêter du ſecours.

BEVERLEI.

Dans cette maiſon infernale,
Je voudrais, s'il ſe peut, ne r'entrer de mes jours;
Elle me fût toujours fatale.

STUKELI.

Je t'aprouve très-fort de ne point aller là;
On n'y joua jamais une partie égale.
C'eſt ſur un tapis verd le Pérou qui s'étale;
Tu ſerais tenté.

BEVERLEI.

Point.

STUKELI.

Je doute de cela;

La fortune, il eſt vrai, n'eſt pas toujours cruelle.
Tu parais en grace avec elle;
Avec diſcrétion on pourrait la tâter...
Ce n'eſt point mon avis.

BEVERLEI.

Oh! ſois en aſſurance.
.... Cependant on peut m'arrêter:
Tu ſais que Mackinſon a contre moi ſentence.

STUKELI.

Je l'avoue, & quelqu'un m'a dit en confidence.
Qu'il voulait dès ce ſoir la faire exécuter.

BEVERLEI.

Eh bien! cette raiſon décide;
Mais n'apréhende rien: je te réponds de moi.

STUKELI.

Tu n'iras pas, ſi tu m'en croi:
Leuſon viendrait encor me traîter de perfide,
Il ne parle pas mieux de toi.

En apuïant.

Il dit par-tout avec menace,
Que du bien de ta ſœur tu lui feras raiſon.

BEVERLEI.

Laiſſons-là ce Monſieur Leuſon;
On peut rabattre ſon audace...
Allons m'acquitter chés Vilſon...
Mais pour plus de précaution,
Tiens; garde ces billets.

STUKELI.

Qui? moi! que je les prenne;
Tu connais le faible que j'ai;
Je te crois aujourd'hui dans une heureuſe veine,
Tu voudras les r'avoir & moi je céderai.
N'y va pas, Béverlei, permets que je t'arrête.

BEVER-

Digitized by Google

BEVERLEI.

Me crois-tu donc si faible, & que sur un tapis
Un peu d'or! des monceaux.
Que mes yeux en soïent éblouis?

STUKELI.

Un peu d'or! des monceaux.

BEVERLEI.

Beaucoup ou peu, qu'importe?

STUKELI.

On pourrait regagner tout ce que tu perdis:
Mais.... ne nous y fions que de la bonne sorte.

BEVERLEI.

Non, je ne jouerai plus, c'est un parti bien pris;
Mais puisqu'enfin tu crois cette épreuve si forte,
N'entrons pas, demandons Mackinson à la porte.

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Il fait nuit.

SCENE I.

BEVERLEI, STUKELI.

STUKELI.

Que parlés-vous, ô Ciel! de fer & de poiſon?

BEVERLEI.

Mon ſort eſt-il aſſés funeſte?
J'ai tout perdu, rien ne me reſte
Que l'affreux déſeſpoir qui trouble ma raiſon:
Ma fureur va juſqu'au délire.

STUKELI.

Fallait-il entrer chés Vilſon?
Si mes conſeils ſur vous avaient eu quelque empire,
Votre ami...

BEVERLEI.

Mon ami! Barbare, à toi ce nom!
Tu n'es qu'une horrible furie,
Qui de ſon ſouffle impur empoiſonna ma vie,
Un monſtre par l'enfer contre moi déchaîné;
Sans cette amitié déteſtable,
Serait-il un mortel plus que moi fortuné?
En eſt-il un plus miſérable!
Heureux père, heureux frère, & moins époux qu'amant,
Manquait-il à mes vœux quelque bien deſirable?
Mais d'un fatal égarement
Réveillant dans mon cœur la ſemence endormie,
Tu lui fournis de l'aliment,

Et

Digitized by Google

Et fis d'une étincelle un affreux incendie.
Tout a péri, mes biens, mon honneur & ma vie:
Voilà ce qu'a produit ta funeſte amitié.

STUKELI.

J'excuſe le malheur: votre injuſtice extrême
Excite mon courroux bien moins que ma pitié:
Mais avés-vous donc oublié,
Que ſûr, diſiés-vous, de vous même,
Prêt d'entrer chés Vilſon, je vous ai ſuplié . . .

BEVERLEI.

Tu brûlais de m'y voir... oui, j'ai vu l'artifice,
Et qu'en montrant le précipice,
Tu ſavais inſpirer la fureur d'y courir:
Mais mon cœur était ton complice,
Et cherchait lui-même à périr ...
Mais, réponds-moi, pourquoi me rendre
Les effets qu'en dépôt j'avais mis dans tes mains?

STUKELI.

Vous ſavés que pour m'en défendre
Tous mes efforts ont été vains:
Vous avés voulu les reprendre.

BEVERLEI.

Traître, donne-t-on du poiſon
Au furieux qui le demande?

STUKELI.

J'ai vu dans le malheur James & Mackinſon;
J'eſpérais...

BEVERLEI.

J'ai contr'eux un violent ſoupçon.
De ſcélérats c'eſt une bande,
Dont la caverne eſt chés Vilſon.
Ma perte n'eſt pas naturelle.

Digitized by Google

STUKELI.

On les dit cependant d'un honneur éprouvé,
Et par moi l'un & l'autre en jouant observé,
M'a paru loyal & fidele.

BEVERLEI.

Mais, toi-même, l'es-tu?

STUKELI.

Béverlei!

BEVERLEI.

Je ne sais...
Il me prend contre toi des mouvemens de rage...

STUKELI.

Me croïés-vous donc lâche assés...
Suportés le malheur avec plus de courage.

BEVERLEI.

Du courage! la mort... Mais, ma femme! mon fils!
(*Il le saisit au collet.*)
Traître, tu m'as plongé dans l'abîme où je suis:
Il faut m'en tirer, ou sur l'heure...
Je ne me connais plus... Pardonne... Tu me fuis?

STUKELI.

Je quitte un ingrat.

BEVERLEI.

Ah! demeure.

STUKELI.

Pour me voir accabler de reproches sanglans!

BEVERLEI.

Ah! dans mes transports violens,
Puis-je savoir si je t'outrage?
Sais-je ce que je dis? Suis je maître de moi?
Non... Crains tout en effet... dans un moment de rage,
Je puis te poignarder, & moi-même après toi.
(*Il lui fait signe de s'en aller avec un geste furieux.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

BEVERLEI *seul.*

Où porté-je mes pas ? Ciel ! dans quel antre sombre,
D'une ame bourrelée enſevelir l'horreur?
C'eſt en vain que la nuit me couvre de ſon ombre,
On n'échappe point à ſon cœur.
Nuit, tu ne peux cacher un coupable à lui-même.
... O déſeſpoir! ô honte extrême!
Quoi! de mon repentir ce jour même eſt témoin!
Celle qui, lâchement à ma rage immolée,
Aprit, ſans murmurer, à ſouffrir le beſoin,
Ma femme eſt par moi conſolée!
Son bonheur déſormais doit faire tout mon ſoin;
Loin de Londre & du jeu qu'à jamais je déteſte,
Je lui peins le ſéjour céleſte ...
L'enfer, hélas! n'était pas loin.
C'en eſt fait, à ſes yeux je ne veux plus paraître.
Ma mort... Mais quelqu'un vient, je crois le reconnaître.
Oui, c'eſt lui-même, c'eſt Leuſon:
On dit que ſes propos reſpirent la menace,
Que du bien de ma ſœur il veut avoir raiſon:
Je prétends que lui-même ici me ſatisfaſſe.

SCENE III.

BEVERLEI, LEUSON.

LEUSON.

Quelqu'un a prononcé mon nom.
Béverlei! . . . la rencontre eſt heureuſe:
J'ai travaillé pour vous.

BEVER-

Digitized by Google

BEVERLEI.

Sans en être prié!
C'eſt avoir l'ame généreuſe.
Qui vous chargeait, Monſieur, de ce ſoin?

LEUSON.

L'amitié.
J'eſpere en tout ſon jour faire bientôt paraître
Le mortel le plus noir, & l'ami le plus traître...
Ce que j'ai découvert doit le faire trembler.

BEVERLEI.

J'en connais un déjà qui doit trembler lui-même.

LEUSON.

De qui prétendés vous parler?
Quel eſt-il?

BEVERLEI.

Moi préſent, il proteſte qu'il m'aime,
Et loin de moi ſa bouche oſe me diffamer.

LEUSON.

Cette énigme...

BEVERLEI.

Je vais clairement m'exprimer:
J'ai, ſi l'on vous en croit, perdu par ma folie
Tout le bien que ma ſœur vous devait aporter:
Voilà dans tous les lieux ce que Leuſon publie;
Qu'il oſe en ma préſence ici le répéter.

LEUSON.

Béverlei, la hauteur & le ton de menace
Ont cauſé bien des maux qu'on eût pu prévenir,
Et peut-être un autre à ma place...
Mais je ſaurai me contenir.
Je ne dis jamais rien qu'en face
Je ne ſois prêt à ſoutenir.
Des diſcours qu'on me fait tenir
Nommés le délateur, & de ſa vile audace
Cette main ſaura le punir.

BEVER-

Digitized by Google

BEVERLEI.

Je sais ce qu'il faut que je pense,
Et ce n'est là qu'un vain recours
Pour échaper à ma vengeance.

LEUSON.

O Ciel! quel étrange discours!
Béverlei me tient ce langage!
Mais nous nous sommes vus dans le champ de l'honneur:
Il sait bien qu'aisément on ne me fait pas peur.

BEVERLEI.

Je ne sais rien que mon outrage,
Et sans discourir davantage,
Défendés vos jours. (*Il tire son épée.*)

LEUSON *froidement.*

Frape, ingrat;
Suis la fureur qui te domine.
Ta folle confiance en un vil scélérat,
De tout ce qui t'est cher a causé la ruine:
Il te reste un ami.... Que ta main l'assassine.

BEVERLEI.

J'ai ruiné mon fils, & ma femme, & ma sœur:
De malédictions qu'elles chargent ma tête,
Je les accomplirai: ma main est toute prête.
Mais toi, quel droit as-tu de noircir mon honneur?
Tu te dis mon ami, barbare; si c'est l'être,
Ah! sois le donc encore en me perçant le cœur;
Tu me vois à ce trait prêt à te reconnaître.

LEUSON.

Remets ce fer: je vois qu'un traître
A contre ton ami sourdement manœuvré:
Je crois même entrevoir le but qu'il se propose.

BEVERLEI.

Eh! par quelle raison juger qu'il m'en impose?

LEUSON.

Digitized by Google

LEUSON.

Il ſait que je l'ai pénétré:
En t'armant contre moi le lâche fourbe eſpere
De l'un des deux, au moins, par l'autre ſe défaire;
Mais ſon eſpoir ſera trahi:
Tu ne verſeras point le ſang de ton ami,
Ma main du ſang du mien ne ſera point trempée;
Remets, te dis-je, cette épée:
Adieu, r'entre chés toi: demain, moins prévenu,
Béverlei rougira de m'avoir mal connu. (*il ſort.*)

SCENE IV.

BEVERLEI ſeul.

Ce ſang-froid de Leuſon n'eſt pas celui d'un lâche;
Dans l'ocaſion je l'ai vu,
Sa valeur fut toujours ſans tache.
Stukéli m'aurait-il déçu?...
Que m'importe, après tout? Tiens-je encore à la vie?
Dans le fond de mon cœur je ſents mille bourreaux:
D'un coup terminons tous mes maux;
Il faut qu'avec ce fer elle me ſoit ravie...

SCENE V.

BEVERLEI, JARVIS.

Jarvis pendant le monologue eſt entré ſur la Scene, & s'eſt aproché de Béverlei, que dans l'obſcurité il cherche à reconnaître.

BEVERLEI *apercevant quelqu'un près de lui.*

Qui s'avance vers moi? parle, eſt-ce un aſſaſſin?
Si tu l'es, viens, ſuis-moi: ma main,

Plus

Digitized by Google

Plus que la tienne encore, eſt de ſang altérée;
Et plus que toi, je porte dans mon ſein
Une rage déſeſpérée.

JARVIS.

Mon cher Maître, daignés...

BEVERLEI.

Ah! bon homme, c'eſt toi?
Que fais-tu ſi tard dans la rue?
Tu devrais être au lit.

JARVIS.

Monſieur, pardonnés-moi
Vous-même... (*Il voit l'épée nue.*) Ciel!

BEVERLEI.

Quoi donc?

JARVIS.

Votre épée... elle eſt nue...
Auriés-vous.... Ah! Monſieur, vous me glacés
d'effroi.

BEVERLEI *ſans écouter.*

Oui, de quelque côté que je tourne la vue,
La miſere, l'oprobre eſt par-tout ſur mes pas,
Ce n'eſt que par un prompt trépas...

JARVIS.

Monſieur... de ſa douleur l'ame toute occupée,
Il ſe parle à lui-même & ne m'écoute pas!
O mon Maître!

BEVERLEI.

Qui parle?

JARVIS.

Hélas!
C'eſt le pauvre Jarvis... donnés-moi cette épée;
Monſieur, au nom de Dieu, donnés-la moi, je
crainds...

BEVER-

BEVERLEI.

Oui, prends-la, prends ce fer, ôte-le de mes mains.
Peut-être en ce moment, c'eſt le Ciel qui t' envoïe.

JARVIS.

Ah, Monſieur, quelle eſt donc ma joie!
Et que Jarvis ſe tient heureux!....

BEVERLEI.

Puiſſes-tu toujours l'être, ô vieillard vertueux!
Mais ne reſte pas davantage:
De mes malheurs, Jarvis, crains la contagion.
La ruine, l'horreur, la malédiction,
De tout ce qui m' aproche eſt le cruel partage.
R'entre, bon vieillard - couche-toi;
Va trouver le repos... qui n'eſt plus fait pour moi.

JARVIS.

Permettés que chés vous, Monſieur, je vous ramene.

BEVERLEI.

Non..., jamais.

JARVIS.

Songés-vous quelle cruelle peine
Madame... Pardonnés; vous voulés donc ſa mort?

BEVERLEI.

Pour elle & pour mon fils, de tous les maux le pire
C'eſt peut-être de vivre... oui, dans leur triſte ſort,
Ils paſſeront, hélas! leurs jours à me maudire.
Laiſſe-moi... de la nuit je chéris la noirceur,
Je voudrais en pouvoir redoubler les ténebres;
Dans le fond de mon ame une plus grande horreur...
Il a l'air d'écouter.
N'entends-je pas des cris funebres?

JARVIS.

Tout garde le ſilence.

BEVERLEI.

O remords! O fureur!
Va-t-en. Couché ſur cette pierre,

Je

Je passerai la nuit à dévorer mon cœur.
Eh! puissé-je jamais ne revoir la lumiere?
Il s'étend sur des pierres.

JARVIS *à ses piés.*

Ah! mon cher Maître, à vos genoux,
Votre vieux serviteur en larmes vous conjure..!
Au nom de Dieu, relevés-vous,
Vous n'avés point une ame dure;
Madame est dans les pleurs,...

SCENE VI.

Madame BEVERLEI *sortant de chés elle avec une lanterne*, BEVERLEI *sur les pierres*, & JARVIS *à genoux faisant une Scene muette.*

Madame BEVERLEI.

Jarvis ne revient pas!
Je ne puis soutenir une plus longue attente:
Un trouble affreux m'agite.... O Ciel! conduis mes pas.
Guide ma démarche tremblante.
Elle s'avance du côté où sont Beverlei & Jarvis.

BEVERLEI *à Jarvis.*

Tu m'importunes, bon vieillard.

JARVIS.

Votre père, Monsieur, me montrait plus d'égard,
Et vous-même dans votre enfance...
Mais, je vois que vers nous une clarté s'avance:
Prenés garde.... quelqu'un...

Madame BEVERLEI *qui s'est aprochée.*

J'entends sa voix, je croi:
Oui, c'est lui... c'est Jarvis.... Que mon ame est émue!
Je frémis.... aprochons... Ciel, qu'est ce que je vois?

Digitized by Google

JARVIS.

C'eſt Madame!

BEVERLEI.

Ma femme! O terre, engloutis-moi!

Madame BEVERLEI *à ſon mari.*

Mon ami... je me meurs... ce ſpectacle me tue...
Cruel, vous détournés la vuë:
Vous fuïés mes regards... mon cœur ſe ſent glacer;
Parlés-moi... vous voïés qu'à peine je reſpire:
Ah! par pitié, faites ceſſer
Tout le trouble & l'effroi que ce moment m'inſpire.

BEVERLEI

Je vais plutôt les redoubler,
Frémiſſés... je n'ai rien que d'affreux à vous dire,
De malédictions vous m'allés accabler.

Madame BEVERLEI.

Ah! mon cœur eſt incapable;
Il n'aprendra jamais qu'à benir mon époux.

BEVERLEI.

Cet époux eſt un miſérable,
Qui ne doit être vu par vous
Que comme un monſtre déteſtable.
Ce jour a fixé notre ſort;
La miſere & les pleurs, voilà votre partage:
C'eſt celui de mon fils... & le mien, c'eſt la mort.

Madame BEVERLEI.

Quoi donc!

BEVERLEI.

Tout eſt perdu: le déſeſpoir, la rage,
Voilà tout ce qui m'eſt reſté.
Maudiſſés votre époux, il l'a bien merité.

Madame BEVERLEI.

Exauce mes vœux & mes larmes.
Ciel; d'un œil de bonté regarde ſa douleur:

De

Digitized by Google

De ſon front obſcurci diſſipe les alarmes,
Ramene la paix dans ſon cœur.
Si l'infortune & la miſere
Doivent tomber ſur l'un des deux,
Epuiſe ſur moi ta colere
Et que Béverlei ſoit heureux.

BEVERLEI.

Et c'eſt ainſi que me maudit ta bouche!
O d'un indigne époux vertueuſe moitié,
Combien tant de bonté me confond & me touche!

Madame BEVERLEI.

Laiſſe donc la tendre pitié
Adoucir dans ton cœur le déſeſpoir farouche.
Eh! pourquoi ſuccomber au poids de tes douleurs?
Tout n'a point, mon ami, péri dans ton naufrage;
Mon partage n'eſt point la miſere & les pleurs.

BEVERLEI.

Que nous reſte-t-il?

Madame BEVERLEI.

Le courage,
Et le travail... Tu ſais que toujours quelque ouvrage
Dans ton abſence occupait mes momens:
Je trompais la longueur du tems:
Ah! crois-moi, c'eſt du ſein de l'indigence même
Que naîtra mon plus doux plaiſir:
Je n'ai fait juſqu'ici qu'amuſer mon loiſir;
Je ferai vivre ce que j'aime.

BEVERLEI.

Ta vertu peut tout adoucir,
Mon déſeſpoir cede à ſes charmes.
Je me jette en ton ſein que je baigne de larmes...
O chere & tendre épouſe, & tu ne me hais pas!

Madame BEVERLEI.

Je t'aime, & je te plains... Hélas!

Digitized by Google

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, UN SERGENT, *suivi d'un Record.*

LE SERGENT *à Béverlei.*,

Je vous arrête, il faut me suivre.

BEVERLEI.

O fortune! voilà le dernier de tes coups.
On ne m'y verra pas survivre.

Madame BEVERLEI.

Monsieur, je tombe à vos genoux.

LE SERGENT.

C'est de l'argent qu'il faut.

JARVIS.

De combien est la somme?

LE SERGENT.

Trois cens piéces.

JARVIS.

Chés moi j'en ai moitié.

LE SERGENT.

Bon homme,
Il faut le tout.

JARVIS.

Demain je puis,
En fondant un Contrat....

BEVERLEI (*au Sergent.*)

Finissons. Je vous suis...
Jarvis, ce nouveau trait a pénétré mon ame;
Mais gardés votre argent... Embrassés-moi, ma femme:
Pour la derniere fois je vous tiens dans mes bras...
Il faut subir mon sort... (*On l'emmene.*)

Madame BEVERLEI *le suivant avec Jarvis.*

Je ne vous quitte pas.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

La Scene repréſente la chambre d'une priſon: il doit y avoir d'un côté une table, ſur laquelle eſt un pot d'eau, & un verre dans une jatte; & de l'autre un fauteuil, & une chaiſe à côté: Tomi eſt dans le fauteuil, & Jarvis ſur la chaiſe à côté.

SCENE I.

TOMI, JARVIS.

JARVIS *en arrangeant l'enfant.*

Ses yeux ſe ferment ... il ſuccombe.
Pauvre enfant! le voilà qui dort.
O l'heureux âge! ſans effort
Dans les bras du ſommeil il tombe;
Il ne craint pas que du remord
La voix en ſurſaut le réveille:
Son innocence en paix ſommeille,
Tandis que le cœur déchiré,
Son père malheureux a vu le jour renaître,
Avant que dans ſes yeux le ſommeil ſoit entré.
Quel changement fatal! O mon Maître: mon Maître!
A quelle paſſion vous vous êtes livré!
Que de vertus en vous un ſeul vice a détruites?
Et qu'il a d'effroïables ſuites!
Puiſſe le Ciel ...

SCENE II.

Madame BEVERLEI, JARVIS.

Madame BEVERLEI.

Que fait mon fils?

JARVIS.

Vous voïés, Madame, il repoſe.

Madame BEVERLEI, *en le baiſant.*

Dormés, cher enfant! Ah! Jarvis,
Quels tourmens ſon père me cauſe!
Mes diſcours, tu le ſais, avaïent eu quelque fruit;
J'avais de ſes tranſports calmé la violence:
Cette priſon a tout détruit.
O la cruelle, ô l'effroïable nuit!
Plongé dans un morne ſilence,
L'œil fixe, il paraiſſait ni n'entendre, ni voir;
Et ſoudain furieux juſques à la démence,
Pouſſant les cris du déſeſpoir,
Il déteſtait ſon exiſtence.

JARVIS.

O mon Maître!

Madame BEVERLEI.

A ſes piés, que je baignais de pleurs,
J'invoquais les doux noms & d'époux & de père;
A mes larmes, à ma priere,
Il n'opoſait que des fureurs:
Deux fois cruellement ſes bras m'ont repouſſée.
De cet égarement à la fin revenu,
Honteux de voir ſa femme à ſes piés abaiſſée,
Son cœur s'eſt vivement ému,
Contre ſon ſein il m'a preſſée;
Le torrent de nos pleurs alors s'eſt confondu.

JARVIS.

Je ſents couler les miens.

Mada-

Digitized by Google

Madame BEVERLEI.

Sa fureur s'eſt calmée:
Par le ſommeil enfin ſa paupiere fermée,
D'un repos paſſager lui prête la douceur.

JARVIS.

Le Ciel en ſoit loué.

Madame BEVERLEI.

Mais, cependant, ma ſœur
M'a mandé qu'il fallait que moi-même j'agiſſe,
Et que pour mon époux il ſerait important
Qu'au-déhors ſans tarder un moment je la viſſe:
Je vais profiter de l'inſtant,
Jarvis, où mon mari ſommeille.
Toi, ſois bien attentif, prends garde: & s'il s'éveille
Ne le laiſſe point ſeul, mene-lui ſon enfant;
A l'aſpect de ſon fils, à cette chere vue,
D'un ſentiment ſi doux un père a l'ame émue!...
Béverlei ſentira ſon tourment adouci;
A l'inſtant je reviens ici:
Si de toi je n'étais pas ſûre,
Mon cœur à le quitter ne pourrait conſentir.

JARVIS.

Sans crainte vous pouvés ſortir.

Madame BEVERLEI, *après avoir êté doucement regarder par la couliſſe.*

Il n'a pas changé de poſture,
Il dort profondément. Jarvis, je t'en conjure,
Obſerve bien l'inſtant qu'il ſe réveillera.

(*Elle ſort.*)

OXFORD-TAYLOR INSTITUTION

Digitized by Google

SCENE III.

JARVIS, TOMI dormant.

JARVIS.

Juſqu'au retour de ma Maîtreſſe
J'eſpere qu'il repoſera:
Que de vertu, que de tendreſſe!
L'excellente femme qu'il a!
Qu'il ſerait avec elle heureux s'il ſavait l'être!
J'entends du bruit... allons doucement reconnaître...
Il ne dort plus... c'eſt lui, pâle, défiguré,
Moins ſombre cependant, & l'œil moins égaré.

SCENE IV.

BEVERLEI, JARVIS, TOMI dormant.

BEVERLEI, *à part.*

Ma femme eſt éloignée; écartons ce bon-homme:
Il faut me défaire de lui.

JARVIS.

Vous n'avés fait qu'un léger ſomme;
Le repos bientôt vous a fui.

BEVERLEI.

Ta Maitreſſe eſt dehors?

JARVIS.

Quelques ſoins néceſſaires
L'ont forcée à ſortir, Monſieur, pour vos affaires.
Dans peu vous allés la revoir.

BEVERLEI.

Je ſents que du ſommeil le baume favorable
Dans mon cœur plus tranquille a r'animé l'eſpoir.
J'ai beſoin du conſeil d'un ami véritable:
Je veux entretenir Leuſon.

Va

Digitized by Google

Va le trouver, Jarvis; dis-lui qu'en ma prison
Il me faſſe à l'inſtant l'amitié de ſe rendre ...
Qui te fait héſiter?

JARVIS.

Mon cher Maître, pardon,
Madame, dans ce lieu, m'a preſcrit de l'attendre.

BEVERLEI.

Elle n'a pas prévu l'ordre que tu reçois,
Tu vois que je ſuis fort tranquile.

JARVIS.

Grace au Ciel, Monſieur, je le vois.

BEVERLEI.

Va donc, je veux quitter ce triſte domicile.

JARVIS.

Mais....

BEVERLEI.

Sans plus répliquer, j'ordonne; obéis-moi

JARVIS *après un air d'héſitation.*

J'y vais.

SCENE V.

BEVERLEI, TOMI dormant.

BEVERLEI *après avoir fait quelques tours de l'air le plus ſombre.*

Mon heure eſt arrivée:
J'ai prononcé l'arrêt... cet arrêt eſt la mort.
D'oprobre mon ame abreuvée
Ne peut plus ſoutenir ſon fort.
A ſes tourmens mon cœur ſuccombe.

En diſant ces vers, il aproche de la table, met de l'eau dans un verre, & y mêle la liqueur d'un flacon qu'il tire de ſa poche.

Digitized by Google

Je vais m'endormir dans la tombe...
M'endormir! Si la mort au lieu d'être un ſommeil,
Etait un éternel... & un funeſte réveil!
Et ſi d'un Dieu vengeur... il faut que je le prie
Dieu, dont la clémence infinie...
Je ne ſaurais prier... du déſeſpoir ſur moi
M'entraîne... cependant, j'entends avec effroi
Dans le fond de mon cœur une voix qui me crie:
Arrête, malheureux: tes jours ſont-ils à toi?
O de nos actions incorruptible Juge,
Conſcience! .... Mais quoi! ſans eſpoir, ſans refuge,
Voir ma femme, mon fils languir dans le beſoin!
Auteur de leur miſere, en être le témoin!
Endurer le mépris, pire que l'infortune!
Mourir enfin cent fois pour n'oſer mourir une!
Ah! c'eſt trop balancer... on peut braver le ſort:
Mais la honte! mais les remords!

Il prend le verre.

Nature, tu frémis... Terreur d'une autre monde,
Abîme de l'éternité,
Obſcurité vaſte & profonde,
Tout cœur à ton aſpect ſe glace épouvanté:
Mais j'abhorre la vie, & mon deſtin l'emporte.

Il boit.

C'en eſt fait... c'eſt la mort qu'en mes veines je porte:
De mes jours ce ſoleil éclaire le dernier.
O! ſi l'homme au tombeau s'enfermait tout entier!
Mais des pleurs des vivans ſi l'ame encore émue
Voit ceux qui lui ſont chers ſouffrans & malheureux,
Si j'entends vos cris douloureux,
O ma femme! ô mon fils! ô famille perdue!
L'enfer, l'enfer n'a pas de tourmens affreux.
.... o réflexion trop tardive!

Il fait quelques tours & aperçoit ſon fils.

Mon

Digitized by Google

Mon fils! un doux ſommeil tient ſon ame captive.
Je n'entendrai donc plus le ſon de cette voix,
A mon oreille, hélas! ſi chere!
Que je t'embraſſe au moins pour la derniere fois,
O malheureux enfant d'un plus malheureux père!
Il s'aſſied à côté ſur la chaiſe.
Qu'en le voïant mon ame s'attendrit!
Il ſemble qu'en dormant ſa bouche me ſourit.
Cette bouche.... ſes traits... Ce ſont ceux de ſa mère:
Pauvre enfant! (*Il ſe leve.*) tu ne ſents, ni ne prévois ton ſort.
La honte de ma vie, & l'horreur de la mort,
Voilà ton unique héritage:
L'oprobre ſera ton partage...
De miſere accablé, n'oſant lever les yeux.
Tu vivras pour maudire & le jour & ton père.
La vie eſt-elle donc un bien ſi précieux?
Ma fureur t'a ravi tout ce qui la rend chere:
Qui t'en délivrerait, t'ôterait un fardeau.
Que n'a-t-on êtouffé ton père en ſon berceau?
Mais déjà le poiſon... je ſents que je m'égare;
Une épaiſſe & noire vapeur
Couvre mes yeux, & dans mon cœur
Fait naître une fureur barbare:
Que dis-je fureur? c'eſt pitié.
Pour qui dans le malheur languit humilié,
Mourir eſt un inſtant, vivre eſt un long ſuplice.
Mon fils ce ſerait là ton ſort...
Oſons l'y dérober... le moment eſt propice;
Qu'il paſſe, ſans douleur, du ſommeil à la mort.
Ce fer... Tuer mon fils! Le tranſport eſt horrible.
Nature! ah! ta voix dans mon cœur
Vient de jetter un cri terrible...
Il s'éveille.

Papa... vos yeux... ils me font peur.

Digitized by Google

BEVERLEI.

Sa voix a je ne sais quel charme...

TOMI *tombant à génoux.*

Mon bon Papa, pardonnés-moi.

BEVERLEI.

Je n'y tiens pas, il me désarme.

Il jette le poignard.

O malheureux enfant! O mon fils, leve-toi:
Mes pleurs inondent ton visage...

Madame Béverlei entre avec Henriette.

SCENE VI.

TOMI, BEVERLEI, Madame BEVERLEI, HENRIETTE.

TOMI *courant à sa mère.*

Maman, sauvés Tomi.

Madame BEVERLEI.

Ciel! quel est mon effroi!
Cet enfant... ce poignard... cruel! à quel usage?

BEVERLEI.

Des monstres connaissés-en moi le plus sauvage;
Par pitié pour mon fils je lui perçais le cœur.

HENRIETTE.

Juste Ciel!

Madame BEVERLEI.

Par pitié!... votre fils!... quelle horreur!
Barbare, & vous osés l'avouer à sa mère!
O mon fils! mon cher fils!

BEVERLEI.

Si, pour vous satisfaire,
Il n'est besoin que de ma mort...

Madame

Digitized by Google

Madame BEVERLEI.

A ce discours funeste, à cet excès barbare,
Cher & cruel époux! je vois le noir transport
Du désespoir qui vous égare.
Mais à vous mettre en liberté,
Sachés que Leuson se prépare;
Sachés que Stukéli ce monstre détesté...

BEVERLEI, *à part.*

De mes sens quel tourment s'empare!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LEUSON, JARVIS.

LEUSON.

Béverlei, vos fers sont rompus:
Par Jame assassiné, Stukéli ne vit plus;
Un différend entr'eux est né sur le partage.

HENRIETTE.

Ce perfide n'est plus?

LEUSON.

Non, Jame est arrêté:
Vos effets sont en sûreté.
Cher ami, reprenés courage;
Tout vous sera rendu.

BEVERLEI.

Je me fus trop hâté.
Ah! malheureux!

Madame BEVERLEI.

Eh quoi! cette nouvelle...

LEUSON.

Ses traits sont renversés.

BEVER-

BEVERLEI.

Une douleur cruelle...

LEUSON.

Madame, il faut un prompt ſecours.

Madame BEVERLEI.

Courés, Jarvis. (*il ſort*) O Ciel! ſois mon recours.

BEVERLEI.

Le calme à la douleur ſuccede.
O ma femme!

Madame BEVERLEI.

Eh bien! quoi? mon ami, mon époux!

BEVERLEI.

Ne cherchés point à mon mal de remede;
Il n'en eſt point.

Madame BEVERLEI.

Que dites-vous?
Il en eſt, il en eſt.

BEVERLEI.

Epouſe digne & chere,
Vous n'avés plus d'époux, mon fils n'a plus de père.

LEUSON.

O malheureux ami! Qu'avés-vous fait?

HENRIETTE.

Hélas!
Mon frère, avés-vous pu...

Madame BEVERLEI.

Non, je ne le crois pas,
Cet horrible attentat...

BEVERLEI.

Tout mon cœur le déteſte.
Père dénaturé, citoïen criminel.
Barbare

Digitized by Google

Barbare époux, enfin, dans un moment funeſte,
J'ai violé les loix de la Terre & du Ciel.

Madame BEVERLEI.

Je meurs.

(*Leuſon la ſoutient.*)

BEVERLEI.

Voici le moment de paraître
Au redoutable Tribunal
De celui qui me donna l'être;
Tout me dit que je touche à ce terme fatal;
Le calme où je me trouve... une faibleſſe extrême...
Mes yeux d'ombres environnés...
Ma femme: ah! dites-moi que vous me pardonnés.

Madame BEVERLEI *avec des ſanglots.*

Puiſſe le Ciel, hélas! vous pardonner de même.

BEVERLEI.

Aidés à le fléchir votre époux expirant.

(*Il s'incline, ſoutenu par ceux qui l'entourent.*)

Dieu de miſericorde, à tes piés, en tremblant,
Ta faible créature implore ta clémence:
Ta juſtice pardonne au cœur qui ſe repent:
Fais luire à ce coupable un raïon d'eſpérance:
Tu vois mes remords infinis:
S'ils ne peuvent, grand Dieu, déſarmer ta vengeance,
Ne l'étends pas du moins ſur ma femme & mon fils.

Madame BEVERLEI.

Ah! qu'il prenne ma vie, & qu'il ſauve la ſienne.

(*Elle ſe précipite à ſes piés, abimée de douleur.*)

BEVERLEI *à Leuſon.*

Prenés ſoin d'elle & de ma ſœur,

Digne

Digitized by Google

Digne ami, dont ſi mal j'avais connu le cœur.
Mon fils... qu'il s'aproche, qu'il vienne.

(*L'enfant ſe met aux genoux de ſon père, ſa mère eſt de l'autre côté: Béverlei, après les avoir regardés:*)

Mes yeux ſe rempliſſent de pleurs.
O mort! qu'en ce moment je reſſents tes horreurs!...
Vous me perdés, mon fils: il vous reſte une mère;
Qu'elle vous ſoit toujours reſpectable & chère;
Et ſi du Jeu jamais vous ſentés les fureurs,
Souvenés-vous de votre père...
Donnés-moi votre main, ma femme... Adieu....
je meurs.

Madame Béverlei s'évanouit & la toile tombe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

FIN DU PREMIER TOME.

Faute eſſentielle à corriger.

Page 58. l. 35. liſés balancerais.

Digitized by Google

THÉATRE AMUSANT ET MORAL,

OU

PIÉCES DE THÉATRES, ENTREMELÉES DE BIOGRAPHIES, D'HISTOIRES MORALES ET AMUSANTES. D'ANECDOTES, DE POESIES;

pour parvenir par dégré à la langue françaſe.

TOME SECOND.

Franzöſiſche Theatraliſche, Biographiſche, Hiſtoriſche, moraliſche Stücke, Anecdoten und Gedichte,

um ſtuffenweiſe zur Kenntniſs der Franzöſiſchen Sprache zu gelangen.

ZWEYTER THEIL.

Zur Erziehung ſieben Vater- und Mutterloſer Waiſen

herausgegeben

von

J. G. Kleine,

Oeffentlichem Lehrer der Franzöſiſchen Sprache an den beyden hieſigen Gymnaſien.

Braunſchweig, 1780.

Digitized by Google

Digitized by Google

A

SON EXCELLENCE,

MONSIEUR

DE FLÖGEN,

CONSEILLER PRIVÉ
DE S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC
REGNANT DE BRONSVIC ET DE
LUNEBOURG &c. &c.

Digitized by Google

Digitized by Google

MONSIEUR!

C'eſt avec un zéle très ardent, que j'embraſſe cette ocaſion à dédier à VOTRE EXCELLENCE cet ouvrage intitulé théatre amuſant & moral,

Digitized by Google

pour LUI rendre mes homages publics de la gracieuſe protection, dont ELLE daigne m'honorer & ſur tout des inſtitutions des belles lettres du païs dont ELLE eſt le vrai protecteur; ICI je pourrais parler des vertus éminentes, qui brillent en

VO-

Digitized by Google

VOTRE CHERE PERSONNE;
Mais votre modeſtie me le defend
& la prudence m'ordonne de tirer
le voile ſur une ſi ample matiere, je
me borne ſimplement dans la médio-
crité de mes expreſſions naturelles,
pour ne point aller manquer au pro-

Digitized by Google

fond respect avec le quel j'ai l'honneur d'être très-inviolablement,

MONSIEUR!

DE

VOTRE EXCELLENCE

à Bronsvic
le 12. Octobre, 1780.

le plus obéissant & le plus soumis Serviteur
KLEINE.

Digitized by Google

Preface.

Homo ſum, nil humani a me alienum eſſe puto.

Ter.

La hate de l'imprimerie eſt la cauſe que quelques fautes ſe ſont gliſſées dans cet œuvre, au reſte un écolier de trois mois peut les corriger; Mais afin que les jaloux ou les ennemis ne puiſſent tirer quelque avantage de ce côté là, je vais les tracer ici.

DU PREMIER TOME.

Liſés moral. Pag. 8. l. 7, cachot. p. 12. l. 27. le gaſcon. p. 14. l. 3. utile. p. 16. l. 8. votre. p. 26. l. 12. tendre. 25. ſous. p. 37. l. 15. eu. p. 60. l. 15. transport. p. 74. l. 8. tout. p. 79. l. 21. vont. p. 86. l. 23. déshérité. p. 90. l. 19. n'aurais-eu. p. 99. l. 15. beaux. 17. vent. p. 100. l. 4. deſirs. 11. faibleſſe. p. 106. l. 10. chantais. p. 107. l. 27. feignit. p. 108. l. 9. fit. 25. gaſcon. p. 121. l. 26. nous. p. 124. l. 35. tout. p. 127. l. 23. pureté. p. 132. l. 10. ſa. 30. preferable. p. 133. l. 19. courroux. 23. forfait. p. 138. l. 12. raiſonnable. p. 140. l. 6. je l'. 8. laiſſés. 26. les. p. 145. l. 21. ſerais. p. 147. l. 6. ſuis. p. 148. l. 22. tout. p. 149. l. 23. l'infamie. p. 153. l. 4. 5. ou. p. 154. l. 5. pardonner. p. 160. l. 1. par. p. 166. l. 9. reduit. p. 184. l. 13. plus. 31. joug. p. 185. l. 36. ſont. p. 192. l. 17. à Frome. p. 201.

Digitized by Google

l. 7. vouloir. p. 236. l. 21. tout. p. 242. l. 22. je lui fais. p. 243. l. 22. parens. p. 265. l. 27. ſont. p. 266. l. 16. ſart.

DU SECOND TOME.

Pag. 281. l. 21. entreprendre. p. 286. l. 13. je reſſemble. p. 287. l. 9. ce coquin. p. 323. l. 14. en. p. 328. l. 18. Baron. p. 350. l. 31. couſin. p. 359. l. 6. refuſer. p. 365. l. 28. demarches. p. 403. l. 13. vœux. p. 406. l. 27. Qui du. p. 415. l. 11. grandes. p. 420. l. 30. infortuné. p. 453. l. 33. fois. p. 458. l. 13. ſoins. l. 33. deſſein. p. 468. l. 8. danger. p. 471. l. 10. faire.

SALUT

Digitized by Google

SALUT AU CHER LECTEUR

(*mais non au jaloux.*)

Je ne crois point, que j'ai trop avancé en disant qu'un écolier pourrait les corriger, ce n'est point la coutume d'inserrer des anecdotes dans une préface, nonobstant en voici une; Un jeune abbé de qualité avait loué une loge à l'opera. Un Maréchal de France voulut avoir cette loge que l'abbé refusa. Le Maréchal insista & s'y prit si bien que l'abbé fut contraint de céder à la force. Pour avoir raison de cette insulte; il attaqua le Maréchal au tribunal de la Connetablie & demanda la permission de plaider lui-même sa cause, ce qu'il obtint. Il commença son discours par se feliciter de l'honneur qu'il avait de paraître devant

Digitized by Google

devant une assemblée aussi illustre, ensuite il exprima combien il était affligé d'avoir à se pleindre d'un des menbres qui la composaïent: mais il ajouta qu'il les croïait trop équitables pour ne pas lui faire avoir raison de la violence qu'il avait éprouvée; Et désignant alors chaque Maréchal de France par les actions memorables qui les caractérisaïent; Ce n'est point, dit-il, M. le Maréchal un tel dont j'ai à me plaindre; ce n'est point M. le Maréchal de *Broglie* qui s'est si bien distingué dans les dernieres guerres. Ce n'est pas le Maréchal de *Clermont-tonnere* qui a fait de si belles retraites; ce n'est pas M. le Maréchal de *Contades* qui a remporté tant de victoires; ce n'est point M. le Maréchal de *Richelieu* qui a pris le Port Mahon (& aquis en Allemagne - - -) celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien pris que ma loge à l'opera. Le tribunal qui ne s'attendait point à une pareille chûte, décida que l'abbé avait raison de se plaindre, & qu'il était vengé par la tournure de son plaidoïer.

Lorsque j'annonçai par les feuilles publiques, cet ouvrage au profit de sept orphelins je reçus une lettre sans signature que

Digitized by Google

que je vais tracer ici: „je viens de lire l'an„nonce dans les feuilles d'Hanovre, que „vous allés donner un œuvre à l'avantage „de 7 orphelins, votre bût m'a tant char„mé, que je m'offre à prendre cent exem„plaires, dèsque je lirai dans les feuilles pu„bliques, que le premier Tome sera paru, „je vous enverrai une lettre signée & l'ar„gent".

Voilà le second Tome & l'honnête homme ou le tartuffe ne s'annonce point; Ainsi je juge comme l'abbé de l'anecdote, un tel homme n'a jamais fait que de mauvaises actions, & qu'un tel est pendable qui a l'ame assés noire d'exécuter une si lache action —

Si je n'avais point le bonheur d'avoir la protection de Monsieur le Professeur NÖLTING de Hambourg, je me trouverais dans un cas bien critique, je prie chaque honnête homme à proteger cet œuvre, afin que j'aïe de quoi à donner aux orphelins, car jusqu'à present le mien est au jeu.

Je revoque ainsi l'avertissement du premier Tome car je cours risque à faire naufrage, soit qu'il se trouve un libraire qui

Digitized by Google

qui veuille entreprendre, ces ouvrages à un prix équitable; car je ne veux point courir risque une seconde fois d'être exposé à écrouler sur un banc de sable.

NB. Au premier Tome je priais ceux qui n'ont que souscrit à me faire parvenir l'argent mais envain; même plusieurs ont fait chercher leurs exemplaires sans envoïer l'argent & d'autres point du tout. Soit que ces derniers soïent à comparaitre au chien couché sur un tas de foin dont ils ne peuvent manger - - - - Ainsi soit il!

Bronsvic
le 12. Octobre, 1780.

KLEINE.

Digitized by Google

THÉATRE
AMUSANT ET MORAL.

TOME SECOND.

Digitized by Google

Le monde eſt vain, leger, mediſant, envieux,
Le fuir eſt bien fait, le ſervir encor mieux.

Digitized by Google

LE CONSENTEMENT FORCÉ,

COMEDIE

De Mr. PESSELIER.

Digitized by Google

ACTEURS.

ORGON.

CLEANTE, Fils d'Orgon.

CLARICE, Femme de Cleante.

LISIMON, Ami d'Orgon & de Cleante.

TOINETTE, Suivante de Clarice.

La Scène eſt à Auteuil.

Digitized by Google

THÉATRE AMUSANT ET MORALE.

LE CONSENTEMENT FORCÉ.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLEANTE.

LISIMON.

La joïe que j'ai de vous voir, Cléante m'eſt d'autant plus ſenſible, que je ne m'y attendais pas. Quoi! vous quittés Paris, dans le tems que les plaiſirs y regnent.

CLEANTE. L'on n'eſt pas toujours dans les mêmes diſpoſitions, mon cher Liſimon. On change à tout âge; & ces plaiſirs, autre fois ſi flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

Digitized by Google

LISIMON. Ce que vous me dites là, eſt-il bien ſincere?

CLEANTE. Rien n'eſt plus vrai, je vous aſſure.

LISIMON. J'aplaudis de bon cœur à de ſi beaux ſentimens, & je m'en rejouis pour l'amour de vous. La ſeule choſe qui me fache, c'eſt que vous avés choiſi une ſaiſon ſi peu favorable pour les amuſemens de la campagne. Auteuil eſt fort joli en Eté; mais il ne peut-être agréable en hiver qu'à une eſpece de Miſantrope comme moi.

CLEANTE. Il n'eſt pas en mon pouvoir de mieux prendre mon tems. Car (& c'eſt ce qui me fait de la peine) ma viſite eſt intereſſée.

LISIMON. Puis je vous rendre quelque Service, mon cher Cléante?

CLEANTE. Un Service de la derniere importance.

LISIMON. Voilà pour moi un ſurcroit de plaiſir.

CLEANTE. Je vous demande pardon de la liberté que j'ai priſe; mais j'ai amené une perſonne avec moi.

LISIMON. Votre excuſe m'offenſe. Quelque ſoit celui pour qui vous vous intereſſés, il eſt digne de mon eſtime, dèsqu'il merite la votre. Mais où eſt donc cet ami? Pourquoi n'entre-t-il pas?

CLEANTE. Un moment, je vous prie. Vous allés être étonné. C'eſt une Dame que je vous amene.

LISIMON. Une Dame?

CLEANTE. Vous ne ſerés pas faché de la connaitre.

LISIMON. Voilà donc comme vous êtes changé?

CLEANTE. C'eſt la plus grande preuve que j'en puiſſe donner.

LISIMON. Effectivement, c'en eſt une fort belle, qu'une nouvelle amourette!

CLEANTE.

Digitized by Google

CLEANTE. Le terme eſt trop faible. C'eſt un veritable amour, un amour pur & ſolide, puis qu'il eſt fondé ſur l'eſtime & ſur la raiſon.

LISIMON. Stile ordinaire des amans.

CLEANTE. Rien ne pourra jamais me detacher d'elle.

LISIMON. Ce n'eſt pas la premiere fois que vous tenés ce langage.

CLEANTE. Si vous connaiſſiés Clarice; Si vous ſaviés combien elle a de merite — —.

LISIMON. Bon! Ne ſais-je pas de quel oeil un amant voit ſa maitreſſe? Je vais vous faire ſon portrait ſi vous voulés.

CLEANTE. Elle n'eſt pas ma maitreſſe.

LISIMON. Comment?

CLEANTE. C'eſt ma femme.

LISIMON. Vous êtes marié?

CLEANTE. Depuis huit jours.

LISIMON. Quoi! Vous vous mariés ſans que j'en ſois informé, moi qui ai toujours été ſi fort attaché à votre famille; moi l'ami intime de votre pere, & encor plus le votre?

CLEANTE. C'eſt cette raiſon même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y feriés ſans doute opoſé, & j'ai craint l'effet que pourrait faire ſur moi l'amitié dont vous m'honorés.

LISIMON. Je conçois. Vous avés formé cette union ſans le conſentement de votre pere.

CLEANTE. J'ai tout fait pour l'obtenir; mais mon père a été inéxorable; & je tremble de me voir pour jamais l'objet de ſon indignation, ſi vous me refuſés le ſecours que j'attends de votre bonté.

Digitized by Google

LISIMON. Oh! Je ne doute plus de la violence de votre amour, & il faut en effet que votre épouſe ait bien du merite, pour avoir fixé un cœur comme le votre.

CLEANTE. Ah! que ne pouvés vous entendre ſon éloge d'une autre bouche que de la mienne! Car je ſents bien que dans l'état où je me trouve mon temoignage doit vous être ſuſpect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurés pas que j'aïe été ſeduit par des charmes qui ne frapent que les yeux. Sa douceur, ſa modeſtie, ſa ſageſſe, ſon attachement à ſes devoirs, ſon averſion pour les vains plaiſirs & amuſemens de ſon ſexe; une humeur toujours égale, la bonté de ſon cœur, enfin la ſolidité & la délicateſſe de ſon eſprit, ſurpaſſent encor la beauté quelque éclatante qu'elle ſoit. Vous ne croïés pas, j'en ſuis ſûr, la moitié de ce que je vous dis, & cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en eſt.

LISIMON. Mais quel eſt donc le motif du refus de votre père?

CLEANTE. L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encor de la naiſſance. Mais elle n'eſt pas riche.

LISIMON. Plaiſante raiſon! Si votre père penſait comme moi, cette difficulté ne l'aurait pas arreté, ſupoſés que votre épouſe fut auſſi parfaite que vous le dites.

CLEANTE. Elle l'eſt en effet. Mais mon père s'imagine que je lui en impoſe, & il ſe perſuade que tous les éclairciſſemens où il pourrait là-deſſus, bien loin de détruire cette idée ne ſerviraïent qu'à la confirmer.

LISIMON. Votre Situation me touche. Que puis-je faire pour votre ſervice?

CLEANTE.

Digitized by Google

CLEANTE. Mon père, que les affaires de ſon commerce ont retenu quelques mois en Province, eſt enfin de retour à Paris.

LISIMON. Il eſt revenu? J'en ſuis ravi. Voulés vous que je lui aille parler?

CLEANTE. Vous n'aurés pas la peine de l'aller chercher. Je ſais de bonne part qu'il doit vous venir voir aujourd'hui. Il ne tardera pas. J'aprehendais même qu'il ne m'eut devancé.

LISIMON. Le bon homme cherche à évaporer ſa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui. Mais je ne vous reponds pas du ſuccès de mes ſoins; car il eſt terriblement entêté.

CLEANTE. Il m'eſt venu une idée, dont je crois la réuſſite infaillible, dèsque vous voudrés bien nous ſéconder, comme vous m'en flattés. Je ne juge pas à propos de paraitre devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expreſſement, ma vuë ne ferait qu'augmenter ſa colere. Il s'agit de me juſtifier, & il n'y a que le merite de Clarice qui puiſſe produire cet effet. Je voudrais donc qu'il la vit, mais ſans ſavoir qu'elle eſt ma femme, afin qu'il l'examinât ſans prévention. Encor une fois, j'oſe m'aſſurer que s'il la connaiſſait il aprouverait notre mariage.

LISIMON. Fort bien. Je lui dirai que c'eſt une de mes parentes.

CLEANTE. Votre nièce, par exemple.

LISIMON. Encor mieux. Votre père ſait que j'en ai une en Province; mais il ne l'a jamais vuë.

CLEANTE. Que je vous ai d'obligation! Je ne puis vivre heureux ſans la poſſeſſion de Clarice; mais je ne puis l'être auſſi ſans l'amitié de mon père.

Digitized by Google

LÉANDRE. Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laiſſer ſeule ſi long tems.

CLEANTE. Elle eſt dans la chambre voiſine, & je cours la chercher.

LISIMON. Je vous ſuis; Je veux l'aller récevoir.

SCENE II.

LISIMON, CLEANTE, CLARICE.

CLEANTE.

Venés, Madame, venés remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE. Ce n'eſt pas ſans ſcrupule, Monſieur, que je me preſente devant vous. Mais je n'ai pu refuſer aux inſtances de Cléante une demarche, dont je crainds bien que le ſuccès ne reponde pas à ſes eſperances.

LISIMON. Je ne ſaurais, Madame, me plaindre de votre delicateſſe. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu. Mais je vous ſuplie d'être perſuadée, que ſi je puis contribuer à votre felicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaiſir.

CLEANTE. Liſimon a la bonté d'entrer dans nos interêts; & de ſe preter à notre entteprife. Il veut bien, Clarice, que vous paſſiés ici pour ſa niéce, & je ne doute pas que ce titre ne previenne mon père en votre faveur.

CLARICE. Ah! Monſieur, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre!

LISIMON. Point de remercimens, Madame, je vous prie. Je ne les ai point encor merités. Regardés moi donc comme votre Oncle, & commandés dans ma maiſon comme ma Niéce. Permettés que je vous quitte un inſtant. Je vais tout diſpoſer pour la reception de Mr. Orgon.

SCENE

SCENE III.

CLEANTE, CLARICE.

CLARICE.

Ah! Cléante ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal aproche.

CLEANTE. Ne vous allarmés point, ma chere Clarice.

CLARICE. Helas! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins, & de la perte de son fils; quand je me le représente dans la colere violente où il est contre vous & contre moi, je frémis du danger où je m'expose.

CLEANTE. Votre crainte est frivole. Si vous paraissiés à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriés alors un furieux orage à essuïer. Mais il ne vous connaît point; & vous avés l'avantage de le connaître. Non, Clarice, le péril que vous courés, n'est rien. Mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devés-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace. Ah! si mon Père allait nous séparer pour jamais... Je vois déjà que cette triste idée, toute éloignée, qu'elle est, vous penétre le cœur. Vous pleurés, Clarice, vous pleurés! Ne me dérobés point vos larmes. Elles sont des marques de votre tendresse & de votre vertu; elles naissent de l'une & de l'autre; & vous sentés qu'en me perdant, vous perdriés une réputation, qui vous est aussi précieuse que moi même.

CLARICE. C'en est fait, Cléante; mon courage revient, & il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver. Je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur si je puis réussir!

Digitized by Google

réuſſir! Si je ne réuſſis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raiſon & la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCENE IV.

CLEANTE, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Monſieur, je vous annonce que M. votre Père vient d'arriver.

CLEANTE. Cela ſuffit.

CLARICE. Ah, Ciel!

TOINETTE. Quoi! Madame, vous tremblés encor?

CLEANTE. Allons, Clarice, c'eſt maintenant que vous avés beſoin du courage, que vous me promettiés tout-à-l'heure.

CLARICE. Pardonnés-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de ſuite, je l'eſpére. Mais retirés-vous, & ne paraiſſés point que je ne vous avertiſſe.

CLEANTE. Adieu. Songés que ma deſtinée eſt entre vos mains.

SCENE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Je me flatte; Madame, que tout ira bien, & la qualité de Niéce, que M. Liſimon m'a dit qu'il vous avait donnée, leve toutes les difficultés qui pouvaient vous effraïer. Mais je vois entrer M. Orgon.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON.

Je ſerai charmé de la voir.

CLARICE (*bas*). Toinette, ne m'abandonne pas!

TOINETTE (*bas*). Oh! je n'ai garde.

LISIMON. Ma Nièce, voici M. Orgon, dont vous aurés ſans doute entendu parler à mon Frère.

ORGON. J'ai l'avantage, Mademoiſelle, d'être de ſes intimes amis.

LISIMON (*bas*). Excuſés ſa timidité.

ORGON. Mon ami, vous voulés bien ſouffrir que je l'embraſſe.

LISIMON. Vous lui faites honneur.

ORGON (*s'avançant vers Clarice*). Permettés, Mademoiſelle, que j'aïe le plaiſir . . . Comment donc! Qu'avés-vous?

CLARICE. Toinette, ſoutiens-moi.

TOINETTE. Ah, ma chere Maîtreſſe.

LISIMON. Ma Nièce? ... Elle ſe trouve mal. Allés vite, Toinette, lui faire prendre l'air, & qu'on lui donne tous les ſécours dont elle aura beſoin. (*Elles ſortent.*)

SCENE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

Cet accident-là lui eſt ſurvenu bien mal à propos.

LISIMON. Ce ne ſera rien. Elle eſt encore un peu fatiguée du voïage.

ORGON.

Digitized by Google

ORGON. C'eſt une perſonne très-aimable, & une fille de votre frère aurait bien convenu à Cléante. Mais le fripon.... Vous ſavés aparemment la belle action qu'il a faite?

LISIMON. Vous voulés parler de ſon mariage?

ORGON. Que vous en ſemble, Liſimon? Ne ſuis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui?

LISIMON. Je vous plains. Vous êtes-vous bien porté dans votre voïage?

ORGON. Aſſés bien. Quand on ſouhaite des enfans, on ne ſait gueres ce que l'on ſouhaite.

LISIMON. Vous avés raiſon. Depuis quand êtes vous de retour?

ORGON. Depuis avant hier. On ſe tue pour amaſſer du bien à ces ingrats-là, & en voilà la récompenſe! Combien d'argent n'ai je pas dépenſé pour l'éducation de Cléante! Et vous voïés comme il en profite. L'auriés-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON. Non, car il m'a toûjours paru aſſés ſage.

ORGON. Prendre une femme ſans bien!

LISIMON. Voilà le mal.

ORGON. Par amourette!

LISIMON. Mais vous qui parlés, mon cher Orgon, n'avés-vous pas aimé dans votre jeuneſſe?

ORGON. Sans doute j'ai aimé; j'ai aimé, je ne le nie point. Mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISIMON. C'était donc un amour bien extraordinaire.

ORGON. Ce que c'eſt qu'un jeune étourdi! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour

pour lui bouleverser la cervelle. Et se marier encore malgré moi!

LISIMON. Vous n'avés pas voulu lui accorder votre consentement.

ORGON. Faut-il pour cela qui s'en passe?

LISIMON. Ce n'est par mon sentiment.

ORGON. Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un Pere. C'est un mariage nul de toute nullité.

LISIMON. Il faudra voir.

ORGON. Comment, il faudra voir? Oh, cela est tout vû.

LISIMON. Ce mariage . . .

ORGON. Sera cassé.

LISIMON. On pourrait trouver quelque expédient . . .

ORGON. L'expédient c'est de le casser.

LISIMON. Je veux dire quelque tempérament pour . . .

ORGON. Je prétends qu'on le casse.

LISIMON. Calmés-vous. Je vois ma Nièce qui revient.

SCENE VIII.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON (*à Clarice*).

Hé bien, comment vous trouvés-vous?

CLARICE. Fort bien, mon Oncle, & ma faiblesse est entierement dissipée.

ORGON. J'en suis en verité ravi. (*à Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassais.

TOINETTE.

Digitized by Google

TOINETTE. Croïés-vous, Monſieur, qu'on puiſſe embraſſer une perſonne comme vous ſans émotion?

ORGON. Qu'en dois-je croire, Mademoiſelle? C'eſt à vous à expliquer ce miſtère.

CLARICE. Je ſuis trop ſincere pour vous cacher que c'eſt votre préſence, qui a produit cet accident.

TOINETTE *à Orgon.* Que vous ai-je dit?

LISIMON. Comment ma Nièce! Qu'eſt-il que cela ſignifie?

CLARICE. En voïant Monſieur, j'ai cru voir un Père que je chéris infiniment.

ORGON *à Liſimon.* Eſt-ce que je re reſſemble à votre frère?

LISIMON. Je n'y avais pas pris garde; mais elle m'en fait apercevoir.

ORGON. Sérieuſement?

TOINETTE. Oui, vous, avés des yeux.... une bouche.... Je ne puis pas bien dire ce que c'eſt; mais il y a mille gens qui ſe reſſemblent moins.

ORGON. Elle l'a remarqué d'abord. Cela eſt tout à fait ſingulier.

CLARICE. Les traits d'un Père, digne de la plus parfaite vénération, font toûjours une impreſſion profonde ſur l'eſprit d'une fille qui ſait ſon devoir.

ORGON. On ne peut pas mieux parler.

LISIMON. Je vous aſſure que vous ſeriés encore plus content de ſes ſentimens, ſi vous la connaiſſiés.

CLARICE. Il ne me conviendrait pas de les développer ici. Je craindrais qu'on ne m'accuſât d'affectation & d'orgueil.

ORGON *à Liſimon.* J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre Nièce. Mais en verité ce que j'en

vois

Digitized by Google

vois par moi même, passe encor l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON. J'espère que vous n'en rabattrés point, quand vous la connaîtrés mieux.

CLARICE (*à Orgon.*) L'estime d'une personne comme vous, Monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON. Ah! que votre Père est heureux d'avoir une fille si raisonnable. Pourquoi coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractére?

CLARICE. Votre fils, Monsieur! Avés-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON. Que trop vraiment. Mais laissons le là. Il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE. Il suffit qu'il vous apartienne, pour que je m'intereste à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON. Une extravagance impardonnable. Il s'est pendant, mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, & l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE. Le cas est grave. Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensés.

ORGON. Vous voulés prendre sa défense?

LISIMON. Ma Nièce, vous aurés de la peine à le justifier.

ORGON (*à Lisimon*). Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE. La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentimens.

ORGON. D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE. Il y a des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle. Je parle par

par conjectures. Supoſons que l'attachement de M. votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé ſur un fol amour, comme apparemment vous le penſés, n'ait été produit que par une véritable eſtime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru apercevoir en elle.

ORGON. C'eſt une ſupoſition en l'air.

CLARICE. Je l'avoue. Mais ſi je diſais vrai par hazard, ne conviendriés-vous pas que Monſieur votre fils ſerait alors plus excuſable, que s'il avait été emporté par une paſſion que je condamne comme vous, lorſque l'eſtime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE. La choſe eſt claire.

ORGON. Soit.

CLARICE. Je ne ſaurais vous dire ſi Clarice a quelque mérite. Je le ſupoſe. Mais quant à Monſieur votre fils, vous ne pouvés pas diſconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON (*à Liſimon*) Qu'en fait-elle?

LISIMON. C'eſt un fait que vous ne ſauriés nier.

ORGON (*d'un air fâché*). Il eſt vrai que le fripon n'en manque pas.

CLARICE. Hé bien, Monſieur, ſi une fille n'a pu réſiſter au pouvoir légitime que le vrai mérite a ſur les cœurs; ſi ſa raiſon lui a fait entendre que la poſſeſſion d'un homme en qui il éclatait, la rendrait parfaitement heureuſe; enfin ſi elle s'eſt aveuglée elle-même juſqu'à lui, ſacrifier ſa réputation, en conſentant, ou peut-être en l'engageant à une union ſi irréguliere, ne m'avouerés-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendreſſe, & ne la trouvés vous pas plus malheureuſe que criminelle?

ORGON. Oh, je vous prie, Mademoiſelle, finiſſons. (*à Liſimon.*) Comme elle aſſaiſonne tout ce qu'elle

qu'elle dit! Quand ce ferait sa propre cause, elle ne la défendrait pas mieux.

LISIMON. Vous sentés donc la force de ses raisonnemens?

ORGON. Je sents . . . oui . . . Que tout cela est une belle imagination.

CLARICE. Si vous avés là-dessus des lumieres que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON. Je ne sais point le fond de toute cette intrigue; mais je gagerais bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentés. Après tout, quand cela serait, il me reste toûjours une raison très-forte, qui m'empêchera d'aprouver le mariage en question.

CLARICE. M'est il permis, Monsieur, de vous demander qu'elle est cette raison?

ORGON. C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE. Hé, Monsieur, si elle n'a pas aporté des richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense, & d'autant plus réconnaissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avais un époux à qui je dûsse tout, je mettrais mon honneur & mon devoir à faire sa félicité. Je n'aurais d'autre loi que ses desirs, d'autre satisfaction que la sienne, & je tâcherais enfin de remplacer le bien que je ne lui aurais pas donné, par des vertus, qui sont infiniment plus estimables.

ORGON. Il suffit; je ne veux plus vous écouter.

CLARICE. Je serais au desespoir de vous déplaire, & je vais . . .

ORGON. Vous ne m'entendés pas; non, votre conversation m'enchante. (*d'un ton doux & tendre.*) Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE (*à part*). M. Orgon craint de n'avoir pas raison.

Digitized by Google

CLARICE. Je n'ai que trop abuſé de votre bonté & je me retire.

ORGON. Hé non, Mademoiſelle . . . Attendés donc.

LISIMON. Laiſſés-la aller. Elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittés pas ſi-tôt, & vous aurés tout le tems de l'entretenir.

SCENE IX.

ORGON, LISIMON, TOINETTE (qui écoute).

ORGON.

Par ma foi, Liſimon, vous avés-là une Nièce d'un mérite incomparable.

LISIMON. Il ne me ſiérait pas de faire ſon éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir, qu'elle a l'eſprit bien fait & le cœur bien placé.

ORGON. Ils ſont au deſſus de tout & ſoutiennent mutuellement. Que l'un eſt venu à propos au ſecours de l'autre, & avec quelle adreſſe elle allait à ſon but par un detour! . . . A preſent que j'y reflechis, il me vient certains ſoupçons.

LISIMON. Vous avés des ſoupçons?

ORGON. Très-bien fondés, & qui autoriſent un projet . . .

LISIMON. Qu'eſt ce que c'eſt?

ORGON. Avant que de vous en faire part, je veux être ſûr de mon fait. Aïés la bonté d'aller dire à votre Nièce, que je voudrais lui parler en particulier.

LISIMON. Quoi! vous ne voulés pas m'aprendre? . . .

ORGON.

Digitized by Google

ORGON. Patience, mon cher ami, patience. Vous le ſaurés.

LISIMON. Je vais donc vous l'envoïer (*à part.*) Quelle idée lui paſſe par la tête? . . . Ah! ah! que faiſiés-vous là, Toinette?

TOINETTE. A vous dire le vrai, Meſſieurs, j'écoutais.

ORGON. Elle eſt ſincere.

LISIMON (*vivement*). Comment donc?

ORGON. Ne la grondés pas. Elle a fort bien fait, & je ſuis ravi qu'elle nous ait entendus. Aprochés, Toinette, aprochés; & vous Liſimon, faites-moi le plaiſir que je vous ai demandé.

LISIMON. Vous allés être ſatisfait.

SCENE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE (*à part*).

Il va me queſtionner. Tenons ferme.

ORGON. Je vois, Toinette, que vous êtes franche, & je compte que vous m'allés dire la verité.

TOINETTE. Vous avés tout lieu de l'eſpérer, Monſieur. La ſincérité eſt ma vertu favorite. Que voulés vous ſavoir?

ORGON. Quel eſt d'abord le motif qui vous portait à nous écouter?

TOINETTE. L'intérêt que ma Maîtreſſe & moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON. Je me ſuis attendu à cette réponſe. N'eſt-il pas vrai que ma vûë a fait quelque impreſſion ſur elle?

Digitized by Google

TOINETTE. Certainement, & cette impreſſion a même été très forte.

ORGON. Cet évanouiſſement ſi ſingulier n'était-il pas une ſuite de cette impreſſion ?

TOINETTE. Une ſuite fort naturelle ; & vous devés vous ſouvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occaſion.

ORGON. Sur quoi ? Sur ma prétenduë reſſemblance avec ſon père ? Ah, la ruſée ! Oui, oui, de la reſſemblance ! . . . . Hem, qu'eſt-ce que cela veut dire ?

TOINETTE. Ce que cela veut dire ?

ORGON. Oui . . . Allons, Toinette, ne vous démentés point. Voilà une belle ocaſion de ſignaler cette ſincerité, votre vertu favorite.

TOINETTE. Allons donc, Monſieur. Ce n'eſt que pour m'éprouver que vous faites ſemblant d'être ſi curieux. Une perſonne de votre mérite n'eſt pas ſusceptible d'un pareil defaut.

ORGON. Non, j'agis de bonne-foi.

TOINETTE. Se prévaloir de ma franchiſe ! Oh, cela n'eſt pas bien. Qui le croirait à votre phiſionomie ?

ORGON. Mais vous en avés déjà trop dit vous-même, pour ne pas achever.

TOINETTE. Moi, Monſieur ?

ORGON. Ce mot d'émotion qui vous eſt échapé, par exemple, ne ſignifie-t-il rien, à votre avis ?

TOINETTE. Ah, je m'aperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON. Croïés-vous donc que je manque de pénétration ?

TOINETTE. Au contraire, Monſieur, je vois que vous en avés infiniment.

ORGON.

Digitized by Google

ORGON (*à part.*) Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE (*à part.*) O le malicieux vieillard.

ORGON. Vous me cachés ce que je découvre moi-même .... Paſſons. Votre Maîtreſſe a des manières qui plaiſent. Mais quel eſt le fond de ſon caractère?

TOINETTE. Pourquoi me faites-vous cette queſtion?

ORGON. Prenés bien garde à ce que vous répondrés. Il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre Maîtreſſe.

TOINETTE. De ſa fortune! Oh, Monſieur, vous ne pouvés pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON. Eſt-elle complaiſante, docile, prévenante?

TOINETTE. Oui, Monſieur, & de plus très-économe.

ORGON. Vous la croïés donc propre à rendre un mari heureux?

TOINETTE. Elle eſt toute formée pour cela.

ORGON. A-t-elle le cœur un peu tendre?

TOINETTE. Comment?

ORGON. Et tout neuf.

TOINETTE. Qu'entendés-vous par là?

ORGON. Quelcun n'eſt-il pas parvenu à la rendre ſenſible?

TOINETTE. Bon! A quoi allés-vous penſer?

ORGON. Elle ne vous a pas miſe dans ſa confidence?

TOINETTE. Quelle idée! Ne connaiſſés-vous pas là-deſſus la discretion des filles?

ORGON. Oh, elle ſera bien diſſimulée, ſi je ne lui arrache pas ſon ſecret.

Digitized by Google

TOINETTE. Son ſecret, dites-vous?

ORGON. Elle vient. Laiſſés-moi ſeul avec elle.

TOINETTE *à part.* O ciel! Nous ſommes découvertes.

SCENE XI.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Je vous attendais, Mademoiſelle, & je brûle de vous entretenir.

CLARICE. Ce que mon Oncle m'a dit, ſans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON. C'eſt en dire trop, & je pourrais à ce ſujet me former des idées qui ſeraïent fort au-deſſus de la réalité.

CLARICE. Si vous me connaiſſiés, vous verriés qu'elles ſeraïent bien éloignées d'y atteindre.

ORGON. Vous me raviſſés.... Il eſt donc vrai que je ne me ſuis point abuſé.... Ne doutés plus que je ne vous connaiſſe. Oui, oui, je vous connais.

CLARICE *avec effroi.* Vous me connaiſſés!

ORGON. J'ai pénétré vos diſpoſitions... Vous ne me haïſſés pas.

CLARICE. Ah, Monſieur, que mes ſentimens à votre égard ſont différents de la haine!

ORGON. Ceux que j'ai conçûs, en diffèrent bien davantage.

CLARICE. Mon bonheur ſerait parfait, s'ils étaïent tels que je les ſouhaite.

ORGON. Ne ſeriés-vous pas bien aiſe de paſſer votre vie avec moi?

CLARICE.

Digitized by Google

CLARICE. Une grace si singuliere ferait toute ma felicité.

ORGON. J'aurais pour vous une complaisance extrême.

CLARICE. Je tâcherais de la mériter par mon attachement.

ORGON. L'heureux hazard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE. Que n'ai-je eu ce bonheur plûtôt!

ORGON. A quoi dois-je des sentimens si favorables?

CLARICE. Un mouvement secret me les inspire.

ORGON. Je ne vous suis donc pas indifferent?

CLARICE. Non; vous ne me l'êtes point, & je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON. Oui, l'estime! Ah, que ce mot est joli! il est inutile de l'expliquer. C'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE *doucement*. De l'amour!

ORGON. Ne vous en defendés point. A mon âge on voit clair. Avoués franchement que vous m'aimés.

CLARICE. Vous ne vous trompés pas, Monsieur. Je vous aime, & je ne rougis point de le dire..... Mais....

ORGON. Point de mais, je vous prie. Le mot est laché Mignone. Il n'est plus tems de chercher des détours. Je suis enchanté de cet aveu. Vous serés satisfaite. Je vais parler à votre Oncle. Souffrés que je vous quitte.

CLARICE *à part*. Quel est donc son dessein?

ORGON. Mais le voici lui-même.

CLARICE *à part*. Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

Digitized by Google

ORGON *à Clarice.* Vous-ſortés?

CLARICE. Ma preſence, je crois, n'eſt pas néceſſaire.

ORGON. J'entends. Il faut laiſſer agir votre modeſtie.

SCENE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Je viens trop-tôt ſans doute; & j'ai interrompu votre entretien.

ORGON (*d'un air gai*). Point du tout. Vous ne pouviés pas venir plus à propos.

LISIMON. Vous êtes bien joïeux!

ORGON. Plus je vois votre Nièce, plus je la trouve charmante.

LISIMON. Vous voudriés bien, j'en ſuis ſûr, que la femme de Cléante lui reſſemblât.

ORGON. A propos de lui. J'avais réſolu de faire caſſer ſon mariage; mais je change d'avis.

LISIMON. Voilà une reſolution très-louable.

ORGON. Je ſaurai le punir d'une autre manière.

LISIMON. Quoi! vous êtes toûjours aigri contre lui?

ORGON. J'ai envie de me marier.

LISIMON. De vous marier!

ORGON. Oui, de me marier. J'aurai des enfans qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, & cela le mortifiera.

LISIMON. L'idée eſt ſinguliere.

ORGON. Et très-ſenſée.

LISIMON.

Digitized by Google

LISIMON. Vous avés quelque perſonne en vûë?

ORGON. Certainement.

LISIMON. Puis-je ſavoir qu'elle eſt l'heureuſe mortelle ſur qui tombe l'honneur de votre choix?

ORGON. C'eſt une perſonne pleine de raiſon, de bon ſens, d'eſprit, & qui brille de toutes ſortes de vertus; en un mot, votre Nièce.

LISIMON. Vous vous moqués.

ORGON. Je ne me moque point.

LISIMON. Vous n'y penſés pas.

ORGON. J'y penſe très-fort.

LISIMON. Elle vous plait donc?

ORGON. Infiniment.

LISIMON. Vous voilà amoureux.

ORGON. Amoureux ou non, je ſuis determiné à l'épouſer.

LISIMON. Tout-de bon?

ORGON. Tout de bon.

LISIMON. Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverſer cette affaire.

ORGON. Quelle-eſt-elle?

LISIMON. Nous ne ſommes point d'humeur, ſon père ni moi, de forcer ſon inclination.

ORGON. Je ne l'exige point.

LISIMON. Elle ne nous a jamais donné aucun ſujet de mécontentement, & par les qualités qu'elle poſſede, elle mérite de notre part toutes ſortes de conſiderations.

ORGON. D'accord.

LISIMON. Ainſi il faut voir ſi ſon penchant eſt conforme au vôtre.

ORGON. Si vous n'avés que cet obſtacle à m'oppoſer, ce n'eſt rien.

Digitized by Google

LISIMON. Plaît-il?

ORGON. Ce n'eſt rien, vous dis je.

LISIMON. Expliqués-vous.

ORGON. Aprenés, mon cher ami, que votre Nièce m'aime,

LISIMON. Ma Nièce?

ORGON. Et qu'en m'approchant elle s'eſt évanouie par un effet de ſimpathie pour moi.

LISIMON *à part.* Quelle extravagance!

ORGON. Que dites vous?

LISIMON. Je dis qu'il y a beaucoup d'aparence.

ORGON. Elle m'aime, encore une fois. C'eſt un fait inconteſtable.

LISIMON. Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON. Je la regarde comme faite.

LISIMON. Et moi auſſi.

ORGON. Je ne me ſents pas de joïe.

LISIMON. Ni moi non plus.

ORGON. Je veux lui donner un pétit divertiſſement, pour la prèparer au bonheur que je lui deſtine.

LISIMON. Cela eſt fort bien penſé.

ORGON. Pourrons nous avoir des violons, des chanteurs, des danſeurs?

LISIMON. Sans difficulté. J'ai un de mes voiſins, qui a chés lui un Opera tout entier.

ORGON. A merveille. Voulés vous prendre ſur vous le ſoin de cette fête?

LISIMON. Volontiers, & je vais tout préparer pour cet effet. (*à part.*) Il donne de lui-même dans le piége, & je crois que nous le tenons.

SCENE

SCENE XIII.

ORGON.

Voilà une avanture qui me fera r'ajeunir de plus de vingt ans, & qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cauſe. S'il s'eſt marié à ſa fantaſie, je me marierai à la mienne, & ni lui, ni perſonne n'aura lieu de s'en formaliſer. Quelle différence de lui à moi! C'eſt à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination, Pour ſentir un amour raiſonnable, il faut être en état de juger du merite d'une belle; & un jeune éventé en eſt-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connaiſſions. Auſſi n'y a-t-il que nous qui ſachions aimer, & qui puiſſions aimer légitimement.

SCENE XIV.

ORGON, TOINETTE.

ORGON.

Ah, vous voilà, Toinette.

TOINETTE. Qu'y a-t-il donc de nouveau, Monſieur? Je viens de voir M. Liſimon ſortir du logis avec empreſſement.

ORGON. Je l'ai chargé d'une commiſſion, qui va répandre dans toute la maiſon le plaiſir que je ſents.

TOINETTE. Effectivement vous avés l'air bien ſatisfait.

ORGON. On ne peut pas être plus content que je le ſuis.

TOINETTE. Aprenés-moi de grace le ſujet de votre joïe, afin que je me rejouiſſe auſſi.

ORGON.

Digitized by Google

ORGON. Cela ne ſe peut pas. La bienſéance veut que j'en inſtruiſe votre Maîtreſſe avant vous; & c'eſt ce que je vais faire. Adieu.... Vous allés être toutes deux bien étonnées.

SCENE XV.

TOINETTE.

Ouais! Quelle nouvelle folie acheve de lui démonter la cervelle? Il me prend tout à coup un accès de curioſité & d'inquiétude. Je ne vois pas trop quelle ſera la fin de cette intrigue. Après tout, quel inconvénient en peut-il arriver? M. Orgon ſe met dans la tête que ma Maîtreſſe l'aime. Ce n'eſt pour lui qu'une erreur de plus. Bagatelle..... Mais il eſt amoureux, & ceci eſt une faute ſérieuſe... Pourquoi? C'eſt ſa faute. Ma Maîtreſſe ne prétendait lui inſpirer que de l'eſtime, & il a pris de l'amour. Oh, tant pis pour lui. Oui, oui, Monſieur Orgon, tant pis pour vous.

SCENE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

He bien, Toinette, que t'a dit, Monſieur Orgon?

TOINETTE. Vous ne l'avés pas rencontré? Il vient de ſortir pour vous aller chercher.

CLARICE. Je ne l'ai point vû. Sais tu quelle réſolution il a priſe?

TOINETTE. Je n'ai pu rien tirer de lui, & il m'a déclaré poſitivement, que c'était à vous, Madame, qu'il réſervait le ſecret qu'il ma caché.

CLA-

Digitized by Google

CLARICE. Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui?

TOINETTE. Que vous importe? Un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE. Hé, puis-je le désabuser sans me perdre? Car tu le vois, Toinette; ce qu'il sent pour moi, est aussi de l'amour.

TOINETTE. Tant mieux: Avec cela un vieillard est bien faible, & vous ferés de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE. Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire, lors qu'il connaitra son erreur. Quelle femme s'est jamais vûë dans l'embarras où je me trouve?

TOINETTE. Je le vois qui entre. Songés à vous. Je sors. Sur tout prenés courage.

SCENE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voïés transporté de joïe, Mademoiselle, & il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE. De quelle manière, Monsieur, puis-je vous prouver le zèle ardent que j'ai pour vous?

ORGON. Le zèle ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour qui seul peut me satisfaire? Ne m'avés-vous pas dit que vous m'aimiés?

CLARICE. Je vous l'ai dit sans doute, & je suis prête encor à vous le confirmer. Je vous aime, Monsieur, comme le meilleur ami de ma famille & de

OXFORD INST. FLOR
Digitized by Google

de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second père, & même comme un protecteur dont l'appui mettrait le comble à ma félicité.

ORGON. Je ne comprends rien à ce que vous me dites. Nous ne nous entendons point, & vous ne répondés pas à mes sentimens. Car enfin je vous adore, & je viens de vous demander en mariage à votre Oncle.

CLARICE. Moi, Monsieur!

ORGON. Vous-même.

CLARICE (*à part.*) O ciel, quelle nouvelle!

ORGON. Vous n'en êtes pas fachée?

CLARICE. Je suis ravie que vous me trouviés digne de l'attachement d'un honnête-homme . . . Mais . . .

ORGON. Achevés.

CLARICE. Se peut-il que vous pensiés à m'épouser? Ah, Monsieur, renoncés à ce projet. Conservés moi votre estime. Elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte & ne vous revère plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils, & je reconnais en vous tant de bonté, de douceur & de complaisance, que sans un obstacle invincible je ne balancerais pas à vous donner ma main.

ORGON. Quel est donc cet obstacle?

CLARICE. Je ne saurais vous le cacher, & mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein... Vous le dirai-je? Vous allés me haïr. Ce cœur . . .

ORGON. Hé bien, Mademoiselle?

CLARICE. J'en ai disposé, & il n'est plus à moi.

ORGON. Un autre le possede?

CLARICE. Et le possedera toujours.

ORGON. Sentimens romanesques! Quand la jeunesse aime une fois, elle croit être capable d'aimer

Digitized by Google

mer éternellement. C'eſt un feu follet qui ſe diſipera.

CLARICE. Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'eſtime & la raiſon l'ont fait naître, la reconnaiſſance l'exige, & le devoir le juſtifie.

ORGON. Le devoir!

CLARICE. L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON. Une promeſſe de mariage peut-être?

CLARICE. Ce n'eſt pas-là le plus fort engagement.

ORGON. Comment donc! Seriés-vous mariée?

CLARICE. Moderés votre colere. J'avoue que je la mérite; mais je mérite encore plus votre compaſſion. Si je vous avais connu, avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurais renoncé, ou vous les auriés aprouvés. Conſiderés ma triſte ſituation. Les ſentimens que j'ai pour vous, me forcent de condamner une alliance ſi chere; & je crainds que ceux que vous avés pour moi, ne detruiſent un bonheur dont ils auraient été la ſource.

ORGON. Je ne puis le nier. La nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me ſurprend, & j'ai lieu de me plaindre de miſtère que l'on m'en a fait.

CLARICE. Mon Oncle n'a pu vous en parler. Nous nous ſommes unis, mon mari & moi, ſans l'aveu de nos parens.

ORGON. Eh en voilà bien d'une autre!

CLARICE. Et vous ne devés ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON. Je ne m'étonne plus que vous aïés défendu mon fils avec tant de chaleur.

CLARICE.

Digitized by Google

CLARICE. Nos cauſes ſont pareilles, & j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir, par ceux qui m'ont entraînée. Puiſſiés-vous trouver dans ſon épouſe autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux! Car ne penſés pas que ſon mérite extérieur, & les vaines richeſſes qu'il poſſede, aïant été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares, & plus précieux, des dons qui doivent me juſtifier aux yeux de tout le monde, & qui ſeuls me l'auraient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout ſacrifier au bonheur d'être à lui. Jugés par le prix qu'il me coûte, combien il doit m'être cher. Ah! je ne ſurvivrais pas au coup qui nous déſunirait. Cependant ce malheur eſt tout près de m'accabler, ſi vous n'avés pitié de moi, & ſi l'eſtime dont vous voulés bien m'honorer, n'eſt pas un acheminement à la grace que j'attends de votre généroſité.

ORGON. Vous m'arrachés des larmes... J'entends à préſent le titre de protecteur que vous m'avés donné.

CLARICE. C'eſt en vous ſeul que j'eſpére.

ORGON. Vous ſouhaités que j'embraſſe vos intérêts auprès de votre Oncle?

CLARICE. Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON. Oui, oui, je ſerai le votre. La tendreſſe que j'ai pour vous ne vous ſera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre Oncle, & l'engager à l'aprouver, pour travailler enſuite de concert à le faire goûter à votre Père.

CLARICE. Que je ſuis charmée des diſpoſitions où je vous vois!

ORGON. Le voici juſtement.

CLARICE. Je vous laiſſe. Songés, Monſieur, que c'eſt de vous ſeul que dépend ma félicité.

SCENE

SCENE XVIII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Votre commiſſion eſt faite, Monſieur Orgon. Les Muſiciens vont venir.... Mais que vois-je! Qu'avés-vous? Vous me paraiſſés inquiète.

ORGON. Ce n'eſt pas ſans ſujet, mon cher ami. Votre Nièce ne veut abſolument point m'épouſer.

LISIMON. Cela eſt extraordinaire.

ORGON. Pas trop. Ce que j'ai à vous aprendre l'eſt bien davantage.

LISIMON. Qu'eſt-il donc arrivée?

ORGON. La nouvelle eſt un peu chagrinante.

LISIMON. Pour vous?

ORGON. Non pour vous même. Je me figure la peine qu'elle vous fera, ſur celle que je ſentis; car je ſuis à-peu-près dans le même cas que vous.

LISIMON. Je ne vous entends point.

ORGON. Et je prends autant départ à votre ſituation que vous en avés pris à la mienne.

LISIMON. Hâtés-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON. N'avés-vous point quelques ſoupçons ſur votre Nièce?

LISIMON. A quelle occaſion?

ORGON. N'a-t-elle pas été tentée de ſe marier?

LISIMON. Vous me demandés cela! Ce n'eſt pas à un Oncle que les filles confient de pareils ſecrets.

ORGON. Auſſi a-t-elle craint de vous en parler, & c'eſt moi qu'elle a chargé de cette commiſſion.

LISIMON. Ma Nièce a envie de ſe marier?

ORGON. Non, cette fantaiſie eſt paſſée.

Digitized by Google

LISIMON. Elle eſt mariée?

ORGON. Oui.

LISIMON. Elle vous a fait cette confidence?

ORGON. Elle m'a aſſuré qu'elle avait épouſé un très-honnête homme.

LISIMON. Juſte ciel!

ORGON. Ne vous fâchés pas, mon ami, votre Nièce a trop de lumieres et de conduite, pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON. Vous avés bonne grace en verité à prendre ſon parti!

ORGON. C'eſt le moins que je puiſſe faire pour une perſonne que j'ai voulu épouſer, et c'eſt un hommage que je rends à ſon mérite. Accordés lui le pardon que je vous demande pour elle, et joignés-vous à moi pour l'obtenir de ſon père.

LISIMON. Vous exigés que je pardonne à ma Nièce, vous qui ne voulés pas pardonner à votre fils!

ORGON. Il y a bien de la différence. Votre Nièce n'a pas épouſé un homme ſans biens.

LISIMON. Cléante n'en a-t-il pas aſſés pour ſa femme & pour lui?

ORGON. L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON. Et l'amour vous prévient pour ma Nièce.

ORGON *vivement*. Oh, voilà de nos raiſonneurs! ils donnent des conſeils, et n'en veulent, ſuivre aucun.

LISIMON. La réflexion eſt juſte.

ORGON. Ils condamnent ce que les autres font, et ils font comme eux.

LISIMON. A l'application.

ORGON. Vous ne voulés donc pas m'accorder la grace de votre Niéce?

LISI-

Digitized by Google

LISIMON. Je ne vous la refuse pas absolument. Mais encore faut-il que vous vous mettiés en état de l'obtenir.

ORGON. Par quel moïen, je vous prie?

LISIMON. En pardonnant à Cléante.

ORGON. Vous revenés toujours à votre but.

LISIMON. Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON. Voilà un furieux entêtement.

LISIMON. Vous avés beau dire. Je ne puis pardonner à ma Nièce, que vous ne pardonniés à votre fils.

ORGON *en colere.* Ce n'est pas la même chose, encor une fois.

LISIMON. Et moi je vous dis que c'est la même chose.

ORGON. Quel homme!... Mais parbleu je ne veux pas en avoir le démenti.

LISIMON. Où allés-vous donc?

ORGON. Nous verrons si vous resisterés à ses larmes.

SCENE XIX.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON *à Clarice.*

Venés, Madame, venés joindre vos prieres à mes instances. Et vous, Lisimon, voïés si l'on peut rien refuser à une personne si charmante.

LISIMON. Vos mesures sont inutiles, et je ne veux pas seulement le voir. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCENE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON.

J'ai perdu l'eſprit.

CLARICE. Helas.

TOINETTE. Peut-on pouſſer ſi loin l'opiniâtreté?

CLARICE *à Orgon.* Il ne me reſte donc plus d'eſperance?

ORGON. Votre Oncle m'impoſe des conditions ſi dures. Vouloir que je pardonne à mon fils!

CLARICE. Mon bonheur vous touche faiblement, ſi cet obſtacle vous arrête.

ORGON. Me croïés-vous capable d'une telle faibleſſe?

CLARICE. En eſt-ce une que d'être Père?

ORGON. Quoi? vous prétendriés---

CLARICE. Vous avés déjà eu pour moi tant de bontés. Voulés-vous, par le refus d'une nouvelle grace, me faire ſoupçonner que je ne les méritais pas, et que vous vous en repentés? Vous avés daigné m'accorder votre eſtime. Un ſentiment plus tendre s'y eſt joint encor. Ma main ne vous a pas paru indigne de la votre; et quand je ne puis être à vous, vous pouſſés la généroſité juſqu'à me défendre. Mettés le comble à tant de bienfaits, par un bonheur d'autant plus grand, que celui de votre fils en ſera la ſource.

TOINETTE. Ah! Monſieur, cela fend le cœur.

ORGON. Vous exigés de moi ce ſacrifice!

CLARICE. Tout ce que j'ai de plus cher y eſt attaché.

ORGON.

Digitized by Google

ORGON. Vous abusés du pouvoir que vous avés sur moi.

CLARICE. Votre fils est prêt à venir se jètter à vos genoux.

ORGON. Est-ce que vous l'avés vû?

CLARICE. Il est ici.

ORGON. Cléante?

SCENE XXI.

ORGON, LISIMON, CLEANTE, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON.

Oui, le voilà. Prononcés sur son sort. Mais songés qu'en même tems vous prononcerés sur celui de ma Nièce.

ORGON. Ah! te voila! libertin.

CLEANTE. Calmés votre courroux mon Père, & daignés m'entendre.

ORGON. Oh il va nous dire de belles choses!

LISIMON. Patience.

ORGON. Fils denaturé!

CLEANTE. Je mourrais plutôt que de meriter un titre si odieux.

ORGON. Le beau mariage que vous avés fait!

CLEANTE. J'ose me flatter que vous l'excuseriés, si vous le regardiés du même œil que celui que vous avés voulu faire.

ORGON (*à Lisimon*). Il va me donner des conseils. (*à Cléante.*) Avés-vous aussi amené la digne personne que vous avés épousée?

CLEANTE. Oui, mon Père.

Digitized by Google

ORGON. Quelle insolence.

LISIMON. Moderés-vous, mon cher Orgon.

ORGON. Moderés-vous vous même, & laissés parler votre Nièce. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande. He bien, Madame, serés-vous encor favorable à Cléante, après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi?

CLARICE. Sa vûë ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends en lui.

ORGON. Quelle bonté! (*à Cléante.*) Et vous ne la remerciés pas, ingrat, que vous êtes?

CLEANTE. Madame sait bien que ma reconnaissance ne cede qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON. Elle sait cela! Quel discours!

LISIMON. Soïés sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON. A d'autre!

CLARICE. Non, Monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON. L'excellent petit-cœur! Allés, Cléante, vous n'êtes pas digne de ses bontés ni des miennes . . . Mais enfin vous le voulés, Madame, & il faut bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléante, ce n'est qu'en votre faveur, & qu'à condition que votre Oncle vous pardonne.

CLEANTE. Ah, mon Père! ah, Clarice!

ORGON. Clarice!

LISIMON. Oui, c'est Clarice que vous voïés.

TOINETTE. Elle même.

ORGON (*à Lisimon.*) Votre Nièce est sa femme!

LISIMON. C'est sa femme, mais ce n'est pas ma Nièce.

ORGON.

Digitized by Google

ORGON. Qu'entends je?

LISIMON. Pardonnés-nous l'innocent ſtratagême dont nous nous ſommes ſervis; pour vous faire connaître le merite de votre belle-fille. (*ou brue.*)

CLARICE (*à Orgon.*) C'eſt à moi à obtenir la grace de votre fils, et je vous la demande à genoux.

CLEANTE. C'eſt à vos piés que je l'attends.

LISIMON. Allons, mon ami, montrés un cœur de Père.

TOINETTE. Allons, Monſieur, laiſſés vous fléchir.

ORGON. Je ſuis trompé - - - mais on ne peut l'être plus agréablement. Voilà qui eſt fini; - levés vous tous les deux. Je vous pardonne, je vous donne mon amitié & je vous réconnais pour mes enfans.

CLEANTE. Vous me rendés la vie.

(*Orgon embraſſe Clarice.*)

CLARICE. Je ſuis au comble de mes vœux.

LISIMON. Votre réünion me charme; ne ſongeons qu'à nous rejouir.

TOINETTE. Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raiſonnable.

AU PARTERRE.

Lorsqu'on a par quelque ouvrage
Mérité votre ſuffrage,
Qu'on doit être glorieux!
L'Auteur, pour vous ſatisfaire;
Voudrait faire mieux;
Mais c'eſt-là l'affaire.

Digitized by Google

LE PLAISIR ET L'ENNUI.

FABLE.

Le Plaisir & l'Ennui, depuis le premier âge,
vont parcourant cet Univers;
ce premier vole, & c'est dommage.
Le Plaisir, traversant les airs,
sort d'une ville, & va dans un village.
Voulés-vous me loger, dit-il aux habitans?
„Volontiers, notre ami, dirent ces bonnes gens.
Lors répond le Plaisir: „J'abandonne la ville;
„je connais votre cœur: vous connaîtrés le mien;
„vous saurés qui je suis: vous le mérités bien.
„Ce village me plait; il sera mon asyle;
„j'irai voir tantôt l'un, tantôt l'autre: aujourd'hui,
„je loge chés Colin." C'était fête chés lui:
car sa chère moitié venait ce jour-là même
de lui donner un beau garçon,
& le Plaisir fut du Baptême.
Mais l'autre voïageur passant par le canton,
l'Ennui, par hasard vint, & leur dit: Eh! de grâce!
„Pour cette nuit, logés-moi seulement."
On répondit qu'on n'avait point de place;
le voisin en dit tout autant;
plus loin de même. Alors l'Ennui très-sage
prit le parti de sortir du village:
mais il n'y perdit pas: car il eût le bonheur,
en affectant un air honnête,
de se glisser chés le Seigneur,
qui ce jour-là donnait une brillante fête.

Par Mr. DROBECQ.

LE

LE ROI DE PERSE.

FABLE.

Un Roi de Perſe, non chrétien,
Et cependant homme de bien,
Avait fait faire un palais magnifique;
Rien n'y manquait, ſi ce n'eſt qu'un portique
Trop étroit d'une toiſe ou deux
Défigurait l'entrée et déplaiſait aux yeux.
Pour l'agrandir, il ne fallait qu'abattre
La maiſon d'un voiſin: mais cet opiniâtre;
Quoique pauvre et dans l'embarras,
Refuſait tout, honneurs, charges, ducats.
Le Roi peut bien, diſait-il, me la prendre:
Mais je ne la lui donne pas,
Et veux encor moins la lui vendre.
Certains ambaſſadeurs de quelques autres cours
Surpris, choqués de ce diſcours;
S'écrierent: Faites-le pendre,
Sire; montrés quel eſt votre pouvoir.
Le Roi leur dit, ſans s'émouvoir:
Il augmente ma gloire encor par ſon caprice:
Car mon palais, ce ſuperbe édifice,
N'eſt que pure oſtentation,
Et ſa maiſon fait voir ma modération.
Un plus grand prince aurait dit, ma juſtice.

Digitized by Google

JUPITER ET JUNON.

Jupiter s'ennuïait aux cieux;
Il n'y voïait que des déesses:
O princes, qui n'aimés qu'en dieux,
Vous baillés près de vos princesses.

Envain il passait tous les ans
Des plus belles aux plus gentilles:
Malgré leurs charmes seduisans,
C'était pour lui pâtés d'anguilles.

Toujours la reine printems!
Toujours Vénus! toujours l'Aurore!
Hébé, vous étiés jeune encore:
Mais c'était depuis si long-tems!

Ah! dans la céleste demeure!
Il faut jouer la dignité;
Ce ton lasse au premier quart-d'heure;
Jugés durant l'éternité.

Il quitta les simpiternelles,
Et j'en aurais bien fait autant;
Il vint dans les bras de nos belles,
Et l'on n'est dieu qu'en l'imitant.

Junon dans sa jalouse flamme,
Fit grand bruit de ses trahisons;
Elle avait tort par cent raisons;
D'abord c'est qu'elle était sa femme.

Puis elle avait de trop grands yeux;
Je l'ai cent fois lu dans Homere:
Je crois, comme il était pieux,
Que du reste il s'est voulu taire.

D'ail-

Digitized by Google

D'ailleurs, pourquoi tant quereller
Quand le remede eſt ſi facile?
En hommes pour la conſoler,
La terre était aſſés fertile.

Par gloire ou curioſité,
Qui n'eut pris part à ſa triſteſſe?
Le cœur s'enfle de vanité
Entre les bras d'une déeſſe.

Ma foi, pour cet honneur divin,
J'aurais paſſé ſur l'agréable;
Changer Jupiter en Vulcain,
Eſt un exploit très-mémorable.

Je ſais que cet époux coquet
N'était pas un époux commode;
Le ton de Paris lui manquait:
Nous l'aurions mis à notre mode.

Contre Ixion ſon fier courroux
Degrade ſa gloire immortelle:
Ah! le bonheur d'être infidèle
Ote le droit d'être jaloux.

Par. Mr. DE BELLOT.

EPIGRAMME.

Tant que la liberté fut laiſſée à Clarice,
Nul ne diſtinguait ſes appas:
Son mari la renferme ainſi qu'une novice;
Mille amans volent ſur ſes pas;
Que cet époux a de malice!

Par M. IMBERT.

A MA-

Digitized by Google

A MADEMOISELLE ***.

Qui s'était déguisée en homme.

Bonjour, fripon de Chevalier,
Qui savés si bien l'art de plaire,
Que, par un bonheur singulier,
De nos Beautés la plus sévère,
En faveur d'un tel écolier,
Déposant son ton minaudier
Et sa sagesse grimacière,
Pourrait peut-être s'oublier,
Ou plutôt moins se contrefaire.
Mon cher, nous le savons trop bien:
(Le Ciel en tout est bon & sage)
Pour un si hardi personnage,
Dans le fond vous ne valés rien.
Croïés-moi: reprenés un rôle
Que vous joués plus sûrement;
D'un imposteur déguisement
Que votre sexe se console;
Du mien vous faites le tourment,
Et le vôtre, sur ma parole,
Vous doit son plus bel ornement.
Hélas! malheureux que nous sommes!
Vous avés tout pour nous charmer:
C'est bien être au-dessus des hommes
Que de savoir s'en faire aimer.

Par M. D'ARNAUD.

CONTE.

Digitized by Google

CONTE.

Une femme d'esprit, et d'un goût fort vanté,
Avait fait imprimer l'histoire de sa vie,
Et tirait surtout vanité
D'avoir, c'était-là sa manie,
En tous ses points rendu la vérité.
Oui, lui dit un ami, sans doute on doit vous croire:
Mais n'avés-vous pas prudemment,
De plus d'une galante histoire,
Mis de côté le dénouement?
Convenés-en: cela n'est-il pas juste?
Ah! reprit-elle en souriant,
Je ne me suis peinte qu'en buste.

Par M. le Marquis DE S. MARC.

A LA FORTUNE.

Ta cour sans cesse est mécontente,
O Fortune, on médit de toi;
On te peint volage; et pour moi
Tu n'es, hélas! que trop constante.
Oui, de ta haine, sans gémir,
J'ai fait la dure expérience;
Me faudra-t-il vivre et mourir,
Sans éprouver ton inconstance?

Par M. IMBERT.

IMITATION
DE L'ODE IX.
DU III. LIVRE D'HORACE.

HORACE.

Quand tu m'aimais, quand tes yeux pleins d'yvresse,
nos plaisirs, tes sermens, m'assuraient de ta foi;
quand d'un rival tu fuïais la tendresse,
quel Monarque jamais fut plus heureux que moi?

LYDIE.

Quand à tes yeux, moi seule j'étais belle,
quand ton amour était égal au mien,
quand tu fuïais Chloé, quand tu m'étais fidèle,
le ciel le sait, je ne desirais rien.

HORACE.

Cloé me tient sous son empire:
sa beauté, ses talens ferment nos doux liens;
sa voix, pour les chanter s'accorde avec ma lyre:
ah! pour sauver ses jours, je donnerais les miens.

LYDIE.

L'amour à Calais me lie;
nos deux cœurs sont unis par un nœud éternel;
si ma mort répétée ajoutait à sa vie,
que j'aurais de plaisir à le rendre immortel!

HORACE.

Mais si quittant ma nouvelle maîtresse . . . .
si l'amour aujourd'hui te rendait ton amant!
si jurant à tes piés de t'adorer sans cesse,
j'expiais par mes pleurs une erreur d'un moment! ...

LYDIE.

LYDIE.

Ah! que tu connais bien le pouvoir de tes larmes!
tu fus jaloux, trompeur, & tu me fais la loi:
malgré Calais & ses charmes,
je ne puis vivre & mourir qu'avec toi.

Par M. le Chevalier DE BONNARD.

A MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT.

Ancien disciple d'Apollon,
j'errais sur les bords du Cocite,
lorsque le Dieu de l'Hélicon,
dit à sa muse favorite:
écrivés à ce vieux barbon;
elle m'écrit, je ressuscite.

Par M. DE VOLTAIRE.

INSCRIPTION

sur la disgrace de Giafer le Barmécide.

Mortel, faible mortel à qui le sort prospere
fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
connais quelle est des rois la faveur passagère;
contemple Barmécide, & tremble d'être heureux!

Par M. DE VOLTAIRE.

EPI-

Digitized by Google

ÉPIGRAMME.

Un courtisan, près de sa dernière heure,
A son chevêt, écoutait père Imon,
Qui lui faisait un excellent sermon,
Sur son départ pour la sainte demeure.
Mon père, hélas! reprit le moribond,
Oui, j'aime Dieu: car je sai qu'il est bon;
Mais je voudrais qu'il me fit une grâce:
Tant seulement qu'il m'accordât le tems
Qu'il me faudrait, pour que je satisfasse
Mes créanciers, qui sont fort mécontens.

Par M. le Marquis DE SAINT-JUST.

COUPLET

*Fait sur le champ pour Madame la Marquise de ** en soupant chés elle.*

De présider à mes ans,
Trois Dieux disputaient la gloire;
Phébus m' offrit de l'encens,
Et Bacchus m'offrit à boire;
Ils sont séduisans tous deux:
Que fit le Dieu de Cythère?
Le fripon plus malin qu'eux,
Me fit souper chés sa mère.

Par M. DE SAINT-PERAUL.

EMILIE.

Digitized by Google

EMILIE,

DRAME

EN CINQ ACTES.

Le malheur eſt un grand Maître.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE DE GIRECOURT.
LA COMTESSE, sa Mère.
JULIE, Sœur du Comte.
LE BARON D'OLBAN.
DE VERNON, Officier retiré ami du Comte.
DE BEAUCHAMP, Colonel.
Mde. DE MIRVAL, sa Fille.
DU PONT, Marchand.
LA VEUVE BAILLEUL.
ROSE, sa Nièce.
RONDEAUX, Intendant du Comte.
CHARLES et PHILIPE, Domestiques du Comte.
UN POETE.

La Scene est en partie dans l'hotel du Comte de *Girecourt*, & en partie dans la maison de la veuve *Bailleul*.

Digitized by Google

EMILIE.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repreſente une Salle dans laquelle pluſieurs domeſtiques ſont occupés à arranger des malles.

SCENE I.

CHARLES, PHILIPE.

CHARLES.

Il eſt inutile de donner l'uniforme, nous ne l'emportons pas; Monſieur ne s'en ſervira plus.

PHILIPE. Il eſt donc bien ſûr, qu'il a ſon congé?

CHARLES. Sans doute: Le diable ſait ce qu'il a au tête: il n'eſt pas reconnaiſſable depuis ſon retour de l'armée. Quelle idée, partir pour ſa terre, au cœur de l'hiver! Dieu ſait, ce que nous ferons à la campagne!

PHILIPE. Sûrement, Charles, notre maître a du chagrin. J'ai remarqué qu'il tâchait de ſe contraindre. Sais-tu? hier au ſoir je l'ai vu pleurer; il croïait-être-ſeul; il parlait tout haut; je ne pus exactement comprendre ce qu'il diſait; j'entendis

Digitized by Google

seulement, les mots: *Emilie; deſeſpoir; malheureux; flammes*: Il tenait un papier à la main, il soupirait et paraissait fort agité; Madame est entrée; Monsieur s'est remis sur le champ & a paru tranquille.

CHARLES. Je crois que quelcun de la famille est mort, car sans cela, à quoi serviraïent les habits de deuil que nous emportons?

PHILIPE. Je le pense comme toi.

CHARLES. N'as-tu rien oublié? fais attacher les coffres. Dis au cocher de se tenir prêt.

(*Philipe sort.*)

SCENE II.

RONDEAUX, CHARLES.

RONDEAUX.

Bon jour, Charles!

CHARLES. Bon jour, Monsieur Rondeaux.

RONDEAVX. Je crois, que Monsieur a sonné.

CHARLES. J'y vais. (*Charles sort.*)

SCENE III.

RONDEAUX seul.

(*Il s'assied, tire des papiers de sa poche et les examine.*)

Bon, mes comptes sont en regle. Monsieur part, pendant son absence, je pourrai faire encor un bon coup. (*Il compte.*) Reçu tant: païé tant; j'ai cinquante louis de profit, c'est tout clair; le mois passé, j'en avais seulement quarante; Allons, courage, Rondeaux, courage, tu t'enrichiras. Quel dommage cependant, que ce valet de chambre & ce chef de cuisine, soïent d'honnêtes gens! Combien je gagnerais davantage, si nous nous entendions tous les trois! mais quelcun frape. Qui est là? qu'on entre.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IV.

Mad. BAILLEUL, RONDEAUX.

RONDEAUX.

Ha bon jour, Madame Bailleul!

BAILLEUL. Monſieur de Rondeaux, je vous ſuplie d'excuſer, ſi je viens vous interrompre; mais en verité, j'ai eu bien de la peine, pour parvenir juſqu'à vous. Vos gens m'ont ri au nez, quand j'ai demandé à parler à Monſieur de Rondeaux; ils m'ont dit qu'ils ne connaïſſaient point Monſieur de Rondeaux, mais bien le ſieur Rondeaux Intendant de la maiſon.

RONDEAUX. Ces gens là, n'en ſavent pas davantage. Ils me prennent pour Intendant, parceque comme ami du Comte de Girecourt, je veille à ſes intérêts & je régis ſes affaires. Que fait on chés vous?

BAILLEUL. Ma jeune Dame eſt malade.

RONDEAUX. Malade?

BAILLEUL. Oui: & de plus fort inquiéte; ſon Papa n'eſt point venu cette nuit à la maiſon.

RONDEAUX. Il n'a pas couché au Logis?

BAILLEUL. Non; nous craignons qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur. (*d'un ton attendri.*) La pauvre Dame, elle me fait pitié! elle eſt reduite à la dernière miſère croiriés vous? (*en pleurant.*) Elle a été obligée de vendre toutes ſes hardes & nippes.

RONDEAUX. Ses hardes & nippes?

BAILLEUL. Hé mon Dieu oui, ſes hardes! Monſieur de Rondeaux, je ſais que vous avés le cœur bon; que vous êtes l'ami de Monſieur le Comte, je ſuis venüe, vous prier, de vous intereſſer auprès de lui, en faveur de cette Dame.

Digitized by Google

RONDEAUX. Dites, que penſe-t-elle de moi? Comment ſuis-je avec elle?

BAILLEUL. Le mieux du monde.

RONDEAUX. Hé bien je la protegerai.

BAILLEUL. Le Ciel vous en récompenſera.

RONDEAUX. Bon: Vous pouvés retourner au Logis. Faites mes complimens à votre jeune Dame & dites lui que j'irai la voir.

BAILLEUL. Je vous ſuplie de lui laiſſer ignorer que je vous ai découvert ſon Etat; car malgré qu'elle ſoit dans le dernier beſoin, elle craint de le faire paraitre, & ne veut recevoir aucun ſecours.

RONDEAUX. Je n'en dirai rien; Et vous, cachés lui qui je ſuis, nommés moi tout ſimplement Monſieur Rondeaux, car pour moi, je ne ſuis pas fier de ma naiſſance.

BAILLEUL. Vous reſſemblés bien à Madame; jamais j'en ai connu perſonne, de plus modeſte qu'elle. A quelle heure viendrés-vous Monſieur de Rondeaux?

RONDEAUX. Vers midi, Adieu Madame Bailleul.

(*elle ſort.*)

SCENE V.

RONDEAUX ſeul.

Cela réuſſira, j'eſpère. J'ai de l'argent, elle manque de tout. Quand la faim crie; l'orgeuil s'humaniſe, l'honneur & la vertu ne ſont plus écoutés.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

LE BARON D'OLBAN, RONDEAUX.

LE BARON D'OLBAN.

Monsieur Rondeaux.

RONDEAUX. Très humble Serviteur, Monsieur le Baron; comment avés-vous reposé?

LE BARON. Mal. Le Comte est-il sorti?

RONDEAUX. Pas encor.

LE BARON. Hier au soir, m'a-t'il demandé?

RONDEAUX. Oui; où avés-vous passé la nuit?

LE BARON. Au caffée.

RONDEAUX. Vous-avés sûrement joué?

LE BARON. Oui, & je voudrais que tous les jeux fussent au diable.

RONDEAUX. Vous-avés donc perdu?

LE BARON. Jusqu'au dernier sols & encor, sur ma parole.

RONDEAUX. Contre qui?

LE BARON. Contre le Comte de Benville; mais laissés-moi faire; je le paierais.

RONDEAUX. Comment, vous le païerés?

LE BARON. Je lui ai envoïé un défi.

RONDEAUX. Et pourquoi?

LE BARON. Parce qu'en jouant, nous avons eu une Scène, nous sommes sortis, nous en étions aux mains; quelcun est venu, qui nous a séparé.

RONDEAUX. Savés-vous qui?

LE BARON. Non, si je le connaissais, je l'en ferais repentir.

RONDEAUX. Personne n'a été blessé?

Digitized by Google

LE BARON. Perſonne. Mon cher Monſieur Rondeaux; à propos, j' oubliais l'eſſentiel. Vous ſavés, qu'on a beſoin d'argent, quand on ſe bat en duel?

RONDEAUX. Sans doute.

LE BARON. Mon cher Rondeaux, & je n'ai pas le ſol.

RONDEAUX. J'en ſuis vraïement fâché.

LE BARON. Mais, je ſais que vous êtes obligeant.

RONDEAUX. L'argent eſt ſi rare.

LE BARON. L'argent eſt bien rare, il eſt vrai, mais j'ai des amis riches.

RONDEAUX. Alors c'eſt autre choſe.

LE BARON. Mon cher Rondeaux, vous êtes en verité, le meilleur ami que j'aïe au Monde & celui ſur le quel, je compte le plus.

RONDEAUX. Vous me faites trop d'honneur, Monſieur le Baron, vous avés trop de bontés: (*à part*) & trop de confiance.

LE BARON. Oui, oui, mon cher Rondeaux, vous êtes mon meilleur ami; vous m'en avés donné tant de fois, de ſi fortes preuves, que je ne puis en douter. Je ne puis me retenir; mon ami, embraſſons-nous: (*ils s'embraſſent*) Que de ce moment-ci, notre amitié ſoit indiſſoluble & inviolable.

RONDEAUX. Trop d'honneur pour moi, Monſieur le Baron.

LE BARON. Je voudrais bien avoir la fortune du Comte, ha mon ami Rondeaux, quelle vie nous Menerions enſemble; vous ſeriés de toutes mes parties, vous partageriés tous mes plaiſirs, nous ferions bourſe commune.

RONDEAUX (*à part*). Bourſe commune, il y à du tems, d'ici à là.

LE

LE BARON. Mais qui ſait? il arrive ſouvent des choſes, fort imprevües, & fort extraordinaires.

RONDEAUX. Il eſt vrai.

LE BARON. Le Comte m'aime & n'a point d'héritiers.

RONDEAUX. Il arrive ſouvent des choſes très extraordinaires.

LE BARON. Si pouvais trouver une bagatelle à emprunter, je païerais volontiers, cinquante pour cent d'interêt.

RONDEAUX (*bas*). Cinquante pour cent d'interêt. (*haut.*) Oui, mais la diſette d'argent eſt ſi grande!

LE BARON. Ce dont j'ai beſoin, eſt ſeulement une Miſère; ce ne ſont, que cent louis. Mon cher ami, mon cher Rondeaux; ajoutés encor ce ſervice, à tous ceux que vous m'avés déjà rendus; il mettra le ſceau à ma reconnaiſſance.

RONDEAUX. Moi, Monſieur, vous prêter cent Louis? vous n'y penſés pas.

LE BARON. Seulement pour huit jours. Je ſais que vous ne pouvés rien me refuſer.

RONDEAUX. Mais ſavés vous, Monſieur le Baron, qu'il eſt defendu ſous peine de mort, de ſe battre en duel?

LE BARON. Et c'eſt juſtement là, mon inquiétude. Mon ami, je vous en conjure; pour huit jours; (*il penſe.*) & peut-être ſeulement pour quatre, prêtés moi ces cent Louis.

RONDEAUX (*bas*). Que j'aime (*ce peut-être ſeulement pour quatre*). Ah Baron, vous n'attraperés point Rondeaux; il ſait par cœur, toutes les ruſes, toutes les reſſources, qu'emploïe, l'homme qui emprunte & qui ne veut, on ne peut pas paier. (*haut*) En verité, Monſieur, je rends volontiers ſervice, vous

Digitized by Google

vous le savés mais je n'ai pas le sol, & je suis fort embarrassé moi même.

LE BARON. Vous embarrassé?

RONDEAUX. Oui, tout ce que j'ai entre les mains apartient à Monsieur le Comte, & vous sentés qu'un homme d'honneur, ne peut sous tel pretexte que ce puisse être, toucher à l'argent qui lui est confié.

LE BARON (*bas*). L'hipocrite! il n'a plus de mémoire. (*haut.*) Je sais, mon ami, que vous ne manqués jamais d'argent.

RONDEAUX. Je vous ai dit vrai, Monsieur le Baron; je ne puis en verité, vous rendre le service que vous me demandés.

LE BARON. Mon cher Monsieur Rondeaux, ah de grace!

RONDEAUX. D'honneur il ne m'est pas possible.

LE BARON. Il ne vous est pas possible?

RONDEAUX. Non; aussi vrai que je suis honnête-homme.

LE BARON (*d'un ton ferme*). Monsieur Rondeaux!

RONDEAUX. Monsieur le Baron!

LE BARON. Vous ne pouvés donc pas?

RONDEAUX. Non.

LE BARON. He bien! il me faut cent Louis; ou je parlerai au Comte.

RONDEAUX (*effraïé*). Vous parlerés à Monsieur le Comte?

LE BARON. Oui, je lui découvrirai toutes vos friponneries; m'entendés vous?

RONDEAUX (*tachant de se remettre*). Je ne crains rien, mais pour vous être utile, Monsieur, je tâcherai

Digitized by Google

cherai de vous trouver ces cent Louis; je ferai je vous jure, obligé de les emprunter.

LE BARON. Il me les faut, & dans une heure.

RONDEAUX. Dans une heure?

LE BARON. Oui, ou - - -

RONDEAUX. Dans une heure donc.

LE BARON. Quelquefois, il eſt bon de parler ferme; au reſte, que cela ne nuiſe pas à notre amitié.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

RONDEAUX.

Où Diable, ai-je été mettre ma confiance? Je me ſuis fié au Baron, il menace de me trahir, ſi je ne lui prête pas l'argent. Ah Rondeaux, Rondeaux, tu n'es encor qu'une bête!

SCENE VIII.

UN POETE, RONDEAUX.

(*Le Poëte entre d'un air très gauche & en faiſant beaucoup de revérences*)

RONDEAUX.

Que demandés vous?

LE POETE. Je preſente mes très humbles reſpects à Votre Excellence; je viens mettre à ſes piés une ode, que j'ai compoſé en l'honneur du joûr de ſa fête.

RONDEAUX. Que le Harangueur, que les vers, que le Poëte, aillent au diable. (*il s'aſſied.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE IX.

DU PONT, RONDEAUX, LE POETE.

DU PONT.

Bon jour, Monſieur Rondeaux! pourriés-vous me dire, ſi Monſieur le Comte eſt viſible?

RONDEAUX. Non, il ne l'eſt pas.

DU PONT. J'attendrai.

RONDEAUX. Attendés.

LE POETE (*à part à du Pont.*) Eſt-ce que ce n'eſt pas là, Monſieur le Comte lui même.

DU PONT. Vraiment non; c'eſt ſon Intendant.

LE POETE. Les domeſtiques ſe ſont donc moqués de moi?

DU PONT. Cela peut être.

SCENE X.

DE VERNON, les Précédens.

DE VERNON.

Comment vons va, Monſieur du Pont?

DU PONT. Très-mal, Monſieur; le malheur me pourſuit.

DE VERNON. Je vous plainds; mais il y à des gens plus malheureux que vous encor.

DU PONT. Je le ſuis beaucoup, & le malheur des autres, d'ailleurs, ne nous conſole guères,

LE POETE *à Mr. de Vernon.* Monſieur, eſt ſans doute amateur de la poëſie! voici des vers, que j'ai compoſés en l'honneur de la fête de M. le Comte de Girecourt.

DE VERNON. Des vers? vous êtes l'Auteur? hé bien, je ſais déjà ce qu'ils valent.

DU PONT. Mr. le Comte vient.

SCENE

Digitized by Google

SCENE XI.

LE COMTE DE GIRECOURT, les Précédens, un Domeſtique.

Le Comte paraît triſte, il tient une lettre, & ſe promène ... ſans faire attention à perſonne.

LE POETE (*s'aprochant du Comte.*)

Monſeigneur, j'ai l'honneur---- Je vous ſuplie---- je----

LE COMTE. Monſieur, ſans complimens, que demandés-vous?

LE POETE. Je prends la liberté d'offrir à Monſeigneur des vers, faits pour ----

LE COMTE. Monſieur n'eſt il pas l'auteur de deux Drames nouveaux, qui ----

LE POETE. (*avec empreſſment et aſſurance.*) Monſeigneur, oui.

LE COMTE. Charles!

CHARLES. Monſieur!

LE COMTE. Qu'on païe à Monſieur, les frais de l'impreſſion.

LE POETE. *Nihil pro labore?*

LE COMTE. Qu'on faſſe ce que j'ai-dit. Rondeaux?

RONDEAUX. Monſieur m'apelle?

LE COMTE. Il ne vous manquait rien à mon ſervice, vous pouviés même, y épargner quelque choſe d'une maniére honnête; cela ne vous a pas ſuffi; vous m'avés trompé.

RONDEAUX. Moi, Monſieur! je vous ai trompé?

LE COMTE. Vous, vous êtes entendu avec le fermier de ma terre; vous m'avés fait croire, qu'il

Digitized by Google

qu'il y avait une mortalité dans les beſtiaux; mon fermier les a vendus & vous deux, vous avés partagé l'argent.

RONDEAUX. Monſieur!

LE COMTE. Ce n'eſt pas tout. Dans vos comptes, je trouve un erreur de trois cent louis. Comme je ne confie pas le ſoin de mes affaires, à un fripon, quand je le connais, mon Sécretaire vous païera ce qui vous eſt dû; je vous congédie.

RONDEAUX. Mais Monſieur! ----

LE COMTE. Point de raiſons, point de repliques. Sortés. (*Rondéaux ſort. Le Comte aperçoit Monſieur de Vernon.*) Mon cher Monſieur de Vernon, pourquoi n'êtes vous pas entré dans mon cabinet? (*à Charles*) donnés nous des ſiéges.

DE VERNON. Pourquoi, n'exigés vous pas que votre Intendant vous rende ſes comptes?

LE COMTE. Il eſt ſuffiſamment puni, il perd aſſés le r' envoïant (*apercevant Monſieur du Pont.*) Bon jour, Monſieur du Pont! on m'a dit que vous aviés du chagrin.

DU PONT. J'en ai beaucoup, Monſieur le Comte, je ſuis dans une poſition cruelle.

LE COMTE. Il y a ſûrement du remede?

DU PONT. Pendant la derniere campagne: j'ai livré beaucoup de fournitures à l'Armée; on refuſe de me les païer. Si cette perte nuiſait ſeulement à mon commerce, je m'en conſolerais, mais elle nuit à mon honneur, à ma réputation, elle nuit à ma famille. Faute d'avoir de quoi païer une lettre de change échue, on vient de m'exécuter; on m'a pris les choſes dont j'avais le plus grand beſoin; ma femme & mes enfans, reſtent ſans lits, ſans hardes; toute ma famille eſt dans la déſolation & dans la miſère. Monſieur le Comte, aïés pitié d'elle, aïés pitié de moi!

LE

LE COMTE. Vous meritès plus que de la pitié; vous meritès qu'on vous rende juſtice, on vous la rendra je vous le promets: en attendant: (*il écrit*) donnés vous la peine de porter ce billet à mon Sécrétaire, qui vous mettra à main, d' acquitter cette lettre de change dont vous me parlés.

DU PONT. Monſieur le Comte, je ſuis pénétré, je - - - -

LE COMTE. C'eſt moi qui vous dois des remerciemens; vous m'avés fourni l'ocaſion de vous être utile. Il n'y a point de mérite à faire le bien, on le doit, & j'ai fait ce que j'ai dû.

DU PONT. Monſieur le Comte! - - -

LE COMTE. Ne perdés point de tems. Mon Sécretaire ſortirait peut-être. (*du Pont ſort.*)

SCENE XII.

LE COMTE, VERNON.

LE COMTE.

Mon ami! elle ne vit plus.

DE VERNON. Avés vous reçu des nouvelles?

LE COMTE (*en lui donnant une lettre*). Liſés.

DE VERNON (*après qu'il a lu*). C'eſt cruel!

LE COMTE. Elle ne vit plus!

DE VERNON. Quel eſt votre projet?

LE COMTE. De partir.

DE VERNON. Où irés-vous?

LE COMTE. A ma terre.

DE VERNON. Quand?

LE COMTE. Aujourd'hui.

DE VERNON. Quoi ſi vite?

LE COMTE. Oui mon ami, je ne puis partir trop vîte. Tant que j'ai conſervé de l'eſperance, j'ai conſervé du courage: à preſent que tout eſpoir m'eſt

m'eſt ravi, tout courage m'abandonne. Devant ma Mère, devant ma Sœur, devant tout le monde, obligé de me contraindre, ce ſupplice eſt au deſſus de mes forces. Oui je parts, mon ami, oui, s'il eſt un remede à mes peines, je le trouverai dans la ſolitude: un remede! - - - qu'ai je dit? il n'en eſt point, le coup eſt dans le cœur.

DE VERNON. Mon cher Comte, un peu de philoſophie, un peu de raiſon. Vous avés aſſurément beaucoup perdu; ſi vous pouviés le retrouver dans la ſolitude, ſi des larmes pouvaient vous le rendre, je vous dirais: partés pleurés mon ami; Emilie vous ſera rendüe; je pleurerais même avec vous; mais des larmes peuvent-elles r'animer des cendres?

LE COMTE. Non, mais des larmes ſoulagent. Je veux partir; je veux aller m'enſevelir dans la ſolitude. Là de toi ſeule, ma chère Emilie, je m'occuperai ſans ceſſe; là, je pourrai, à mon aiſe, me pénétrer, m'affliger de ta perte; là je pourrai me plaindre, je pourrai pleurer, ſans témoins, ſans contrainte. Ma chère Emilie, je ne te verrai donc plus! Quoi, tu as été la proïe des flammes! mon ami, je ne la verrai donc plus!

DE VERNON (*après avoir penſé quelques momens*). Mon cher Comte, étes vous mon ami?

LE COMTE. Si je ſuis votre ami, & c'eſt Vernon, qui me le demande!

DE VERNON. J'ai une prière à vous faire; je vous la fais au nom d'Emilie.

LE COMTE (*avec empreſſement*). Au nom d'Emilie! Que demandés-vous?

DE VERNON. Que vous ne partiés pas aujourd'hui.

LE COMTE. Je ne partirai pas. (*De Vernon ſort.*)

SCENE

SCENE XIII.

LE COMTE, ſeul.

Au nom d'Emilie! Vernon éxige que je diffère mon voïage; quel peut être ſon deſſein? Quelles peuvent être ſes vûes? J'ai donné ma parole, c'eſt au nom d'Emilie! Non je ne partirai pas: cruel délai!

SCENE XIV.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Monſieur le Baron, vous paraiſſés triſte?

LE BARON. J'ai ſujet de l'être.

LE COMTE. Et pourquoi?

LE BARON. Je ne ſuis plus enfant, Monſieur le Comte; le joug me péſe & commence à me gêner.

LE COMTE. Et moi, je commence à vous entendre.

LE BARON. Tant mieux. Je m'explique encor plus clairement. Je ſuis las, de la contrainte où vous me retenés.

LE COMTE. Si j'avais été que de vous, j'aurais dit tout ſimplement, Comte, je ſuis las d'être heureux.

LE BARON. Moi, heureux?

LE COMTE. Il depend de vous de l'être.

LE BARON. Dois-je vous dire ce que je penſe?

LE COMTE. Dites.

LE BARON. Pourquoi laiſſés-vous le fils de votre ancien ami dans la miſère?

Digitized by Google

LE COMTE. Dans la misère?

LE BARON. Qui.

LE COMTE. Je pensais que vous aviés tout ce dont un homme de votre état, peut & doit avoir besoin?

LE BARON. Je manque de tout.

LE COMTE. C'est votre faute. Dois-je pour vous plaire, me prêter aux dépenses folles, que vous faites tous les jours? Du train dont vous y allés, tous vos revenus joints au miens, ne pourraïent païer vos extravagances. J'ai beaucoup de bien, mais j'en ferais le plus mauvais usage, si je fournissais à vos prodigalités. Je ne refuse rien à vos besoins, j'accorde beaucoup à vos plaisirs: voilà tout ce que je dois faire. Votre Père était mon ami, en mourant, il vous récommanda à mes soins, je promis de travailler à votre bonheur, de m'occuper de votre bien être; je l'ai fait jusqu'ici, je veux continuer encor: ma sœur est jeune, jolie, riche, voulés vous l'épouser?

LE BARON (*étonné*). Si je veux l'épouser? je l'accepte avec transport. Pardonnés, oubliés ce que je vous ai dit.

LE COMTE. Tout est oublié. Mais croïés-vous, que je sois votre ami?

LE BARON. Beaucoup plus que je ne le mérite.

LE COMTE. Vous mérités mon amitié, si vous m'accordés la vôtre. Allés voir ma Sœur.

LE BARON (*à part*). Ce maudit duel va tout gâter.

LE COMTE. Que dites-vous?

LE BARON. Rien; j'obéis. (*Il sort.*)

SCENE

SCENE XV.

LE COMTE, seul.

Les hommes cependant, ne sont pas incorrigibles, il y a manière de les prendre; faute de les bien étudier, nous les jugeons communément mal, les jeunes gens surtout. Nous croïons qu'ils sont vicieux & souvent ils n'ont que les défauts & les passions de la jeunesse. Si nous nous r'appellions les goûts & les penchans, que nous avions à leur âge: ces goûts, ces penchants seraient l'apologie, ou tout au moins l'excuse des leurs. Je m'imagine que le Baron a une belle âme, s'il a souvent manqué, ç'a été par inexperience. Il a été malheureux, le malheur est un grand Maître, je pense qu'il est corrigé. Julie, j'espére sera heureuse avec lui.

SCENE XVI.

LE COMTE, CHARLES.

LE COMTE (*à part.*)

J'ai donné ma parole à Vernon. (*haut*) Charles.

CHARLES. Monsieur.

LE COMTE. Je ne partirai pas aujourd'hui.

CHARLES. Monsieur, quand partirés vous?

LE COMTE. Demain matin.

SCENE XVII.

LE COMTE, PHILIPE, CHARLES.

PHILIPE.

Un Domestique du jeune Comte de Berville, m'a remis cette lettre.

Digitized by Google

LE COMTE (*prend la lettre.*) Cette Lettre eſt ſans addreſſe. (*Il la decachette & la lit.*) C'eſt pour le Baron. (*Il continue à lire.*) Il veut ſe battre! (*à Philipe.*) Où eſt le Baron?

PHILIPE. Il vient de monter chés Madame la Comteſſe.

LE COMTE (*à Charles*). Prennés garde qu'il ne ſorte. (*à Philipe.*) Qu'on mette les chevaux: il faut que j'aille chés le Miniſtre.

(*Charles & Philipe ſortent.*)

SCENE XVIII.

LE COMTE, ſeul.

Il veut ſe battre, il mépriſe mes conſeils; il veut abſolument ſa perte, dois-je l'abandonner? *Non*, eſſaïons encore: tâchons de le rendre raiſonnable, à force d'indulgence, à force de bienfaits. Mais qu'il eſt pénible, de s'occuper des autres, quand on a le cœur navré!

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

LE BARON, CHARLES.

LE BARON.

Que me veut le Comte?

CHARLES. Je n'en ſais rien.

LE BARON. Tu dois m'empêcher de ſortir?

CHARLES. Oui, Monſieur.

LE BARON. Tu es un Drôle.

CHARLES. J'éxecute ce qu'on m'ordonne.

LE BARON. J'enrage.

CHARLES. J'y ſuis innocent. (*il ſort.*)

SCENE II.

LE BARON, RONDEAUX.

Rondeaux entre d'un air inquiet & regarde partout, s'il ne voit perſonne.

RONDEAUX.

Monſieur le Baron, en conſcience on m'a pris les clés de ma chambre, j'y ai caché trois cent Louis en or. Voulés-vous m'aider, je viendrai ce ſoir à huit heures, nous forcerons la porte, nous partagerons ces trois cent Louis.

LE BARON. Tout cela eſt à merveille; mais il eſt arrivé un grand malheur.

RONDEAUX. Et quel eſt il?

Digitized by Google

LE BARON. Les trois cent Louis, ne ſont plus où vous les avés laiſſés.

RONDEAUX. Comment?

LE BARON. Comment? .... Et de plus, le Comte a pris la fâcheuſe reſolution, de faire pendre mon cher ami Rondeaux, ſi jamais il s'aviſe de remettre le pié à l'hotel. Combien, mon cher Rondeaux, la fortune eſt injuſte! comme elle pourſuit les honnêtes gens.

CHARLES *qui pendant cette Scéne était caché derrière la porte, & qui a tout entendu.*

Trois cent louis en or, Monſieur Rondeaux? vous viendrés donc les chercher à huit heures?

RONDEAUX (*ſtupéfait*). Ah je ſuis perdu!

(*il ſort avec précipitation.*)

CHARLES. Monſieur le Comte vient.

SCENE III.

LE COMTE, LE BARON, CHARLES.

LE BARON.

Monſieur le Comte, vous me privés donc auſſi de ma liberté?

LE COMTE. Oui, pour vous conſerver la vie & l'honneur. Vous voulés vous battre, avec le fils d'un homme tout puiſſant dans le Roïaume.

LE BARON. Le crédit du Père n'excuſe pas le fils, qui m'a manqué; je veux, je dois en avoir raiſon.

LE COMTE. Vous êtes l'Agreſſeur. Vous jouës & parceque vous perdés, vous lui dites des choſes malhonnêtes: pouvait-il, ne pas vous repondre?

LE BARON. Mon honneur m'eſt plus cher que la vie.

LE

Digitized by Google

LE COMTE. Ils ſont en ſureté l'un & l'autre. Mes meſures ſont priſes. Je ferai païer au Comte de Berville, ce que nous lui devés: qu'il ne ſoit plus queſtion de rien, je vous prie.

LE BARON. Mon honneur eſt en ſureté, & de quelle manière?

LE COMTE. Soïés là deſſus pleinement tranquille.

LE BARON. Mais....

LE COMTE. Toujours des *mais*. Vous me fatigués en verité, Monſieur le Baron. Je vais ceſſer enfin de me mêler de vous. En travillant jusqu'ici à votre bonheur, j'ai rempli mes engagemens vis à vis de votre Père. En ſuivant mes conſeils, vous pouviés devenir parfaitement heureux, vous n'avés pas voulu les ſuivre; ils deviennent ſuperflus. Je vous rends à vous même. Soïés deſormais, l'arbitre de votre deſtinée; ſi elle eſt malheureuſe, je n'en ferai pas reſponſable.

SCENE IV.

PHILIPE, les Précédens.

PHILIPE.

Monſieur de Vernon vient.

LE COMTE. Faites le entrer. (*Philipe ſort.*) Monſieur le Baron, voulés vous bien avoir la bonté de nous laiſſer ſeuls.

LE BARON. Volontiers. (*il ſort.*)

SCENE V.

LE COMTE, CHARLES.

CHARLES.

Monſieur, Votre Ancien Intendant a laiſſé trois cent louis dans ſa chambre, il doit les venir chercher ce ſoir.

Digitized by Google

LE COMTE. Il ne les trouvera pas. S'il vient qu'on l'arrête & qu'on le garde à vûe.

CHARLES. Bon Monſieur; (*il veut ſortir.*)

LE COMTE. Charles.

CHARLES. Monſieur.

LE COMTE. Combien il y a-t-il que vous êtes à mon ſervice.

CHARLES. Je vous apartiens depuis vingt ans, & j'en ai apartenu cinq à Mr. votre père.

LE COMTE. Remplacés mon Intendant. De ces trois cent Louis, je vous en donne deux cent, partagés les cent autres, entre mes gens. Laiſſés moi ſeul. (*Charles ſort.*)

SCENE VI.

LE COMTE, DE VERNON.

LE COMTE (*en allant au devant de lui.*)

Mon Ami! vous m'avés impoſé une loi cruelle.

DE VERNON. Pas auſſi cruelle, que vous l'imaginés: où étiés vous, il y a une heure?

LE COMTE. J'étais allé chés le Miniſtre, lui parler d'une affaire que le Baron s'eſt faite.

J'ai auſſi parlé de vous, le Miniſtre s'eſt parfaitement reſouvenu de vos ſervices; il m'a chargé de vous dire, combien il était fâché, qu'ils n'avaient pas été mieux récompenſés, qu'il en parlerait au Roi & qu'il était ſûr, d'obtenir une penſion pour vous.

DE VERNON. Combien je vous dois de réconnaiſſance, mon cher Comte! que . . .

LE COMTE (*l'interrompant*). Parlons d'autre choſe. Dites moi, mon ami, pourquoi avés-vous exigé que je différaſſe mon départ?

DE

Digitized by Google

DE VERNON. Vous l'aprendrés. Dans ce moment-ci, ne m'en demandés pas davantage. Permettés moi, de vous preſenter un ancien & brave Officier, qui n'eſt plus au ſervice & qui reſte ſans biens & ſans protecteurs.

LE COMTE. Prenés tous les deux la ſoupe ici.

DE VERNON. Oui, ſi je l'y puis déterminer.

LE COMTE. Comment donc?

DE VERNON. Il hait la Société; le Malheur l'a rendu ſauvage.

LE COMTE. Vous me connoiſſés; il n'aura pas aſſurément à ſe plaindre de moi. Qu'il vienne; engagés le à m'accorder ſa confiance, je pourrai peut être lui être utile.

DE VERNON. Et vous nous quittés!

LE COMTE. Cela n'empêche pas: quoiqu'abſent je puis lui faire du bien. S'il a des enfans, je peux engager ma mère a en prendre un auprès d'elle; je puis placer les autres.

DE VERNON. Toujours le même, mon cher Comte; toujours le deſir de faire des heureux!

LE COMTE. C'eſt un plaiſir, qui me reſte encor.

DE VERNON. C'eſt la jouiſſance la plus pure: livrés vous y tout entier, ne partés pas, fuïés la ſolitude, ceſſés de vous abandonner à la triſteſſe.

LE COMTE. Ceſſer de m'abandonner à la triſteſſe! he le puis-je! cela depend-il de moi?

DE VERNON. Oui: voïés la Societé, frequentés vos amis, vaqués vous même à vos affaires, alors, j'eſpère tout.

LE COMTE. N'eſperés rien,

DE VERNON. Je vous laiſſe; je vais chercher mon ami. Vous avés beſoin de diſtraction.

LE COMTE. Reviendrés vous-bientôt?

DE VERNON. Je vais revenir.

Digitized by Google

SCENE VII.

LE COMTE *seul.*

Respectable ami, tu veux me consoler. Peux tu me rendre Emilie? Emilie n'est plus - - - Peux tu croire, que jamais je puisse oublier sa perte? Emilie n'est plus! - - - Elle ne m'a laissé, que le regret de vivre, après elle - - - oui, sans toi, Emilie, la vie m'est odieuse.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE COMTE.

JULIE *qui a entendu une partie de ce que le Comte a dit précédemment, répète.*

Emilie, oui, sans vous, la vie m'est odieuse! (*à la Comtesse.*) Ma mère avés-vous entendu?

LA COMTESSE. Bon jour, mon fils!

JULIE. Bon jour, mon frère! Ma toilette m'a pris bien du tems; vous voïés aussi, combien j'ai donné de soins à ma parure; c'est aujourd'hui votre fête.

LE COMTE. Vous êtes bien bonne.

JULIE. *Vous êtes bien bonne!* Quel froid compliment! (*Le Comte se tourne & s'essuie les yeux.*) Quoi ma mère! Mon frère a pleuré.

LE COMTE. Vous vous trompés ma Sœur, je...

JULIE. Mon frère, une Sœur est clairvoïante. Vous avés quelque chagrin secret. Vous n'avés pas cet air content qu'on doit avoir le jour de sa fête. Je veux examiner votre conscience. Ma mère permettés-vous, en votre nom, j'interrogerai mon frère?

Digitized by Google

LA COMTESSE. Ma fille, j'y consents.

JULIE. Asseïons-nous. (*ils s'asseïent.*) Je demande d'abord à mon frère, au Nom de ma mère, pourquoi il veut nous quitter?

LE COMTE. J'y suis contraint par des affaires très importantes, qui m'apellent à la Campagne.

JULIE. Je ne conçois pas, quelles peuvent être ces affaires importantes, qui exigent votre presence à la campagne; toutes vos terres sont affermées.

LE COMTE. Ma Sœur - - -

LA COMTESSE. Serieusement mon fils, ta manière d'agir m'est absolument étrangére. Tu étais la gaïeté même, & depuis trois semaines que tu es revenu de l'armée; je te vois totalement changé. Nous sommes encor à désirer ton premier sourire.

LE COMTE. Pardonnés ma Mère, je - - -

LA COMTESSE. Ta façon de t'exprimer est changée, comme ta façon d'agir; l'une & l'autre me surprennent également. Ta conduite, mon fils, n'est elle pas blamable? Toi même, sois ton juge. Tu as eu le bonheur de sauver la vie à ton Roi. Par un traité avantageux, tu viens de procurer à ta patrie, une paix glorieuse; le Roi pour te recompenser, t'honore de ses ordres; t'éleve à la qualité de Comte, te nomme à un poste distingué dans l'armée; tu as devant les yeux, la perspective la plus prochaine & la plus flatteuse des honneurs & de la fortune. Au lieu de jouir de ton bonheur, de te prêter à des commencemens aussi heureux; tu veux quitter le service, tu veux aller mourir dans une de tes terres! Que doit-en penser le public? Que peut penser ta Mère?

LE COMTE. Si elle savait! Si je pouvais lui dire! - - - Oui je le sais, oui, le monde me condamnera, trouvera ma conduite singuliere. Mais ma Mère! - - -

Digitized by Google

LA COMTESSE. Je ne veux point examiner, ſi tu dois de la réconnaiſſance à ton Roi, ſi tu es redevable à ta Patrie, de ton ſang & de tes ſervices; ſur ces objets, tu en ſais plus que moi & le cœur d'une Mère repugne d'ailleurs à r'apeller des devoirs de cette eſpece. Mais ce que ta Mère, mon fils, peut te remettre ſous les yeux; c'eſt une famille entière, dont tu fais la conſolation & le bonheur, qui par toi, a acquis un rang & de la conſidération dans le monde & qui par toi, où va les perdre, ou va les conſerver; encor plus, mon fils, ton Père eſt mort; tu es le ſeul rejetton mâle, tu as trente ans, veux-tu être le dernier de ton nom?

JULIE. Allons mon frère, vîte decidés-vous, ou je revéle votre ſecret,

LE COMTE (*éfraïé*). Mon ſécret?

LA COMTESSE. Si tu as des ſécrets, mon Enfant, quel autre que moi, a plus de droit de les connaître? Mon Enfant, confie-moi tes ſécrets, j'en ferai mes plaiſirs.

LE COMTE. Sécrets cruels!

LA COMTESSE. Hé bien! j'en ferai mes peines.

LE COMTE. Ma Mère.

LA COMTESSE. Pourquoi me cacher? (*après une pauſe.*) Mon fils, tu aimes peut-être?

JULIE Fierté, Fierté philoſophique, nous aurons de la peine à vous vaincre! Mais patience, nous y parviendrons.

LA COMTESSE (*tendrement*). Mon fils! - - -

LE COMTE. Ma tendre Mère! - - -

LA COMTESSE. Oui je ſuis, ta tendre mère, & je ſuis auſſi ta tendre amie. Quoi refuſer, de confier tes peines & tes ſécrets à ta Mère, à ton amie! Tu pleures mon fils?

Digitized by Google

LE COMTE. Non ma Mère, mais - - -

LA COMTESSE. Tu me navres. Tes peines ſont elles irremediables.

LE COMTE. Il en eſt un.

LA COMTESSE (*avec empreſſement*). Mon fils! Mon fils! & quel eſt il?

LE COMTE. Moderés vous, ma Mère, il ne dépend pas de vous.

JULIE. Moi, je connais le remede, je connais la maladie, mon frère aime.

LE COMTE. Moi, j'aime?

JULIE. Oui, vous aimés. Ma mère vous rapelés vous ce que mon frère diſait tout à l'heure. *Sans toi, ma chere Emilie, oui la vie m'eſt odieuſe.*

LE COMTE. Cruelle! - - - (*il veut s'en aller.*)

JULIE (*le retient & le r'amene*). L'examen n'eſt pas fini.

LE COMTE. Que me voulés-vous encor?

LA COMTESSE. Combien tu es injuſte, mon fils; tu aimes, & ton amour te fait oublier que tu as une Mère digne de toute ta confiance - - - Mais je devine la cauſe de ſon ſilence; tu as honte d'avouer l'objet de ta tendreſſe, mais ne crainds rien. Dans quel rang que ta Maitreſſe ſoit née, je conſents qu'elle devienne ton épouſe, ſi cela peut faire ton bonheur, parles mon fils, je conſents à tout.

JULIE. Ma Mère, je parie, oui mon frère eſt déjà marié, oui, ſûrement cette chere Emilie eſt déjà ſon épouſe.

LE COMTE. Elle le fut - - -

JULIE. Comment?

LE COMTE. Oui elle le fut; & dans le moment même qu'elle le devint, la mort la plus affreuſe me l'enléva; m'enléva ma chère Emilie.

LA

Digitized by Google

LA COMTESSE. Mon fils!

JULIE. Mon frère!

LE COMTE. Je vais tout vous découvrir. Après la dernière Campagne, mon regiment fut envoïé en quartier dans une petite ville de la * * *, où j'aimai Emilie. Comme son Père, servait dans l'armée ennemie, nous n'osions penser à nous unir avant la fin de la guerre. Notre amour, notre impatience, la crainte de nous perdre, nous déterminérent à précipiter le moment. A la face du ciel, que nous prîmes pour témoins, en présence d'un ministre qui bénit notre union; Emilie me donna sa foi, & je lui donnai la mienne.

LA COMTESSE. Quoi!

LE COMTE. Pardonnés. Je ne doutais point de votre consentement. Beauté, naissance, *fortune*, vertu: Emilie avait tout: ma mère aurait sûrement aprouvé mon choix. (*il fait une pause.*)

LA COMTESSE. Continüe mon fils.

LE COMTE. La fin est affreuse. L'instant de notre union, qui fut le moment le plus doux de ma vie, en devint le moment le plus cruel. Dans un instant le ciel me donna, le ciel m'ôta Emilie. Je perdis mon épouse - - -

JULIE. Mon frère.

LE COMTE. Cette nuit fatale parût. Tout reposait dans la ville; lorsque l'ennemi la surprit. Je m'arrache d'entre les bras de mon épouse - - - mais trop tard. L'ennemi, l'obscurité, le désordre, la fraïeur, les cris - - - Tous les esprits étaïent consternés. Je vole au secours de mon cousin, qui se disposait à la fuite & qui par imprudence avait donné lieu à cet évenement, je le trouve couvert de blessures, & baignant dans son sang; je reviens; la ville était en flammes * * *

LA

LA COMTESSE. Je frémis.

LE COMTE. Avec raison.

LA COMTESSE. Acheve vîte.

LE COMTE. En courant au secours de mon cousin, j'avais enfermé mon épouse. Précaution fatale! elle fut la cause de sa mort. Le feu gagna bientôt la maison, où elle reposait; éloignée de tout secours, elle fut la proïe des flammes.

LA COMTESSE. Mon pauvre enfant.

JULIE. Ah mon frère!

LE COMTE. Eh bien ma mère, eh bien ma Sœur! me demandés-vous encor du courage. Jusqu'ici j'en conservais; hier, je reçus le coup de grace. Tenés lisés! (*il donne une lettre à sa mère qui lit.*)

„Monsieur le Comte, pour exécuter les ordres „que vous m'avés donnés, j'ai fait les recherches „les plus exactes. Je suis touché, d'être obligé de „vous dire, que votre perte est certaine.

„La maison, où demeurait Madame la Comtesse, „a été consumée jusqu'aux fondemens. J'ai fait „chercher parmi les décombres; j'ai trouvé plusieurs „membres, qui avaient été garantis des flammes; „plusieurs circonstances ne laissent aucun doute, „que Madame votre épouse n'ait été une des mal„heureuses victimes de cette incendie. J'attends „vos ordres, Monsieur le Comte, & suis &c. &c.

LA COMTESSE (*après avoir lu*) Pourquoi mon fils, m'as tu fait un mystère de cet événement?

LE COMTE. Je connais votre sensibilité; j'ai voulu la ménager. Ce n'est que depuis hier, d'ailleurs que j'ai cette lettre, avant de l'avoir reçue, il me restait de l'espérance; mais apresent.... Ma chère Emilie! ta mort est bien certaine? ma mère, permettés.... je dois.... (*il veut sortir.*)

Digitized by Google

LA COMTESSE. Où vas-tu mon fils?

LE COMTE. Pendant quelques instans j'ai besoin d'être seul - - -

LA COMTESSE. Mon fils (*elle l'embrasse pleine d'émotion*), va, va, souviens toi de ta mère, elle t'aime & te plaint, mais que peut elle pour ta consolation? des conseils! ils seraient impuissans.

JULIE. Pardonne, mon frère, pardonne, si j'avais su ton secret, je l'aurais respecté.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

Mon frère est bien malheureux!

LA COMTESSE. Oui ma fille, il est affreux de perdre ce qu'on aime: & de quelle manière encor!

SCENE X.

DE VERNON, les Précédens.

JULIE.

Monsieur de Vernon! Monsieur de Vernon! avés-vous vu mon frère? Qu'il est à plaindre?

DE VERNON (*effraïé*). Comment donc?

JULIE. Ne vous a-t il jamais parlé d'Emilie?

DE VERNON. Oui, très souvent.

JULIE. C'était son épouse; elle est morte.

DE VERNON Je le sais.

LA COMTESSE & JULIE (*ensemble*). Mon cher Monsieur de Vernon, vous connaissés le cœur de mon fils, de mon frère; Emploïés tout pour le consoler, pour le distraire: & tâchés principalement, d'empecher son départ.

Digitized by Google

DE VERNON. J'ignore jusqu'à quel point je pourrai réuſſir : déjà j'ai mis en œuvre tous les moïens imaginables, & jusqu'ici ç'a été ſans ſuccès, ſouvent meme, les conſolations indiſcrettes aigriſſent les afflictions violentes; je ne diſcontinuerai nonobſtant pas encor à le faire. J'ai eu toutes les peines du monde, à l'engager à differer de partir pour la campagne, & cependant ſa preſence eſt bien néceſſaire ici. La Croix le Chirurgien major, m'écrit, qu'il arrivera aujourd'hui, ou demain & qu'il a des choſes de la plus grande importance à me revéler. Comme il demande le ſecret; je n'ai pu découvrir au Comte, le motif qui me faiſait deſirer, qu'il differat ſon départ; je l'en ai prié au nom d'Emilie, il y a conſenti.

JULIE. Peut être, la Croix aporte de bonnes nouvelles!

LA COMTESSE. Emilie, peut être, vit encor!

DE VERNON. Hélas non, ſa mort eſt bien ſûre! Je vous quitte, Mesdames! Je vais trouver le Comte, pour le prier d'arranger une affaire, qui ne ſouffre aucun délai.

JULIE. Quelle affaire?

DE VERNON. Je devais lui amener aujourd'hui, un ancien officier retiré du ſervice, qui demeure ici & qui eſt dans la miſère. Le hazard le conduiſit hier chés moi, je le retins à ſouper; Nous nous quittâmes tard; j'aprends tout à l'heure, qu'il n'eſt pas r'entré à ſon logis; je crainds qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur, comme il eſt étranger, je veux prier le Comte, de faire faire des recherches, par la voïe de la police.

LA COMTESSE. A-t-il femme? a-t-il des enfans?

DE VERNON. Il a une fille....

Digitized by Google

LA COMTESSE. Dites, qu'on me l'amène tout de suite.

JULIE. Quelle doit être inquiéte!

LA COMTESSE. Monsieur de Vernon! passons ensemble dans l'apartement de mon fils.

(Vernon salue Julie & sort avec la Comtesse.)

SCENE XI.

JULIE seule.

Je vais suivre l'exemple de mon frère; Je vais faire du bien, à cette famille malheureuse, je partagerai ma fortune avec elle; Puis-je en faire un meilleur usage? Puis-je placer mon argent à plus haut interêt!

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le Théatre repréſente une chambre aſſés mal meublée, dans la Maiſon de la Veuve *Bailleul*, Madame *de Mirval* eſt occupée à Coudre.

SCENE I.

Mde. DE MIRVAL, ROSE.

Mde. DE MIRVAL.

Je crois que quelcun a frapé.

ROSE. Je n'ai rien entendu; je vais voir cependant. (*elle revient.*) Madame, il n'y a perſonne.

Mde. DE MIRVAL (*avec douleur*). Mon Père ne vient point!

ROSE. Madame ne vous chagrinés pas: ſûrement ma tante vous aportera, de ſes nouvelles.

Mde. DE MIRVAL. Mon Père, vous ſeul me reſtés au monde! hé quoi! je vous perdrais encor. (*à Roſe.*) Voïés de grace, voïés s'il ne vient perſonne.

ROSE. Volontiers. (*elle ſort.*)

SCENE II.

Mde. DE MIRVAL ſeule.

J'ai perdu mon époux! peut être auſſi viens je de perdre mon Père! ſans parens! ſans amis! ſeule dans l'univers! que puis-je devenir? que je ſuis mal-

Digitized by Google

malheureuse! Je la fuis trop pour l'être longtems. Bientôt je n'existerai plus! oui mon époux, oui mon Père, bientôt, nous serons réunis tous les trois! Idée consolante!

SCENE III.

Mad. BAILLEUL, les Précédens.

Mde. *de Mirval court au devant de la Veuve Bailleul.*

Mde. DE MIRVAL.

Avés-vous trouvé mon Père?

Mde. BAILLEUL. Pas encor.

Mde. DE MIRVAL. Pas encor! - - - Mon Père est mort. (*elle tombe entre les bras de la Veuve Bailleul.*)

Mde. BAILLEUL (*à sa Nièce*). Va, vîte chercher quelque eau de senteur. (*Rose court, revient & lui porte un flacon. La Bailleul en répand quelques gouttes; sur un mouchoir, & les fait respirer à Mde. de Mirval.*)

Mde. DE MIRVAL. (*Reprenant peu à peu ses sens, & d'une voix, extrêmement faible.*) Mon Père! Mon Père! (*en regardant la Veuve Bailleul.*) Mon pauvre Père est donc mort! - - - -

SCENE IV.

ROSE, les Précédens.

ROSE, (*accourant.*)

Voici, voici, Monsieur de Beauchamp qui vient.

Mde. DE MIRVAL. (*se levant avec précipitation.*) Quoi mon Père?

ROSE. Oui, avec un autre Monsieur que je ne connais pas.

SCENE

SCENE V.

Mr. DE BEAUCHAMP, Mr. DE VERNON, les Précédens.

Mde. DE MIRVAL. (*courant au devant de Mr. de Beauchamp.*)

Mon Père! - - -

Mr. DE BEAUCHAMP. (*en l'embraſſant.*) Ma fille! - - -

DE VERNON. Oubliés les inquiétudes, que l'abſence de M. votre Père vous a données.

DE BEAUCHAMP. Sans vous, ma Fille, je n'exiſterais plus. Les malheureux, les - - - -

Mde. DE MIRVAL. Que vous eſt-il arrivé?

DE VERNON. Mon cher Monſieur de Beauchamp, vous oubliés ce que vous m'avés promis.

DE BEAUCHAMP. Non, je ne l'oublie pas; mais quand je penſe à ce qui vient de m'arriver, je ne puis - - - - Mon cher Monſieur de Vernon, j'ai ſervi pendant quarante ans, comme un brave Officier; jamais je n'ai été mis ſeulement aux arrêts; & aujourd'hui. Aujourd'hui! je rencontre deux jeunes gens qui ſe battent, je veux les ſéparer; la garde ſurvient, ils s'enfuïent comme des lâches, ils me laiſſent ſeul, on m'arrête, & l'on me conduit en priſon.

Mde. DE MIRVAL. (*avec vivacité.*) En priſon, mon Père?

DE VERNON. Ce n'eſt rien, Mademoiſelle, ce n'eſt rien. (*à Mr. de Beauchamp.*) Ces jeunes gens vous ſont ils connus?

DE BEAUCHAMP. Non, il faiſait nuit, je n'ai pas pu les connaître.

Digitized by Google

DE VERNON. L'un eſt le fils du miniſtre de la guerre, & l'autre un Parent du Comte de Girecourt. Vous avés rendu un grand ſervice, à tous les deux: j'en parlerai au Comte, qui ne manquera pas de vous marquer ſa reconnaiſſance.

DE BEAUCHAMP. Mon cher Monſieur de Vernon, vous me prouvés, qu'il ſe trouve encor des gens eſtimables dans le monde; je n'y croïais plus.

DE VERNON. Vous vous trompiés. Je ſuis flatté, que ce ſoit moi, qui vous ait fait revenir de votre prevention. Mon cher Monſieur, j'ai une grace à vous demander.

DE BEAUCHAMP. Quelle eſt elle?

DE VERNON. Il eſt des occaſions, où tout homme peut manquer d'argent. De grace ſervés-vous de ma bourſe. (*il veut lui donner ſa bourſe.*)

DE BEAUCHAMP. Vous m'offrés de l'argent, Monſieur! avec quoi vous le rendrais-je? je ne poſſede rien, je n'ai rien à attendre; vous le ſavés bien & vous m'offrés de l'argent!

DE VERNON. Peut être, qu'un jour pourrés-vous me le rendre?

DE BEAUCHAMP. Peut être! Sur des *peut être*: un homme d'honneur, mon cher Monſieur ne reçoit point les ſecours d'un Etranger. Je n'ai rien, il faut que je vive, hé bien! je travaillerai; le travail n'avilit pas, (*en montrant ſa fille.*) Seulement, l'état de cet enfant me pénétre, ſi je ne l'avais point; bientôt une mort violente me delivrerait d'une vie malheureuſe. J'aurais le courage....

DE VERNON (*l'interrompant.*) De faire une lâcheté. Mais à propos: la perſonne dont je vous ai parlé nous attend. (*à Mde. de Mirval*) Nous vous quittons Mademoiſelle je vais faire tout ce qui dépendra de moi, pour que M. votre Père, obtienne du ſervice. (*il ſalue Mde. de Mirval & ſort avec Mr. de Beauchamp.*)

SCENE

Digitized by Google

SCENE VI.

Mde. DE MIRVAL, Mde. BAILLEUL.

Mde. BAILLEUL.

Monsieur votre Père, pousse aussi la delicatesse trop loin. Dans sa situation, il n'aurait pas dû refuser les offres de Monsieur de Vernon.

Mde. DE MIRVAL. Mon Père a bien fait. Comme lui, j'admire la générosité de ce Monsieur, qui veut bien accorder son amitié à deux personnes malheureuses, qu'il connait à peine, mais Monsieur de Vernon n'est pas riche; il consulte plus son cœur que sa fortune, dans les offres qu'il nous fait; il serait indiscret d'en abuser.

Mde. BAILLEUL. Monsieur de Vernon n'est pas pauvre. Mais si vous avés de la repugnance à recevoir de lui: soit: Monsieur Rondeaux est beaucoup plus riche, & malgré qu'il manque de politesse & d'usage, il ne laisse pas d'avoir le cœur bon.

Mde. DE MIRVAL. Je ne sais: mais sa conduite ne parait pas annoncer l'homme d'honneur. Il a les manières rudes, le langage gêné, la mine suspecte & timide. Rien en lui ne parle en sa faveur, je puis me tromper.

Mde. BAILLEUL. Quelle idée! Depuis fort longtems, je connais ce Monsieur de Rondeaux, & c'est je vous jure, un parfait honnêt'homme. Je crois, mais entre nous - - - qu'il a quelques vües. Hier en s'en allant, il s'informa très scrupuleusement de votre situation & de votre nom, mais, vous me connaissés - - - -

Mde. DE MIRVAL. Fort bien, Madame Bailleul, laissés ignorer à tout le monde, qui je suis, & ce que je souffre. Mais, n'auriés vous pas dit quelque chose à Monsieur de Vernon?

Digitized by Google

Mde. BAILLEUL. Adieu ne plaise! je sais me taire. Mais Madame, voulés vous que je vous parle franchement? votre bonheur m'intereſſe, & puisque Monſieur de Mirval n'eſt plus, ſi les intentions de Monſieur de Rondeaux étaïent?

Mde. DE MIRVAL. Mon pauvre Mirval!

BAILLEUL. Ne ſaurait-on jamais parler de feu votre époux, ſans que cela vous affecte: il ne vit plus, vos regrets ſont inutiles. Comme vous, j'ai été mariée, comme vous, j'ai perdu mon mari; il n'y a pas bien longtems, & m'en voïés vous inconſolable?

Mde. DE MIRVAL. Finiſſés de grace, Madame Bailleul!

BAILLEUL. Je vous veux tant de bien, & j'aimerais tant à vous voir heureuſe.

Mde. DE MIRVAL. Je ne la ſerai jamais.

BAILLEUL. Et pourquoi non? L'eſperance d'ailleurs eſt ſi douce - - -

SCENE VII.

DE VERNON, les Précédens.

M. DE VERNON *entre ſans être vû. Il met une lettre & de l'argent ſur la table, puis il s'approche.* (*de Madame de Mirval.*)

Permettés que je vous demande, ſi vous voulés être préſentée aujourd'hui à Madame la Comteſſe de Girecourt; c'eſt une femme fort affable, de qui vous ſetés très bien reçuë, & qui m'a chargé expreſſément, de vous dire, qu'elle deſirait vous voir.

Mde. DE MIRVAL. Je vous remercie Monſieur! Mais pourrai-je paraître devant elle en cet état?

DE

DE VERNON. Pourquoi non? Vous êtes parfaitement bien. Le deuil vous sied à merveille. Je vais rejoindre Mr. votre Père.

Mde. DE MIRVAL. Où est il?

DE VERNON. Il m'attend ici près. Je vous annoncerai à Madame de Girecourt.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

RONDEAUX, les Précédens.

RONDEAUX.

Bon jour Madame, avés vous bien dormi?

Mde. DE MIRVAL. Fort mal, Monsieur.

BAILLEUL. Nous n'avons pas dormi de toute la nuit.

RONDEAUX. Et pourquoi?

BAILLEUL. Nous avions de l'inquiétude; le Père de Madame n'a pas couché au logis.

RONDEAUX. Ah!

BAILLEUL. Nous craignions quelque accident.

RONDEAUX. Ha!

Mde. DE MIRVAL. Mais, il se porte bien, graces à Dieu!

RONDEAUX (*à part*). Graces à Dieu! Je voudrais, qu'il fut aux Diables. (*haut.*) Où est il?

Mde. DE MIRVAL. Avec un certain Monsieur de Vernon, qui veut tâcher de le faire emploïer.

RONDEAUX (*étonné*). Ouais!

Mde. DE MIRVAL. Qu'avés vous Monsieur?

RONDEAUX. Rien, rien; Madame Bailleul!

BAILLEUL. Monsieur?

Digitized by Google

RONDEAUX. Que perſonne n'entre ici; j'ai des affaires d'importance à regler avec Madame.

BAILLEUL. Cela ſuffit. (*Elle appelle Roſe & lui parle à l'oreille. Roſe s'en va.*)

RONDEAUX. Connaiſſés-vous ce Vernon, Madame?

Mde. DE MIRVAL. Fort peu, mais je le connais pour un galant homme.

RONDEAUX. C'eſt un officier retiré, qui a peu de crédit & point de fortune.

Mde. DE MIRVAL. Il en eſt plus reſpectable, après les offres généreux, qu'il a faits à mon Père.

RONDEAUX. Peut être: Cependant je ſuis fâché - - -

Mde. DE MIRVAL. De quoi, s'il vous plait.

RONDEAUX. De ce que cet homme reſpectable, me prévient, pour être utile à Monſieur votre Père. Qui ſait? Il y a mille gens, qui tranchent de l'important & qui ne ſont que des impoſteurs.

Mde. DE MIRVAL. Comment, Monſieur? vous m'éfraïés.

RONDEAUX. Point du tout, Madame, ce n'eſt qu'une réflexion générale.

Mde. DE MIRVAL. Et encor?

RONDEAUX. Rien de plus. Moi j'aime à avoir bonne opinion de tout le monde, & je crois Mr. Vernon un fort honnête homme. (*bas.*) Je ne réuſſirai pas de cette manière.

Mde. DE MIRVAL (*à part*). A coup ſûr, voilà un méchant homme.

RONDEAUX. Malgré, que Mr. de Vernon m'ait prevenu, ce ſera par mon crédit, que Monſieur votre Père ſera placé. (*avec un air de confiance.*) C'eſt moi qui vous le promets; parlons maintenant, d'autre

Digitized by Google

tre chose. (*il s'approche d'elle.*) Vous êtes jeune, & jolie; vous êtes veuve, c'est dommage. Ne comptés-vous pas vous remarier?

Mde. DE MIRVAL. Non Monsieur, jamais.

RONDEAUX. Cependant vous n'êtes pas riche, & vous pourriés trouver quelcun qui ferait votre fortune.

Mde. DE MIRVAL. Cela peut être, mais je ne me marierai point.

RONDEAUX. Vous n'avés pas absolument tort. Dans le mariage, on ne trouve pas toujours son compte, mais - - - - on peut aussi - - - - sans se marier - - - -

Md. DE MIRVAL. Comment? je ne vous entends pas.

RONDEAUX. Je dis seulement - - - hem! Que - - - Je voulais dire, que sans se marier, on peut enrichir une jeune veuve aimable, si elle veut être sage.

Mde. DE MIRVAL. Auriés vous peut être, une pareille proposition à me faire?

RONDEAUX. He! he! & qu'en diriés vous?

Mde. DE MIRVAL. Comment! ce que j'en dirais?

RONDEAUX. Oui.

Mde. DE MIRVAL. Je prierais, Madame, (*en montrant la femme Bailleul.*) de vous faire sortir sur le champ de chés elle.

Mde. BAILLEUL. Quoi, Monsieur, vous ne rongissés pas de faire de telles propositions à Madame, & dans ma maison encor? jamais n'y remettés plus le pié (*à Mde. de Mirval*) je ne l'aurais pas cru!

RONDEAUX (*bas*) Peste! ça ne prend pas; aïons recours à l'artifice. (*haut*) Fort bien! J'en suis bien aise. Vous êtes vertueuse; cela suffit à la Comtesse.

Mde. BAILLEUL. A quelle Comtesse?

RON-

Digitized by Google

RONDEAUX (*bas*). Diable! encor une bêtise! n'importe. (*haut*) A la Comteſſe de Girecourt.

Mde. DE MIRVAL. Expliqués-vous.

RONDEAUX. Eſt-ce que Madame Bailleul ne vous a rien dit?

Mde. BAILLEUL. De qui donc?

RONDEAUX. Que j'ai recommandé Madame, à la Comteſſe de Girecourt.

Mde. BAILLEUL. Je m'en r'appelle. Vous me l'aviés promis. Vous l'avés donc fait?

RONDEAUX. Oui, ſans doute.

Mde. BAILLEUL. (*à Mde. de Mirval.*) Madame vous pouvés le croire.

RONDEAUX. Hier en ſoupant; La Comteſſe de Girecourt me chargea d'éprouver votre vertu, pour ſavoir ſi vous meritiés de lui être préſentée.

Mde. DE MIRVAL. Puis je croire ce que vous me dites?

RONDEAUX. Vous pourrés l'aprendre, de Madame la Comteſſe elle même.

Mde. DE MIRVAL. Pardonnés, Monſieur, ſi je vous ai injuſtement ſoupçonné; les aparences étaïent contre vous & le malheur rend timide & méfiant.

RONDEAUX. Point d'excuſes, Madame. Vous me connaitrés par les ſoins, que je me donnerai pour placer Monſieur votre Père. Je vous conduirai cet après diner chés la Comteſſe. Adieu Madame.

BAILLEUL. (*en le réconduiſant, aperçoit ſur la table la lettre & l'argent que Mr. de Vernon y a mis à Madame de Mirval.*)

Mais quoi, Madame. une lettre & de l'argent, voïés donc.

RONDEAUX *retourne vite.* (*à part.*)

Une lettre & de l'argent. Hem!

Mde.

Digitized by Google

Mde. DE MIRVAL (*prend la lettre qu'elle regarde.*) Cette lettre m'eſt adreſſée. Permettés Monſieur de Rondeaux. (*Elle ouvre la lettre & lit.*) „L'indigence „ne flétrit point. Vous avés aſſés de grandeur, pour „deſirer qu'on ignore que vous étes dans une poſi„tion malheureuſe, un ami clair-voïant l'a déviné, „& vous envoïe cette miſére pour ſubvenir à vos „beſoins: acceptés-là, ſans crainte. On peut être „jeune, ſenſible & honnête: la beauté dans le mal„heur eſt ſi touchante!" (*après une pauſe.*) D'où me vient cette lettre & cet argent? (*bas à Madame Bailleul.*) C'eſt de lui, ſon embarras le trahit. (*haut à Rondeaux.*) C'eſt de vous Monſieur?

RONDEAUX. Madame! - - -

Mde. DE MIRVAL. Après avoir mis ma vertu à l'épreuve vous avés peut être voulu la récompenſer. Je ſuis pénétrée autant que je dois l'être de votre généroſité, mais vous me permettrés, de ne pas recevoir cet argent. Je vous ſuplie, de le reprendre.

RONDEAUX. Madame - - -

Mde DE MIRVAL. Je ne reçois de l'argent de perſonne, reprenés le votre, je vous en ſuplie.

RONDEAUX. Madame - - -

SCENE IX.

Mr. DE BEAUCHAMP, les Précédens.

DE BEAUCHAMP.

Que je regrette ma fille, les démerches que M. de Vernon m'a forcé de faire. Je ſuis allé chés ce Commis, ou j'ai fait antichambre, pendant deux mortelles heures, après leſquelles il eſt ſorti de ſon cabinet. En me voïant: n'eſt-ce pas, a-t'-il demandé d'un air dédaigneux, la perſonne qu'on m'a recom-

Digitized by Google

recommandée? Oui, lui a repondu Monsieur de Vernon; hé bien, je verrai à placer Monsieur, après ce peu de mots, du signe de tête le plus impudent, il nous a congédié.

Mde. DE MIRVAL. Tranquillisés-vous, mon Père, nous avons des amis.

DE BEAUCHAMP. Pas beaucoup.

Mde. DE MIRVAL (*en montrant Rondeaux*). Voïés Monsieur; à peine nous connait-il, & - - - Tenés, lisés. (*Elle lui donne la lettre.*)

DE BEAUCHAMP (*après qu'il a lu*). Monsieur, ni ma fille, ni moi, ne recevons point d'argent de qui que ce soit.

BAILLEUL. Mais, Monsieur, ce sont douze Louis - - -

DE BEAUCHAMP. Rendés-les à Monsieur. (*en montrant Rondeaux.*)

RONDEAUX. Mais, Monsieur - - - hem!

DE BEAUCHAMP (*à part*). Ce trait est d'un bien galant homme; & cependant sa phisionomie n'annonce rien moins que cela. (*haut.*) Monsieur! reprenés votre argent. Un ancien militaire peut être dans le besoin: il souffre, mais ne reçoit pas l'aûmone.

RONDEAUX. Puisque vous le voulés absolument - - - je - - - je le reprends - - - mais - - -

SCENE X.

DE VERNON, les Précédens.

DE BEAUCHAMP.

Venés; Monsieur de Vernon. (*bas.*) Je n'ai jamais pris cet homme. (*en montrant Rondeaux.*) Que pour un Drôle, & pourtant - - - (*haut à Rondeaux qui fort embarassé & qui veut s'esquiver.*) Hé! Mr. où allés-vous?

RON-

Digitized by Google

RONDEAUX (*tâchant de cacher son visage.*) Il faut - - - des affaires preſſantes - - - permettés.

DE BEAUCHAMP. Point, point. (*à Vernon.*) Voïés-vous, ce galant homme a voulu partager ſa bourſe avec nous. (*à Rondeaux qui veut s'en aller.*) Mais reſtés donc.

DE VERNON (*regardant fixement Rondeaux.*) Me tromperais-je? N'êtes vous pas l'intendant du Comte de Girecourt?

RONDEAUX (*extrêmement confus*). Moi? - - - Moi? - - -

DE BEAUCHAMP. Point du tout; c'eſt un Gentilhomme, qui a beaucoup de crédit à la cour. Vous devés connaitre la famille des Rondeaux. (*Il retient Rondeaux qui veut s'enfuir.*) Mais, reſtés donc.

RONDEAUX. Mes affaires - - - à revoir - - - (*il veut s'en aller.*)

DE BEAUCHAMP (*le retenant*). Ça commence à me donner des ſoupçons. (*à Vernon.*) Voilà ſa lettre.

RONDEAUX. Adieu Meſſieurs. (*il veut ſortir.*)

DE VERNON (*court après lui & le r'améne*). Voici une friponnerie.

Mde. BAILLEUL. Meſſieurs! Vous n'y penſés pas. Ce Monſieur de Rondeaux eſt l'ami du Comte de Girecourt & non pas ſon intendant, & voïés vous, je n'aime pas qu'on faſſe du bruit dans ma maiſon.

DE BEAUCHAMP. Taiſés vous Madame! Et vous Monſieur l'Impoſteur! Vous ne bougerés pas d'ici.

RONDEAUX. Point de violence, s'il vous plait.

DE VERNON. Montrés moi cette lettre. (*après qu'il l'a regardée.*) Vous refuſiés mes ſécours, j'imaginais cet expedient pour vous forcer à recevoir une bagatelle, ſans que votre délicateſſe en fut bleſſée. Vous ne l'auriés jamais ſu, ſi - - - -

DE

DE BEAUCHAMP. (*prenant Rondeaux par le bras.*) Ah, ah Monsieur le fripon! Je ne m'étais pas trompé. Votre mine annonce un coquin, elle n'est pas trompeuse; rendés l'argent.

(*Rondeaux veut se débarrasser des mains de Mr. de Beauchamp, de Vernon le saisit de l'autre côté,*)

DE VERNON. Rendés l'argent.

(*Rondeaux s'échape, Monsieur de Beauchamp, & de Vernon courent après lui.*)

Mde. DE MIRVAL. Au nom de Dieu, Monsieur, laissés aller ce drôle.

BAILLEUL (*qui trouve l'argent que Rondeaux a laissé tomber en s'enfuiant*).

Monsieur de Beauchamp! Monsieur de Beauchamp, voici l'argent.

DE BEAUCHAMP (*revenant*) Il apartient à Mr. de Vernon, rendés-le lui.

Fin du troisième Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

Sale dans l'hôtel du Comte.

SCENE I.

JULIE, CHARLES.

JULIE.

Où eſt mon frère?

CHARLES. Dans ſon cabinet.

JULIE. Vous auriés dû amener cette Perſonne tout de ſuite.

CHARLES. Je ſuis allé la chercher, mais je n'ai pu entrer dans la maiſon où elle demeure. Il y avait beaucoup de bruit à la porte. J'ai vu Rondeaux s'enfuir; il était pourſuivi par un vieux officier & par Mr. de Vernon. Je n'ai pu ſavoir ce que cela voulait dire & je ſuis revenu, Mr. le Comte m'aïant ordonné d'être ici dans une heure.

JULIE. Voïés, ſi mon frère a beſoin de vous, s'il peut s'en paſſer; retournés & amenés cette Demoiſelle. Quand elle ſera ici vous viendrés m'avertir; je ſerai chés ma mère.

CHARLES. Je n'y manquerai pas; (*il s'en va.*)

JULIE. Je crainds pour cette pauvre fille peut être qu'il lui eſt arrivé quelque accident. Pauvre malheureuſe! ſon Père a ſervi quarante ans, à ce que dit Mr. de Vernon, elle vit dans la miſère!

Digitized by Google

SCENE II.

DE BEAUCHAMP, VERNON, JULIE.

JULIE.

Bon jour Monsieur de Vernon!

DE VERNON. Serviteur, Mademoiselle; j'ai l'honneur de vous presenter M. de Beauchamp.

JULIE (*à Mr. de Beauchamp*). Je suis enchanté de vous voir Monsieur; j'ai déjà envoïé deux fois chés Mademoiselle votre fille & je l'attends tout à l'heure. Monsieur de Vernon nous a instruit de votre situation; vous verrés toute notre famille empressée à l'adoucir.

DE BEAUCHAMP. Je suis confus de vos bontés.

JULIE. Pardon; Permettés que je passe dans l'apartement de ma mère, qui m'a fait appeller. Adieu Monsieur. (*à Vernon*) Monsieur de Vernon je ne vous ai pas oublié; vous savés que je suis de vos amies! (*Elle sort.*)

SCENE III.

BEAUCHAMP, DE VERNON.

DE VERNON.

Aimable Julie! (*à M. de Beauchamp.*) c'est la Sœur du Comte. J'entends quelcun. C'est le Baron.

SCENE IV.

LE BARON, PHILIPE, les Précédens.

DE VERNON.

Le Comte a-t-il diné?

Digitized by Google

LE BARON. Demandés-le à ce drôle! Mais à propos, Monsieur, n'êtes-vous pas celui qui raporte au Comte, tout ce qui se passe ici?

DE VERNON. Comment?

LE BARON. Et si je ne me trompe, vous vous aviſés auſſi, de faire les yeux doux à ſa Sœur.

DE VERNON (*à Philipe*). Allés mon ami, nous annoncer au Comte. (*au Baron*) A qui parliés vous, tout à l'heure Monſieur le Baron?

LE BARON. A vous Monſieur le Capitaine. N'abuſés pas, je vous en avertis de l'extrême bonté du Comte; Ou . . . vous ſavés le reſte.

DE BEAUCHAMP (*après avoir longtems écouté avec la derniere impatience*). Jeune homme; le mépris que Monſieur, (*en montrant Vernon*) a pour vous, l'empêche de répondre à vos injures; cela vous rend inſolent; s'il le ſouffre, moi, je ne le ſouffrirai pas, apretés que je ſuis ſon ami & que ce titre ſeul, quand il n'en aurait pas d'autres, doit vous rendre Monſieur de Vernon reſpectable.

LE BARON. (*d'un ton mocqueur.*) Que diantre! un mendiant vouloir faire la loi!

DE BEAUCHAMP (*avec fureur*). Un Mendiant!...

DE VERNON. Quittés nous ſur le champ Monſieur le Baron: ou . . .

LE BARON. Il faut bien que je m'en aille, cela pourrait devenir ſérieux.

DE VERNON (*à Beauchamp*). Remettés-vous; voici le Comte.

Digitized by Google

SCENE V.

LE COMTE, PHILIPE, les Précédens.

LE COMTE.

Vous voilà, Vernon! (*il l'embraſſe, & aperçoit Mr. de Beauchamp.*) Pardonnés, Monſieur! (*à Philipe*) Des ſieges! (*ils s'aſſeïent, à Mr. de Beauchamp.*) Je ſuis bien fâché de votre accident & je ſuis fort aiſe, de vous voir libre. Je vous attendais pour dîner,

DE VERNON. J'ai fait ce que j'ai pu pour y déterminer Monſieur, il ne m'a pas été poſſible d'y parvenir,

LE COMTE. (*à Beauchamp.*) Et pourquoi donc?

DE BEAUCHAMP. Je ſuis ſi humilié de mon état actuel, que j'évite la ſociété autant que je peux. Un homme dans la mal aiſe, y parait toujours déplacé, on l'y ſouffre quelque fois, mais jamais on ne l'y voit avec plaiſir. Regardés d'ailleurs, Monſieur, les vetemens qui me couvrent, je ne puis me montrer décemment nulle part. Je me ſuis rendu avec beaucoup de peines aux inſtances que Monſieur de Vernon m'a fait de venir ici, mais je ne regrette pas d'être venu.

LE COMTE. Vous ſerés toujours très bien reçu chés moi, on vous y verra toujours avec grand plaiſir. Je m'éforcerai ainſi que toute ma famille, à vous faire oublier vos peines & peut-être pourrai je vous être bon à quelque choſe: Monſieur de Vernon m'a dit que vous aviés ſervi pendant bien des années?

DE BEAUCHAMP. Pendant quarante ans, Monſieur le Comte; pendant quarante ans! & je ſuis dans la miſere!

LE COMTE. Pour quelle raiſon avés vous reçu votre congé ſans obtenir ni penſion, ni emploi?

DE

Digitized by Google

DE BEAUCHAMP. Pour une bagatelle: Vous allés en juger. On me donne un détachement à commander: j' aprends que l' ennemi n' eſt pas ſur ſes gardes, je le ſurprends pendant la nuit, je le force à la fuitte; il n' en ſerait pas échapé un ſeul, ſi les lâches n' avaient pas mis le feu à la ville!

LE COMTE (*éfraïé bas*). Serait ce moi?

LE BEAUCHAMP. (*qui l' a entendu.*) Non, Monſieur le Comte; c'était mon gendre, un incendiaire, mais il a païé de ſa vie. Le croiriés vous? On me fit un crime d' avoir été brave ſans des Ordres précis?

LE COMTE. C' eſt dur Monſieur; mais il eſt très poſſible de changer votre ſituation; Philipe!

PHILIPE. Monſieur.

LE COMTE. Que mon Sécretaire ſe tienne prêt, il ſait mes intentions. (*Philipe ſort. A Mr. de Beauchamp.* J' ai parlé de vous au Miniſtre il veut vous voir, allés y, mon Sécretaire vous accompagnera.

DE VERNON. J' irai moi même.

LE COMTE. Cela vaudra encor mieux; mais ne perdés point de tems, l' heure d' audience ſe paſſe.

DE BEAUCHAMP. Et mes habits?

DE VERNON. L' habit n' y fait rien; venés toujours.

DE BEAUCHAMP. Hé bien, ſoit. Adieu, Monſieur le Comte, (*à Vernon en s' en allant*) Ma foi, il y a encor plus d' honnêtes gens que je ne penſais.

(*ils ſortent*)

LE COMTE *ſeul.* Ce brave Officier, qui a dignement ſervi ſa patrie, qui eſt couvert de cicatrices, manque du néceſſaire & mille gens inutiles ont du ſuperflu! tout eſt bien; il faut le croire; mais ne ſerait-il pas poſſible, que tout fut mieux?

Digitized by Google

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LA COMTESSE.

Mon fils - - - il ne m'entend pas - - - mon fils!

LE COMTE. Ah! c'eſt vous ma mère.

LA COMTESSE. Voilà une lettre, qu'un courier du Cabinet vient d'aporter.

LE COMTE (*ouvre la lettre & la lit : après avoir lu*). On m'offre de l'emploi.

LA COMTESSE. Dans le militaire?

LE COMTE. Non, c'eſt une ambaſſade. Hola, quelcun! (*Philipe entre.*) Mon caroſſe. (*Philipe ſort.*) Je vais la refuſer.

LA COMTESSE. Et pourquoi?

LE COMTE. Incapable de remplir les moindres devoirs de la ſocieté; voulés vous, ma mère, que j'aille me charger d'un poſte de cette importance?

LA COMTESSE. Qu'en dira-t-on mon fils?

LE COMTE. Ce qu'on voudra; mais je ne puis accepter une commiſſion que je remplirais mal &...

SCENE VII.

JULIE, les Précédens.

JULIE.

Mon frère, votre Avocat eſt là.

LE COMTE (*à ſa mère*). Permettés, Madame... (*il veut ſortir.*)

LA COMTESSE. Mon fils, c'eſt du procès des d'Albrès, dont il s'agit; je ſais que le droit eſt de votre côté; mais penſés à cette pauvre famille.

LE

Digitized by Google

LE COMTE. Elle eſt pauvre, & cependant, je ne relâcherai rien de mes droits. La fierté l'appauvrie; que l'indigence lui ſerve de leçon, j'aurai ſoin de la garantir de la miſère. (*il ſort.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

Mon frère paraît maintenant bien tranquille.

LA COMTESSE. C'eſt un calme dangereux! J'ai vu couler des larmes qu'il voulait me cacher. Il s'obſtine toujours à vouloir partir. Peut être ma fille, ne le reverrons-nous jamais.

SCENE IX.

DE VERNON, les Précédens.

DE VERNON (*à la hate*).

Ah! Madame! la CROIX vient d'arriver; il m'apporte une nouvelle; . . . Quel bonheur! ſi elle eſt fondée.

LA COMTESSE. Eh quelle eſt elle?

DE VERNON. Pardonnés, je ne puis pas vous le dire dans ce moment. Si vous voïés le Comte, nommés lui comme par hazard le nom de VILLENEUVE. Je cours m'informer du reſte. (*il ſort.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

Je ne devine pas quelle peut être la nouvelle que Vernon a reçuë.

Digitized by Google

JULIE. Moi, je crois la deviner: elle regarde sûrement mon frère, & ce nom de Villeneuve est peut être le nom de famille de son Emilie. Qui sait? Il est possible, qu'Emilie ne soit pas morte.

LA COMTESSE. Plût au Ciel; mais comment l'esperer? Sa mort est bien sûre.

SCENE XI.

CHARLES, les Précédens, & ensuite Mde. DE MIRVAL.

CHARLES *à Julie.*

Elle vient d'arriver.

LA COMTESSE. Et qui?

JULIE. C'est la fille de Monsieur *de Beauchamp.*

LA COMTESSE. Où est-elle? (*à Charles*) faites la entrer.

(*Charles ouvre la porte, & après que Madame de Mirval est entrée il sort.*)

LA COMTESSE. *à Mde. de Mirval.* Asseïés-vous. (*Elle presente des chaises. On s'assied.*)

Mde DE MIRVAL. (*avec timidité.*) Mesdames, je - - -

JULIE. R'assurés-vous, Mr. de Vernon nous a dit de vous tout le bien imaginable.

Mde. DE MIRVAL. Ce Monsieur de Vernon est un bien digne homme. Sans lui, peut être n'aurais je plus de Père. Sans lui, sans la femme Bailleul; pourquoi aurais-je honte de le dire, oui sans les bienfaits de ces deux personnes, mon Père & moi, nous serions morts de faim. Pardonnés, Mesdames: ces mots révoltent, & ce que je dis, est pourtant vrai.

LA

LA COMTESSE (*avec étonnement*). Morts de faim! (*après une pause.*) morts de faim! Et vous viviés parmi des hommes?

Mde. DE MIRVAL. Oui.

JULIE. Mourir de faim, en vivant parmi ſes ſemblables! (*après un moment de ſilence.*) Non, cela n'eſt pas poſſible.

Mde. DE MIRVAL. C'eſt à la vérité, bien difficile à croire, mais mon Père & moi, nous venons d'en faire l'experience.

LA COMTESSE. Et vous pouviés ſuporter une ſituation pareille?

Mde. DE MIRVAL. Cela s'aprend.

JULIE. Mais - - -

Mde. DE MIRVAL. On s'y acoutume; & pourtant; (*avec douleur.*) il eſt des chagrins, contre leſquels, l'habitude & le courage ſont impuiſſants.

JULIE. Vous pouvés redevenir heureuſe.

Mde. DE MIRVAL. Non, jamais. La miſère n'eſt pas le plus grand de mes malheurs. J'avais un époux, je l'adorais & je l'ai perdu.

JULIE. Ma mère!

LA COMTESSE. Ma fille!

JULIE. J'ai des ſerremens de cœur, que je ne comprends pas. (*à Mde. de Mirval, en ſe levant:*) Soïons amies embraſſons-nous, (*elles s'embraſſent.*) (*avec émotion.*) ma bonne Amie!

Mde. DE MIRVAL. Je ferai tout, pour obtenir votre amitié. (*Elle regarde fixement Julie & récule.*)

JULIE. Qu'avés-vous?

Mde. DE MIRVAL. Ce n'eſt rien. (*lentement & regardant toujours Julie.*) Puiſſiés-vous adoucir mes peines!

JULIE. Ma mère!

Digitized by Google

Mde. DE MIRVAL (*bas*). Cette reſſemblance, ces traits, ce ſon de voix; (*toute émue.*) Quand il m'embraſſait! (*Elle pleure*) (*à la Comteſſe.*) Pardonnés, Madame. (*Elle prend ſon mouchoir & s'eſſuie les yeux.*) Mirval! Mirval!

JULIE & LA COMTESSE (*toutes deux frappées s'écrient en même tems.*) Mirval?

LA COMTESSE. Comment, mon Enfant, comment, vous connaiſſés un? . . . . . .

Mde. DE MIRVAL. Mirval! Si je le connais? C'était mon époux!

LA COMTESSE & JULIE *enſemble.* Son époux!

Mde. DE MIRVAL, *lentement & avec la plus grande douleur.* Mon époux. (*Elle ſe panche ſur ſon ſiége.*) C'était . . .

LA COMTESSE. Mon Fils!

JULIE. Mon Frère!

Mde. DE MIRVAL. Non, non, c'était mon époux, c'était, c'était Mirval! l'heure qui nous unit fut l'heure de ſa mort.

LA COMTESSE, *étonnée.* Julie!

JULIE, *à Md. de Mirval.* Vous vous apellés Emilie?

Mde. DE MIRVAL. Oui, je ſuis la malheureuſe Emilie!

LA COMTESSE, *avec empreſſement.* Le nom de VILLENEUVE?

Mde. DE MIRVAL, *étonné.* Eſt le nom de mon Père.

LA COMTESSE & JULIE *enſemble & embraſſant Mde. de Mirval.* Ma fille! Ma ſœur!

Mde. DE MIRVAL. Comment?

LA COMTESSE. Mirval eſt mon fils.

JULIE. Mirval eſt mon frère. Il vit encor.

Mde.

Digitized by Google

Mde. DE MIRVAL *avec vivacité.* Mirval, mon époux ! votre fils? votre frère? — il vit encor? (*après un pauſe*) Mirval vivrait encor! (*avec douleur*) Non, il ne vit plus, je ſuis ſûre de ſa mort.

JULIE. C'eſt un de ſes parens, qui portait le même nom, qui fut tué lorsque l'ennemi ſurprit la ville de ***. Votre époux eſt en vie.

Mde. DE MIRVAL. Mirval en vie!

JULIE. Oui, Mirval vit ſous le nom de Comte de Girecourt; c'eſt mon frère & vous êtes ma ſœur.

LA COMTESSE. Oui, mon enfant, votre époux vit & vous le verrés bientôt.

Mde. DE MIRVAL. Je le verrai! (*craintive.*) Mais, aime-t-il encor Emilie?

JULIE. S'il vous aime encor?

LA COMTESSE. Il pleure votre mort.

Mde. DE MIRVAL. Il m'aime encor. Il pleure ma mort! Ah! je ſais ce qu'il ſouffre j'ai pleuré la ſienne. (*avec attendriſſement*) Mirval tu pleures ma mort? Séche tes larmes; je vis, je ne vis que pour toi.

SCENE XII.

CHARLES, les Précédens.

CHARLES.

Il vient un Caroſſe.

JULIE. Qui eſt dedans?

CHARLES. Je ne ſais.

LA COMTESSE *à Md. de Mirval.* Venés ma fille, venés vous ne ſavés pas encor, combien vous étes chere à mon fils. Que vous allés être heureuſe!

Mde. DE MIRVAL. Et mon Epoux, & mon Père?

LA COMTESSE. Nous le ſerons tous.

JULIE. Allons, mon amie; (*Elle prend Mad. de Mirval par deſſous le bras, elles ſortent toutes les deux en ſuivant la Comteſſe.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

LE COMTE, enſuite CHARLES.

LE COMTE.

Quelle précipitation! Si Vernon ouvre le papier plûtôt, on me perſécutera de nouveau - - - - En vain! - - - - ma reſolution eſt priſe - - - - ma chère Emilie! hola! quelcun.

CHARLES *entre.* Monſieur.

LE COMTE. Où eſt le Baron?

CHARLES. Je ne ſais.

LE COMTE. Qu'on le cherche, & qu'il vienne me parler. (*Il tire ſa montre.*) Je veux partir à deux heures.

CHARLES. Demain après-midi?

LE COMTE. Non, cette nuit. (*Charles ſort.*) Bon! je tiens parole à Vernon & je partirai ſans que perſonne le ſache. Mais j'aurais dû impoſer ſilence à Charles. (*il apelle.*) Charles!

SCENE II.

JULIE, LE COMTE.

JULIE.

Que ſouhaitez-vous, Monſieur le Comte? Tout ſera prêt à minuit.

LE COMTE. *à part.* Le Babillard.

JULIE.

Digitized by Google

JULIE. Et vous partirés ainſi ſans miſéricorde, ſans prendre congé de perſonne; cela eſt fort mal en verité (*à part.*) Nous verrons. Mr. le Comte, je vous ſouhaite un bon voïage.

LE COMTE. Ma Sœur, que vous badinés mal à propos!

JULIE. Je ne badine pas, c'eſt mon ſérieux--- Mais je vois que cela vous fâche: parlons de choſes plus agréables - - - Emilie - - - Pardonnés ma curioſité--- Emilie eſt donc la cauſe de votre départ?

LE COMTE. Et l'unique.

JULIE. Je vous admire. Votre amour eſt un peu romanesque; n'importe; peut être Emilie meritait elle cette tendreſſe exceſſive.

LE COMTE. Elle meritait l'adoration de toute la terre.

JULIE. C'eſt beaucoup dire. Je voudrais bien l'avoir connüe: elle était jolie ſans doute.

LE COMTE. Si elle l'était! mais ce n'était pas ſa beauté qui me touchait le plus, il fallait connaître les qualités de ſon âme!

JULIE. Elle vous aimait tendrement?

LE COMTE. Quelle queſtion! Pourquoi vous plaiſés vous à m'affliger? Pourquoi me r'apeller ce qui j'ai perdu? Croïés-vous donc que je ne ſois pas aſſés malheureux? (*avec douleur & à part.*) O Dieux! étais-je né pour l'être? Le Ciel m'avait tout donné: de la fortune, de la naiſſance, des amis; je poſſedais tout ce qui flatte les hommes, tout ce qui peut faire leur bonheur. J'étais heureux, parfaitement heureux . . . Autant au moins, qu'il eſt poſſible de l'être . . . Emilie! Je te connais, je te poſſéde un inſtant & je te perds! Fallait-il, que je te connuſſe?

OXFORD-VOLTAIRE INSTITUT

SCENE

Digitized by Google

SCÈNE III.

DE VERNON, les Précédens.

JULIE *bas à Vernon.*

Savés-vous? . . .

DE VERNON *bas à Julie.* Je sais tout.

JULIE *haut.* Venés Mr. de Vernon, venés prendre congé de mon frére, il part à minuit.

VERNON. C'eſt ce qu'on m'a dit; mais j'en ſuis étonné. De plus . . . à quoi bon ce papier? (*au Comte.*) J'ai dû l'ouvrir malgré votre défenſe: je n'y trouve que des idées ſombres, des projets funeſtes; mon cher Comte, je ne vous croïais pas auſſi faible.

JULIE *arrache le papier des mains de Vernon & lit:*

„Je vous prie d'éxécuter-mes dernières volontés . . ." Comment, mon frère, un teſtament? (*regarde de l'autre côté & lit:*) „Deux mille écus à lever ſur le raport de mes terres, pour des pauvres honteux . . ." un teſtament encor une fois, mais vous n'y penſés pas. (*Le Comte ſoupire.*) Soupirés tant qu'il vous plaira, mais on vous rendra votre teſtament, & vous ne partirés point.

LE COMTE. Il faut que je parte, il faut. . .

JULIE. Voilà les hommes! . . . Auſſi longtems que tout va ſelon leur fantaiſie; rien ne les égale en courage. Mais au moindre revers, ces mêmes hommes ſi forts, deviennent plus faibles que nous. (*à Vernon.*) Tenés. Monſieur de Vernon, reprenés ce papier: ſi je ne craignais pas de fâcher mon frère, je le garderais pour me faire des papillottes.

DE VERNON. Mon cher Comte . . .

LE COMTE. Peine perdüe.

DE VERNON. Vous voulés partir?

Digitized by Google

JULIE *en riant.* Adieu.

LE COMTE. Ma sœur est bien gaïe, & pourtant, si elle aime son frère, elle n'a pas sujet d'être contente.

SCENE IV.

LE BARON, les Précédens.

LE BARON.

Monsieur le Comte, vous m'avés fait apeller----

LE COMTE. Si cet ordre vous choque, je vous en fais mes excuses, ce sera le dernier. Je parts, peut être ne vous reverrai je plus, & je veux établir votre fortune.

LE BARON. Monsieur le Comte----

LE COMTE. Je fais seulement ce que je dois. Je m'acquitte des obligations que j'ai à votre Père. JULIE. (*bas.*) Que cela ne se faise pas à mes dépens.

LE COMTE. Je vous crois le cœur bon, Monsieur, mais votre conduite---- Permetés que je change de resolution par raport à vous & à ma sœur; elle merite un homme accompli, vous pouvés le devenir: pour à present----

LE BARON. Mais, Monsieur le Comte.

LE COMTE. Point de *mais*, je vous en suplie, vous savés que je ne les aime pas. Ce n'était point par inclination que vous desiriés d'être uni à ma sœur, vous vouliés un état, vous en aurés un. Je vous ai fait obtenir un emploi dans l'armée: je vous ferai une pension honnête, je vous demande pour retour que vous vous conduisiez bien & que vous m'accordiés votre amitié.

LE BARON. Pourrais-je vous la refuser.

LE

LE COMTE. Je vous aime comme le fils de mon ami, tâchés de me devenir cher par vous même. Le Père du jeune homme, avec qui vous vous étes battu cette nuit, vous remettra le brevet de votre commiſſion, allés le recevoir.

LE BARON. (*à part & attendri.*) Après tous mes torts avec le Comte, comme il en uſe avec moi! j'en ſuis pénêtré. (*il ſort.*)

LE COMTE. Le Baron croit que je ne l'ai pas entendu; ce qu'il vient de dire, prouve qu'il eſt capable de reconnaiſſance; c'eſt une preuve, qu'il n'a jamais péché par le cœur.

SCENE V.

JULIE, LE COMTE, VERNON.

LE COMTE.

Mon cher Vernon, vous êtes un des hommes, que j'eſtime le plus. Je vous connais depuis long tems, vous avés toute mon amitié & toute ma confiance; vous n'êtes pas à votre aiſe, je vous donne - - - -

JULIE. (*l'interrompant.*) Point de teſtament mon frère.

VERNON. A moi? Je vous dois déjà trop; vous m'avés fait obtenir un poſte qui me met dans le cas de vivre décemment, je n'ai plus beſoin de rien: reſervés vos bienfaits pour quelques familles malheureuſes.

SCENE VI.

LA COMTESSE, les Précédens.

LA COMTESSE.

Comment, mon fils, vous allés nous quitter cette nuit?

LE

LE COMTE. Oui; consentés y ma mère: il n'y a plus de repos pour moi, que dans la retraite.

LA COMTESSE. Quoi! Loin de votre Mère, loin de votre sœur, loin de vos amis, vous trouverés le repos & le bonheur?

LE COMTE. Pas le bonheur, mais la tranquilité; ma Mère consentés à mon départ.

(*il lui baise la main.*)

LA COMTESSE. J'entrevois la nécessité où vous êtes, d'aller à la campagne; partés, j'y consents.

LE COMTE. (*avec vivacité.*) Ah ma Mère, que je vous dois de remerciemens! Vous savés l'état de mes biens ....

JULIE. Point de testament, mon frère! malgré ces tristes adieux, nous aurons l'honneur de vous revoir, & marié encor.

LE COMTE. Moi ma sœur?

JULIE. Vous même.

LE COMTE. Vous me desolés.

JULIE. On vous consolera.

LE COMTE. Prenés garde, je me vengerai.

JULIE. A la bonne heure.

LE COMTE. Vous êtes hardie, vous savés que vous n'avés rien à craindre. (*bas.*) Avés-vous de l'amitié pour Vernon?

JULIE. Sans doute.

LE COMTE. Cela suffit.

JULIE (*les yeux baissés*). Mais aussi, quelle demande!

LE COMTE (*allant à Vernon*). Vernon, je voudrais marier ma sœur avant de partir: je lui ai choisi un époux digne d'elle. Qu'en dites vous?

DE VERNON. (*confus.*) Comment?

LE COMTE. Dois je la marier?

Digitized by Google

DE VERNON. Pourquoi non - - - (*en regardant Julie. Avec douleur*): Si ſon bonheur - - - - Si ſon conſentement - - - -

LE COMTE. Votre main, Vernon. (*à la Comteſſe.*) Ma mère - - -

LA COMTESSE. Vous ſavés mes intentions, mon fils. (*le Comte conduiſant Vernon auprès de Julie.*) Julie, je vous ai dit que je me vengerais, (*il joint les mains de Vernon & de Julie.*) Vernon, je vous remets le ſoin de ma vengeance.

JULIE. Ah mon frère!

DE VERNON (*avec tranſport*). Ah mon ami!

LE COMTE *à la Comteſſe.* Amie reſpectable! Pourquoi toutes les mères ne te reſſemblent elles pas?

SCENE VII.

JULIE, LE COMTE, DE VERNON.

LE COMTE.

Tous ceux qui m'environnent ſont heureux, (*avec aigreur.*) & moi, je ſuis le ſeul à plaindre.

JULIE. Cela ne durera pas.

LE COMTE. Je l'eſpère; la mort me - - -

SCENE VIII.

LA COMTESSE, EMILIE, les Précédens.

Elles entrent toutes les deux ſans être vües du Comte. La Comteſſe tient Emilie de la main gauche, & de la droite un ruban. Emilie reſte derrière la Comteſſe, de ſorte que le Comte ne la voit pas.

JULIE (*qui les voit & ne veut pas qu'elles ſoïent vües du Comte*).

Ecoutés, mon frère, je veux vous faire une confidence.

LE

LE COMTE (*venant à elle*). Eh bien?

(*Julie fait en sorte que le Comte tourne le dos à l'endroit où est Emilie.*)

LE COMTE. Ma sœur: que voulés-vous me dire?

JULIE. Vous vous plaignés du sort, & vous êtes pourtant bien heureux.

LE COMTE. N'était-ce que cela?

JULIE. Pas davantage: Mais vôtre bonheur aproche. (*elle tourne le Comte à demi vers la Comtesse qui s'est aprochée; Emilie se tient toujours derrière, de manière qu'elle ne peut être vüe.*)

LA COMTESSE. Ma tendresse, mon fils, m'a-pelle encor une fois auprès de vous. Avant que vous partiés, je veux vous faire present d'un petit souvenir: c'est un ruban. (*elle l'attache au bras droit du Comte, & Vernon en fait autant au bras gauche d'Emilie.*)

LE COMTE. Que vous êtes bonne! (*il aperçoit Emilie.*) Dieux!

EMILIE (*qui jusqu'ici a temoigné la plus grande impatience, tombe dans les bras du Comte.*) Mirval! Mirval!

LE COMTE. Emilie est-ce vous? (*il recule.*) Non ce n'est pas elle - - - Emilie est morte.

JULIE. Mirval ne me reconnaît plus! - - -

LE COMTE. Emilie, est-ce vous?

EMILIE. Oui, c'est elle, c'est Emilie, qui te presse dans ses bras! Mirval! c'est elle! - - -

LE COMTE Emilie! - - - Emilie! - - - (*il se debarrasse des bras d'Emilie & va tomber aux piés de sa mère*). Ah ma mère! - - - (*Elle le releve.*) Ma mère, vous pleurés - - -

LA COMTESSE. Oui mon fils, ton bonheur m'arrache ces larmes; que je les répands avec joïe!

LE COMTE. Emilie je te possede! - - - Ma mère; - - - Julie; - - - Vernon; je suis au comble du bonheur.

Digitized by Google

SCENE IX.

Mr. DE BEAUCHAMP, les Précédens.

EMILIE (*courant au devant de ſon Père*).

O mon Père! - - - -

LE COMTE. Comment? ſon Père?
(*avec étonnement.*)

DE BEAUCHAMP. Ma fille, regardés, (*en lui montrant le Comte*) voilà notre bienfaiteur.

EMILIE. Notre bienfaiteur, & mon époux!

DE BEAUCHAMP. Comment? que dites vous? votre époux?

EMILIE. Oui, mon époux, oui, c'eſt Mirval dont j'ai tant pleuré la mort, c'eſt lui-même!

DE BEAUCHAMP. Je n'y comprends rien.

LA COMTESSE. Je vais vous mettre au fait. Le Roi content des ſervices de mon fils, lui a donné le Comté de Girecourt, avec la permiſſion d'en porter le nom, lui & toute ſa famille.

DE BEAUCHAMP. Mirval! quoi c'eſt vous que je ſurpris la nuit avec tant de ſuccès.

LE COMTE. Je croïais que c'était un nommé Villeneuve qui ſurprit la ville.

DE BEAUCHAMP. He bien! c'était moi même; j'ai été forcé de changer de nom, pour éviter les pourſuittes de la famille d'un homme, qui m'a forcé de me battre avec lui & que j'ai tué. Mais je croïais que vous aviés perdu la vie.

LE COMTE. C'eſt un erreur. Mon couſin commandait dans la ville: ſon imprudence lui coute la vie.

DE BEAUCHAMP. Ce fut donc lui qui fit mettre le feu à la ville.

LE COMTE. Oui.

DE

Digitized by Google

DE BEAUCHAMP. J'en ſuis bien-aiſe. Je ne voudrais pas que mon gendre eut à ſe reprocher une incendie.

LE COMTE. Mon Père! Ce titre ſeul manquait à mon bonheur.

DE BEAUCHAMP. Mon fils, que je vous embraſſe! Mes yeux ſe fondent en larmes.

JULIE. Mon frère, les chevaux ſont prets, voulés vous partir?

LE COMTE. Julie badine toujours. Vous ſaviés tout, pouviés vous me tourmenter auſſi long-tems?

JULIE. Je voulais vous punir, d'être auſſi faible.

LE COMTE. Pouvais-je prévoir le bonheur qui m'attendait! Julie - - - - Vernon - - - - Tous les deux unis enſemble, deſirés vous quelque choſe encor?

JULIE. VERNON. (*enſemble.*) Non mon frère. Non mon ami.

LA COMTESSE. Je n'ai plus de vœux à former. Je mourerai contente: Mes enfans ſont heureux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Digitized by Google

PORTRAIT
DE MADAME LA DAUPHINE.

Ou Vers extraits d'une Lettre de Verſailles.

Ce n'eſt ni Junon, ni Pallas;
Ce n'eſt point la morgue éternelle
De ces froides beautés dont l'Olimpe eſt ſi las;
c'eſt le printems lorſqu'il ſe renouvelle.

QUATRAIN,
POUR LE PORTRAIT DE CONFUCIUS.

De la ſimple vertu ſalutaire interpréte,
Qui n'adoras qu'un Dieu, qui fis aimer ſa loi,
Toi qui parlas en ſage, & jamais en prophête,
S'il eſt un ſage encore, il penſe comme toi.

Par M. DE VOLTAIRE.

A MADEMOISELLE * * *

Dont l'Amant s'était noïé à cauſe de ſon infidélité.

Eglé, je jure à vos genoux
que, s'il faut, pour votre inconſtance,
noïer ou votre amant ou vous,
je vous donne la préférence.

Par M. DE VOLTAIRE.

A UNE

Digitized by Google

A UNE FEMME MORALISTE.

Ta morale eſt pleine de charmes;
Elle touche & ſéduit les cœurs;
A la raiſon je rends les armes:
Ta main la couronne de fleurs,
Mais, jeune Elmire, la tendreſſe,
Dans ces Yeux, ſe peint à ſon tour:
Ah! quand tu parles de ſageſſe,
Devraïent-ils inſpirer l'amour?

Par M. DORAT.

ÉPITAPHE

de deux Amans qui ſe ſont tués à St. Etienne en Forès au mois de Juin 1770.

Cy-giſſent deux amans: l'un pour l'autre ils vécurent;
L'un pour l'autre il ſont morts, & les loix en murmurent.
La ſimple piété n'y trouve qu'un forfait;
Le ſentiment admire, & la raiſon ſe tait.

Par M. ROUSSEAU de Genève.

Digitized by Google

MADRIGAL.

Plein d'une douleur amère,
Et déchirant ſon bandeau,
Le Dieu des cœurs, à ſa mère,
Rend ſon arc & ſon flambeau.
S'il faut, dit-il, que je charme
Et les mortels & les Dieux,
De *Thémire*, qui me déſarme,
Donnés-moi du moins les beaux yeux.

SENTIMENT HUMAIN DE LOUIS XIV.

Un chymiſte Romain, nommé Poli avait découvert une compoſition terrible, dix fois plus deſtructive que la poudre à canon, il vint en France en 1702, & offrit ſon ſecret à LOUIS XIV. Ce Prince, qui aimait les découvertes chymiques, eut la curioſité de voir la compoſition & l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience ſous ſes yeux. Poli ne manqua pas de lui faire rémarquer les avantages qu'on en pourrait tirer pendant une guerre. „Votre procédé eſt ingénieux, lui dit le Roi, l'ex„périence en eſt terrible & ſurprenante; mais les „moïens de deſtruction emploïés à la guerre ſont „ſuffiſants; je vous defends de publier celui-là; „contribués plutôt à en faire perdre le ſouvenir; „c'eſt un ſervice à rendre à l'humanité." Ce fut ſous cette condition que Louis XIV, accorda une récompenſe digne de *Lui* au *Chymiſte*.

EPI-

Digitized by Google

ÉPIGRAMME.

à une Dame qui voulait qu' on lui fît ſon portrait.

Empruntant l' art de la peinture,
Sans raiſon, ſans ſavoir pourquoi,
Tu veux, chés la race future,
Revivre long-tems après toi.
Si je peignais d'après nature,
Tu rougirais de ton portrait:
Si j' embelliſſais ta figure,
Qui diable te réconnaitrait?

SUR LES ROMANS.

Enchanteurs des eſprits, qui, par de fauſſes peines,
Allumés un vrai feu dans le fond de nos veines;
Plus vos discours trompeurs paraiſſent innocents,
Plus leur poiſon pénètre, & leurs traits ſont perçants,
Et moins l' esprit réſiſte à l' effort de leurs charmes:
Vous troublés la raiſon par de mortels plaiſirs;
Vous flattés notre erreur, & lui donnés des armes,
Pour combattre en nos cœurs les plus chaſtes déſirs.

BOUQUET.

Ces fleurs n' ont pour briller qu' un tems:
C' eſt un éclat qu' un ſouffle emporte;
Mais l' amitié que je vous porte
Sera toujours dans ſon printems.

Digitized by Google

PORTRAIT D'EPAMINONDAS.

(Corn. Nep. Epam.)

Dans Epaminondas dont la vigeur du corps était accompagnée de mille belles qualités de l'ame. Il était modeſte, ſens grave, ſachant fort bien profiter du tems & des conjonctures, fort entendu au metier de la guerre, vaillant de ſa perſonne, & d'une grandeur d'ame incomparable. Son amour pour la vérité allait à un tel point, qu'il n'oſait pas faire un menſonge même en plaiſantant. Il était outre celà ſobre, chaſte, clément, & d'une patience admirable. Sa douceur & ſa modération le rendaïent inſenſible aux mauvais traitemens du peuple, & même à ceux de ſes amis. Il avait une *discrétion* & une fidélité inviolable pour garder le ſecret, (*choſe rare*) qui vaut quelques fois le talent de la parole; Il était curieux d'aprendre, convaincu qu'il n'y avait d'autre moïen pour devenir ſavant.

A MADAME DE * *,

qui avait écrit à l'Auteur pour lui ſoubaiter ſa fête.

Quand vous êtes infortunée,
Ma fête ne ſaurait venir;
Mon cœur la remet à l'année
Où vos malheurs doivent finir.

Par Mr. l'Abbé DE VOISENON.

CIR-

Digitized by Google

CIRCONSTANCE DE LA MORT DE MOLIERE.

Un jour que Molière devait jouer le malade *imaginaire*, Piéce nouvelle alors & ſa derniere compoſée, il ſe trouva fort indiſpoſé, & fut ſur le point de ne pouvoir jouer ſon rôle; mais quand il eut vu la foule du monde, qui attendait cette repréſentation, il s'efforça & joua presque jusqu'à la fin, ſans s'apercevoir, que ſon incommodité était augmentée. Mais dans l'endroit, où il contrefaiſait le mort, il demeura ſi faible, qu'on crut qu'il l'était effectivement. On eut beaucoup de peine à le rêlever; on lui conſeilla, de ne point achever, & de ſe mettre au lit. Il ne laiſſa pas de vouloir finir, la piéce étant déjà bien avancée, il crût pouvoir pouſſer ſa carriere, ſans ſe faire beaucoup de tort: mais le Zéle, qu'il avait pour le divertiſſement du public, eut une Suite bien cruelle pour lui; car dans le tems qu'il récitait ces vers

Grandi doctores doctrinae,
De la Rhubarde & du Sénê.

Dans la cérémonie des Médecins, il lui tomba du ſang de la bouche. Ce qui aïant effraïé les ſpectateurs & ſes camerades, on l'emporta chés lui fort promptement, où il mourut quelques heures après, jettant ſon ſang en abondance par la bouche. Quelqu'un a dit là deſſus que *Molière voulant jouer la mort, la mort le joua.* On lui a fait l'épitaphe ſuivante.

Paſſant

Digitized by Google

Paſſant, ici repoſe un, qu'on dit être mort,
Je ne ſai. s'il l'eſt, ou s'il dort;
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir,
C'eſt un tour, qu'il fait à plaiſir,
Car il aimait à contrefaire.
C'était un grand comédien.
Quoiqu'il en ſoit, ci-gît Molière,
S'il fait le mort, il le fait bien.

LA VÉRITÉ.

Chés un puiſſant Monarque, un jour la vérité
Parut avec un air ſévere,
Qui déplût à ce Prince, & choqua ſa fierté:
Que voulés vous? quelle preſſante affaire
Vous porte à troubler mon repos? —
Je veux, Seigneur, corriger vos défauts,
Et vous donner quelques avis ſalutaires. —
D'abord, ſortés d'ici, dit le Prince en colere;
Si le jour de demain vous retrouve en ces lieux,
Gardes - - - éloignés la promptement de mes yeux.
Que fait la vérité ſi durement exclue?
Elle entre chés la fiction,
Change avec elle d'habit, & de nom,
Va retrouver le Roi, ſe préſente à ſa vue,
Et d'un air riant le ſalue,
Le Monarque fut enchanté,
Tout en elle parut aimable
Depuis ce tems la vérité
Pour s'attirer un accueil favorable,
Prend ſouvent les habits & le nom de la fable;
Et ſon langage alors eſt écouté.

ASSEM-

Digitized by Google

ASSEMBLAGE
de divers traits qui caractériſent ALEXANDRE.

(*Quint. Curt. L. X. n. 15.*)

A vouloir juger ſainement d'Alexandre, on trouvera que ſes vertus lui venaient de la nature, & ſes vices ou de l'âge ou de la fortune. Il avait une force d'eſprit au deſſus de tout; ici ſa conduite égalait ſa valeur, & il était pénétrant & judicieux, plus que ne portait ſon âge, une patience dans les fatigues à laſſer tout le monde, & qui allait presque à l'excès; ſa valeur a paſſé non ſeulement la valeur des autres Rois, mais de ceux-là mêmes qui n'ont excellé qu'en cette vertu: il ſe montrait ſi liberal, qu'il donnait ſouvent plus qu'on n'eut oſé demander aux Dieux. Sa clemence envers les vaincus était extrême, juſqu'à rendre les Roïaumes à ceux, ſur qui il les avait conquis, & les donner en pur don aux autres. La mort qui fait frémir le reſte des hommes l'étonnait ſi peu, qu'il ſemblait la chercher par-tout. Il eſt vrai que l'amour de la gloire l'emportait au-de là des bornes, mais cet excès était pardonnable à un jeune Prince, & qui faiſait de ſi grandes choſes. Il ſe ſentait né pour commander aux autres, & penſait trouver des ſujets par tout où il trouvait des hommes;

Lorsqu'il voulut paſſer l'hydaſpe, voïant que ſes Soldats épuiſés de fatigues ſe refuſaïent à ſon entrepriſe; parmi les divers reproches qu'il leur fit, il leur dit: „Vous voulés donc me quitter, les che„mins ſont libres: partés, que je ne vous voïe plus. „Je ne retiens perſonne: ôtés vous de devant moi, „cito-

Digitized by Google

„citoïens ingrats, je ne vous saurais plus souffrir. „je m' assure que vos pères & vos enfans vont être „bien aise de vous voir revenir sans votre Roi. Ils „iront sans doute au devant de vous, embrasser des „traitres & des deserteurs, souvenés vous que je „triompherai de votre fuite, & qu'en quelque part „que vous soïés, je m' en vengerai.' Que s'il faut parler de sa piété envers ceux qui lui avaient donné la naissance, n'avait il pas vengé la mort de Philippe. Quelle fut sa bonté pour la plûpart de ses confidents? Quelle fut son affection pour ses Soldats? Quelles marques d'un bon cœur ne donna-t-il pas à l'égard de la famille de Darius? Aiant apris la mort de la femme de ce Prince il n'en fut pas moins touché que si on lui eut annoncé la mort de sa mère, & s'étant mis à pleurer comme aurait pu faire Darius; Il vint à la tente de Sisygambis qu'il trouva auprès du corps de sa belle fille. Les filles de Darius avaïent la tête sur son sein, jeunes filles à la fleur de leur âge & qui partageaïent avec elle son affliction. — — On eut dit qu'Alexandre pleurait au milieu des siens, & qu'il était là plûtôt pour chercher de la consolation, que pour consoler les autres: il s'abstint même tout ce jour de manger, & fit à cette Princesse des funérailles roïales, en quoi certe il a mérité qu'on célebre à jamais une si grande bonté & une continence si rare: il n'avait vu cette princesse infortunée qu'une seule fois, qui fut le jour qu'elle fut prise. — — Tellement que cette beauté toute attraïante qu'elle fut, ne fut pas pour lui un attrait de volupté, mais une matiére de gloire, & un sujet à faire éclater sa vertu — — C'était là les dons de la nature:

Voici ce que la fortune lui avait aporté: de s'égaler aux Dieux, d'exiger des honneurs divins, d'ajouter foi aux oracles qui le repaissaïent de ces vanités, & de s'emporter contre eux qui refusaïent de l'ado-

Digitized by Google

l'adorer; s'habiller à la mode des étrangers, & prendre les mœurs des peuples vaincus, qu'il mepriſait avant la victoire. Pour ce qui eſt de la colere & d'aimer le vin, comme la jeuneſſe y contribuait beaucoup, l'âge eût pu moderer cela. Au reſte, il faut avouer, que s'il fut redevable à la vertu, il le fut encor davantage à la fortune, que lui ſeul de tous les hommes ſemble avoir eu en ſon pouvoir & à ſon commandement. Combien de fois l'a-t-elle comme arraché des mains de la mort? Combien de fois retiré des perils où il s'était précipité, ſans l'abandonner en aucune ocaſion? Et pour comble de faveur elle a borné ſa vie au période de ſa gloire. On dirait que les deſtinées avaïent attendües à le tirer du monde, & il eût fait tout ce que peut faire un homme mortel. En effet toute la terre, & ceux là même ont été puiſſants qui ont eu les moindres piéces des débris d'une ſi grand fortune.

Trois arabes étaient unis par les liens d'une amitié ſi ètroite, qu'ils paraiſſaïent n'avoir qu'une ſeule ame. C'étaïent, dit un fameux auteur, de ces amis, qui ſont bons dans les tems; car dans la proſpérité l'on jouet agreablement de leur compagnie & l'on en tire du ſecours & de la conſolation dans l'adverſité: ils ſont honeur à la réligion, & aſſaiſonnent en même tems tous les plaiſirs de la vie. L'un d'eux, nommé Vaked, était dans la derniere indigence, lorsqu'une des fêtes les plus ſolemnelles des muſulmans aprochant, ſa femme lui dit: „Je ne „murmure point contre la providence, de ce qu'elle „nous a reduits dans une ſituation ſi déplorable; & „je ſuporte avec réſignation toutes nos disgraces. „Mais voici la grande fête qui arrive; & je vous „avoue,

Digitized by Google

„avoue, que j'aurai beaucoup de peine à voir mes „enfans avec des habits déchirés, tandis que ceux „de nos plus proches parens seront vêtus avec ma„gnificence. Trouvés, je vous prie, s'il est possi„ble, quelque expédient, qui nous mette à couvert „de cette honte." Vaked, après avoir long tems réfléchi sur la demande de sa femme, résolut d'écrire à l'un de ses deux amis ces paroles: „Je suis „dans une extrême nécessité & la fête aproche." Aussitôt que ce généreux ami eut réçu la lettre de Vaked, il lui envoïa, pour toute reponse, une bourse remplie d'or. Vaked, surpris de ce present, se rendit dans le moment chés son ami, pour aprendre de lui même s'il n'y avait point de mépriſe; mais, dès que cet homme généreux l'eut aperçu, il fit apeller leur troisiéme ami, & leur dit à tous deux: „Voici tout l'argent que je possède; *trouvés* „bon que nous le partagions entre nous, *pour subvenir* à nos besoins communs. Trouverait-on beaucoup d'amis de cette espece? Et cependant combien seraient-ils nécessaires aujourd'hui!

MADRIGAL.

Vous m'ordonnés envain, seul objet de mes vœux,
D'éteindre pour jamais cet amour qui m'enflamme.
Aurais-je le pouvoir de l'ôter de mon âme,
Si vous ne pouvés pas l'effacer de vos yeux?

MERO-

Digitized by Google

MÉROPE,

TRAGÉDIE

Par Mr. de VOLTAIRE.

Digitized by Google

ACTEURS.

MEROPE, Veuve de Cresfonte, Roi de Meſſene.

EGISTE, Fils de Mérope.

POLIFONTE, Tiran de Meſſene.

NARBAS, Vieillard.

EURICLES, Favori de Mérope.

EROX, Favori de Polifonte.

ISMENIE, Confidente de Mérope.

La Scène eſt Meſſène, dans le Palais de Mérope.

Digitized by Google

MÉROPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

Grande Reine, écartés : ces horribles images ;
Goûtés des jours ſerains nés du ſein des orages.
Les Dieux nous ont donné la victoire & la paix :
Ainſi que leur courroux, reſſentés leurs bienfaits.
Meſſene, après quinze ans de guerres inteſtines,
Leve un front moins timide & ſort de ſes ruines.
Vos veux ne verront plus tous ces chefs ennemis,
Diviſés d'intérêts & pour le crime unis,
Par les ſaccagemens, le ſang & le ravage,
Du meilleur de nos Rois diſputer l'héritage.
Nos Chefs, nos Citoïens raſſemblés ſous vos yeux,
Les organes des Loix, les Miniſtres des Dieux
Vont, libres dans leur choix, décerner la Couronne :
Sans doute elle eſt à vous, ſi la vertu la donne ;
Vous ſeule avés ſur nous d'irrévocables droits,
Vous, veuve de Cresfonte, & fille de nos Rois :
Vous que tant de conſtance, & quinze ans de miſère,
Font encor Plus auguſte, & nous rendent plus chere ;
Vous, pour qui tous les cœurs en ſecret réunis.

Digitized by Google

MEROPE.

Quoi! Narbas ne vient point! Reverrai-je mon fils?

ISMENIE.

Vous pouvés l'eſpérer: déjà d'un pas rapide,
Vos eſclaves, en foule, ont couru dans l'Elide;
La paix a de l'Elide ouvert tous les chemins;
Vous avés mis ſans doute en de fidéles mains
Ce dépôt ſi ſacré, l'objet de tant d'alarmes,

MEROPE.

Me rendrés-vous mon fils; Dieux témoins de mes
larmes?
Egiſte eſt-il vivant? Avés-vous conſervé
Cet enfant malheureux, le ſeul que j'ai ſauvé?
Ecartés loin de lui la main de l'homicide;
C'eſt votre fils, hélas! C'eſt le pur ſang d'Alcide.
Abandonnerés-vous ce reſte précieux
Du plus juſte des Rois & du plus grand des Dieux,
L'image de l'époux, dont j'adore la cendre?

ISMENIE.

Mais, quoi! cet intérêt, & ſi juſte, & ſi tendre,
De tout autre intérêt peut-il vous détourner?

MEROPE.

Je ſuis mère, & tu peux encor t'en étonner?

ISMENIE.

Du ſang dont vous ſortés, l'auguſte caractère,
Sera-t-il effacé par cet amour de mère?
Son enfance était chere à vos yeux éplorés,
Mais vous avés peu vû ce fils que vous pleurés.

MEROPE.

Mon cœur a vû toujours ce fils que je regrette;
Ses périls nourriſſaient ma tendreſſe inquiette,
Un ſi juſte intérêt s'accrut avec le tems.
Un mot ſeul de Narbas, depuis plus de quatre ans,
Vint

Digitized by Google

Vint dans la solitude, où j'étais retenue,
Porter un nouveau trouble à mon ame éperdue.
Egiste, écrivait-il, mérite un meilleur sort;
Il est digne de vous, & des Dieux dont il sort:
En butte à tous les maux, sa vertu les surmonte:
Espérés tout de lui, mais craignés Polifonte.

ISMENIE.

De Polifonte au moins prévenés les desseins,
Laissés passer l'Empire en vos augustes mains.

MEROPE.

L'Empire est à mon fils: périsse la marâtre,
Périsse le cœur dur, de soi-même idolâtre,
Qui peut goûter en paix, dans le suprême rang,
Le barbare plaisir d'hériter de son sang!
Si je n'ai plus de fils, que m'importe un Empire!
Que m'importe ce Ciel, ce jour que je respire;
Je dûs y renoncer, alors que dans ces lieux
Mon époux fut trahi des mortels & des Dieux.
O perfidie! ô crime, ô jour fatal au monde!
O mort, toujours présente à ma douleur profonde!
J'entends encor ces voix, ces lamentables cris,
Ces cris, sauvés le Roi, son épouse & ses fils.
Je vois murs sanglans, ces portes embrasées,
Sous ces lambris fumans ces femmes écrasées;
Ces esclaves fuïans le tumulte, l'effroi,
Les armes, les flambeaux, la mort autour de moi.
Là, nageant dans son sang, & couvert de poussiere,
Tournant encor vers moi sa mourante paupiere,
Cresfonte, en expirant, me serra dans ses bras;
Là, deux fils malheureux, condamnés au trépas,
Tendres & premiers fruits d'une union si chere,
Sanglans, & renversés sur le sein de leur père,
A peine soulevaïent leurs innocentes mains.
Hélas! ils m'imploraïent contre leurs assassins.
Egiste échappa seul, un Dieu prit sa défense.
Veille sur lui, grand Dieu, qui sauvas son enfance:

Digitized by Google

Qu'il vienne; que Narbas le r'amene à mes yeux,
Du fond de ces déſerts, au rang de ſes ayeux.
J'ai ſuporté quinze ans mes fers & ſon abſence.
Qu'il regne au lieu de moi, voilà ma récompenſe.

SCENE II.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES.

MEROPE.

Eh bien! Narbas, mon fils!

EURICLES.

Vous me voïés confus:
Tant de pas, tant de ſoins ont été ſuperflus.
On a connu, Madame, aux rives de Penée,
Dans les champs d'Olimpie, aux murs de Salmonée,
Narbas eſt inconnu; le ſort dans ces climats,
Dérobe à tous les yeux la trace de ſes pas.

MEROPE.

Hélas! Narbas n'eſt plus; j'ai tout perdu, ſans doute.

ISMENIE.

Vous croïés tous les maux que votre ame redoute!
Peut-être ſur les bruits de cette heureuſe paix,
Narbas r'amene un fils ſi cher à nos ſouhaits.

EURICLES.

Peut-être ſa tendreſſe, éclairée & diſcrete;
A caché ſon voïage, ainſi que ſa retraite:
Il veille ſur Egiſte, il craint ſes aſſaſſins,
Qui, ou Roi votre Epoux, ont tranché les deſtins.
De leurs affreux complots il faut tromper la rage.
Autant que je l'ai pû, j'aſſure ſon paſſage,
Et j'ai ſur ces chemins de carnages breuvés,
Des yeux toujours ouverts, & des bras éprouvés.

MEROPE.

Digitized by Google

MEROPE.

Dans ta fidélité j'ai mis ma confiance.

EURICLES.

Hélas! que peut pour vous ma triste vigilance?
On va donner son Trône; en vain ma faible voix,
Du sang qui le fit naître a fait parler les droits,
L'injustice triomphe; & ce Peuple, à sa honte,
Au mépris de nos loix, panche vers Polifonte.

MEROPE.

Et le sort jusques-là pourrait nous avilir?
Mon fils, dans ses Etats reviendrait pour servir?
Il verrait son sujet au rang de ses ancêtres?
Le sang de Jupiter aurait ici des Maîtres?
Je n'ai donc plus d'amis? Le nom de mon époux,
Insensibles sujets, a donc péri pour vous?
Vous avés oublié ses bienfaits, & sa gloire.

EURICLES.

Le nom de votre époux est cher à leur mémoire;
On regrette Cresfonte, on le pleure, on vous plaint.
Mais la force l'emporte, & Polifonte est craint.

MEROPE.

Ainsi donc, par mon Peuple en tout tems accablée,
Je verrai la justice à la brigue immolée;
Et le vil intérêt, cet arbitre du sort,
Vend toujours le plus faible aux crimes du plus fort.
Allons, & r'allumons dans ces ames timides
Ces regrets mal éteints du sang des Héraclides:
Flattons leur espérance, excitons leur amour;
Parlés, & de leur maître annoncés le retour.

EURICLES.

Je n'ai que trop parlé Polifonte en alarmes,
Craint déjà votre fils, & redoute vos larmes.
La fiere ambition dont il est dévoré,
Est inquiette, ardente, & n'a rien de sacré.
S'il chassa les brigands de Pilos & d'Amphrise;

Digitized by Google

S'il a sauvé Messene, il croit l'avoir conquise.
Il agit pour lui seul, il veut tout asservir:
Il touche à la Couronne; & pour mieux la ravir,
Il n'est point de rempart que sa main ne renverse,
De loix qu'il ne corrompe, & de sang qu'il ne verse:
Ceux, dont la main cruelle égorgea votre époux,
Peut-être ne sont pas plus à craindre pour vous.

MEROPE.

Quoi! Par-tout sous mes pas le sort creuse un abîme!
Je vois autour de moi le danger & le crime!
Polifonte, un sujet de qui les attentats . . .

EURIOLES.

Dissimulés, Madame, il porte ici ses pas.

SCENE III.

MEROPE, POLIFONTE.

POLIFONTE.

Madame, il faut enfin que mon cœur se déploie;
Ce bras qui vous servit, m'ouvre au trône une voie;
Et les Chefs de l'Etat, tout prêts de prononcer,
Me font, entre nous deux, l'honneur de balancer.
Des partis opposés, qui désolaïent Messenes,
Qui versaïent tant de sang, qui formaient tant de haines,
Il ne reste aujourd'hui que le vôtre & le mien.
Nous devons l'un à l'autre un mutuel soutien;
Nos ennemis communs, l'amour de la Patrie,
Le devoir, l'intérêt, la raison, tout nous lie:
Tout vous dit qu'un Guerrier, vengeur de votre époux,
S'il aspire à regner, peut aspirer à vous.
Je me connais; je sais que blanchi sous les armes,
Ce front triste & sévère a pour vous peu de charmes;

Je

Je ſais que vos appas encor dans leur printems,
Pourraïent s'effaroucher de l'hiver de mes ans;
Mais la raiſon d'état connaît peu ces caprices,
Et de ce front guerrier les nobles cicatrices
Ne peuvent ſe couvrir que du bandeau des Rois.
Je veux le ſceptre & vous, pour prix de mes exploits,
N'en croïés pas, Madame, un orgueil téméraire:
Vous êtes, de nos Rois, & la fille, & la mère;
Mais l'Etat veut un maître; & vous devés ſonger,
Que pour garder vos droits il les faut partager.

MEROPE.

Le Ciel, qui m'accabla du poids de ſa diſgrace,
Ne m'a point préparée à ce comble d'audace.
Sujet de mon époux, vous m'oſés propoſer
De trahir ſa mémoire & de vous épouſer?
Moi, j'irais, de mon fils, le ſeul bien qui me reſte,
Déchirer avec vous l'héritage funeſte?
Je mettrais en vos mains ſa mère & ſon état,
Et le bandeau des Rois ſur le front d'un Soldat?

POLIFONTE.

Un Soldat tel que moi, peut juſtement prétendre,
A gouverner l'Etat, quand il l'a ſu défendre.
Le premier qui fut Roi, fut un Soldat heureux:
Qui ſert bien ſon Païs, n'a pas beſoin d'ayeux.
Je n'ai plus rien du ſang qui m'a donné la vie:
Ce ſang eſt épuiſé, verſé pour la Patrie:
Ce ſang coula pour vous; &, malgré vos refus,
Je crois valoir au moins les Rois que j'ai vaincus;
Et je n'offre, en un mot, à votre ame rebelle,
Que la moitié d'un trône, où mon parti m'apelle;

MEROPE.

Un parti! Vous, barbare, au mépris de nos loix!
Eſt-il d'autre parti que celui de vos Rois?
Eſt-ce là cette foi ſi pure & ſi ſacrée,
Qu'à mon époux, à moi, votre bouche a jurée?
La foi que vous devés à ces mânes trahis,

Digitized by Google

A ſa veuve éperdue, à ſon malheureux fils,
E ces Dieux dont il ſort, & dont il tient l'empire?

POLIFONTE.

Il eſt encor douteux ſi votre fils reſpire;
Mais quand du ſein des morts il viendrait en ſes lieux
Redemander ſon trône à la face des Dieux,
Ne vous y trompés pas, Meſſene veut un Maître,
Eprouvé par le tems, digne en effet de l'être,
Un Roi qui la défende; & j'oſe me flatter
Que le vengeur du trône a ſeul droit d'y monter.
Egiſte, jeune encor, & ſans expérience,
Etalerait en vain l'orgueil de ſa naiſſance:
N'aïant rien fait pour nous, il n'a rien mérité.
D'un prix bien différent ce trône eſt acheté.
Le droit de commander n'eſt plus un avantage
Transmis par la nature, ainſi qu'un héritage;
C'eſt le fruit des travaux, & du ſang répandu;
C'eſt le prix du courage, & je crois qu'il m'eſt dû.
Souvenés-vous du jour, où vous futes ſurpriſe
Par des lâches brigands de Pilos & d'Amphriſe:
Revoïés votre époux, & vos fils malheureux,
Preſque en votre préſence, aſſaſſinés par eux:
Revoïés-moi, Madame, arrêtant leur furie:
Chaſſant vos ennemis, défendant la Patrie:
Voïés ces murs enfin par mon bras delivrés:
Songés que j'ai vangé l'époux que vous pleurés.
Voilà mes droits, Madame, & mon rang & mon titre;
La valeur fit ces droits, le ciel en eſt l'arbitre.
Que votre fils revienne; il aprendra ſous moi,
Les leçons, de la gloire, & l'art de vivre en Roi:
Il verra ſi mon front, ſoutiendra la Couronne.
Le ſang d'Alcide eſt beau, mais n'a rien qui m'etonne.
Je recherche un honneur, & plus noble, & plus grand:
Je ſonge à reſſembler au Dieu dont il deſcend;

En

Digitized by Google

En un mot, c'eſt à moi de défendre la mère,
Et de ſervir au fils, & d'exemple, & de père.

MEROPE.

N'affectés point ici des ſoins ſi généreux,
Et ceſſés d'inſulter à mon fils malheureux.
Si vous oſés marcher ſur les traces d'Alcide,
Rendés donc l'héritage au fils d'un Héraclide,
Ce Dieu dont vous ſeriés l'injuſte ſucceſſeur,
Vengeur de tant d'Etats, n'en fut point raviſſeur.
Imités ſa juſtice, ainſi que ſa vaillance:
Défendés votre Roi, ſécourés l'innocence:
Découvrés, rendés-moi ce fils que j'ai perdu,
Et mérités ſa mère à force de vertu:
Dans ces murs relevés, rapellés votre maître;
Alors, juſques à vous je deſcendrais peut-être.
Je pourrais m'abaiſſer: mais je ne peux jamais
Devenir la complice, & le prix des forfaits.

SCENE IV.

POLIFONTE, EROX.

EROX.

Seigneur, attendés-vous que ſon ame fléchiſſe?
Ne pouvés-vous régner qu'au gré de ſon caprice?
Vous avés ſu du trône aplanir le chemin;
Et pour vous y placer, vous attendés ſa main?

POLIFONTE.

Entre ce trône & moi, je vois un précipice;
Il faut que ma fortune y tombe, ou la franchiſſe.
Mérope attend Egiſte, & le peuple, aujourd'hui,
Si ſon fils reparaît, peut ſe tourner vers lui.
En vain, quand j'immolai ſon père & ſes deux frères,
De ce trône ſanglant je m'ouvris les barrieres:
En vain, de ce Palais, où la ſédition

Rem-

Digitized by Google

Rempliſſait tout d'horreur & de confuſion,
Ma fortune a permis qu'un voile heureux & ſombre
Couvrît mes attentats du ſecret de ſon ombre:
En vain du ſang des Rois, dont je fus l'oppreſſeur,
Les peuples abuſés m'ont crû le défenſeur.
Nous touchons au moment, où mon ſort ſe décide:
S'il reſte un rejetton de la race d'Alcide;
Si ce fils tant pleuré, dans Meſſene eſt produit,
De quinze ans de travaux j'ai perdu tout le fruit.
Crois-moi, ces préjugés de ſang & de naiſſance
Revivront dans les cœurs, y prendront ſa défenſe;
Le ſouvenir du père, & cent Rois pour ayeux,
Cet honneur prétendu, d'être iſſu de nos Dieux;
Les cris, le déſeſpoir d'une mère éplorée,
Détruiront ma puiſſance encor mal aſſurée.
Egiſte eſt l'ennemi dont il faut triompher:
Jadis dans ſon berceau je voulus l'étouffer:
De Narbas, à mes yeux, l'adroite diligence,
Aux mains qui me ſervaïent, arracha ſon enfance:
Narbas, depuis ce tems, errant loin de ces bords,
A bravé ma recherche, a trompé mes efforts.
J'arrêtais ſes courriers, ma juſte prévoïance,
De Mérope & de lui, rompit l'intelligence.
Mais je connais le ſort, il peut ſe démentir;
De la nuit du ſilence un ſecret peut ſortir;
Et des Dieux quelquefois la longue patience
Fait ſur nous, à pas lents, deſcendre la vengeance.

EROX.

Ah! livrés-vous, ſans crainte, à vos heureux deſtins:
La prudence eſt le Dieu qui veille à vos deſſeins.
Vos ordres ſont ſuivis: déjà vos ſatellites
D'Elide & de Meſſene occupent les limites.
Si Narbas reparaît, ſi jamais à leurs yeux
Narbas n'améne Egiſte, ils périſſent tous deux.

POLIFONTE.

Mais, me réponds-tu bien de leur aveugle zéle?

EROX.

Digitized by Google

EROX.

Vous les avés guidés par une main fidéle:
Aucun d'eux ne connait ce ſang qui doit couler,
Ni le nom de ce Roi qu'ils doivent immoler.
Narbas leur eſt dépeint comme un traître, un transfuge,
Un criminel errant qui demande un refuge;
L'autre, comme un eſclave & comme un meurtrier,
Qu'à la rigueur des loix il faut ſacrifier.

POLIFONTE.

Eh bien, encor ce crime! Il m'eſt trop néceſſaire;
Mais en perdant le fils, j'ai beſoin de la mère;
J'ai beſoin d'un himen utile à ma grandeur,
Qui détourne de moi le nom d'uſurpateur;
Qui fixe enfin les vœux de ce peuple infidéle:
Qui m'aporte pour dot l'amour qu'on a pour elle.
Je lis au fond des cœurs; à peine ils ſont à moi:
Echauffés par l'eſpoir, ou glacés par l'effroi,
L'intérêt me les donne; il les ravit de même.
Toi, dont le ſort dépend de ma grandeur ſuprême,
Apui de mes projets, par tes ſoins dirigés,
Erox, vas réunir les eſprits partagés;
Que l'avare, en ſecret, te vende ſon ſuffrage;
Aſſure au Courtiſan ma faveur en partage;
Du lâche qui balance, échauffe les eſprits;
Promets, donne, conjure, intimide, éblouis,
Ce fer, au pié du trône, en vain m'a ſu conduire.
C'eſt encore peu de vaincre, il faut ſavoir ſéduire:
Flatter l'hydre du Peuple, au frein l'accoutumer,
Et pouſſer l'art enfin juſqu'à m'en faire aimer.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

Quoi! l'univers ſe tait ſur le deſtin d'Egiſte!
Je n'entends que trop bien ce ſilence ſi triſte.
Aux frontiéres d'Elide, enfin, n'a-t'on rien ſû?

EURICLES.

On n'a rien découvert; & tout ce qu'on a vû,
C'eſt un jeune étranger, de qui la main ſanglante,
D'un meurtre encor récent paraiſſait dégoutante.
Enchaîné par mon ordre, on l'amène au Palais.

MEROPE.

Un meurtre! Un inconnu! Qu'a-t'il fait, Euriclés?
Quel ſang a-t'il verſé? Vous me glacés de crainte!

EURICLES.

Triſte effet de l'amour dont votre ame eſt atteinte.
Le moindre événement vous porte un coup mortel.
Tout ſert à déchirer un cœur trop maternel:
Tout fait parler en vous la voix de la nature;
Mais de ce meurtrier la commune avanture
N'a rien dont vos eſprits doivent être agités.
De crimes des brigands ces bords ſont infectés.
C'eſt le fruit malheureux de nos guerres civiles.
La Juſtice eſt ſans force, & nos champs & nos Villes
Redemandent aux Dieux trop long-tems négligés,
Le ſang des citoïens l'un par l'autre égorgés.
Ecartés des terreurs dont le poids vous afflige.

MEROPE.

MEROPE.

Quel eſt cet inconnu? Répondés-moi, vous dis-je?

EURICLES.

C' eſt un de ces mortels du ſort abandonnés,
Nourris dans la baſſeſſe, aux travaux condamnés;
Un malheureux ſans nom, ſi l' on croit l'aparance.

MEROPE.

N' importe; quel qu'il ſoit, qu'il vienne en ma préſence
Le témoin le plus vil, & les moindres clartés,
Nous montrent quelquefois de grande vérités.
Peut-être j'en crois trop le trouble qui me preſſe;
Mais aïés-en pitié, reſpectés ma faibleſſe:
Mon cœur a tout à craindre; & rien à négliger,
Qu'il vienne, je le veux, je veux l' interroger.

EURICLES (*à Iſmenie*).

Vous ſerés obéïe. Allés, & qu'on l'amene;
Qu' il Paraiſſe à l' inſtant aux regards de la Reine.

MEROPE.

Je ſents que je vais prendre un inutile ſoin.
Mon déſeſpoir m' aveugle, il m'emporte trop loin.
Vous ſavés s' il eſt juſte. On comble ma miſere;
O détrône le fils, on outrage la mère.
Poliſonte abuſant de mon triſte deſtin,
Oſe enfin s'oublier juſqu' à m' offrir ſa main.

EURICLES.

Vos malheurs ſont plus grands que vous ne pouvés croire.
Je ſai que cet himen offenſe votre gloire:
Mais je vois qu'on l'exige; & le ſort irrité
Vous fait de cet oprobre une néceſſité.
C'eſt un cruel parti, mais c'eſt le ſeul peut-être
Qui pourrait conſerver le trône à ſon vrai maître.
Tel eſt le ſentiment des Chefs & des Soldats;
Et l'on croit - - - -

MEROPE.

Digitized by Google

MÉROPE.

Non, mon fils ne le ſouffrirait pas.
L'exil, où ſon enfance a langui condamnée,
Lui ſerait moins affreux que ce lâche hymenée.

EURICLES.

Il le condamnerait, ſi, paiſible en ſon rang,
Il n'en croïait ici que les droits de ſon ſang;
Mais ſi par les malheurs ſon ame était inſtruite;
Sur ſes vrais intérêts s'il réglait ſa conduite;
De ſes triſtes amis s'il conſultait la voix,
Et la néceſſité, ſouveraine des loix,
Il verrait que jamais ſa malheureuſe mère
Ne lui donna d'amour une marque plus chère.

MÉROPE.

Ah! Que me dites-vous!

EURICLES.

De dures vérités,
Que m'arrachent mon zéle & vos calamités.

MÉROPE.

Quoi! vous me demandés que l'intérêt ſurmonte
Cette invincible horreur que j'ai pour Poliſonte!
Vous; qui me l'avés peint de ſi noires couleurs!

EURICLES.

Je l'ai peint dangereux; je connais ſes fureurs;
Mais il eſt tout-puiſſant; mais rien ne lui réſiſte:
Il eſt ſans héritier, & vous aimés Egiſte.

MÉROPE.

Ah! c'eſt-ce même amour, à mon cœur précieux,
Qui me rend Poliſonte encore plus odieux.
Que parlés-vous toujours, & d'himen & d'Empire?
Parlés-moi de mon fils, dites-moi s'il reſpire.
Cruel! Aprenés-moi - - -

EURICLES.

Voici cet étranger,
Que vos triſtes ſoupçons brûlaïent d'interroger.

SCENE

SCENE II.

MEROPE, EURICLES, EGISTE (enchaîné), ISMENIE, Gardes.

EGISTE, *dans le fond du Théâtre, à Ismenie.*

Est-ce là cette Reine auguste et malheureuse?
Celle de qui la gloire et l'infortune affreuse
Retentit jusqu'à moi dans le fond des déserts?

ISMENIE.

Rassurés-vous, c'est elle.

EGISTE.

O Dieu de l'Univers;
Dieu qui formas ses traits, veille sur ton image:
La vertu sur le trône est ton plus digne ouvrage.

MEROPE.

C'est là ce meurtrier? Se peut-il qu'un mortel,
Sous des dehors si doux, ait un cœur si cruel?
Aproche, malheureux, & dissipe tes craintes:
Réponds-moi, de quel sang tes mains sont-elles teintes?

EGISTE.

O Reine! Pardonnés. Le trouble, le respect,
Glacent ma triste voix tremblante à votre aspect.
(*à Euriclès.*)
Mon ame, en sa présence, étonnée, attendrie - - -

MEROPE.

Parle. De qui ton bras a-t-il tranché la vie?

EGISTE.

D'une jeune audacieux, que les arrêts du sort
Et ses propres fureurs ont conduit à la mort.

MEROPE.

D'un jeune homme! Mon sang s'est glacé dans mes veines.
Eh! - - - T'était-il connu?

Digitized by Google

ÉGISTE.

Non: les champs de Meſſenes
Ses murs, leurs citoïens, tout eſt nouveau pour moi.

MÉROPE.

Quoi! ce jeune inconnu s'eſt armé contre toi,
Tu n'aurais emploïé qu'une juſte défenſe?

ÉGISTE.

J'en atteſte le Ciel, il ſait mon innocence.
Aux bords de la Pamiſe en un Temple ſacré,
Où l'un de vos ayeux, Hercule, eſt adoré,
J'oſais prier, pour vous, ce Dieu vengeur des crimes;
Je ne pouvais offrir, ni préſens, ni victimes:
Né dans la pauvreté, j'offrais de ſimples vœux,
Un cœur pur & ſoumis, préſent des malheureux.
Il ſemblait que le Dieu, touché de mon hommage,
Au-deſſus de moi-même élevât mon courage.
Deux inconnus, armés, m'ont abordé ſoudain,
L'un dans la fleur des ans, l'autre vers ſon déclin.
Quel eſt donc, m'ont-ils dit, le deſſein qui te guide?
Et quels vœux formes-tu pour la race d'Alcide?
L'un & l'autre, à ces mots, ont levé le poignard;
Ce ciel m'a ſecouru, dans ce triſte hazard;
Cette main, du plus jeune, a puni la furie;
Percé de coups, Madame, il eſt tombé ſans vie:
L'autre a fui lâchement, tel qu'un vil aſſaſſin.
Et moi, je l'avouerai, de mon ſort incertain,
Ignorant de quel ſang j'avais rougi la terre,
Craignant d'être puni d'un meurtre involontaire,
J'ai traîné dans les flots ce corps enſanglanté;
Je fuïais; vos ſoldats m'ont bien-tôt arrêté:
Ils ont nommé Mérope, & j'ai rendu les armes.

EURICLÉS.

Eh! Madame, d'où vient que vous verſés des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je! Helas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendriſſait, tout mon cœur s'eſt troublé.

Cres-

Digitized by Google

Cresfonte - - - ô Ciel - - - j'ai crû que - - - j'en rougis de honte!
Oui, j'ai crû démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hazard, en qui me montrés-vous
Une si fausse image, & des raports si doux?
Affreux ressouvenir, quel vain songe m'abuse?

EURICLES.

Rejettés donc, Madame, un soupçon qui l'accuse,
Il n'a rien d'un barbare, & rien d'un imposteur.

MEROPE.

Les Dieux ont sur son front imprimé la candeur.
Demeurés. En quel lieu le Ciel vous fit-il naître?

EGISTE.

En Elide.

MEROPE.

Qu'entends-je! En Elide! Ah! peut-être - - - -
L'Elide - - - répondés - - - Narbas vous est connu:
Le nom d'Egiste, au moins, jusqu'à vous est venu.
Quel était votre état, votre rang, votre père?

EGISTE.

Mon père est un vieillard accablé de misère;
Policlete est son nom; mais Egiste, Narbas,
Ceux dont vous me parlés, je ne les connais pas.

MEROPE.

O Dieux? vous vous joués d'une triste mortelle.
J'avais de quelque espoir une faible éteincelle;
J'entrevoïais le jour, & mes yeux affligés,
Dans la profonde nuit sont déjà replongés.
Et quel rang vos parens tiennent-ils dans la Gréce?

EGISTE.

Si la vertu suffit pour faire la noblesse,
Ceux dont je tiens le jour, Policlete, Sirris,
Ne sont point des mortels dignes de vos mépris:

Leur sort les avilit; mais leur sage constance
Fait respecter en eux l'honorable indigence.
Sous ses rustiques toits, mon père vertueux,
Fait le bien, suit les loix, & ne craint que les Dieux.

MEROPE.

Chaque mot qu'il me dit, est plein de nouveaux charmes.
Pourquoi donc le quitter, pourquoi causer ses larmes?
Sans doute, il est affreux d'être privé d'un fils.

EGISTE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messene;
Des malheurs dont le Ciel avait frapé la Reine;
Sur tout de ses vertus dignes d'un autre prix:
Je me sentais ému par ces tristes récits:
De l'Elide, en secret, dédaignant la molesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, & vous offrir mon bras:
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage;
A mes parens flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours.
C'est ma premiere faute, elle a troublé mes jours.
Le Ciel m'en a puni: le Ciel inéxorable,
M'a conduit dans le piége & m'a rendu coupable.

MEROPE.

Il ne l'est point; j'en crois son ingénuité!
Le mensonge n'a point cette simplicité.
Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortune que le Ciel me présente.
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rapelle Egiste; Egiste est de son âge:
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.

L'o-

Digitized by Google

L'oprobre avilit l'ame, & flétrit le courage.
Pour le ſang de nos Dieux, quel horrible partage!
Si du moins - - -

SCENE III.

MEROPE, EGISTE, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

Ah! Madame, entendés-vous ces cris?
Savés-vous bien? - - -

MEROPE.

Quel trouble alarme tes eſprits?

ISMENIE.

Polifonte l'emporte; & nos peuples volages,
A ſon ambition prodiguent leurs ſuffrages.
Il eſt Roi; c'en eſt fait.

EGISTE.

J'avais crû que les Dieux
Auraïent placé Mérope au rang de ſes ayeux.
Dieux! Qui plus on eſt grand, plus vos coups ſont à craindre:
Errant, abandonné, je ſuis le moins à plaindre.
Tout homme a ſes malheurs.

(*On emméne Egiſte.*)

EURICLES, *à Mérope.*

Je vous l'avais prédit:
Vous avés trop bravé ſon offre & ſon crédit.

MEROPE.

Je vois toute l'horreur de l'abîme où nous ſommes.
J'ai mal connu les Dieux, j'ai mal connu les hommes.
J'en attendais juſtice: ils la refuſent tous.

EURICLES.

Permettés que du moins j'aſſemble autour de vous
Ce peu de nos amis, qui, dans un tel orage,
Pourraïent encor ſauver les débris du naufrage,
Et vous mettre à l'abri des nouvaux attentats
D'un maître dangereux & d'un Peuple d'ingrats.

Digitized by Google

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE.

ISMENIE.

L'Etat n'eſt point ingrat; Non, Madame, on vous aime,
On vous conſerve encor l'honneur du diadême:
On veut que Polifonte, en vous donnant la main,
Semble tenir de vous le pouvoir ſouverain.

MEROPE.

On oſe me donner au tiran qui me brave;
On a trahi le fils, on fait la mère eſclave.

ISMENIE.

Le Peuple vous rapelle au rang de vos ayeux.
Suivés ſa voix, Madame, elle eſt la voix des Dieux.

MEROPE.

Inhumaine, tu veux que Mérope, avilie,
Rachete un vain honneur, à force d'infamie.

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE, EROX, Gardes de Polifonte.

EURICLES.

Madame, je reviens en tremblant, devant vous;
Préparés ce grand cœur aux plus terribles coups;
Rapellés votre force à ce dernier outrage.

MEROPE.

Je n'en ai plus, les maux ont laſſé mon courage;
Mais, n'importe; parlés.

EURICLES.

C'en eſt fait; & le ſort - - -
Je ne puis achever.

MEROPE.

Digitized by Google

MEROPE.

Quoi! Mon fils?

EURICLES.

Il eſt mort,
Il eſt trop vrai; déjà cette horrible nouvelle
Conſterne vos amis, & glace tout leur zéle.

MEROPE.

Mon fils eſt mort!

ISMENIE.

O Dieux!

EURICLES.

D'indignes aſſaſſins,
Des piéges de la mort, ont ſemé les chemins.
Le crime eſt conſommé.

MEROPE.

Quoi! ce jour que j'abhorre,
Ce ſoleil luit pour moi! Mérope vit encore?
Il n'eſt plus. Quelles mains ont déchiré ſon flanc?
Quel monſtre a répandu les reſtes de mon ſang?

EURICLES.

Hélas! Cet étranger! Ce ſéducteur impie,
Dont nous-mêmes admirions la vertu pourſuivie,
Pour qui tant de pitié naiſſait dans votre ſein,
Lui que vous protégiés!

MEROPE.

Ce monſtre eſt l'aſſaſſin!

EURICLES.

Oui, Madame, on en a des preuves trop certaines;
On vient de découvrir, de mettre dans les chaînes,
Deux de ſes compagnons, qui, cachés parmi nous,
Cherchaïent encor Narbas échapé de leurs coups,
Celui qui ſur Egiſte a mis ſes mains hardies,
A pris de votre fils les dépouilles chéries;

(*On aperçoit cette armure dans le fond du Théâtre.*)

Digitized by Google

L'Armure que Narbas emporta de ces lieux :
Le traître avait jetté ces gages précieux,
Pour n'être point connu par ces marques ſanglantes.

MEROPE.

Ah! Que me dites-vous! Mes mains, ces mains tremblantes:
En armerent Cresfonte, alors que de mes bras,
Pour la premiere fois il courut aux combats!
O dépouille trop chére, en quelles mains livrée!
Quoi! Ce monſtre avait pris cette Armure ſacrée?

EURICLES.

Celle qu'Egiſte même aportait en ces lieux.

MEROPE.

Et teinte de ſon ſang, on la montre à mes yeux!
Ce Vieillard qu'on a vu dans le Temple d'Alcide.

EURICLES.

C'était Narbas; c'était ſon déplorable *guide*.
Polifonte l'avoue.

MEROPE.

Affreuſe vérité.
Hélas de l'aſſaſſin le bras enſanglanté,
Pour dérober aux yeux ſon crime & ſon parjure,
Donne à mon fils ſanglant, les flots pour ſépulture.
Je vois tout. O mon fils, quel horrible deſtin!

EURICLES.

Voulés-vous tout ſavoir de ce lâche aſſaſſin?

SCENE VI.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, EROX.

EROX.

Madame, par ma voix, permettés que mon Maître,
Trop dédaigné de vous, trop méconnu, peut-être,
Dans ces cruels momens, vous offre ſon ſecours.

Il a

Il a ſu que d'Egiſte on a tranché les jours;
Et cette part qu'il prend aux malheurs de la Reine---

MEROPE.

Il y prend part. Erox, & je le crois ſans peine;
Il en jouit du moins, & les deſtins l'ont mis
Au trône de Cresfonte, au trône de mon fils.

EROX.

Il vous offre ce trône, agrés qu'il partage
De ce fils, qui n'eſt plus, le ſanglant héritage,
Et que dans vos malheurs, il mette à vos genoux,
Un front que la Couronne a fait digne de vous.
Mais il faut, dans mes mains, remettre le coupable,
Le droit de le punir eſt un droit reſpectable:
C'eſt le devoir des Rois: le glaive de Thémis,
Ce grand ſoutien du trône, à lui ſeul eſt commis;
A vous, comme à ſon Peuple, il veut rendre juſtice;
Le ſang des aſſaſſins, eſt le vrai ſacrifice
Qui doit de votre hymen enſanglanter l'autel.

MEROPE.

Non, je veux que ma main porte le coup mortel.
Si Poliſonte eſt Roi, je veux que ſa puiſſance
Laiſſe à mon déſeſpoir le ſoin de ma vengeance.
Qu'il régne, qu'il poſſéde, & mes biens & mon rang;
Tout l'honneur que je veux, c'eſt de venger mon ſang.
Ma main eſt à ce prix; allés, qu'il s'y prépare:
Je la retirerai du ſein de ce barbare,
Pour la porter fumante aux Autels de nos Dieux.

EROX.

Le Roi, n'en doutés point, va remplir tous vos vœux.
Croïés qu'à vos regrets ſon cœur ſera ſenſible,

Digitized by Google

SCENE VII.

MEROPE, EURICLES, ISMENIE.

MEROPE.

Non, ne m'en croïés point; non, cet himen horrible,
Cet himen, que je crains, ne s'accomplira pas.
Au ſein du meurtrier j'enfoncerai mon bras;
Mais ce bras, à l'inſtant m'arrachera la vie.

EURICLES.

Madame, au nom des Dieux - - -

MEROPE.

Ils m'ont trop pourſuivie
Irais-je à leurs Autels, objet de leur courroux,
Quand ils m'ôtent un fils, demander un époux.
Joindre un ſceptre étranger au ſceptre de *mes pères*,
Et les flambeaux d'himen aux *flambeaux funeraires*?
Moi vivre, moi, lever mes regards éperdus
Vers ce Ciel outragé, que mon fils ne voit plus?
Sous un maître odieux, dévorant ma triſteſſe,
Attendre dans les pleurs une affreuſe vieilleſſe?
Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La vie eſt un opprobre, & la mort un devoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

NARBAS.

O Douleur! O regrets! O vieilleſſe peſante!
Je n'ai pu retenir cette fougue imprudente,
Cette ardeur d'un Héros, ce courage emporté,
S'indignant dans mes bras de ſon obſcurité.
Je l'ai perdu; la mort me l'a ravi, peut-être.
De quel front aborder la mère de mon maître?
Quels maux ſont en ces lieux accumulés ſur moi?
Je reviens ſans Egiſte, & Polifonte eſt Roi!
Cet heureux artiſan de fraudes & de crimes,
Cet aſſaſſin farouche, entouré de victimes,
Qui nous perſécutant de climats en climats,
Séma par-tout la mort attachée à nos pas.
Il régne, il affermit le trône qu'il profane!
Il y jouit en paix du Ciel qui le condamne.
Dieux! cachés mon retour à ces yeux pénétrans;
Dieux! Dérobés Egiſte au fer de ſes tyrans.
Guidés-moi vers ſa mère, & qu'à ſes piés je meure.
Je vois, je reconnais cette triſte demeure,
Où le meilleur des Rois a reçu le trépas,
Où ſon fils tout ſanglant fut ſauvé dans mes bras.
Hélas! après quinze ans d'exil & de miſère,
Je viens couter encor des larmes à ſa mère.
A qui me déclarer? Je cherche dans ces lieux
Quelque ami, dont la main me conduiſe à ſes yeux.
Aucune ne ſe préſente à ma débile vûë.
Je vois près d'une tombe une foule éperdue:
J'entends des cris plaintifs. Hélas! dans ce Palais
Un Dieu perſécuteur habite pour jamais.

SCENE

SCENE II.

NARBAS, ISMENIE, *suivans de la Reine dans le fond du Théâtre, où l'on découvre le tombeau de Cresfonte.*

ISMENIE.

Quel eſt cet inconnu, dont la vûe indiſcrete
Oſe troubler la Reine, & percer ſa retraite?
Eſt-ce de nos tyrans quelque miniſtre affreux,
Dont l'œil vient épier les pleurs des malheureux?

NARBAS.

Oh! Qui que vous ſoïés, excuſés mon audace;
C'eſt un infortuné qui demande une grace.
Il peut ſervir Mérope; il voudrait lui parler.

ISMENIE.

Ah! Quel tems prénés-vous pour oſer la troubler?
Reſpectés la douleur d'une mère éperdue;
Malheureux étranger n'offenſés point ſa vue.
Eloignés-vous.

NARBAS,

Hélas! Au nom des Dieux vengeurs;
Accordés cette grace à mon âge, à mes pleurs.
Je ne ſuis point, Madame, étranger dans Meſſene;
Croïés, ſi vous ſervés, ſi vous aimés la Reine,
Que mon cœur à ſon ſort attaché comme vous,
De ſa longue infortune a ſenti tous les coups.
Quelle eſt donc cette tombe en ces lieux élevée,
Que j'ai vû de vos pleurs en ce moment lavée?

ISMENIE.

C'eſt la tombe d'un Roi, des Dieux abandonné,
D'un Héros, d'un époux, d'un Père infortuné,
De Cresfonte.

NARBAS *allant vers le tombeau.*

O mon maître! ô cendres que j'adore!

ISME-

Digitized by Google

ISMENIE,

L'épouse de Cresfonte est plus à plaindre encore.

NARBAS.

Quels coups auraïent comblé ces malheurs inouis?

ISMENIE.

Le coup le plus terrible; on a tué son fils.

NARBAS.

Son fils, Egiste, ô Dieux! le malheureux Egiste!

ISMENIE.

Nul mortel en ces lieux n'ignore un sort si triste.

NARBAS.

Son fils ne serait plus!

ISMENIE.

Un barbare assassin,
Aux portes de Messene a déchiré son sein.

NARBAS.

O desespoir! ô mort que ma crainte a prédite!
Il est assassiné; Mérope en est instruite?
Ne vous trompés-vous pas?

ISMENIE.

Des signes trop certains
Ont éclairé nos yeux sur ces affreux destins,
C'est vous en dire assés; sa perte est assurée:

NARBAS.

Quel fruit de tant de soins!

ISMENIE.

Au désespoir livrée,
Mérope va mourir; son courage est vaincu:
Pour son fils seulement Mérope avait vécu.
Des nœuds qui l'arrêtaïent, sa vie est dégagée:
Mais avant de mourir, elle sera vengée;
Le sang de l'assassin, par sa main doit couler,
Au tombeau de Cresfonte elle va l'immoler.

Le-

Digitized by Google

Le Roi qui l'a permis, cherche à flatter ſa peine ;
Un des ſiens en ces lieux doit aux piés de la Reine
Amener à l'inſtant ce lâche meurtrier,
Qu'au ſang d'un fils ſi cher on va ſacrifier.
Mérope cependant dans ſa douleur profonde,
Veut de ce lieu funeſte écarter tout le monde.

NARBAS *en s'en allant.*

Hélas, s'il eſt ainſi, pourquoi me découvrir?
Aux piés de ce tombeau je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

ISMENIE, ſeule.

Ce vieillard eſt ſans doute un citoïen fidéle;
Il pleure, il ne craint point de marquer un vrai zèle:
Il pleure; & tout le reſte, eſclave des tyrans,
Détourne loin de nous des yeux indifférens.
Quel ſi grand intérêt prend-il à nos alarmes?
La tranquille pitié fait verſer moins de larmes.
Il montrait pour Egiſte un cœur trop paternel!
Hélas! Courons à lui - - - Mais quel objet cruel!

SCENE IV.

MEROPE, ISMENIE, EURICLES, (EGISTE *enchaîné,*) Gardes, Sacrificateurs.

MEROPE *auprès du tombeau.*

Qu'on amene à mes yeux cette horrible victime.
Inventons des tourmens qui ſoient égaux au crime.
Ils ne pourront jamais égaler ma douleur.

EGISTE.

On m'a vendu bien cher un inſtant de faveur.
Secourés-moi, grands Dieux! à l'innocent propices.

EURI-

Digitized by Google

EURICLES.

Avant que d'expirer, qu'il nomme ſes complices.

MEROPE *avançant.*

Oui ſans doute il le faut. Monſtre, qui t'a porté
A ce comble de crime, à tant de cruauté?
Que t'ai-je fait!

EGISTE.

Les Dieux qui vengent le parjure,
Sont témoins ſi ma bouche a connu l'impoſture.
J'avais dit à vos piés la ſimple vérité;
J'avais déjà fléchi votre cœur irrité;
Vous étendiés ſur moi votre main protectrice.
Qui peut avoir ſi-tôt laſſé votre juſtice?
Et quel eſt donc ce ſang qu'a verſé mon erreur?
Quel nouvel intérêt vous parle en ſa faveur?

MEROPE.

Quel intérêt? Barbare!

EGISTE.

Hélas! ſur ſon viſage,
J'entrevois de la mort la douloureuſe image:
Que j'en ſuis attendri! j'aurais voulu cent fois
R'acheter de mon ſang l'état où je la vois.

MEROPE.

Le cruel! A quel point on l'inſtruiſit à feindre!
Il m'arrache la vie & ſemble encor me plaindre.

(*Elle ſe rejette dans les bras d'Iſmenie.*)

EURICLES.

Madame, vengés-vous, & vengés à la fois,
Les Loix & la nature, & le ſang de nos Rois.

EGISTE.

A la cour de ces Rois telle eſt donc la juſtice?
On m'accueille, on me flatte, on réſout mon ſuplice.
Quel deſtin m'arrachait à mes triſtes forêts!
Vieillard infortuné, quels ſeront vos regrets!

Mère

Mère trop malheureuse, & dont la voix si chère
M'avait prédit - - -

MEROPE.

Barbare! il te reste une mère!
Je serais mère encor, sans toi, sans ta fureur.
Tu m'as ravi mon fils.

EGISTE.

Si tel est mon malheur;
S'il était votre fils, je suis trop condamnable;
Mon cœur est innocent, mais ma main est coupable.
Que je suis malheureux! Le ciel sait qu'aujourd'hui
J'aurais donné ma vie & pour vous, & pour lui.

MEROPE.

Quoi, traître! Quand ta main lui ravit cette armure - - - -

EGISTE.

Elle est à moi.

MEROPE.

Comment? Que dis-tu!

EGISTE.

Je vous jure,
Par vous, par ce cher fils, par vos divins ayeux,
Que mon père en mes mains mit ce don précieux.

MEROPE.

Qui? Ton père? En Elide? en quel trouble il me jette!
Son nom? parle: réponds.

EGISTE.

Son nom est Policlete,
Je vous l'ai déjà dit.

MEROPE.

Tu m'arraches le cœur.
Quelle indigne pitié suspendait ma fureur?
C'en est trop; secondés la rage qui me guide,
Qu'on traîne à ce tombeau, ce monstre, ce perfide.
Mânes de mon cher fils, mes bras enfanglantés -

NARBAS *paraiſſant avec précipitation.*

Qu'allés-vous faire? O Dieux!

MEROPE.

Qui m'apelle?

NARBAS.

Arrêtés.

Hélas! il eſt perdu ſi je nomme ſa mère,
S'il eſt connu.

MEROPE.

Meurs, traître.

NARBAS.

Arrêtés.

EGISTE, *levant les yeux vers Narbas.*

O mon père!

MEROPE.

Son père!

EGISTE, *à Narbas.*

Hélas! Que vois-je? Où portés-vous vos pas?
Venés-vous être ici témoin de mon trépas?

NARBAS.

Ah! Madame, empêchés qu'on acheve le crime.
Euriclés, écoutés, écartés la victime;
Que je vous parle.

EURICLES *emmene Egiſte, & ferme le fond du Théatre.*

O Ciel!

MEROPE *s'avançant.*

Vous me faites trembler!
J'allais venger mon fils.

NARBAS *ſe jettant à genoux.*

Vous alliés l'immoler.
Egiſte ....

MEROPE, *laiſſant tomber le poignard.*

Eh bien! Egiſte?

Digitized by Google

NARBAS.

O Reine infortunée!
Celui dont votre main tranchait la deſtinée,
C'eſt Egiſte - - -

MEROPE.

Il vivrait?

NARBAS.

C'eſt lui, c'eſt votre fils.

MEROPE, *tombant dans les bras d' Iſmenie.*

Je me meurs!

ISMENIE.

Dieux puiſſans!

NARBAS, (*à Iſmenie.*)

Rapellés ſes eſprits.
Hélas! ce juſte excès de joïe & de tendreſſe,
Ce trouble ſi ſoudain, ce remords qui la preſſe,
Vont conſumer ſes jours uſés par la douleur.

MEROPE, *revenant à elle.*

Ah, Narbas! Eſt-ce vous? Eſt-ce un ſonge trompeur?
Quoi! C'eſt vous? C'eſt mon fils? Qu'il vienne qu'il paraiſſe.

NARBAS.

Redoutés, renfermés cette juſte tendreſſe.
(*à Iſmenie.*)
Vous, cachés à jamais ce ſecret important;
Le ſalut de la Reine & d' Egiſte en dépend.

MEROPE.

Ah! Quel nouveau danger empoiſonne ma joïe?
Cher Egiſte! Quel Dieu défend que je te voïe?
Ne m'eſt-il donc rendu que pour mieux m' affliger?

NARBAS.

Ne le connaiſſant pas, vous alliés l'égorger;
Et ſi ſon arrivée eſt ici découverte,

En

Digitized by Google

En le reconnaissant vous assurés sa perte.
Malgré la voix du sang, feignés, dissimulés;
Le crime est sur le trône; on vous poursuit; tremblés.

SCENE V.

MEROPE, EURICLES, NARBAS, ISMENIE.

EURICLES.

Ah! Madame, le Roi commande qu'on saisisse ---

MEROPE.

Qui?

EURICLES.

Ce jeune étranger qu'on destine au suplice.

MEROPE.

Eh bien! Cet étranger, c'est mon fils, c'est mon sang;
Narbas, on va plonger le couteau dans son flanc!
Courons tous.

NARBAS.

Demeurés.

MEROPE.

C'est mon fils qu'on entraîne.
Pourquoi? Quelle entreprise exécrable & soudaine?
Pourquoi m'ôter Egiste?

EURICLES.

Avant de vous venger,
Polifonte, dit-il, prétend l'interroger.

MEROPE.

L'interroger! Qui? Lui! sait-il quelle est sa mère?

EURICLES.

Nul ne soupçonne encor ce terrible mystère.

MEROPE.

Courons à Polifonte; implorons son apui.

NARBAS.

N'implorés que les Dieux, & ne craignés que lui.

Digitized by Google

EURICLES.

Si les droits de ce fils font au Roi quelque ombrage,
De ſon ſalut au moins, votre himen eſt le gage,
Prêt à s'unir à vous d'un éternel lien,
Votre fils aux autels va devenir le ſien;
Et dût ſa politique en être encor jalouſe,
Il faut qu'il ſerve Egiſte alors qu'il vous épouſe.

NARBAS.

Il vous épouſe! Lui? Quel coup de foudre! O Ciel!

MEROPE.

C'eſt mourir trop long-tems dans ce trouble cruel.
Je vais.

NARBAS.

Vous n'irés point, ô mère déplorable!
Vous n'accomplirés point cet himen exécrable.

EURICLES.

Narbas, elle eſt forcée à lui donner la main.
Il peut venger Creſonte.

NARBAS.

Il en eſt l'aſſaſſin.

MEROPE.

Lui? Ce traître!

NARBAS.

Oui, lui-même: oui ſes mains ſanguinaires
Ont égorgé d'Egiſte, & le père & les frères.
Je l'ai vû ſur mon Roi, j'ai vû porter les coups;
Je l'ai vû tout couvert du ſang de votre époux.

MEROPE.

Ah Dieux.

NARBAS.

J'ai vû ce monſtre entouré de victimes,
Je l'ai vû contre vous accumuler les crimes;
Il déguiſa ſa rage à force de forfaits;
Lui-même aux ennemis il ouvrit ce Palais:

Il y

Digitized by Google

Il y porta la flame, & parmi le carnage,
Parmi les traits, les feux, le trouble, le pillage
Teint du ſang de vos fils, mais des brigands vainqueur,
Aſſaſſin de ſon Prince, il parut ſon vengeur,
D'ennemis, de mourans, vous êtiés entourée:
Et moi perçant à peine une foule égarée,
J'emportai votre fils, dans mes bras languiſſans:
Des Dieux ont pris pitié de ſes jours innocens:
Je l'ai conduit ſeize ans, de retraite en retraite:
J'ai pris pour me cacher le nom de Policlète;
Et lorſqu'en arrivant je l'arrache à vos coups,
Polifonte eſt ſon maître & devient votre Epoux!

MEROPE.

Ah! tout mon ſang ſe glace à ce récit horrible.

EURICLES.

On vient: c'eſt Polifonte.

MEROPE.

O Dieux! eſt-il poſſible!
(*à Narbas.*)
Va, dérobe ſur tout ta vûe à ſa fureur.

NARBAS.

Hélas! ſi votre fils eſt cher à votre cœur,
Avec ſon aſſaſſin, diſſimulés, Madame.

EURICLES.

Renfermons ce ſecret dans le fond de notre ame.
Un ſeul mot peut le perdre.

MEROPE *à Euriclés.*

Ah! Cours, & que tes yeux
Veillent ſur ce dépôt ſi cher, ſi précieux.

EURICLES.

N'en doutés point.

MEROPE.

Hélas! j'eſpère en ta prudence:
C'eſt mon fils, c'eſt ton Roi. Dieux! Ce monſtre s'avance.

Digitized by Google

SCENE VI.

MEROPE, POLIFONTE, EROX, ISMENIE, Suite.

POLIFONTE.

Le trône vous attend, & les autels ſont prêts ;
L'himen, qui va nous joindre, unit nos intérêts.
Comme Roi, comme époux, le dévoir me commande
Que je venge le meurtre, & que je vous défende.
Deux complices déjà par mon ordre ſaiſis,
Vont païer de leur ſang, le ſang de votre fils;
Mais, malgré tous mes ſoins, votre lente vengeance
A bien mal ſecondé ma prompte vigilance.
J'avais à votre bras remis cet aſſaſſin;
Vous-même, diſiés-vous, deviés percer ſon ſein.

MEROPE.

Plût aux Dieux que mon bras fût le vengeur du crime!

POLIFONTE.

C'eſt le devoir des Rois, c'eſt le ſoin, qui m'anime.

MEROPE.

Vous?

POLIFONTE.

Pourquoi donc, Madame, avés-vous différé?
Votre amour pour un fils ſerait-il altéré?

MEROPE.

Puiſſent ſes ennemis périr dans les ſuplices;
Mais ſi ce meurtrier, Seigneur, a des complices! ---
Si je pouvais par lui reconnaître le bras,
Le bras, dont mon époux a reçu le trepas ---
Ceux, dont la rage impie a maſſacré le père,
Pourſuivront à jamais, & le fils & la mère.
Si l'on pouvait ---

POLI-

Digitized by Google

POLIFONTE.

C'eſt-là ce que je veux ſavoir;
Et déjà le coupable eſt mis en mon pouvoir.

MEROPE *effraïée.*

Il eſt entre vos mains?

POLIFONTE.

Oui, Madame; & j'eſpere
Percer, en lui parlant, ce ténébreux myſtère.

MEROPE.

Ah, barbare! - - - A moi ſeule, il faut qu'il ſoit remis.
Rendés-moi - - - Vous ſavés que vous l'avés promis.
(*à part.*)
O mon ſang! O mon fils! Quel ſort on vous prépare!
(*à Polifonte.*)
Seigneur, aïés pitié - - -

POLIFONTE.

Quel tranſport vous égare!
Il mourra.

MEROPE.

Lui?

POLIFONTE.

Sa mort pourra vous conſoler.

MEROPE.

Ah! je veux à l'inſtant le voir & lui parler.

POLIFONTE.

Ce mêlange inoui d'horreur & de tendreſſe,
Ces tranſports dont votre ame à peine eſt la maîtreſſe.
Ces diſcours commencés, ce viſage interdit,
Pourraïent, de quelque ombrage, allarmer mon eſprit:
Mais puis-je m'expliquer avec moins de contrainte?
D'un déplaiſir nouveau votre ame ſemble atteinte.

Digitized by Google

Qu'a donc dit ce vieillard que l'on vient d'amener,
Pourquoi fuit-il mes yeux? Que dois-je en ſoupçonner?
Quel eſt-il?

MEROPE.

Ah, Seigneur! à peine ſur le trône,
La crainte, le ſoupçon déjà vous environne?

POLIFONTE.

Partagés donc ce trône; &, ſûr de mon bonheur,
Je verrai les ſoupçons exilés de mon cœur.
L'autel attend déjà Mérope & Polifonte.

MEROPE, *en pleurant.*

Les Dieux vous ont donné le trône de Cresfonte,
Il y manquait ſa femme & ce comble d'horreur,
Ce crime épouvantable - - -

ISMENIE.

Eh, Madame!

MEROPE.

Ah! Seigneur,
Pardonnés - - - Vous voïés une mère éperduë.
Les Dieux m'ont tout ravi, les Dieux m'ont confonduë.
Pardonnés - - - De mon fils rendés-moi l'aſſaſſin.

POLIFONTE.

Tout ſon ſang, s'il le faut, va couler ſous ma main.
Venés, Madame.

MEROPE.

O Dieux! Dans l'horreur qui me preſſe,
Secourés une mère, & cachés ſa faibleſſe.

Fin du troiſième Acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE I.

POLIFONTE, EROX.

POLIFONTE.

A les emportemens, je croirais qu'à la fin.
Elle a de ſon époux reconnu l'aſſaſſin:
Je croirais que ſes yeux ont éclairée l'abîme,
Où dans l'impunité s'était caché mon crime.
Son cœur avec effroi ſe refuſe à mes vœux:
Mais ce n'eſt pas ſon cœur, c'eſt ſa main que je veux.
Qu'elle écoute à ſon gré ſon impuiſſante haine:
Au char de ma fortune il eſt tems qu'on l'enchaine.
Mais vous, au meurtrier vous venés de parler?
Que penſés-vous de lui?

EROX.

Rien ne peut le troubler,
Simple dans ſes diſcours, mais ferme, invariable,
La mort ne flechit point cette ame impénetrable,
J'en ſuis frapé, Seigneur, & je n'attendais pas
Un courage auſſi grand dans un rang auſſi bas,
J'avouerai qu'en ſecret moi-même je l'admire.

POLIFONTE.

Quel eſt-il, en un mot?

EROX.

Ce que j'oſe vous dire,
C'eſt qu'il n'eſt point ſans doute un de ces aſſaſſins
Diſpoſés en ſecret pour ſervir vos deſſeins.

POLIFONTE.

Pouvés-vous en parler avec tant d'aſſurance?
Leur conducteur n'eſt plus. Ma juſte defiance

Digitized by Google

A pris ſoin d' effacer dans ſon ſang dangereux,
De ce ſecret d'Etat les veſtiges honteux;
Mais ce jeune inconnu me tourmente & m'attriſte.
Me répondrés-vous bien qu'il m'ait défait d'Egiſte?
Croirai-je que toujours ſoigneux de m'obéir,
Le ſort juſqu'à ce point m'ait voulu prévenir!

EROX.

Mérope dans les pleurs, mourant déſeſperée
Eſt de votre bonheur une preuve aſſurée;
Et tout ce que je vois le confirme en effet:
Plus fort que tous nos ſoins, le hazard a tout fait.

POLIFONTE.

Le hazard va ſouvent plus loin que la prudence,
Mais j'ai trop d'ennemis & trop d'expérience
Pour laiſſer le hazard arbitre de mon ſort,
Quelque ſoit l'étranger il faut hâter ſa mort:
Sa mort ſera le prix de cet himen auguſte,
Elle affermit mon trône: il ſuffit, elle eſt juſte:
Le peuple, ſous mes Loix, pour jamais engagé.
Croira ſon Prince mort, & le croire vengé.
Mais, répondés: Quel eſt ce vieillard téméraire
Qu'on dérobe à ma vûe avec tant de myſtère?
Mérope allait verſer le ſang de l'aſſaſſin:
Ce Vieillard, dites-vous, a retenu ſa main.
Que voulait-il?

EROX.

Seigneur, chargé de ſa miſère,
De ce jeune étranger, ce Vieillard eſt le père:
Il venait implorer la grace de ſon fils.

POLIFONTE.

Sa grace! devant moi je veux qu'il ſoit admis.
Ce Vieillard me trahit, crois-moi, puiſqu'il ſe cache:
Ce ſecret m'importune, il faut que je l'arrache.
Le meurtrier, ſur-tout, excite mes ſoupçons.
Pourquoi, par quel caprice, & par quelles raiſons,

La

Digitized by Google

La Reine qui tantôt preſſait tant ſon ſuplice,
N'oſe-t-elle achever ce juſte ſacrifice?
La pitié paraiſſait adoucir ſes fureurs;
Sa joïe éclatait même à travers ſes douleurs.

EROX.

Qu'importe ſa pitié, ſa joïe & ſa vengeance?

POLIFONTE.

Tout m'importe, & de tout je ſuis en défiance.
Elle vient: qu'on m'amene ici cet étranger.

SCENE II.

POLIFONTE, EROX, EGISTE, EURICLES, MEROPE, ISMENIE, Gardes.

MEROPE.

Rempliſſés vos ſermens, ſongés à me venger;
Qu'à mes mains, à moi ſeule on laiſſe la victime.

POLIFONTE.

La voici devant vous. Votre intérêt m'anime.
Vengés-vous. Baignés-vous au ſang du criminel;
Et ſur ſon corps ſanglant je vous mene à l'Autel.

MEROPE.

Ah, Dieux!

EGISTE *à Polifonte.*

Tu vends mon ſang à l'himen de la Reine;
Ma vie eſt peu de choſe & je mourrai ſans peine:
Mais je ſuis malheureux, innocent, étranger;
Si le Ciel t'a fait Roi, c'eſt pour me proteger.
J'ai tué juſtement un injuſte adverſaire
Mérope veut ma mort, je l'excuſe, elle eſt mère;
Je bénirai ſes coups, prêts à tomber ſur moi,
Et je n'accuſe ici qu'un tyran tel que toi.

POLI-

Digitized by Google

POLIFONTE,

Malheureux, oſes-tu, dans ta rage inſolente? ---

MEROPE.

Eh! Seigneur, excuſés ſa jeuneſſe imprudente:
Elevé loin des cours, & nourri dans les bois,
Il ne ſait pas encor ce qu'on doit à des Rois.

POLIFONTE.

Qu'entends-je! Quel diſcours, quelle ſurpriſe extrême!
Vous, le juſtifier?

MEROPE.

Qui, moi? Seigneur?

POLIFONTE.

Vous-même.
De cet égarement ſortirés-vous enfin?
De votre fils, Madame, eſt-ce ici l'aſſaſſin?

MEROPE.

Mon fils, de tant de Rois le déplorable reſte,
Mon fils envelopé dans un piége funeſte,
Sous les coups d'un barbare---.

ISMENIE.

O Ciel! que faites-vous?

POLIFONTE.

Quoi! Vos regards ſur lui ſe tournent ſans courroux?
Vous tremblés à ſa vûe, & vos yeux s'attendriſſent?
Voulés-vous me cacher les pleurs qui les rempliſſent?

MEROPE.

Je ne les cache point; ils paraiſſent aſſés:
La cauſe en eſt trop juſte, & vous la connaiſſés.

POLIFONTE.

Pour en tarir la ſource il eſt tems qu'il expire,
Qu'on l'immole, ſoldats.

MEROPE *s'avançant.*

Cruels! Qu'oſés-vous dire?

EGISTE.

Digitized by Google

EGISTE.

Quoi! de pitié pour moi, tous vos ſens ſont ſaiſis?

POLIFONTE.

Qu'il meure.

MEROPE.

Il eſt ---

POLIFONTE.

Frapés.

MEROPE, *ſe jettant entre Egiſte & les Soldats.*

Barbare! Il eſt mon fils.

EGISTE.

Moi! Votre fils?

MEROPE, *en l'embraſſant.*

Tu l'es, & ce ciel que j'atteſte,
Ce ciel qui t'a formé dans un ſein ſi funeſte,
Et qui trop tard, hélas! a déſſilé mes yeux,
Te remet dans mes bras pour nous perdre tous deux.

EGISTE.

Quel miracle, grands Dieux! que je ne puis comprendre!

POLIFONTE.

Une telle impoſture a de quoi me ſurprendre;
Vous, ſa mère? Qui, vous, qui demandiés ſa mort?

EGISTE.

Ah! ſi je meurs ſon fils, je rends grace à mon ſort.

MEROPE.

Je ſuis ſa mère: Hélas! mon amour m'a trahie;
Oui: tu tiens dans tes mains le ſecret de ma vie:
Tu tiens le fils des Dieux enchaîné devant toi,
L'héritier de Cresfonte, & ton maître, & ton Roi,
Tu peux, ſi tu le veux, m'accuſer d'impoſture;
Ce n'eſt pas aux tyrans à ſentir la nature.
Ton cœur nourri de ſang n'en peut-être frapé.
Oui, c'eſt mon fils, te dis-je, au carnage échapé.

POLI-

Digitized by Google

POLIFONTE.

Que prétendés-vous dire, & sur quelles allarmes?

EGISTE.

Va! je me crois son fils; mes preuves sont ses larmes,
Mes sentimens, mon cœur par la gloire animé,
Mon bras qui t'eût puni s'il n'était désarmé.

POLIFONTE.

Ta rage auparavant sera seule punie.
C'est trop.

MÉROPE, *se jettant à ses genoux.*

Commencés donc par m'arracher la vie!
Aïés pitié des pleurs dont mes yeux sont noïés.
Que vous faut-il de plus? Mérope est à vos piés:
Mérope les embrasse, & craint votre colere.
A cet effort affreux, jugés si je suis mère:
Jugés de mes tourmens; ma détestable erreur,
Ce matin de mon fils allait percer le cœur.
Je pleure à vos genoux mon crime involontaire,
Cruel: vous qui vouliés lui tenir lieu de père,
Qui déviés protéger ses jours infortunés;
Le voilà devant vous, & vous l'assassinés;
Son père est mort, hélas! par un crime funeste.
Sauvés le fils, je puis oublier tout le reste;
Sauvés le sang des Dieux & de vos souverains:
Il est seul, sans defense, il est entre vos mains.
Qu'il vive, c'est assés. Heureuse en mes miseres,
Lui seul il me rendra mon époux, & ses frères.
Vous voïés avec moi ses ayeux à genoux,
Votre Roi dans les fers.

EGISTE.

O Reine, levés-vous!
Et daignés me prouver que Cresfonte est mon père,
En cessant d'avilir & sa veuve, & ma mère.
Je sai peu de mes droits quelle est la dignité;
Mais le Ciel m'a fait naître avec trop de fierté;

Avec

Avec un cœur trop haut, pour qu'un tyran l'abaisse.
De mon premier état j'ai bravé la bassesse,
Et mes yeux du présent ne sont point éblouis.
Je me sents né des Rois, je me sents votre fils.
Hercule ainsi que moi commença sa carriere;
Il sentit l'infortune en ouvrant la paupiere;
Et les Dieux l'ont conduit à l'immortalité
Pour avoir comme moi vaincu l'adversité.
S'il m'a transmis son sang, j'en aurai le courage.
Mourir digne de vous, voilà mon héritage.
Cessés de le prier, cessés de démentir
Le sang des demi-Dieux dont on me fait sortir.

POLIFONTE *à Mérope.*

Eh bien, il faut ici nous expliquer sans feinte.
Je prends part aux douleurs, dont vous êtes atteinte:
Son courage me plaît, je l'estime, & je crois
Qu'il mérite en effet d'être du sang des Rois.
Mais une vérité d'une telle importance,
N'est pas de ces secrets qu'on croit sans évidence:
Je le prends sous ma garde; il m'est déjà remis;
Et s'il est né de vous, je l'adopte pour fils.

EGISTE.

Vous m'adoptés?

MEROPE.

Hélas!

POLIFONTE.

Réglés sa destinée.
Vous achetiés sa mort avec mon himénée.
La vengeance à ce point a pû vous captiver.
L'amour sera-t-il moins, quand il faut le sauver?

MEROPE.

Quoi, Barbare!

POLIFONTE.

Madame, il y va de sa vie.
Votre ame en sa faveur parait trop attendrie,

Pour

Digitized by Google

Pour vouloir exposer à mes justes rigueurs,
Par d' imprudens refus, l' objet de tant de pleurs.

MEROPE.

Seigneur, que de son sort il soit du moins le maître.
Daignés.

POLIFONTE.

C'est votre fils, Madame, ou c'est un traître;
Je dois m' unir à vous pour lui servir d'apui,
Ou je dois me venger, & de vous & de lui.
C'est à vous d'ordonner sa grace ou son suplice,
Vous êtes, en un mot, sa mère ou sa complice.
Choisissés; mais sachés qu'au sortir de ces lieux,
Je ne vous en croirai qu'en présence des Dieux.
Vous, soldats, qu'on le garde; & vous, que l'on
me suive.

(*à Mérope.*)

Je vous attends voïés si vous voulés qu'il vive.
Déterminés d' un mot mon esprit incertain;
Confirmés sa naissance en me donnant la main.
Votre seule réponse, ou le sauve, ou l'oprime.
Voilà mon fils, Madame, ou voilà ma victime.
Adieu.

MEROPE.

Ne m' ôtés pas la douceur de le voir;
Rendés-le à mon amour, à mon vain désespoir.

POLIFONTE.

Vous le verrés au temple.

EGISTE, *que les Soldats emmenent.*

O Reine auguste & chère!
O vous que j'ose à peine encor nommer ma mère!
Ne faites rien d'indigne, & de vous, & de moi:
Si je suis votre fils, je sais mourir en Roi.

SCENE

SCENE III.

MEROPE, seule.

Cruels, vous l'enlevés! en vain je vous implore:
Je ne l'ai donc revû que pour le perdre encore?
Pourquoi m' exauciés-vous, ô Dieu trop imploré?
Pourquoi rendre à mes vœux ce fils tant desiré?
Vous l'avés, arraché d'une terre étrangere,
Victime reservée au bourreau de son père.
Ah! Privés-moi de lui, cachés ses pas errans
Dans le fond des déserts, à l'abri des tyrans.

SCENE IV.

MEROPE, NARBAS, EURICLES.

MEROPE.

Sais-tu l'excès d'horreur où je me vois livrée?

NARBAS.

Je sai que de mon Roi la perte est assurée;
Que déjà, dans les fers, Egiste est retenu;
Qu'on observe mes pas.

MEROPE.

C'est moi qui l'ai perdu.

NARBAS.

Vous!

MEROPE.

J'ai tout révélé; mais, Narbas, quelle mère,
Prête à perdre son fils, peut le voir & se taire?
J'ai parlé; c'en est fait; & je dois désormais
Réparer ma faiblesse à force de forfaits.

NARBAS.

Quel forfait, dites-vous?

Digitized by Google

SCENE V.

MEROPE, NARBAS, EURICLES, ISMENIE.

ISMENIE.

Voici, l'heure, Madame,
Qu'il vous faut rassembler les forces de votre ame.
Un vain peuple qui vole après la nouveauté,
Attend votre himenée avec avidité.
Le tyran règle tout; il semble qu'il aprête
L'apareil du carnage, & non pas d'une fête.
Par l'or de ce tyran le Grand-Prêtre inspiré,
A fait parler le Dieu dans son temple adoré,
Au nom de vos ayeux, & du Dieu qu'il atteste,
Il vient de déclarer cette union funeste.
Polifonte, dit-il, a reçu vos sermens,
Messene en est témoin, les Dieux en sont garans.
Le Peuple a répondu par des cris d'allégresse;
Et ne soupçonnant pas le chagrin qui vous presse,
Il célébre à genoux cet himen plein d'horreur.
Il bénit le tyran qui vous perce le cœur.

MEROPE.

Et mes malheurs encor font la publique joïe.

NARBAS.

Pour sauver votre fils, quelle funeste voïe!

MEROPE.

C'est un crime effroïable, & déjà tu frémis.

NARBAS.

Mais c'en est un plus grand de perdre votre fils.

MEROPE.

Et bien le désespoir m'a rendu mon courage.
Courons tous vers le temple où m'attend mon outrage.
Montrons mon fils au peuple, & plaçons-le à leurs yeux,
Entre l'autel & moi, sous la garde des Dieux.

Il est

Il eſt né de leur ſang, ils prendront ſa défenſe;
Ils ont aſſés long-tems trahi ſon innocence.
De ſon lâche aſſaſſin je peindrai les fureurs;
L'horreur & la vengeance rempliront tous les cœurs.
Tyrans, craignés les cris & les pleurs d'une mère.
On vient. Ah! Je friſſonne. Ah! Tout me deſeſpere.
On m'apelle, & mon fils eſt au bord du cercueil;
Le tyran peut encore l'y plonger d'un coup d'œil.
(*Aux Sacrificateurs.*)
Miniſtres rigoureux du monſtre qui m'oprime,
Vous venés à l'autel entraîner la victime.
Oh vengeance! O tendreſſe! O nature! O devoir?
Qu'allés-vous ordonner d'un cœur au déſeſpoir?

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE I.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

Le tyran nous retient au palais de la Reine,
Et notre deſtinée eſt encore incertaine.
Je tremble pour vous ſeul. Ah, mon Prince! Ah mon fils!
Souffrés qu' un nom ſi doux me ſoit encor permis.
Ah! Vivés; d' un tyran déſarmés la colere;
Conſervés une tête, hélas, ſi néceſſaire,
Si long-tems, ménacée & qui m'a tant couté.

EURICLES.

Songés que pour vous ſeul abaiſſant ſa fierté;
Mérope de ſes pleurs daigne arroſer encore
Les parricides mains d' un tyran qu' elle abhorre.

EGISTE.

D'un long étonnement à peine revenu,
Je crois renaître ici dans un monde inconnu.
Un nouveau ſang m'anime, un nouveau jour m'éclaire.
Qui, moi, né de Mérope? & Creſfonte eſt mon père?
Son aſſaſſin triomphe; il commande & je ſers;
Je ſuis le ſang d'Hercule, & je ſuis dans les fers?

NARBAS.

Plût aux Dieux qu'avec moi le petit fils d'Alcide
Fût encore inconnu dans les champs de l'Elide!

EGISTE.

Digitized by Google

EGISTE.

Eh, quoi! Tous les malheurs aux humains reſervés,
Faut-il ſi jeune encor les avoir éprouvés?
Les ravages, l'exil, la mort l'ignominie,
Dès ma premiere aurore, ont aſſiégé ma vie,
De déſerts, en déſerts, errant, perſécuté,
J'ai langui dans l'oprobre & dans l'obſcurité.
Le Ciel ſait cependant ſi parmi tant d'injures,
J'ai permis à ma voix d'éclater en murmures.
Malgré l'ambition qui dévorait mon cœur,
J'embraſſai les vertus qu'exigeait mon malheur,
Je reſpectai, j'aimai juſqu'à votre miſère;
Je n'aurais point aux Dieux demandé d'autre père.
Ils m'en donnent un autre, & c'eſt pour m'outrager.
Je ſuis fils de Cresfonte, & ne puis le venger.
Je retrouve une mère, un tyran me l'arrache.
Un déteſtable himen à ce monſtre l'attache.
Je maudis dans vos bras le jour où je ſuis né;
Je maudis le ſecours que vous m'avés donné.
Ah, mon père! Ah! Pourquoi d'une mère égarée,
Reteniés-vous tantôt la main déſeſperée!
Mes malheurs finiſſaïent, mon ſort était rempli.

MEROPE.

Ah! Vous êtes perdu: le tyran vient-ici.

SCENE II.

POLIFONTE, EGISTE, NARBAS, EURICLES, Gardes.

POLIFONTE.

Retirés-vous, (*Ils s'éloignent un peu.*) & toi dont l'aveugle jeuneſſe
Inſpire une pitié qu'on doit à la faibleſſe:
Ton Roi veut bien encor, pour la derniere fois,
Permettre à tes deſtins de changer à ton choix,

Digitized by Google

Le préſent, l'avenir, & juſqu'à ta naiſſance,
Tout ton Etre, en un mot, eſt dans ma dépendance.
Je puis, au plus haut rang, d'un ſeul mot t'élever;
Te laiſſer dans les fers, te perdre ou te ſauver.
Elevé loin des Cours, & ſans expérience,
Laiſſe-moi gouverner ta farouche imprudence.
Crois-moi, n'affecte point dans ton ſort abattu,
Cet orgueil dangereux que tu prens pour vertu.
Si dans un rang obſcur le deſtin t'a fait naître,
Conforme à ton état, ſois humble avec ton *maître*:
Si le hazard heureux t'a fait naître d'un Roi,
Rends-toi digne de l'être en ſervant près de moi.
Une Reine en ces lieux te donne un grand exemple;
Elle a ſubi mes loix, & marche vers le Temple.
Suis ſes pas & les miens: viens aux piés de l'Autel,
Me jurer à genoux un hommage éternel.
Puiſque tu crains les Dieux, atteſte leur puiſſance;
Prens-les tous à témoin de ton obéiſſance.
La porte des grandeurs eſt ouverte pour toi.
Un refus te perdra: choiſis, & réponds-moi.

EGISTE.

Tu me vois déſarmé; comment puis-je répondre!
Tes diſcours, je l'avoue ont dequoi me confondre;
Mais, rends-moi ſeulement ce glaive que tu crains;
Ce fer que ta prudence écarte de mes mains:
Je répondrai pour lors, & tu pourras connaître,
Qui de nous deux, perfide, eſt l'eſclave ou le maître;
Si c'eſt à Polifonte à regler mes deſtins;
Et ſi le fils des Rois punit les aſſaſſins.

POLIFONTE.

Faible & fier ennemi, ma bonté t'encourage:
Tu me crois aſſés grand pour oublier l'outrage,
Pour ne m'avilir pas juſqu'à punir en toi
Un eſclave inconnu qui s'attaque à ſon Roi.
Et bien, cette bonté qui s'indigne & ſe laſſe,
Te donne un ſeul moment pour obtenir ta grace.

Je t'at-

Digitized by Google

Je t'attends aux Autels, & tu peux y venir.
Viens recevoir la mort ou jurer d'obéir.
Gardes, auprès de moi vous pourrés l'introduire;
Qu'aucun autre ne ſorte & n'oſe le conduire.
Vous, Narbas, Euriclés, je le laiſſe en vos mains.
Tremblés, vous répondrés de ſes caprices vains.
Je connais votre haine, & j'en ſai l'impuiſſance;
Mais, je me fie au moins à votre expérience.
Qu'il ſoit né de Mérope, ou qu'il ſoit votre fils,
D'un conſeil imprudent ſa mort ſera le prix.

SCENE III.

EGISTE, NARBAS, EURICLES.

EGISTE.

Ah! je n'en recevrai que du ſang qui m'anime.
Hercule, inſtruis mon bras à me venger du crime;
Eclaire mon eſprit du ſein des immortels;
Polifonte m'apelle au pié de tes Autels;
Et j'y cours.

NARBAS.

Ah! mon Prince, êtes-vous las de vivre?

EURICLES.

Dans ce péril, du moins, ſi nous pouvions vous ſuivre!
Mais laiſſés-nous le tems d'éveiller un parti,
Qui, tout faible qu'il eſt, n'eſt point anéanti.
Souffrés.

EGISTE.

En d'autres tems mon courage tranquille,
Au frein de vos leçons ſerait ſouple & docile:
Je vous croirais tous deux; mais, dans un tel malheur,
Il ne faut conſulter que le ciel & ſon cœur.

Digitized by Google

Qui ne peut ſe réſoudre aux conſeils s'abandonne;
Mais le ſang des Héros ne croit ici perſonne.
Le ſort en eſt jetté---- Ciel! Qu'eſt-ce que je voi?
Merope!

SCENE IV.

MEROPE, EGISTE, Suite.

MEROPE.

Le tyran m'oſe envoïer vers toi;
Ne crois pas que je vive après cette himenée:
Mais cette honte horrible où je ſuis entraînée,
Je la ſubis pour toi, je me fais cet effort;
Fais-toi celui de vivre & commande à ton ſort.
Cher objet des terreurs dont mon ame eſt atteinte;
Toi pour qui je connais & la honte & la crainte;
Fils des Rois & des Dieux, mon fils, *il faut ſervir.*
Pour ſavoir ſe venger, il faut ſavoir *ſouffrir.*
Je ſents que ma faibleſſe, & t'*indigne* & t'*outrage*;
Je t'en aime encor plus & je crains davantage.
Mon fils - - - -

EGISTE.

Oſés me ſuivre.

MEROPE.

Arrête. Que fais-tu?
Dieux! Je me plains à vous de ſon trop de vertu.

EGISTE.

Voïés-vous en ces lieux le tombeau de mon père?
Entendés-vous ſa voix? Etes-vous Reine & mère?
Si vous l'êtes, venés.

MEROPE.

Il ſemble que le Ciel
T'éléve en ce moment au-deſſus d'un mortel.
Je reſpecte mon ſang, je vois le ſang d'Alcide:
Ah! parle; remplis-moi de ce Dieu qui te guide.

Il te

Il te preſſe, il t'inſpire. O mon fils! mon cher fils!
Acheve, & rends la force à mes faibles eſprits.

EGISTE.

Auriés-vous des amis dans ce temple funeſte?

MEROPE.

J'en eus quand j'étais Reine; & le peu qui m'en reſte,
Sous un joug étranger, baiſſe un front abattu;
Le poids de mes malheurs accable leur vertu.
Poliſonte eſt haï, mais c'eſt lui qu'on couronne:
On m'aime, & l'on me fuit.

EGISTE.

Quoi! tout vous abandonne?
Ce monſtre eſt à l'autel?

MEROPE.

Il m'attend.

EGISTE.

Ses ſoldats,
A cet autel horrible accompagnent ſes pas?

MEROPE.

Non: la porte eſt livrée à leur troupe cruelle;
Il eſt environné de la foule infidelle,
Des mêmes courtiſans que j'ai vûs autrefois
S'empreſſer à ma ſuite, & ramper ſous mes loix.
Et moi de tous les ſiens à l'autel entourée,
De ces lieux à toi ſeul je peux ouvrir l'entrée.

EGISTE.

Seul je vous y ſuivrai; j'y trouverai des Dieux
Qui puniſſent le meurtre, & qui ſont mes ayeux.

MEROPE.

Il t'ont trahi quinze ans.

EGISTE.

Ils m'éprouvaïent ſans doute.

Digitized by Google

MEROPE.

Eh, quel eſt ton deſſein?

EGISTE.

Marchons, quoiqu'il en coûte.
Adieu, triſtes amis; vous connaîtrés du moins:
Que le fils de Mérope a mérité vos ſoins.
(*à Narbas en l'embraſſant.*)
Tu ne rougiras point, crois-moi, de ton ouvrage;
Au ſang qui m'a formé tu rendras témoignage.

SCENE V.

NARBAS, EURICLES.

NARBAS.

Que va-t-il faire? Hélas! Tous mes ſois ſont trahis.
Les habiles tyrans ne ſont jamais punis.
J'eſperais que du tems la main tardive & ſûre,
Juſtifierait les Dieux en vengeant leur injure;
Qu'Egiſte reprendrait ſon Empire uſurpé;
Mais le crime l'emporte, & je meurs détrompé.
Egiſte va ſe perdre à force de courage;
Il déſobéïra, la mort eſt ſon partage.

EURICLES.

Entendés-vous ces cris dans les airs élancés?

NARBAS.

C'eſt le ſignal du crime.

EURICLES.

Ecoutons.

NARBAS.

Frémiſſés.

EURICLES.

Sans doute qu'au moment d'épouſer Polifonte,
La Reine en expirant a prévenu ſa honte.
Tel était ſon deſſain dans ſon mortel ennui.

NARBAS,

Digitized by Google

NARBAS.

Ah! ſon fils n'eſt donc plus. Elle eût vécu pour lui.

ISMENIE.

Le bruit croît, il redouble, il vient comme un tonnerre
Qui s'aproche en grondant, & qui fond ſur la terre.

NARBAS.

J'entends de tous côtés les cris des combattans;
Les ſons de la trompette, & les voix des mourans.
Du Palais de Mérope on enfonce la porte.

EURICLES.

Ah! ne voïés-vous pas cette cruelle eſcorte,
Qui court, qui ſe diſſipe, & qui va loin de nous?

NARBAS.

Va-t-elle du tyran ſervir l'affreux courroux?

EURICLES.

Autant que mes regards au loin peuvent s'étendre,
On ſe mêle, on combat.

NARBAS.

Quel ſang va-t-on répandre?
De Mérope & du Roi le nom remplit les airs.

EURICLES.

Graces aux Immortels, les chemins ſont ouverts.
Allons voir à l'inſtant s'il faut mourir ou vivre.
(*Il ſort.*)

NARBAS.

Allons. D'un pas égal que ne puis-je vous ſuivre?
O Dieux! Rendés la force à ces bras énervés,
Pour le ſang de mes Rois autrefois éprouvés:
Que je donne du moins les reſtes de ma vie.
Hâtons nous.

SCENE

SCENE VI.

NARBAS, ISMENIE, Peuple.

NARBAS.

Quel ſpectacle! Eſt-ce vous, Iſmenie?
Sanglante, inanimée, eſt-ce vous que je vois?

ISMENIE.

Ah! Laiſſés-moi reprendre, & la vie & la voix,

NARBAS.

Mon fils eſt-il vivant? Que devient notre Reine?

ISMENIE.

De mon ſaiſiſſement je reviens avec peine;
Par les flots de ce peuple, entraînée en ces lieux---

NARBAS.

Que fait Egiſte?

ISMENIE.

Il eſt - - - le *digne fils des Dieux*
Egiſte! Il a frapé le coup le plus *terrible*.
Non, d'Alcide jamais la valeur invincible,
N'a d'un exploit ſi rare étonné les humains.

NARBAS.

O mon fils! O mon Roi, qu'ont élevé mes mains!

ISMENIE.

La victime était prête, & de fleurs couronnée;
L'autel éteincelait des flambeaux d'himenée;
Polifonte, l'œil fixe, & d'un front inhumain,
Préſentait à Mérope une odieuſe main;
Le Prêtre prononçait les paroles ſacrées,
Et la Reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant triſtement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'himenée, invoquait le trépas:
Le peuple obſervait tout dans un profond ſilence:
Dans l'enceinte ſacrée en ce moment s'avance - -
Un jeune homme, un Héros, ſemblable aux immortels:
Il court,

Digitized by Google

Il court, c'était Egiſte, il s'élance aux autels;
Il monte, il y ſaiſit d'une main aſſurée,
Pour les Fêtes des Dieux, la hache préparée.
Les éclairs ſont moins prompts; je l'ai vu de mes yeux;
Je l'ai vû qui frapait ce monſtre audacieux.
Meurs, tyran, diſait-il. Dieux, prenés vos victimes.
Erox, qui de ſon maître a ſervi tous les crimes,
Erox, qui dans ſon ſang voit ce monſtre nager;
Leve une main hardie & penſe le venger.
Egiſte ſe retourne enflamé de furie;
A côté de ſon maître il le jette ſans vie.
Le tyran ſe releve, il bleſſe le Héros;
De leur ſang confondu j'ai vû couler les flots.
Déjà la Garde accourt avec des cris de rage.
Sa mère--- Ah! que l'amour inſpire de courage!
Quel tranſport animait ſes efforts & ſes pas!
Sa mère--- Elle s'élance au milieu des ſoldats:
C'eſt mon fils; arrêtés, ceſſés, troupe inhumaine;
C'eſt mon fils; déchirés ſa mère, & votre Reine,
Ce ſein qui l'a nourri, ces flancs qui l'ont porté.
A ces cris douloureux le peuple eſt agité.
Un gros de nos amis que ſon danger excite,
Entre elle & ſes ſoldats vole & ſe précipte.
Vous euſſiés vû ſoudain les autels renverſés;
Dans des ruiſſeaux de ſang leurs débris diſperſés;
Les enfans écraſés dans les bras de leur mère;
Les freres méconnus immolés par leurs frères;
Soldats, prêtres, amis, l'un ſur l'autre expirans;
On marche, on eſt porté ſur les corps des mourans;
On veut fuïr; on revient; & la foule preſſée,
D'un bout de temple à l'autre eſt vingt fois repouſſée.
De ces flots confondus le flux impétueux
Roule, & dérobe Egiſte & la Reine à mes yeux.
Parmi les combattans je vole enſanglantée:
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.

On

Digitized by Google

On s'écrie : il eſt mort, il tombe, il eſt vainqueur.
Je cours, je me conſume, & le peuple m'entraîne,
Me jette en ce Palais, éplorée, incertaine,
Au milieu des mourans, des morts & des débris.
Venés, ſuivés mes pas, joignés-vous à mes cris;
Venés, j'ignore encore ſi la Reine eſt ſauvée;
Si de ſon digne fils la vie eſt conſervée;
Si le tyran n'eſt plus : le trouble, la terreur,
Tout ce déſordre horrible eſt encor dans mon cœur.

NARBAS.

Arbitre des humains, Divine Providence,
Acheve ton ouvrage, & ſoutiens l'innocence;
A nos malheurs paſſés meſure tes bienfaits.
O Ciel! conſerve Egiſte, & que je meure en paix.
Ah! parmi ces ſoldats ne vois-je point la Reine?

SCENE VII.

MEROPE, ISMENIE, NARBAS, Peuples, Soldats.

(On voit dans le fond du Théatre les corps de Poliſonte couvert d'une robe ſanglante.)

MEROPE.

Guerriers, prêtres, amis, citoïens de Meſſene,
Au nom des Dieux vengeurs, Peuples écoutés-moi.
Je vous le jure encore, Egiſte eſt votre Roi;
Il a puni le crime, il a vengé ſon père.
Celui que vous voïés traîné ſur la pouſſiere,
C'eſt un monſtre ennemi des Dieux & des humains.
Dans le ſein de Cresfonte il enfonça ſes mains.
Crésfonte, mon époux, mon apui, votre maître;
Mes deux fils ſont tombés ſous les coups de ce traître.

Il e-

Il opprimait Meſſene, il uſurpait mon rang;
Il m' offrait une main fumante de mon ſang.

(en courant vers Egiſte, qui arrive la hache à la main.)

Celui que vous voïés, vainqueur de Polifonte,
C' eſt le fils de vos Rois c' eſt le ſang de Cresfonte.
C' eſt le mien, c' eſt le ſeul qûi reſte à ma douleur.
Quels témoins voulés-vous plus certains que mon cœur?
Regardés ce vieillard, c' eſt lui dont la prudence,
Aux mains de Polifonte arracha ſon enfance.
Les Dieux ont fait le reſte.

NARBAS.

Oui, j'atteſte ces Dieux,
Que c' eſt là votre Roi qui combattait pour eux.

EGISTE.

Amis, pouvés-vous bien méconnaître une mère?
Un fils qu'elle defend, un fils qui venge un père?
Un Roi vengeur du crime?

MEROPE.

Et ſi vous en doutés,
Reconnaiſſés mon fils aux coups qu'il a portés,
A votre délivrance, à ſon ame intrepide.
Eh! Quel autre jamais qu'un deſcendant d'Alcide,
Nourri dans la miſère, à peine en ſon printems,
Eût pû venger Meſſene, & punir les tyrans?
Il ſoutiendra ſon peuple, il vengera la terre,
Ecoutés: le Ciel parle, entendés ſon tonnerre:
Sa voix qui ſe déclare & ſe joint à mes cris,
Sa voix rend témoignage & dit qu'il eſt mon fils.

SCENE

SCENE VIII.

MEROPE, EGISTE, ISMENIE, NARBAS, EURICLES, Peuple.

EURICLES.

Ah! Montrés-vous, Madame, à la Ville calmée,
Du retour de ſon Roi, la nouvelle ſemée,
Volant de bouche en bouche a changé les eſprits.
Nos amis ont parlé, les cœurs ſont attendris.
Le peuple impatient verſe des pleurs de joïe;
Il adore le Roi que le Ciel lui renvoie;
Il bénit votre fils, il bénit votre amour;
Il conſacre à jamais ce redoutable jour.
Chacun veut contempler ſon auguſte viſage;
On veut revoir Narbas, on veut vous rendre hommage.
Le nom de Polifonte, eſt par-tout abhorré.
Celui de votre fils, le votre, eſt adoré.
O Roi! venés jouir du prix de la victoire:
Ce prix eſt notre amour; il vaut mieux que la gloire.

EGISTE.

Elle n'eſt point à moi; cette gloire eſt aux Dieux.
Ainſi que le bonheur, la vertu nous vient d'eux.
Allons monter au trône, en y plaçant ma mère;
Et vous, mon cher Narbas, ſoïés toujours mon père.

Fin du cinquième & dernier Acte.

ANEC-

Digitized by Google

ANECDOTE DE HENRI IV.

LA DINDE.

Quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV. arriva un soir *incognito* à Alençon avec peu de Suite, & mit pied à terre chés un officier qui lui était fort attaché. Cet officier était absent, et son épouse qui ne connaissait point le Roi, le reçut comme un des principaux chefs de l'armée, c'est à dire de son mieux, & avec d'autant plus de raison, qu'il se disait ami de son mari.

Cependant vers le soir le Roi croïant apercevoir quelques marques d'inquiétudes sur le visage de son hôtesse: *qu'est-ce donc*, lui dit-il, *Madame, vous causerais-je ici quelque embarras? à mesure que la nuit vient je vous trouve moins gaïe! parlés moi librement & soïés sûre que mon intention n'est pas de vous gêner en rien.*

Monsieur, lui repondit la Dame, *je vous avouerai franchement l'espece d'embarras où je me trouve. C'est aujourd'hui jeudi; pour peu que vous connaissiés la province, vous ne serés point étonné de la peine où je suis pour pouvoir, aussi bien que je le voudrais, vous donner à souper; j'ai vainement fait parcourir la ville, il ne s'y trouve exactement rien & vous m'en voïés désespérée! un de mes voisins seulement dit avoir à son croc une dinde grasse, & qu'il me cédera volontiers pourvû qu'il vienne en manger sa part. Cette condition me paraît d'autant plus dure, que cet homme n'est en effet qu'une espéce d'arrisan à son aise que je n'oserais admettre à votre table, qui pourtant tient si fort à sa dinde, que quelques offres que je fasse, il ne prétend la lacher qu'à ce prix. Tel est au vrai le sujet de mon inquiétude.*

Digitized by Google

Cet homme (dit le Roi) *me paraît un bon compagnon. - - - Oui, Monsieur, c'est le plaisant du quartier, honnête homme d'ailleurs bon français très-zélé roïaliste, & assés bien dans ses affaires. - - - - Oh, Madame! qu'il vienne: je me sents beaucoup d'apétit: & dût, il un peu nous ennuïer, il vaut mieux encor souper avec lui que de ne point souper du tout.*

Le bourgeois averti arrive *endimanché*, avec sa dinde, & tandis qu'elle rôtissait, tint les propos, les plus naïfs, les plus gais, raconta les histoires scandaleuses de la ville, assaisonna ses récits de saillies aussi vives que plaisantes, amusa enfin *le Roi*, de façon que ce Prince, quoique mourant de faim, attendit le souper sans impatience. La gaïeté de cet homme, quoiqu'il ne perdit pas un coup de dent, se soutint, augmenta même tant que le repas dura. Le bon Roi riait de tout son cœur; plus il s'épanuissait, plus le joïeux convive *était à* son aise, & rédoublait de bonne humeur. *Au moment* où le Roi quitta la table, l'honnête bourgeois, tombant tout à coup à ses piés: Sire, s'écria-t-il pardon! Ce jour est certainement pour moi le plus beau de ma vie. J'avais vû passer *Votre Majesté* lorsqu'elle est arrivée ici: J'étais assés heureux pour la connaître; je n'en ai rien dit, pas même à Madame, lorsque j'ai vu qu'elle ne connaissait point notre grand Roi. Pardon, Sire! encor un coup, pardon! - - - - je prétendais vous amuser quelques instants: J'aurais sans doute été moins bon, & votre Majesté n'eut pas joui de la surprise de ma voisine.

La Dame en ce moment était également aux piés du Roi, qui les fit relever, avec cette bonté qui fut toujours la base de son caractère, ainsi que de celui de ses augustes descendants.

Non

Digitized by Google

Non Sire! S'écria le bourgeois, en s'obſtinant à reſter à genoux, *non Sire! je reſterai comme je ſuis, juſqu'à ce que votre Majeſté ait daigné m'entendre encor un inſtant.*

Eh bien parle dont, lui dit le Monarque, vraiment enchanté de cette Scene; *Sire*, lui dit cet homme, d'un air & d'un ton également grave, *la gloire de mon Roi m'eſt chere; & je ne puis penſer qu'avec douleur, combien elle ſerait ternie d'avoir ſouffert à ſa table un faquin tel que moi. . . . Et je ne vois qu'un ſeul moïen de prevenir un tel malheur.*

Quel eſt-il? repliqua Henri, - - - - de m'accorder des lettres de nobleſſe - - - - à toi? - - - pourquoi non, *Sire?* quoique jadis artiſan, je ſuis français, j'ai un cœur comme un autre: je m'en crois digne du moins par mes ſentimens pour mon Roi - - - fort bien, mon ami, mais quelles armes prendrais-tu? - - - - ma dinde, Sire elle m'a fait aujourd'hui trop d'honneur. Eh bien, ſoit, s'écria le monarque en éclant de rire? *Ventre Saint Gris*, tu ſeras gentil homme & porteras la dinde en pal.

Depuis cette époque, ſoit que ce particulier fut déjà aſſés riche, ſoit que par la ſuite il le fut devenu, il acheta dans les environs d'Alençon une terre qui a été érigée en chatellenie, ſous ſon nom, qu'il ne voulut jamais changer. Ses deſcendants la poſſedent encor, & portent en effet pour armes une dinde en pal.

Digitized by Google

LA BIENFAISANCE RÉCOMPENSÉE.

Licas se promenait. Une triste clameur
Fait pâlir son visage, & palpiter son cœur;
Il écoute, on soupire, & sa fraïeur redouble.
Qu'entends-je? Dieux! quels cris! il s'agite, il se
trouble;
Sur les voisins côteaux il promene ses yeux:
Il a vu le dangeur, il vole vers les lieux
Où la jeune Philis, par un loup poursuivie,
Se couvrait d'un buisson & défendait sa vie.
Il veut la sécourir: de son débile corps,
Le desir d'être utile affermit les ressorts;
Et dans les nerfs glacés par la froide vieillesse,
Il sent bruler le feu de l'active jeunesse:
Il accourt, il arrive, & volant au secours,
Pour sauver la bergere, il expose ses jours.
L'animal menacé se détourne, l'évite,
Et trouve son salut dans une promte fuite.
Philis, que tu voudrais à ton liberateur
Peindre les sentimens que te dicte ton cœur!
Calmés, lui dit Licas, ce transport qui m'offense,
Le plaisir d'être utile en est la récompense:
Qu'il m'est doux d'avoir pu vous sauver du trépas!
On repond à son cœur du bien qu'on ne fait pas;
Le plaisir d'obliger est le plaisir suprême;
En faisant des heureux, on est heureux soi-même;
Si je vous offre, o Dieux, protecteurs des bergers,
Les fleurs de mes jardins, les fruits de mes vergers,
Et si de mon bercail immolant les premices,
Je rougis vos autels du sang de mes geniſſes,

Je

Je ne desire pas que mes féconds troupeaux
Engraissent ce bocage & couvrent ces coteaux:
Ne dorés point mes champs d'une moisson fertile,
Mais, Dieu! accordés moi le plaisir d'être utile.
Licas parlait encor l'astre du jour fuit,
Va ceder l'hemisphere aux ombres de la nuit:
Déjà l'on aperçoit à travers de ses voiles
D'un éclat incertain briller l'or des étoiles.
Pour gagner le chemin qui conduit au hameau,
La bergere & Licas descendent le côteau:
Un torrent sinueux que grossissait l'orage,
Dans le jardin d'Alis s'entr'ouvrait un passage,
Et de son eau fangeuse innondant mille fleurs,
Commençait à flêtrir l'émail de leurs couleurs.
Quel spectacle, Licas à tes yeux se présente!
Tu reconnais ton fils, ce généreux Philante,
Qui par les promts efforts d'un bras officieux,
Opposait un digue à ce torrent fougueux.
Quels momens pour un père! il voit son fils, l'admire
Aplaudit à ses soins par un tendre sourire;
Et volant dans ses bras, ô mon fils! tendre fils,
Lorsque de nos bergers prévenant les ennuis.
Tu prêtes à leurs maux un sécours salutaire,
C'est alors que je sents le plaisir d'être père.
Ciel! que la bienfaisance a d'attraits sur mon cœur,
S'écrie alors Philis! vous savés cher pasteur,
Que le ciel m'a donné prodigue en ses largesses. —
Quelques attraits, dit-on, & de grandes richesses:
Mais puisque votre fils parait digne de vous,
Vous deviendrés mon père, il sera mon époux.

Digitized by Google

Les Anglais voulant enlever aux Eſpagnols la Bourgade St. Auguſtin dans la floride, l'attaquerent inutilement parceque les Indiens des environs vinrent au ſécours des Eſpagnols. Les Anglais, harcelés dans leur retraite que couvraïent des montagnards Ecoſſois, virent périr presque tous ces pauvres gens par les coups des ſauvages qui ne faiſaient nul quartier. Un ſeul Sergent de cette nation fut réſervé par eux pour les ſuplices abominables, qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue des tortures cruelles qu'on lui préparait, imagina: ou inventa un moïen de s'y ſouſtraire, & qui eut le ſuccès qu'il en avait prévu. Il harangua cette nation. „Heros du nouveau monde leur dit-il, „vous n'étiés pas les ennemis que je cherchais, le „ſort de la guerre m'a mis entre vos mains, faites „en ce qu'il vous plaira; je n'ai ni le pouvoir de „vous empêcher, ni même le déſir de vous en „détourner.

„Mais comme c'eſt l'uſage de ma nation d'offrir une rançon pour racheter ſa vie, écoutés du „moins une propoſition que j'ai à vous faire & qui „n'eſt pas à rejetter. ——

„Dans le païs ou je ſuis né, & y a certains „hommes qui, par leurs récherches ou par des tra„ditions de famille, ont acquis des connaiſſances „d'un ordre ſurnaturel, Un de ces ſages dont j'étais „proche parent connaiſſant mon inclination pour „les armes, me donna en parlant pour la guerre un „charme, qui devait me rendre invulnérable.

„Vous avés tous vu, braves Américains, com„ment j'ai échapé à vos traits & à vos attaques „multipliées; Sans ce charme je devrais perir mille fois

Digitized by Google

„fois ſous vos efforts rédoublés, & les atteintes „mortelles ſous les quelles mes camerades ont ſuc„combé. J'en apelle à vous même, vous avés vu „ſi j'ai fui le danger. Ce n'eſt donc pas la vie que „je vous demande, mais je veux avoir la gloire de „vous révéler le ſecret le plus important pour votre „conſervation, & vous rendre une nation invincible. „Laiſſés moi ſeulement une main libre pour faire „les cérémonies de l'enchantement, dont vous al„lés fair l'épreuve ſur moi même."

Ces ſauvages ignorants, flattés d'aquerir un ſecret de cette importance, & ſéduits par le merveilleux, l'air d'aſſurance & de gaité de leur priſonnier, lui delient un bras. L'Ecoſſois récommande enſuite qu'on remette ſon ſabre au plus adroit & plus vigoureux des ſauvages enſuite, aïant depouillé le cou, il le frotte en marmortant quelques paroles. Puis s'adreſſant d'un air gai à celui qui tenait le ſabre: Frapés, dit-il, de toutes vos forces vous n'entamerés ſeulement ma peau. ——

Auſſitôt l'Indien frape, & la tête de l'Ecoſſois ſauté à vingt pas de là. Les ſauvages ſtupéfaits regardent quelque tems ce cadavre ſanglant, comme ſe reprochant mutuellement leur ſotte crédulité; mais admirant enſuite la fineſſe du ſtratagême, que cet homme avait emploïé pour ſe dérober aux tourmens horribles qu'ils lui preparaïent, ils accorderent à ſon cadavre tous les honeurs funebres, qui ſont en uſage dans leur païs.

Digitized by Google

Dans un mariage, où l'on s'aime fidèlement la maîtriſe eſt égale.

Quand l'homme & la femme, unis par un légitime mariage, s'aiment fidèlement, ſuportent avec complaiſance les defauts l'un & de l'autre, ne cherchent qu'à temoigner leur amour réciproque par un même eſprit, par de mêmes deſirs, mêmes volontés, & n'ont point de plus grands plaiſirs, que ceux qu'ils goutent enſemble; ils s'inquiétent point du tout pour ſavoir qui eſt le maître (ou porte les haut de chauſſes) leur tendre amour réglé par la raiſon, en même tems qu'il les rend égaux, eſt le maître qui les gouverne.

Où tu ſeras Tullus, je ſerai Tullia;
Où tu ſeras Marçus, je ſerai Marcia.
Dans notre coutume Romaine
C'eſt une formule ancienne
Du discours, que tenait la Romaine au Romain,
Le jour qu'ils ſe donnaïent la main,
C'était pour faire voir leur égale puiſſance;
Et que la primauté n'eſt que de bienſéance.
Epoux voulés-vous faire une bonne maiſon?
Sur le commendement point de delicateſſe,
Point de maître, ni de maîtreſſe
Que le bon ſens & la raiſon.

DEUCA-

Digitized by Google

DEUCALION
ET
PIRRHA,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Digitized by Google

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA MARQUISE.
LE CHEVALIER.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DEUCALION.
PIRRHA.

La Scène eſt dans une Forêt.

Digitized by Google

PROLOGUE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

En un mot, je ne veux pas que vous me parliés.

LE CHEVALIER. Vous êtes étonnante! il y avait un quart d'heure que j'étais dans cette Loge: je n'avais pas ouvert la bouche: vous m'avés parlé la premiere - - -

LA MARQUISE. Il eſt vrai: mais vous me regardiés, & j'étais bien aiſe de vous interrompre.

LE CHEVALIER. Vous regarder, c'eſt donc vous dire quelque choſe? je ſuis charmé que vous le ſachiés: je craignais que vous ne vouluſſiés l'ignorer.

LA MARQUISE. Ah! finiſſés, je vous prie: je vous hais, je vous hais - - -

LE CHEVALIER. Eh pourquoi?

LA MARQUISE. Je déteſte la flatterie & la fauſſeté.

LE CHEVALIER. Comment donc?

LA MARQUISE. Ne dites-vous pas, il y a deux jours, devant moi à Monſieur de - - - que ſa petite Comédie qu'il vous avait lûe, vous avait fait beaucoup de plaiſir?

LE CHEVALIER. Il eſt vrai.

LA MARQUISE. Vous ſavés cependant que tout le monde, à la repréſentation, l'a trouvée froide & peu intéreſſante.

LE CHEVALIER. Je ſais . . .

LA

LA MARQUISE. Que tout le monde a peut-être tort?

LE CHEVALIER. Non: mais que vous êtes si vive, que l'on n'a pas le tems de répondre.

LA MARQUISE. Eh bien, parlés, Monfleur, parlés: voïons.

LE CHEVALIER. Je vous dirai donc - - -

LA MARQUISE. Après tout, je ſuis bien *bonne* de vous écouter; que me diriés-vous? *Voudriés*-vous me perſuader que le projet ſeul de faire une Comédie où il n'y aurait que deux Acteurs, n'était pas fou, extravagant?

LE CHEVALIER. Je conviens qu'il était difficile à remplir: mais dans cet eſſai (fou, extravagant) d'une Comédie où l'on ne voulait abſolument emploïer que deux Acteurs; ce petit intérêt, ce nœud, ce dénouement qui ſe trouvent préciſément & uniquement réduits & renfermés entre Pirrha & Deucalion, me paraiſſent heureuſement imaginés: *L'idée* en général de cette petite Comédie m'a paru neuve & aſſés ingénieuſe - - -

LA MARQUISE. J'entends & je vois que s'il n'y avait eu qu'un ſeul Acteur, elle vous eût paru admirable.

LE CHEVALIER. Non, Madame, deux, c'eſt la nature: la Comédie eſt une image de la vie ordinaire, & comme je ſuis perſuadé que vous, l'Amour & moi pourraïent former un tout - - -

LA MARQUISE. Ils ne formeront jamais rien, vous dis-je: mais rien, abſolument rien, que peut-être quelques folles idées dans votre tête: des ſentimens fort inutiles dans votre cœur, & des extravagances dans votre bouche: cela eſt dit, décidé, arrangé, arrêté, conclu: vous y pouvés compter, & déſormais avec moi je vous borne à raiſonner: reve-

Digitized by Google

revenons à la Piéce; on aurait pu ménager des Scènes où Deucalion & Pirrha se seraient entretenus sur leur posterité, & alors quelle foule d'images, de caractères vifs, de portraits brillans, d'idées plaisantes, agréables, piquantes, sur tous les états & sur toutes les conditions!

LE CHEVALIER. Et entr'autres sur les gens de robe, les Financiers, les Abbés? En vérité, Madame, ces railleries tant de fois répetées peuvent-elles plaire encore!

LA MARQUISE. Par la tournure & l'expression, on leur donne les graces de la nouveauté - - -

LE CHEVALIER. Et rarement celles de la raison: je sai cependant qu'elles saisissent ordinairement le gros du Public: mais ces prétendus brillans n'auraient-ils pas été déplacés dans cette petite Comédie: j'ai cru, je vous l'avoue, que son action simple & réduite à elle-même plairait par son unité, & que soutenue par une expression de sentiment qui m'a paru noble, vraïe & naturelle, on devait absolument en éloigner l'art & la nature empruntée, pour n'y conserver que des nuances simples & peu colorées.

LA MARQUISE. Elles ne pouvaient être trop chargées: mais tel est le goût, le style de votre ami: il ne peut s'amuser que sur de petits sujets, des riens, des bagatelles, quelques idées riantes qu'il veut toujours traiter simplement & ne jamais parer que de leurs propres beautés, qui souvent même se perdent entre ses mains.

LE CHEVALIER. Ces riens, ces bagatelles sont très-difficiles à renfermer dans leurs justes proportions, & les traits fins & délicats qui leur sont propres, & sur-tout ceux de la simplicité, ne se trouvent pas aisément.

LA

LA MARQUISE. En un mot, qu'il change de ſtyle : il faut dans une Comédie des écarts, des tirades, des caractères, des traits extrêmement marqués, de gros Financiers, des Gens de Robe ſemillans, de fades Abbés, & ſur-tout des Epiſodes : j'aime les Epiſodes.

LE CHEVALIER. Il eſt ſûr qu'un Epiſode bien lié, & qui entre naturellement dans l'action principale, y jette un nouveau feu, la varie & l'embellît : une Comédie avec des Epiſodes heureux & *bien* amenés, c'eſt une jeune beauté avec du rouge, des mouches & de riches habits qu'elle pare encore plus qu'elle n'en eſt parée; une petite Comédie réduite à ſon propre fond, c'eſt une jeune perſonne - - -

LA MARQUISE. Dans le ſimple apareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil : Ah! quelle fade, quelle ridicule comparaiſon.

LE CHEVALIER. Eh pourquoi? Je ſuis perſuadé que lorſqu'on a la fureur d'écrire, l'imagination frapée d'une idée riante, a ſes tranſports, comme le cœur, à la vûe d'un objet aimable; il *faut* préparer, établir ſon ſujet, filer des Scènes, des Incidens; tenir toujours l'eſprit du Spectateur en ſuſpens, à peu près comme les rigueurs & les demie-Bontés d'une Maîtreſſe, qui ſe ſuccedent, tour à tour, tiennent pendant quelque tems un Amant dans l'incertitude de ſon ſort: enfin l'inſtant du dénouement arrive - - -

LA MARQUISE. Enfin, vous êtes un extravagant dont les diſcours m'ennuïent, & la Piéce commence fort à propos.

LE CHEVALIER. Quoi! vous voulés l'entendre une ſeconde fois!

LA MARQUISE. Eh! que n'entendrais-je pas plûtôt que de vous écouter?

Fin du Prologue.

DEUCA-

Digitized by Google

DEUCALION ET PIRRHA,

COMEDIE.

SCENE I.

DEUCALION *seul, endormi & s'éveillant.*

Qu'ai-je entendu! - - - Quel ſonge! - - - Aſtrée - - - - la divine Aſtrée - - - - Elle vient de m'aparaître, & j'aperçois encore dans les airs la trace brillante du nüage qui la dérobe à ma vûe: - - - „Une fille, m'a-t-elle dit, qui comme „toi s'ennuïe d'être ſeule, viendra bien-tôt te „trouver, & vous aprendrés dans ce jour; l'un & l'autre, la volonté des Immortels - - - -" Dieux puiſſans, c'eſt un ami que je vous ai demandé! un ami avec qui, lié par la ſimpathie & la vertu, la reſſemblance d'humeur & de caractère, je puiſſe mener ici une vie tranquille, occupés uniquement des merveilles que votre main puiſſante répand ſans ceſſe dans la nature - - - - Une fille! une fille dans ces lieux! je croïais que toute la race humaine était enſevelie ſous les Eaux, & que j'étais le ſeul que la colere celeſte avait épargné: Il reſterait des femmes ſur la terre! Ah ſans doute les Dieux ne m'enverraïent celle-ci que pour m'éprouver, & pour voir ſi elle ne m'entraînerait point dans ces égaremens qui ont cauſé la perte des malheureux Mortels - - - Mais peut-être eſt-ce une illuſion? un vain ſonge? - - - Je regarde - - - O Ciel! elle vient - - - je l'aperçois à travers ces Arbres: Allons, rapellons-nous toutes les réflexions que doit

doit m'inſpirer la vûe de ce ſexe trompeur, & les chagrins cruels dont j'ai été ſi long-tems dévoré: armons-nous--- mais un regard! un ſeul regard! & peut-être dans l'inſtant ce même objet contre lequel je cherche à m'irriter par mes réflexions, embelli par mes deſirs, ſera l'Idole de mon cœur - - - Elle aproche: je ſents que le bruit de ſes habits & l'air qu'elle reſpire me cauſe de l'émotion: je ne ſais point d'autre parti pour me ſauver, que de ne la point voir: détournons la tête, fermons les *yeux*, & reſtons avec elle le moins qu'il ſera poſſible.

SCÈNE II.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA, *à part en entrant au fond du Théâtre.*

Voilà véritablement un homme! & s'il ſe nomme Deucalion (je n'en puis plus douter) c'eſt une voix celeſte qui cette nuit m'a commandé de venir dans ces lieux! - - - Il en reſte donc encore un ſur la terre! Ah ne le regardons point (*à Deucalion*) je cherche Deucalion?

DEUCALION. Le voici.

PIRRHA *d'un ton piqué.* Je ne vous chercherais pas, ſi les Dieux ne me l'avaient ordonné.

DEUCALION. Et je ne vous attendrais pas, je vous l'aſſure, s'ils ne me l'avaient preſcrit.

PIRRHA. Vous leur avés donc repréſenté que vous ne pouviés plus ſuporter l'ennui d'être ſeul?

DEUCALION. Vous les avés donc priés de vous accorder quelcun pour vivre avec vous?

PIRRHA. Je ne ſai quelles ſont vos idées?

DEUCALION. J'ignore les vôtres.

PIRRHA. Mais je ſuis fort inquiète.

DEUCA-

Digitized by Google

DEUCALION. Et moi fort embarraſſé.

PIRRHA. Vous flatteriés-vous que je vouluſſe demeurer ici?

DEUCALION. Vous imagineriés-vous que ſi vous y demeuriés, j'y reſterais?

PIRRHA. Vous vous tromperiés beaucoup.

DEUCALION. Vous ſeriés bien dans l'erreur.

PIRRHA. Un homme!

DEUCALION. Une femme!

PIRRHA. C'eſt une Compagne que j'ai demandé aux Dieux.

DEUCALION. Et moi un Ami.

PIRRHA. Et dès qu'ils me l'auront accordée, nos adieux ſeront bien-tôt faits: voici ma moitié de l'Univers où je vivrai à ma fantaiſie, & voilà la vôtre où je ne me ſouviendrai qu'il habite un homme que pour n'y pas paſſer.

DEUCALION. Je compte ſur votre mémoire.

PIRRHA. Et comptés encore plus ſur ma raiſon, & ſur toute l'indignation que doit m'inſpirer un ſexe infidéle, vain, diſſimulé, bizarre, qui ſans ceſſe guidé par l'amour propre, déçu par l'erreur, victime de l'entêtement, furieux par un faux point d'honneur, dupe de la flatterie, eſclave de l'oſtentation, de la Mode, & de mille préjugés, vient enfin d'attirer ſur lui & ſur mon ſexe, qu'il avait malheureuſement ſéduit, ce châtiment univerſel que la juſtice des Dieux ne pouvait plus retarder.

DEUCALION. Fort bien: & malgré ce beau portrait que vous venés de tracer avec des traits aſſés vifs, l'inconſtance, la légereté, le caprice, quelques idées nouvelles ou des curioſités naiſſantes vous feront peut-être bien-tôt demander aux Dieux un époux - - -

Digitized by Google

PIRRHA *avec beaucoup de dédain.* Un époux! Et comme vous êtes le seul Mortel qui reste sur la terre, vous craignés sans doute d'être embarrassé de toute ma bonne volonté pour votre sexe?

DEUCALION. Il est vrai: j'ai vû tant de femmes détester les hommes & cependant les aimer, que je ne serais point étonné de vous voir en deux jours, demain, aujourd'hui même revenir ici - - -

PIRRHA. Vous rechercher & abjurer, assise auprès de mon aimable Vainqueur, toute la bizarrerie & toute l'indiscrétion de l'opinion que j'ai conçûe des hommes: il faut être bien paitri d'orgueil & d'amour propre, bien homme pour penser ainsi!

DEUCALION. Il ne faut qu'être femme pour agir comme je vous dis: mais je vous déclare que cela ne vous réussirait pas, & que dès que je vous verrai aprocher, je détournerai mes regards comme j'ai fait jusqu'à présent.

PIRRHA *avec mépris.* Quoi! cet homme qui insulte au caractère des femmes, se reconnaît si faible, qu'il n'ose les regarder!

DEUCALION. Si faible!

PIRRHA. Je vous croïais, je vous l'avoue, un Philosophe, une ame ferme, un cœur de rocher!

DEUCALION. Vous raillés? La défiance & la crainte que je viens de vous marquer vous enorgueillissent?

PIRRHA. Vous pouvés me faire rire, mais m'enorgueillir, jamais.

DEUCALION. Vous imaginerlés-vous que si je levais les yeux sur vos divins appas, je tomberais subitement transporté d'amour à vos genoux?

PIRRHA. Je n'imagine que ce qui peut me faire plaisir.

DEUCA-

Digitized by Google

DEUCALION. Il ſerait aiſé de vous donner celui de voir l'effet de vos charmes.

PIRRHA. Eh! pourquoi? La rencontre même eſt plaiſante: car je ne vous ai point auſſi regardé: dans l'idée que vous aviés demandé une épouſe aux Diéux, & que j'allais être cette infortunée, il était naturel que mon dépit me fit détourner les yeux de deſſus mon tyran: (*avec beaucoup de mépris*) car d'ailleurs vous n'imaginés pas ſans doute que je craigne que vous aſſerviſſiés ma liberté?

DEUCALION *du même ton de mépris.* Et croïés-vous que vous aſſerviriés la mienne du premier coup d'œil? Daignés tourner la tête, la belle perſonne - - - - (*Il eſt frapé à ſa vûe,*) Madame - - - - (*à part*) jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à ma vûe: - - - Ah! Deucalion, s'il te reſte un inſtant de raiſon, tâche de dérober ton cœur à la ſurpriſe de tes ſens. (*Il ſort.*)

SCENE III.

PIRRHA *ſeule, le regardant s'éloigner.*

Il eſt jeune & bien fait! - - - - Ce départ eſt prompt - - - Nous verrons ce que cela deviendra: profitons du moment. Cette nuit une voix qui m'a ſaiſie d'une horreur ſacrée, m'a ordonné de venir dans ces lieux où je rencontrerais un mortel nommé Deucalion, & cette même voix m'a fait entendre que je trouverais auſſi ſur cette Statue des caractères tracés de la main même des Dieux qui m'annonceraïent leur volonté - - - Voïons - - - Je n'y vois rien - - - Ah! il ſemble qu'une main inviſible m'attendait pour les tracer. (*Elle lit.*)

A l'inſtant que Deucalion & Pirrha, d'un conſentement unanime, mettront une guirlande de fleurs ſur

Digitized by Google

la tête de cette Statue, elle s'animera, & malheur à l'un & à l'autre, s'ils ne voulaient pas l'animer.

Cette Statue s'animera! mais t'animera-t-elle pour moi! fera-t-elle cette Compagne que j'ai demandé aux Dieux? - - - - Oh! réflexion faite, je n'en veux plus: Deucalion eſt aimable! elle ſerait trop expoſée avec lui, & s'il la trompait, quels reproches n'aurais-je pas à me faire? - - - - Si je demande auſſi que ce ſoit un garçon, n'eſt ce pas prendre avec ce nouveau Mortel un eſpece d'engagement de le rendre heureux? Ne recevra-t-il la vie (beau préſent) que pour vivre uniquement? pour voir ces Bois, ces Eaux, cette Verdure, ces Campagnes? Cela eſt ſi-tôt vu! Il voudrait être aimé, & certainement Deucalion - - - - oui Deucalion en ſerait jaloux: car je me ſuis fort bien aperçue qu'il cherche, & vainement, à irriter contre mon ſexe un cœur qui ne lui obéit pas - - - - Sa ſurpriſe, ſes regards, lorſque nos yeux ſe ſont rencontrés - - - - Mais pourquoi ce trouble que j'ai moi-même reſſenti? Pourquoi cette foule d'idées qui viennent m'agiter? *Deucalion reſte ſeul ſur la terre: j'y ſuis ſeule auſſi: les Dieux nous raſſemblent ici. Il faut donc que la prévoïance de l'Amour ait quelques deſſeins ſur nous*, & m'y voilà d'abord toute réſignée, moi qui haïſſais tant les hommes il n'y a qu'un moment - - - - D'un autre côté, pourquoi cet autre Mortel (ou Mortelle) que les Dieux, ne font pas ſans doute naître ſi miraculeuſement, pour ne ſe trouver qu'en tiers avec deux Amans heureux? - - - - Tout ceci m'embarraſſe - - - je n'y comprens rien - - - je vois - - - oui je vois - - - que nous ne ſerons que trois ſur la terre, & qu'il y a toute aparence que deux ne pourront s'accorder - - - Deucalion revient - - - non, il retourne - - - il s'arrête: cette inquiétude ſeule ne découvre-t-elle pas l'état de ſon cœur: il aproche enfin: Eſt-ce

là

là ce Mortel qui me parlait il n'y a qu'un moment avec tant de dédain? Qu'il a l'air timide, confus, humilié! Après tous ſes éclats contre les femmes, il eſt ſans doute embarraſſé comment changer de ton: la jalouſie que je vais lui donner, & l'épreuve où je vais le mettre va l'embarraſſer bien davantage.

SCENE IV.

PIRRHA, DEUCALION.

DEUCALION *à part.*

Qu'elle eſt belle! Et je voulais la fuir!

PIRRHA. Il ſemble que vous ne faites que tourner au tour de ces lieux:

DEUCALION. Il eſt vrai que croïant m'en éloigner, j'y reviens ſans m'en apercevoir:

PIRRHA. Toujours occupé de vos réflexions contre les femmes!

DEUCALION. Elles ont noirci mes jours de momens bien cruels, mais ce ne ſont point mes malheurs paſſés qui m'occupent à préſent.

PIRRHA. Vous ne devés pas, je penſe, en craindre à l'avenir:

DEUCALION. Si votre cœur voulait m'en être garand, je l'en croirais autant que les Dieux même;

PIRRHA *à part.* Son ſtile eſt bien changé! (*haut*) Je veux dire qu'il n'y a pas d'aparence que rien trouble deſormais cette vie tranquille que vous menerés avec l'Ami que vous accordent les Dieux.

DEUCALION. Je ne le leur demande plus.

PIRRHA. Comment! Quelle nouvelle idée! Vous n'y penſés pas!

Digitized by Google

DEUCALION. J'y penſe, & c'était en partie l'objet de mes réflexions.

PIRRHA. Quoi à l'inſtant qu'ils nous l'accordent - - -

DEUCALION. Je les remercie de leur préſent: j'ai réflechi qu'il pourrait s'ennuïer avec moi & — je ne leur demande plus, vous dis-je.

PIRRHA. Oh, ce n'eſt pas là mon compte; j'ai mon intérêt à cet ami dont vous ne vous ſouciés plus: regardés, & liſés ces caractères qu'une main inviſible vient de tracer ſur cette Statue.

DEUCALION *après avoir lû.* Hé bien: Madame?

PIRRHA. Hé bien: je reçois l'Amant qu'ils m'envoïent.

DEUCALION. Hé, que deviendrai-je, moi?

PIRRHA *d'un ton de raillerie.* Notre ami commun.

DEUCALION. Moi l'ami de votre Amant.

PIRRHA. Il faut une ſocieté dans la vie: nous tâcherons de vous rendre la nôtre la plus agréable que nous pourrons;

DEUCALION *avec menace.* Mon conſentement eſt néceſſaire pour que cette ſtatue s'anime - - -

PIRRHA. Sans doute, & les Dieux l'ont ainſi voulu, afin que la reconnaiſſance vous attache encor à nous;

DEUCALION. Ce ferait de ma main que vous recevriés un Amant! - - - Non il ne verra, jamais le jour;

PIRRHA. Quel emportement! Je ne vous comprends pas! & pourquoi aviés-vous donc demandé une amie?

PIRRHA. Les Dieux ont bien vû que je ne ſavais ce que je voulais: mais une ame raiſonnable comme la vôtre devait s'être décidée avant que de les importuner.

DEUCA-

Digitized by Google

DEUCALION. Vous insultés, cruelle, à mon desespoir: mais je ferai le vôtre, ce sera une fille:

PIRRHA. Ce sera un garçon.

DEUCALION. Je pense même qu'elle sera fort jolie:

PIRRHA *regardant la Statue.* Je crois qu'il sera très-aimable:

DEUCALION *à part.* Ciel! comme elle regarde cette Statue! d'aussi beaux & d'aussi tendres regards devraient seuls l'animer.

PIRRHA. Le tems de la force & des loix injustes de votre sexe est passé, je ne vous cederai point.

DEUCALION. J'aurai le plaisir de vous contredire.

PIRRHA. Quelle injustice! Vous nous eussiés été si cher!

DEUCALION. Moi cher à votre Amant! chaque mot me perce le cœur! Ah finissons, & puisque nous ne pouvons nous accorder, les Dieux nous décideront.

PIRRHA. Les Dieux?

DEUCALION *d'un ton railleur.* Oui les Dieux: Vous leur représenterés la secheresse de votre état, & moi les ennuis du mien: nous aurons de belles choses à dire de part & d'autre:

PIRRHA. En verité vous êtes bien méchant!

DEUCALION *d'un ton railleur.* Et pourquoi?

PIRRHA. Ce trait est digne de votre sexe!

DEUCALION *du même ton.* Comment donc?

PIRRHA. J'en sents toute la raillerie: il m'ouvre les yeux: Non, Deucalion, je n'irai point devant les Dieux soutenir une contestation qui blesserait cette décence & cette modestie dont je dois me

Digitized by Google

faire une loi ſévere : mais reconnaiſſés du moins que les hommes, pour reuſſir dans leurs deſſeins, emploïent ſouvent contre nous juſqu'à nos vertus même; je ſents ſi peu la ſechereſſe de mon état que je conſents à l'inſtant que cette Statue ſoit une fille : ſi je pouvais même la douer de tous les avantages de la ſageſſe & de la beauté, je le ferais; je ſouhaite que charmés l'un de l'autre dans une confiance mutuelle, une amitié véritable. & le deſir toujours preſſant de vous plaire, vous goutiés tout le bonheur de deux cœurs bien unis - - - Je vais cueillir des fleurs & préparer la guirlande je ne vous ferai pas attendre long-tems, (*Elle ſort.*)

SCENE V.

DEUCALION ſeul.

Dieux puiſſans ! Ne m'avés-*vous*, épargné que pour me rendre plus malheureux & que pour me faire regreter mille fois le ſort de ceux que vous avés immolés à vos vengeances : je ne vous demandais qu'un Ami : vous m'envoïés un objet charmant que vos prodigues mains ont embelli de toutes les graces, de tout le brillant & de tout l'éclat qu'une extrême jeuneſſe peut donner à la beauté : n'ai-je pas dû penſer que le raviſſement de mon cœur accompliſſait un de vos décrets ? Etait-ce celui du malheur de ma vie ? - - - - Pirrha ! Cruelle Pirrha, je ne ſuis donc point aimé ! Le voilà ce Rival que vous me preferés ! Un Rival qui n'eſt point, & qui ne ſera jamais ! - - - Sexe aimable ! Sexe charmant ! Sexe adorable que j'ai voulu mépriſer, que vous êtes bien vengé ! - - - Cette Statue ſera une fille, ai-je dit à l'ingrate, je croïais que l'idée d'une Rivale la piquerait : vaine menace ! Vaine reſſource d'une paſſion qui cherche à ſe flatter !

Donne

Digitized by Google

Donne-t-on de la jalousie que l'on n'ait donné de l'amour? Mais du moins dans mon juste dépit je dois pour me venger - - - Pour me venger? & de qui? d'une femme, parce qu'elle ne m'aime point? Non content de n'avoir pû plaire à tout ce que j'adore, voudrais je encore en être haï, abhorré, la rendre malheureuse; & pour jouir du plaisir barbare de lui ôter un Epoux qu'elle aimerait, demanderai-je aux Dieux une Epouse que je n'aimerai pas? Non: du moins elle m'estimera; - - - Heureuse Statue, tes yeux vont donc s'ouvrir à la lumiere, ou plûtôt à la vûe de tout ce que la nature a jamais formé de plus beau! Tes premiers sentimens seront ceux de l'Amour! Ta bouche ne s'ouvrira que pour exprimer ta passion: aussi-tôt favorise qu'amoureux! Quel sort différent du mien!

SCENE VI.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

La guirlande est achevée:

DEUCALION. Il ne reste donc plus qu'à la mettre sur la tête de cette Statue - - - mais, Madame, à l'instant qu'elle recevra la vie, vous verrés finir la mienne.

PIRRHA. Comment! quel desespoir! & pourquoi?

DEUCALION. Je brûle pour vous de l'ardeur la plus tendre: oui tantôt dès que j'ai levé les yeux sur vous, tous vos traits se sont peints dans mon cœur: une flamme si prompte, si vive & si malheureuse, m'a d'abord semblé un de ces coups éclatans dont l'amour se sert pour marquer sa vengeance contre ceux qui veulent mepriser son empire: mais plus je vous vois, plus je vous regarde, & plus je recon-

Digitized by Google

mais qu'elle eſt l'effet naturel de vos charmes: je ne me repents point même de m'y être expoſé: je ne ſaurais trop expier mes injuſtices contre un ſexe dont vous êtes - - - venés, Madame, venés: j'aurai du moins la triſte conſolation d'avoir commencé votre bonheur.

PIRRHA. Mais je voulais faire le vôtre: je conſentais que cette Statue fût une fille.

DEUCALION. Ah! croïés du moins qu'envain les deſtins r'animeraient pour moi toutes ces jeunes beautés qui faiſaient l'ornement de l'Univers: il n'en était qu'une ſeule pour mon cœur: je la perds - - - le marbre s'anime donc pour vous! Les Dieux devaient ce miracle pour honorer vos charmes, & ſans doute cet Amant ſera brillant par ſon air, ſes graces, & ſa figure: mais il n'eſt pas au pouvoir des Dieux de lui donner un cœur qui vous adore comme le mien!

PIRRHA *avec tranſport.* Mais il eſt au pouvoir d'une mortelle de récompenſer tant d'amour: j'ai voulu vous éprouver, Deucalion: je paraiſſais vous donner un Rival: un juſte dépit devait vous irriter contre moi: vous avés cependant preferé mon bonheur au vôtre, & vous n'avés pas crû qu'une Epouſe de la main même des Dieux, pût vous conſoler: je goûte dans cet inſtant le plaiſir ſenſible d'être engagée par la reconnaiſſance à ſuivre tout le penchant de mon cœur.

DEUCALION. O Ciel! qu'entends-je? ce pourrait-il que ces lieux témoins de mon deſeſpoir, le fuſſent de ma félicité! Vous m'aimés, belle Pirrha, vous m'aimés! Dieux immortels qui m'avés conſervés, j'ai tâché par ma vertu d'être votre image ſur la terre, avec ma chere Pirrha, je vais l'être par mon bonheur!

PIRRHA.

Digitized by Google

PIRRHA. Ah, Deucalion, qu'en assemblant cette guirlande j'étais peu tranquille! Que j'étais inquiette en revenant ici! Vivement piqué, disais-je, d'une indifférence trop méprisante, il va demander que je couronne ma Rivale: quel coup sensible pour moi qui ne voulais que l'éprouver.

DEUCALION. Votre Rivale! Hé, qu'aurais-je demandé? après vous avoir vûe, que pouvais-je desirer, que ces mêmes traits, ces yeux, ces graces, ces charmes que j'adore en vous? c'eût donc été vous, Rivale de vous même? Pouvés-vous en avoir un autre dans mon cœur? Mais enfin, belle Pirrha, ce vain objet qui nous a tant inquietés n'a servi qu'à nous faire mieux connaître tout l'amour qui va desormais nous unir: que deviendra-t-il? Je vous laisse maîtresse de son sort.

PIRRHA. Cette Statue restera Statue: elle ne souffre point: n'y aurait-il pas de la barbarie à l'exposer à une vie malheureuse, & au tourment cruel que pourrait lui causer notre amour.

DEUCALION. Nous ne pouvons lire dans les decrets des Dieux:

(*Il lit.*)

Cette Statue s'animera, & malheur à l'un & à l'autre s'ils ne voulaient pas l'animer; ah dût-il être mon Rival! dussiés vous me sacrifier à lui, & du comble du bonheur me précipiter dans le plus affreux désespoir, l'idée du moindre malheur qui pourrait vous menacer m'effraïe trop, pour ne pas l'animer à l'instant.

PIRRHA. Je vois que vos jours sont menacés comme les miens - - - Deucalion - - - Eh bien sera-ce une fille? Sera-ce un garçon?

DEUCALION. Décidés.

PIRRHA. Je ne décideral point.

DEUCA-

Digitized by Google

DEUCALION. Je ne parlerai pas.

PIRRHA. Je ſuis dans un trouble - - -

DEUCALION. Je ne puis vous exprimer mon agitation!

PIRRHA. Nous étions ſi bien ſeuls! pourquoi les Dieux - - -

DEUCALION. Abandonnons nous à leurs décrets, & par une profonde obéiſſance, tâchons de nous les rendre favorables.

(*Ils s'aprochent de la Statue tenant la guirlande, & ſe regardent triſtement.*)

PIRRHA. Deucalion!

DEUCALION. Pirrha! il ne devra la *vie qu'à* notre tendreſſe: ſi je ne craignais *pas pour vos* jours: ſi vous ne craigniés pas *pour les miens* - - -

PIRRHA. Poſons la guirlande, & fuïons ſi vite & ſi loin, qu'il ne puiſſe nous voir, ni jamais nous trouver.

(*Ils poſent la guirlande, & l'Amour paraît à la place de la Statue.*)

SCENE VII.

L'AMOUR, DEUCALION, PIRRHA.

L'AMOUR.

Oh je vous retiens, & ne veux plus vous quitter.

PIRRHA & DEUCALION *enſemble.*

O Ciel! c'eſt l'Amour!

L'AMOUR.

Digitized by Google

L'AMOUR. Lui-même, qui vient vous tenir compagnie: dès que vous vous êtes vûs, ne deviés-vous pas penſer que j'arriverais bien-tôt.

DEUCALION. Dieu puiſſant!

PIRRHA. Dieu charmant!

DEUCALION. Tu te ris des arrêts inexorables du Deſtin: ta vive flamme va s'animer l'Univers: avec ma chere Pirrha, il doit ſe renouveller plus beau & plus brillant que jamais!

L'AMOUR. Je m'ennuïais beaucoup d'être oiſif, & je me ſuis diverti à lancer tous mes traits ſur vous.

DEUCALION. Amour, s'il t'en reſte encor, épuiſe-les ſur mon cœur.

L'AMOUR. Oh! je ne puis te rendre plus amoureux, ni Pirrha plus belle, Graces, Jeux & Ris qui renaiſſés avec mon Empire, venés, raſſemblés-vous, annoncés les plaiſirs.

Fin du Comédie.

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR *chante.*

Deux Mortels échapés aux plus terribles coups,
Du monde submergé, restes insociables,
Allaient par leurs haines coupables
Eterniser l'arrêt du celeste courroux.
A des traits plus aimables
Leurs cœurs se sont ouverts:
Amans inséparables,
Repeuplés l'Univers.
De mes bienfaits inépuisables
Mortels heureux, enyvrés-vous.
Destins cruels, Destins inexorables,
L'Amour est plus puissant que vous.

Jeux & Ris, partagés l'honneur de ma victoire;
Par de brillans Concerts animés leurs desirs.
En augmentant leurs plaisirs,
Vous ajoûtés à ma gloire.

COUPLETS.

L'AMOUR.

Amans, cessés des plaintes vaines
Sans l'Amour vous ne feriés rien:
Malgré tout le poids de mes chaînes,
Comptés vos plaisirs & vos peines.
Je fais moins de mal que de bien.

AUTRE.

Digitized by Google

AUTRE.

Contre moi tout le monde crie:
De mes bienfaits on ne dit rien:
C'eſt pourtant moi qui vous allie,
C'eſt moi qui vous donne la vie,
Je fais moins de mal que de bien.

PIRRHA *à l'Amour.*

Je cherchais mon bonheur ſuprême,
Et j'en ignorais le moïen:
Mais j'ai trouvé tout, puiſque j'aime:
Si mon Amant penſe de même,
Amour, tu ne fais que du bien.

DEUCALION *à l'Amour.*

Victime d'une erreur groſſiere,
Grand Dieu, je fuïais ton lien:
Mais enfin ton flambeau m'éclaire:
A qui ſent une ardeur ſincere
Tu fais moins de mal que de bien.

UNE DES GRACES *pour une petite fille.*

Contre l'Amour maman dit rage,
Pour moi je n'en dis encor rien:
Mais ſi jamais je ſuis en âge,
Alors je verrai par l'uſage,
S'il fait moins de mal que de bien.

UN DES PLAISIRS *pour un Vieillard.*

A l'Amour ne rends plus hommage
Pour les Vieillards il ne vaut rien,
C'eſt ainſi que parle le Sage,
Pour moi je penſe qu'à tout âge,
Il fait moins de mal que de bien.

L'AMO

L'AMOUR *au Parterre.*

Vous, mes ſujets de préference,
Dont je ſuis l'ame & le ſoutien,
Inſtruits par votre expérience,
Convenés que, ſur-tout en France,
Je fais moins de mal que de bien.

Fin du Divertiſſement.

MADRIGAL

à une beauté ſpirituelle & vertueuſe.

Les Dieux vous ont cedés tous les dons en partages:
Eſprit, graces, talens, ſont réunis en vous;
Et la beauté, par deſſus tous,
Prétendait avoir l'avantage;
Mais la vertu voïant cela,
Lui fit ſigne qu'elle était là.

FIN DU SECOND TOME.

Digitized by Google

THÉATRE
AMUSANT ET MORAL,

ou

PIECES DE THEATRES, ENTREMELÉES DE BIOGRAPHIES, D'HISTOIRES MORALES ET AMUSANTES, D'ANECDOTES, DE POESIES;

pour parvenir par dégré à la langue françaiſe.

TOME TROISIEME.

Franzöſiſche
Theatraliſche, Biographiſche, Hiſtoriſche, moraliſche Stücke, Anecdoten und Gedichte,

um ſtuffenweiſe zur Kenntniſs der Franzöſiſchen Sprache zu gelangen.

DRITTER THEIL.

Zur Erziehung ſieben Vater- und Mutterloſer Waiſen

herausgegeben

von

J. G. Kleine,

Oeffentlichem Lehrer der Franzöſiſchen Sprache an den beyden hieſigen Gymnaſien.

Braunſchweig, 1781.

Digitized by Google

Digitized by Google

AU

TRES REVEREND

MONSIEUR LE PROFESSEUR

NÖLTING

A HAMBOURG.

Digitized by Google

Digitized by Google

MONSIEUR!

Cet ouvrage VOUS étant redevable de son être; car sans VOTRE GRACIEUSE ET INFATIGABLE PROTECTION, il seroit resté dans son néant, & mon dessein bien délabré; ainsi, permettés moi,

Digitized by Google

que je le publie à tout l'univers, en VOUS le dédiant comme un hommage public, faible! mais sincere reconnaissance. MONSIEUR, si la Providence exauce les vœux que je lui fais journellement pour votre chere conservation, alors tous vos vœux seront acomplis.

O Ciel!

Digitized by Google

O Ciel! tu me fais voir, en comblant
tous mes vœux,
Que le devoir n'est fait que pour nous
rendre heureux.

Il aime à faire des heureux,
Du sort la faveur Le seconde,
Il ne doit plus former des vœux,
Il fait le bien de tout le monde.

Digitized by Google

Il faudroit que j'aie l'éloquence de Ciceron pour pouvoir *faire* en quelle maniere dignement votre apologie, mais heureuſement, je me ſouviens de ce que dit Boileau:

Quoi que vous écriviés, évités la baſſeſſe,

Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.

Daignés

Digitized by Google

Daignés à recevoir favorablement ce faible hommage de ma très vive reconnaissance & à VOUS rendre grace, MONSIEUR, au nom des sept orphelins Delke qui ont perdu père & mère dans un jour, pour les quels VOUS avés eu la charitable bonté à collecter des presents, & à croire que je ne dis-

Digitized by Google

continuerai jamais à être avec le plus inviolable devouement & avec la plus profonde vénération

MONSIEUR ET TRES REVE-
REND PROFESSEUR!

à Bronsvic,
le 6. April 1781.

Votre très obeissant
& très devoué Serviteur
KLEINE.

Digitized by Google

PREFACE ET AVERTISSEMENT.

Je prié un chacun à ne point aller m'imputer la cauſe du delai de ce troiſieme tome, mais à la preſſe de Wolfenbutelle et c'eſt auſſi le motif que ce tome n'eſt point ſi ample que j'avais deſſein de le faire, mais differé n'eſt point perdu, & je ſuplie e très honoré public à m'excuſer que ce tome ne contient point uniquement la chreſtomathie promiſe, mais je me reſerve l'honneur à la donner au public avec „l'hiſtoire poetique pour l'intelligence des poëtes & des auteurs anciens par le pere P. GAUTRUCHE de la compagnie de Jeſus &c. alors je fournirai auſſi un ſuplement pour

de

Digitized by Google

de dommager les protecteurs quant au troisiéme tome dès que j'aurai assés d'Amateurs & de Prénumerants car subscription n'aura point lieu, afin d'être en main à hater l'impression & à meilleur marché; la prénumeration est à quatorze bons *gros* pour ceux qui se trouvent à la tête de ce troisieme tome & pour les autres 20 bons gros; à 5 écus la pistolle & le ducat à 2 écus 20 bons gros; Mais ceux qui voudront prendre les piéces de théatres jouiront encor du prix de prénumeration. Les protecteurs & les prennmerants seront mis à la tête aussi bien que les presents pour les orphelins qui pourront entrer; J'ose esperer que chacun aprouvera mon but étant au reste le seul moïen qui me reste à faciliter le debit des exemplaires qui me restent encor en trop grande quantité, sur tout par les cent exemplaires mentionnés dans la preface du second tome.

Plusieurs

Digitized by Google

Plusieurs ont desaprouvé mon desſein, que j'ai anoncé ce livre à l'avantage des ſept orphelins Deike, qui ont perdu père & mère le même jour, diſant peut-être, chacun pour ſoi & Dieu pour tous, mais il faut avoir eſſuïé des revers de l'inconſtante fortune pour être touché de l'infortune des autres, au reſte je penſe,

Qui ſe leve matin,
Dieu prête la main.

Mon intention eſt que ſitôt que j'aurai tout l'argent en main & fait un debit des exemplaires à le mettre à interêt à l'avantage des ſept orphelins Deike & dès que le plus jeune ſera parvenu à l'âge de dix huit ans, ils entreront en partage égal, & ſi en cas que l'un d'eux ait de quelque autre part des revenus je fixe que les autres aïent d'autant plus du fruit de ce livre afin qu'ils ſoïent tout-à fait égaux en bien. Mais je me reſerve

Digitized by Google

ſerve en cas que ces 7 orphelins viennent à mourir avant que le plus jeune ſera parvenu à l'âge fixé, que la ſomme ſera pour une petite fille nommée Jeannette Deike de l'âge de cinq ans couſine de ces orphelins que j'ai chés moi.

Que la Providence recompenſe l'infatigable peine que Monſieur le très reverend & très noble Profeſſeur NÜLTING s'eſt donnée à collecter tant de prenumerants & tant de preſents pour ſept orphelins d'un autre païs & d'une ville étrangere, & VOUS Meſſieurs & Dames d'Altona, d'Hambourg, de Lubeck, du Baillage de Ritzebüttel & de Wandsbeck, y aïant contribués, agréés mes très humbles & faibles actions de grace & ſoïés perſuadés que j'en ſerai pénétré juſqu'au dernier ſouffle de vie.

Si d'un Criſtall poli ma poitrine était faite,
Vous y verrés pour vous une vénération parfaite.

Il faut

Digitized by Google

Il faut que j' ajonte encor à votre louange,
Faire des heureux, l'être soi même
Changer des épines en fleurs;
Oui c' est là le bonheur suprême
C' est le triomphe des bons cœurs.

Enfin je rends de même mes très humbles remercimens à tous les Mesieurs qui se sont chargé si noblement à collecter & les suplie à m' honorer de la même protection en collectant de nouveau & à en faire mention dans les feuilles publiques car les avertisemens des protecteurs sont plus éficaces & non couteux

Ni du tems la longueur,
Ni du lieu la distance,
Aura jamais la puisance
De vous éfacer de mon cœur.

à Bronsvic,
le 6. Mars, 1781.

KLEINE.

Digitized by Google

NB. Je me flatte que chacun voudra bien me faire parvenir l'argent, poſſedant l'œuvre.

Digitized by Google

L'HONNÊTE CRIMINEL,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR

M. FENOUILLOT DE FALBAIRE

Illi solatium est pro honesto dura tolerare, & ad causam a patientia respicit.

SENECA. *De Providentia*

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Le Comte D'ANPLACE, Commandant des Galeres.

CECILE, Veuve de M. d'Orfeuil, riche Négociant.

ANDRE, Galérien.

M. D'OLBAN.

AMELIE, Amie de Cécile.

LISIMON, Vieillard.

FRONTIN, } Laquais de Cécile.
PERNELLE, }

Un Laquais du Comte.

La Scène eſt à Toulon ſur le bord de la mer.

Digitized by Google

THÉATRE AMUSANT ET MORAL.

L'HONNÊTE CRIMINEL, DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente la mer dans le fond, avec la partie d'une Galere dont le reſte eſt caché. On voit à gauche la maiſon où logent Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.

SCENE I.

ANDRE *ſeul ſur le rivage.*

Le lever du Soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais ſemblé ſi beau que ce matin.
La mer paraît tranquille, & le ciel ſans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage - - - -
Pour moi ſeul ſur la terre il n'eſt plus de beaux jours?
Que ſert le calme, hélas! quand on a fait naufrage?
J'ai tout perdu; l'eſpoir m'eſt ravi pour toujours.

Digitized by Google

Dieu qui vois mes tourmens, tu fais ſi j'en murmure!
Signe honteux du crime & ſon vil châtiment,
Cette chaine eſt bien chere à mon cœur innocent.
J'aime à ſentir ſon poids. La vertu, la nature
Répandent ſur mes maux un charme conſolant.
Non, ce n'eſt pas ſur moi, c'eſt ſur vous que je pleure,
O père infortuné! vous dont juſqu'à cette heure
J'ignore le deſtin --- ſans doute il eſt affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon père malheureux
Traîne en quelque déſert ſa languiſſante vie - - -
Ou bien dans l'amertume il l'a déjà finie.
Oui, depuis que je ſuis enchaîné ſur ce bord,
S'il n'eût pas ſuccombé ſous ſes peines cruelles,
Sans doute j'aurais eu de lui quelques nouvelles:
Mais mon père n'eſt plus, mon pauvre père eſt mort!

Que fait donc à préſent ma déplorable mère?
Aſſiſe ſur ſa tombe, rempliſſant l'air de cris,
Sans appui, ſans ſecours, au ſein de la miſere,
Peut-être en ce moment elle appelle ſon fils.
Elle l'appelle en vain! - - - ô regrets! ô tendreſſe!
Quelle main prendra ſoin de ſa triſte vieilleſſe?
Si je pouvais du moins lui faire parvenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon eſclavage,
J'ai par un long travail gagné ſur ce rivage! - - -
A qui m'adreſſerai-je, & comment découvrir? - -
Dans la compaſſion les malheureux eſperent,
Mais au bruit de nos fers la pitié ſemble fuir;
A notre aproche, hélas! tous les cœurs ſe reſſerrent,
Et ſe font un devoir de ne pas s'attendrir!
Cherchons pourtant encor: quelque étranger peut-être
Plus ſenſible - - -

SCENE

Digitized by Google

SCENE II.

Le Comte D'ANPLACE, ANDRE, un Laquais du Comte.

LE COMTE *à son Laquais.*

Auſſi-tôt qu'on les verra paraître,
(*Au Galérien.*)
Viens m'avertir. Et toi, retourne ſur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler ſur le port.
De la Marine ici j'attends deux Commiſſaires
Qui viennent de Toulon viſiter les Galeres.
André, ſois à ton banc comme tous les forçats,
Mais ſonge qu'avec eux je ne te confonds pas.
(*André ſort.*)

SCENE III.

LE COMTE ſeul.

Ah! je vais donc revoir ma charmante Amélie!
Et je dois ce bonheur à ſon aimable amie!
Elles ſont en ces lieux! voïage fortuné,
Que croit à peine encor mon eſprit étonné!
Jour heureux! je vais être aux piés de ce que j'aime!
O chere amante! ô vous dont la tendreſſe extrême
Refuſant pour moi ſeul les plus riches partis
Conſerve à mon amour un cœur d'un ſi grand prix,
Quand pourrons-nous enfin unir nos deſtinées?
En vain nous nous aimons: hélas! malgré nos feux
Il paſſera peut-être encor bien des années,
Avant qu'un doux lien puiſſe combler nos vœux.
Oncle injuſte! --- oui, c'eſt lui, ſon préjugé barbare
Qui ſeul, tant qu'il vivra, nous retient, nous ſépare ---

Digitized by Google

Il me vend cher les biens qu'il prétend me donner!
Elle n'eſt pas noble! elle? Amélie? ô blaſphême!
La nobleſſe n'eſt rien, ou c'eſt la vertu même,
Je gémis quand j'entends ainſi déraiſonner,
Quand je vois là ſottiſe (& tout le monde y tombe)
De conſulter les morts, de fouiller dans leur tombe,
Pour ſavoir ſi l'on doit eſtimer les vivans.
Des cadavres pourtant n'illuſtrent pas les gens;
Ils n'y ſont rien, ſur-tout lorſque l'on ſe marie.
Quoi! l'on me ſoutiendra que je me méſallie,
En épouſant les mœurs, la vertu, la beauté!
Eh! l'orgueil n'inventa la vaine qualité,
Que pour y ſuppléer, & la mettre à leur place.

SCENE IV.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, *FRONTIN.*

AMELIE *ſortant avec Cécile.*

Il s'attend peu ſans doute à nous voir ſi matin;
Il ſera bien ſurpris.

CECILE *à ſon Laquais.*

Entendés-vous, Frontin?
Allés de notre part dire au Comte d'Anplace
Qu'il peut venir nous joindre, & qu'on l'attend ici.

FRONTIN.

Je crois qu'il me prévient, Madame, le voici.

AMELIE *vivement.*

C'eſt lui-même.

CECILE *au Laquais.*

Il ſuffit, laiſſés-nous.

LE COMTE *prenant la main de Cécile & la baiſant.*

Ah! Madame!
Que ne vous dois-je point, & quels remercimens
Pourront - - - l'expreſſion manque à mes ſentimens.

Je

Je peindrais mal tous ceux qui rempliſſent mon ame;
(*Montrant Amélie.*)
Mais tournés ſeulement les yeux, regardés-la,
Et jugés de l'excès de ma reconnaiſſance.
Tout l'accroit, ce voiage, & cette diligence.
Quoi! ſi tard arrivée, & je vous, vois déjà!
De la route pourtant vous deviés être laſſe:
La chaleur, l'équipage, enfin tout le tracas---

CECILE.

Qui vient voir ſes amis ne ſe fatigue pas,
Ou l'on eſt délaſſé ſi tôt qu'on les embraſſe.

LE COMTE.

Vous n'en pouvés douter, l'amitié dans ces lieux
Partage avec l'amour mon cœur entre vous deux.
C'eſt donc vous que je vois, c'eſt vous, belle Amélie!
A vos genoux enfin je puis---

AMELIE *ſe jettant au cou de Cécile.*

O mon amie!
Cachés dans votre ſein mon trouble & ma rougeur.

CECILE.

Et pourquoi donc rougir? Vous faut-il avoir honte
D'une innocente ardeur que mérite le Comte?
Pourquoi voudriés-vous lui cacher ſon bonheur?
De tous les ſentimens qu'inſpire la nature,
L'amour eſt le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMELIE.

Ah! qu'il connaît aſſés à quel point il m'eſt cher!
Pour lui ſecrettement prévenue, attendrie,
A répondre à ſes feux par vous-même enhardie,
Mon cœur avec le ſien dès long-tems s'eſt ouvert.
Vous me l'aviés permis. O ma tendre Cécile!
Et vous, ma protectrice & mon unique aſyle!
Vos bontés m'arrachant au plus funeſte ſort
M'ont rendu les parens que me ravit la mort.
Vous faites plus pour moi qu'une ſœur, qu'une mère.

Digitized by Google

Indulgente, attentive à tous mes vœux, hélas!
Vos généreuſes mains - - -

CECILE.

Y penſés-vous, ma chére?
Eh quoi! vous me louës! ne nous aimons-nous pas?
Tout eſt dit. D'autres ſoins ici m'ont amenée:
Je viens pour y conclure enfin votre hymenée.
Je veux, il en eſt tems, vous donner pour époux
Un amant vertueux & ſi digne de vous.

AMELIE.

Qui, moi? qu'avec le Comte à préſent je m'engage?
Sans fortune, ſans nom, par d'imprudens liens
Je le ferais encor déshériter des ſiens?
Moi! je voudrais - - -

LE COMTE.

Madame, il n'eſt point d'avantage
Que je ne ſacrifie, & je renonce aux biens - - -

AMELIE.

Quand à ce ſacrifice un amant ſe réſigne,
Celle qui le permet en eſt toujours indigne.
Non, je vous aime trop.

LE COMTE.

Si je ne conſultais
Que mon propre penchant & mes deſirs ſecrets,
Je vous preſſerais plus de daigner vous y rendre;
Mais j'héſite, il eſt vrai, je crains en ce moment
De ne pouvoir vous faire un ſort aſſés brillant.
Mon oncle eſt vieux, peut-être il vaudrait mieux attendre.

CECILE.

Parens durs & cruels qui nous tyranniſés,
Vous en voïés le prix! Trouvés-vous donc des charmes
A ſécher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devaient être arroſés?

Mon-

(au Comte.)

Monsieur, vous n'attendrés le trépas de personne
Pour vivre heureux. Je crois que de votre oncle au plus
Vous pourriés à sa mort avoir cent mille écus;
C'est où va sa fortune. Eh bien, moi je les donne
En dot à mon amie--- Oui, je rends grace aux Cieux
D'être riche en ce jour, d'avoir en héritage
Eu des biens dont je puis faire un si digne usage.
C'est en les partageant qu'on en joult le mieux.

AMELIE.

Tant de bonté m'accable autant qu'elle me flatte,
Vous voulés, malgré moi, me forcer d'être ingrate.
Que faire pour répondre à de si grands bienfaits?

CECILE.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

AMELIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre,
D'en arrêter l'excès, sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point----

CECILE.

Arrêtés, Amélie;
Vos refus blesseraïent le cœur de votre amie.
Hatons-nous d'assurer votre félicité.

(à part.)

Vous savés que bientôt--- Hélas! trop tôt peut-être.
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
J'aurai la joïe au moins d'en avoir dans ces lieux
Fait un dernier usage en faveur de vous deux.

AMELIE.

Trop généreuse amie!

LE COMTE.

O femme incomparable!
Sexe toujours charmant, & souvent adorable!
(*Ils prennent chacun une main de Cécile & la baisent avec transport.*)

CECILE.

Modérés ces transports, vous ne me devés rien:
On travaille pour soi lorsque l'on fait le bien.
Aimés-vous, aimés-moi; c'est le prix qu'ose attendre - - -

SCENE V.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, un Laquais du Comte.

LE LAQUAIS.

Ils arrivent, Monsieur; ils viennent *de descendre*
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE *à Cecile & à Amélie.*

De vous quelques momens il faut me séparer;
Vous me le permettés. Ce sont des Commissaires
Envoïés par la Cour. Je ne tarderai gueres
(*à Cécile, en baisant la main d'Amelie.*)
A venir vous rejoindre. Ah! Madame, croïés,
Qu'à jamais tous les deux nous sommes à vos piés.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

AMELIE.

Eh quoi! vous soupirés? toujours triste, rêveuse,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuse?
Vos larmes, malgré vous, sont prêtes à couler:
Vous avés des chagrins que vous voulés celer.

CECILE.

Digitized by Google

CÉCILE.

Tout le monde a les siens, c'est notre destinée.

AMELIE.

Et pourquoi dans mon sein craignés-vous d'épancher
Ceux qui vous font gémir? d'où vient me les cacher?
Plus que vous-même, hélas! je suis infortunée,
Si vous ne les osés confier à ma foi.
Vous soupçonnés mon cœur, & vous doutés de moi.
N'est-ce que par des dons qu'on prouve sa tendresse?
Ah! c'est votre douleur, & non votre richesse,
Que ma vive amitié demande à partager.
Le récit de vos maux pourrait les soulager.
Sensible également, notre ame se ressemble;
Pour consolation nous pleurerons ensemble.

CÉCILE.

Eh bien, ce sont vos feux, votre ravissement,
C'est de votre bonheur le spectacle touchant,
Qui vient de m'attendrir. Ma chere, à cette vûë,
(Pour le cacher, hélas! j'ai fait de vains efforts)
Mes sens se sont troublés, mon ame s'est émuë.
Ah! je ne goûterai jamais ces doux transports.
Par des devoirs cruels en tout tems entraînée,
Je fus à l'infortune en naissant condamnée.

AMELIE.

Mais si Monsieur d'Olban n'est pas de votre goût,
Si vous ne l'aimés point, qui vous force après tout
A l'épouser? De vous n'êtes-vous pas maîtresse?

CÉCILE.

Je ne sais: je voudrais remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendresse.
Avant que pour toujours la mort fermât ses yeux,
„De mes biens, me dit-il, je vous fais héritiere:
„J'ai pourtant un neveu; mais Cécile, j'espere

„Que

„Que peut-être à son sort unissant vos destins,
„Vous lui rendrés ces biens que je laisse en vos mains.
„Puisse mon cher d'Olban vous aimer & vous plaire !

AMELIE.

Soit. Mais à vous toucher s'il n'est point parvenu
Vous n'êtes engagée à rien, la chose est claire.
Au fond de l'Amérique il a long-tems vécu;
Et rendu misantrophe en ce climat sauvage,
Il en a pris les mœurs.

CECILE.

Il n'en est revenu
Qu'enfin de m'épouser.

AMELIE.

Non: sans ce mariage
Ses affaires toujours exigeaient le voïage,
On lui faisait déjà ce terrible procès---

CECILE.

Il en attend la fin, pour presser davantage
Notre union.

AMELIE.

On dit que pour lui le succès
Semble encor très-douteux.

CECILE.

Et moi, j'en répondrais.
Je crois Monsieur d'Olban vraiment irréprochable.
Tout son crime est d'avoir réprimé des abus
Qu'il n'eût pu tolérer sans se rendre coupable;
Et ses accusateurs sont des fripons connus.

AMELIE.

N'importe. A-t-il daigné voir seulement un Juge?
Il a des sentimens bons avant le déluge;
Mais qui sont à présent un vice capital.
De cet esprit gothique il se trouvera mal.

CECILE.

Digitized by Google

CECILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractere,
Il a je ne sais quoi d'assés conforme au mien.
Sa rudesse est l'effet d'une franchise austere,
S'il n'est homme du monde, il est homme de bien
Ainsi qu'envers autrui, pour lui-même rigide,
Sa vertu sans vernis est âpre, mais solide,
Je l'estime, & peut-être au gré de son desir
Eût-il pu m'inspirer un sentiment plus tendre,
Si mon cœur à l'amour pouvait encor s'ouvrir.

AMELIE.

A ce deuil éternel je ne peux rien comprendre;
Car de ses soixante ans votre époux aprochait,
Et c'est un âge enfin si différent du vôtre;
Vous n'aviés point du tout été faits l'un pour l'autre.

CECILE.

Ma rougeur t'en dit trop: aprends donc un secret
Qui doit être couvert d'un éternel silence,
Et qu'à ton amitié je taisais à regret.
J'ai pleuré mon mari; mais la reconnaissance,
Le devoir seuls, ma chere, ont causé ma douleur.
Quand j'épousai d'Orfeuil, la volonté d'un père
Me fit de cet hymen un malheur nécessaire:
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMELIE.

Voilà donc le sujet de la mélancolie
Dont le sombre nuage obscurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre ame alors remplie - - -

CECILE.

Ils ne sont pas éteints, & j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'est-ce pas pour la vie?
Je ne suis point coupable. Hélas! par mes parens
Cet amour malheureux fut aprouvé long-tems.
Ils étaïent établis au sein d'une province,
Où beaucoup d'habitans encore séparés

De

De la Religion de l'Etat & du Prince,
Dans la nuit de l'erreur demeurent égarés.
En vain au changement tout chés nous les invite;
Ils s'obſtinent à ſuivre une ſecte proſcrite.
Par hasard avec nous dans la même maiſon
Demeurait un Miniſtre apellé Liſimon.
C'était un homme droit, ſimple, aimant ſa patrie,
Zêlé pour ſon parti, l'avouant ſans détour.
Le ſoin de rendre heureuſe une épouſe chérie,
Et d'élever un fils, ſeul fruit de leur amour,
Lui faiſait auprès d'eux, dans ſa retraite obſcure,
Goûter ce charme doux qu'a toujours la nature:
Seulement de leurs bras s'arrachant quelquefois
En des lieux écartés il allait à ſes freres
Prêcher la patience, & réunir leurs voix
Pour faire enſemble au Ciel d'innocentes prieres.
S'il n'eût eu des vertus, hélas! qu'aurions-nous fait?
Un Seigneur opulent de notre voiſinage,
Pour qui depuis long-tems mon *père travaillait*,
Mourut ſans le païer.

AMELIE.

C'eſt aſſés-là l'uſage
Etabli chés les grands.

CECILE.

Tous les biens qu'il laiſſait
Etaïent ſubſtitués. Un héritier avare
Envers les créanciers uſa d'un droit barbare,
Et leur fit perdre à tous ce qui leur était dû.
Mon père ruiné par ce coup imprévu,
A ſes engagemens ne put plus ſatisfaire.
Comme il devait encore le prix de la matiere
Qu'il avait miſe en œuvre, on vint bientôt ſaiſir
Ses meubles, ſes effets, & juſqu'aux outils même
De ſa profeſſion.

AMELIE.

Vous me faites frémir.
Quoi! l'on eut, dites-vous, cette rigueur extrême—

CECILE.

Digitized by Google

CECILE.

Pour un pauvre artisan qu'avaïent volé des grands
J'étais bien jeune alors: de ces affreux instans
Je me souviens toujours. Ma mère assise à terre
Poussait de longs sanglots; j'étais sur ses genoux,
Et je pleurais aussi de sa douleur amere.
Mon pere seul, debout, l'oeil attaché sur nous,
Gardaît, en nous fixant, un silence farouche.
Pas un mot, un soupir n'échapait de sa bouche
On eût dit qu'il avait perdu le sentiment,
Quand Lisimon entra. „J'aprends en ce moment
„Vos malheurs, lui dit-il; consolés-vous, mon frere;
„Car, pour honorer Dieu de diverses façons,
„Nous n'en sommes pas moins enfans du même père.
„Et ce père commun veut que nous nous aimions.
„Je viens pour vous offrir ce que la Providence
„A mis en mon pouvoir, un asyle & des soins:
„Venés chés moi. Mon sort est loin de l'opulence,
„Mais je peux quelque tems fournir à vos besoins,
„Et nous partagerons le peu que je possede,
„Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remede,
„En votre ancien état on vous ait rétablis."
En finissant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ses lévres me sourirent;
Il me prit par la main & m'emmena chés lui,
Où mon père & ma mère en pleurant nous suivirent.

AMELIE.

Ce que vous dites-là me paraît inoui.
Quoi! de tels sentimens ces gens seraient capables!
On me les avait peints sous des traits effroïables.

CECILE.

On vous trompait. Contre eux on est trop prévenu;
En plaignant leurs erreurs, honorons leur vertu.
Il faut être équitable.

AMELIE.

Achevés, je vous prie,

Digitized by Google

Un récit qui déjà m'a ſi fort attendrie.
Que votre état, Madame, était triſte & touchant!
Parlés: que fit enfin cet homme reſpectable?

CECILE.

Quoiqu'il fût pauvre auſſi, ſon zèle charitable
Parvint à nous tirer d'un déſaſtre ſi grand.
Il fit parmi les ſiens une quête abondante
Qui, pour le réparer, fut plus que ſuffiſante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous ſéparant plus,
Nous ne fîmes dès-lors qu'une même famille,
Et Liſimon ſembla m'adopter pour ſa fille.
Tandis que mes parens, à l'ouvrage aſſidus,
Travaillaïent l'un & l'autre, & par reconnaiſſance
Tachaïent d'entretenir leurs hôtes dans l'aiſance;
Liſimon m'élevait avec le jeune André.
C'eſt ainſi qu'on nommait ſon fils, qui de mon âge —

AMELIE.

J'entends. Un doux penchant —

CECILE.

Fut le fatal ouvrage
Du ſort contre tous deux en ſecret conjuré.
Le Miniſtre entre nous partageait ſa tendreſſe.
Il n'était qu'un ſeul point où ſa délicateſſe
De m'inſtruire à ma mère avait laiſſé l'emploi:
C'eſt la Religion. Quoiqu'il aimât la ſienne,
Il ne m'eût pas voulu faire quitter la mienne.
„Si l'homme, diſait-il, ſe trompe dans ſa foi,
„L'erreur de la naiſſance, avec le lait ſucée,
„Paraîtra devant Dieu plus digne de pardon,
„Que celle que par choix nous aurions embraſſée."
Quant aux leçons de mœurs, de vertu, Liſimon
Nous les donnait enſemble avec des ſoins extrêmes,
Et toujours pour tous deux elles étaïent les mêmes.
Il n'eſt pas ſurprenant que par la même main
Deux cœurs ainſi formés s'attachent à la fin.
L'amitié, qui d'abord uniſſait notre enfance,
S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.

On

Digitized by Google

On aprouvait nos feux, & pour cette alliance
Nos parens de concert avaïent fixé le jour,
Quand un ſoudain trépas nous enleva ma mère.
O mon Dieu! s'il eſt vrai que réprouvé du Ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'était-ce qu'en frapant une tête ſi chere,
Que tu pouvais, hélas! rompre ces triſtes nœuds?
Que ce coup fut cruel! Dans le fond de mon ame
La plaie en ſaigne encore, & rien jamais - - -

SCENE VII.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN *à Cécile.*

Madame,
Monſieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
De voir un de ſes gens. Il m'a dit que ſon maître
Le ſuivait de fort près.

CECILE.

Qu'entends-je? je frémis.
Quoi! d'Olban? - - -

FRONTIN.

Dans Toulon il eſt déjà peut-être.

CECILE *s'apuïant ſur Amélie.*

Soutiens-moi, je chancelle, & tous mes ſens
ſaiſis - - -

AMELIE.

Vous vous allarmés trop, ſoïés moins éperdue.

CECILE.

C'en eſt fait, mon amie; oui, oui, je ſuis perdue.
Il vient pour m'épouſer, ſon procès eſt fini;
Voici l'inſtant critique, il faut prendre un parti;
Le tems preſſe, il le faut. R'entrons, je ſuis
tremblante:
Je ne ſais que réſoudre, & mon ſort m'épouvante.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE I.

M. d'OLBAN *seul.*

Enfin, graces au Ciel, contre la race humaine
Le sort a pleinement justifié ma haine.
Qu'on vienne maintenant blâmer mes noirs chagrins,
Et, prenant le parti d'un siécle abominable,
Me demander en quoi je le vois haïssable;
Quel outrage il m'a fait, & pourquoi je m'en plains.
Ah! la perversité qui régne sur la terre
Est plus grande cent fois que je ne l'avais cru:
La gangrene est au cœur, & tout est corrompu.
L'équité n'est qu'un nom, l'honneur *qu'une chimere,*
Et la société qu'un amas de brigands,
D'effrontés scélérats & de fourbes rampans;
Des vertus qu'il a seul l'honnête homme est victime,
Et succombe toujours sous les efforts du crime.

SCENE II.

M. D'OLBAN, le Comte D'ANPLACE.

LE COMTE *allant pour l'embrasser.*

Oui, le voilà lui-même - - - Ah! c'est de tout mon cœur.
Mon cher & digne ami - - -

D'OLBAN *se reculant.*

Votre ami? moi, Monsieur? Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu? quel vertige?

No

Ne reconnais-tu pas? - - -

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je,
Je suis ruiné.

LE COMTE.

Vous?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reste rien, mon désastre est complet.

LE COMTE.

Quoi! vous êtes jugé? Votre affaire - - -

D'OLBAN.

Est au diable.
Je voudrais que le monde & moi fussions après.

LE COMTE.

Votre procès pourtant semblait indubitable.

D'OLBAN.

Et l'aurais-je perdu, s'il eût été mauvais?
Malheur à l'innocent qui sur son droit se fonde!
L'injustice à présent est la reine du monde;
L'intrigue, l'intérêt en sont le seul ressort,
Le méchant prête à l'autre un infâme suport,
Et dans ce coupe-gorge où le vice s'accorde,
Qui n'est fripon, morbleu! court risque de la corde.

LE COMTE *en l'embrassant.*

Embrassons-nous, mon cher; va, crois-moi, ne dis plus
Qu'en ce triste univers il n'est point de vertus.
Si du reste du monde elles sont exilées,
Au cœur de ton amante on les voit rassemblées
Ah! ne plains pas ton sort qui doit s'unir au sien;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien?

D'OLBAN.

Comment?

Digitized by Google

LE COMTE, *vivement.*

A mon amour elle donne Amélie,
La dote richement; de Paris n'eſt partie
Qu'afin de m'amener ſon amie en ces lieux,
De hâter un hymen où tendaïent tous nos vœux,
De répandre ſur nous - - -

D'OLBAN.

Grace au Ciel! ſur la terre
Il ſe fait donc encor quelque bonne action!
Je ne le croïais pas.

LE COMTE.

Ah! pour tous deux proſpere
Ce jour verra ſans doute une double union:
Et tu dois eſpérer - - -

D'OLBAN.

O Cécile! Cécile!
Vous ſeule me reſtés. Votre cœur eſt l'aſile
Où, fuïant des humains le commerce *fatal*,
Je trouverai le Ciel ſur ce globe infernal.
Vous me pouvés encor faire chérir la vie.
Mais qui ſait après tout? Je ſuis ſi malheureux - - -
Peut-être qu'elle même - - - On vient, c'eſt Amélie;
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi? Quel motif à ſes yeux
Te fait - - -

D'OLBAN.

De mon malheur gardés de lui rien dire.
Il faut que ſon amie aprenne tout de moi:
Juſqu'au fond de ſon ame alors je ſaurai lire,
Je veux voir quel effet - - -

LE COMTE.

Eh bien, éloigne toi.
Elle viendra bientôt; chés moi va-t-en m'attendre,
Et j'irai t'avertir.

SCENE

SCENE III.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

A l'ardeur de mes feux
Rien ne s'oposé plus, & l'amant le plus tendre
Va donc auſſi, Madame, être le plus heureux.
Un nœud ſaint doit bientôt nous unir l'un & l'autre,
Et mon bonheur aura ſa ſource dans le vôtre.

AMELIE.

Ah! Monſieur, ce bonheur que nous nous promettons,
Sera toujours pour moi mélangé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la conſume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, Madame, en être le ſujet?
Je vois que la fortune, ainſi que la nature,
De bienfaits à l'envi la comblent ſans meſure.

AMELIE.

Le ſort ſur tant de dons verſe un poiſon ſecret.
Cécile de ſon cœur m'a confié les peines,
L'hymen n'a plus pour lui que d'odieuſes chaînes:
Et de Monſieur d'Olban la pourſuite & l'amour
Sont de tous ſes tourmens le plus grand en ce jour.
C'eſt un fardeau cruel dont ſon ame oppreſſée
N'a pas la force encor de ſe débarraſſer
Rendons-lui ce ſervice: il vous faut éforcer
De réſoudre d'Olban à changer de penſée.
Vous êtes ſon ami; dites-lui franchement
Qu'il ne doit plus ſonger à cet engagement.
L'honnête-homme jamais ne peut trouver de charmes
A des nœuds qu'une femme arroſe de ſes larmes.
Dites-lui - - -

Digitized by Google

LE COMTE.

Moi, Madame? Y penſés-vous, hélas!
Qu'au ſein de mon ami je porte le trépas?
Que dans le déſeſpoir je plonge un miſérable - - -
Que peut-être déjà trop d'infortune accable?
Ah! que m'aprenés-vous? elle ne l'aime pas!
Ciel! voilà le ſeul coup qui lui reſtait à craindre,
O malheureux ami!

AMELIE.

Cécile eſt plus à plaindre.
En un mot, il le faut; ne perdés point de tems.
Elle eſt encor livrée au trouble de ſes ſens;
Mais c'eſt à nous d'agir, &, ſans qu'elle le ſache,
Je veux qu'à cet état notre amitié l'arrache.
Je la vois; laiſſés-nous, & courés la ſervir.

LE COMTE *en s'en allant tandis qu'Amelie va au-devant de Cécile.*

Non, cet ordre eſt trop dur, je ne puis le remplir.
Je ne porterai point cette affreuſe nouvelle,
Il recevra trop tôt ſon atteinte mortelle.

SCENE IV.

AMELIE, CECILE.

CECILE.

Il eſt donc arrivé, l'on n'en peut plus douter.
Mais il vient vainement, je ſuis déterminée;
Oui, je le ſuis enfin. Contre cet himénée
Je ſents plus que jamais mon cœur ſe révolter.
Je ne puis: ſur ma main qu'il ceſſe de compter.
Je lui découvrirai les ſecrets de mon ame.
Il verra qu'attachée à ſa premiere flamme,
Par un charme plus fort que le tems & que moi,
Elle eſt, mon cher André, toujours pleine de toi!

AMELIE.

Digitized by Google

AMELIE.

Ah! tant d'amour, Madame, une ardeur si constante,
Méritaïent que le Ciel les vît d'un œil plus doux.
Tout était arrêté; vous touchiés, difiés-vous,
Au moment de former cette union charmante.
Par quel fatal caprice, ou quel destin jaloux,
Des nœuds, qu'avant sa mort aprouvait votre mère.
Furent-ils tout-à-coup brisés sur son cercueil?

CECILE.

Dieu, Dieu sans doute alors voulut dans sa colere
Me fraper à la fois d'une double maniere.
Quand nous eûmes passé quelques mois dans le deuil,
Mon amant de nouveau sollicita mon père
De le nommer enfin son fils & mon époux.
Mais quel fut notre état, & que devînmes-nous,
Lorsqu'on nous annonça que de la Providence
L'ordre supérieur trompait notre espérance;
Qu'un obstacle éternel tous deux nous séparait?
C'est au lit de la mort, que changeant de pensée
Ma mère avait dicté ce redoutable Arrêt.
Soit qu'à ce changement elle eût été poussée
Par celui dont alors le zéle l'assistait;
Soit qu'il fût simplement l'effet de la faibleſſe
De la crainte ordinaire à ces derniers momens,
Elle eut peur que l'amour n'égarât ma jeunesse:
Elle crut mon salut en des périls trop grands,
Qu'un époux élevé dans une autre croïance
Peut-être en ses erreurs m'entraînerait aussi.
En un mot elle fit jurer à son mari
Qu'il ne souffrirait point une telle alliance.
Entre ses bras glacés mon père gémissant
Avait fait, malgré lui, ce serment déplorable;
Il répandit des pleurs en nous le déclarant,
Mais l'arrêt n'en resta pas moins irrévocable.

AMELIE.

Et sans doute qu'ensuite il fallut vous quitter.
Je vois quel désespoir dut alors éclater.

Digitized by Google

CECILE.

Celui de nos parens était égal au nôtre.
Tous ſerrés, confondus dans les bras l'un de l'autre;
Nous répétant cent fois nos funeſtes adieux,
Voulant nous ſéparer, nous embraſſant encore;
Ce ſpectacle toujours eſt préſent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMELIE.

Que devinrent enfin ces hôtes ſi chéris?
En quels lieux...

CECILE.

Liſimon, ſon épouſe & leur fils
Dans un hameau voiſin d'abord ſe retirerent,
Et du païs bientôt tout-à-fait s'éloignerent.
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Paſſa par la Rochelle, & s'en vint chés mon père
Commander quelque ouvrage. Il m'y vit; je lui plûs,
Quoique je fuſſe alors loin de ſonger à *plaire*.
On conclut mon himen; & je m'y *réſolus*,
Parce que je voïais toucher à la vieilleſſe
Mon père dont le ſort allarmait ma tendreſſe.
Mais de mon ſacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avait vu former ce triſte nœud,
Que s'allant au tombeau réunir à ma mère,
Sans regrets dans mes bras il finit ſa carriere.
Héureuſe! ſi plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours!

AMELIE.

O femme vertueuſe autant qu'infortunée!
Quel modèle accomplit le Ciel nous offre en vous!
Toujours à votre ſort ſoumiſe & réſignée,
Vous n'avés pas moins fait le bonheur de l'époux,
A qui vous gémiſſiés de vous voir enchaînée.

CECILE.

Ah! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai ſoufferts.
Que l'himen eſt affreux, quand déteſtant nos fers,
Marty-

Digitized by Google

Martyres d'une chaîne, à des amans si douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repousse,
Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir
Feindre des sentimens que l'on ne peut avoir!
Oui, je puis l'attester, d'une femme sensible,
En des liens pareils, le destin est horrible;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors,
C'est que dans cet enfer nous sommes sans remords.

AMELIE.

Et depuis n'avés-vous point eu quelque nouvelle
Du malheureux André, de ses dignes parens?

CECILE.

Non, Puisse, hélas! de Dieu la bonté paternelle
Avoir versé sur eux ses bienfaits les plus grands!
Puisses-tu, cher amant, moins tendre & plus tranquille,
Ne te plus souvenir de ta triste Cécile,
Et loin d'elle goûter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur!

AMELIE.

Comment? Vous ignorés quel destin - - -

CECILE.

Je l'ignore
Et mes cuisans chagrins en redoublent encore.
Quand mon époux vivait, il ne convenait pas
Que je m'en informasse, & depuis son trépas
J'ai pris pour le savoir une inutile peine.
Voici près de deux ans que ma recherche est vaine.
Ils sont allés peut-être en de lointains climats;
Peut-être ils ne sont plus: enfin je désespere
De jamais sur leur sort avoir plus de lumiere.

AMELIE.

Que savés-vous? Souvent ce que n'ont pu nos soins,
Le hasard le produit, lorsqu'on l'attend le moins.
Il est possible encor - - -

Digitized by Google

CECILE.

Non, ma chere Amélie,
Tu ne verras mes maux finir qu'avec ma vie,
Va, je ne m'attends point à jamais le revoir.
A de nouveaux liens ſi ma main ſe refuſe,
Ne crois pas que ce ſoit dans ce frivole eſpoir,
Ni qu'à ce point, hélas! je me flatte & m'abuſe.
Mais libre maintenant, n'obéiſſant qu'à moi,
Sans un crime réel puis-je engager ma foi,
Lorſqu'aux piés des autels je ſentirais mon ame,
Démentant mes ſermens, brûler d'une autre flamme?
Non, non, Monſieur d'Olban, il n'y faut plus ſonger.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-meme,
Je ne peux... le voici. Qu'il vienne me juger,
Qu'il voïe & qu'il prononce. Ah! s'il eſt vrai qu'il m'aime,
Répondre à ſes deſirs ce ſerait l'outrager.

SCENE V.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

Je crois que mon aſpect doit ici vous ſurprendre,
Madame, & j'avoûrai que je ne comptais pas
Moi même de ſi près ſuivre à Toulon vos pas.
Dans ce ſiecle pourtant à tout il faut s'attendre.

CECILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venés annoncer le ſuccès.
Il eſt gagné ſans doute.

D'OLBAN.

Il eſt perdu, Madame,
Perdu tout d'une voix. Vous ne l'auriés pas cru?
C'eſt bien peut-être auſſi l'Arrêt le plus infâme,
Le plus impertinent qu'on ait jamais rendu.

Des

Digitized by Google

Des fripons qu'on devait pendre en bonne Justice,
Dont je n'ai pas voulu devenir le complice,
Que l'on connait par-tout pour de francs scélérats,
Eh bien, ils sont absous, & c'est moi qu'on condamne.
Tout ce qu'ont de ressorts l'intrigue, la chicane,
Ce que peut la faveur, (& l'on n'en manque pas
Quand on a de l'argent; les protecteurs s'achetent,
Et sans honte à présent à l'enchere se mettent);
J'ai tout eu contre moi. Je me vois ruiné,
Je suis indignement oprimé, condamné:
Pourquoi? pour avoir fait ma charge avec courage;
Pour m'être soulevé contre le brigandage
De coquins sur lesquels je dus avoir les yeux.
On ne m'eût pas puni si j'avais fait comme eux.

AMELIE.

Quoi! Monsieur? tous vos biens, cette fortune immense...

D'OLBAN.

En d'autres mains, Madame? elle passe à présent.

CECILE.

Le Jugement du moins n'est-il pas infamant?
Etes vous flétri?

D'OLBAN.

Non: c'est une inconséquence.
Mais ils voulaient mon bien les scélérats l'ont pris,
Et m'ont laissé l'honneur, dont ils n'avaient que faire.
Que m'importe, après tout, cette vaine chimere,
Ce renom dont on est si follement épris?
L'honneur réside en nous & non dans ce que pense
Un monde fot, méchant, dont toujours l'ignorance,
Le caprice ou l'erreur guident l'opinion;
Qui loue aveuglément & blâme sans raison.
Ah! l'homme vertueux, le sage véritable,
Qui connait une fois ce public méprisable,

Aprend

Aprend à se paſſer de réputation,
Où dans ſon propre cœur il établit la ſienne.
Après ce que j'éprouve, après ce que je voi.
Il me ſuffit d'avoir votre eſtime & la mienne;
Le reſte des humains n'exiſte plus pour moi.

CECILE.

N'en doutés pas, Monſieur; je vous rends la juſtice
Qu'on vous devait ailleurs. Quelquefois l'artifice
Aux yeux des Magiſtrats cache la vérité;
Ils jugent mal ſouvent avec de l'équité.

D'OLBAN.

Eſt non, il n'en eſt plus dans le ſiecle où nous ſommes;
Madame, vous jugés trop bien de tous les hommes.
Les cruels m'ont apris à penſer autrement.
Ils ſont tous faux, pervers, faits de la même fange;
On les connait ſur-tout alors que le ſort change,
Mes amis m'entouraient, quand de ce Jugement
On m'eſt venu porter la fatale nouvelle:
Auſſi-tôt chacun d'eux m'embraſſe triſtement,
M'aſſure de nouveau d'une amitié fidelle,
Crie à l'iniquité, plaint mon ſort & s'enfuit.
Je retourne chés eux, leur portier m'éconduit;
Je les vois dans la rue, ils détournent la tête,
Et redoublent le pas, quand près d'eux je m'arrête.
C'eſt ainſi qu'eſt le monde: ah! je le connais bien!
L'on offre tout à ceux qui n'ont beſoin de rien:
Mais pour les malheureux, ils ne trouvent perſonne,
Une pitié ſtérile eſt tout ce qu'on leur donne;
On les plaint froidement, encore eſt ce de loin;
De leurs maux qu'on néglige on craint d'être témoin;
Enfin la ſolitude autour d'eux eſt affreuſe,
Comme ſi leur aproche était contagieuſe.

CECILE.

Cette inhumanité n'eſt pas dans tous les cœurs.
Non, Monſieur; ſi l'on voit des gens durs, inflexibles,
Il eſt

Il eſt pourtant encor quelques ames ſenſibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs ſoupirs & tariſſent leurs pleurs.
Vous avés des amis, peut-être plus ſolides,
Qui ſe croiront heureux, ſi vous leur permettés---

D'OLBAN.

Madame, il eſt trop vrai, vous ſeule me reſtés.
Environné par-tout de méchans, de perfides,
Vous êtes mon réfuge, & mon dernier recours.
Vous allés décider du deſtin de mes jours,
Et finir pour jamais ou combler ma miſere.
Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chére;
Vous le ſavés aſſés. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre bien le mien était égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguais une main, à laquelle en mourant
Vôtre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune eſt changée, & je ſuis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence:
Mais le ſort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je ſus riche ſans inſolence,
Je ſaurai ſans baſſeſſe être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur;
Car votre ame n'eſt pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliés qu'un époux, dont vous étiés chérie,
Souhaita cet hymen en finiſſant ſa vie;
Oubliés que ſans vous je devais hériter
Des biens dont ſon amour vous a ſeule enrichie:
Ce n'eſt que votre cœur qu'il vous faut conſulter.
Gardés que la pitié ſur-tout s'y faſſe entendre,
Je n'en ai pas beſoin. Si vous ne trouvés point
Dans le fond de votre ame un ſentiment plus tendre;
Si l'amour à l'eſtime en effet ne s'y joint,

Digitized by Google

A vous, à votre main, Madame, je renonce.
Je reviendrai bientôt ſavoir votre réponſe;
Adieu, conſultés-vous, je vous laiſſe y ſonger.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

Eh bien, ma chere, eh bien, ſuis-je aſſés malheureuſe?
Vois l'abîme où le ſort vient de me replonger.

AMELIE.

A vous perſécuter ſa conſtance eſt affreuſe;
Mais - - -

CECILE.

Il eſt ruiné!

AMELIE.

Dans ſon adverſité
On peut le ſecourir, ſans qu'il faille - - -

CECILE.

Que faire?
Il n'a plus rien; je ſuis ſa reſſource derniere!

AMELIE.

J'aperçois un forçat qui vient de ce côté;
Retirons-nous, Madame.

CECILE.

O ma chere Amélie!
Penſe à ce malheureux: le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il ſoit abandonné?

AMELIE.

Non, il eſt des moïens... mais rentrons, je vous prie.
Voïés, cet homme aproche, il a quelque deſſein.

Nos

Nos gens ſont éloignés. Pardonnés ma faibleſſe;
De ma fraïeur ici je ne ſuis pas maîtreſſe.

CECILE.

Oui, rentrons. Ah! quel coup; quel étrange deſtin!
Eſt-ce donc peu, mon Dieu! du malheur qui m'o-
prime?
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime?

SCENE VII.

ANDRE ſeul.

Les voilà qui s'en vont! elles ſemblent me fuir!
L'épouvante à ma vûe a paru les ſaiſir,
Et mon abord ici fait qu'elles ſe retirent.
Je ne puis les blâmer: leur crainte eſt juſte, hélas!
Enchaîné, confondu, parmi des ſcélérats,
Je partage l'horreur & l' effroi qu' ils inſpirent...
Ah! je m'y ſuis mal pris. Près d' elles je devais
Par quelqu' un de leurs gens tâcher d' avoir accès.
Mon malheur, mes ſoupirs les toucheront peut-être.
Les femmes ont le cœur tendre, compatiſſant;
Pour les ſentimens doux ce ſexe parait naître,
Et formé pour aimer, s'attendrit aiſement.
O digne & triſte objet d'une funeſte flamme!
Vous, dont le ſouvenir vit toujours dans mon ame!
Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmait l'un & l'autre,
Quand nous penſions toucher au comble du bonheur;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque
cœur
La ſenſibilité qui regnait dans le vôtre,
Sa bonté généreuſe & ſon humanité!
L'auriés-vous dit, hélas! vertueuſe Cécile!
(Pardonnés, ſi ce nom ſi cher, ſi reſpecté
M' échape dans un lieu par l'oprobre habité.)
L'auriés-

Digitized by Google

L'auriés-vous dit, qu'un jour la chaîne la plus vile ? - - -
Sort injuſte et barbare, avais-je mérité ? - - -
Hélas ! dans mes malheurs j'aurais plus de conſtance,
Si le Ciel ſur moi ſeul épuiſait ſa vengeance.
Peut-être un ſort pareil accable mes parens.
Soulagés-les, mon Dieu ! - - - s'ils ſont encor vivans.
Je mouille en vain ces bords de mes *larmes* ameres :
Et l'heure me rapelle au vaiſſeau déteſté,
A ce vaiſſeau de honte & de calamité.
Allons : mais ſi je vois ſortir ces étrangeres,
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets,
Pour qu'il veuille à leurs piés conduire un miſérable,
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes ſouhaits ;
Elles auront pitié du deſtin qui m'accable.
Oui, par un doux eſpoir je me ſents *conſolé*.
Si jamais la nature à leur cœur a parlé,
Et s'il connaît l'amour d'un père ou d'une mère,
Elles ne pourront pas rebuter ma priere.

Fin du ſecond Acte.

OXFORD-TAYLOR INST.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE I.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

Ainſi donc ſon eſprit indécis, incertain,
A rendre heureux, d'Olban ſe réſoudra peut-être?
Puiſſe-t-elle embraſſer ce généreux deſſein!
Ah! mon bonheur ſerait auſſi grand qu'il peut l'être,
Si nous allions ce ſoir tous enſemble à l'autel
Former d'un double hymen le lien ſolemnel.

AMELIE.

Ne vous en flattés pas, Monſieur. Cette journée
De d'Olban en effet pourra voir l'hyménée:
Mais pour le nôtre...

LE COMTE.

Eh bien?

AMELIE.

Il ne peut s'accomplir.
Du moins nous ſommes loin encore...

LE COMTE.

O Ciel! qu'entends-je?
Et d'où vient tout-à-coup ce changement étrange?
Madame, quel motif?---

AMELIE.

Vous devés le ſentir.
La raiſon, ce me ſemble, à trouver eſt facile.
Votre ami n'a plus rien. S'il épouſe Cécile,
Convient-il d'accepter le don qu'elle nous fait?

Digitized by Google

Je vous demande, à vous, si l'honneur le permet.
Sa fortune aux deux tiers se trouverait réduite,
Et ce serait trop peu pour son nouvel état;
Elle ne pourrait plus y vivre avec éclat.
Et d'ailleurs ses enfans nous viendraient par la fuite
Reprocher... En un mot vous devés, comme moi,
Voir combien de raisons...

LE COMTE.

Oui, Madame, je voi
Que mon bonheur s'éloigne, et que ma flamme augmente,
En me désespérant, votre vertu m'enchante.
Il faut---

AMELIE.

Cécile aproche. Allés; dans un moment
J'irai vous informer du parti qu'elle prend.

LE COMTE.

Le bonheur d'un ami détruit le mien: n'importe.
Madame, en sa faveur daignés solliciter,
Je vous en prie encor.

SCENE II.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

Viens me féliciter
Du triomphe qu'enfin sur mon cœur je remporte.
J'épouserai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponse il doit bientôt venir:
Elle est prête, & je vais lui donner ma parole.
Une seconde fois, ma chere, je m'immole.

AMELIE.

Hélas! qu'un tel parti doit vous avoir coûté!

CECILE.

Digitized by Google

CÉCILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-tems réſiſté,
J'étais au déſeſpoir, & d'un effort ſemblable
Je ne croirais jamais que je ſerais capable.
A la fin relevant mes eſprits abattus.
Le courage, Amélie, a repris le deſſus.
Contre ma paſſion mon ame s'eſt roidie.
Je crois, d'un nouvel être animée & ſaiſie.
Sentir de ſa vertu l'enthouſiasme heureux.
Suivons, puiſqu'il le faut, un devoir rigoureux.
Nous n'avons qu'un inſtant à reſter ſur la terre,
Dans cet inſtant du moins au Ciel tâchons de plaire.
Qu'une ſi courte vie a pourtant de douleurs!
Elle eſt longue pour qui la paſſe dans les pleurs.

AMELIE.

Vous n'en verſerés plus. Non, ma chere Cécile,
Puiſqu'enfin....

CÉCILE.

Je ne ſais; mais je l'oſe eſpérer.
Il me ſemble déjà que je ſuis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à reſpirer;
De ce calme ſubit moi-même je m'étonne.

AMELIE.

Tel eſt de la vertu le naturel effet.
Au plus grand ſacrifice, alors qu'elle l'ordonne,
Elle attache toujours un charme, un prix ſecret.
Vous avés triomphé de la funeſte flamme
Dont vos ſens....

CÉCILE.

Que dis-tu? moi? je n'ai plus d'amour?
André ne m'eſt plus cher? Ah! peut-être mon ame
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaiſir, en me ſacrifiant,
A penſer que de lui je ſuis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en ferait autant,

Et cette douce idée en ſecret m' encourage,
Conſole mon eſprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne ſais pas combien il était vertueux.

AMELIE.

Voici, Monſieur d'Olban, Madame; je vous quitte,
Souffrés que ſans tarder le Comte aprenne auſſi
Que vous allés enfin rendre heureux ſon ami.
Je cours l'en informer.

SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN.

CECILE.

Quoi! je ſuis interdite!
En le voïant déjà je commence à *trembler!* ---
Remettons-nous, il n'eſt plus *tems de reculer:*

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empreſſé de me rendre,
Plein de crainte & d'eſpoir, je viens enfin aprendre
Ce que vous daignerés ordonner de mon ſort.

CECILE,

Si ma main--- en effet veut le rendre propice---
Elle eſt à vous, Monſieur, que l'hymen nous uniſſe.

D'OLBAN *lui baiſant la main avec tranſport.*

Ah! que je la reçois, Madame, avec tranſport!
De ma félicité mon ame eſt enyvrée.
Mes deſtins ſont changés. Cette main adorée.
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.
Je leur pardonne tout. Qu'importe déſormais
Que le crime à mes yeux couvre par-tout la terre?
A la vertu du moins il reſte un ſanctuaire,
Votre cœur eſt ſon temple, & je vais l'habiter.

CECILE.

Digitized by Google

CECILE.

Vous savés l'amitié que j'ai pour Amélie.
D'une part de mes biens j'ai voulu la doter,
Afin qu'avec le Comte elle pût être unie.
Mais il m'en reste assés - - -

D'OLBAN.

Eh! que me parlés-vous
De fortune, de biens? Je les mépriſe tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Le Comte auſſi m'eſt cher, & ſans doute il m'eſt doux
De voir que nous allons tous être heureux enſemble.
Ah! puiſqu'ici du Ciel la bonté nous raſſemble,
Daignés céder, Madame, à notre empreſſement,
Et qu'à jamais béni par les uns & les autres,
Ce jour fixe à la fois leurs deſtins & les nôtres!

CECILE.

Vous avés ma parole, & je dois maintenant
Régler mes volontés, mes deſirs ſur les vôtres.
Arrangés tout, Monſieur, marqués l'heure & l'inſtant.
Mon devoir vous répond de mon conſentement.

D'OLBAN.

Je vais chercher le Comte, & je cours aux Notaires
Faire avec lui dreſſer les actes néceſſaires.
Je défie à préſent la malice du ſort,
Et malgré mon naufrage enfin je touche au port.
Voïons ſi le malheur, s'obſtinant à me ſuivre,
Juſques entre vos bras oſera me pourſuivre.

SCENE IV.

CECILE, ſeule.

Entre mes bras! - - - Pour lui ces bras vont donc s'ouvrir!
Un nœud indiſſoluble avec lui va m'unir!
On a pu m'arracher cette promeſſe affreuſe!

Digitized by Google

Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? eſt-il vrai, malheureuſe —
Eh bien, oui, cher amant, il recevra ma foi;
Mais l'amour, mais le cœur ſeront toujours à toi.
Je vais dans les regrets finir ma triſte vie:
Me puniſſe le Ciel, ſi jamais je t'oublie!
Ma conſolation, mon unique plaiſir,
Mon emploi le plus doux, juſqu'à ce que je meure,
Seront de conſerver ton tendre ſouvenir,
De m'occuper de toi, d'y ſonger à toute heure,
De gémir en ſecret ſur la fatalité
Qui, ne permettant pas qu'on trouvât ta retraite,
Rendit vaine par-tout ma recherche inquiéte.
Sur quels bords inconnus le ſort t'a-t-il porté?
Dans quels bois, quels déſerts te caches-tu, barbare?
Quel païs, quelle mer maintenant nous ſépare?
Que ne viens-tu? — Mais non, non, reſte déſormais;
Quelque part que tu ſois, ah! ne reviens jamais.
Tu reviendrais trop tard! - - - Où donc eſt Amélie?
D'où vient que - - - mais c'eſt elle.

SCÈNE V.

CECILE, AMELIE.

CECILE *courant ſe jetter dans les bras d'Amélie.*

Il eſt fait, mon amie,
Ce cruel ſacrifice! il eſt fait, j'ai promis.
Peux-tu m'abandonner dans l'état où je ſuis?

AMELIE.

Eh! quoi? je vous retrouve affligée, abattue?
Madame, en vous quittant dois-je m'être attendue
A ce prompt changement? Tout-à-l'heure à vous voir
On eût dit - - -

CECILE.

Je tâchais de m'aveugler moi-même,
J'eſpérais (foible eſpoir d'une douleur extrême!)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.

Digitized by Google

Je m'étais étourdie, & ce moment d'yvreſſe
M'a mieux livrée enſuite à toute ma faibleſſe.
Je l'épouſe ce ſoir! - - - Nous irons toutes deux
Former en même tems ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence, hélas!

AMELIE.

Chere Cécile,
Vous connaiſſés combien je fus toujours docile
A céder à vos vœux, à ſuivre en tout vos loix.
Je voudrais à mon tour demander une grace.

CECILE.

Parle; tu me connais; que faut-il que je faſſe?

AMELIE.

Je crains de vous déplaire, & pourtant je le dois;
Ne me refuſés pas.

CECILE.

Ton doute ſeul m'offenſe.
A tout ce que tu veux je m'engage d'avance.

AMELIE.

Daignés donc conſentir que du Comte & de moi
Pour quelque tems encor l'union ſe differe.
Son oncle ne peut pas pouſſer loin ſa carriere;
Nous attendrons ſa mort.

CECILE *triſtement.*

Je vous entends, je voi
Que vous vous repentés de m'avoir obligée,
Et que mes dons pour vous ſont un poids odieux.
Il vous tarde déjà d'en être déchargée.

AMELIE.

De mes vrais ſentimens, Madame, jugés mieux.
Penſés que ce matin avec reconnaiſſance
J'acceptais vos bienfaits. Tout a changé depuis.
Par un coup imprévu nos projets ſont détruits.
L'époux que vous prenés fait une perte immenſe;
Il ſe voit ruiné; nous l'aprenons de lui,
Et vous ne ſeriés plus aſſés riche - - -

Digitized by Google

CECILE.

Pourſui,
Achève d'accabler une amie éplorée.
Ingrate! - - - épargné-moi. Va, ta barbare main
N'a pas beſoin encor de déchirer mon ſein;
Va, je ne ſuis déjà que trop déſeſpérée.
(*D'un ton ferme & abſolu.*)
Gardés de perſiſter dans ce cruel refus;
Je veux bien l'oublier, mais ne m'en parlés plus,
(*Amélie l'embraſſe tendrement.*)
Prépare-moi plutôt à cet hymen funeſte,
Tâche de ranimer la force qui me reſte,
Je ſerai près de toi. L'aſpect de ton bonheur.
Quand je tendrai mes mains au nœud que je déteſte,
De ce moment peut-être affaiblira l'horreur.

AMELIE.

Eſpérés plus; le Ciel vous fit trop vertueuſe
Pour ne pas, à la fin devoir vous rendre heureuſe.
Vous eſtimés d'Olban. L'habitude, le tems
Feront naître pour lui de plus doux ſentimens,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux ſuites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrés-vous oublier - - -

CECILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits,
Je ne peux un moment écarter ſon image.
Veux-tu que je te diſe encore davantage?
A préſent même, hélas! il me ſemble le voir,
Me reprochant déjà mon nouveau mariage,
Mettre à mes piés ici ſes pleurs, ſon déſeſpoir.
Je ne ſais quelle voix dans le fond de mon ame
Semble crier, „arrête, il vient il eſt tout près.
„L'éclat de la vertu releve ſes attraits,
„Garde-toi d'achever & de trahir ſa flamme!"
Oui, tu peux me blâmer, mais ce preſſentiment

Me

Me tourmente avec force, il me trouble & m'accable.
Je crois qu'il ſera vrai. Tu verras ſûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,
Tu verras le deſtin me ramener André;
Je le retrouverai, ma chere, & j'en mourrai.

AMELIE.

Eh! pourquoi voulés-vous groſſir ainſi vos peines
Par des illuſions ſi triſtes & ſi vaines?
Que ſert de ſe flatter? tant de ſoins ſuperflus
Vous annoncent aſſés que ſans doute il n'eſt plus.
S'il vivait, tiendrait-il ſa demeure cachée?
Non; lui-même au contraire il vous aurait cherchée.
Rempli d'un juſte eſpoir à la mort d'Orfeuil,
Vous l'euſſiés vu courir...

CECILE *en pleurant.*

Ah! c'eſt donc à ſa cendre
Que je donne les pleurs que tu me vois répandre.
Je reprends un mari, quand peut-être au cercueil
Enfermé dès long-tems... O cher André, pardonne!
Son malheur m'y contraint, le devoir me l'ordonne,
Mais Dieu m'en eſt témoin, ſi je t'avais revu,
A mes tendres deſirs ſi le Ciel t'eût rendu,
Cette main t'attendait, & la nature entiere
N'aurait entre nous deux pû mettre de barriere.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN *à Cécile.*

Madame, un des forçats qui ſont là ſur ce bord,
Demande à vous parler. Il m'a vû près du port,
Et m'eſt venu prier d'une façon touchante
De tâcher d'obtenir cette grace de vous.

Digitized by Google

Il a pour un coquin l'air honnête & bien doux.
Je m'en suis informé, tout le monde le vante;
On dit que dans la ville il est considéré,
Et, si vous permettés, je vous l'amenerai.
C'est un galérien d'une espéce nouvelle.

CECILE.

Qu'il vienne.

AMELIE *au Laquais.*

Cependant ne vous éloignés pas.
Tenés-vous près d'ici, pour que, si l'on appelle,
Vous veniés aussi-tôt.

SCENE VII.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

AMELIE.

Je fais très-peu de cas
De tous ces gens de bien convertis aux galeres.
Je ne sais s'il s'en trouve, au moins je n'y crois gueres.
J'aperçois ce forçat. C'est le même, je croi,
Qui venait ce matin.

CECILE.

Sa démarche est timide,
Il s'avance à pas lents.

ANDRE, *s'arrêtant dans l'enfoncement du théâtre.*

O mon Dieu, sois mon guide!
En vain je parlerai, si tu n'agis pour moi.
Commande que leur cœur à ma voix s'attendrisse;
Que la compassion le touche & le remplisse!

CECILE *tirant sa bourse & y prenant de l'argent.*

C'est un infortuné. Faut-il être inhumaine
Parce qu'il fut coupable? Il n'est que plus à plaindre,
Et je veux l'assister.

AME-

Digitized by Google

AMELIE *à André qui se tient éloignée.*

Aproche sans rien craindre.

CECILE *lui présentant de l'argent.*

Tenés; que ce secours soulage vos destins!

ANDRE *se reculant sans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucés, mon Dieu! je trouve enfin une ame
Sensible à mes douleurs.

(Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baissés & dans une posture suppliante.

Oui, sans doute, Madame,
Vous le pouvés finir - - - Je suis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puisse rien faire.
Ce sont d'autres bontés, Madame, que j'espere;
C'est un bienfait plus grand & des soins généreux
Que je viens implorer. J'eus un père, une mère - - -
Hélas! les ai-je encore? - - - Un silence profond
Me laisse dès long-tems ignorer ce qu'ils sont.
S'ils vivent, leur misere est sûrement extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit, de la Province même
Où je crois que peut-être ils ont pu retourner.
Si par d'heureux hasards ou des soins charitables
Vous découvrés un jour ces parens déplorables,
Madame, daignés prendre & leur faire donner
Cet argent amassé par un travail pénible:
Faites-leur dire, hélas! qu'à son sort peu sensible,
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que sur eux,
Et qu'au milieu des fers, sur ce rivage affreux,
J'offre mes maux au Ciel, je l'implore sans cesse
Pour qu'au moins l'infortune épargne leur vieillesse.

CECILE *aiant pris la bourse que lui présente le Galerien, & regardant Amélie avec étonnement.*

Ai-je bien entendu?... Dois-je en croire mes yeux?

AMELIE.

Du même étonnement vous me voïes remplie.

CECILE.

CECILE.

Comment concilier des sentimens si grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie?

AMELIE.

Ce prodige me passe.

CECILE *au Galérien.*

Eh bien donc, vos parens?
En quels lieux etaient-ils, lorsque vous les quittates?
Dites-moi dans quel tems vous vous en séparâtes?
Si je peux vous servir je m'en aplaudirai,
Depuis quand n'avés-vous point eu de leurs nouvelles?

ANDRE *toujours les yeux baissés.*

Depuis plus de sept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent ici. Quand je m'en séparai
Pour venir habiter ce rivage funeste,
A peine en Languedoc nous établissions-nous.
Nous quittions la Rochelle, où la Bonté *Céleste*
Nous avait fait long-tems jouir d'un *sort plus doux.*

CECILE *vivement.*

Que dis-tu? La Rochelle?--- Et c'est votre patrie?

ANDRE.

Oui, Madame.

CECILE.

A ce nom je suis toujours saisie,
Et le cœur me palpite --- Ah! si par son moïen
J'aprenais --- Répondés. Vous logiés dans la ville;
Mais tous ses habitans les connaissiés vous-bien!
Pourriés-vous?--- Non, je prends une peine inutile;
Il ne faura de qui je me veux informer.

ANDRE.

Ah! je le crains. Les gens que vous m'allés nommer,
Madame, d'un état sans doute égal au vôtre,
Se trouvaient dans un rang trop au-dessus du nôtre.

Peut-

Peut-être tout au plus je connaîtrai leurs noms.
Pauvres & retirés, parce que nous suivions
Une Religion qu'on a proscrite en France - - -

CECILE *avec transport.*

Quoi! vous étiés de ceux qui d'une autre croïance? —
Ah! je renais! --- L'espoir dans mon cœur est rentré.
Sans doute qu'il me va donner quelque lumiere - - -
Dis-moi, tu connaissais Lisimon?

ANDRE *levant alors les yeux sur Cécile avec étonnement.*

C'est mon père,
Madame.

CECILE *en se reculant & poussant un grand cri.*

C'est ton père! --- Ah! malheureux André!

(*Elle tombe évanouie entre les bras à Amélie.*)

ANDRE *avec saisissement.*

Ciel! quel nom m'a frapé? Que vois-je? Est-ce
bien elle?

AMELIE *soutenant Cécile.*

Elle est sans connaissance - - - Hola! Frontin, Pernelle,
Accourés, venés tous, Dieu! quel événement!

ANDRE *fixant Cécile & tout hors de lui même.*

Quel coup de foudre, ô Ciel! Ah! Cécile! Cécile!

AMELIE *aux Laquais qui arrivent avec précipitation.*

Venés donc, hâtés-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il sera plus facile
De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(*Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.*)

O malheureuse amie!

CECILE *revenant de son évanouissement, & regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin? Quoi! si-tôt! - - -
Où donc est-il allé? Quelle raison soudaine - - -
Ah! - - - je le vois enfin! - - - Qu'il est changé,
mon Dieu! - - -
Mais que veulent ces gens?

AMELIE

AMÉLIE.

Souffrés qu'on vous emmene.

CÉCILE.

Moi?

AMÉLIE.

Vous avés besoin de vous remettre un peu.
Votre saisissement vient d'être tout-à-l'heure
Si violent, qu'il faut - - - -

CÉCILE.

Il faut que je demeure.
Oui, je veux lui parler. Qu'ils se retirent tous.
Eloignés-vous, vous dis-je?

AMÉLIE *aux Laquais.*

Allés.

(*Les Laquais se retirent.*)

ANDRE.

Est-ce donc vous,
Est-ce vous, ma Cécile? Amante toujours chere!
Permettés qu'à vos piés - - -

(*Il s'avance vivement pour se jetter aux piés de Cécile, mais à peine a-t-il mis un genou à terre, que se relevant soudain, il se détourne avec effroi.*)

Que fais-tu, malheureux?
Où t'allait emporter une ardeur téméraire?
Ah! j'oubliais - - - Voici, voici l'instant affreux
Oh je sents tout le poids du destin qui m'accable?

(*Il va s'apuïer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en poussant de longs sanglots.*)

AMÉLIE.

C'est donc-là cet André! - - - Rencontre épouvantable!
Puisqu'il était ainsi, fallait-il le revoir?

CÉCILE

CECILE *regardant tristement André.*

Il paraît agité d'un sombre désespoir.
Allons à lui--- Mais Dieu! que pourrai-je lui dire?
(*Elle s'avance vers André.*)
Malheureux, devant qui mon ame se déchire,
Modere ta douleur; reconnais une voix
Qui fut, en d'autres tems, la calmer tant de fois,
Ah! que ces tems sont loin! Quel changement terrible
Leur a pu succéder!--- Hélas! comment mes yeux
L'auraient-ils reconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible?

ANDRE.

Que dire? où me cacher? O terre entr'ouvre-toi!
A sa vûe, à ses pleurs terre derobe-moi!

CECILE.

Le fils de Lisimon?... d'un si vertueux père!...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frere!---

ANDRE *aïant quitté sa premiere attitude, & levant les yeux au Ciel.*

Vous entendés, mon Dieu! ce reproche accablant:
Vous voïés que j'en bois l'amertume effroïable,
Et pourtant vous savés de quoi je suis coupable!

CECILE *paraissant rêver profondément.*

Plus je songe au passé, moins je conçois comment---

AMELIE.

Un écart de jeunesse, un oubli d'un moment.
Lorsque de son malheur nous aprendrons la cause,
Peut-être dirons-nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CECILE *à André.*

Je voudrais, & je n'ose
T'interroger... Je crains de te faire rougir.

ANDRE.

Digitized by Google

ANDRE.

Rougir? Ah! ma Cécile! Il eſt donc véritable,
A vos regards enfin je parais mépriſable!
Vous croïés en effet que c'eſt le crime - - -

CECILE.

Hélas!
Si j'en pouvais douter, que je ſerais heureuſe!

ANDRE.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuſe!
Qu'un autre le penſât, je ne m'en plaindrais pas:
Mais vous?

CECILE.

Eh! malheureux! que veux-tu que je penſe?

ANDRE.

J'avais cru qu'on devait davantage eſtimer
Un cœur qui, ſans vertu, n'eût oſé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CECILE *en treſſaillant.*

Quoi! malgré l'aparence! - - -
Ah! j'en mourrais de joie, & tous mes ſens d'avance —
Mais ces chaînes? ces fers? ce ſéjour plein d'horreur?

ANDRE.

Ce ne ſont pas les fers qui font le deshonneur.
Je n'ai point de remords. Plût à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conſcience!

CECILE *avec tranſport.*

Le mien avidement reçoit cette eſpérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
Quels monſtres ont rendu ce Jugement inique?
De quoi t'accuſait-on? Quelle infâme pratique
T'a pu faire traiter comme un vil criminel?
Explique ce myſtere horrible, inconcevable.

ANDRE.

Je ne le puis.

CECILE.

Digitized by Google

CECILE.

Comment? Tu ne peux pas, cruel,
Te justifier?

ANDRE.

Non, sans me rendre coupable.

CECILE *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laisse-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce silence odieux.
Toi! des secrets pour moi! des secrets! - - - Ah! parjure!
En avais-tu jadis, quand ton ame était pure?

ANDRE.

Je ne sais où je suis: tout mon corps est tremblant.
Je donnerais mon sang pour arrêter ses larmes.

CÉCILE.

Dieux! que ne suis-je morte avant ce triste instant!
Hélas! je serais morte au moins en l'estimant.
Moi qui me plaisais tant, qui trouvais tant de charmes
A nourrir son idée, à ne penser qu'à lui!
(*A Amélie.*)
Qui, tout-à-l'heure encor - - - Tu sais, tu l'as oui - -
Et voilà - - -

ANDRE.

Quel supplice! Oui, s'il était possible
Que l'on se repentît d'une bonne action.
Je m'en repentirais en ce moment horrible.
Le Ciel veut m'y contraindre, & ma douleur - - - Mais non,
Il faut, en gémissant, suivre un devoir barbare - - -
Vous pleurés, chere amante? - - - Ah! si je vous disais - - -
Pleurés mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je sais que tout m'accuse - - - Eh bien, tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous sépare.

Ne croïés pas - - - On vient. Adieu, Cécile, adieu.
Pour ne me voir jamais quittés ce triste lieu,
Tachés de m'oublier; mais, je vous en conjure,
Penſés à mes parens.

SCENE VIII.

CÉCILE, AMÉLIE, M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN *à Cécile.*

Madame, on a fini;
Les contrats ſont dreſſés, & pour la ſignature
Nous venons - - - Me trompé-je? O Ciel! que vois-je ici?
Je crois que vous pleurés?

LE COMTE *à Amélie.*

Et vous, *Madame*, auſſi?

AMÉLIE.

Eh! qui ne pleurerait?

CÉCILE *portant la main à ſon front.*

Ma tête s'embarraſſe.
(*à Amélie.*)
Ma chere, allons-nous-en; viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver?

LE COMTE.

Apprenés-nous, de grace - - -

AMÉLIE.

Reſpectés ſa douleur, & ne nous dites pas:

D'OLBAN.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

CÉCILE *en s'en allant.*

O quelle deſtinée!
Qu'ai je donc fait au ſort, & pourquoi ſuis-je née?

SCENE

SCENE IX.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

D'OLBAN.

Par ma foi, l'on s'y perd, & je n'y conçois rien.
Elle se plaint du sort, elle pleure, soupire;
Qu'a-t-elle? qui l'afflige? & que vent-elle dire?
Quel accident subit. - - - Parbleu, je voudrais bien
Que ce fût encor moi - - - Viens; quoi qu'il en puisse être,
Quel que soit mon destin, je prétends le connaître.
Je sais bien qu'aux revers je suis prédestiné;
Puissé-je être du moins le seul infortuné!

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

M. D'OLBAN *seul.*

Je reconnais bien là mon étoile maudite!
Il faut que je sois né d'une race proscrite.
Et voilà de ces coups, de ces événemens
Après lesquels, je crois, on n'a plus qu'à se pendre.
A de pareils revers qui jamais peut s'attendre?
Elle acceptait ma main! encor quelques momens,
Et nous étions liés d'une chaine éternelle.
Point du tout. C'est le Ciel, c'est l'Enfer qui s'en mêle,
Le diable au dernier pas creuse un gouffre *fatal*,
Et parmi des forçats me déterre un *rival!*
Mais suis-je ici le seul & le plus *misérable*?
Quoi! je connais Cécile, & c'est moi que je plains!
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable,
Méritait-elle, ô Ciel! d'aussi cruels destins?
Quels sentimens! quelle ame, & noble & généreuse!
Elle allait s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taisait ses combats, & me cachait ses pleurs.
Hélas! que je la perde, & qu'elle soit heureuse!
Mais non, le même coup nous écrase tous deux.
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,
Montre le désespoir où son ame est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux;
Quel cœur ne se fendrait à ce spectacle affreux?
L'existence à présent est un poids qui m'accable,
Je ne sais comme on peut se souffrir ici-bas.
Ah! la terre est vraiment un séjour effroïable,
Puisque tant de vertu, de mérite, & d'appas
N'y sont pas à l'abri d'un sort si déplorable.

SCENE

SCENE II.

M. D'OLBAN, CECILE.

(Cécile, l'air abattu, les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête souvent, & n'aperçoit point d'Olban qui se retire un peu à l'écart en la regardant tristement.)

CECILE.

Où vais je? - - - Quel désordre agite tous mes sens? - - -
Où porté-je mon trouble & mes pas chancelans? - -
Une pente secrette - - - une force invincible
Malgré moi me ramene à ce rivage horrible! - - -
Quel espoir m'y conduit, & qui viens-je chercher?
C'est dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte,
C'est ici que tantôt ma tombe s'est ouverte.
Ah! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire?
O cœur faible & sanglant, tu ne fais sur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire!
Tu reviens sur le coup qui t'a donné la mort!
(Appercevant d'Olban qui s'avance vers elle.)
Mais que vois-je? d'Olban?

(Elle se détourne d'abord, en se couvrant le visage de son mouchoir; puis elle leve enfin les yeux sur lui, le regarde en pleurant, & ils restent quelques momens l'un & l'autre en silence.)

D'OLBAN.

Je vous entends, Madame;
Oui, c'est m'en dire assés, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai sû trop tard les secrets sentimens.
Croïés que, si plutôt j'avais pû les connaître,
Je vous eusse épargné quelques larmes peut-être:
Ce n'est pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens.

Digitized by Google

Non, Madame, je viens vous rendre une promeſſe
Dont je ne me pourrais prévaloir ſans baſſeſſe.
Inſtruit & pénétré de ce que je vous doi,
Sur votre exemple ici je regle ma conduite:
Par un ſublime effort vous vous donniés à moi,
En renonçant à vous il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je? y renoncer? Nous reſterons unis
Par un lien moins doux, mais auſſi reſpectable.
Le ſort fût-il pour moi cent fois plus implacable,
Malgré mon infortune & le ſort ennemi,
N'étant point votre époux, je ſerai votre ami.
Je ne veux déſormais que ce titre honorable.
A celui-là du moins puiſſé-je ſoulager
Des douleurs que toujours je prétends partager!

CECILE.

Si de les adoucir quelque choſe eſt capable,
C'eſt vraiment la pitié, la généroſité
Que vous daignés montrer pour une *infortunée*---
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir *mérité*
Qu'à de ſi rudes coups vous m'aïés condamnée?---
O Monſieur, voïés donc quelle eſt ma deſtinée!
Ce n'eſt qu'aprés huit ans que je le trouve, hélas!
Et je le trouve--- Non, je n'y ſurvivrai pas.
(*Elle porte ſon mouchoir ſur ſes yeux.*)

D'OLBAN.

Né cachés point vos pleurs, ils ſont trop légitimes,
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous verſés;
Mes malheurs m'aigriſſaient, & vous m'attendriſſés.

CECILE.

O Dieu!

D'OLBAN.

Vous n'avés pû ſavoir encor quels crimes---

CECILE.

Il affirme, il ſoutient qu'il n'eſt pas criminel;
Je ne ſais rien de plus. Il ſe tait ſur le reſte,

Et

Et s'obstine à garder un silence funeste.
Qu'imaginer? que croire en cet état cruel?
Maintenant Amélie est à presser le Comte
De faire là-dessus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois, par ce moïen.

D'OLBAN.

Vous allés être instruite, ils reviennent ensemble.

CECILE.

Ah! que m'aprendront-ils? je frémis & je tremble.
Peut-être il valait mieux que j'ignorasse---

SCENE III.

CECILE, M. D'OLBAN, AMELIE, LE COMTE.

CECILE *regardant le Comte avec embarras.*

Eh bien?
Que venés-vous enfin m'annoncer?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché par-tout, Madame, avec un soin extrême;
Mais mon zèle mes soins ont été sans succès,
Il faut que l'on n'ait point aporté son procès,
Ou que de nos bureaux on l'ait soustrait ensuite.
J'ai fait dans les papiers une exacte visite,
Et les ai tous tenus, sans y rien découvrir.
Voïant de ce côté mon espérance vaine,
J'ai par un autre endroit tenté de m'éclaircir.
J'ai demandé celui qui conduisait la chaine
A l'époque où je sais qu'André vint sur ce bord.
En effet, c'était-là ma ressource dernière,
Et sans doute on en eût tiré quelque lumière;
Mais depuis l'an passé ce conducteur est mort.
Ainsi c'est d'André seul, ce n'est que de sa bouche
Que l'on peut aujourd'hui savoir ce qui le touche,

Nous devons nous résoudre à toujours l'ignorer,
S'il persiste à vouloir ne le point déclarer.

CECILE.

Il se dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'est pas croïable;
Son état le dément, & prouve contre lui.
Est-ce que dans les fers il serait aujourd'hui?
L'aurait-on condamné? - - -

D'OLBAN.

Je le trouve admirable;
Comme si maintenant, dans ce vil univers,
On ne voïait pas tout se faire de travers.

AMELIE.

Pourquoi donc en silence?

D'OLBAN.

Oh! voilà le mystere.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'est pas ordinaire
Que des Juges ainsi - - -

D'OLBAN.

Jugent mal, n'est-ce pas?
Tu crois que leurs arrêts sont toujours des oracles,
Si tu plaides jamais, ah! parbleu, tu verras
Qu'assés souvent à gauche ils donnent sans miracles,
En attendant - tu peux t'en raporter à moi,
Car j'en fais, Dieu-merci, quelque nouvelle.

CECILE.

Eh! quoi?
Il n'est plus vertueux - - - il est encor sensible!
Je n'imaginais pas que cela fût possible.
Est-ce qu'en y versant ses poisons corrupteurs,
Le crime en même-tems n'endurcit pas les cœurs?
J'avais cru que le vice étouffait la nature,
Que toujours l'ame tendre était honnête & pure.

AMELIE.

AMELIE.

Ah! Madame, il ne faut qu'un instant malheureux.
Il en est dans la vie où l'ame la mieux née
Se trouve malgré soi vers l'abîme entraînée,
Et pour nous l'innocence est un dépôt des Cieux
Qui dans nos faibles mains facilement s'altere.
Un jeune homme sur-tout court cent périls divers,
Dont ne le sauve pas un heureux caractère.
Pour le perdre il suffit d'un compagnon pervers.
Aussi, quand au naufrage échappe la jeunesse,
On le doit au hasard bien plus qu'à la sagesse.

CECILE.

Toujours pour ses parens plein d'un tendre intérêt.
Il cherchait les moïens d'adoucir leur misere,
Et ce soin généreux vers moi le conduisait!
(*A Amélie.*)
Tu l'as vu, quand ici pour son père & sa mère
Il m'a remis l'argent que ses mains ont gagné.
Oui, quoiqu'il soit lui-même assés infortuné,
C'est pour eux qu'il travaille au milieu de ses chaines,
Et l'amour filial le soutient dans ses peines.

D'OLBAN.

Quel contraste inoui!

LE COMTE.

Moi, je n'y comprends rien:
Mais j'avoue en effet, l'équité le demande,
Que, depuis dix-huit mois qu'en ces lieux je commande,
Il s'est toujours conduit comme un homme de bien.
Du reste des forçats on le distingue, on l'aime,
Chacun veut l'employer, je lui donne moi-même
Toute la liberté que son état permet,
Et rends son esclavage aussi doux qu'il peut l'être.

D'OLBAN.

J'entrevois là-dessous quelque étonnant secret
Qu'il faut absolument parvenir à connaître.

Mon ami, fais venir cet homme fingulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le filence,
Au défaut de la voix, l'air & la contenance
Difent la vérité.

LE COMTE.

Je vais vous l'envoïer.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN *à Cécile.*

Sur tout ce que j'entends je gagerais d'avance
Qu'il n'eft pas criminel. Je le fouhaite au moins;
Laiſſés moi débrouiller ce cahos.

CECILE.

A vos *ſoins*
Que ne devrai-je pas, Monſieur, & que j'admire
La grandeur de votre ame en cet *événement!*
Non, elle n'a jamais mieux paru qu'à préſent;
Mon cœur en eſt touché plus que je ne puis dire.
Oh! que j'aime à vous voir, à vous entendre ainſi
D'un pauvre malheureux embraſſer le parti!
Je vous en ſais bon gré - - - S'il était véritable
Qu'en effet, comme il dit, il ne fût point coupable,
Ah! - - - Vous le croïés donc, & c'eſt ſincérement
Que vous penſés - - - Eh bien, j'ai la même eſpérance,
Maintenant je l'avoue avec plus d'aſſurance,
Je panche, ainſi que vous, à le croire innocent.
Si je m'abuſe, hélas! mon erreur m'eſt bien chere.

AMELIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai, mais il eſt néceſſaire
Que je lui parle ſeul.

CECILE.

Digitized by Google

CECILE.

Oui, nous allons rentrer.
Je me confie aux soins que vous voulés bien prendre
Quel qu'en soit le succès, revenés me l'aprendre.
Ce que vous aurés fait décidera mon sort;
Vous me rapporterés ou la vie ou la mort.

(*Elles sortent.*)

SCENE V.

M. D'OLBAN, ANDRE.

D'OLBAN.

Aproche, mon ami, l'on dit qu'à la Rochelle
De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je suis instruit de tout.

ANDRE.

Est-ce ainsi que s'apelle
Celui qui de Cécile est le mari?

D'OLBAN.

Comment?
Ignorais-tu son nom?

ANDRE.

Oui, j'ai su seulement
Qu'avec un homme riche elle s'était unie;
C'est tout ce que j'apris en quittant ma patrie.
Est-elle heureuse au moins? L'est-elle? & son époux.
Connait-il bien le prix du trésor qu'il possède?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRE *vivement.*

Il est mort, dites-vous?

D'OLBAN.

Et dans de très-grands biens Cécile lui succede;
Il l'a faire héritiere.

ANDRE.

Digitized by Google

ANDRE.

O Ciel! qu'ai-je entendu!
De ce fatal hymen le nœud ſerait rompu!
Cécile eſt libre!-- Hélas! malheureux, que t'importe!
Quel delire inſenſé t'agite & te tranſporte?
Oublîras-tu toujours ton état?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, ſi tu n'en es pas digne.
Du crime cependant tes chaines ſont le ſigne,
Et c'eſt par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voïe eût pu t'y conduire?

ANDRE.

Les hommes
Sont-ils juſtes toujours?

D'OLBAN.

Non parbleu, ſur ma foi:
Ils ne ſont que mechans dans le ſiecle où *nous ſommes.*

ANDRE.

Eh bien?

D'OLBAN.

En ſerais-tu victime, ainſi que moi?

ANDRE.

Je ſuis innocent.

D'OLBAN.

Va, ſans peine je le croi;
Et, ſi tu me dis vrai, tu ne m'étonnes gueres.
Oui les honnêtes gens ſont ſans doute aux galeres,
Car ceux qui n'y ſont pas-- Mais revenons à toi.
Nous ſommes donc tous deux compagnons d'infortune?
Je viens d'avoir un ſort preſque pareil au tien,
Et contre les mechans notre cauſe eſt commune.
Achève de m'inſtruire, & ne me cache rien;
Aprend moi quel ſujet---

ANDRE.

Digitized by Google

ANDRE.

Monsieur, je dois le taire
Et je mériterais en effet mon malheur,
Si je vous en osais dévoiler le mystere.
C'est un secret trop saint, il mourra dans mon cœur
Ne m'interrogés plus: déjà tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile;
Jugés après cela si vous réussirés.
Ah! vous ne savés pas, jamais vous ne saurés
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encor, j'aurais donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ses vœux.
Pour arrêter les pleurs qui coulaient de ses yeux.

D'OLBAN.

Ecoute, je te vais causer de la surprise,
Mais le Ciel est témoin de ma sincerité;
Je suis vrai, tu te peux fier à ma franchise.
Ne crois point que ce soit par curiosité
Que je te presse ainsi. Ma vûe est différente,
Sache enfin mes motifs, j'aime aussi ton amante.

ANDRE.

Vous l'aimés!

D'OLBAN.

Et j'allais devenir son mari ---

ANDRE.

L'ingrate!

D'OLBAN.

A m'épouser elle avait consenti ---

ANDRE.

J'étais donc oublié!

D'OLBAN.

Lorsque ta destinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hyménée
Dont, au fond de son cœur, Cécile gémissait.
Ce n'est que mon malheur qui la déterminait
A me donner la main.

ANDRE.

Digitized by Google

ANDRE *avec enthousiasme.*

Ah! voilà bien son ame!
C'eſt ainſi qu'elle penſe, & je la reconnais.

D'OLBAN.

Elle m'avait caché ſes ſentimens ſecrets:
Mais, dès que j'ai connu ſa douleur & ſa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auraient comblé les ſiens.
Je veux, ſi tu n'y mets un obſtacle invincible,
Vous rendre heureux tous deux.

ANDRE.

O Ciel! eſt-il poſſible?
Moi, Monſieur, je ſerais —

D'OLBAN.

Tu tiens entre tes mains
Le ſort de ton amante & tes propres deſtins.
S'il eſt vrai que tu ſois encore digne d'elle,
A la vertu toujours ſi tu reſtais fidèle,
Explique tes malheurs, dis qui les a cauſés,
Parle: l'autel t'attend, & tes ſermens ſont briſés.

ANDRE *avec tranſport.*

C'en eſt trop. Eh bien, non, je ne ſuis pas coupable;
Aprenés tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paraiſſent m'avilir,
La vertu les avoue: & loin de me flétrir,
Ce ſont — Ah malheureux! tremble, que vas-tu faire?
Grand Dieu! qu'allais-je dire? — O mon père!
— mon père!

D'OLBAN.

Acheve. Qui t'arrête? & pourquoi te troubler?
Quel eſt donc ce ſecret? hâte-toi de parler.

ANDRE, *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connais plus — Cécile! — chere amante! —
Mon père! — Je frémis: mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattant mon eſprit, l'entraînent tour à tour.

D'OLBAN.

D'OLBAN.

Je ne t'abuſe point par un eſpoir frivole.

ANDRE.

Ah! qui l'emportera? juſte Ciel! quel parti!
Je voudrais - - -

D'OLBAN.

Eh bien, quoi?

ANDRE.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte ſur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire paſſer au comble de bonheur.

ANDRÉ *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre ſur la terre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour moi,
Et du ſort qui m'oprime il faut ſubir la loi.
Le Ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma miſere.
A quelle épreuve, hélas! met-on ce triſte cœur!
Mais, quoi! je pourrais être à celle que j'adore!
Je pourrais--- Loin de moi cet eſpoir ſéducteur.
J'ai failli ſuccomber, & j'en rougis encore.
(*à d'Olban.*)
Monſieur, votre bonté redouble mon tourment,
Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand.
Je fuis; de mon amour je crains la violence.
Daignés tous déformais m'épargner ces combats;
De grace, laiſſés-moi du-moins mon innocence,
Le ſeul bien qui me reſte, & le ſeul dont, helas!
Il m'eſt encor permis de jouir ici-bas.

(*Il s'en va.*)

SCENE

SCENE VI.

M. D'OLBAN *seul.*

Cet homme eſt innocent, l'on ne peut s'y méprendre.
Il a ame élevée autant que le cœur tendre;
Sa conſcience eſt pure; & je n'en doute pas,
Il n'eſt qu'infortuné.

(*Il ſe promene en réuant ſur le devant du théâtre.*)

SCENE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON *dans le fond.*

Voici *donc le rivage*
Où mon fils eſt venu languir *dans l'eſclavage!*
Votre bras, ô mon Dieu! l'aura-t-il ſoutenu
Au milieu des horreurs d'un deſtin ſi funeſte?
Le reverrai-je? ou bien, dans le ſéjour céleſte
Lui payés-vous déjà le prix de ſa vertu?

D'OLBAN *ſur le devant de la Scene.*

Ce ſilence pourtant --- ce ſilence m'étonne.
A quoi l'attribuer? Quels motifs ſi puiſſans---

LISIMON *avançant un peu.*

Comment m'y prendre? Ici je ne connais perſonne.
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans?

D'OLBAN.

Sûrement ce n'eſt pas le remords ni la honte
Qui l'arrêtent. L'on voit qu'il ſe tait à regret,
Et ſon père eſt, je crois, mêlé dans ce ſecret.
Mais Cécile m'attend allons lui rendre compte;
J'ai des ſoupçons.

LISIMON.

Digitized by Google

LISIMON *l'abordant.*

Je suis étranger dans ces lieux
Monsieur, aïés pitié d'un vieillard malheureux!
C'est la nature, hélas! c'est l'amour paternelle
Qui m'arrache au tombeau d'une épouse fidelle,
Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
Malgré le poids des ans, chercher ce triste bord.
J'y viens d'un devoir saint remplir les loix féveres,
Mais ce devoir m'est cher. J'ai mon fils aux galeres:
Je viens avec transport reprendre, en ces momens,
Des fers qu'il n'a pour moi portés que trop long-tems.

D'OLBAN.

A ta place, dis-tu, pour soulager tes peines,
Ses généreuses mains---

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
Et pour l'en décharger j'arrive maintenant.
Si j'arrive assés-tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

Et le nom de ce fils?

LISIMON.

C'est André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

André?

LISIMON.

M'en pourriés vous donner quelque nouvelle?
Serait-il par hasard connu de vous ici?

D'OLBAN *avec transport.*

André! lui, c'est ton fils? & c'est tes fers qu'il porte?
Oui, oui, je le connais--- Tout cela se raporte:

J'avais bien deviné--- Que mon cœur eſt ravi!
Allons, courons vers elle. Ah! qu'elle aura de joïe!---
Mais, non, il faut avant que je ſois éclairci---
Viens, ſuis-moi, bon vieillard, c'eſt le *Ciel qui* t'envoïe;
Viens, tu m'aprendras tout; tu t'es bien adreſſé,
Et je te ſervirai, j'y ſuis intéreſſé.
Quoi que le ſort m'ait fait & me garde d'outrage,
Si leur félicité peut-être mon ouvrage.
L'exiſtence m'eſt chere, & j'en rends *grace aux* Cieux:
Il n'eſt point de malheur pour qui fait des heureux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN *au Comte.*

Vous ne me croiriés pas, & vous auriés raison,
Je ferais comme vous. Une telle Action
Eſt trop belle aujourd' hui pour être vraiſemblable.
Mais tenés, le voilà ce vieillard reſpectable;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'eſt toujours
Avec raviſſement que ma bouche répete
L'hiſtoire des malheurs répandus ſur mes jours.
Tout horribles qu'ils ſont, mon ame ſatisfaite
Trouve à les raconter une douceur ſecrette:
C'eſt faire en meme tems l'éloge de mon fils,
Parler de ſes vertus, dignes d'un autre prix;
De ce que je lui dois rapeller la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant ſa gloire.
(*Au Comte.*)
Peut-être que déjà d'André vous l'aurés ſû;
A ſa conduite au moins on l'aura reconnu,
Et je l'avoue auſſi, nous ſommes l'un & l'autre
D'une Religion qu'ici proſcrit la vôtre.
Contre elle vainement voudrait-on déclamer,
Le Ciel nous y fit naître. On ne peut nous blâmer
De reſter attachés à la foi de nos pères,
Et nos cœurs n'ont, je crois, rien à ſe reprocher:
Dieu nous mit dans la route où l'on nous voit marcher.

Digitized by Google

Au reſte la raiſon & ſes faibles lumieres
D'une fauſſe lueur auraient pu nous fraper;
Mais eſt-on criminel, hélas! pour ſe tromper?
Vertueux & ſoumis, ſi dans l'erreur nous ſommes,
Nous oſons eſpérer en la bonté de Dieu,
Et croïons mériter l'indulgence des hommes.

LE COMTE *à d'Olban.*

Vois-tu pour ſon parti comme il parle avec feu?
C'eſt, ſans doute, un apôtre, un martyr de ſa ſecte.

D'OLBAN *avec humeur.*

C'eſt un homme de bien qu'il faut que l'on reſpecte.

LISIMON.

La Rochelle long-tems nous avait dans ſon ſein
Vu jouir d'un obſcur & tranquille deſtin,
Quand, ſuivi de mon fils & de ma tendre épouſe,
J'en ſortis pour m'aller établir vers Toulouſe.
J'y crus continuer, dans un repos heureux,
De vivre en ma croïance & d'inſtruire mes freres.
Mais l'heure était venue où les deſtins *contraires*
A des pleurs éternels devaient ouvrir mes yeux.
Dieu qui, juſques alors daignant m'être propice,
M'avait paru couvrir d'une ombre protectrice,
Dieu s'éloigna de moi. Je me trouvai ſurpris,
Et l'on me condamna pour toujours aux galeres.

D'OLBAN *à Liſimon.*

Que diable allais-tu faire auſſi dans ce païs?

LE COMTE *à d'Olban.*

Ce ſont les loix: on rend des arrêts plus ſéveres.

LISIMON.

On me traînait déjà vers ce ſéjour affreux;
J'y marchais en pouſſant des ſanglots douloureux.
Voici que tout-á-coup je vois ſur mon paſſage
Mon fils, mon cher André precipiter ſes pas.
La nature éperduë enflammait ſon viſage,
Rendait ſes yeux ardens, exaltait ſon courage:
Il jette un cri, s'élance, & me ſerre en ſes bras.

„Arre-

„Arrêtés (me dit-il) non, non, vous n'irés pas.
„Courés vers votre épouse, helas! elle eſt mourante;
„Courés rendre la vie à ma mère expirante,
„Et fuïés avec elle au milieu des déſerts.
„Vous êtes libre, allés, je viens prendre vos fers."
Etonné, confondu, je reſpirais à peine;
Je ne pouvais parler. Mon fils au même inſtant
Tombe aux piés de celui qui conduiſait la chaine,
Preſſe, conjure, emploïe & les pleurs & l'argent,
Et, le gagnant enfin, obtient qu'en eſclavage
Il ſoit, au lieu de moi, conduit ſur ce rivage.

D'OLBAN *au Comte.*

Eh bien? qu'en penſes-tu, mon cher? tu ne dis rien?

LE COMTE.

Je ſuis extaſié.

D'OLBAN.

Parbleu, je le crois bien.

LISIMON.

Tranſporté d'obtenir cette funeſte grace,
Fier de m'oter mes fers, André prit donc ma place;
Et moi, je l'avouerai, moins généreux que lui,
Je ſouffris, en pleurant, cet échange inoui;
Je cédai, dans l'eſpoir que peut-être à la vie
Je pourrais rappeller une épouſe chérie.
Ma préſence en effet, mon amour, mes ſecours
L'empêcherent alors de terminer ſes jours:
Mais elle en a paſſé le reſte dans les larmes,
Au ſein de l'indigence, & parmi les alarmes.
Sans ceſſe nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulais quelquefois du milieu des Cévenes,
La quitter pour venir reprendre ici mes chaînes;
Elle me retenait, en redoublant ſes cris.
Enfin, le mois dernier, ſes forces s'épuiſerent,
En me nommant ſon fils je la vis expirer;
Et ſeul, ſans nul ſecours, réduit à l'enterrer,
Je lui creuſai ſa foſſe, & mes mains l'y placerent.

Digitized by Google

Hélas! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurais dans le tombeau dû sans doute la suivre;
Mais un autre devoir aussi sacré pour moi
Me restait à remplir & m'ordonnait de vivre.
A ma place en ces lieux mon cher fils gémissait,
Ma mort dans l'esclavage à jamais le laissait;
J'ai voulu l'en tirer & finir sa misere,
Avant que le trépas me rejoigne à sa mère.

LE COMTE *à d'Olban.*

Nous en savons assés; que faisons-nous ici?
Ah! Madame d'Orfeuil à la douleur en proie,
En ces mêmes momens, dans les larmes se noïe.
Courons; que ce bon homme avec nous vienne aussi.
Il faut - - -

D'OLBAN *le retenant,*

Sa joïe encor ne serait qu'imparfaite,
Osons la différer pour la rendre complette.
La chose vous regarde, & c'est à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment?

D'OLBAN.

N'êtes-vous pas l'ami des Commissaires?

LE COMTE.

J'entends; oui, je le suis. Peut-être à mes prieres
Ils auront quelque égard, & je crois les fléchir.
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te mocques, je pense.
T'obliger? Ce sont eux, je le dis hautement.
Qui te devront, parbleu, de la reconnaissance.
C'est rendre aux gens en place un service important,
Que de les aviser du bien qu'ils ont à faire.

LISIMON *regardant la galere.*

Sans doute la voilà cette triste galere
Qui renferme en son sein mon fils infortuné!
Je n'ose la fixer. Tremblant & consterné,

La

La honte, le remords, le déſeſpoir m'accable.
Dieu! pour tant de vertu quel ſéjour effroïable!
(*A d'Olban.*).
Ne tardons plus, Monſieur; menés-moi vers mon fils;
Que j'aille---

D'OLBAN.

Il n'eſt pas tems.

LISIMON.

Ah! vous m'avés promis---

D'OLBAN.

Je te promets encor; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bientôt; j'ai mes raiſons, te dis-je.
(*Au Comte.*)
Nous allons de vos ſoins attendre le ſuccès.
(*Il ſort & emmene Liſimon.*)

SCENE II.

LE COMTE ſeul.

J'eſpere qu'il ſera conforme à mes ſouhaits.
Ici l'équité même à faire grace oblige.
Je leur conterai tout, ils n'y pourront tenir;
Eût-on des cœurs de marbre, il faudrait s'attendrir.

(*Il veut ſortir, & il eſt rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.*)

SCENE III.

LE COMTE, CECILE, AMELIE.

CECILE *au Comte.*

Monſieur, envoïés-moi ce malheureux; qu'il vienne;
Je veux encor le voir.

Digitized by Google

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMELIE.

O Dieu! dans ſes douleurs daigne la ſecourir!

LE COMTE *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera; que l'eſpoir vous ſoutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, conſolés-la;
Peut-être que bientôt ſon malheur finira.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE.

(*Cécile plongée dans une profonde rêverie ne ſemble faire aucune attention à ce que dit le Comte, & Amélie au contraire en eſt transportée.*)

AMELIE.

Ah! Madame, écoutés ce fortuné préſage,
Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il *nous tient ce langage*;
Non: ils ont découvert quelque choſe d'heureux.
Une ſecrette joïe éclatait dans ſes yeux.
Croïés-moi; de ſon cœur j'ai trop d'intelligence
Pour pouvoir m'y tromper: il eſt gai ſatisfait,
Je n'imagine point encore ce que c'eſt.
Mais je crois tout poſſible. Oui, quand la providence
Eût fait ici pour vous un miracle imprévu,
J'en ſerais peu ſurpriſe, il vous était bien dû---
Vous ne m'écoutés point. Immobile & glacée,
Toujours dans vos douleurs vous êtes enfoncée!
Quoi! votre Ame à l'eſpoir craint-elle de s'ouvrir?
Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CECILE *d'une voix faible & ſans changer d'attitude.*

Oui, ſans doute--- un tombeau. J'eſpere au moins,
J'eſpere
Que c'en ſera le terme.

AME-

AMELIE.

Eh! pouvés-vous, ma chere,
Tenir un tel discours?

CECILE.

Je dis la vérité.

AMELIE.

Vous me faites trembler.

CECILE.

Oui, le coup est porté,
Et je sents que je touche à la fin de ma vie.

AMELIE.

Y pensés-vous?

CECILE.

J'y touche, & je m'en réjouis.
De peines, d'amertume elle fut trop remplie,
La mort est un bonheur dans l'état où je suis.
C'est en vain que l'on veut de fausses espérances
Amuser mes chagrins & flatter mes souffrances,
De ces illusions j'ai, tant que je l'ai pu,
Entretenu l'erreur, par elle j'ai vécu;
Elle cesse, & je meurs. La mesure est comblée,
Je vois, je vois mon sort, & j'en suis accablée.

AMELIE.

Ah! que dites-vous-là, Madame? Vous, mourir?
Vous, quitter la lumiere, & vous en réjouir?
(*Lui prenant tendrement la main.*)
Cruelle, songés-vous que c'est à votre amie,
A votre amie, à moi, que vous parlés ainsi?
Vous ne m'aimés donc plus?

CECILE.

O ma pauvre Amélie!
Pardonne au désespoir, tu vois le mien ici
Hélas! j'aurais au Ciel bien des graces à rendre,
Si mon cœur, qu'il forma trop sensible & trop tendre,

A ta douce amitié borné jusqu' à ce jour,
N' avait jamais connu le poison de l'amour!
Sous l' excès de mes maux il faut que je succombe;
La mort va les finir, je dois la souhaiter.
Et pourtant je me trouble à l'aspect de ma tombe;
Je ne puis sans terreur songer à te quitter:
Car je n' ai que toi seule à regretter au monde.
Mais ce qui me console en ma douleur profonde,
C' est qu' au moins en mourant je ne te laisse pas
Dans un triste abandon sans secours ici-bas.
J' ai fait mon testament, & de mon héritage
Entre d' Olban & toi j' ordonne le partage.

(*Ici Amélie fond en larmes.*)

Tu pleures --- je ne peux te blâmer de pleurer.
Tu n' as pas tort: tu perds une bien bonne amie,

(*L' embrassant & la serrant contre son sein.*)

Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
Tu ne l' oublîras pas, j' ose m' en assurer;
Oui, je connais ton ame --- *Ecoute une priere*
Qui t' est de ma tendresse une preuve derniere.
Tiens ma place, prends soin de cet infortuné;
Je te le recommande. Hélas! quoiqu' il soit né

(*Apercevant André.*)

Peut-être --- Dieu! c' est lui! je suis froide, éperdue!
Ah! je sents que je vais expirer à sa vûe!

SCENE V.

CECILE, AMELIE, ANDRE.

(*Amélie pleure amérement, André s' avance à pas lents; Cécile baisse les yeux à son aproche, & demeure quelque tems sans parler.*)

CECILE *à André.*

Ne pense pas qu' ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t' arracher le secret de ton sort.

Je sais

Je sais trop que sur toi je n'ai plus de puissance.
Garde, garde à jamais ton barbare silence;
Tu le veux, j'y consens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient presque égal.
Cependant je n'ai pu me refuser encore
Pour la derniere fois --- dirai-je le plaisir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir?
Ah! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre:
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arracher le jour,
Et tu ne peux, cruel, m'arracher mon amour!
Mon trépas, rend enfin cet aveu pardonnable,
Il l'expira du moins; innocent ou coupable,

(à Amélie.)

Je meurs en t'adorant. Puissé-je --- Soutiens-moi.

AMELIE *la soutenant, & toute effraïée.*

Madame!

CECILE *se laissant aller dans ses bras.*

Je succombe.

ANDRE *avec faisissement.*

Ah! qu'est-ce que je voi?

AMELIE *à André.*

Ton ouvrage, barbare! il faut bien qu'elle meure,
Regarde-la.

CECILE *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*

Mon Dieu! hate ma derniere heure!
Abrege mes douleurs!

ANDRE *courant à Cécile, prenant avec transport une de ses mains, & la collant à sa bouche.*

Non, vivés pour m'aimer!
Ma Cécile, vivés! vivés pour m'estimer!
J'en suis digne toujours. Voïés-moi---

CECILE *le regardant languissamment, sans retirer la main qu'il presse toujours contre ses lèvres.*

Que je vive?
Ah! tu ne le veux pas.

ANDRE.

Digitized by Google

ANDRE.

O Ciel! tu m'y reduis!
Je n'y reſiſte plus, &, quoi qu'il en arrive,
Il faut parler.

CECILE.

Ingrat! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaiſirs, & que les mêmes peines!

ANDRE.

Eh bien, vous l'emportes, C'en eſt fait, je me rends;
Vous allés tout ſavoir.

CECILE *ceſſant de s'appuïer ſur Amélie, & ſemblant reprendre ſes forces à ces mots.*

Tu ranimes mes ſens:
Mais ne me donne pas des eſpérances vaines.
Mon ami, tes ſecrets, ne le fais-tu pas bien?
En entrant dans mon cœur, ne ſortent pas du tien.
Pourſuis donc, que crains-tu? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de ſaint l'amour & la nature;
Par ce feu, dont toujours je brûle *malgré moi*;
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi;
Je t'en conjure enfin par ton vertueux père - - -

ANDRE.

Grand Dieu! qu'oſés-vous dire? - - - Ah! vous
ne ſavés pas - - -
Cécile, c'eſt lui même, oui, c'eſt mon père, hélas!
Qui juſqu'à cet inſtant m'a contraint à me taire.
C'eſt lui, s'il vit encore - - -

SCENE VI. & derniere.

CECILE, AMELIE, ANDRE, LISIMON, M. D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON *s'élançant dans les bras de ſon fils.*

Oui, ton père eſt vivant,
Mon cher fils --- mais il va mourir en t'embraſſant.

ANDRE.

Digitized by Google

ANDRE.

Mon père!

CECILE.

Lisimon!

ANDRE.

O Ciel! par quelle grace! - - -

CECILE *sautant au cou de Lisimon.*

Voïés votre Cécile.

LISIMON *l'embrassant.*

Et toi, ma fille, aussi?

CECILE *avec vivacité.*

Il est donc innocent?

ANDRE.

Que mon cœur est saisi!
Ah mon père, est-ce vous, est-ce vous que j'embrasse?
Je ne suis plus à plaindre. A présent votre fils
De ce qu'il a souffert reçoit un digne prix.
Quels transports je ressents avec quelle tendresse
En cet heureux moment dans mes bras je vous presse!
Qu'il m'est doux! - - - Mais que dis-je? O Ciel! en quel danger - - -
Je frémis de vous voir. Vous, ici? vous, mon père?
A paraître en ces lieux avés-vous pu songer?
Pourquoi? qui vous amene? & qu'y vénes-vous faire?

LISIMON.

Ah! puisque tu me vois, peux-tu le demander?

CECILE.

Je n'ose presque encor me le persuader.
C'est lui! c'est Lisimon! ô rencontre imprévue!
(*Elle prend une des mains du vieillard, & la baise avec des transports de tendresse.*)
Jamais à ce bonheur me serais-je attendue?
Mon respectable ami! mon père!

LISIMON.

Digitized by Google

LISIMON *entre André & Cécile, & leur rendant tour-à tour leurs careſſes.*

Mes enfans!
Je crois que je mourrai dans vos embraſſemens.
Combien ils me ſont chers! qu'ils ont pour moi de charmes!
Mais ma joïe eſt trop grande; aux maux les plus affreux
Trop de bonheur ſuccede. Obſcurcis par les larmes
Mes yeux ceſſent déjà de vous voir tous les deux,
Et mon cœur oppreſſé ne bat plus qu'avec peine.

(Il s'apuïe ſur André.)

CECILE.

Grace au Ciel! maintenant j'en ſuis enfin certaine,
André n'eſt pas coupable. Oh! non, il ne l'eſt pas,
Je n'en peux plus douter, puiſqu'il eſt dans vos bras,
C'eſt en vain que ſes fers---

LISIMON *avec enthouſiasme.*

Reſpectés-les, ma fille;
L'or qui couvre le grand, & dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en repandent ici ſur ce fils généreux.
Ils ſont de ſa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

ANDRE *d'un air effraïe.*

Ah! de grace, arretés; vous me glacés d'effroi.
Gardés-vous bien---

LISIMON *avec une effuſion de tendreſſe.*

O toi qui méritais de naître
D'un père--- auſſi ſenſible, auſſi tendre peut-être,
Mais moins haï du ſort, & plus heureux que moi;
Toi que le Ciel encor permet que je revoie,
O mon fils! mon cher fils! ce nom qui fait ma joïe,
Et dont tu ſais remplir les devoirs en héros,
Ce nom te fut fatal & cauſa tous tes maux.

Ta

Digitized by Google

Ta tendreſſe eſt allée au-delà des limites,
Qu'à l'amour filial Dieu lui-même a preſcrites,
Et, par ton dévoûment pour un infortuné,
Tu m'as rendu bien plus que je ne t'ai donné!
Ne t'oppoſe donc pas au deſſein qui m'amène!
Tu fus trop généreux, lorſque tu pris ma chaîne,
Et je ne ſuis que juſte en revenant enfin
Te la redemander & ſubir mon deſtin.

ANDRE.

O Dieu! que dites-vous?

LISIMON.

Ce qu'il faut qu'on publie,
Ce qu'à tout l'univers - - -

CECILE *à Liſimon.*

Quoi! ſes fers - - -

LISIMON.

Sont les miens.
Il ſe chargea pour moi de ces honteux liens,
Mais je viens les reprendre.

CECILE *levant les bras avec un tranſport de joïe qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah! d'Olban! Amélie!
(*Au Comte.*)
Monſieur! entendés-vous? Entends-tu, mon amie?

ANDRE *à ſon père.*

Ne perdés point de tems, & fuïés de ces lieux;
Fuïés, vous dis-je, allés, retournés vers ma mère.

LISIMON.

Hélas! elle n'eſt plus.

ANDRE.

Qu'entends-je, juſtes Cieux!
Ma mère! - - -

CECILE *avec faiſiſſement.*

Elle eſt morte! elle, à qui je fus ſi chere!

LISI-

Digitized by Google

LISIMON *à son fils.*

Ce n'était, tu le sais, que pour la secourir,
Qu'à te céder mes fers j'avais pu consentir.
Mais dès qu'elle a fini sa penible carriere,
Privé du nom d'époux, je ne suis plus que père.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai satisfait à tout ce que je doi.
(*Il se tourne vers le Comte & va se jetter à ses piés.*)
C'est de vous que dépend la grace que j'espere,
Je l'implore à vos piés.

ANDRE *se précipitant aussi aux genoux du Comte.*

Non, ne le croïés pas.

CECILE *se renversant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur se brise.

D'OLBAN.

O Dieu! vois ces nobles combats!
Baisse un moment ici tes regards sur la terre,
Ce spectacle en est digne.

LISIMON.

Aïés compassion,
Monsieur, aïés pitié de mon affliction!
Entendés les sanglots d'un vieillard déplorable,
Regardés ces cheveux blanchis dans les douleurs;
Ce front ridé des ans; voïés couler mes pleurs,
Et ne les voïés pas d'un œil impitoïable!
Sur ce funeste bord je dus être amené;
C'est moi qu'à l'esclavage on a seul condamné,
Mon fils est innocent, ses chaînes m'apartiennent,
Rendés, rendés-les moi, que mes mains les obtiennent!

ANDRÉ.

Monsieur, ne croïés rien de tout ce qu'il vous dit.
C'est l'amour paternelle, hélas! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune, & s'accuser lui-même.

(*Il*

(*Se tournant vers son père, les mains jointes.*)

Et vous, encore un coup, mon père, éloignés-vous,
Laissés moi mes liens. Leur poids ne m'est que doux,
Mais il accablerait votre faible vieillesse.
Je suis jeune, & je puis mieux que vous les porter.

LISIMON *à son fils.*

Non, tu les porterais trop long tems. Ta jeunesse,
Pour quelques jours au plus qui peuvent me rester,
Ne doit pas sur ces bords consumer les années
Que semblent te promettre encor les destinées.

(*Embrassant de nouveau les genoux du Comte.*)

Au nom de Dieu, Monsieur, cédés à mes desirs!
Que la nature ici, que l'équité vous touche!
La pure vérité vous parle par ma bouche,
Je ne vous trompe point, croïés-en mes soupirs;
Ne me refusés pas!--- La grace n'est pas grande,
Ce ne sont que des fers, hélas! que je demande.

LE COMTE *les relevant & les embrassant l'un & l'autre.*

Leve-toi, bon vieillard, & toi, fils généreux;
Levés-vous, mes amis, embrassés-moi tous deux.
Ah! que vos cœurs sont grands, sont au dessus des nôtres!
Vous étiés à mes piés, c'est à moi d'être aux vôtres;
Mais, pendant quelque instant, à nos yeux j'ai voulu
Vous laisser déployer toute votre vertu,
Elle honore le siécle, & votre délivrance
Doit de tant d'heroisme être la récompense.
Aussi j'en viens pour d'obtenir la faveur;
Sûr qu'elle aurai l'aveu d'un Roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, temperer la rigueur.
Il prise la vertu, quelque part qu'elle brille;
Et demandant au Ciel d'éclairer vos esprits,
Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,
Qu'il se plait à toujours compter dans sa famille.

Digitized by Google

LISIMON.

Ah! pour l'aimer auſſi nos cœurs vraiment Français
S'accordent avec ceux de ſes autres ſujets.
Diviſés ſur des points, où nous errons peut-être,
Dans d'autres bien ſacrés nous ſommes réunis:
Servir notre patrie, adorer notre maître
Sont des dogmes communs à tous les deux partis.

CÉCILE.

O jour! jour fortuné! quel changement proſpere!

AMELIE *ſe jettant au cou du Comte avec un transport de joie.*

Si je ne t'aimais pas, ce que tu viens de faire
Te donnerait mon cœur pour jamais.

D'OLBAN *prenant André par la main, & le préſentant à Cécile avec qui il l'unit.*

C'eſt ma main
Qui vous doit préſenter cet amant reſpectable:
Il eſt digne de vous, ſoïés unis enfin.
(*à André.*)
Et toi, reçois de moi cette femme adorable.
Quoiqu'on ne puiſſe trop admirer tes vertus,
Le prix que je t'en donne eſt peut-être au-deſſus.

CÉCILE *ſe penchant affectueuſement ſur le bras de d'Olban qui de l'autre main empêche André de ſe jetter à ſes genoux.*

Ah! Monſieur!

D'OLBAN *les regardant tous deux d'un air ſatisfait & triomphant.*

Mon bonheur eſt plus grand que le vôtre,
Puiſque je vous ai pu voir heureux l'un & l'autre.

CÉCILE *à Liſimon.*

Mon père, uniſſés donc auſſi ces deux amans,
Et béniſſés-nous tous.

LISIMON.

Digitized by Google

LISIMON.

Aprochés, mes enfans.

(*Au Comte.*)

André, Cécile, & vous par qui la Providence
A fini nos malheurs, vous dont je joins les mains,

(*Il unit Amélie & le Comte.*)

Que dans votre union l'Arbitre des destins
Daigne faire à vous cœurs trouver leur récompense.
Puissent vos sentimens se reproduire un jour
Dans des fils adorés, dignes de votre amour,
Et qui, de vos vertus vous païant le salaire,
Vous fassent, comme moi dans des momens si doux
Remercier le Ciel du bonheur d'être père!

CECILE *à d'Olban.*

Notre félicité ne serait pas entiere
Si vous ne consentiés à rester avec nous.
Soïés de la famille, & devenés mon frere.

D'OLBAN.

J'en accepte le titre. Oui, malgré mon chagrin,
Vous me raccommodés avec le genre humain.
Cette terre n'est point un séjour si fauvage;
Il s'y rencontre encor bien des honnêtes gens,
Plus que je ne croïais, & je vois que le sage
Doit en faveur des bons supporter les mechans.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Digitized by Google

ANECDOTES HISTORIQUES.

On a peut-être entendu parler de Mademoiselle Bertin, marchande de modes, fort en vogue aujourd'hui à Paris. Voici un de ses propos. Une Dame de qualité vient demander à cette Demoiselle Bertin plusieurs bonnets pour envoïer dans la province. La marchande couchée sur une chaise longue dans un Caraco élegant, daigne à peine saluer la Dame de qualité par une très légere inclination de tête. Elle sonne: une jeune Nimphe charmante qu'on nomme Mademoiselle Adelaide se presente. Donnés à Madame, dit la Bertin, des bonnets d'un mois. La Dame lui represente qu'on en voudrait avoir des plus nouveaux. *Cela n'est pas possible, Madame*, reprit la marchande quarrée, dans mon dernier travail avec la Reine, (non c'elle d'aujourd'hui car elle aime les Sujets autant qu'ils l'adorent) nous avons arreté que les bonnets les plus modernes ne paraitraïent pas avant huit jours. Depuis ce tems on n'apelle plus la Demoiselle Bertin que le ministre des modes.

Commines pasant à Paris, entra dans le couvent des Chartreux, où était le tombeau du Duc Jean Galéas qui avait usurpé le Duché de Milan. Voici ce qu'il en dit. „Son corps est aux Chartreux à Pavie, „près du parc plus haut que le grand autel, et les „chartreux me l'ont montré, au moins ses os, les „quels sentaïent comme la nature ordonne; et un

Digitized by Google

„moine l'apella saint; et je lui demandai à l'oreille „pourquoi il l'appellait saint; et qu'il pouvait voir „peintes à l'entour de lui les armes de plusieurs ci„tés, qu'il avait usurpées, où il n'avait nul droit. „Nous apellons, dit le moine, en ce païs saints tous „ceux qui nous font du bien. Et il a fait cette belle „église des chartreux." Ainsi il n'y a qu'à batir des églises chés vous pour être saint; mais je crois que ni les pierres ni la chaux accompagnent nul au paradis.

Un vieillard anglais avait douze fils, au Service. Ils obtinrent un jour congé chemestre et vinrent voir leur père qu'ils trouverent accablé d'infirmités et dans l'indigence. *Point de pain*, dit l'un d'eux, et *avoir donné douze defenseurs à la patrie!* Nous n'avons que notre Solde, et nous ne pouvons l'assister. Mais n'y a-t-il pas un lombard ici? dit le plus jeune; — Oui, mais qu'avons nous à y porter? On n'y prête de l'argent que sur gages. Et nous n'avons rien. — Quoi, rien? Et nous n'avons nous pas l'honneur de ce vieillard et le notre? — Il est connu; personne ne peut le contester... Mettons cet honneur en gage — On nous confiera bien 50 livres Sterling sur ce dépot... Cette idée fut aprouvée. Les douze fils signerent un billét en ces termes: Douze anglais, fils d'un tailleur reduit à la plus grande indigence, à l'âge de près de cent ans; Servant tous le Roi et la patrie demandent à la direction du lombard la somme de 50 liv. afin de soulager leur père infortuné. Pour sûreté, ils engagent leur honneur, et promettent le rembourfement dans le terme d'une année. Ce gage fut reçu à la direction du lombard; on leur donna 50 liv., on déchira le billet, & on promit de fournir aux besoins

Digitized by Google

du vieillard pendant sa vie. La singularité de ce fait attira plusieurs personnes bienfaisantes chés le vieillard, qui lui firent des presens, & le mirent en état de recompenser la piété filiale de son honnête famille. Cher lecteur; daignés à lire la preface du second tome vous trouverés un trait d'un honnête homme ou d'un vrai coquin.

L'ANE RÉTROUVÉ.

Lucas à pié menait à son village,
Six ânes qu'à la foire il venait d'acheter.
Quand il eut bien marché, fatigué du voïage,
Sur l'un des animaux il crut devoir monter:
Mais quelle fut sa surprise & sa peine,
De voir devant ses yeux cinq baudets *seulement*,
Au lieu de la demi-douzaine
Qu'en partant il avait sous son commendement.
Trois fois les compte il récommence;
Et toujours oubliant l'âne qu'il a sous lui
Trois fois de son mortel ennui
Il sent croitre la violence.
En sanglotant, le rusé niais Villageois
Rétourne sur ses pas, il court à droite à gauche
Pendant quatre heures, il chevauche,
Par monts, par vaux, et jusqu'au fond des bois.
Après s'être donné vainement la torture,
Il regagne enfin sa maison;
Et sans descendre du grison,
Qui lui sert de digne monture,
A sa femme il deduit sa piteuse avanture.
Calme-toi, pauvre Sot, lui dit-elle tout net!
Tu n'en comptes que cinq, et moi j'en compte sept?

LES

Digitized by Google

LES RATS.

Joſeph Pardow, aide du chirurgien major du vaiſſeau le Lancaſtre, raconta une anecdote ſinguliere, qui, ſi elle eſt vraïe, fait honte à pluſieurs enfans dénaturés, offre une obſervation curieuſe ſur l'inſtinct des animaux. Il était un matin dans ſon lit occupé à lire; un bruit ſemblable à celui que font les rats en montant entre un double cloiſon, & s'efforçant de la percer, attira ſon attention. Il vit un trou ſe former lentement, & un rat qui ſe preſenta ſur le bord regarda ſans bruit dans la chambre, & ſe rétira après avoir découvert ce qu'il deſirait; un inſtant après il revint, accompagné d'un autre rat qui en tenait un autre par l'oreille, ce dernier paraiſſait vieux: dès qu'ils furent tous trois arrivés vers le trou, les deux jeunes l'y laiſſerent, et deſcendirent dans la chambre, où ils ramaſſerent les miettes de biscuit qui étaïent tombées de la table pendant le ſouper de la veille: ils porterent ces miettes au rat qu'ils avaïent laiſſés près du trou. Cette attention étonna Mr. Pardow, et il obſerva avec ſoin; il remarqua que l'animal à qui les deux autres portaïent des proviſions, était aveugle, & ne trouvait qu'en tâtonnant les proviſions qu'on lui preſentait. Pendant que le chirurgien conſidérait, le chirurgien major entra dans la chambre; les jeunes rats efraïés, pouſſerent un cri perçant pour avertir le vieux, & ne ſe retirerent cependant qu'après qu'ils le virent en ſûreté. Mr. Pardow conjecture que ce vieux rat était le pere des deux autres, qui pourvaïent à ſa ſubſiſtance.

Digitized by Google

On lit dans un Ecrit périodique l'Anecdote ſuivante, *ſur la mort de Charles I*, Roi d'Angleterre. L'auteur de cette feuille s'exprime ainſi - - - Beaucoup d'Ecrivains ont prétendu que le Bourreau qui trancha la tête au malheureux *Charles I*, Roi d'Angleterre, était maſqué. Cette particularité a donné lieu à une infinité de raiſonnemens & de conjectures; je viens enfin lever le voile qui juſqu'ici a caché une anecdote ſi intéreſſante; je tiens le fait de la bouche d'un Homme de Lettres eſtimé, qui *lui*-même en a été inſtruit par un ami de Milord S *.

Ce Lord aimé du Roi *Georges II.* était un des Chefs de l'Armée Anglaiſe à *Dettingen*; les diſpoſitions de M. le Maréchal *de Noailles*, la ſituation des lieux qui ſemblait nous favoriſer, tout faiſait craindre à Milord S *, que les Anglais ne perdiſſent la bataille. Il communiqua ſes ſoupçons à *ſon Maître*; il lui repréſenta que ſa gloire & ſa vie étaïent en danger; que ſelon toutes les aparences les *Français* demeureraïent vainqueurs dans cette journée. *George* ferma l'oreille aux ſages remontrances de cet Officier; la fortune ſe plût à triompher de la prudence: les *Anglais* eurent le deſſus; le Lord parut coupable de tous les torts aux yeux de ſon Souverain: il fut diſgracié; il s'y attendait. Il vint à Londres; les citoïens ſenſés voïaïent en lui un honnête homme qui avait oſé dire la vérité à ſon Roi, & l'évenement ne les trompait pas ſur les mauvaiſes ſuites que cette bataille aurait dû avoir pour les *Anglais*. Le Lord réſolut d'aller ſe renfermer dans ſes terres en *Ecoſſe*. Quelques jours avant ſon départ, il invita beaucoup de monde à un ſouper brillant. A la fin du repas, un de ſes domeſtiques lui remit ce billet qu'avait apporté un Inconnu: „Je fais mon compliment de tout mon cœur à Milord;

Digitized by Google

„Milord; jamais ſon mérite n'a plus éclaté; je vou-
„drais lui donner des preuves réelles de mon eſti-
„me: qu'il ſe rende donc ce ſoir à huit heures dans
„la Cité, rue * * *, il trouvera une allée obſcure
„vis-à-vis l'enſeigne * * *; il entrera dans cette
„allée, il heurtera, & l'on aura ſoin de lui ouvrir;
„qu'il vienne ſeul: on l'attend à l'heure marquée.

Le Lord rit à la lecture de ce billet: „voilà,
„dit-il à un de ſes amis, ce que je dois à ma bon-
„ne fortune; c'eſt ſans doute quelque beauté déſ-
„œuvrée; cependant je tiendrai bon: il faut qu'un
„diſgracié ſoit philoſophe." L'ami aplaudit: le ren-
dés-vous fut oublié, & le Lord paſſa la nuit avec
a ſociété. Le lendemain il reçoit ce nouveau billet:

„Je vous avais cru, Milord, digne de votre ré-
„putation: me ſerais-je trompé? Je veux bien en-
„cor vous offrir une occaſion de réparer votre faute.
On vous attend aujourd'hui à la même heure
„qu'hier, & au même endroit; n'allés pas détruire
la bonne opinion que l'on a conçue de vous; ſon-
„gés que paſſé cette journée vos torts deviendront
„irréparables."

Un mouvement de colère ſe joignit à l'étonne-
nent de Milord: „Qui que vous ſoïés, s'écria-t-il,
„vous n'avés fait que me rendre juſtice - - - Eh
bien! j'irai à ce rendés-vous, & nous verrons
qui m'oſe écrire de la ſorte."

Il continua à regler ſes affaires pour ſon voïage
' Ecoſſe, & ne ſachant trop à quelle idée s'arrêter,
ſe rendit ſans domeſtique à l'endroit indiqué. Il
ionte au cinquième étage d'une maiſon où tout
réſentait le tableau de la miſère; ce ſpectacle aug-
ıente ſon étonnement, & même lui cauſe quel-
u'inquiétude; il heurte: „Qui eſt là, lui dit une
voix inconnue? C'eſt le Lord * * *, répond Mi-
lord. Eh bien! pourſuit-on aſſés bruſquement,
qu'il ouvre."

OXFORD-TAYLOR INST.
Digitized by Google

Ce ton était nouveau pour les oreilles du Lord; il entre, il traverse une espèce de bouge qui le conduit à une chambre éclairée d'une lampe. Il n'avait cependant pu s'empêcher de mettre la main sur la garde de son épée. „Vous avés peur, s'écrie-t-on „du fond d'un lit! Moi avoir peur! replique le „Lord!" En même tems il ôte la main de dessus son épée & s'avance vers le lit. Il voit un vieillard accablé du poid des années; une longue barbe descendait jusque sur sa poitrine, & il avait à peine conservé l'aparence humaine. „Lord S *, dit le „vieillard, je suis charmé de vous voir; votre répu„tation me flatte; asseïés-vous & ne craignés *rien* „d'un homme de cent vingt-cinq ans."

Le Lord s'assied, toujours dans la surprise & dans l'attente du dénouement d'une avanture si extraordinaire: il regardait ce vieillard, & ne pouvait se lasser d'admirer un âge si avancé.

„Votre fermeté, poursuit le *vieillard*, *votre* „sagesse dans vos conseils au Roi, & son injustice, „sont parvenues jusqu'à moi; le Ciel va vous ré„compenser de vos vertus; vous êtes digne du sang „des * * *; n'avés vous pas en besoin de papiers „fort importans pour votre famille, pour votre „fortune & votre noblesse?

„Oui, répond vivement le Lord; ces papiers „ont été perdus, on ne sait trop par quelle fatalité; „j'ai fait des recherches inutiles, & cette perte me „cause celle des trois quarts de mon bien, & des „titres qui m'intéressent encor davantage. Eh bien, „continue le vieillard, vous voïés cette cassette, „prenés cette clé & ouvrés."

Le Lord se saisit de la clé avec impatience; il ouvre, il jette un coup d'œil sur les papiers, & s'écrie, en tendant les bras au vieillard: „Homme „généreux, puis-je assés vous témoigner ma re„connaissance? Je retrouve ma fortune, les droits

de

Digitized by Google

de mes ayeux - - - A qui dois-je un ſervice ſi rare? - - - O mon fils, viens embraſſer ton biſayeul! - - - Mon biſayeul, interrompt le Lord frappé d'une ſurpriſe inexprimable! Oui, continue le vieillard en pleurant, tu me dois ton ſang; écoute, mon fils, peut-être que ce ſont mes derniers accens: prête moi l'oreille & tremble."

„Tu connais les fureurs de notre Nation, diſons plutôt ces crimes! ils ont tous été réunis dans la condamnation de *Charles I*, notre Roi, notre Maître légitime: tu ſais qu'il a perdu la vie ſur un échafaut, qu'un homme maſqué lui a tranché la tête, que juſqu'à préſent cet homme a été inconnu. En auriés-vous connaiſſance, interrompt le Lord? Oui, je le connais, pourſuit le vieillard au milieu des pleurs & des ſanglots: ce monſtre, ô mon fils! cet homme abominable, digne de tous es ſupplices, c'eſt - - - c'eſt moi! Vous, replique le Lord, en jettant un cri d'indignation, & reculant d'horreur! Moi-même, reprend le vieillard, oui, c'eſt moi qui me ſuis ſouillé de ce ſang acré, la vengeance a pû me conduire à cet énorme ttentât. J'avais éprouvé de la part de ce Prince les injuſtices, des violences - - - Un dernier affront - - - il avait ſéduit ma fille, j'immolai l'Etat, mon devoir, l'humanité à ma fureur. Je me ivrai entièrement au barbare *Cromwel*; je ſervis es complots, ſes crimes; je lui fraïai le chemin u trône; je ne cherchais qu'à me venger; je 'exigeai de l'uſurpateur qu'une ſeule récompenſe e mes perfidies; je demandai qu'il me fut permis - - - le dirai-je, ô Ciel! de porter la main ur mon Maître - - - de lui arracher la vie - - - *romwel* m'accorda tout, *Charles* fût qu'il mourait e ma main &c. - - - c'eſt moi qui fus ſon bourreau.

Le Lord regardait le vieillard, pleurait & frémiſſait. „Vous! mon père, vous! le bourreau de *Char-*

Digitized by Google

„*Charles I.* --- Voilà où m'a porté la soif de la ven-„geance, poursuivit le vieillard; depuis ce jour ré-„freux, mon cœur a été déchiré par toutes les fu-„ries: je me suis banni de l'Angleterre; le Ciel, „ pour me punir, a voulu prolonger ma vie au-delà „des bornes de la nature; après avoir erré près de „quatre-vingts ans dans toute l'Europe, inconnu à „ma famille, à mes amis, au monde entier, dans la „plus profonde indigence, le suis venu mourir dans „mon païs, dans ce païs que j'ai privé de son Roi. „Cette cassette était le seul reste de ma fortune. J'ai „apris par une femme qui me sert & qui ignore „mon nom & mon crime, j'ai apris, dis-je, ta *dis-*„grace honorable & ton mérite; avant que de rendre „les derniers soupirs j'ai voulu contribuer à ton bon-„heur & te remettre un bien qui t'est dû. Mon en-„fant, tu frémis; vas, je suis en exécration, à moi-„même; fuis un spectacle si odieux, *fuis; en déte-*„stant mon crime, pleure sur ma *mémoire; si les* „remords suffisaient pour expier un *semblable, for-*„fait, j'aurais, épuisé la vengeance divine."

Le Lord était anéanti: l'horreur, la tendresse, la pitié, toutes les passions accablaient à la fois son âme — Il cède à la nature, il se jette en pleurant dans les bras du vieillard: „Ah; s'écrie-t-il, j'oublie tout, „vous avés des remords, vous êtes malheureux, & „vous êtes mon père, c'est tout ce que je vois."

Il engage son bisayeul à le suivre en Ecosse sous un nom étranger; le vieillard refuse, fatigué des sollicitations, des prières, des larmes du Lord, il s'y rend enfin. Son petit-fils revient le lendemain: mais tout avait disparu; le Lord fit des perquisitions: elles furent inutiles. Il y a tout lieu de croire que ce malheureux n'avait pas voulu se montrer aux yeux de sa famille, & qu'il était allé ensevelir ses derniers jours dans quelque retraite aussi obscure que celle où le Lord l'avait trouvé,

Cette Anecdote a été fournie par Mr. d'Arnaud.

DE

Digitized by Google

DE GUSTAVE VAZA.

Guſtave Vaza deſcendait par ſa naiſſance des anciens Roi de Suéde. C'était une de ces grandes ames, que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes: ſa taille avantageuſe & ſon grand air lui faiſaïent des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive, qu'elle était ſans art: ſon genie formait de ces entrepriſes, que le vulgaire croit téméraires, et qui ne ſont que hardies aux yeux des grands hommes; ſon courage infatigable les faiſait reuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiécle féroce, & avait beaucoup de penchant à la vertu.

Il avait été ôtage de Chriſtiern, Roi de Dannemark, qui oprimait la Suède avec l'archevêque d'Upſal, primat du roïaume. Ce Chriſtiern l'avait retenu priſonnier contre le droit des gens. Guſtave aïant trouvé les moïens de s'éclipſer de la priſon, avait erré, déguiſé en villageois, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vû réduit à la néceſſité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour ſe cacher. Enſéveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détroner le Tiran. Il ſe découvrit aux païſans, il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua Chriſtiern et L'archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suéde, & fut élû avec juſtice par les états, Roi du païs, dont il était le liberateur.

Ce

Digitized by Google

Ce fut lui, qui y introduisit la religion luthérienne. Il régna heureux & absolu, jusqu'à l'âge de 70 ans & mourût plein de gloire, laissant sur le trône sa famille & sa religion.

EPITAPHES
DE MARIE THERESE, IMPERATRICE D'AUTRICHE,, REINE D'HONGRIE.

THERESE l'exemple du monde,
Dont le corps gît ici dans une paix profonde,
Ne connut jamais le flatteur:
Digne des plus beaux jours de l'ancienne Rome
Elle eut tous les attraits de son sexe enchanteur
Avec les vertus d'un grand Homme.

Avec tout ce que la nature
Put ajouter à la beauté
Prudence, Courage & bonté
Gisent dans sa sepulture.

C'en est donc fait helas: & Therese n'est plus!
Elle n'est plus! la parque temeraire,
Sans égard pour son rang, ses graces, ses vertus
Sur elle ose lever une main meurtriere!
De la plus Sainte vie elle éteint le flambeau;
Etres malheureux & sensibles.

Venés

Venés gemir sur le tombeau
Qui renferme aujourd'hui ses reliques paisibles;
Qui la douleur en dueil parcoure l'univers,
La terre en elle perd Titus & Marc Aureil;
Ah puisent à jamais mes vers,
Attestant mes regrets être immortels comme elle.

ELEGIE

en vers libres sur la mort de S. M. *l'Imperatrice-Reine.*

Elle a vecu pour le bonheur du monde;
Elle n'est plus! quel dueil universel!
Je vois, helas! la tristesse profonde
De ses Sujets dans ce moment cruel.
La, tous les Grands d'un superbe cortege
Voïant éteint leur flambeau conducteur,
Vont eperdus chercher qui les protége,
Contre le sort de l'humaine grandeur.
D'un peuple entier la naive tristesse
Indique mieux le prix des Souverains;
De toute part une foule s'empresse
A l'exprimer; les Hongrois, les Germains,
Les Nations de son immense Empire
Vers son tombeau s'elancent à grands flots;
Le trouble affreux que la douleur inspire
Confond chés eux le langage en sanglots.
Parmi l'éclat de ces tristes échos
Les sons aigus des femmes éplorées

Digitized by Google

Se diſtinguaient. En pleurant ce trépas
Elles ſentaient leurs propres deſtinées;
De leur ſexe adoré la gloire etait fanée;
Et vers le Ciel en elevant leurs bras
Elles ſemblaient accuſer ſa juſtice.
Tu nous ravis par ton decret divin
Notre Modele et notre Protectrice,
S'écrierent-elles, en pleurant leur deſtin.
Des malheureux j'entends les cris funebres:
Marie Thereſe etait notre ſoutien,
L'adverſité ſortait de ſes tenebres,
Sécrétement Elle-faiſait le bien;
Mais les bienfaits que ſa munificence
A conſacré au bonheur de l'Etat
Portent le ſceau de ſa vaſte puiſſance.
Et l'union de l'utile à l'eclat.
Ses actions la rendent inmortelle
En l'égalant aux plus fameux Heros;
Par ſes vertus Elle en fut le modele
Dans ſes bienfaits et ſes nobles travaux;
Mais ſon eſprit gouverne encor l'Europe
Par ſes Enfans dans les plus beaux Climats.
Et tour à tour chacun d'eux develope
Tous ſes Talens dans les divers Etats.
Du haut des Cieux en voiant ſon Ouvrage
Et les mortels par ſon ſang fortunés,
A l'Univers laiſſe pour héritage
Ses Deſcendants pour leur bien couronnés.

EUGE-

Digitized by Google

EUGÉNIE,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Par Mr. de BEAUMARCHAIS.

Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde.

Eugenie, Acte III. Scene IV.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Le Baron HARTLEY, père d'Eugénie, vieux gentilhomme du païs de Galles.

Le Lord Comte de CLARENDON, Amant d'Eugénie, cru son époux, jeune homme de la Cour.

Mad. MURER, Tante d'Eugénie, riche veuve du païs de Galles.

EUGENIE, fille du Baron.

SIR CHARLES, frere d'Eugénie.

COWERLY, ami du Baron, Capitaine de haut bord.

DRINK, Valet de Chambre du Comte de Clarendon.

BETSY, femme de chambre d'Eugénie, jeune fille du païs de Galles.

ROBERT, premier laquais de Mad. Murer.

Personnages muets.

Des valets armés.

La Scene eſt à Londres, dans une Maiſon écartée, appartenant au Comte de Clarendon.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

ACTE I.

Le Théâtre repréſente un Salon à la Françaiſe du meilleur goût. Des malles & des paquets ndiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins eſt une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames ſont aſſiſes auprès. Madame Murer it un papier anglais près de la bougie. Eugénie ient un ouvrage de broderie. Le Baron eſt aſis derriere la table. Betſy eſt debout à côté de ui, tenant d'une main un plateau avec un petit erre deſſus; de l'autre, une bouteille de maaſquin empaillée: elle verſe un verre au Baron, & regarde après de côté & d'autre.

SCENE I.

Le Baron HARTLEY, Mdme. MURER, EUGENIE, BETSY.

BETSY.

Comme tout ceci eſt beau! Mais c'eſt la chambre de ma Maîtreſſe qu'il faut voir.

LE BARON *après avoir bu, remettant ſon verre ſur le plateau.* Celle-ci à droite?

Digitized by Google

BESSY. Oui, Monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chés Madame.

LE BARON. J'entends: ici dessus.

Mdme. MURER. Vous ne sortés pas; Monsieur, il est six heures.

LE BARON. J'attends un carosse.... Hé bien! Eugénie, tu ne dis mot: est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaïe qu'autrefois.

EUGENIE. Je suis un peu fatiguée du voïage, mon père.

LE BARON. Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta Tante.

EUGENIE. Cette maison est si récherchée....

Mad. MURER. Il est vrai qu'elle est d'un goût — comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGENIE *à part.* Que celui à qui elle appartient.

(*Bessy sort.*)

SCENE II.

EUGENIE, LE BARON, Madame MURER, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur, une voiture....

LE BARON *à Robert, en se levant.* Mon chapeau, ma canne....

Mad. MURER. Robert, il faudra vuider ces malles & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT. On n'a pas encor eu le tems de se reconnaitre.

Digitized by Google

LE BARON (*à Robert,*) Où dis-tu que loge le Capitaine?

ROBERT. Dans Suffolk Street, tout auprès du Bagno.

LE BARON. C'eſt bon. (*Robert ſort,*)

SCENE III.

Mde. MURER, LE BARON, EUGENIE.

Madame MURER. (*Le ton de Mad. Murer, dans toute cette Scene, eſt un peu dédaigneux.*)

J'eſpere que vous n'oublierés pas de vous faire écrire chés le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il ſoit à Windſor; c'eſt un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette Maiſon, pendant notre ſéjour à Londres; & vous ſentés que ce ſont là de ces devoirs ----

LE BARON, *la contrefaiſant.*) Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami; comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

Mad. MURER. Ne voulés vous pas y aller, Monſieur?

LE BARON. Pardonnés moi, ma Sœur; voilà trois fois que vous le dites: j'irai en ſortant de chés le Capitaine Cowerly.

Mad. MURER. Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéreſſe, ni ne veux le voir ſeul.

LE BARON. Comment? le frere d'un homme qui va épouſer ma fille?

Mad. MURER. Ce n'eſt pas une affaire faite.

LE BARON. C'eſt comme ſi elle l'était.

Mad. MURER. Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cens livres ſterling de revenu, & qui eſt encor plus ridicule que ſon frere le Capitaine!

LE BARON. Ma Sœur, je ne souffrirai jamais qu'on aviliſſe en ma préſence un brave Officier, mon ancien ami.

Madame MURER. Fort bien; mais je n'attaque ni ſa bravoure, ni ſon ancienneté: je dis ſeulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puiſſe aimer.

LE BARON. De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui ſont faits, c'eſt aſſés difficile.

Madame MURER. Raiſon de plus pour le choiſir aimable.

LE BARON. Honnête.

Madame MURER. L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON. Ma foi, preſque toujours. Enfin j'ai donné parole à Cowerly,

Madame MURER. Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON. Quelle femme! Puiſqu'*il faut* vous dire tout, ma Sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées; croïés-vous qu'on ait auſſi la bonté de me le rendre?

Mad. MURER. Vous comptiés bien ſur mon oppoſition, quand vous avés fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque choſe, mais je ne changerai rien au mien. Je ſuis veuve & riche, ma Niece eſt ſous ma conduite, elle attend tout de moi; & depuis la mort de ſa mere, le ſoin de l'établir me regarde ſeule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais vous n'entendés rien.

LE BARON *brusquement*. Il eſt donc aſſés inutile que je vous écoute; je m'en vais. Adieu, mon Eugénie, tu m'obéiras: n'eſt-ce pas?

[*Il la baiſe au front, & ſort.*]

SCENE

SCENE IV.

Madame MURER, EUGENIE.

Madame MURER.

Qu'il m'amène ſes Cowerly. [*Après un peu de ſilence.*] A votre tour, ma Niéce, je vous examine - - - Je conçois que la préſence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il eſt de votre mariage; mais avec moi que ſignifie cet air? J'ai tout fait pour vous; je vous ai mariée - - - Le plus bel établiſſement des trois Roïaumes! Votre Epoux eſt obligé de vous quitter, vous êtes chagrine; vous brûlés de le rejoindre à Londres: je vous y amene, tout cede à vos deſirs - - -

EUGENIE *triſtement.* Cette ignorance de mon père m'inquiette, Madame; d'un autre côté, Milord - - - Devions-nous le trouver abſent, lorſque nos Lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée?

Mad. MURER. Il eſt à Windſor avec la Cour. Un homme de ſon rang n'eſt pas toujours le maitre de quitter - - - - -

EUGENIE. Il a bien changé!

Mad. MURER. Que voulés-vous dire?

EUGENIE. Que s'il avait eu ces torts, lorſque vous m'ordonnâtes de recevoir ſa main, je ne me ſerais pas miſe dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Mad. MURER. Lorſque je vous ordonnai, Miſs! A vous entendre, on croirait que je vous fis violence; & cependant ſans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée ſans dot, femme d'un vieillard ombrageux, & ſur-tout confinée pour la vie au Château de Cowerly - - - Car rien ne peut détacher votre père de ſon inſipide projet.

EUGENIE. Mais ſi le Comte a ceſſé de m'aimer?

Digitized by Google

Mad. MURER. En ſerés vous moins Miladi Clarendon? - - - Et puis, quelle idée! Un homme qui a tout ſacrifié au bonheur de vous poſſéder!

EUGENIE *pénétrée* Il était tendre alors. Que de larmes il verſa lorſqu'il fallut nous ſéparer! Je pleurais auſſi, mais je ſentais que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles ſont partagées. Quelle différence!

Mad. MURER. Vous oubliés donc votre nouvel état, & combien l'eſpoir de la voir bientôt mère, rend une jeune femme plus chere à ſon mari? Ne lui avés-vous pas écrit cette nouvelle intéreſſante?

EUGENIE. Son peu d'empreſſement n'en eſt que plus affligeant.

Mad. MURER. Et moi je vous dis que vos ſoupçons l'outragent.

EUGENIE. Avec quel plaiſir je m'avouerais coupable!

Mad. MURER. Vous l'êtes plus que vous ne penſés: & cette triſteſſe, ces larmes, *ces inquiétudes* - - - Croïés-vous tout cela bien raiſonnable?

EUGENIE. Graces aux conſidérations qui tiennent notre Mariage ſecret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais auſſi, Milord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

Mad. MURER. Son valet de chambre eſt ici: je vais envoïer chés lui pour vous tranquiliſer.

(Elle ſonne.)

SCENE V.

DRINK, Madame MURER, EUGENIE.

DRINK *à Eugénie.*

Que veut Milady?

Mad. MURER. Encor Milady? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainſi.

EUGE-

Digitized by Google

EUGENIE, *avec bonté.* Dis-moi, Drink, quand on Maître revient-il à Londres?

DRINK. On l'attend à tout moment: les reuis ſont ſur la route depuis le matin.

Mad. MURER. Vous l'entendés. Rentrons, ıa Niece. (*à Drink.*) Vous, allés voir s'il eſt arıvé.

DRINK. Bon, Madame, il ſera accouru - - -.

SCENE VI.

DRINK ſeul.

) il me païe pour mentir, il faut avouer que je ı'en acquitte loïalement; mais ça me fait de la eine - - - C'eſt un ange que cette fille-là. Qu'elle ouceur! Elle aprivoiſerait des tigres. Oui: il ut être pire qu'un tigre, pour avoir pu tromper ne femme auſſi parfaite, & l'abandonner après. on Maître, oui je le répete, mon Maître, quoie moins âgé, eſt cent fois plus ſcélérat que moi.

SCENE VII.

Le Comte DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE *lui frappant ſur l'épaule.* ourage, Monſ. Drink.

DRINK *étonné.* Qui diantre vous ſavait là, Miıd? On vous croit à Windſor.

LE COMTE. Vous diſiés donc que le plus ſcéat de nous deux, ce n'eſt pas vous.

DRINK *d'un ton un peu reſolu.* Ma foi, Milord, iſque vous l'avés entendu - - -

LE COMTE. Ce lieu eſt ſûr apparemment?

DRINK. Il n'y a perſonne. La Niéce eſt chés tante, le bon-homme de pere eſt ſorti.

LE COMTE *surpris.* Le père eſt avec elles?

DRINK. Sans lui & ſans un vieux procès qu'on a déterré, je ne ſais où, aurait-on trouvé un prétexte à ce voïage?

LE COMTE. Surcroit d'embarras! Et elles ſont ici?

DRINK. D'hier au ſoir.

LE COMTE. Que dit-on de mon abſence?

DRINK. Mademoiſelle a beaucoup pleuré.

LE COMTE. Ah! je ſuis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien perçé du projet de Mariage?

DRINK. Oh! le diable gagne trop à vos deſſeins pour y nuire.

LE COMTE *avec humeur.* Je crois que marant s'ingère - - -

DRINK. Parlons, Milord, ſans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE. Et qui ne l'eſt pas, veux-*tu* dire?

DRINK. Et qui ne peut tarder à *être inſtruite* que vous en épouſés une autre. Quand *je penſe* à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes - - - - Un Contrat ſuppoſé: des Régîtres contrefaits: un Miniſtre de votre façon - - - Dieu ſait - - - Tous les rôles diſtribués à chacun de nous, & joués --- Quand je me rapelle la confiance de cette tante, la piété de la Niéce pendant la ridicule cérémonie, & dans votre Chapelle encor - - - - Non, je crois auſſi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le Miniſtre, ni pour nous qui ſervîmes de témoins - - -

LE COMTE *fait un geſte furieux qui coupe la parole à Drink, & après une petite pauſe dit froidement:* Monſieur Drink, vous êtes le plus ſot coquin que je connaiſſe. [*Il tire ſa bourſe & la lui donne.*] Vous n'êtes plus à moi; ſortés: mais ſi la moindre indiſcretion - - -

DRINK.

Digitized by Google

DRINK. Eſt-ce que j' ai jamais manqué à Milord?

LE COMTE. Je déteſte les valets raiſonneurs, & e me défie ſur-tout des fripons ſcrupuleux.

DRINK. Eh bien, je ne dirai plus un ſeul mot: ıfés de moi comme il vous plaira. Mais pour la Denoiſelle, en vérité, c'eſt dommage.

LE COMTE. Vous faites l'homme de bien; mais, à la vûe de l'or, votre conſcience s'apaiſe - - - - Je ne ſuis pas votre dupe.

DRINK. Si vous le croïés, mon Maître, voilà la bourſe.

LE COMTE *refuſant de la prendre.* Cela ſuffit: mais qu'il ne vous arrive jamais--- Aprochés. Puiſqu'on ne ſait rien de ce fatal Mariage---

DRINK. Fatal! qui vous force à le conclure?

LE COMTE. Le Roi qui a parlé, mon Oncle qui preſſe: des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. [*à part.*] Et plus que tout, la honte que j'aurais de dévoiler mon odieuſe conduite.

DRINK. Mais comment cacher ici? ---

LE COMTE *rêvant.* Oh! je - - - - Quand une fois je ſerai marié--- Et puis, elles ne verront perſonne--- Cette maiſon, quoiqu' aſſés près de mon Hôtel, eſt dans un quartier perdu--- Je ferai en ſorte, qu'elles repartent bientôt. Vas toujours m' annoncer: cette viſite préviendra les ſoupçons - - - -

DRINK *ſe retournant.* Les ſoupçons! Qui diable oſerait ſeulement penſer ce que nous exécutons nous autres?

LE COMTE. Il a raiſon. [*Il le r'appelle.*] Ecoutes, écoutes.

DRINK. Milord?

LE COMTE *à lui même en ſe promenant.* Je crois que la tête a tourné en même tems à tout le monde. [*à Drink.*] Ont-elles déjà reçû des lettres?

DRINK.

DRINK. Pas encor.

LE COMTE *à lui-même, en se promenant.* C'eſt mon intendant --- Parce qu'il eſt prêt à rendre l'ame --- Il me mande - - - Il me fait une fraïeur avec ſes remords - - - Le malheureux ! --- Après m'avoir lui-même jetté dans tous ces embarras --- Je crainds qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*à Drink*) Tu iras toi-même à la Poſte.

DRINK. Oui, Milord.

LE COMTE. Prends-y garde au moins. Il ne faudrait qu'une Lettre comme celle que j'en reçois — Tu connais ſon écriture.

DRINK. J'entends. Tout ce qui viendra de là ---

LE COMTE. Fort bien. Vas m'annoncer.

(*Drink ſort par la porte qui monte chés Madame Muter.*)

SCENE VIII.

LE COMTE ſeul.

(*Se promenant avec inquietude.*)

Que je ſuis loin de l'air tranquille que j'affecte ! --- Elle croit être ma femme - - - Elle m'écrit - - - Sa lettre me pourſuit - - - Elle eſpere qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chere - - - Elle aime les ſouffrances de ſon nouvel état - - - Miſérable ambition ! --- Je l'adore, & j'en épouſe une autre - - - Elle arrive, & l'on me marie - - - Mon oncle - - - Oh ! s'il ſavait - - - Peut-être - - - Non, il me déshériterait - - - (*Il ſe jette dans un fauteuil.*) Que de peines ! d'intrigues ! - - - Si l'on calculait bien ce qu'il en coute pour être méchant -- (*Se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé - - - Comme ſi je n'avais pas aſſés du cri de ma conſcience, ſans être encor aſſailli

Digitized by Google

failli des remords de mes valets - - - Elle va venir - - - Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase - - - La voici - - - Qu'elle est belle!

SCENE IX.

Madame MURER, EUGENIE, LE COMTE.

EUGENIE *en courant arrive la premiere: puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.*

LE COMTE *s'avancant vers elle, & lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisait précipiter vos pas, Eugénie. Aurais-je eu le malheur de mériter? - - - (*A Mad. Murer qui entre, en la saluant.*) Ah! Madame, pardon: vous me voïés confus de m'être laissé prévenir.

Mad. MURER. Vous vous moqués Milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire les façons?

LE COMTE *prenant la main d'Eugénie.* Que j'ai souffert, ma chere Eugénie, de la dure nécessité de n'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurais désobéi à mon oncle, au Roi même, si l'intérêt de votre union - - -

EUGENIE *soupirant.* Ah! Milord!

Mad. MURER. Elle s'afflige.

LE COMTE *vivement.* Eh de quoi? Vous m'effraïés! Parlés je vous prie.

EUGENIE. Rappellés-vous, Milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insçu de nos parens.

LE COMTE. J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGE-

Digitized by Google

EUGENIE *avec douleur.* Votre préſence me ſoutenait contre mes réflexions; mais bientôt des ſouvenirs cruels m'aſſaillirent en foule---- Les derniers conſeils d'une mère mourante ---- La faute que je commettais contre mon père abſent--- L'air de miſtère qui accompagna l'auguſte cérémonie dans votre Château ----

Mad. MURER. N'était-il pas indiſpenſable?

EUGENIE. Votre départ, néceſſaire pour vous, mais douloureux pour moi ---- [*baiſſant la voix*] Mon état ----

LE COMTE *lui baiſe la main.* Votre état, Eugénie! Ce qui met le ſceau à mon bonheur, peut-il *vous* affliger? [*A part.*] Infortunée!

EUGENIE *tendrement.* Ah qu'il me ſerait cher! s'il ne m'expoſait pas ----

LE COMTE. Je me croirai bien malheureux, ſi ma préſence n'a pas la force de diſſiper *ces nuages.* Mais qu'exigés vous de moi? Ordonnés.

EUGENIE. Puiſqu'il m'eſt permis de demander, je deſire que vous emploïés auprès de mon père cet art de perſuader, ah! que vous poſſédés ſi parfaitement.

LE COMTE. Ma chere Eugénie!

EUGENIE. Je ſouhaiterais que nous nous occupaſſions tous à le tirer d'une ignorance, qui ne peut durer plus long-tems ſans crime & ſans danger pour moi.

Mad. MURER. Le Comte ſeul peut décider la queſtion.

LE COMTE [*avec timidité.*] Je ſuivrai vos volontés en tout. Mais à Londres?--- Si près de mon Oncle? --- S'expoſer --- Cette colere ſi rédoutable de votre père --- Je penſais que l'on pourrait remettre cet aveu délicat à notre retour au païs de Galles.

EUGENIE

Digitized by Google

EUGENIE *vivement.* Où vous viendrés?

LE COMTE. J'eſperais vous y rejoindre avant peu.

EUGENIE *tendrement.* Que ne l'ecriviés vous? Un ſeul mot de ce deſſein nous eût empêchés de venir à Londres.

LE COMTE *vivement.* Quand vous n'auriés pas ſuivi d'auſſi près la nouvelle que j'ai reçue de votre réſolution, je me ſerais bien garde d'y rien changer. Mon empreſſement égalait le votre. [*D'un ton très-affectueux.*] Aurait-je voulu ſuſpendre un voïage qui a mille attraits pour moi?

Mad. MURER. Il eſt charmant!

EUGENIE *baiſſant les yeux.* Je n'ai plus qu'une plainte à faire: me la pardonnerés-vous, Milord?

LE COMTE. Ne me cachés rien, je vous en conjure.

EUGENIE *avec embarras.* Un cœur ſenſible s'inquiette de tout. Il m'a ſemblé voir dans vos lettres, une eſpéce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint - - -

LE COMTE *un peu décontenancé.* Ainſi donc on me réduit à juſtifier ma délicateſſe même. Vos ſoupçons m'y contraignent; je le ferai. [*Prenant un ton plus aſſuré.*] Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épouſant, fut d'unir la douce ſécurité des plaiſirs honnêtes, aux charmes d'une paſſion vive & toujours nouvelle. Je diſais: quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur! - - Vous pleurés, Eugénie!

EUGENIE *lui tendant les bras & le regardant avec paſſion.* Ah! laiſſe-les couler - - - La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah mon cher époux! la joie a donc auſſi ſes larmes!

Digitized by Google

LE COMTE *troublé.* Eugénie! - - - *(à part.)* Dans quel trouble elle me jette!

Mad. MURER. Eh bien, ma Nièce?

EUGENIE *avec joie.* Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON *dehors sans être appergue.* Pas un schéling avec.

Mad. MURER. Réconnaissés mon frere au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE *à part:* Il faut avoir une ame féroce pour réſiſter à tant de charmes.

SCENE X.

LE BARON, LE COMTE, Madame MURER, EUGENIE.

LE BARON *en entrant crie dehors.*

Renvoïés-le, vous dis-je. *(à lui même en avançant:)* L'indigne ſéjour! la ſotte ville! & ſur tout l'impertinent uſage d'aller voir des gens qu'on ſait abſens!

Mad. MURER. Toujours emporté!

LE BARON. Eh bien! eh bien, ma ſœur! ce n'eſt pas vous que cela regarde.

Mad. MURER. Je le crois, Monſieur; mais que doit penſer de vous Milord Clarendon?

LE BARON, *(le ſaluant.)* Ah! pardon, Milord.

Mad. MURER. Il vient ici vous offrir ſes bons offices auprès de vos Juges - - -

LE BARON *au Comte.* Excuſés: l'on vous dira que j'ai paſſé à votre Hôtel.

LE COMTE. Je ſuis fâché, Monſieur - - -

LE BARON *ſe tournant vers ſa fille.* Bon jour, mon Eugénie.

LE

LE COMTE *à lui même, se rappellant la derniere phrase d'Eugénie.* La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON *au Comte.* Comment la trouvés-vous, Milord? Mais vous vous connaissiés déjà: son frere & elle, voilà tout ce qui me reste - - - Elle était gaïe autrefois: les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle sera mariée! - - - A propos de mariage, j'allais oublier de vous faire un compliment - - -

LE COMTE *l'interrompant.* A moi, Monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de presenter mes respects à ces Dames.

LE BARON. Eh! non, non: c'est sur votre mariage.

Mad. MURER *vivement.* Son mariage!

EUGENIE *à part, avec fraïeur.* Ah Ciel!

LE COMTE *d'un air contraint.* Vous voulés rire.

LE BARON. Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre Suisse a dit que vous étiés à la Cour pour un mariage - - -

LE COMTE *interrompant.* Ah, ah! - - - Oui; C'est - - - c'est un de mes parens. Vous savés que, pour peu qu'on tienne à quelcun, on va pour la signature - - -

LE BARON. Non: il dit que cela vous regarde.

LE COMTE *embarrassé.* Discours de valets - - - - - Il est bien vrai que mon Oncle, aïant eu dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche; (*Regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, & peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON. Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, courir des belles - - -

Digitized by Google

Mad. MURER. Mon frere va s'égaïer. Trouvés bon, Meſſieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE *ſaluant.* Ce ſera moi, ſi vous le voulés bien. J'ai quelques affaires preſſées --- Je vous demande la permiſſion, Mesdames, de vous voir le plus ſouvent----

Mad. MURER. Jamais auſſi ſouvent que nous le deſirons, Miſord. (*Le Comte ſort, le Baron l'accompagne: ils ſe font des politeſſes.*

SCENE XI.

Madame MURER, EUGENIE.

Madame MURER.

Avec quelle adreſſe & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer!

EUGENIE, *honteuſe d'un petit mouvement de fraïeur, ſe jette dans les bras de ſa tante.* Grondés donc votre folle de Niece - - - A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un ſerrement de cœur affreux! — Il m'avait caché ces bruits dans la crainte de m'affliger --- Comme il m'a regardée en répondant! --- Ah! ma tante, que je l'aime!

Mad. MURER *l'embraſſe.* Ma Nièce, vous êtes la plus heureuſe des femmes. (*Elles vont chés le Baron par la porte d'entrée.*

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

RINK *seul, un paquet de Lettres à la main. Il se retourne en entrant, & crie au Facteur, qui s'en va.*

A moi seul, entendés-vous? (*Il avance dans le salon.*) Un homme averti, en vaut deux, dit-on. voïons ce que le Facteur vient de me remettre. Il ut servir un Maitre qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (*Il lit une adresse*) Hem, m, m, à Monieur, Monsieur le Baron Hartley. Voilà pour le père. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, tc. &c. (*Il en lit une autre.*) Hem, m, m, ---- rmée d'Irlande: c'est du fils. Ceci doit encore asser; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisieme.*) Hem, m, m, Lancastre! oici qui parait suspect. (*Il lit.*) A Madame, Maame Murer, près du Parc S. James ---- Pour la ante ---- c'est l'écriture de M. Williams, notre larieur, l'Intendant de Milord---- main-basse sur elle-ci. Peste. La jeune personne eût apris ---- propos, il se meurt, dit mon Maître. Voïons un eu ce qu'il écrit: puisque je ne dois pas la remetre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à un qu'à l'autre, & l'on aprend quelquefois ---- (*Il hésite un peu, & enfin rompant le cachet, il lit.*) Madame, je touche au moment terrible, où je vais rendre compte de toutes les actions de ma vie." (*Il parle.*) Un Intendant! --- le compte sera long. (*Il lit.*) „Les remords me pressent, & je veux répa„rer autant qu'il est en moi, par cet avis tardif, le „crime dont je me suis rendu coupable, en portant

Digitized by Google

„le jeune Lord, Comte de Clarendon, à trouver „votre malheureuse niéce par un mariage simulé. (*Il parle.*) Mon Maître s'était douté de cette Lettre: c'est un vrai Démon pour les précautions.

SCENE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink?

DRINK. Milord?

LE COMTE. Un mot. & je m'enfuis.

DRINK. Je vous écoute.

LE COMTE. J'avais oublié--- j'étais si troublé en sortant--- Mon mariage qui se fait *demain*, est dans la bouche de tout le monde: *on ne parle d'autre* chose ---- Il faut empêcher qu'*aucune visite, aujourd'hui* sur-tout, ne vienne *ici souffler le* vent de la discorde.

DRINK. Elles ne connaissent personne à Londres.

LE COMTE. Je sais que le père est fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle: brave homme; *mais* dont le défaut est d'aprendre le soir à toute la Ville les secrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maisons.

DRINK. Quelle figure est-ce?

LE COMTE. Tu ne connais que lui. Du tems de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK. Quoi! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que Lady Alton avait passé un jour entier ici?

LE COMTE. Où diable vas-tu chercher Lady Alton?

DRINK.

Digitized by Google

DRINK. Ah, vraiment non! c'eſt plus nouveau ue cela. C'était donc une des deux Ofalſen? Ma i je confonds les époques, il en eſt tant venu.

LE COMTE. Eh, non. C'eſt celui qui a marié ette fille ſoi-diſant d'honneur de la Reine, à ce enêt d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK. Ah! j'y ſuis, j'y ſuis.

LE COMTE. S'il ſe préſentait - - -

DRINK. Laiſſés-moi faire. Il en ſera de lui mme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le hemin.

LE COMTE. Je te l'avais récommandé.

DRINK. C'eſt ce que je diſais. Mon Maître 'oublie rien.

LE COMTE. Eh bien?

DRINK *s'approchant d'un air de confidence.* 'ai détourné une furieuſe Lettre de ce Williams our la tante.

LE COMTE *lui coupant la parole.* Paix. C'eſt Eugénie.

SCENE III.

EUGENIE, LE COMTE, DRINK.

EUGENIE, *faiſant un cri de ſurpriſe.*

Ah, Milord!

LE COMTE *à Drink.* Je ne puis l'éviter. Laiſſe- ous.

SCENE IV.

EUGENIE, LE COMTE.

EUGENIE *avec joie.*

Aprenant la plus agréable nouvelle - - -

LE COMTE. Si elle intéreſſe mon Eugénie - - -

Digitized by Google

EUGENIE. Mon père eſt enchanté de vous. Ah, j'en étais bien ſûre! Il faiſait votre éloge à l'inſtant. Je me ſerais miſe de bon cœur à ſes piés pour le remercier. Il me rendait fière de mon époux. Je me ſuis ſentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE *ému.* Vous me faites trembler! expoſer tout ce que j'aime au bruſque effet de ſon reſſentiment!

EUGENIE *vivement.* Je ſais qu'il eſt violent; mais il eſt mon père. Il eſt juſte: il eſt bon. Venés, Milord, que notre profond reſpect le déſarme. Entrons, ce moment ſera le plus heureux - - -

LE COMTE *embaraſſé.* Eugénie! quoi, vous voulés? - - - quoi, ſans nulle précaution? - - -

EUGENIE *avec beaucoup de feu.* Si jamais je te fus chere, c'eſt aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donnes-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-tems les ſoupçons odieux outragent ta femme; les regards méchans la pourſuivent. Fais ceſſer un ſi pénible état; déchire le voile qui l'expoſe à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous réſiſtera pas.

LE COMTE *à part.* Quel embarras! (*à Eugénie.*) ſouffrés au-moins que je le revoie encore avant pour affermir ſes bonnes diſpoſitions.

EUGENIE *lui prenant la main.* Non: elles peuvent changer. La première impreſſion eſt pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCENE V.

Madame MURER, EUGENIE, LE COMTE.

LE COMTE *appercevant Madame Murer.*

Ah, Madame! venés m'aider à lui faire entendre raiſon.

Mad.

Digitized by Google

Mad. MURER. Le Comte ici! J'aurais dû m'en douter à l'air d'empreſſement dont elle eſt ſortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE. Sur quelques mots en ma faveur échapés à ſon père, ſa belle ame s'eſt échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui faſſions à l'inſtant un aveu de notre union.

Mad. MURER. Ah, Milord, gardés-vous-en bien! Mon avis au contraire eſt que vous vous retiriés promptement. S'il s'éveillait & vous trouvait ici, ce prompt retour lui ferait ſoupçonner - - -

LE COMTE *cachant ſa joie ſous un air empreſſé.* Tout ſerait perdu! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puiſque c'eſt à ſa ſûreté que je fais ce ſacrifice. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

Madame MURER, EUGENIE.

EUGENIE *le regarde aller, & après un peu de ſilence dit douloureuſement:*

Il s'en va.

Mad. MURER. Mais vous avés donc tout-à-coup perdu l'eſprit?

EUGENIE. Etre réduite à compoſer avec ſon devoir; n'oſer regarder ſon père: voilà ma vie. Je ſuis confuſe en ſa préſence; ſa bonté me peſe, ſa confiance me fait rougir, & ſes careſſes m'humiliant. Il eſt ſi accablant de recevoir des éloges, & de ſentir qu'on ne les mérite pas - - -

Mad. MURER. Mais à Londres où le Comte a tant de ménagemens à garder - - - d'ailleurs votre état ne rend pas encor cet aveu indiſpenſable.

EUGENIE. N'eſt-il pas plus aiſé de prevenir un mal, que d'en arrêter les progrès? Le tems

Digitized by Google

fuit, l'occaſion échape, les convenances diminuent; l'embarras de parler augmente, & le malheur arrive.

Mad. MURER. Votre époux eſt trop délicat pour vous expoſer - - -

EUGENIE *vivement.* N'avés-vous pas trouvé comme moi, un peu d'apprêt dans ſon air, de recherches dans ſon langage? cela me frappe à préſent que j'y réfléchis. Cette touchante ſimplicité qu'il avait à la campagne, était bien préférable.

Mad. MURER. Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCENE VII.

Madame MURER, EUGENIE, DRINK.

Madame MURER, *à Drink, qui tient un paquet.*

Qu'eſt-ce que c'eſt?

DRINK. Des Lettres que le Facteur vient d'apporter.

Mad. MURER *parcourant les adreſſes.* D'Irlande: voici des nouvelles. [*Drink range le ſalon, & écoute la converſation.*]

EUGENIE *avec vivacité.* De mon frere?

Mad. MURER. Non. C'eſt une Lettre de ſon couſin, qui ſert dans le même Corps. [*Elle lit tout bas.*]

EUGENIE. Point de Lettres de Sir Charles? Il eſt bien étonnant! - - -

Mad. MURER *à Drink, qui ouvre une malle.* Laiſſés cela. Betſy ſerrera nos habits. [*Drink ſort.*]

SCENE

SCENE VIII.

Madame MURER, EUGENIE.

EUGENIE *pendant que Madame Murer lit bas.* Son ſilence me ſurprend & m'afflige.

Mad. MURER *d'un ton compoſé.* S'il vous afflige, Miſs, la Lettre de Sir Henri ne me paraît pas propre à vous conſoler. Votre frere n'a pas reçu nos dernieres: c'eſt un terrible état que le métier de la guerre!

EUGENIE *troublée.* Mon frere eſt mort!

Mad. MURER. Ai-je dit un mot de cela?

EUGENIE. Je n'ai pas une goutte de ſang.

Mad. MURER. Puiſque votre effroi va au-devant de mes préçautions, liſés vous-même.

EUGENIE *lit en tremblant.* „Mon couſin grièvement inſulté par ſon Colonel, l'a forcé de ſe battre & l'a désarmé. Son ennemi vient de le dénoncer; ce qui a obligé Sir Charles à prendre ſécretement la route de Londres. Mais le Colonel le ſuit, pour l'accuſer chés le Miniſtre." Ah, mon frere!

SCENE IX.

LE BARON, Madame MURER, EUGENIE.

LE BARON. Eh bien, parceque je m'endors un moment en jaſant avec vous - - -

EUGENIE *troublée.* Mon frere s'eſt battu.

LE BARON. D'où ſavés-vous cela?

EUGENIE. C'eſt ce que mande Sir Henri.

Digitized by Google

Mad. MURER *avec importance.* Et il a désarmé son homme; si ce n'était pas son Colonel.

LE BARON. Son Colonel tout comme un autre.

EUGENIE. Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moïens de le sauver.

Mad. MURER. Où le prendre?

EUGENIE. Mon cousin dit qu'il est à Londres.

Mad. MURER. Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGENIE *baissant les yeux.* Milord Clarendon ne pourrait-il pas? - - -

Mad. MURER *d'un air dédaigneux.* Le cher Lord! Ah, oui. Si Monsieur lui fait la grace d'accepter ses services.

LE BARON *lui rendant son air.* Ma foi, ce serait ma derniere ressource. Donnes-moi la Lettre, Eugénie. (*Il lit bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) „Quand „il ne réussirait pas à le perdre, avertissés *Sir Char-*„les d'être toujours sur ses gardes, le *Colonel* a la „réputation de se défaire des gens par toutes sortes „de voies" - - - Bon; cela ne peut pas être; un Officier - - -

Mad. MURER. Cet évènement me ramene à ce que je vous disais tantôt, Monsieur; si, au-lieu de destiner votre fille à un vieux Militaire sans fortune, vous trouviés bon que l'on eut pour elle des vûes plus relevées. Les protections aujourd'hui - - -

LE BARON. Nous y voilà encor. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir. Vous aimés les Lords, les gens de haut parage, & moi je les déteste. Ma fille m'est trop chere pour la sacrifier à votre vanité, & la rendre malheureuse.

Madame MURER. Et pourquoi malheureuse?

LE BARON. Est-ce que je ne connais pas vos petits grands Seigneurs? Voïés-les dans les unions même les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée

mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidelité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

Mad. MURER. Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse, & nullement à la qualité; c'est dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, & alors les graces de la Cour....

Le BARON. Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises; n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son païs? Et, quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encor que son importunité les arrache; eh bien, je lui préférerai toujours un brave Officier qui les aura méritées sans les obtenir; & cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

Mad. MURER. Mais, Monsieur....

Le BARON *impatient*. Mais, Madame, si vous êtes épriſe à ce point de vos Lords, que n'en épousés vous quelcun vous-même?

Mad. MURER *fierement*. Vous mériteriés que je le fisse, & que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangere.

Le BA-

Digitized by Google

LE BARON *la saluant.* A votre aise, ma fille. Pour mes enfans, moins de fortune, moins d'extravagance, moins d' occasion de sottises.

EUGENIE *à part.* Toujours en querelle, que je suis malheureuse!

SCENE X.

ROBERT, LE BARON, Mad. MURER, EUGENIE.

ROBERT.

Le Capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON. Il ne pouvait arriver plus à propos. Qu' il entre.

SCENE XI.

LE BARON, Madame MURER, *EUGENIE.*

Madame MURER.

Un moment, s'il vous plait, que nous soïons parties. Je vous l'ai dit, c' est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON. Mais quelle politesse avés vous donc vous autres? Un de nos amis communs, & qui va nous apartenir.

SCENE XII.

Le Capitaine COWERLY, LE BARON, Madame MURER, EUGENIE.

Le CAPITAINE *d'un ton bruïant.*

Bonjour, mon très-cher.

LE BARON. Bonjour, Capitaine. Nous jouons aux barres.

Le Ca-

Digitized by Google

Le CAPIT. En r'entrant chés moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avés laiſſé. Mais, en honneur, je m'en retournais ſans vous voir.

Le BARON. Et pourquoi?

Le CAPIT. Un de vos gens - - - le plus obſtiné valet, (je ne ſais où je l'ai vu) prétendait qu'il n'y avait perſonne au logis.

Le BARON. Je n'ai point donné d'ordre - - - Ma ſœur!

Mad. MURER *ſèchement.* Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune viſite.

Le CAPIT. En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte; ſi je puis vous être utile, & ſi ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

Le BARON. Capitaine, c'eſt ma ſœur, & voici bientôt la tienne. [*Montrant ſa fille.*

Le CAPIT. *à Eugénie.* J'envie, Mademoiſelle, le ſort de mon frere; en vous voïant, on n'eſt plus étonné des précautions qu'il a priſes pour aſſurer ſon bonheur.

Mad. MURER *d'un air diſtrait.* Comme dit fort bien Monſieur, les précautions ſont toujours utiles en affaires: chacun prend les ſiennes.

Le CAPIT. *cherchant des yeux.* Mais où eſt-il donc?

Le BARON. Qui?

Le CAPIT. Votre fils.

Le BARON. Mon fils? Qui le ſait?

Mad. MURER. A quoi tend cette queſtion, Monſieur?

Le CAPIT. N'eſt-ce pas ſon affaire qui vous attire tous à Londres?

Le BARON. Pas un mot de cela: un maudit procès dont je ne ſais autre choſe ſi non que j'ai raiſon - - - Mais connaîtrais-tu déjà l'avanture de mon fils?

Le CA-

Digitized by Google

Le CAPIT. C'eſt une miſere, une vétille ; moins que rien.

Le BARON. Sans doute : il n'y a que la ſubordination ---

Mad. MURER *ſéchement.* J'admire comment Monſieur a le don de tout deviner ; nous en recevons la premiere nouvelle à l'inſtant.

Le CAPIT. Moi je l'ai vu, Madame.

EUGENIE. Mon frere ?

Le CAPIT. Oui, Mademoiſelle.

Le BARON. Où ? Quand ? Comment ?

Le CAPIT. Au Parc, avant-hier, ſur la brune. Sir Charles eſt ici ſécretement depuis cinq jours ; il ne ſort que le ſoir, parce qu'il s'eſt battu contre ſon Colonel : il ſe fait appeller le Chevalier Campley. N'eſt ce pas cela ?

Mad. MURER. Nous n'en ſavons pas tant.

EUGENIE. Où pourrons-nous le trouver, Monſieur ?

Le BARON. En quel lieu loge-t-il ?

Le CAPIT. Ma foi, je n'en ſais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai ſon affaire : j'ai quelque crédit, comme vous ſavés.

Mad. MURER *dédaigneuſement.* La ſeule choſe dont nous aïons beſoin, eſt juſtement celle que Monſieur ignore.

Le CAPIT. Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer ſa demeure : & en liſant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croïais de bonne foi le rencontrer ici.

Mad. MURER. Cela eſt d'autant plus malheureux, que dans le beſoin où il eſt d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Miniſtre.

Le

Le CAPIT. Oh! ce païs-ci eſt tout plein de gens qui font profeſſion de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel eſt-il? Je vous dirai bientôt - - -

Mad. MURER *dédaigneuſement.* Ce n'eſt que le Comte de Clarendon.

Le CAPIT. Le neveu de Milord Duc?

Mad. MURER. Pas davantage.

Le CAPIT. Je le crois. Son oncle l'idolâtre: il eſt fort de mes amis. Je me charge, ſi vous voulés.

Mad. MURER *d'un air vain.* Il me fait auſſi l'honneur d'être un peu des miens.

Le BARON. C'eſt lui qui nous loge.

Le CAPIT. Vous avés raiſon. Je regardais en entrant - - - Mais ce valet a détourné mon attention - - - Eh parbleu! c'eſt un homme à lui. Je diſais bien - - - Je réconnais tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis ſoupers dans ce Salon: c'eſt, comme il l'appelle à la françaiſe, ſa petite maiſon.

Mad. MURER *fièrement.* Petite maiſon, Monſieur?

Le BARON. Eh petite ou grande! faut-il diſputer ſur un mot? Il ſuffit qu'il nous la prête - - - Il était ici, il n'y a pas une heure.

Le CAPIT. Aujourd'hui? Je l'aurais parié à Windſor.

Le BARON. Il en arrivait.

Le CAPIT. C'eſt ma foi vrai. J'oubliais que le mariage ſe fait à Londres.

Mad. MURER & EUGENIE *en même tems.* Le mariage?

Le CAPIT. Oui, demain. Mais vous m'étonnés. Il n'eſt pas poſſible que vous l'ignoriés, ſi vous l'avés vu réellement aujourd'hui.

Le BARON. Je le ſavais bien moi.

Mad.

Mad. MURER *dédaigneuſement.* Hum - - - C'eſt comme la petite maiſon. Que voulés-vous dire? Quel mariage?

Le CAPIT. Le plus grand mariage d'Angleterre: la fille du Comte de Wincheſter: un Gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en préſent de nôces. Mais c'eſt une choſe publique & que tout Londres ſait.

EUGENIE *à part.* Dieux! Où me cacher?

Mad. MURER. Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

Le CAPIT. Quoi! ſérieuſement? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

Le BARON. Il eſt vrai, Capitaine, qu'il s'en eſt beaucoup défendu tantôt.

Le CAPIT. Mais, moi qui paſſe ma vie avec ſon oncle; moi qu'on a conſulté ſur tout; ce ſera comme il vous plaira, au reſte. Ainſi donc les livrées faites, les carroſſes & les diamans achetés, l'hôtel meublé, les articles ſignés ſont autant de chimeres?

EUGENIE *à part.* Ah malheureuſe!

Le BARON. Mais, ma ſœur, cela me paraît aſſés poſitif: qu'avés-vous à répondre?

Mad. MURER. Que Monſieur a révé tout ce qu'il dit. Parce que je ſais de très-bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagemens.

Le CAPIT. Ah! oui. Quelque illuſtre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liſte nombreuſe de ſes bonnes fortunes. Nous connaiſſons l'homme. Je me ſouviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avait tenu quelque tems éloigné de la Capitale.

Mad. MURER *dédaigneuſement.* Un goût provincial?

Le BA-

Digitized by Google

Le BARON *rient.* Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, & dont il s'eſt amuſé aparemment?

Le CAPT. Voilà tout.

Le BARON, *d'un air content.* C'eſt bon, c'eſt bon. Je ne ſuis pas fâché que de tems en tems une pauvre abandonnée ſerve d'exemple aux autres, & tienne un peu ces Demoiſelles en reſpect devant les ſuites de leurs petites paſſions. Et les peres & meres, moi, c'eſt cela qui me réjouit.

EUGENIE *à part.* Je ne puis plus ſoutenir le ſupplice où je ſuis.

Le CAPIT. Mademoiſelle me paraît incommodée.

Le BARON. Ma fille? - - - qu'as-tu donc, ma chere enfant.

EUGENIE *tremblante.* Je ne me ſents pas bien, mon père.

Mad. MURER. Je vous l'avais dit auſſi, ma chere Niéce; nous devions nous retirer. Venés laiſſons ces Meſſieurs ſe raconter leurs merveilleuſes anecdotes.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

Le BARON.

Pardon, Capitaine.

Le CAPIT. *lui prenant la main.* Adieu, Baron, je prends bien de la part - - -

Le BARON *le ramenant.* Ah ça, mon fils, je te prie: comment dis-tu qu'il ſe fait appeller?

Le CAPIT. Le Chevalier Campley.

Digitized by Google

Le BARON. Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une Lettre qui menace d'assassins - - - Il ne va que la nuit - - - seul - - - Tout cela est inquiétant.

Le CAPIT. J'irai demain au soir au Parc, & si je le trouve, je lui fers moi-même d'escorte jusqu'ici.

Le BARON. A merveille. (*Ils sortent par la porte du Vestibule.*)

Fin du deuxieme Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE I.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK *à Robert en disputant.*

Et moi je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelcun, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT. Mais, c'eſt que vous ignorés que le Capitaine Cowerly eſt l'intime ami de Monſieur.

DRINK *plus haut en colere.* L'intime ami du diable. Eſt-ce à toi d'entrer dans les raiſons? Eſt-u valet de chambre ici?

BETSY *à genoux ſe retourne.* Chut - - - Parlés plus bas. Ma maîtreſſe eſt chés elle? elle eſt incommodée. (*Elle prend des robes ſous ſon bras, & va pour entrer chés Eugénie.*)

DRINK *courant après.* Miſs, Miſs, n'avés vous plus rien à prendre dans les malles?

(*Il veut l'embraſſer.*)

BETSY *s'eſquivant.* Ah, ſans doute - - - Non, vous pouvés les emporter. (*Elle entre chés Eugénie.*)

SCENE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK *revient prendre la malle.*

Que cela t'arrive encore.

ROBERT. Voilà bien du bruit pour rien.

[*Ils enlevent une malle, & ſortent.*]

Digitized by Google

SCENE III.

EUGENIE, BETSY.

Eugénie ſort de chés elle; marche lentement comme quelcun enſéveli dans une rêverie profonde. Betſy qui la ſuit, lui donne un fauteuil; elle s'aſſied en portant ſon mouchoir à ſes yeux ſans parler. Betſy la conſidere quelque tems, fait le geſte de la compaſſion, ſoupire, prend d'autres hardes & rentre dans la chambre de ſa maîtreſſe.

SCENE IV.

EUGENIE *aſſiſe, d'un ton bien douloureux.*

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obſcurité qui m'environne. Quand je cherche à me r'aſſurer, tout m'accable - - - Perſonne dans le ſein de qui répandre ma douleur - - - [*Les valets viennent chercher la deuxiéme malle, Eugénie reſte en ſilence tant qu'ils ſont dans le Salon.*] Des valets, à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une ſeule démarche imprudente m'a miſe à la merci de tout le monde - - - Oh ma mère! c'eſt bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! [*Elle ſe leve vivement.*] C'eſt trop ſouffrir - - - Quand cet aveu me rendrait la plus malheureuſe des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeſte eſt moins pénible que mon agitation - - - Mais les craintes de ma tante - - - ſes défenſes - - - Tout aujourd'hui doit céder au reſpect filial. Ah malheureuſe! c'était alors qu'il fallait penſer ainſi. Dieux! le voici!

[*Elle tombe dans ſon ſiege.*]

SCENE

SCENE V.

EUGENIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es reſſortie, mon enfant; ton état m'inquiette.

EUGENIE *à part.* Que lui dirai-je?

[*Elle veut ſe lever, ſon père la fait s'aſſeoir.*]

LE BARON *avec bonté.* Tes yeux ſont rouges! tu as pleuré. Ma ſœur t'aura ſans doute - - -

EUGENIE *tremblante.* Non, non, Monſieur; ſes bontés & les vôtres ſeront toujours préſentes à ma mémoire.

LE BARON. Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinais avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment; car elle eſt engouée de ce Milord, qui franchement eſt bien le plus mauvais ſujet - - - Dès qu'on en dit un mot, elle vous ſaute aux yeux. Que nous importe qu'il ſe ſoit amuſé d'une folle, & qu'il l'ait abandonnée? Ce n'eſt pas la centieme. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de ces choſes-là; mais lorſqu'elles n'intéreſſent perſonne, & que les détails en ſont plaiſans - - - C'eſt une drôle de femme avec ſon eſprit. Au reſte, ſi notre converſation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGENIE *à part.* Je ſuis hors de moi!

LE BARON *tirant un ſiege auprès d'elle, & la baiſant avant de s'aſſeoir.* Viens, mon Eugénie; baiſe-moi. Tu es ſage, toi, honnête, douce; tu mérites toute ma tendreſſe.

EUGENIE *troublée ſe leve.* Mon père! - - -

LE BARON *attendri.* Qu'as-tu, mon enfant? Tu ne m'aimes plus du tout.

EUGENIE *ſe laiſſant tomber à genoux.* Ah! mon père! - - -

Le BARON *etonné.* Qu'avés-vous donc, Miſs? Je ne vous reconnais plus.

EUGENIE *tremblante.* C'eſt moi - - -

Le BARON *vivement.* Quoi? c'eſt moi.

EUGENIE *eperdue, ſe cachant le viſage.* Vous le voïés - - -

Le BARON *bruſquement.* Vous m'impatientés. Qu'eſt-ce que je vois?

EUGENIE *morte de fraïeur.* C'eſt moi - - - Le Comte - - - Mon père - - -

Le BARON *avec violence.* C'eſt moi - - - Le Comte - - - - Mon père - - - Achevés: parlerés-vous?

[*Eugénie ſe cache la tête entre les genoux de ſon père ſans répondre.*]

Le BARON. Seriés-vous cette malheureuſe?

EUGENIE *ſentant que les ſoupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte.* Je ſuis mariée.

Le BARON *ſe leve & la repouſſe avec indignation.* Mariée! Sans mon conſentement! (*Eugénie tombe: un mouvement de tendreſſe fait courir le Baron à ſa fille pour la relever.*)

SCENE VI.

Madame MURER accourant, LE BARON, EUGENIE.

Madame MURER.

Quel vacarme! quels cris! A qui en avés vous donc!

Le BARON *releve tendrement ſa fille; il la jette ſur ſon fauteuil & reprend toute ſa colere.*] Ma ſœur, ma ſœur, laiſſés-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille: félicités vous: l'inſolente Miſs! mariée à l'inſçu de ſes parens.

Madame MURER *froidement.* Point du tout: je le ſai.

Le BARON

Le BARON *en colere.* Comment, vous le savés!

Mad. MURER *froidement.* Oui, je le sais.

Le BARON. Et qui suis-je donc moi?

Mad. MURER *froidement.* Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

Le BARON *étouffant de fureur.* Eh mais---- Eh mais, vous me feriés mourir avec votre sang froid & vos injures. On m'ose déclarer ...

Mad. MURER *fierement.* Voilà son tort. Je le lui avais défendu: c'est par-là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causés.

EUGENIE *pleurant.* Ma tante, vous l'irrités encor. Suis-je assés malheureuse!

Mad. MURER *fierement.* Laissés moi parler, Milady.

Le BARON. Milady?

Mad. MURER. Oui, Milady; & c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privé au Lord Comte de Clarendon.

Le BARON *outré.* A ce Milord.

Mad. MURER. A lui-même.

Le BARON. Je devais bien me douter que votre misérable vanité ---

Mad. MURER *s'échauffant.* Quelles objections avés-vous à faire?

Le BARON. Contre lui? mille. Et une seule les renferme toutes: c'est un libertin déclaré.

Mad. MURER. Vous en avés fait tantôt un éloge si magnifique.

Le BARON. Il est bien question de cela. Je louais son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent; mais qui ne l'auraient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs & de sa réputation.

Mad. MURER. Vous êtes toujours outré. Eh bien, il s'eſt autrefois permis des libertés qu'il eſt le premier à condamner aujourd'hui; car c'eſt un homme plein d'honneur.

Le BARON. Avec les hommes, & ſcélérat avec les femmes; voilà le mot. Mais votre ſexe a toujours eu dans le cœur un ſentiment ſecret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE *toute en larmes.* Ah mon père! ſi vous le connaiſſiés mieux, vous regretteriés ----

Le BARON. C'eſt toi qui pleureras de l'avoir méconnu --- Une femme juger ſon ſéducteur!

Mad. MURER. Mais moi?---

Le BARON *furieux.* Vous? ---- vous êtes mille fois ----

Mad. MURER. Point de mots, des choſes.

Le BARON *avec feu.* C'eſt un homme incapable de remords ſur un genre de fautes, *dont ſa multiplicité ſeule fait ſes délices, fomentant de gaïeté de* cœur dans la famille d'autrui des déſordres qui ſeraient ſon déſeſpoir dans la ſienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi leſquelles il cherche ſes victimes, ou choiſir les complices de ſes déréglemens.

Mad. MURER. Mais vous conviendrés que ſa femme eſt au moins exceptée de ce mépris général; & plus vous reconnaiſſés de mérite à votre fille, plus elle eſt propre à le ramener.

Le BARON. Je vous remercie pour elle, ma ſœur. Ainſi donc le bonheur que vous lui avés ménagé, eſt d'être attachée au ſort d'un homme ſans mœurs; de partager les affections bannales de ſon mari avec vingt femmes mépriſables. La voilà deſtinée, en attendant une reformation incertaine, à répandre des larmes dont il aura peut-être la baſſeſſe de ſe faire un triomphe à ſes yeux; la fille la plus modeſte eſt devenue l'eſclave d'un libertin dont le

cœur

Digitized by Google

cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendreſſe & la fidélité qu'il exige de ſa femme. Je te croïais plus délicate, Eugénie.

EUGENIE *du ton du reſſentiment que le reſpect réprime.* En vérité, Monſieur, je me flatte que jamais le modele d'un portrait auſſi vil n'aurait été dangereux pour moi.

Mad. MURER *avec impatience.* Mais c'eſt que le Comte n'eſt point du tout l'homme que vous dépeignés. Peut-être a-t il dans le feu de la premiere jeuneſſe un peu trop négligé de faire parler avantageuſement de ſes mœurs; mais....

Le BARON. Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui juſqu'à préſent a méprifé la cenſure publique ſur le point le plus important?

Mad. MURER. Quel garant? Tout ce qui inſpire la confiance, cimente l'eſtime & augmente la bonne opinion; la franchiſe de ſon caractere qui le rend ſupérieur au déguiſement, même dans ce qui lui eſt contraire; la nobleſſe de ſes procédés avec ſes inférieurs; ſa généroſité pour ſes domeſtiques, & la bonté de ſon cœur qui le porte à ſoulager tous les malheureux.

EUGENIE *avec amour.* Ce n'eſt pas un ennemi de la vertu, je vous aſſure, mon pere.

Le BARON. Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il eſt humain, il eſt grand, généreux, obligeant; tout cela n'eſt-il pas bien méritoire? Amenés-moi quelcun pour quoi ces choſes-là ne ſoïent pas un plaiſir? Et qu'en voulés-vous conclure?

Mad. MURER. Qu'un homme auſſi noble, auſſi bienfaiſant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuſte & cruel uniquement pour l'objet de ſon amour.

Digitized by Google

Le BARON *adouci.* Je le voudrais, mais----

EUGENIE. Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

Le BARON *plus doucement.* Mon enfant, l'ame d'un libertin eſt inexplicable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaiſanteries du Capitaine ſur la derniere avanture n'avaient pas rapport à des tems antérieurs á ſon mariage avec toi.

Mad. MURAR. C'eſt où je vous attendais. Tout cet amer badinage a porté ſur votre fille, dont l'union miſterieuſe a donné jour à mille fauſſes conjectures; mais quand vous ſaurés qu'il l'adore----

Le BARON *hauſſant les epaules.* Il l'adore: c'eſt encor un de leurs termes, *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes-gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent, les adorent: mais les femmes veulent être adorées.

Mad. MURER. Vous penſerés *differemment*, lorſque vous aprendrés qu'un gage de la plus parfaite union---

Le BARON. Comment?

M. MURER *du ton de quelcun qui croit en dire aſſés.* Lorſqu'avant peu---

Le BARON *à ſa fille.* Bon! Eſt-ce qu'elle dit vrai?

EUGENIE *flechiſſant le genou.* Ah, mon père! comblés par votre bénediction le bonheur de votre fille.

Le BARON *la relevant avec tendreſſe.* Réellement? Eh bien - - - eh bien - - - eh bien, mon enfant, puiſque c'eſt ainſi, j'aprouve tout. [*à part.*] Auſſi bien eſt-ce un mal ſans reméde.

EUGENIE. De quel poids mon cœur eſt ſoulagé.

Madame MURER *avec joie.* Milady, embraſſés votre père.

Le BA-

Le BARON *baisant Eugenie.* Laisse-là Milady; sois toujours mon Eugénie.

EUGENIE *avec feu.* Toute la vie, mon père. [*Par exclamation.*] Ah, Milord, quel jour heureux pour nous!

Le BARON *du ton d'un homme que ce mot de Milord n'amene à d'autres idées.* Mais dites-moi donc un peu vous autres: puisqu'elle est la femme de ce Milord, que diable veulent ils dire avec cet autre mariage? Car aussi on n'y comprend rien.

Mad. MURER. Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets, bruits populaires.

EUGENIE. J'en ai été troublée malgré moi.

Le BARON. C'est que cela n'est pas net au moins.

Mad. MURER. Drink est son homme de confiance: il n'y a qu'à l'interroger vous-même.

[*Elle sonne.*]

SCENE VII.

[*Cette Scene se passe rapidement.*]

LE BARON, Madame MURER, DRINK, EUGENIE.

Le BARON.

Vous avés raison; je saurai bientôt - - - [*Saisissant Drink au collet.*] Viens ici fripon: dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK *regarde autour de lui d'un air embarrassé.* Du mariage! Est-ce qu'on aurait appris - - - Oh maudit intendant! - - -

Le BARON *vivement.* Cet intendant? Parleras-tu? - - - Faut-il? - - -

DRINK

DRINK *effraïé.* Non, non, Monſieur - - - Il n'eſt pas beſoin que vous vous fâchiés pour cela. C'eſt le mariage que vous demandés?

Le BARON. Oui.

DRINK *à part.* Il faut mentir ici. [*haut.*] Il eſt véritable le mariage.

Le BARON. Véritable? Eh bien, ma ſœur?

Mad. MURER. Il vous ment.

DRINK. Je ne ments pas, Monſieur.

Le BARON *avec violence.* Tu ne mentis pas, miſérable?

DRINK *à part.* Allons, tout eſt découvert; quelqu'autre lettre ſera venue.

Le BARON. Raconte-moi le fait; je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK. Monſieur - - - - puiſque vous le ſavés auſſi bien que moi - - - -

Le BARON. Traitre!

Mad. MURER *retenant le Baron.* Mon frere!

LE BARON. Qu'il laſſe ſon verbiage, & qu'il avoue.

DRINK, *cherchant & tirant une lettre de ſa poche.* Puiſqu'il n'y a plus moïen de diſſimuler - - - Voici une lettre de M. Williams, l'intendant de Milord.

Le BARON *lui arrachant la lettre.* Pour qui?

DRINK. Elle eſt adreſſée à Madame.

Mad. MURER. A moi? D'où me vient cette préférence? Et quel rapport cet intendant - - -

DRINK *ſurpris.* Comment, quel rapport? C'eſt le même qui a fait le mariage - - -

Mad. MURER *prenant la lettre du Baron.* D'honneur, ſi j'y entends quelque choſe. Elle eſt décachetée.

Digitized by Google

Le BARON. Mais aprends-moi, comment il eut penſer à ſe marier, étant l'époux de ma fille?

DRINK *tout-a-fait troublé.* Quoi, Monſieur? 'eſt du nouveau mariage que vous parlés?

Le BARON. Et duquel donc?

Mad. MURER *a lû.* Ah le ſcélerat! (*Elle porte s mains ſur le viſage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*

Le BARON. Qu'eſt-ce que c'eſt?

DRINK. Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à uitter l'Angleterre. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE BARON, Madame MURER, EUGENIE.

Mad. MURER *avec horreur.*

l nous a trompés indignement! Ma niéce n'eſt pas femme.

EUGENIE *les bras levés.* Dieu tout-puiſſant! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Mad. MURER. Son intendant a ſervi de Minis re, & toute la race infernale de complices.

Le BARON *frapant du pié.* Rage! fureur! ô mmes, qu'avés vous fait?

Mad. MURER *effraïée.* Mon frere, par pitié, ſpendés vos reproches. Ne voïés vous pas l'état ù elle eſt?

EUGENIE *ſe relevant.* Non, ne l'arrêtés pas. n'ai plus rien à craindre que de vivre - - - Mon re, j'implore votre colere - - -

Le BARON *hors de lui.* Et tu l'as méritée - - - xe perfide! Femmes à jamais le trouble & le déſ- nneur des familles. Noïés-vous maintenant dans s larmes inutiles - - - Avés-vous cru vous uſtraire à mon obéiſſance? Avés-vous cru violer impu-

impunément le plus saint des devoirs? - - - Tu l'as osé; toutes tes démarches se sont trouvées fausses: tu as été séduite, trompée, déshonorée; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton père & sa malédiction.

EUGENIE *s'élançant vers le Baron, & le retenant au bras.* Ah mon père! aïés pitié de mon désespoir; révoqués l'épouvantable arrêt que vous venés de prononcer.

LE BARON *attendri la repousse doucement.* Otés-vous de mes yeux; vous m'avés rendu le plus misérable des hommes. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Madame MURER, EUGENIE.

EUGENIE *se jettant dans les bras de sa tante.* Ah, Madame! m'abandonnerés-vous aussi?

Mad. MURER. Non, mon enfant; écoutés-moi.

EUGENIE. Ah! ma tante, venés, fécondés-moi; courons nous jetter aux piés de mon père, implorons ses bontés, & sortons tous d'une odieuse maison - - -

Mad. MURER. Ce n'est pas mon avis: il faut y rester au contraire, & écrire au Comte que vous l'attendés ici ce soir.

EUGENIE *avec horreur.* Lui! - - - moi! - - - vous me faites frémir.

Mad. MURER. Il le faut. Il viendra, vous l'accablerés de reproches, j'y joindrai les miens; il aprendra que votre père veut implorer le secours des loix: la crainte où le répentir peut le ramener.

EUGENIE *outrée.* Et je serais assés lâche après son indignité - - - Je devrais respecter un jour celui que je ne peux plus estimer. J'irais aux piés des

des autels jurer la fidélité au parjure, le ſoumiſſion à l'homme ſans foi, & une tendreſſe éternelle au perfide qui m'a ſacrifiée. Plûtôt mourir mille fois.

Mad. MURER. *fermement.* Prenés garde, Miſs: qu'ici l'oprobre ſerait le fruit du découragement.

EUGÈNIE *au déſeſpoir.* L'oprobre! m'en reſte-t-il encore à redouter? Degradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie ſous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans ſa chambre.*)

SCENE X.

Madame MURER ſeule la regarde aller.

Elle me quitte & n'écrit pas---- [*Elle ſe promene.*] Mon père en fureur qui ne connait plus rien? une fille au déſeſpoir qui n'écoute perſonne; un amant ſcélérat qui comble la meſure--- Quelle horrible ſituation! [*Elle rêve un moment.*] Vengéance, ſoutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au Comte, s'il vient--- Traitre, tu païeras cher les peines que tu nous cauſes!

Fin du troiſième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

Madame MURER, ROBERT, portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes: le Salon est obscur.

Madame MURER *tient un billet, & en marchant se parle à elle-même.*

Il viendra. [*au Laquais.*] Vous avés été bien long-tems.

ROBERT. Il n'était pas *rentré: j'ai attendu.* Et puis c'est un tapage dans *l'hotel, il se marie demain*; tout est sans-dessus-dessous: on ne savait où prendre de l'encre & du papier.

Mad. MURER *à part.* Il viendra-t-il. Ecoutes, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Vas dans le jardin, tout auprès de la petite *porte*; tiens-toi là sans remuer; & quand tu entendras le bruit d'une clé dans la ferrure, viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT. Il doit donc entrer par-là?

Mad. MURER. Faîtes ce qu'on vous dit,

[*Robert sort par la porte du jardin.*]

SCENE

SCENE II.

Madame MURER seule, se promenant & frappant du billet sur sa main.

Il viendra - - - Je te tiens donc à mon tour, fourbe nfigne! Le parti est violent - - - c'est le plus sûr - - - l convient si bien au caractère du père - - - Je dois ourtant l'en prévenir. [*Elle regarde sa montre.*] 'ai le tems - - - Il est à consoler sa fille: il a jetté on feu maintenant - - - c'est comme je le veux - - - l faut dompter cet homme pour le ramener. Le oici! qu'il a l'air accablé!

SCENE III.

LE BARON, Madame MURER.

Mad. MURER *d'un ton sombre.*

Eh bien, Monsieur, êtes-vous satisfait? Il s'en t peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur.

Le Baron s'assied sans rien dire près de la table, & s'apuie la tête sur les mains d'un air accablé.

Mad. MURER *continuant.* Des éclats! de la fu- ur! sans choix de personnes.

LE BARON *sourdement.* Ceux qui ont fait le al le reprochent aux autres.

Mad. MURER. Un homme livré à ses emporements.

LE BARON *désespéré.* Vous abusés de mon état & ma patience. Vous avés juré de me faire mourir de agrin. Laissés-nous, gardés votre héritage! il est op cher: aussi bien ma malheureuse fille n'en aura- elle peut-être bientôt plus besoin. [*Il se leve & promene avec égarement.*

Digitized by Google

Mad. MURER. Vous n'avés jamais ſû prendre un parti.

LE BARON. Mon parti eſt pris.

Madame MURER. Quel eſt-il?

LE BARON *marchant plus vîte & geſticulant vivement.* J'irai à la Cour--- oui, je vais y aller--- Je tombe aux piés du Roi: il ne me rejettera pas. [*Madame Murer baiſſe la tête.*] Et pourquoi me rejetterait-il? Il eſt père--- Je l'ai vu embraſſer ſes enfans.

Mad. MURER. La belle idée! Et que lui dirés-vous?

Le BARON *s'arrêtant devant elle.* Ce que je lui dirai? Je lui dirai: Sire--- Vous êtes père, bon père--- je le ſuis auſſi; mais j'ai le cœur déchiré ſur mon fils & ſur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaiſant --- Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes; vous ne ſerés pas inſenſible aux miennes. Mon fils s'eſt battu; mais en homme d'honneur: il ſert Votre Majeſté comme ſon biſayeul, qui fut emporté ſous les yeux du feu Roi; il ſert comme mon père qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles; il ſert comme je ſervais lorſque j'eus l'honneur d'être bleſſé en Allemagne--- J'ouvrirai mon habit--- il verra mon eſtomac - - - mes bleſſures. Il m'écoutera; & j'ajouterai: Un ſuborneur eſt venu en mon abſence violer notre retraite & l'hoſpitalité; il a déshonoré ma fille par un faux mariage - - - Je vous demande à genoux, Sire, grace pour mon fils & juſtice pour ma fille.

Mad. MURER. Mais ce ſuborneur eſt un homme qualifié, puiſſant.

LE BARON *vivement.* S'il eſt qualifié, je ſuis gentilhomme - - - Enfin je ſuis un homme - - - Le Roi eſt juſte; à ſes piés toutes ces différences d'état

Digitized by Google

d'état ne sont rien, ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas, au-dessus tout est égal; & j'ai vu le Roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand.

[*Il va & vient.*]

Mad. MURER *d'un ton ferme.* Croïés-moi, Monsieur le Baron, nous souffrirons à notre vengeance.

LE BARON *n'a entendu que le dernier mot.* Oui, vengeance - - - & qu'on le livre à toute la rigueur des loix.

Mad. MURER *très-ferme.* Les loix! la puissance & le crédit les étouffent souvent: & puis c'est demain qu'il prétend se marier. Il faut le prévenir: incertitude! lenteur! est-ce ainsi qu'on se venge? Eh! la justice naturelle reprend ses droits par-tout où la justice civile ne peut étendre les siens. [*Après un peu de silence, d'un ton plus bas.*] Enfin, mon frere, il est tems de vous dire mon secret: avant deux heures le Comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON. Comment cela?

Mad. MURER *s'approche de lui.* Ecoutés-moi. J'ai envoïé à Milord Duc un détail très-étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet; ensuite - - - votre fille n'a jamais voulu s'y prêter; mais j'ai écrit pour elle au scélérat, qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON. Il ne viendra pas.

Mad. MURER *lui montrant le billet.* Au coup de minuit - - - voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens & les miens: vous le surprendrés chés elle. J'ai ici un Ministre tout prêt: qu'il tremble à son tour.

LE BARON *surpris.* Quoi, ma sœur, un guet-à-pens! Des pièges!

Mad. MURER *avec impatience.* Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage?

LE BARON. Vous avés raison; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

Mad. MURER *avec effroi.* Il vous tuera.

LE BARON. Il me tuera! Eh bien, je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCENE IV.

Madame MURER *seule.*

Va, vieillard indocile! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

SCENE V.

Madame MURER, ROBERT.

ROBERT *accourant.*

Madame, j'ai entendu essaïer une clé *la serture*; je suis accouru de toutes mes forces.

Mad. MURER. Rentrons vîte. Je vais prendre ma niéce chés elle; éteignés, éteignés.

[*Le Laquais éteint les bougies, ils sortent.*]

SCENE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

Le Comte est en fracq, le chapeau sur la tête & l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit Sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le Salon est obscur.

LE COMTE.

Vous êtes ici en sûreté, Monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de violence en y entrant - - - Mais n'êtes-vous pas blessé?

Sir

Sir CHARLES. Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais aprenés-moi de grace, Monsieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage j'aurais infailliblement succombé: ces quatre coquins en voulaient à mes jours.

LE COMTE. Ce service n'est rien, vous eussiés sûrement fait la même chose en pareil cas; on m'appelle le Comte de Clarendon.

Sir CHARLES *vivement*. Quoi, c'est le Comte de Clarendon! - - - J'étais destiné à vous tout devoir, Milord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

LE COMTE. Comment serais-je affés heureux---

Sir CHARLES. Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE. Vous êtes le Chevalier Campley pour qui ma sœur & ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, & que j'ai trouvées sur la liste des visites à ma porte?

Sir CHARLES. C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs; aujourd'hui vous veniés de sortir à pié; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, & j'étais prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué; c'est la deuxieme fois depuis mon arrivée; mais ce soir sans vous, Milord - - -

LE COMTE. Je suis enchanté de cette rencontre: le bien que ces Dames m'écrivent de vous---

Sir CHARLES. Je me suis annoncé sous le nom de Campley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE. Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

Sir CHARLES. Contre mon Colonel. Il me poursuit; mais vous jugés à ce qui m'arrive, quel homme est cet adversaire.

LE COMTE. Cela eſt horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterés pas de la nuit, crainte d'accident: je vous ferai donner un lit chés moi. J'éprouve pourtant un ſingulier embarras à votre ſujet.

Sir CHARLES. Ordonnés de moi, je vous prie.

LE COMTE. La circonſtance m'oblige à vous faire un aveu. Je ſuis attendu dans cette maiſon pour une explication ſecrette: j'y venais à pié, lorſque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

Sir CHARLES *ſouriant.* Ne perdés pas avec moi un tems précieux.

LE COMTE. Non: ce n'eſt pas ce que vous penſés ſûrement. Mais vous ſavés que les mariages d'intérêt rompent ſouvent des liaiſons agréables: c'eſt préciſement mon hiſtoire. Une fille charmante qui s'eſt donnée à moi, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec ſa *famille*; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce ſoir: je viens --- aſſés embarraſſé, je l'avoue.

Sir CHARLES. C'eſt une griſette, ſans doute?

LE COMTE. Ah! rien moins! Voila ce qui m'afflige & qui m'embarraſſe. J'ai même un ſoupçon que ceci pourra bien avoir un jour des ſuites--- Il y a un frere --- Mais je crois entendre le ſignal convenu. Souffrés que je vous laiſſe un moment au jardin: vous voïés juſqu'où va déjà ma confiance en votre amitié.

[*Le Comte le mene au jardin, revient & ferme la porte après lui.*]

SCENE

SCENE VII.

Madame MURER, EUGENIE, LE COMTE a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte; BETSY tient une lumiere, elle l'allume les bougies sur la table, & se retire ensuite.

Mad. MURER *attirant Eugénie à elle.*

C'est trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE *d'un air empressé.* J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang: & les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

Mad. MURER *fierement.* Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE. Quel sombre accueil! A quoi dois-je l'attribuer?

Mad. MURER *indignée.* Descendés dans votre cœur.

LE COMTE. Que dites-vous? Ces vains bruits d'un mariage auraient-ils opéré? - - -

EUGENIE *vivement à elle même.* Affreuse dissimulation!

Mad. MURER *lui fermant la bouche de sa main.* N'épuisés pas le reste de vos forces, ma chere nièce. (*Au Comte.*) Ainsi, tout ce qu'on r'apporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit? (*Eugénie, s'assied & couvre son visage de son mouchoir.*)

LE COMTE *moins ferme.* Daignés revenir sur le passé, & jugés vous-même; comment se pourrait-il? - - -

Mad. MURER *l'ennuiant.* Vous vous troublés -

Digitized by Google

LE COMTE *troublé.* Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi - - - j'invoquerai les bontés de ma chere Eugénie.

Mad. MURER *froidement.* Pourquoi n'osés-vous l'appeller votre femme?

EUGENIE *outrée, à elle-même.* Qui m'aurait dit que mon indignation put s'accroître encor!

LE COMTE *absolument déconcerté.* En vérité, Madame, je ne conçois rien à cet étrange discours.

Mad. MURER *avec fureur.* Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices; démens celui de ta conscience qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu: lis.

(*Elle lui donne la lettre de Williams. Le Comte la lit. Madame Murer la regarde avec attention pendant qu'il lit.*)

LE COMTE *a lu & dit à part.* Tout est connu.

Mad. MURER. Il reste anéanti.

LE COMTE *hésitant.* Je le suis en effet; & je dois m'accuser, puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La fraïeur de vous perdre, & la crainte d'un oncle trop puissant m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voïes illégitimes: mais je jure de tout réparer.

Mad. MURER *à part.* Et plûtôt que tu ne crois.

LE COMTE *plus vîte.* Vous futes outragée sans doute, Eugénie; mais votre vertu en est-elle moins pure? a-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice? Un profond secret met votre honneur à couvert; & si vous daignés accepter ma main, à qui aurais-je fait tort qu'a moi? L'amant & l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah! l'égarement d'un jour une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

Digitized by Google

EUGENIE *se leve & la regarde avec dédain.* O le lus faux des hommes! fuis loin de moi. J'ai en orreur tes justifications. Va jurer aux piés d'une utre femme des sentimens que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre: je fais nourir. (*Elle entre dans sa chambre.*)

Mad. MURRR *au Comte, en entrant après elle & emportant la lumiere.* L'abandonnerés-vous en cet tat affreux?

LE COMTE *avec chaleur.* Non, je la suis.

SCENE VIII.

LE COMTE *seul.*

Elle se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, lle sera à moi. Ah, qu'ai-je fait! Pour l'abandonner, il ne fallait pas la revoir.

SCENE IX.

LE COMTE, Sir CHARLES *r'entrant.*

Sir CHARLES *dans l'obscurité.*

Milord?

LE COMTE. Est-ce vous, Chevalier Campley?

Sir CHARLES. C'est moi.

LE COMTE. Pardon: encor un moment, & ous sortons ensemble. (*Il veut entrer chés Eugénie.*)

Sir CHARLES *l'arrêtant par le bras.* Mais ne raignés-vous rien, Milord? pour une heure aussi vancée, je vois bien du monde sur pié.

LE COMTE *n'écoutant point.* Ce sont des valets: e vous réjoins.

Digitized by Google

SCENE XV.

LE BARON, Sir CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

Le BARON *reconnaissant Sir Charles.*

Mon fils!

Sir CHARLES. O Ciel! mon père!

Le BARON. Par quel bonheur es-tu chés moi à cette heure?

Sir CHARLES. Chés vous? Et quel eſt donc cet appartement? (*Montrant celui où il a vu entrer le Comte.*)

Le BARON. C'eſt celui de ta ſœur.

Sir CHARLES *avec un mouvement terrible.* Ah, grands Dieux! Quelle indignité!

SCENE XVI.

Madame MURER, LE BARON, Sir CHARLES, les Gens.

Madame MURER *accourant au bruit, & s'écriant d'étonnement.*

Sir Charles! - - - C'eſt le Ciel qui nous l'envoïe.

Sir CHARLES *au déſeſpoir.* Affreux événement! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

Mad. MURER. Il va ſortir.

Sir CHARLES *troublé.* Ma ſœur! mon libérateur! Je ſuis épouvanté de ma ſituation.

Mad.

Digitized by Google

Mad. MURER. Osés-vous balancer.

Sir CHARLES *les dents serrées.* Balancer? Non, je suis décidé.

Mad. MURER *aux valets.* Aprochés tous.

SCENE XVII.

Madame MURER, LE BARON, Sir CHARLES, les Gens, BETSY, LE COMTE, EUGENIE.

EUGENIE *au bruit ouvre sa porte, & retenant le Comte dit:*

Ils sont armés! O Dieux! ne sortés pas.

LE COMTE *la repoussant.* Je suis trahi. (*A Sir Charles.*) Mon ami, donnés-moi mon épée.

(*Sir Charles, qui tient toujours son épée nuë, court se saisir de celle du Comte.*)

Presque en même tems.

EUGENIE *effraïée.* C'est mon frere!

LE COMTE. Son frere!

Sir CHARLES *furieux.* Oui, son frere!

LE COMTE *à Eugenie avec mépris.* Ainsi donc vous m'attiriés dans un piège abominable!

EUGENIE *troublée.* Il m'accuse!

LE COMTE. Votre colere, vos dédains n'étaient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGENIE *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.* Voilà le dernier malheur.

Mad. MURER *au Comte.* Tous ces discours sont inutiles: il faut l'épouser sur le champ, ou périr.

LE COM-

Digitized by Google

LE COMTE *avec indignation.* Je céderais au vil motif de la crainte? Ma main ſerait le fruit d'une baſſe capitulation? - - - Jamais.

Mad. MURER. Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE *ſur le même ton.* Je rendais hommage à la vertu malheureuſe: ſa douleur était plus forte qu'un million de bras armés. Elle amolliſſait mon cœur, elle allait triompher; mais je mépriſe des aſſaſſins.

LE BARON. M'as-tu cru capable de l'être? Jugés-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

Mad. MURER *fortement aux valets.* Saiſiſſés-le.

Sir CHARLES *ſe jette entre le Comte & les valets.* Arrêtés.

Mad. MURER, *plus fort.* Saiſiſſés-le, vous dis-je.

Sir CHARLES *d'une voix & d'un geſte terrible.* Le premier qui fait un pas - - -

LE BARON *aux valets.* Laiſſés faire mon fils.

(*Madame Murer au déſeſpoir va ſe jetter ſur un fauteuil en croiſant ſes mains ſur ſon front comme une perſonne au déſeſpoir.*

Sir CHARLES *au Comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère.* Ma préſence vous rend ici, Milord, ce que vous avés fait pour moi: nous ſommes quittes. Les moïens qu'on emploïe contre vous ſont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui preſente.*) C'eſt déſormais contre moi ſeul que vous en ferés uſage. Vous êtes libre, Milord, ſortés. Je vais aſſurer votre retraite; nous nous verrons demain.

LE COM-

Digitized by Google

LE COMTE *étonné, regardant Eugénie & Sir Charles tour-à-tour, dit à plusieurs reprises*: Monsieur, je--- j'y compte - - - je vous attendrai chés moi.

[*Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin; le Baron retient les valets, & lui livre le passage.*]

SCENE XVIII.

EUGENIE, LE BARON, Madame MURER, leurs Gens, Sir CHARLES.

Mad. MURER, *furieuse se relevant & s'adressant à son neveu.*

C'était donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici?

Sir CHARLES *troublé.* Vous me plaindrés tous, lorsque vous saurés - - - Vous ferés vengés, n'en doutés pas - - - Mais cette Eugenie dont toute sa famille était si vaine---

Madame MURER *d'un ton furieux.* Sir Charles--- vengés votre sœur, & ne l'accusés pas. Elle est l'innocente victime - - - Entrons chés elle: venés vous frémirés de mon récit.

Sir CHARLES *pénétré de douleur.* Elle n'est pas coupable! Ah, ma sœur! pardonne mon erreur. Reçois--- (*il lui prend les mains.*) Elle ne m'entend pas. (*A sa tante.*) Ne songés qu'à la secourir.

(*Madame Murer, Betsy, & Robert qui se détache du groupe des valets, emmenent Eugénie dans sa chambre pardessous les bras.*)

SCENE

SCENE XIX.

Le BARON, Sir CHARLES, les Gens.

Sir CHARLES *du ton le plus terrible, en prenant la main du Baron.*

Et vous, mon père! recevés pour elle le ferment que je fais --- Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour; je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura dévancé la mort.

LE BARON. Viens, mon cher fils.

(*Ils entrent chés Eugenie. Les Laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

Sir CHARLES, Madame MURER ſortant de la chambre d'Eugénie.

Madame MURER,

Paſſons ici maintenant qu'elle eſt un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

Sir CHARLES *d'un ton terrible.* Après ce que ous venés de me dire, après tout ce que j'ai apris, ... l'outrage & l'horreur ſont à leur comble. la fureur ne connait plus de bornes. Le ſort en ſt jetté : il va périr.

SCENE II.

Madame MURER, Sir CHARLES, EUGENIE, ortant de ſa chambre, l'air troublé, l'habillement en déſordre, les cheveux à bas, ſans collier ni rouge, & abſolument décoëffée.

EUGENIE.

Qu'ai-je entendu? Mon frere----

Sir CHARLES *lui baiſant la main.* Chere & malheureuſe Eugénie! ſi je n'ai pu prévenir le crime, u moins j'aurai la triſte ſatisfaction de le punir.

EUGENIE *cherchant à le retenir.* Arrêtés--- Quel ruit attendés-vous?---

Digitized by Google

Sir CHARLES *avec fermeté.* Ma sœur, quand on n'a plus de choix des moïens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGENIE *d'une voix altérée.* Vous parlés de vertu! & vous allés égorger votre semblable!

Sir CHARLES *indigné.* Mon semblable! un monstre!

EUGENIE. Il vous a sauvé la vie.

Sir CHARLES *fierement.* Je ne lui dois plus rien.

EUGENIE *éperduë.* Grand Dieu! sauvés moi de mon désespoir---- Mon frere--- au nom de la tendresse; & sur-tout au nom du malheur qui m'accable---- Serais je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure--- quand son souvenir sera effacé sur la terre--- (*Plus fort.*) Et si votre présomption se trouvait punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un père! Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allés mettre au hazard cette vie dont il a tant besoin!--- [*D'une voix brisée.*] pour une malheureuse fille que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir.

[*Madame Murer se jette sur un siege contre la table & apuïe sa tête dessus.*]

Sir CHARLES *avec feu.* Tu vivras--- pour jouir de ta vengeance.

EUGENIE *désesperée, du ton le plus violent.* Non: je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me mépriſe trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se revolte encor pour lui: je sents que je l'aime malgré moi. Je sents que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire; vous me deviendrés odieux; mes reproches insensés vous poursuivront par-tout: je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

Sir

Sir CHARLES *en colere.* L'honneur outragé d'indigne de tes discours, & mépriſe tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGENIE *égarée.* Ah, barbare! arrêtés ---- Quelle horrible marque d'attachement allés-vous m'offrir? [*Madame Murer la retient, Sir Charles ſort.*]

SCENE III.

EUGENIE, Madame MURER, BETSY.

EUGENIE *continuant avec égarement.*

Le ſpectacle de ſon épée ſanglante arrachée du ſein de mon époux--- [*D'un ton étouffé.*] Mon époux! Quel nom j'ai prononcé! Mes yeux ſe troublent---- les ſanglots me ſuffoquent---

[*Madame Murer & Betſy l'aſſeient.*]

Mad. MURER. Modérés l'excès de votre affliction!

EUGENIE *pleurant amèrement.* Non; l'on ne connaitra jamais la moitié de mes tourmens. L'inſenſé qu'il eſt! s'il ſavait quel cœur il a déchiré!

Mad. MURER *pleurant auſſi.* Conſolés-vous, ma chere fille: l'horrible hiſtoire ſera enſevelie dans un profond ſecret. Eſpérés, mon enfant.

EUGENIE *hors d'elle-même.* Non, je n'eſpérerai plus: je ſuis laſſe de courir au-devant du malheur. Eh plût à Dieu! que je fuſſe entrée dans la tombe, le jour qu'au mépris du reſpect de mon père, je me rendis à vos inſtances! Votre cruelle tendreſſe a creuſé l'abîme où l'on m'a entrainée.

Mad. MURER *avec ſaiſiſſement.* Quoi! --- vous auſſi, Miſs! ---

EUGENIE *troublée.* Je m'égare--- Ah! pardon, Madame: oubliés une malheureuſe--- [*D'une voix ténébreuſe.*] Où eſt donc Sir Charles? --- Il ne m'a pas entendre--- Le ſang va courir --- Mon frere ou ſon ennemi percé de coups---

Digitized by Google

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, le BARON entre.

EUGENIE *lui crie avec deſeſpoir.*

Mon père, vous l'avés laiſſé ſortir!

Le BARON *pénétré.* Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorſque le courage de ton frere va tout réparer: (*à part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGENIE *au deſeſpoir, avec feu.* Pouvés-vous l'eſpérer, mon père? La vengeance de ſa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à ſon tour? Nos parens auſſi fiers que les ſiens, laiſſeront-ils cette mort impunie? Quel eſt donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Eſt-ce quand le ſang des deux maiſons ſera tout à fait épuiſé?

Le BARON *en colere.* Imprudente! *Un cœur auſſi crédule, avec autant de moïens de t'en garantir!*

[*Betſy ſort par le veſtibule.*]

SCENE V.

EUGENIE, Madame MURER, LE BARON, Sir CHARLES, ſans épée.

Le BARON, *appercevant Sir Charles.*

Mon fils! - - -

Mad. MURER. Sitôt de retour!

Le BARON. Sommes-nous vengés?

Sir CHARLES, *d'un air conſterné.* Oh, mon père! vous voïés un malheureux - - - à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte; il a voulu me parler; ſans l'écouter, je l'ai forcé de ſe défendre; mais lorſque je le chargeais le plus vigoureuſement - - - ô rage! - - - mon épée rompue - - -

Le BA-

Digitized by Google

Le BARON. Eh bien, mon fils? - - -

Sir CHARLES. Vous n'avés plus d'armes, m'a dit froidement le Comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre reſſentiment; je connais, comme vous, les loix de l'honneur; nous nous verrons dans peu - - - Il eſt parti - - -

Mad. MURER. Pour aller terminer ſon mariage: voilà ce que j'avais prévu.

Sir CHARLES, *d'un ton deſeſpéré.* Je ſuis prêt à m'arracher la vie. Ma ſœur! ma chere Eugénie! je t'avais promis un défenſeur, le ſort a trompé mon attente.

EUGENIE, *aſſiſe d'un ton mourant.* Le ciel a eu pitié de mes larmes, il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine - - - O mon père! - - - O mon frere! - - - ſerés-vous plus inflexible que lui? La douleur qui me tue, va laver la tache que j'ai imprimée ſur toute ma famille. (*Ici ſa voix baiſſe par degrès.*) Mais ce ſacrifice lui ſuffit; j'étais ſeule coupable, & le juſte ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le déſeſpoir & la mort. (*Elle tombe épuiſée, Madame Murer la regoit dans ſes bras.*)

SCENE VI.

LE BARON, Sir CHARLES, Madame MURER, EUGENIE les yeux fermés, renverſée ſur le fauteuil, BETSY.

BETSY *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

Mad. MURER. A l'heure qu'il eſt - - - ſi matin, courés. Qu'on n'ouvre pas. [*Betſy ſort.*]

Digitized by Google

SCENE VII.

Mad. MURER, LE BARON, Sir CHARLES, EUGENIE.

LE BARON.

Pourquoi?

Mad. MURER. Il y a tout à craindre - - - un homme auſſi méchant --- ſon oncle - - -

LE BARON. Que peut-on nous faire?

Mad. MURER. Après ce qui s'eſt paſſé cette nuit, mon frere - - - un ordre ſupérieur - -- votre fils - - - que ſait-on? - - - -

Sir CHARLES. Il n'eſt pas capable de cette lâcheté.

Mad. MURER. Il eſt capable de tout.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs, BETSY accourant.

BETSY, *toute eſſoufflée.*

C'eſt le Comte de Clarendon.

Sir CHARLES, Mad. MURER, *enſemble.* Clarendon!

LE BARON. Je le voudrais.

BETSY. Je l'ai vu dans la cour - - - le même habit. Il me ſuit.

SCENE

Digitized by Google

SCENE IX. & derniere.

Les mêmes, le Comte de CLARENDON, entre précipitamment ſans épée.

LE BARON *avec horreur.*

C'eſt lui.

Madame MURER. Il veut la voir mourir.

LE BARON. Il mourra avant elle. [*Il avance vers lui, & met l'epée à la main.*] Défends-toi, perfide.

Sir CHARLES *ſe jettant au-devant.* Mon père, il eſt ſans armes.

LE COMTE. J'ai cru que le répentir était la ſeule qui convint au coupable. [*Il court ſe mettre aux genoux d'Eugenie.*] Eugénie tu triomphes. Je ne ſuis plus cet inſenſé qui s'aviliſſait en te trompant; je te jure un amour, un reſpect éternels. [*Se levant avec effroi.*] O Ciel! l'horreur & la mort m'environnent! que s'eſt-il donc paſſé?

Sir CHARLES *pleurant.* Ces nouvelles arrivent trop tard; l'objet de tant de larmes n'eſt plus en état de recevoir aucune conſolation.

LE COMTE *vivement.* Non, non. L'excès de la douleur ſeule a porté le trouble dans ſes eſprits.

Mad. MURER *pleurant.* Hélas! nous n'eſpérons plus rien. [*Betſy eſt debout derriere le fauteuil de ſa maitreſſe & s'eſſuie les yeux avec ſon tablier.*]

LE COMTE *effraié.* Craindriés vous pour elle? Ah; laiſſés moi me flatter que je ne ſuis pas ſi coupable. [*D'un ton plus doux.*] Eugénie! chere épouſe! Cette voix qui avait tant d'Empire ſur ton cœur; ne peut-elle plus rien ſur toi?

[*Il lui prend la main.*]

Digitized by Google

EUGENIE *r'appellée à elle, par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voïant le Comte, se retourne, & dit:* Dieux! - - - j'ai cru le voir - - -

LE COMTE *se remettant à ses piés.* Oui, c'eſt moi.

EUGENIE, *dans les bras de ſa tante, dit en friſſonnant ſans regarder.* C'eſt lui! - - -

LE COMTE. L'ambition m'égarait, l'honneur & l'amour me r'amenent à vos piés - - - nos beaux jours ne ſont pas finis.

EUGENIE, *les yeux fermés & levant les bras.* Qu'on me laiſſe - - - qu'on me laiſſe - - -

LE COMTE, *avec feu.* Non, jamais. Ecoutés-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, & d'admiration pour un ſi noble ennemi, (*Il montre Sir Charles en ſe levant.*) j'ai couru me jetter aux piés de mon oncle, & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le répentir m'élevait au-deſſus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteſte mon crime & votre vertu. Mon déſeſpoir & mes larmes, l'ont fait conſentir à mon union avec vous; il ſerait venu lui-même ici vous l'annoncer; mais, le dirai je? il a craint que je ne puſſe jamais obtenir mon pardon. Prononcés, Eugénie, décidés de mon ſort.

EUGENIE, *d'une voix faible, lente & coupée.* C'eſt vous! - - - - j'ai recueilli le peu de forces qui me reſtent, pour vous répondre - - - ne m'interrompés point - - - je rends grace à la généroſité de Milord Duc - - - je vous crois même ſincère en ce moment - - - - mais l'état humiliant, dans lequel vous n'avés pas craint de me plonger - - - l'opprobre, dont vous avés couvert celle que vous deviés chérir, ont rompu tous les liens - - -

LE COMTE.

Digitized by Google

LE COMTE *vivement.* N'achevés pas. Je puis vous être odieux; mais vous m'apartenés, mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre ---

EUGENIE *douloureuſement.* Malheureux! --- qu'oſés vous r'appeller?

LE COMTE *avec feu.* J'oſerai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je r'appellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous étes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignés mon répentir, tout vous enchaine & vous ôte la liberté de refuſer ma main; vous n'avés plus le choix de votre place, elle eſt fixée au milieu de ma famille: interrogés l'honneur: conſultés vos parens; aïés la noble fierté de ſentir ce que vous vous devés.

Le BARON *au Comte.* Ce qu'elle ſe doit, eſt de refuſer l'offre que vous lui faites; je ne ſuis pas inſenſible à votre procédé, mais j'aime mieux la conſoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pû la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon eſtime.

Le COMTE *pénétré.* Laiſſés vous toucher, Eugénie; je ne ſurvivrais pas à des refus obſtinés.

EUGENIE *veut ſe lever pour ſortir, la faibleſſe la fait retomber aſſiſe.* Ceſſés de me tourmenter par de vaines inſtances; le parti que j'ai pris, eſt inébranlable: j'ai le monde en horreur.

Le COMTE *regardant autour de lui, s'adreſſe enſuite à Madame Murer.* Madame, je n'eſpére plus qu'en vous.

Madame MURER *fièrement.* Je conſents qu'elle vous pardonne, ſi vous pouvés vous pardonner à vous-même.

LE COMTE *d'une voix forte & d'un ton de dignité.* Vous avés raiſon, celui qui s'eſt rendu ſi criminel, eſt à jamais indigne de partager ſon ſort. Vous

Digitized by Google

n'ajouterés rien dont je ne sois pénétré d'avance--- (*A Eugénie avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle! quand le ciel & la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein? & l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution? C'est pour lui que j'élève une voix coupable; lui raviras-tu par une double cruauté, l'état qui lui est dû? & l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature? [*En s'adressant à tous.*] Barbares! si vous ne vous rendés pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, & qui meurt de douleur à vos piés. [*Il tombe aux genoux du Baron.*] Mon père!

Le BARON *le relevant, lui serre les mains, & après un moment de silence.* Je vous la donne.

Le COMTE *s'écrie.* Eugénie!

Le BARON *à Eugénie.* Rendons-nous, *ma fille*; celui qui se répent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connût jamais.

[*Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du Comte, & va parler. Le Comte lui coupe la parole.*]

Le COMTE *par exclamation.* Elle me pardonne!

EUGENIE *après un soupir.* Va! tu mérites de vaincre, la grace est dans mon sein; & le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frere! ah, ma tante! la vûe du consentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joïe à mon tour. [*Madame Murer l'embrasse avec joïe.*]

Le COMTE *transporté.* Eugénie me pardonne; ah! la mienne est extrême; cet événement va nous rendre tous aussi heureux, que vous êtes dignes de l'être, & que j'ai peu mérité de le devenir.

Sir

Sir CHARLES *au Comte.* Généreux ami! que d'éloges nous vous devons!

Le COMTE. Je rougirais de moi, si je n'avais aspiré qu'à les obtenir; le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, & l'estime des honnêtes gens: voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

Le BARON *avec joïe.* Mes enfans, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui: vous en recevés la récompense. N'oubliés donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

Le COMTE *baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme.* O ma chere Eugénie! ----

[*Tous se rassemblent autour d'elle, & la toile tombe.*]

Fin du cinquieme & dernier Acte.

L'AG.

L'AGNEAU.

FABLE.

Que les loups ſont heureux! diſait un tendre agneau.
Qui toujours craignait pour ſa peau,
Lorſqu'il allait au patûrage;
Jamais ils n'ont brouté l'herbage;
Il leur faut du gibier, moutons, & des meilleurs:
Certes, ces meſſieurs-là ſont tous nés gros ſeigneurs,
Puiſqu'ils nous mangent; & peut-être
Moi-même, en venant ici paître,
Ne m'engraiſſé-je que pour eux!
Tandis que ſur ſon ſort il ſe plaignait aux dieux.
Parait au loin dans la prairie
Un lion, qui brutalement
Fond ſur un loup, l'étrangle avec furie,
Et le devore avidement:
A cet objet, qui lui parut étrange,
L'agneau bientôt changea de ton:
Meſſieurs les loups, puiſqu'auſſi l'on vous mange,
Autant vaut-il être mouton.

Par M. l'Abbé de Fr.

LE SOMMEIL DU TYRAN.

FABLE ORIENTALE.

Sous ſes lambris dorés un tyran déteſté
Dormait en aparence avec tranquilité.
Le ſommeil, dit quelqu'un, eſt-il fait pour le crime?
Eh! quoi, le ciel épargne ſa victime?
Imprudent! au bruit que tu fais,
(Dit un Faquir) tremble qu'il ne s'éveille:
Le ciel permet que le méchant ſommeille,
Pour que le ſage ait des momens de paix.

LE

Digitized by Google

LE PERE ET SES ENFANS.

Un Père moribond, ſe ſentant près de ſon lit
Aſſemblé ſes Enfans, leur dit;
Je dois aujourd'hui vous apprendre
Que dans ma vigne un treſor eſt caché;
Ainſi dans le tombeau dès qu'on m'aura couché;
Allés le fouiller & le prendre.
Mais où? dit l'un d'entr' eux; le bon-homme ſe tût;
Et peu de tems après mourut
Dès ſon enterrement à peine fut finie
L'ennuieuſe ceremonie,
Qu'ils courrent promptement avec bêches, hoïaux;
Fouiller la vigne ainſi retournée.
Leur produiſit une pleine vignée.
Ceſſons deſormais de rêver,
De ces Enfans s'écria le plus ſage,
Voilà les biens que nous devions trouver
En fouillant bien nôtre heritage;
„Et voilà qui nous montre encor
„Que le travail eſt un treſor.

LE BUCHERON ET MERCURE.

Dans un large & profond ruiſſeau
Un Bucheron laiſſa choir ſa coignée
Et s'aſſeïant le long du bord de l'eau
Pleurait ſa triſte deſtinée.
Mercure le plaignit & ſe plongea ſoudain
Puis ſortir du milieu de l'Onde
Tenant une Coignée en main
La plus riche qui fut au monde:

Digitized by Google

Elle était d'or; il dit au Bucheron
Eſt-ce là ta Coigné? il répondit que non.
Mercure de la même ſorte.
Se plonge encore & diligent
Revient avec une d'argent,
Lui diſant eſt-ce là la tienne que j'aporte?
Non dit le Bucheron. Mercure derechef
Aïant plongé dans l'Onde & ſon corps & ſon chef.
En raporta ſur la prochaine rive
Une de fer aïant manche de bois;
Alors le Bucheron d'une allegreſſe vive
Cria la voilà cette fois,
Et tout plein de reconnaiſſance
Remercia le Dieu de ſa prompte aſſiſtance.
Mercure que toucha dans un homme indigent
Cette probité ſans égale,
Prit du plaiſir à lui faire un regale
De l'outil d'or & de l'outil d'argent.
Le Bucheron de retour au Village
En fit l'hiſtoire aux autres Bucherons.
Un d'entre eux mais des plus larrons
Qui fut dans tout le voiſinage
S'alla planter ſur le même ruiſſeau
Et faiſant de pleureur le même perſonnage
Dit au Dieu qui parût ſur le même rivage
Que ſa Coignée était tombée en l'eau.
Mercure ſe plongea d'une viteſſe extrême
Et raporta plus vîte encor
Une Coignée étincelante d'or.
Et lui dit l'eſt-ce là? Seigneur, c'eſt elle-même,
Dit le coquin de Bucheron.
Mercure le laiſſa ſans lui faire aucun don,
Et celle qu'il avait perduë
Ne lui fut pas même renduë.
„Le Ciel eſt favorable aux vœux des gens de bien
„Aux méchans il n'accorde rien.

LA

Digitized by Google

LA POULE ET L'HIRONDELLE.

Un jour une jeune Hirondelle
Vit une Poule s'occupant
A couver les œufs d'un ſerpent;
Ah, malheureuſe, lui dit-elle,
Ces enfans que tu veux nourrir,
Dans trois jours te feront mourir,
„Elever un homme perfide,
„C'eſt élever ſon homicide.

LE FOULON ET LE CHARBONIER.

Un Charbonier rencontrant un Foulon:
Lui dit, logeons dans la même maiſon.
Comment? reprit le Foulon ſon compère,
Pourrions-nous habiter dans le même manoir!
Ce que j'aurais blanchi tu me le rendrais noir,
Ce ſerait toûjours à refaire?
Soïons amis ſans trop nous voir.
„Jamais ne pourront vivre enſemble
„Ceux dont les mœurs n'ont rien qui ſe reſſemble.

UN

Digitized by Google

LES DEUX CHIENS.

Un Chien pendant la pluïe enfoncé dans sa loge
Se tenait clos; son voisin l'interroge:
D'où vient que tu te tiens ainsi barricadé?
Cette pluïe est si douce & si rafraîchissante;
Je fus un jour, dit-il, tellement échaudé,
Que de l'eau froide aujourd'hui m'épouvante.
„Par les méchans qui s'est vû maltraité,
„Parmi les bons craint pour sa sureté.

FIN DU TROISIEME ET DERNIER TOME.

NB. Je prie chacun à lire la préface y trouvant l'avis quant à la chrestomathie.

TAYLOR INST. OXFORD

68395866

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google